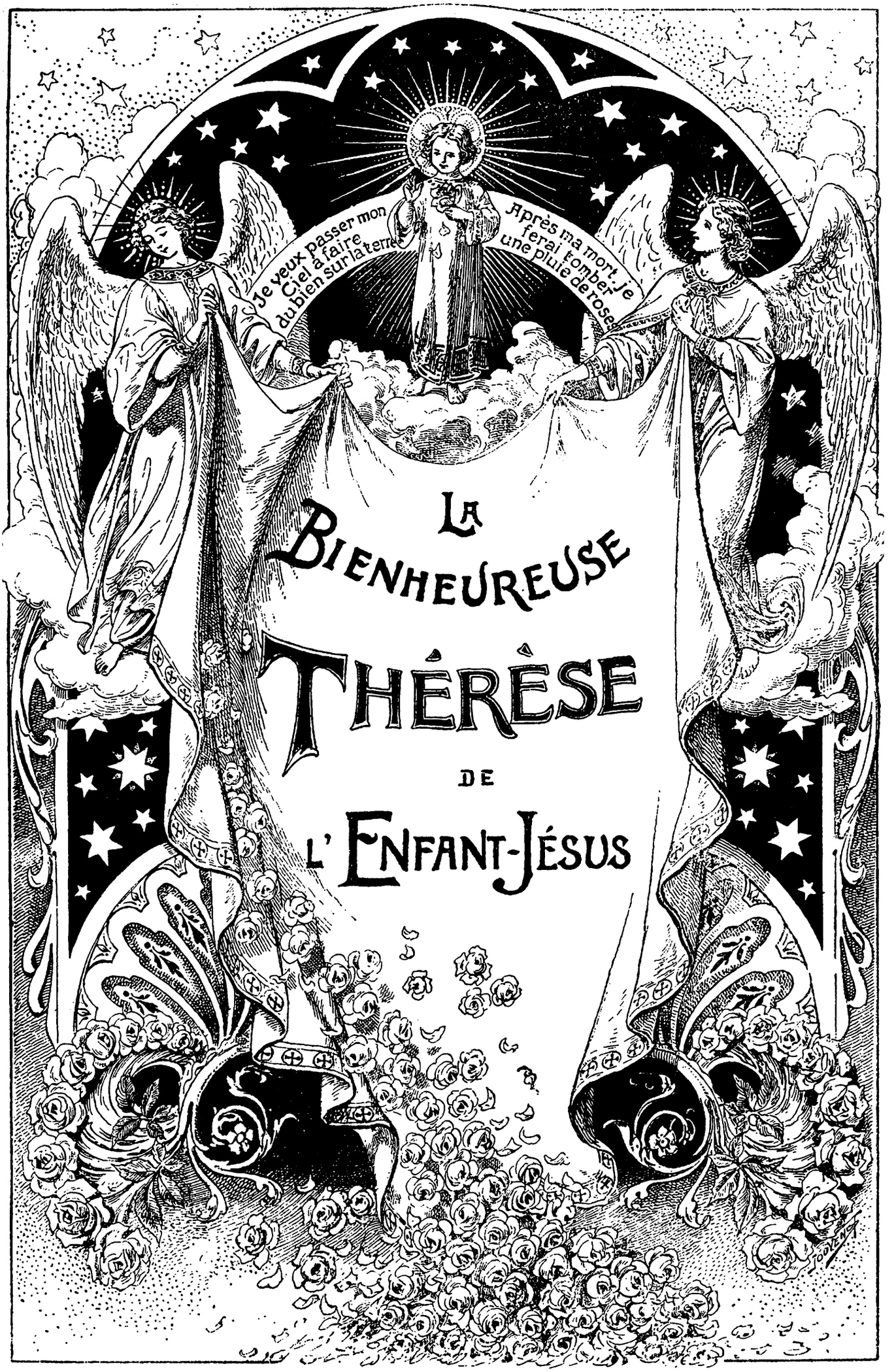


LA BIENHEUREUSE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

PERMIS D'IMPRIMER :

† THOMAS,
Evêque de Bayeux et Lisieux.

Bayeux, 25 mars 1923.

DÉCLARATION

Conformément au Décret du Pape Urbain VIII, nous n'entendons pas devancer les décisions de la Sainte Eglise dans les expressions de *miracle* et de *sainte* qui se rencontreront au cours de ce volume.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Office Central de la B^se^ Thérèse
48, B^d^ Herbet-Fournet, 48
Lisieux (Calvados).
Dépôt à Paris, 76, rue de Rennes, 6e.

Imprimerie St-Paul
36, Boulevard de la Banque.
Bar-le-Duc (Meuse).
Dépôt à Paris, 6, rue Cassette, 6e.

Dépôt au Canada : M. Goyer, 90, avenue des Pins, ouest, Montréal.
» United-States : I. Farley, 442, Cilley R^d^, Manchester. N. H.

Les Carmélites de Lisieux (Calvados) peuvent se charger de transmettre les commandes.



PRÉFACE

A l'heure où la Sainte Eglise élève au rang des Bienheureuses celle que l'on appelle depuis 26 ans, avec une familiarité si confiante, *la petite Sœur Thérèse*, il convient d'expliquer pourquoi il n'est pas donné, selon l'usage, une biographie nouvelle de l'angélique Vierge du Carmel de Lisieux.

Des personnages autorisés ont été unanimes à écarter tout essai de ce genre qui déflorerait, à leur avis, l'œuvre primitive, où l'âme idéale de la Servante de Dieu trace elle-même son histoire en des accents inimitables. Ces pages d'une fraîcheur et d'une envolée célestes ont laissé sous le charme les meilleurs écrivains, et opèrent chaque jour dans les âmes des transformations étonnantes. C'est un cantique d'amour divin, que pouvait seule moduler la lyre harmonieuse d'une sœur des Anges.

L'autobiographie de la B^se^ Thérèse de l'Enfant-Jésus se compose de trois parties. Par la première,

Thérèse croyait répondre uniquement au désir de Mère Agnès de Jésus, sa sœur Pauline, alors Prieure du monastère, qui lui avait dit en 1895 : « Ecrivez pour moi seule les souvenirs *de votre enfance.* » De là, le ton très simple de ces *Mémoires fraternels.*

Les IXe et X^e^ chapitres, d'un style plus retenu, furent adressés, en 1897, à la R^de^ Mère Marie de Gonzague qui, l'année précédente, avait succédé à Mère Agnès de Jésus dans la charge de Prieure, après avoir déjà exercé cette charge, lors de l'entrée au Carmel, de la Prise d'Habit et de la Profession de la Bienheureuse.

Enfin, le XIe chapitre est écrit à Sr Marie du Sacré-Cœur — Marie, sœur aînée de la Servante de Dieu — [1].

Bien que ces divers manuscrits aient été rédigés sans aucune division, il a été nécessaire, pour l'intelligence du texte, de les partager en chapitres. Mais avant d'en commencer la lecture, on aimera, sans doute, connaître les vertueux parents de notre héroïne. Un épisode de leur jeunesse, pieuse et touchante idylle, mérite d'être cité.

Voici d'ailleurs, en y ajoutant quelques détails supplémentaires, l'ancienne Introduction de l' « Histoire d'une Ame ».

[1] Le chapitre XII a été composé par les religieuses Carmélites, témoins des vertus et de la sainte mort de la Bienheureuse.

***

Au mois de septembre 1843, un jeune homme de vingt ans gravissait, pensif et rêveur, la cime du Grand-Saint-Bernard : son regard profond et mélancolique brillait d'un pieux enthousiasme. Cette nature grandiose des Alpes faisait naître en son âme mille pensées généreuses, et, ne pouvant plus contenir le flot toujours croissant de son amoureuse louange, il s'arrêta longtemps et versa des larmes... Puis reprenant sa marche interrompue, il arriva bientôt au but de son voyage, au monastère béni qui, du haut de ces sommets, rayonne au loin comme un phare d'espérance et d'exquise charité.

Le vénérable Prieur, tout d'abord frappé de la beauté remarquable de son hôte, de l'expression loyale de ses traits, le reçut avec une particulière bienveillance. Il s'informa de ses parents, du lieu de sa naissance, et connut ainsi ses noms : Louis-Joseph-Stanislas Martin, né à Bordeaux, le 22 août 1823, alors que son père [1], type de foi et d'honneur, s'y trouvait en garnison, avec le grade de capitaine. Et maintenant sa famille habitait Alençon, où Louis était le préféré entre ses frère et sœurs.

Avait-il donc entrepris un tel voyage pour le seul

[1] Chevalier de l'Ordre royal et militaire de saint Louis.

motif de visiter en passant les beautés de ce pays enchanteur? Il était si long ce trajet de la Normandie à la Suisse, par les diligences et plus souvent encore, le bâton à la main! Non, ce n'était pas un asile pour une nuit seulement, qu'il venait solliciter en ces lieux, c'était un abri pour la nuit un peu plus longue de la vie...

« Mon bon jeune homme, lui dit alors le respectable religieux, vos études de latin sont-elles terminées? »

Et sur la réponse négative de Louis :

« Je le regrette, mon enfant, car c'est une condition essentielle pour être admis parmi nos frères; mais ne vous découragez pas, retournez dans votre pays, travaillez avec ardeur, et nous vous recevrons ensuite à bras ouverts. »

Notre voyageur reprit donc, un peu désenchanté, le chemin de sa patrie : ce jour-là, ne l'eût-il pas nommé plutôt le chemin de l'exil? Cependant, il sentit bientôt que le monastère du Grand-Saint-Bernard ne serait, pour sa vie entière, qu'un doux souvenir, parce que sur lui, le Seigneur avait d'autres desseins...

Dans la même ville d'Alençon, quelques années plus tard, une pieuse jeune fille au visage agréablement empreint d'une rare énergie, Mlle Zélie Guérin, se présentait, accompagnée de sa mère, à l'Hôtel-Dieu des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Elle voulait,

depuis longtemps, y solliciter son admission ; mais dès la première entrevue, la Mère Supérieure, guidée par l'Esprit-Saint, lui répondit sans hésiter que telle n'était pas la volonté de Dieu. Zélie rentra donc sous le toit paternel, près de sa sœur aînée [1], et de son jeune frère dont il sera plus d'une fois question dans « l'Histoire d'une Ame ».

Or, depuis sa démarche infructueuse, la jeune fille faisait bien souvent dans son cœur cette naïve prière : « Mon Dieu, puisque je ne suis pas digne d'être votre épouse comme ma sœur, j'entrerai dans l'état du mariage pour accomplir votre volonté sainte. Alors, je vous en prie, *donnez-moi beaucoup d'enfants, et qu'ils vous soient tous consacrés.* »

Le Seigneur réservait à cette âme d'élite le vertueux jeune homme dont nous avons parlé, et, par un concours de circonstances providentielles, le 13 juillet 1858, se célébraient, dans l'église N.-D. d'Alençon, leurs noces bénies.

1. Celle-ci devenue bientôt après Sr Marie-Dosithée, au monastère de la Visitation du Mans, s'y livra constamment à l'exercice de toutes les vertus. De son propre aveu, jamais elle ne commit, de propos délibéré, la faute la plus légère. Dom Guéranger, qui l'avait connue, la citait comme un modèle de parfaite religieuse.

L'Evêque du Mans, Mgr d'Outremont, de pieuse mémoire, vint la visiter quelques jours avant sa mort et lui dit cette parole qui la combla de joie : « Ma fille, n'ayez aucune crainte, *où l'arbre tombe il demeure* : vous allez tomber sur le Cœur de Jésus pour y demeurer éternellement. » Elle mourut le 24 février 1877, dans sa 48e année.

Le soir même de ce jour, — une lettre intime nous l'a révélé, — Louis confia à sa jeune compagne son désir de la regarder toujours comme sa sœur bien-aimée... Mais après de longs mois, partageant le rêve de son épouse, il désira, comme elle, voir leur union porter de nombreux fruits, afin de les offrir à Dieu, et put redire, alors, l'admirable prière du chaste Tobie : « *Vous le savez, mon Dieu, si je prends une épouse sur la terre, c'est par le seul désir d'une postérité dans laquelle soit béni votre nom dans les siècles des siècles.* »

Neuf blanches fleurs germèrent de ce parterre choisi, dont quatre, dès l'aurore, s'ouvrirent aux jardins célestes, tandis que les cinq autres s'épanouirent plus tard, soit dans l'Ordre du Carmel, soit dans celui de la Visitation.

Toutes furent dès le berceau consacrées à la *Reine des lis,* la Vierge Immaculée. Nous donnons ici leurs noms, en faisant remarquer le neuvième et dernier comme privilégié entre tous, ainsi que l'on distingue au neuvième chœur des Anges, celui des Séraphins :

Marie-Louise, Marie-Pauline, Marie-Léonie, Marie-Hélène, morte à 4 ans et demi, Marie-Joseph-Louis, Marie-Joseph-Jean-Baptiste, Marie-Céline, Marie-Mélanie-Thérèse, morte à trois mois, Marie-Françoise-Thérèse.

Les deux enfants du nom de Joseph furent obtenus par la prière et les larmes. Après la naissance des

quatre filles aînées, il fut demandé à Dieu, par l'intercession de saint Joseph, un « petit missionnaire », et bientôt parut ici-bas, plein de sourires et de charmes, le premier Marie-Joseph. Hélas! il ne fit que se montrer à sa mère... Après cinq mois d'exil, il s'envolait au sanctuaire des Cieux! Suivirent alors d'autres neuvaines plus pressantes ; à tout prix, il fallait obtenir à la famille un prêtre, un missionnaire. Mais « *les pensées du Seigneur ne sont pas nos pensées, ses voies ne sont pas nos voies* ». Un nouveau petit Joseph arriva plein d'espérances, et neuf mois ne s'étaient pas écoulés qu'il s'enfuyait de ce monde et rejoignait son frère aux Tabernacles éternels.

Alors, ce fut fini ; on ne demanda plus de missionnaire. Ah ! si dès ce temps-là, l'avenir avait livré son secret, quel océan de joie aurait inondé les cœurs ! N'a-t-on pas écrit avec vérité : « *Thérèse est maintenant un remarquable missionnaire, à la parole puissante et irrésistible, sa vie a un charme qui ne se perdra jamais, et toute âme qui se laissera prendre à cet hameçon ne restera ni dans les eaux de la tiédeur ni dans celles du péché.* »

Ses parents eux-mêmes ne sont-ils pas aussi devenus missionnaires ?... Nous lisons aux premières pages de la traduction portugaise de l' « Histoire d'une Ame », cette touchante dédicace du R. P. Santana, religieux de la Compagnie de Jésus :

A LA SAINTE ET IMMORTELLE MÉMOIRE DE LOUIS-JOSEPH-

STANISLAS MARTIN ET DE ZÉLIE GUÉRIN, BIENHEUREUX PARENTS DE Sr THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, POUR SERVIR D'EXEMPLE A TOUS LES PARENTS CHRÉTIENS.

Ils ne soupçonnaient pas cet apostolat futur, mais le préparaient cependant, à leur insu, par une vie toujours plus parfaite.

L'épreuve les visita bien des fois, mais une résignation pleine d'amour était leur seule réponse au Dieu, toujours Père, qui n'abandonne jamais ses enfants.

Chaque aurore les voyait au pied des saints autels. Ils s'agenouillaient ensemble à la Table eucharistique, observaient rigoureusement les abstinences et jeûnes de l'Eglise, gardaient avec une fidélité absolue le repos du dimanche et faisaient, des lectures saintes, leurs délassements préférés. Ils priaient en commun, à la façon touchante du vénérable aïeul, le capitaine Martin, qu'on ne pouvait, sans émotion, entendre réciter le Pater.

Les grandes vertus chrétiennes brillaient à ce foyer. L'aisance n'y introduisait pas le luxe, il y régnait une simplicité toute patriarcale.

« *Dans quelle illusion vivent la plupart des hommes!* répétait souvent Madame Martin. *Possèdent-ils des richesses? ils veulent aussitôt des honneurs; et, quand ils les obtiennent, ils sont encore malheureux, car jamais le cœur qui cherche autre chose que Dieu n'est satisfait.* »

Toutes ses ambitions maternelles étaient orientées vers les Cieux : « *Quatre de mes enfants sont déjà bien placés,* écrivait-elle, *et les autres, oui, les autres iront aussi dans ce royaume céleste, chargés de plus de mérites, puisqu'ils auront plus longtemps combattu...* »

Consolant sa belle-sœur, Madame Guérin, qui pleurait un fils mort à sa naissance, elle dévoile ainsi les pensées qui fortifiaient son cœur en des deuils semblables :

« *Quand je fermais les yeux de mes chers petits enfants, je ressentais une grande douleur, sans doute, mais une douleur résignée. Je ne regrettais pas ce que j'avais souffert pour eux. J'entendais dire : « Il vaudrait bien mieux ne les avoir jamais eus ! » Je ne pouvais souffrir ce langage, ne trouvant pas que les peines et les soucis méritassent d'être mis en balance avec le bonheur éternel de mes enfants. Puis, ils ne sont pas perdus pour toujours. La vie est courte et remplie de misères, je les retrouverai là-haut.* »

La charité, sous toutes ses formes, devenait l'écoulement de cette pureté de vie et de ces sentiments généreux. Les deux époux prélevaient chaque année, sur le fruit de leurs travaux, une forte somme pour l'Œuvre de la Propagation de la foi. Ils soulageaient les pauvres dans leur détresse et les servaient de leurs propres mains. On a vu le père de famille, à l'exemple du bon Samaritain, relever, sans honte, un ouvrier gisant ivre-mort dans une rue fréquentée,

prendre sa boîte d'outils, lui offrir l'appui de son bras et, tout en lui faisant une douce remontrance, le reconduire à sa demeure.

Il en imposait aux blasphémateurs qui, sur une simple observation, se taisaient en sa présence.

Jamais les petitesses du respect humain ne diminuèrent les grandeurs de son âme. Quel que fût son entourage, il saluait toujours le Saint Sacrement en passant devant une église. Il saluait de même, par respect pour le caractère sacerdotal, tout prêtre qu'il rencontrait sur son chemin.

Citons enfin un dernier exemple de la bonté de son cœur :

Ayant rencontré dans une gare un malheureux épileptique mourant de faim, sans argent pour regagner son pays, M. Martin, ému de compassion, prit son chapeau, y déposa une première aumône, et s'en alla quêter auprès des voyageurs. Les pièces pleuvaient dans la bourse improvisée, et le malade, touché de tant de bonté, pleurait de reconnaissance.

En récompense de si rares vertus, toutes les bénédictions de Dieu s'attachaient aux pas de son fidèle serviteur. Dès l'année 1871, il put quitter sa maison de bijouterie et se retirer dans sa nouvelle habitation, rue Saint-Blaise. La fabrication de dentelles, dites « Point d'Alençon », commencée par Madame Martin, fut alors uniquement continuée.

C'est dans cette maison de la rue Saint-Blaise que

devait éclore notre céleste fleur ; nous l'appelons ainsi, parce qu'elle-même intitula le Manuscrit de sa Vie : HISTOIRE PRINTANIÈRE D'UNE PETITE FLEUR BLANCHE. Elle ne devait pas, en effet, connaître d'automne, encore moins d'hiver avec ses nuits glacées... Mais elle apparaissait comme une messagère de paix et un gage d'espoir pour la France, après la guerre de 1870.

Un fait mystérieux qui précéda sa naissance semble révéler la rage du démon contre l'enfant prédestinée.

Un soir où Madame Martin, restée seule à veiller, lisait la Vie des Saints, elle sentit tout à coup s'abattre sur son épaule « comme une griffe de bête féroce ». Après une première impression de terreur, son âme humble et confiante en Dieu recouvra sa sérénité, mais sans comprendre alors ce que pouvait bien signifier cette attaque de l'esprit de ténèbres.

C'est le 2 janvier 1873, à 11 heures et demie du soir, que la « petite Thérèse » fit son entrée en ce monde. Cette date tombait pendant les vacances, et les sœurs aînées, pensionnaires à la Visitation du Mans, se trouvaient à la maison paternelle. Quel ne fut pas leur bonheur lorsque, dans la nuit, M. Martin montant d'un pas léger jusqu'à leur chambre, s'écria d'un ton joyeux : « Enfants, vous avez une petite sœur ! » On reçut cette dernière enfant comme un présent du Ciel. C'était *le bouquet,* disait plus tard son bien-aimé père. Il l'appelait souvent sa *petite*

reine, ajoutant parfois ces titres pompeux : *de France et de Navarre.*

Les Anges de Noël chantèrent aussi sur le berceau de Thérèse ; ils empruntèrent pour cet office la voix d'un enfant pauvre qui vint, ce jour-là même, sonner timidement à la porte de l'heureuse demeure, remettant un papier sur lequel étaient écrits ces vers :

Souris et grandis vite,
Au bonheur, tout t'invite,
Tendres soins, tendre amour...
Oui, souris à l'aurore,
Bouton qui viens d'éclore,
TU SERAS ROSE UN JOUR !

Sous sa forme gracieuse, le présage était une réelle prophétie ; le bouton, en effet, devint une rose d'amour, mais il ne devait fleurir ici-bas que pour de courts instants : *l'espace d'un matin !*

En attendant, il souriait à la vie, et tout le monde lui rendait ses sourires. Le 4 janvier, à l'église Notre-Dame, eut lieu la cérémonie du baptême. On donna pour marraine à l'enfant sa sœur aînée, Marie, avec les noms déjà désignés de *Marie-Françoise-Thérèse.* Jusque-là, tout était joie et bonheur, mais bientôt sur sa tige délicate le tendre bouton se pencha, et l'on devait s'attendre à le voir tomber et mourir... « Il faut invoquer saint François de Sales, écrivit la tante Visitandine, et promettre, si ma petite nièce guérit, de l'appeler de son second nom : *Françoise.* »

Sa mère ne pouvait s'y résoudre. Auprès du berceau de sa *Thérèse* chérie, elle attendait en quelque sorte le dernier moment, se disant à elle-même : « Lorsque tout espoir me semblera perdu, alors seulement je ferai cette promesse de l'appeler Françoise. »

Le doux François de Sales déclina l'honneur : l'enfant revint à la vie et se nomma définitivement Thérèse. Il fallut néanmoins assurer sa guérison par un grand sacrifice : l'envoyer à la campagne et lui trouver une nourrice. Alors, *le petit bouton de rose* se redressa sur sa tige ; il devint fort et vigoureux, les mois d'exil passèrent vite, après lesquels on le remit, frais et charmant dans les bras de sa vraie mère.

Hélas ! cette étreinte maternelle devait être bientôt brisée. Thérèse n'avait que quatre ans et demi, lorsque Madame Martin fut ravie à l'affection des siens par une douloureuse maladie.

Après la mort de sa femme, M. Martin résolut de se fixer à Lisieux près de M. Guérin, son beau-frère, dont la pieuse épouse devait surveiller l'éducation des jeunes orphelines. Témoin, plus tard, du courage héroïque avec lequel ce père incomparable avait, de cœur ou de fait, offert au Seigneur toutes ses filles, M. Guérin résumait son admiration dans ces lignes enthousiastes adressées à l'une de ses nièces, carmélite :

« Un jour, Dieu me montra un vieil arbre, chargé de cinq beaux fruits attendant maturité, et m'or-

donna de le transplanter dans mon jardin. J'obéis, les fruits mûrirent successivement ; l'Enfant Jésus, comme il est raconté dans une légende de la fuite en Egypte, passa cinq fois et fit un signe ; le vieil arbre se courba amoureusement, et, chaque fois, sans murmurer, laissa tomber un de ses fruits dans les mains de l'Enfant-Dieu. Quel admirable spectacle que celui de ce nouvel Abraham ! Quelle grandeur d'âme ! Nous ne sommes que des pygmées à côté de cet homme-là ! »

Puisant sous le toit familial une telle sève d'édification, la Bienheureuse « petite Thérèse » s'initia de bonne heure à la pratique des vertus. Très fidèle dès l'enfance aux grâces divines, elle pourra se rendre à elle-même, dans toute la simplicité de son âme, le bien rare témoignage *de n'avoir jamais rien refusé au bon Dieu depuis l'âge de trois ans.*

Une intelligence peu commune, une sûreté de jugement très précoce, et une expérience prématurée de la souffrance, la placèrent bien jeune dans une atmosphère tout autre que celle d'ici-bas. Et bientôt, à peine âgée de 15 ans, elle brisa avec une énergique ardeur les filets qui la retenaient dans le monde, pour s'envoler, avide de sainteté et de sacrifice, au Carmel de Lisieux.

Là, cette pure colombe « cachée dans le trou de la

pierre [1] » nous fait la confidence de ses recherches actives et persévérantes, pour répondre au vouloir de Dieu qu'elle sent particulier sur son âme. Mais sa voie ne lui est pas montrée dans l'extase, c'est au sein des ténèbres les plus épaisses qu'elle doit la découvrir. Pour elle se vérifie la parole de l'Ecriture : « Comme celui qui laboure et qui sème, approche-toi de la Sagesse et attends avec patience ses bons fruits. » L'Esprit-Saint ajoute : « A la fin tu goûteras en elle ton repos [2]. »

C'est ce qui arriva pour Thérèse.

Il semble, en effet, que le Seigneur, vaincu par sa constance dans la poursuite audacieuse d'une vérité trop méconnue, se retourna vers elle, le cœur ému, et lui dit, comme autrefois à l'humble Chananéenne : « Ta foi est grande ! qu'il te soit fait comme tu désires [3] ! » Alors lui fut ouverte, pour elle et pour des milliers d'âmes, sa voie, LA PETITE VOIE, alors l'amour divin embrasa son cœur, elle se fit sa victime et mourut consumée de ses divines flammes. . . . . .

. . . . . .

Le Seigneur fera pour moi des merveilles qui surpasseront infiniment mes immenses désirs, avait prédit la Bienheureuse Thérèse.

Ainsi, pénétrant l'avenir, elle chantait le Magnificat

[1] Cant., II, 14.
[2] Eccl., VI, 18-28.
[3] Matt., XV, 28.

de sa reconnaissance, et pouvait, comme la Très Sainte Vierge, souligner le secret de sa prédestination merveilleuse : *Parce que j'étais petite, j'ai plu au Très-Haut* [1].

Petite, elle l'avait été au sens mystique du mot, n'ayant d'autre ambition que cette décroissance méritoire, louée tant de fois dans l'Evangile par le Fils de Dieu lui-même.

« Il faut le reconnaître, avoue un directeur d'âmes, cet esprit d'enfance surnaturelle tendait à s'altérer jusque dans les milieux fervents. Anxieuses et languissantes, beaucoup d'âmes cherchaient une perfection subtile, oubliant qu'autrefois, Jésus-Christ prenant un petit enfant, l'avait placé au milieu de ses disciples, leur disant avec insistance : *Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. Quiconque se fait petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le Royaume des Cieux* [2]. »

Evoquant cette scène pleine de mystères, un Supérieur d'Ordre écrit judicieusement :

« Nous qui nous appelons *docteurs en Israël*, nous enseignions au monde une théologie très savante que les fidèles n'avaient pas le temps d'écouter.

[1] Office de la Sainte Vierge.
[2] Matth., XVIII, 1-5.

— Donnez-nous à manger, et à nos enfants de quoi se vêtir, alors nous écouterons vos longs discours, nous disaient-ils ; ou bien : — Donnez-nous quelques maximes toutes simples, que nous puissions entendre sans arrêter notre course et dont nous puissions facilement garder le souvenir.

« Et le Seigneur eut pitié de cette foule... Il prit une enfant, Thérèse, et la plaça au milieu de ses apôtres. Et cette enfant leur révéla des vérités si simples, si ravissantes, que *les docteurs* durent reconnaître leur ignorance, et se mirent à la suite de l'enfant pour enseigner sa doctrine au peuple. »

C'est ainsi que Dieu se plaît à faire surgir, selon la nécessité des temps, « des agents extraordinaires de son amour[1] ». Et la B^se^ Thérèse de l'Enfant-Jésus nous apparaît investie de ce rôle de salut.

« A notre époque de résistance, Dieu a donné cette sainte d'abandon ; à notre époque de dureté, cette sainte de tendresse ; à notre époque d'orgueil, cette sainte d'humilité[2]. »

. . . . . .

« Chère petite Sœur, s'écrie en une sorte de prière le même auteur, chère petite Sœur, conduisez-nous dans cette voie de l'Enfance spirituelle qui est votre voie propre, et, si déconcertante qu'elle soit pour

[1] Mgr Bougaud.

[2] Extrait du *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, n° du 20 avril 1913.

notre orgueil et notre inquiétude, montrez qu'elle est, vers Dieu, la plus directe et la plus sûre. »

D'une voix combien plus autorisée, le Cardinal della Chiesa, devenu peu de temps après le Pape Benoît XV, soulignait aussi cette importante leçon.

« Il semble que cette fille du Carmel, remarquait-il, ait voulu nous persuader de la facilité d'atteindre à la perfection chrétienne, et dans ce but, elle s'applique à nous indiquer *sa voie d'enfance spirituelle.* Rien ne devrait être plus aisé à l'homme que la confiance de l'enfant et le total abandon dans les bras de Dieu. »

Nous verrons plus tard le regretté Pontife, qui avait si bien discerné cette vocation spéciale de la Bienheureuse, en faire un merveilleux commentaire doctrinal, lors de la Promulgation du Décret sur l'Héroïcité des Vertus de la sainte enfant.

Avant même que fussent brisées pour elle les chaînes de l'exil, Thérèse avait eu personnellement l'intuition de sa mission providentielle :

Je sens que ma mission va commencer, disait-elle, sur son lit de mort, *ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes.*

Maintenant que s'est ouvert pour elle *le temps des conquêtes,* son action se manifeste de jour en jour plus victorieuse, et l'Eglise, interprète fidèle des vouloirs divins, ratifie son mandat en l'exaltant sur nos autels.

Au Carmel d'abord, puis dans le monde entier, la

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement quoique certaines restrictions s'appliquent. Les détails sont indiquées à la dernière page.

« petite grande Sainte », comme beaucoup l'appellent, eut bientôt « ses disciples ».

« Jésus lui en donne, écrit un religieux franciscain, comme il s'en est donné à lui-même, comme il en a donné à ses apôtres. Astre éclatant de sainteté, elle s'attire une pléiade de satellites, et les fait resplendir de ses feux, les feux du Soleil de Justice dont elle est si près. »

Et, peu à peu, le grain de sénevé, qu'est sa « petite doctrine », devient un grand arbre, en sorte que déjà une multitude d'âmes trouvent le repos sous son ombrage. C'est l'accomplissement de la prophétie divinement poétique du Sage :

« Et moi j'ai coulé comme un petit canal dérivé d'un grand fleuve, comme une prise d'eau arrosant un jardin de plaisance. J'ai dit : J'arroserai mon jardin, j'abreuverai mon parterre. Et voilà que *mon petit canal est devenu un fleuve, que mon fleuve est devenu une mer* [1]. »

Serait-il encore nécessaire de prouver que cette doctrine de la B^se^ Thérèse de l'Enfant-Jésus n'est point innovée, qu'elle n'est point une conception puérile de la piété chrétienne mais qu'elle s'appuie, au contraire, sur la parole irréfutable du Sauveur, et la ligne de conduite tracée par lui ? En vérité, l'intérieur béni de

[1] *Ecclésiastique*, XXIV, 41-43.

la Sainte Famille à Nazareth n'offre pas d'autre sens à nos méditations. C'est par sa fidélité simple et soutenue à ses devoirs quotidiens, c'est en vivant d'abandon et d'humilité, en sanctifiant par amour et dans la foi ses moindres actions, que la Mère de Dieu mérite davantage notre admiration attendrie.

A cette école divine, l'enfant privilégiée de la Vierge Marie résolut de former son cœur. Prendre l'amour pour mobile, l'humilité pour base, et viser à la perfection dans les actes de la vie ordinaire, acquiescer en tout aux désirs de son Père céleste, tel fut l'unique programme qu'elle réalisa dans le secret.

Mais ce programme ne renferme-t-il pas la plus sûre conception de la sainteté ?

Un prêtre, essayant un jour de persuader au saint Pape Pie X qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans l'existence de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, reçut la réponse suivante : « Ah ! ce qu'il y a de plus *extraordinaire* dans cette âme, c'est précisément son *extrême simplicité*... Consultez votre théologie. »

« Telle est mon unique ambition, avait dit auparavant le glorieux Pontife Pie IX, *devenir petit enfant dans les bras de Dieu.* »

Enfin, reprenant la pensée de ses prédécesseurs, S. S. Benoît XV n'hésita pas à proclamer solennellement que « *dans l'enfance spirituelle est le secret de la sainteté* ».

De fait, c'était déjà la doctrine de saint François de Sales, se plaisant à répéter : « Dieu veut que nous soyons comme de petits enfants. »

Parmi les auteurs mystiques contemporains, Mgr Gay insiste dans le même sens.

« L'abandon total, écrit-il, est la cime de l'amour, et le dernier sommet de cette cime, c'est l'esprit d'enfance. »

Embrassant ensuite d'un regard les évolutions morales et les besoins de notre époque, il continue :

« Cette grâce de l'enfance spirituelle travaille beaucoup d'âmes, et je ne serais pas surpris que Dieu en préparât dans l'Eglise une nouvelle floraison. Il n'y a pas un vice de notre temps dont elle ne soit la contradiction, et partant, il n'y a pas un de nos maux dont elle ne soit le remède. »

Tout geste divin a une signification positive et actuelle. Celui de citer au monde en exemple la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, comme apôtre de l'esprit d'enfance, n'est-il pas une invitation explicite à suivre la route frayée par cette âme bénie, dont un religieux passionniste, vénérable par son grand âge et ses vertus, écrivait dès l'année 1898 :

« J'en ai l'intime conviction, cette petite étoile deviendra de plus en plus radieuse dans l'Eglise de Dieu. Ce n'est encore que l'étoile du matin au milieu d'une petite nuée : *stella matutina in medio nebulæ.*

Mais un jour elle remplira la Maison du Seigneur : *implebit domum Domini.* »

Qu'elle éclaire donc maintenant « tous ceux qui sont dans la Maison[1] » et soit un gage d'espérance et de salut pour le monde entier ! Que *sa légion de petites âmes, victimes d'amour,* directement placée sous son rayonnement, console la Sainte Eglise, changeant en trésors de pardon et de miséricorde les arrêts de la Justice divine.

Que l'univers enfin chante avec le Roi-Prophète : « Par la bouche des enfants, tu t'es fondé, Seigneur, une force victorieuse, pour confondre tes ennemis et imposer silence à l'adversaire et au blasphémateur[2]. »

LAUDATE PUERI DOMINUM !

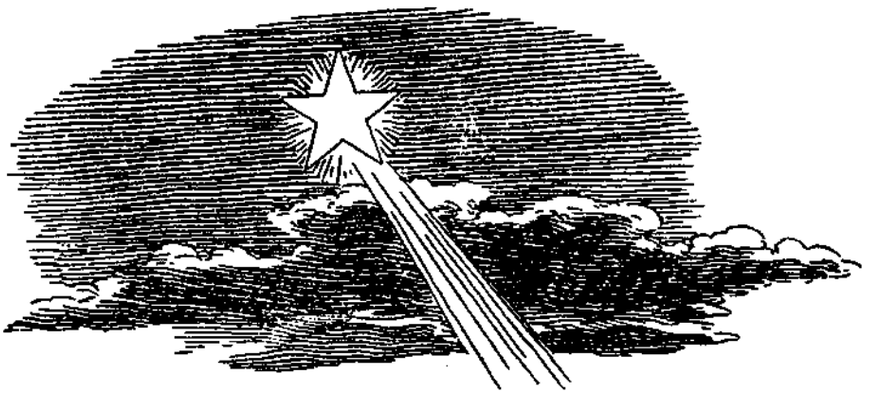
[1] Matt., v, 15.
[2] Ps. VIII, 3.



LA BIENHEUREUSE

THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

« On n'a jamais trop de confiance dans le bon Dieu si puissant et si miséricordieux ».



LA BIENHEUREUSE

Thérèse de l'Enfant-Jésus

HISTOIRE D'UNE AME

Écrite par elle-même

1873-1897

« *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et quel est mon désir, sinon qu'il s'allume ?* » Lucæ, XII, 49.

Rappelle-toi cette très douce flamme
Que tu voulais allumer dans les cœurs
Ce feu du ciel, tu l'as mis en mon âme,
Je veux aussi répandre ses ardeurs.
Une faible étincelle, ô mystère de vie !
Suffit pour allumer un immense incendie.
Que je veux, ô mon Dieu,
Porter au loin ton feu,
Rappelle-toi !

B^se THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.

CEUX QUI SE CONFIENT EN TOI, SEIGNEUR, SE RÉJOUIRONT, ILS SERONT DANS UNE PERPÉTUELLE ALLÉGRESSE ET TU LES PROTÉGERAS. Ps., V, 12.

CHAPITRE Ier

Les premières notes d'un cantique d'amour. Souvenirs de deux à quatre ans.

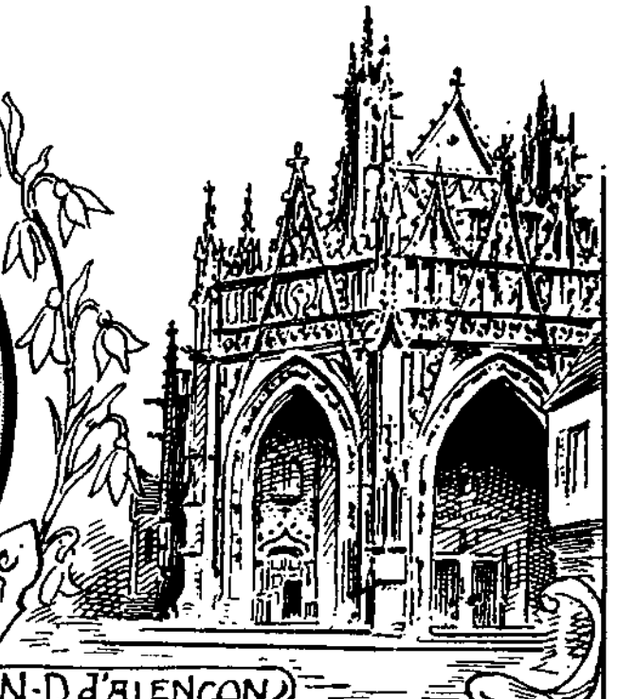
Histoire printanière d'une petite Fleur blanche

A la Rde Mère Agnès de Jésus
(Sa sœur Pauline.)

C'est à vous, ma Mère chérie, à vous qui êtes deux fois ma Mère, que je viens confier l'*histoire de mon âme*. Le jour où vous me l'avez demandée, il me semblait que cela dissiperait mon cœur ; mais depuis,



Maison natale de la Bienheureuse



N.-D. d'Alençon où la Bse fut baptisée

Jésus m'a fait sentir qu'en obéissant simplement je lui serais agréable. Je vais donc commencer à chanter ce que je dois redire éternellement : *les miséricordes du Seigneur !...*

Avant de prendre la plume, je me suis agenouillée devant la statue de Marie [1] : celle qui nous a donné tant de preuves des maternelles préférences de la Reine du ciel ; je l'ai suppliée de guider ma main, afin de ne pas tracer une seule ligne qui ne lui soit agréable. Ensuite, ouvrant le saint Evangile, mes yeux sont tombés sur ces mots : « *Jésus, étant monté sur une montagne, appela à lui ceux qu'il lui plut* [2]. » Voilà bien le mystère de ma vocation, de ma vie tout entière ; et surtout le mystère des privilèges de Jésus sur mon âme. Il n'appelle pas ceux qui en sont dignes, mais ceux qu'il lui plaît. Comme le dit saint Paul : « *Dieu a pitié de qui il veut, et il fait miséricorde à qui il veut faire miséricorde* [3]. *Ce n'est donc pas l'ouvrage de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde* [4]. »

Longtemps je me suis demandé pourquoi le bon Dieu avait des préférences, pourquoi toutes les âmes ne recevaient pas une égale mesure de grâces. Je m'étonnais de le voir prodiguer des faveurs extraordinaires à de grands pécheurs comme saint Paul, saint Augustin, sainte Madeleine et tant d'autres qu'il forçait, pour ainsi dire, à recevoir ses grâces. Je m'étonnais encore, en lisant la vie des saints, de voir Notre-Seigneur caresser du berceau à la tombe certaines âmes privilégiées, sans laisser sur leur passage aucun obstacle qui

[1] La « *Vierge du Sourire* » qui surmonte aujourd'hui la châsse de la Bienheureuse. Réduction (0 m. 88 de hauteur) de la magnifique Vierge que le sculpteur Bouchardon (1698-1762) exécuta pour l'église Saint-Sulpice de Paris. Bien que d'un moulage assez grossier, le visage conserve cependant une expression exquise. M. et Mme Martin avaient cette statue en particulière vénération, et la mère de Thérèse, surtout, reçut par elle, en diverses circonstances, des grâces signalées.

[2] Marci, III, 13. — [3] Exod., XXXIII, 18, 19. — [4] Rom., IX, 16.

les empêchât de s'élever vers lui, ne permettant jamais au péché de ternir l'éclat immaculé de leur robe baptismale. Je me demandais pourquoi les pauvres sauvages, par exemple, mouraient en grand nombre, sans même avoir entendu prononcer le nom de Dieu.

Jésus a daigné m'instruire de ce mystère. Il a mis devant mes yeux le livre de la nature, et j'ai compris que toutes les fleurs créées par lui sont belles, que l'éclat de la rose et la blancheur du lis n'enlèvent pas le parfum de la petite violette, n'ôtent rien à la simplicité ravissante de la pâquerette. J'ai compris que, si toutes les petites fleurs voulaient être des roses, la nature perdrait sa parure printanière, les champs ne seraient plus émaillés de fleurettes.

Ainsi en est-il dans le monde des âmes, ce jardin vivant du Seigneur. Il a trouvé bon de créer les grands saints qui peuvent se comparer aux lis et aux roses ; mais il en a créé aussi de plus petits, lesquels doivent se contenter d'être des pâquerettes ou de simples violettes destinées à réjouir ses regards divins lorsqu'il les abaisse à ses pieds. Plus les fleurs sont heureuses de faire sa volonté, plus elles sont parfaites.

J'ai compris autre chose encore... J'ai compris que l'amour de Notre-Seigneur se révèle aussi bien dans l'âme la plus simple, qui ne résiste en rien à ses grâces, que dans l'âme la plus sublime. En effet, le propre de l'amour étant de s'abaisser, si toutes les âmes ressemblaient à celles des saints Docteurs qui ont illuminé l'Eglise, il semble que le bon Dieu ne descendrait point assez bas en venant jusqu'à elles. Mais il a créé l'enfant qui ne sait rien et ne fait entendre que de faibles cris ; il a créé le pauvre sauvage n'ayant pour se conduire que la loi naturelle ; et c'est jusqu'à leurs cœurs qu'il daigne s'abaisser !

Ce sont là *les fleurs des champs* dont la simplicité le

ravit ; et, par cette action de descendre aussi bas, le Seigneur montre sa grandeur infinie. De même que le soleil éclaire à la fois le cèdre et la petite fleur, de même l'Astre divin illumine particulièrement chacune des âmes, grande ou petite, et tout correspond à son bien, comme dans la nature, les saisons sont disposées de manière à faire éclore, au jour marqué, la plus humble pâquerette.

Sans doute, ma petite Mère, vous vous demandez avec étonnement où je veux en venir ; car, jusqu'ici, je n'ai rien dit encore qui ressemble à l'histoire de ma vie ; mais ne m'avez-vous pas ordonné d'écrire sans contrainte ce qui me viendrait naturellement à la pensée ? Ce n'est donc pas *ma vie* proprement dite que vous trouverez dans ces pages ; ce sont *mes pensées* sur les grâces que Notre-Seigneur a daigné m'accorder.

Je me trouve à une époque de mon existence où je puis jeter un regard sur le passé ; mon âme s'est mûrie dans le creuset des épreuves intérieures et extérieures. Maintenant, comme la fleur après l'orage, je relève la tête, et je vois que se réalisent pour moi les paroles du psaume :

« *Le Seigneur est mon Pasteur, je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans des pâturages agréables et fertiles ; Il me conduit doucement le long des eaux. Il conduit mon âme sans la fatiguer... Mais, lors même que je descendrais dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous serez avec moi, Seigneur* [1] *!* »

Oui, toujours le Seigneur a été pour moi *compatissant et rempli de douceur, lent à punir, et abondant en miséricordes* [2] *!* Aussi, j'éprouve un réel bonheur à venir chanter

[1] Ps. XXII, 1, 2, 3, 4. — [2] Ps. CII, 8.

près de vous, ma Mère, ses ineffables bienfaits. C'est pour *vous seule* que je vais écrire l'histoire de *la petite fleur* cueillie par Jésus ; cette pensée m'aidera à parler avec abandon, sans m'inquiéter ni du style, ni des nombreuses digressions que je vais faire ; un cœur de mère comprend toujours son enfant, alors même qu'il ne sait que bégayer. Je suis donc sûre d'être comprise et devinée par vous qui avez formé mon cœur et l'avez offert à Jésus.

Si une petite fleur pouvait parler, il me semble qu'elle dirait simplement ce que le bon Dieu a fait pour elle, sans essayer de cacher ses dons. Sous prétexte d'humilité, elle ne dirait pas qu'elle est disgracieuse et sans parfum, que le soleil a terni son éclat, que les orages ont brisé sa tige, alors qu'elle reconnaîtrait en elle-même tout le contraire.

La fleur qui va raconter son histoire se réjouit d'avoir à publier les prévenances tout à fait gratuites de Jésus. Elle reconnaît que rien n'était capable en elle d'attirer ses divins regards ; que sa miséricorde seule l'a comblée de biens. C'est lui qui l'a fait naître en une terre sainte et comme tout imprégnée d'un parfum virginal; c'est lui qui l'a fait précéder de *huit lis* éclatants de blancheur. Dans son amour, il a voulu la préserver du souffle empoisonné du monde : à peine sa corolle commençait-elle à s'entr'ouvrir, que ce bon Maître la transplanta sur la montagne du Carmel, dans le jardin choisi de la Vierge Marie.

Je viens, ma Mère, de résumer en peu de mots ce que le bon Dieu a fait pour moi ; maintenant je vais entrer dans le détail de ma vie d'enfant : je sais que, là où tout autre ne verrait qu'un récit ennuyeux, votre cœur maternel trouvera des charmes.

Et puis, les souvenirs que je vais évoquer sont aussi les vôtres, puisque c'est près de vous que s'est écoulée mon enfance et que j'ai le bonheur d'appartenir aux saints parents

qui nous ont entourées des mêmes soins et des mêmes tendresses.

Oh ! qu'ils daignent bénir la plus petite de leurs enfants et lui aider à chanter les divines miséricordes !

Dans l'*histoire de mon âme* jusqu'à mon entrée au Carmel, je distingue trois périodes bien marquées : la première, malgré sa courte durée, n'est pas la moins féconde en souvenirs ; elle s'étend depuis l'éveil de ma raison jusqu'au départ de notre mère chérie pour la patrie des cieux ; autrement dit : jusqu'à mon âge de quatre ans et huit mois.

Le bon Dieu m'a fait la grâce d'ouvrir mon intelligence de très bonne heure, et de graver si profondément dans ma mémoire les souvenirs de mon enfance que ces événements passés me semblent d'hier. Sans doute, Jésus voulait me faire connaître et apprécier la mère incomparable qu'il m'avait donnée. Hélas ! sa main divine me l'enleva bientôt pour la couronner dans le ciel.

Toute ma vie, le Seigneur s'est plu à m'entourer d'amour ; mes premiers souvenirs sont empreints des sourires et des caresses les plus tendres. Mais s'il avait placé près de moi tant d'amour, il en avait mis aussi dans mon petit cœur, le créant affectueux et sensible. On ne peut se figurer combien je chérissais papa et maman ; je leur témoignais ma tendresse de mille manières, car j'étais très expansive ; toutefois, les moyens que j'employais alors me font rire aujourd'hui quand j'y pense.

Vous avez voulu, ma Mère, me mettre entre les mains les lettres de maman, qui vous étaient adressées en ce temps-là, tandis que vous étiez pensionnaire à la Visitation du Mans ; je me souviens parfaitement des traits qu'elles contiennent ; mais il me sera plus facile de citer sim-

plement certains passages de ces lettres charmantes, souvent trop élogieuses à mon égard, étant dictées par l'amour maternel.

A l'appui de ce que je disais sur la manière de témoigner mon affection à mes parents, voici un mot de maman :

Le bébé est un lutin sans pareil, qui vient me caresser en me souhaitant la mort ! « *Oh ! que je voudrais bien que tu mourrais, ma pauvre petite mère !* » On la gronde, mais elle s'excuse d'un air tout étonné en disant : « *C'est pourtant pour que tu ailles au ciel, puisque tu dis qu'il faut mourir pour y aller !* » Elle souhaite de même la mort à son père quand elle est dans *ses excès d'amour*.

Cette pauvre mignonne ne veut point me quitter ; elle est continuellement près de moi et me suit avec bonheur, surtout au jardin. Quand je n'y suis pas, elle refuse d'y rester et pleure tant qu'on est obligé de me la ramener. De même, elle ne monterait pas l'escalier toute seule, à moins de m'appeler à chaque marche : *Maman ! maman !* Autant de marches, autant de *maman !* et si par malheur j'oublie de répondre une seule fois : « Oui, ma petite fille ! » elle en reste là, sans avancer ni reculer.

J'allais atteindre ma troisième année, quand elle écrivait :

... La petite Thérèse me demandait l'autre jour si elle irait au ciel : « Oui, si tu es bien sage », lui ai-je répondu. — « *Ah ! maman,* reprit-elle alors, *si je n'étais pas mignonne, j'irais donc en enfer ? mais moi je sais bien ce que je ferais : je m'envolerais avec toi qui serais au ciel ; puis tu me tiendrais bien fort dans tes bras. Comment le bon Dieu ferait-il pour me prendre ?* » J'ai vu dans son regard qu'elle était persuadée que le bon Dieu ne lui pouvait rien, si elle se cachait dans les bras de sa mère.

Marie aime beaucoup sa petite sœur. C'est une enfant qui nous donne à tous bien des joies ; elle est d'une franchise extraordinaire : c'est charmant de la voir courir après moi pour me faire sa confession. « *Maman, j'ai poussé Céline une fois, je l'ai battue une fois ; mais je ne recommencerai plus.* »

Aussitôt qu'elle a fait le moindre malheur, il faut que tout le

monde le sache : hier, ayant déchiré sans le vouloir un petit coin de tapisserie, elle s'est mise dans un état à faire pitié ; puis il fallait bien vite le dire à son père. Lorsqu'il est rentré quatre heures après, personne n'y pensait plus ; mais elle est accourue vers Marie, lui disant : « *Raconte vite à papa que j'ai déchiré le papier.* » Elle se tenait là, comme une criminelle qui attend sa condamnation ; mais elle a dans sa petite idée qu'on va lui pardonner plus facilement si elle s'accuse.

En trouvant ici le nom de notre cher petit père, je suis amenée naturellement à certains souvenirs bien joyeux. Quand il rentrait, je courais invariablement au-devant de lui et m'asseyais sur une de ses bottes ; alors il me promenait ainsi, tant que je le voulais, dans les appartements et dans le jardin. Maman disait en riant qu'il faisait toutes mes volontés : « Que veux-tu, répondait-il, c'est *la reine !* » Puis il me prenait dans ses bras, m'élevait bien haut, m'asseyait sur son épaule, m'embrassait et me caressait de toutes manières.

Cependant je ne puis dire qu'il me gâtait. Je me rappelle très bien qu'un jour où je me balançais en folâtrant, il vint à passer et m'appela, disant : « Viens m'embrasser, ma petite reine ! » Contre mon habitude, je ne voulus point bouger et répondis d'un air mutin : « Dérange-toi, papa ! » Il ne m'écouta pas et fit bien. Marie était là. « Petite mal élevée, me dit-elle, que c'est vilain de répondre ainsi à son père ! » Aussitôt je sortis de ma fatale balançoire ; la leçon n'avait que trop bien porté ! Toute la maison retentit de mes cris de contrition ; je montai vite l'escalier, et cette fois je n'appelai point *maman* à chaque marche ; je ne pensais qu'à trouver papa, à me réconcilier avec lui, ce qui fut bien vite fait.

Je ne pouvais supporter la pensée d'avoir affligé mes bien-aimés parents ; reconnaître mes torts était l'affaire d'un

instant, comme le prouve encore ce trait d'enfance raconté par ma mère elle-même :

Un matin, je voulus embrasser la petite Thérèse avant de descendre ; elle paraissait profondément endormie ; je n'osais donc la réveiller, quand Marie me dit : « Maman, elle fait semblant de dormir, j'en suis sûre. » Alors je me penchai sur son front pour l'embrasser ; mais elle se cacha aussitôt sous sa couverture en me disant d'un air d'enfant gâté : « *Je ne veux pas qu'on me voie.* » — Je n'étais rien moins que contente, et le lui fis sentir. Deux minutes après je l'entendais pleurer, et voilà que bientôt, à ma grande surprise, je l'aperçois à mes côtés ! Elle était sortie toute seule de son petit lit, avait descendu l'escalier pieds nus, embarrassée dans sa chemise de nuit plus longue qu'elle. Son petit visage était couvert de larmes. — « *Maman*, me dit-elle en se jetant à mes genoux, *maman, j'ai été méchante, pardonne-moi !* » Le pardon fut vite accordé. Je pris mon chérubin dans mes bras, le pressant sur mon cœur et le couvrant de baisers.

Je me souviens aussi de l'affection bien grande que j'avais dès ce temps-là pour ma chère marraine [1], qui venait de terminer ses études à la Visitation. Sans en avoir l'air, je faisais attention à tout ce qui se passait et se disait autour de moi ; il me semble que je jugeais les choses comme maintenant. J'écoutais attentivement ce qu'elle apprenait à Céline ; pour obtenir la faveur d'être admise dans sa chambre pendant les leçons, j'étais bien sage et je lui obéissais en tout ; aussi me comblait-elle de cadeaux qui, malgré leur peu de valeur, me faisaient un extrême plaisir.

Je puis dire que mes deux grandes sœurs me rendaient bien fière ! Mais, comme Pauline me paraissait si loin, je ne rêvais qu'elle du matin au soir. Lorsque je commençais seulement à parler, et que maman me demandait : « A quoi

[1] Sa sœur aînée Marie.

penses-tu ? » la réponse était invariable : « A Pauline ! » Quelquefois j'entendais dire que Pauline serait religieuse ; alors, sans trop savoir ce que c'était, je pensais : « *Moi aussi, je serai religieuse !* » C'est là un de mes premiers souvenirs ; et depuis je n'ai jamais changé de résolution. Ce fut donc son exemple qui, dès l'âge de deux ans, m'entraîna vers l'Epoux des vierges. O ma Mère, que de douces réflexions je voudrais vous confier ici, sur mes rapports avec vous ! mais cela m'entraînerait trop loin...

Ma chère petite Léonie tenait aussi une bien grande place dans mon cœur ; elle m'aimait beaucoup. Le soir, en revenant de ses leçons, elle voulait me garder quand toute la famille était en promenade ; il me semble entendre encore les gentils refrains qu'elle chantait de sa douce voix pour m'endormir. Je me souviens parfaitement de sa première communion. Je me rappelle aussi la petite fille pauvre, sa compagne, que notre chère maman avait habillée, suivant l'usage touchant des familles aisées d'Alençon. Cette enfant ne quitta pas Léonie un seul instant de ce beau jour ; et, le soir au grand dîner, on la mit à la place d'honneur. Hélas ! j'étais trop petite pour rester à ce pieux festin ; mais j'y participai un peu, grâce à la bonté de papa qui vint lui-même, au dessert, apporter à sa petite reine un morceau de la pièce montée.

Maintenant il me reste à parler de Céline, la petite compagne de mon enfance. Pour elle, les souvenirs sont en telle abondance que je ne sais lesquels choisir. Nous nous entendions parfaitement toutes les deux ; mais j'étais bien plus vive et bien moins naïve qu'elle. Voici une lettre qui vous rappellera, ma Mère, combien Céline était douce, et moi méchante. J'avais alors près de trois ans et Céline six ans et demi.

Ma petite Céline est tout à fait portée à la vertu ; pour le *petit*



THÉRÈSE ENFANT ET SA MÈRE

(D'après un dessin de Céline.)

furet, on ne sait pas trop comment ça fera ; c'est si petit, si étourdi ! C'est une enfant très intelligente ; mais elle est bien moins douce que sa sœur, et surtout d'un entêtement presque invincible. Quand elle dit *non*, rien ne peut la faire céder ; on la mettrait une journée dans la cave sans obtenir un *oui* de sa part ; elle y coucherait plutôt !

J'avais encore un défaut dont maman ne parle pas dans ses lettres : c'était un grand amour-propre. En voici seulement deux exemples :

Un jour, voulant connaître sans doute jusqu'où irait mon orgueil, elle me dit en souriant : « Ma petite Thérèse, si tu veux baiser la terre je vais te donner un sou. » Un sou, cela valait pour moi toute une fortune. Pour le gagner dans la circonstance, je n'avais guère besoin d'abaisser ma grandeur, car ma petite taille ne mettait pas une distance considérable entre moi et la terre ; cependant ma fierté se révolta, et, me tenant bien droite, je répondis à maman : « Oh ! non, ma petite mère, j'aime mieux ne pas avoir de sou. »

Une autre fois, nous devions aller à la campagne chez des amis. Maman dit à Marie de me mettre ma plus jolie toilette, mais de ne pas me laisser les bras nus. Je ne soufflai mot, et montrai même l'indifférence que doivent avoir les enfants de cet âge ; mais intérieurement je me disais : « Pourtant, comme j'aurais été bien plus gentille avec mes petits bras nus ! »

Avec une semblable nature, je me rends parfaitement compte que, si j'avais été élevée par des parents sans vertu, je serais devenue très méchante, et peut-être même aurais-je couru à ma perte éternelle. Mais Jésus veillait sur sa petite fiancée ; il fit tourner à son avantage tous ses défauts, qui, réprimés de bonne heure, lui servirent à grandir dans la perfection. En effet, comme j'avais de l'amour-propre et aussi l'amour du bien, il suffisait que l'on me dît une seule fois : « Il ne faut

pas faire telle chose », pour que je n'eusse plus envie de recommencer. Je vois avec plaisir dans les lettres de ma chère maman, qu'en avançant en âge je lui donnais plus de consolation ; n'ayant sous les yeux que de bons exemples, je voulais naturellement les suivre. Voici ce qu'elle écrivait en 1876 :

Jusqu'à Thérèse qui veut se mêler de faire des sacrifices. Marie a donné à ses petites sœurs un chapelet fait exprès pour compter leurs pratiques de vertu ; elles font ensemble de véritables conférences spirituelles très amusantes. Céline disait l'autre jour : « Comment cela se fait-il que le bon Dieu soit dans une si petite hostie ? » Thérèse lui a répondu : « *Ce n'est pas si étonnant, puisque le bon Dieu est tout-puissant !* — Et qu'est-ce que ça veut dire tout-puissant ? — *Ça veut dire qu'il fait tout ce qu'il veut !* »

Mais le plus curieux encore, c'est de voir Thérèse mettre la main cent fois par jour dans sa petite poche pour tirer une perle à son chapelet, toutes les fois qu'elle fait un sacrifice.

Ces deux enfants sont inséparables et se suffisent pour se récréer. La nourrice a donné à Thérèse un coq et une poule de la petite espèce ; vite le bébé a donné le coq à sa sœur. Tous les jours, après le dîner, celle-ci va prendre son coq, elle l'attrape tout d'un coup ainsi que la poule ; puis les voilà qui viennent s'asseoir au coin du feu ; elles s'amusent ainsi fort longtemps.

Un matin, Thérèse s'est avisée de sortir de son petit lit pour aller coucher avec Céline ; la bonne la cherchait pour l'habiller ; elle l'aperçoit enfin, et la petite lui dit, en embrassant sa sœur et la serrant bien fort dans ses bras : « *Laissez-moi, ma pauvre Louise, vous voyez bien que toutes les deux, on est comme les petites poules blanches, on ne peut pas se séparer !* »

Il est bien vrai que je ne pouvais rester sans Céline ; j'aimais mieux sortir de table avant d'avoir fini mon dessert que de ne pas la suivre aussitôt qu'elle se levait. Me tournant alors dans ma grande chaise d'enfant, je voulais descendre bien vite et puis nous allions jouer ensemble.

Le dimanche, comme j'étais trop petite pour aller aux offices, maman restait à me garder. En cette circonstance, je montrais une grande sagesse, ne marchant que sur le bout des pieds ; mais aussitôt que j'entendais la porte s'ouvrir, c'était une explosion de joie sans pareille ; je me précipitais au-devant de ma jolie petite sœur, et je lui disais : « O Céline ! donne-moi bien vite du pain bénit ! » Un jour, elle n'en avait pas !... comment faire ? Je ne pouvais m'en passer ; j'appelais ce festin, *ma messe*. Une idée lumineuse me traversa l'esprit : « Tu n'as pas de pain bénit, eh bien, *fais-en !* » Elle ouvrit alors le placard, prit le pain, en coupa une bouchée, et, récitant dessus un *Ave Maria* d'un ton solennel, me le présenta triomphante. Et moi, faisant le signe de la croix, je le mangeai avec une grande dévotion, lui trouvant tout à fait *le goût du pain bénit.*

Un jour, Léonie, se trouvant sans doute trop grande pour jouer à la poupée, vint nous trouver toutes les deux avec une corbeille remplie de robes, de jolis morceaux d'étoffe et autres garnitures, sur lesquels ayant couché sa poupée, elle nous dit : « Tenez, mes petites sœurs, choisissez ! » Céline regarda et prit un peloton de ganse. Après un moment de réflexion, j'avançai la main à mon tour en disant : « *Je choisis tout !* » et j'emportai corbeille et poupée sans autre cérémonie.

Ce trait de mon enfance est comme le résumé de ma vie entière. Plus tard, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que pour devenir une sainte il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait et s'oublier soi-même. J'ai compris que, dans la sainteté, les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour; en un mot, de *choisir* entre les sacrifices qu'il demande. Alors, comme aux jours de mon enfance, je

me suis écriée : « Mon Dieu, je choisis tout ! je ne veux pas être sainte à moitié ; cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté ; prenez-la, car *ie choisis tout* ce que vous voulez ! »

Mais je m'oublie, ma Mère bien-aimée ; je ne dois pas encore vous parler de ma jeunesse, j'en suis au petit bébé de trois et quatre ans.

Je me souviens d'un songe que j'ai fait à cet âge et qui s'est gravé profondément dans ma mémoire :

J'allais me promener seule au jardin, quand j'aperçus tout à coup, auprès de la tonnelle, deux affreux petits diables qui dansaient sur un baril de chaux avec une agilité surprenante, malgré des fers pesants qu'ils avaient aux pieds. Ils jetèrent d'abord sur moi des yeux flamboyants ; puis, comme saisis de crainte, je les vis se précipiter en un clin d'œil au fond du baril, sortir ensuite par je ne sais quelle issue, courir et se cacher finalement dans la lingerie qui donnait de plain-pied sur le jardin. Les trouvant si peu braves, je voulus savoir ce qu'ils allaient faire ; et, dominant ma première frayeur, je m'approchai de la fenêtre... Les pauvres diablotins étaient là, courant sur les tables et ne sachant comment fuir mon regard. De temps en temps ils s'approchaient, guettaient par les carreaux d'un air inquiet ; puis, voyant que j'étais toujours là, ils recommençaient à courir comme des désespérés.

Sans doute, ce rêve n'a rien d'extraordinaire ; je crois, cependant, que le bon Dieu s'en est servi, afin de me prouver qu'une âme en état de grâce n'a rien à craindre des démons qui sont des lâches, capables de fuir devant le regard d'un enfant.

O ma Mère, que j'étais heureuse à cet âge ! Non seulement je commençais à jouir de la vie, mais la vertu avait pour moi des charmes. Je me trouvais, il me semble, dans les mêmes

dispositions qu'aujourd'hui, ayant déjà un très grand empire sur toutes mes actions. Ainsi, j'avais pris l'habitude de ne jamais me plaindre quand on m'enlevait ce qui était à moi ; ou bien, lorsque j'étais accusée injustement, je préférais me taire que de m'excuser. Il n'y avait en cela aucun mérite de ma part ; je le faisais naturellement.

Ah ! comme elles ont passé rapidement ces années ensoleillées de ma petite enfance, et quelle douce et suave empreinte elles ont laissée dans mon âme ! Je me rappelle avec bonheur les jours où papa nous emmenait au pavillon [1], je me rappelle surtout les promenades du dimanche où toujours notre bonne mère nous accompagnait. Je sens encore les impressions profondes et poétiques qui naissaient dans mon cœur à la vue des champs de blé émaillés de coquelicots, de bleuets et de pâquerettes. Déjà, j'aimais les lointains, l'espace, les grands arbres ; en un mot, toute la belle nature me ravissait et transportait mon âme dans les cieux.

Souvent, pendant ces longues promenades, nous rencontrions des pauvres, et la petite Thérèse était toujours chargée de leur porter l'aumône ; ce qui la rendait bien heureuse. Souvent aussi, notre bon père, trouvant la route un peu longue pour sa petite reine, la ramenait au logis, à son grand déplaisir ! Alors, pour la consoler, Céline remplissait de pâquerettes son joli petit panier et les lui donnait au retour.

Oh ! véritablement, tout me souriait sur la terre. Je trouvais des fleurs sous chacun de mes pas, et mon heureux caractère contribuait aussi à rendre ma vie agréable ; mais une nouvelle période allait s'ouvrir. Devant être si tôt la fiancée de Jésus, il m'était nécessaire de souffrir

[1] Petite propriété de M. Martin à l'entrée de la ville.

dès mon enfance. De même que les fleurs du printemps commencent à germer sous la neige et s'épanouissent aux premiers rayons du soleil, de même la petite fleur dont j'écris les souvenirs a-t-elle dû passer par l'hiver de l'épreuve, et laisser remplir son tendre calice de la rosée des pleurs...



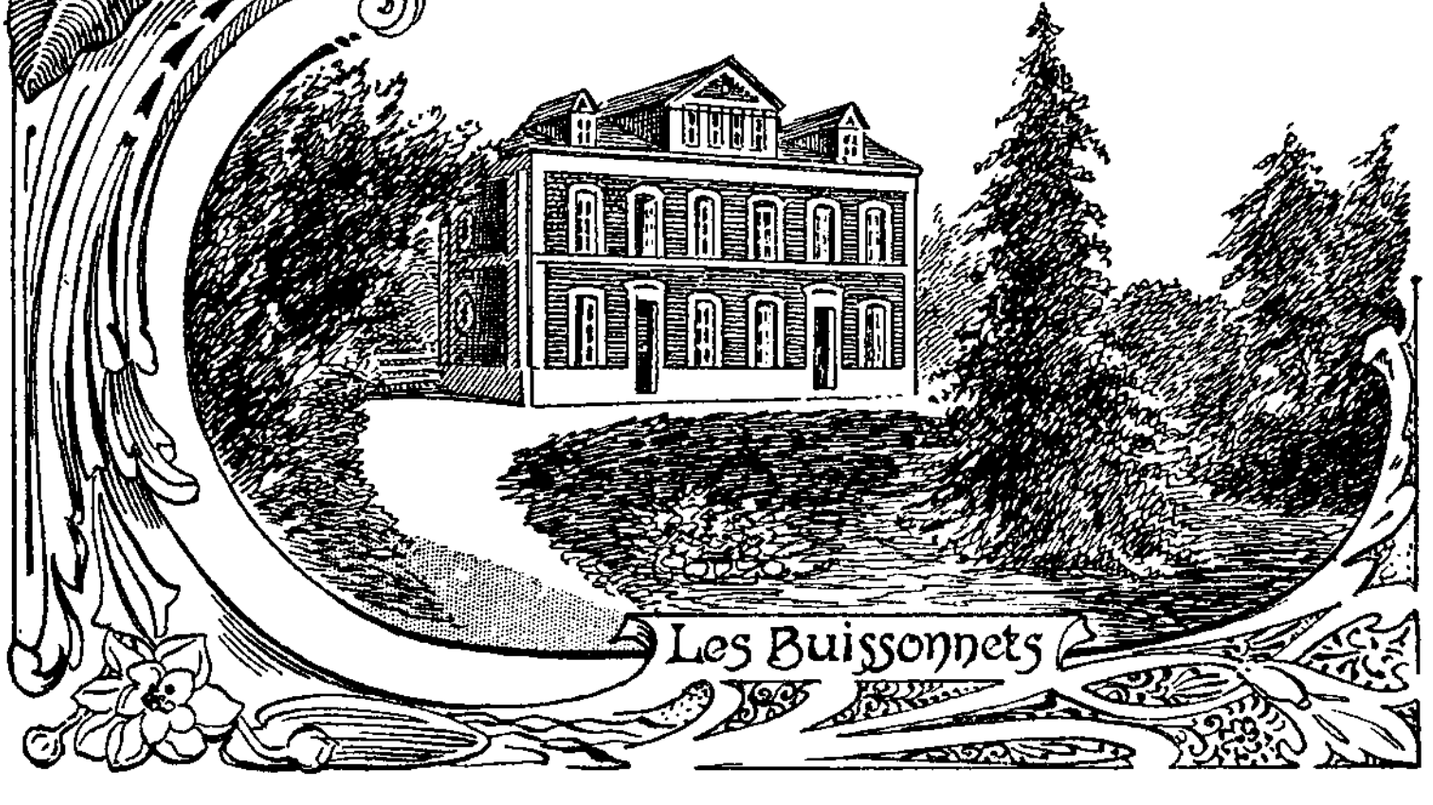




CHAPITRE II

Mort de sa mère. — Les Buissonnets. — Amour paternel. — Première confession. — Les veillées d'hiver. — Vision prophétique.

Tous les détails de la maladie de notre mère sont encore présents à mon cœur. Je me souviens surtout des dernières semaines qu'elle a passées sur la terre. Nous étions, Céline et moi, comme de pauvres petites exilées ! Tous les matins, Madame X*** venait nous chercher, et nous passions la journée chez elle. Une fois, nous n'avions pas eu le temps de faire notre prière avant



de partir, et Céline me dit tout bas pendant le trajet : « Faut-il avouer que nous n'avons pas fait notre prière ? — Oh ! oui », lui ai-je répondu. Alors, bien timidement, elle confia son secret à cette dame qui nous dit aussitôt : « Eh bien, mes petites filles, vous allez la faire » ; puis, nous laissant dans une grande chambre, elle partit. Céline me regarda stupéfaite ; je ne l'étais pas moins et m'écriai : « Ah ! ce n'est pas comme maman ! toujours elle nous faisait faire notre prière. »

Dans la journée, malgré les distractions qu'on essayait de nous donner, la pensée de notre mère chérie nous revenait sans cesse. Je me rappelle que Céline ayant reçu un bel abricot, se pencha vers moi et me dit : « Nous n'allons pas le manger, je vais le donner à maman. » Hélas ! notre mère bien-aimée était déjà trop malade pour manger les fruits de la terre ; elle ne devait plus se rassasier qu'au ciel de la gloire de Dieu et boire avec Jésus le vin mystérieux dont il parla dans sa dernière Cène, promettant de le partager avec nous dans le royaume de son Père.

La cérémonie touchante de l'Extrême-Onction s'est imprimée dans mon âme. Je vois encore l'endroit où l'on me fit agenouiller, j'entends encore les sanglots de notre pauvre père.

Le lendemain de la mort de maman [1], il me prit dans ses bras : « Viens, me dit-il, embrasser une dernière fois ta chère petite mère. » Et moi, sans prononcer un seul mot, j'approchai mes lèvres du front glacé de ma mère chérie.

Je ne me souviens pas d'avoir beaucoup pleuré. Je ne parlais à personne des sentiments profonds qui remplissaient mon cœur ; je regardais et j'écoutais en silence. Je voyais aussi bien des choses qu'on aurait voulu me cacher : un moment, je me trouvai seule en face du cercueil, placé debout

[1] Mme Martin quitta ce monde le 28 août 1877, à 11 heures du soir. Elle était dans sa 47me année.

dans le corridor ; je m'arrêtai longtemps à le considérer ; jamais je n'en avais vu, cependant je comprenais ! J'étais si petite alors qu'il me fallait lever la tête pour le voir tout entier, et il me paraissait bien grand, bien triste...

Quinze ans plus tard, je me trouvai devant un autre cercueil, celui de notre sainte Mère Geneviève [1] ; et je me crus encore aux jours de mon enfance ! Tous mes souvenirs se pressèrent en foule dans ma mémoire. C'était bien la même petite Thérèse qui regardait, mais elle avait grandi, et le cercueil lui paraissait petit ; elle ne levait pas la tête pour le regarder, elle ne la levait plus que pour contempler le ciel qui lui paraissait bien joyeux, car l'épreuve avait mûri et fortifié son âme de telle sorte que rien ici-bas ne pouvait plus l'attrister.

Le jour où la sainte Eglise bénit la dépouille mortelle de notre chère maman, le bon Dieu ne me laissa pas tout à fait orpheline ; il me donna une autre mère et me la fit choisir librement. Nous étions réunies toutes les cinq, nous regardant avec tristesse. En nous voyant ainsi, notre bonne fut émue de compassion et se tournant vers Céline et vers moi : « Pauvres petites, nous dit-elle, vous n'avez plus de mère ! » Alors Céline se jeta dans les bras de Marie en s'écriant : « Eh bien, c'est toi qui seras maman ! » Moi, toujours habituée à suivre Céline, j'aurais bien dû l'imiter dans une action si juste ; mais je pensai que Pauline allait peut-être avoir du chagrin et se sentir délaissée, n'ayant pas de petite fille ; alors je vous regardai avec tendresse, et cachant ma petite tête sur votre cœur, je dis à mon tour : « Pour moi, c'est Pauline qui sera maman ! »

[1] La R^de^ Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, fondatrice du Carmel de Lisieux. Sa vie a été résumée dans une notice sur la fondation du monastère.

Comme je l'ai écrit plus haut, c'est à partir de cette époque qu'il me fallut entrer dans la seconde période de mon existence, la plus douloureuse, surtout depuis l'entrée au Carmel de celle que j'avais choisie pour ma seconde mère. Cette période s'étend à partir de l'âge de quatre ans et demi jusqu'à ma quatorzième année, où je retrouvai mon caractère d'enfant, tout en comprenant de plus en plus le sérieux de la vie.

Aussitôt la mort de maman, vous le savez, ma mère, mon heureux caractère changea complètement. Moi, si vive, si expansive, je devins timide et douce, sensible à l'excès; un regard suffisait souvent pour me faire fondre en larmes; il fallait que personne ne s'occupât de moi; je ne pouvais souffrir la compagnie des étrangers et ne retrouvais ma gaieté que dans l'intimité de la famille. Là, je continuais à être entourée des délicatesses les plus grandes. Le cœur déjà si affectueux de notre père semblait enrichi d'un amour vraiment maternel, et je vous sentais, ainsi que Marie, devenues pour moi les mères les plus tendres, les plus désintéressées. Ah ! si le bon Dieu n'avait pas prodigué ses bienfaisants rayons à sa petite fleur, jamais elle n'aurait pu s'acclimater sur la terre. Encore trop faible pour supporter les pluies et les orages, il lui fallait de la chaleur, une douce rosée et des brises printanières; ces bienfaits ne lui manquèrent pas, même sous la neige de l'épreuve.

Je ne ressentis aucun chagrin en quittant Alençon [1]; les enfants aiment le changement et ce qui sort de l'ordinaire; ce fut donc avec plaisir que je vins à Lisieux. Je me sou-

[1] M. Martin résolut de venir habiter Lisieux pour rapprocher ses filles de leur oncle maternel, M. Guérin. Il fit ce sacrifice dans le but de les confier à la direction de leur tante, afin qu'elle guidât les aînées dans leur nouvelle mission à l'égard de leurs plus jeunes sœurs.

viens du voyage, de l'arrivée le soir chez mon oncle; je vois encore mes petites cousines, Jeanne et Marie, nous attendant sur le seuil de la maison avec ma tante. Oh ! que je fus touchée de l'affection que nos chers parents nous témoignèrent !

Le lendemain, on nous conduisit dans notre nouvelle demeure, je veux dire aux Buissonnets, quartier solitaire situé tout près de la belle promenade nommée « Jardin de l'étoile ».

La maison me parut charmante : un belvédère d'où la vue s'étendait au loin, le jardin anglais devant la façade, et derrière la maison un autre grand jardin; tout cela pour ma jeune imagination fut du nouveau heureux. En effet, cette riante habitation devint le théâtre de bien douces joies, de scènes de famille inoubliables. Ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, j'étais exilée, je pleurais, je sentais que je n'avais plus de mère ! Là, mon petit cœur s'épanouissait et je souriais encore à la vie.

Dès le réveil, je trouvais vos caresses et puis à vos côtés je faisais ma prière. Je prenais ensuite avec vous ma leçon de lecture; je me rappelle que le mot *cieux* fut le premier que je pus lire seule. Aussitôt ma classe finie, je montais au belvédère, où papa résidait habituellement; ah ! combien j'étais heureuse lorsque j'avais de bonnes notes à lui annoncer !

Toutes les après-midi j'allais faire avec lui une petite promenade, visiter le Saint Sacrement, un jour dans une église, le lendemain dans une autre. C'est ainsi que j'entrai pour la première fois dans la chapelle du Carmel. « Vois-tu, ma petite reine, me dit papa, derrière cette grande grille, il y a de saintes religieuses qui prient toujours le bon Dieu. » J'étais bien loin de penser que, neuf ans plus tard, je serais parmi elles; que là, dans ce Carmel béni, je recevrais de si grandes grâces !

Après la promenade, je rentrais à la maison où je faisais mes devoirs; puis, tout le reste du temps, je sautillais dans le

jardin autour de mon cher petit père. Je ne savais pas jouer à la poupée ; mon plus grand plaisir était de préparer des tisanes avec des graines et des écorces d'arbres. Quand mes infusions prenaient une belle teinte, je les offrais vite à papa, dans une jolie petite tasse qui donnait vraiment envie d'en savourer le contenu. Ce tendre père quittait aussitôt son travail et puis, en souriant, faisait semblant de boire.

J'aimais aussi à cultiver des fleurs ; je m'amusais à dresser de petits autels dans un enfoncement qui se trouvait, par bonheur, au milieu du mur de mon jardin. Quand tout était prêt, je courais vers papa qui s'extasiait, pour me faire plaisir, devant mes autels merveilleux, admirant ce que j'estimais un chef-d'œuvre ! Je ne finirais pas, si je voulais raconter mille traits de ce genre dont j'ai gardé le souvenir. Ah ! comment dirais-je toutes les tendresses que mon incomparable père prodiguait à sa petite reine ?

Ils étaient pour moi de beaux jours ceux où mon *roi chéri* — comme j'aimais à l'appeler — m'emmenait avec lui à la pêche. Quelquefois j'essayais moi-même de pêcher avec ma petite ligne ; plus souvent je préférais m'asseoir à l'écart sur l'herbe fleurie. Alors mes pensées devenaient bien profondes ; et, sans savoir ce que c'était que méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison. J'écoutais les bruits lointains, le murmure du vent. Parfois la musique militaire m'envoyait de la ville quelques notes indécises, et « mélancolisait » doucement mon cœur. La terre me semblait un lieu d'exil et je rêvais le ciel !

L'après-midi passait vite ; bientôt il fallait revenir aux Buissonnets ; mais, avant de plier bagage, je prenais la collation apportée dans mon petit panier. Hélas ! la belle tartine de confiture que vous m'aviez préparée avait changé d'aspect. Au lieu de sa vive couleur, je ne voyais plus qu'une légère teinte rose toute *vieillie et rentrée*. Alors la terre me semblait

plus triste encore, et je comprenais qu'au ciel seulement la joie serait sans nuages.

A propos de nuages, je me souviens qu'un jour le beau ciel bleu de la campagne s'en couvrit; bientôt l'orage se mit à gronder avec force, accompagné d'éclairs étincelants. Je me tournais à droite et à gauche pour ne rien perdre de ce majestueux spectacle; enfin je vis la foudre tomber dans un pré voisin, et, loin d'en éprouver la moindre frayeur, je fus ravie; il me sembla que le bon Dieu était tout près de moi! Mon père chéri, moins content que sa reine, vint la tirer de son ravissement; déjà l'herbe et les grandes pâquerettes, plus hautes que moi, étincelaient de pierres précieuses, et nous avions à traverser plusieurs prairies avant de gagner la route. Il me prit donc dans ses bras, malgré son attirail de lignes, et de là, je regardais en bas les beaux diamants, regrettant presque de n'en être pas couverte et inondée.

Il me semble ne pas avoir dit que, pendant mes promenades journalières, à Lisieux comme à Alençon, je portais souvent l'aumône aux malheureux. Un jour, nous vîmes un pauvre vieillard qui se traînait péniblement sur des béquilles. Je m'approchai pour lui donner ma petite pièce; il fixa sur moi un long et triste regard, puis, secouant la tête avec un douloureux sourire, il refusa mon aumône. Je ne puis dire ce qui se passa dans mon cœur. J'aurais voulu le consoler, le soulager; au lieu de cela, je venais peut-être de l'humilier, de lui faire de la peine!

Sans doute il devina ma pensée, car je le vis bientôt se détourner et me sourire de loin. A ce moment, papa venait de m'acheter un gâteau, j'avais grande envie de courir pour le donner au vieillard; je me disais : « Il n'a pas voulu d'argent, mais bien sûr, un gâteau lui ferait plaisir. » Puis je ne sais quelle crainte me retint; j'avais le cœur si gros que

je pouvais à peine cacher mes larmes; enfin je me rappelai avoir entendu dire que le jour de la première communion on obtenait toutes les grâces demandées : cette pensée me consola aussitôt. Bien que je n'eusse alors que six ans, je me dis : « Je prierai pour mon pauvre, le jour de ma première communion ; » et, cinq ans plus tard, je tins fidèlement ma résolution. J'ai toujours pensé que ma prière enfantine pour ce membre souffrant de Notre-Seigneur avait été bénie et récompensée.

En grandissant, j'aimais le bon Dieu de plus en plus, et je lui donnais bien souvent mon cœur, me servant de la formule que maman m'avait apprise; je m'efforçais de plaire à Jésus en toutes mes actions et je faisais grande attention à ne l'offenser jamais. Cependant, un jour, je commis une faute qui vaut bien la peine d'être rapportée ici ; elle me donne un grand sujet de m'humilier, et je crois en avoir eu la contrition parfaite.

C'était au mois de mai 1878. Comme vous me trouviez trop petite pour aller aux exercices du mois de Marie tous les soirs, je restais avec la bonne, et faisais avec elle mes dévotions devant mon autel à moi, que j'arrangeais à ma façon. Tout était si petit, chandeliers, pots de fleurs, etc., que deux allumettes-bougies suffisaient pour l'éclairer parfaitement. Quelquefois Victoire, pour économiser ma provision d'allumettes, me faisait la surprise de deux véritables bouts de bougie ; mais c'était rare.

Un soir, nous allions nous mettre en prière, je lui dis : « Voulez-vous commencer le *Souvenez-vous*, je vais allumer. » Elle fit semblant de commencer, puis me regarda en riant très fort. Moi, qui voyais mes précieuses allumettes se consumer rapidement, je la suppliai encore une fois de dire bien vite le *Souvenez-vous*. Même silence ! mêmes éclats de rire ! Alors, au comble de l'indignation, je me levai, et, sortant de ma douceur habituelle, je frappai du pied avec force en criant

bien haut : « Victoire, vous êtes une méchante ! » La pauvre fille n'avait plus envie de rire; elle me regardait, muette d'étonnement, et me montrait, mais trop tard, la surprise de ses deux bouts de bougie cachés sous son tablier. Après avoir pleuré de colère, hélas ! je versai des larmes de contrition ; j'étais toute honteuse et désolée et je pris la ferme résolution de ne plus jamais recommencer.

Peu de temps après, j'allai me confesser. Bien doux souvenir pour moi ! Vous me disiez, ma Mère chérie : « Ma petite Thérèse, ce n'est pas à un homme, mais au bon Dieu lui-même que tu vas avouer tes péchés. » J'en devins si persuadée que je vous demandai sérieusement s'il ne fallait pas dire à M. l'abbé Ducellier [1] *que je l'aimais de tout mon cœur*, puisque c'était au bon Dieu que j'allais parler en sa personne.

Bien instruite de tout ce que je devais faire, j'entrai au confessionnal et me mis à genoux; mais en ouvrant le guichet, le prêtre ne vit personne. J'étais si petite que ma tête se trouvait sous la planchette où l'on s'appuie les mains. Alors il me dit de rester debout. Obéissant aussitôt, je me levai et, me tournant juste en face pour mieux le voir, je me confessai et reçus sa bénédiction avec un grand esprit de foi ; — car vous m'aviez assuré qu'à ce moment solennel les larmes du petit Jésus allaient purifier mon âme. — Je me souviens de l'exhortation qui me fut adressée : elle m'invitait surtout à la dévotion envers la sainte Vierge; et je me promis de redoubler de tendresse pour celle qui tenait déjà une bien grande place dans mon cœur.

Enfin, je passai mon petit chapelet pour le faire bénir, et je sortis du confessionnal si contente et si légère que jamais je n'avais senti autant de joie. C'était le soir. Arrivée sous un réverbère je m'arrêtai, et tirant de ma poche le chapelet

[1] Décédé en 1917, archiprêtre de la Cathédrale Saint-Pierre de Lisieux.

nouvellement bénit, je le tournai et retournai dans tous les sens. « Que regardes-tu, ma petite Thérèse ? » me dîtes-vous. « Mais, je regarde *comment c'est fait, un chapelet bénit !* » Cette naïve réponse vous amusa beaucoup. Pour moi, je restai bien longtemps pénétrée de la grâce que j'avais reçue ; depuis, je voulais me confesser aux grandes fêtes, et cette confession, je puis le dire, remplissait d'allégresse tout mon petit intérieur.

Les fêtes !... Ah ! que de souvenirs embaumés ce simple mot me rappelle !... *Les fêtes !...* je les aimais tant ! Vous saviez si bien m'expliquer les mystères cachés en chacune d'elles ! Oui, ces jours de la terre devenaient pour moi des jours du ciel. J'aimais surtout les processions du Saint Sacrement. Quelle joie de semer des fleurs sous les pas du bon Dieu ! Mais, avant de les y laisser tomber, je les lançais bien haut et je n'étais jamais aussi heureuse qu'en voyant mes roses effeuillées toucher l'ostensoir sacré.

Les fêtes ! Ah ! si les grandes étaient rares, chaque semaine en ramenait une bien chère à mon cœur : *le dimanche*. Quelle journée radieuse ! C'était la fête du bon Dieu, la fête du *repos*. D'abord, toute la famille partait à la grand'messe ; et je me rappelle qu'au moment du sermon, — notre chapelle étant éloignée de la chaire — il fallait descendre et trouver des places dans la nef, ce qui n'était pas très facile. Mais, pour la petite Thérèse et son père, tout le monde s'empressait de leur offrir des chaises. Mon oncle se réjouissait en nous voyant arriver tous les deux ; il m'appelait *son petit rayon de soleil*, et disait que, de voir ce vénérable patriarche conduisant par la main sa petite fille, c'était un tableau qui le ravissait.

Moi, je ne m'inquiétais guère d'être regardée, je ne m'occupais que d'écouter attentivement le prêtre. Un sermon sur la Passion de Notre-Seigneur fut le premier que je compris et qui me toucha profondément ; j'avais alors cinq ans et demi,

depuis je pus saisir et goûter le sens de toutes les instructions.

Quand il était question de sainte Thérèse, papa se penchait et me disait tout bas : « Ecoute bien, ma petite reine, on parle de ta sainte patronne. » J'écoutais bien, en effet, mais je l'avoue, je regardais plus souvent papa que le prédicateur. Sa belle figure me disait tant de choses ! Parfois ses yeux se remplissaient de larmes qu'il s'efforçait vainement de retenir. En écoutant les vérités éternelles, il semblait déjà ne plus habiter la terre ; son âme me paraissait plongée dans un autre monde. Hélas ! sa course était loin, bien loin d'être à son terme : de longues et douloureuses années devaient s'écouler encore avant que le beau ciel s'ouvrît à ses yeux et que le Seigneur, de sa main divine, essuyât les larmes amères de son fidèle serviteur...

Je reviens à ma journée du dimanche. Cette joyeuse fête qui passait si rapidement avait bien aussi sa teinte de mélancolie : mon bonheur était sans mélange jusqu'à complies ; mais, à partir de cet office du soir, un sentiment de tristesse envahissait mon âme ; je pensais que le lendemain il faudrait recommencer la vie, travailler, apprendre des leçons, et mon cœur sentait l'exil de la terre, je soupirais après le repos du ciel, le dimanche sans couchant de la vraie patrie !

Avant de rentrer aux Buissonnets, ma tante nous invitait, les unes après les autres, à passer la soirée chez elle : j'étais bien heureuse quand venait mon tour. J'écoutais avec un plaisir extrême tout ce que mon oncle disait ; ses conversations sérieuses m'intéressaient beaucoup ; il ne se doutait pas certainement de l'attention que j'y prenais. Toutefois, ma joie était mêlée de frayeur quand il m'asseyait sur un seul de ses genoux, en chantant *Barbe-bleue* d'une voix formidable !

Vers huit heures, papa venait me chercher. Alors je

me souviens que je regardais les étoiles avec un ravissement inexprimable... Il y avait surtout au firmament profond un groupe de perles d'or (le baudrier d'Orion) que je remarquais avec délices, lui trouvant la forme d'un T — ⁂ — et je disais en chemin à mon père chéri : « Regarde, papa, *mon nom est écrit dans le ciel!* » Puis, ne voulant plus rien voir de la vilaine terre, je lui demandais de me conduire; et, sans regarder où je posais les pieds, je mettais ma petite tête bien en l'air, ne me lassant pas de contempler l'azur étoilé.

Que pourrais-je dire des veillées d'hiver aux Buissonnets ? Après la partie de damier, Marie ou Pauline lisaient l'*Année liturgique;* puis quelques pages d'un livre intéressant et instructif à la fois. Pendant ce temps, je prenais place sur les genoux de papa; et, la lecture terminée, il chantait, de sa belle voix, des refrains mélodieux comme pour m'endormir. Alors j'appuyais ma tête sur son cœur, et lui me berçait doucement...

Enfin nous montions pour faire la prière; et, là encore, j'avais ma place auprès de mon bon père, n'ayant qu'à le regarder pour savoir comment prient les saints. Ensuite, ma petite maman me couchait; après quoi je lui disais invariablement : « Est-ce que j'ai été mignonne aujourd'hui ? — Est-ce que le bon Dieu est content de moi ? — Est-ce que les petits anges vont voler autour de moi ?... » Toujours la réponse était *oui;* autrement, j'aurais passé la nuit tout entière à pleurer. Après cet interrogatoire, vous m'embrassiez ainsi que ma chère marraine, et la petite Thérèse restait seule dans l'obscurité.

Je regarde comme une vraie grâce d'avoir été habituée dès l'enfance à surmonter mes frayeurs. Parfois, vous m'envoyiez seule le soir chercher quelque chose dans une chambre éloignée; vous ne souffriez point de refus, et cela



LA « PETITE THÉRÈSE »

DÉCOUVRANT AU CIEL L'INITIALE DE SON NOM

« Regarde, papa, mon nom est écrit dans le ciel ! »

m'était nécessaire, car je serais devenue très peureuse; tandis qu'à présent, il est bien difficile de m'effrayer. Je me demande comment vous avez pu m'élever avec tant d'amour, sans me gâter, car vous ne me passiez aucune imperfection. Jamais vous ne me faisiez de reproches sans sujet, mais jamais non plus, — je le savais bien — vous ne reveniez sur une chose décidée.

Pauline recevait mes confidences les plus intimes; elle éclairait tous mes doutes. Un jour, je lui témoignais ma surprise de ce que le bon Dieu ne donne pas une gloire égale dans le ciel à tous les élus; j'avais peur que tous ne fussent pas heureux. Alors elle m'envoya chercher le grand verre de papa et le mit à côté de mon petit dé; puis, les remplissant d'eau tous deux, elle me demanda lequel paraissait le plus rempli. Je lui dis que je les voyais aussi pleins l'un que l'autre, et qu'il était impossible de leur verser plus d'eau qu'ils n'en pouvaient contenir. Ma *petite Mère* me fit alors comprendre qu'au ciel le dernier des élus n'envierait pas le bonheur du premier. C'est ainsi que, mettant à ma portée les plus sublimes secrets, elle donnait à mon âme la nourriture qui lui était nécessaire.

Avec quelle joie je voyais arriver chaque année la distribution des prix! Bien que toute seule à concourir, la justice, comme toujours, n'en était pas moins gardée; je n'avais que les récompenses absolument méritées. Le cœur me battait bien fort en écoutant ma sentence, en recevant des mains de mon « Roi », devant toute la famille réunie, les prix et les couronnes. C'était pour moi comme une image du jugement!

Hélas! en voyant notre père si radieux, je ne prévoyais pas les grandes épreuves qui l'attendaient. Un jour cependant, le bon Dieu me montra dans une vision extraordinaire l'image vivante de cette douleur à venir.

Papa était en voyage et ne devait pas revenir de si tôt; il pouvait être deux ou trois heures de l'après-midi : le soleil brillait d'un vif éclat et toute la nature semblait en fête. Je me trouvais seule à une fenêtre donnant sur le grand jardin, l'esprit tout occupé de pensées riantes ; quand je vis devant la buanderie, en face de moi, un homme vêtu absolument comme papa, ayant la même taille élevée et la même démarche, mais de plus tres courbé et vieilli. Je dis *vieilli*, pour dépeindre l'ensemble général de sa personne; car je ne voyais point son visage, sa tête étant couverte d'un voile épais. Il s'avançait lentement, d'un pas régulier, longeant mon petit jardin. Aussitôt, un sentiment de frayeur surnaturelle me saisit et j'appelai bien haut d'une voix tremblante : « Papa ! Papa !... » Mais le mystérieux personnage ne semblait pas m'entendre ; il continua sa marche sans même se détourner, et se dirigea ainsi vers un bouquet de sapins qui partageait l'allée principale du jardin. Je m'attendais à le voir reparaître de l'autre côté des grands arbres ; mais *la vision prophétique* s'était évanouie !

Tout cela n'avait duré qu'un instant : un instant qui se grava si profondément dans ma mémoire, qu'aujourd'hui encore, après tant d'années, le souvenir m'en est aussi présent que la vision elle-même.

Marie était avec vous, ma Mère, dans une chambre voisine. M'entendant appeler papa, vous ressentîtes toutes deux une impression de frayeur. Dissimulant son émotion, Marie accourut vers moi : « Pourquoi donc, me dit-elle, appelles-tu ainsi papa qui est à Alençon ? » Je racontai ce que je venais de voir, et, pour me rassurer, on me dit que la bonne, voulant sans doute me faire peur, s'était caché la tête avec son tablier.

Mais Victoire interrogée assura n'avoir pas quitté sa cuisine; d'ailleurs, la vérité ne pouvait s'obscurcir dans mon

esprit : *j'avais vu un homme, et cet homme ressemblait absolument à papa.* Alors nous allâmes toutes derrière le massif d'arbres, et, n'ayant rien trouvé, vous me dîtes de ne plus penser à cela. Ne plus y penser ! Ah ! ce n'était pas en mon pouvoir. Bien souvent mon imagination me représentait cette vision mystérieuse. Bien souvent je cherchais à soulever le voile qui m'en dérobait le sens, et je gardais au fond du cœur la conviction intime qu'il me serait un jour entièrement révélé.

Et vous connaissez tout, ma Mère bien-aimée ! Vous le savez maintenant : c'était bien notre père que le bon Dieu m'avait fait voir, s'avançant courbé par l'âge, et portant sur son visage vénérable, sur sa tête blanchie, le signe de sa grande épreuve [1]. Comme la Face adorable de Jésus fut voilée pendant sa Passion, ainsi la face de son fidèle serviteur devait être voilée aux jours de son humiliation, afin de pouvoir rayonner avec plus d'éclat dans les cieux. Ah ! combien j'admire la conduite de Dieu nous montrant d'avance cette croix précieuse, comme un père fait entrevoir à ses enfants l'avenir glorieux qu'il leur prépare, et se complaît, dans son amour, à considérer lui-même les richesses sans prix qui doivent être leur héritage !

Mais une réflexion me vient à l'esprit : « Pourquoi le bon Dieu a-t-il donné cette lumière à une enfant qui, si elle l'avait comprise, serait morte de douleur ? » Pourquoi ?... Voilà un de ces mystères impénétrables que nous comprendrons seulement au ciel pour en faire le sujet de notre éternelle admiration ! Mon Dieu, que vous êtes bon ! Comme vous proportionnez les épreuves à nos forces ! Je n'avais pas même

[1] En 1888, M. Martin eut plusieurs attaques de paralysie qui, après avoir atteint et quitté tour à tour les membres du saint vieillard, exercèrent jusqu'à sa mort leurs tristes ravages sur son intelligence. On dut même, pendant trois années, le confier à des mains étrangères...

le courage en ce temps-là de penser, sans effroi, que papa pouvait mourir. Il était un jour monté sur le haut d'une échelle et, comme je restais là tout près, il me dit : « Eloigne-toi, ma petite reine, car, si je tombe, je vais t'écraser. » Aussitôt je ressentis une révolte intérieure et, m'approchant plus près encore de l'échelle, je pensai : « Au moins, si papa tombe, je ne vais pas avoir la douleur de le voir mourir, je vais mourir avec lui. »

Non, je ne puis dire combien je l'aimais ! Tout en lui me causait de l'admiration. Quand il m'expliquait ses pensées sur des choses très sérieuses, — comme si j'avais été une grande fille — je lui disais naïvement : « Bien sûr, papa, que si tu parlais ainsi aux grands hommes du gouvernement, ils te prendraient pour te faire roi, alors la France serait heureuse comme jamais elle ne l'a été ; mais toi, tu serais malheureux, puisque c'est le sort de tous les rois ; et puis tu ne serais plus mon roi à moi toute seule, aussi j'aime mieux qu'ils ne te connaissent pas. »

Vers l'âge de six ou sept ans, je vis la mer pour la première fois. Ce spectacle me causa une impression profonde, je ne pouvais en détacher les yeux. Sa majesté, le mugissement de ses flots, tout parlait à mon âme de la grandeur et de la puissance du bon Dieu. Je me rappelle que, sur la plage, un monsieur et une dame me regardèrent longtemps ; ils demandèrent à papa si je lui appartenais, disant que j'étais une bien jolie petite fille. Aussitôt il leur fit signe de ne pas m'adresser de compliment. J'éprouvai du plaisir en entendant cela, car je ne me trouvais pas gentille ; vous faisiez une si grande attention, ma petite Mère, à ne tenir jamais aucun langage capable de me faire perdre ma simplicité et ma candeur enfantines ! Aussi, comme je vous croyais uniquement, je n'attachai pas grande importance aux paroles et

aux regards admiratifs de ces personnes, et je n'y pensai plus.

Le soir de ce jour, à l'heure où le soleil semble se baigner dans l'immensité des flots, laissant devant lui un sillon lumineux, j'allai m'asseoir avec Pauline sur un rocher désert ; je contemplai longtemps ce sillon d'or qu'elle me disait être l'image de la grâce illuminant ici-bas le chemin des âmes fidèles. Alors je me représentai mon cœur au milieu du sillon, comme une petite barque légère à la gracieuse voile blanche, et je pris la résolution de ne jamais l'éloigner du regard de Jésus, afin qu'il pût voguer en paix et rapidement vers le rivage des cieux.

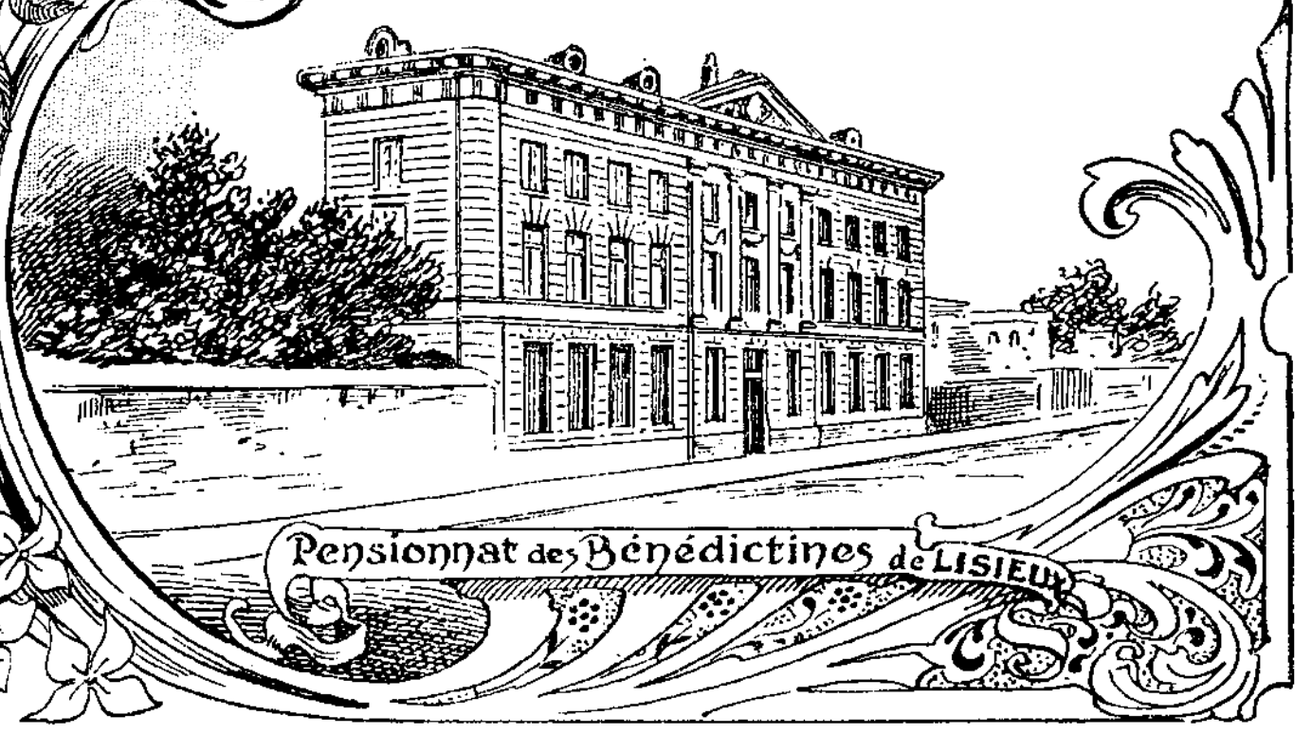


LA LOUANGE PARFAITE SORT DE LA BOUCHE DES ENFANTS. Ps., VIII, 3.

CHAPITRE III

Le pensionnat. — Douloureuse séparation.
Maladie étrange.
Un visible sourire de la Reine du Ciel.

J'AVAIS huit ans et demi lorsque Léonie sortit de pension et je la remplaçai à l'Abbaye des Bénédictines. Je fus placée dans une classe d'élèves toutes plus grandes que moi : l'une d'elles, âgée de quatorze ans, était peu intelligente, mais savait cependant en imposer aux pensionnaires. Me voyant si jeune, presque toujours la première aux compo-



Pensionnat des Bénédictines de LISIEUX

sitions, et chérie de toutes les religieuses, elle en éprouva de a jalousie et me fit payer de mille manières mes petits succès. Avec ma nature timide et délicate, je ne savais pas me défendre et me contentais de pleurer sans rien dire. Céline, aussi bien que vous, ma Mère, ignorait mon chagrin ; mais je n'avais pas assez de vertu pour m'élever au-dessus de ces misères et mon pauvre petit cœur souffrait beaucoup.

Chaque soir, heureusement, je retrouvais le foyer paternel ; alors mon âme s'épanouissait, je sautais sur les genoux de papa, lui disant les notes qui m'avaient été données, et son baiser me faisait oublier toutes mes peines. Avec quelle joie j'annonçai le résultat de ma première composition ! J'avais le maximum, et pour ma récompense je reçus une jolie petite pièce blanche que je plaçai dans ma tirelire pour les pauvres, et qui fut destinée à recevoir presque chaque jeudi une nouvelle compagne. Ah ! j'avais un réel besoin de ces gâteries ; il était bien utile à la petite fleur de plonger souvent ses tendres racines dans la terre aimée et choisie de la famille, puisqu'elle ne trouvait nulle part ailleurs le suc nécessaire à sa subsistance.

Tous les jeudis nous avions congé ; mais je ne reconnaissais plus les congés donnés par Pauline, que je passais en grande partie au belvédère avec papa. Ne sachant pas jouer comme les autres enfants, je ne me sentais pas une compagne agréable ; cependant je faisais de mon mieux pour imiter les autres, sans jamais y réussir.

Après Céline, qui m'était pour ainsi dire indispensable, je recherchais surtout ma petite cousine Marie, parce qu'elle me laissait libre de choisir des jeux à mon goût. Nous étions déjà très unies de cœur et de volonté, comme si le bon Dieu

nous eût fait pressentir qu'un jour, au Carmel, nous embrasserions la même vie religieuse [1].

Bien souvent, — la scène se passait chez mon oncle — Marie et Thérèse devenaient deux anachorètes très pénitents, ne possédant qu'une pauvre cabane, un petit champ de blé, et un jardin pour y cultiver quelques légumes. Leur vie s'écoulait dans une contemplation continuelle ; c'est-à-dire que l'un remplaçait l'autre à l'oraison, quand il fallait s'occuper de la vie active. Tout se faisait avec une entente, un silence et des manières parfaitement religieuses. Si nous allions en promenade, notre jeu continuait même dans la rue : les deux ermites récitaient le chapelet, se servant de leurs doigts, afin de ne pas montrer leur dévotion à l'indiscret public. Cependant, un jour, *le solitaire Thérèse* s'oublia : ayant reçu un gâteau pour sa collation, il fit, avant de le manger, un grand signe de croix ; et plusieurs profanes du siècle ne se privèrent pas de sourire.

Notre union de volonté passait quelquefois les bornes. Un soir, en revenant de l'Abbaye, nous voulûmes imiter la modestie des solitaires. Je dis à Marie : « Conduis-moi, je vais fermer les yeux. — Je veux les fermer aussi », me répondit-elle ; et chacune fit sa volonté.

[1] Marie Guérin entra au Carmel de Lisieux, le 15 août 1895, et prononça ses vœux sous le nom de *Sœur Marie de l'Eucharistie*.

Elle se fit remarquer par son grand esprit de pauvreté et sa patience au milieu de longues souffrances. « *Je ne sais pas si j'ai bien souffert*, dira-t-elle pendant sa maladie, *mais il me semble que* THÉRÈSE *me communique ses sentiments et que j'ai son même abandon. Oh ! si je pouvais comme elle mourir d'amour ! Ce ne serait pas étonnant, puisque je fais partie de la* ***légion des petites victimes*** *qu'elle a demandées au bon Dieu... Je veux mourir en disant à Jésus que je l'aime.* »

Ce désir fut réalisé. Elle mourut le 14 avril 1905, âgée de 34 ans, et ses dernières paroles furent celles-ci : « *Je ne crains pas de mourir ! oh ! quelle* ***paix*** *!... Il ne faut pas avoir peur de la souffrance... Il donne toujours la force...* MON JÉSUS, JE VOUS AIME ! »

Nous marchions sur un trottoir, nous n'avions donc pas à craindre les voitures. Mais, après une agréable promenade de quelques minutes, où les deux étourdies savouraient les délices de marcher sans y voir, elles tombèrent ensemble sur des caisses placées à la porte d'un magasin et les renversèrent du même coup. Aussitôt, le marchand sortit tout en colère pour relever sa marchandise ; mais les aveugles volontaires s'étaient bien relevées toutes seules et marchaient à pas précipités, les yeux grands ouverts et les oreilles aussi, pour entendre les justes reproches de Jeanne qui paraissait aussi fâchée que le marchand.

Je n'ai rien dit encore de mes nouveaux rapports avec Céline. A Lisieux, les rôles avaient changé : elle était devenue le petit lutin rempli de malice, et Thérèse une petite fille bien douce, mais pleureuse à l'excès ! Aussi avait-elle besoin d'un défenseur, et qui pourra dire avec quelle intrépidité ma chère petite sœur se chargeait de cet office ? Nous nous faisions souvent de petits cadeaux, qui, de part et d'autre, causaient un bonheur sans pareil. Ah ! c'est qu'à cet âge nous n'étions pas blasées ; notre âme, dans toute sa fraîcheur, s'épanouissait comme une fleur printanière, heureuse de recevoir la rosée du matin ; la même brise légère faisait balancer nos corolles. Oui, nos joies étaient communes : je l'ai bien senti au jour si beau de la première communion de ma Céline chérie !

J'avais sept ans alors, et n'allais pas encore à l'Abbaye. Qu'il m'est doux le souvenir de sa préparation ! Chaque soir, pendant les dernières semaines, vous lui parliez, ma Mère, de la grande action qu'elle allait faire ; moi j'écoutais, avide de me préparer aussi, et lorsqu'on me disait de me retirer, parce que j'étais trop petite encore, j'avais le cœur bien gros ; je

pensais que ce n'était pas trop de quatre ans pour se préparer à recevoir le bon Dieu.

Un soir, j'entendis ces paroles adressées à mon heureuse petite sœur : « A partir de ta première communion, il faudra commencer une vie toute nouvelle. » Aussitôt je pris la résolution de ne pas attendre ce temps-là pour moi, mais de commencer une vie nouvelle avec Céline.

Pendant sa retraite préparatoire, elle resta tout à fait pensionnaire à l'Abbaye et son absence me parut bien longue. Enfin le beau jour arriva. Quelle suave impression il laissa dans mon cœur ! C'était comme le prélude de ma première communion à moi ! Ah ! que de grâces j'ai reçues ce jour-là ! je le considère comme un des plus beaux de ma vie.

Je suis retournée un peu en arrière pour rappeler ce délicieux souvenir. Maintenant je dois parler de la douloureuse séparation qui vint briser mon cœur, lorsque Jésus me ravit ma *petite mère* si tendrement aimée. Je lui avais dit un jour que je voulais m'en aller avec elle dans un désert lointain ; elle me répondit alors que mon désir était le sien, mais qu'elle attendrait que je fusse assez grande pour partir. Cette promesse irréalisable, la petite Thérèse l'avait prise au sérieux, et quelle ne fut pas sa peine d'entendre sa chère Pauline parler avec Marie de son entrée prochaine au Carmel ! Je ne connaissais pas le Carmel ; mais je comprenais qu'elle me quitterait pour entrer dans un couvent, je comprenais qu'elle ne m'attendrait pas !

Comment pourrais-je dire l'angoisse de mon cœur ? En un instant, la vie m'apparut dans toute sa réalité : remplie de souffrances et de séparations continuelles, et je versai des larmes bien amères. J'ignorais alors la joie du sacrifice ; j'étais faible, si faible, que je regarde comme une grande

grâce d'avoir pu supporter, sans mourir, une épreuve en apparence bien au-dessus de mes forces.

Je me souviendrai toujours avec quelle tendresse ma *petite mère* me consola. Elle m'expliqua la vie du cloître ; et voilà qu'un soir, en repassant toute seule dans mon cœur le tableau qu'elle m'en avait tracé, je sentis que le Carmel était le désert où le bon Dieu voulait aussi me cacher. Je le sentis avec tant de force qu'il n'y eut pas le moindre doute dans mon esprit ; ce ne fut pas un rêve d'enfant qui se laisse entraîner, mais la certitude d'un appel divin. Cette impression que je ne puis rendre me laissa dans une grande paix.

Le lendemain, je confiai mes désirs à Pauline qui, les regardant comme la volonté du Ciel, me promit de m'emmener bientôt au Carmel pour voir la Mère Prieure, à qui je pourrais dire mon secret.

Un dimanche fut choisi pour cette solennelle visite. Mon embarras fut grand quand j'appris que ma cousine Marie, encore assez jeune pour voir les Carmélites, devait m'accompagner. Il me fallait cependant trouver le moyen de rester seule ; et voici ce qui me vint à la pensée : Je dis à Marie qu'ayant le privilège de voir la Révérende Mère, nous devions être bien gentilles, très polies, et pour cela lui confier nos secrets ; donc, l'une après l'autre, il faudrait sortir un moment. Malgré sa répugnance à confier des secrets qu'elle n'avait pas, Marie me crut sur parole ; et ainsi je pus rester seule avec Mère Marie de Gonzague. Ayant entendu mes grandes confidences et croyant à ma vocation, elle me dit néanmoins qu'on ne recevait pas de postulantes de neuf ans, et qu'il faudrait attendre mes seize ans. Je dus me résigner, malgré mon vif désir d'entrer avec Pauline et de faire ma première communion le jour de sa prise d'Habit.

Enfin le 2 octobre arriva ! Jour de larmes et de bénédictions où Jésus cueillit la première de ses fleurs, la fleur choisie qui devait être, peu d'années après, la Mère de ses sœurs. Pendant que notre père bien-aimé, accompagné de mon oncle et de Marie, gravissait la montagne du Carmel pour offrir son premier sacrifice, ma tante me conduisit à la messe avec Léonie et Céline. Nous fondions en larmes, si bien qu'en nous voyant entrer dans l'église, les personnes nous regardaient avec étonnement ; mais cela ne m'empêchait pas de pleurer. Je me demandais comment le soleil pouvait luire encore sur la terre !

Peut-être trouverez-vous, ma petite Mère, que j'exagère un peu ma peine. Je me rends bien compte, en effet, que ce départ n'aurait pas dû m'affliger à ce point ; mais, je dois l'avouer, mon âme était loin d'être mûrie ; et je devais passer par bien des creusets avant d'atteindre le rivage de la paix, avant de goûter les fruits délicieux de l'abandon total et du parfait amour.

L'après-midi de ce 2 octobre 1882, je vis ma Pauline chérie, devenue sœur Agnès de Jésus, derrière les grilles du Carmel. Oh ! que j'ai souffert à ce parloir ! Puisque j'écris l'histoire de mon âme, je dois tout dire, il me semble ! eh bien, j'avoue que je comptai pour rien les premières souffrances de la séparation, en comparaison de celles qui suivirent. Moi, qui étais habituée à m'entretenir cœur à cœur avec ma petite mère, j'obtenais à grand'peine deux ou trois minutes à la fin des parloirs de famille [1] ; bien entendu, je les passais à verser des larmes et m'en allais le cœur déchiré.

Je ne comprenais pas qu'il eût été impossible de nous donner souvent à chacune une demi-heure, et qu'il fallait réserver les plus longs moments à mon petit père et à Marie ;

[1] Le temps des parloirs est limité par la Règle.

je ne comprenais pas, et je disais au fond de mon cœur : Pauline est perdue pour moi ! Mon esprit se développa d'une façon si étonnante au sein de la souffrance, que je ne tardai pas à tomber gravement malade.

La maladie dont je fus atteinte venait certainement de la jalousie du démon, qui, furieux de cette première entrée au Carmel, voulait se venger sur moi du tort bien grand que ma famille devait lui faire dans l'avenir. Mais il ne savait pas que la Reine du Ciel veillait fidèlement sur sa petite fleur, qu'elle lui souriait d'en haut et s'apprêtait à faire cesser la tempête, au moment même où sa tige délicate et fragile devait se briser sans retour.

A la fin de cette année 1882, je fus prise d'un mal de tête continuel, mais supportable, qui ne m'empêcha pas de poursuivre mes études ; ceci dura jusqu'à la fête de Pâques 1883. A cette époque, papa étant allé à Paris avec Marie et Léonie il nous confia, Céline et moi, à mon oncle et à ma tante

Un soir que je me trouvais seule avec mon oncle, il me parla de maman, des souvenirs du passé, avec une tendresse qui me toucha profondément et me fit pleurer. Ma sensibilité l'émut lui-même ; il fut surpris de me voir à cet âge les sentiments que j'exprimais, et résolut de me procurer toutes sortes de distractions pendant les vacances.

Le bon Dieu en avait décidé autrement. Ce soir-là même, mon mal de tête devint d'une violence extrême, et je fus prise d'un tremblement étrange qui dura toute la nuit. Ma tante, comme une vraie mère, ne me quitta pas un instant ; elle m'entoura pendant cette maladie de la plus tendre sollicitude, me prodigua les soins les plus dévoués, les plus délicats.

Comment dire la douleur de notre pauvre père, lorsqu'à son retour de Paris il me vit tombée dans cet état désespérant. Il

crut bientôt que j'allais mourir ; mais Notre-Seigneur aurait pu lui répondre : « *Cette maladie ne va pas à la mort, elle est envoyée afin que Dieu soit glorifié* [1]. » Oui, le bon Dieu fut glorifié dans cette épreuve ! Il le fut par la résignation admirable de mon père, il le fut par celle de mes sœurs, de Marie surtout. Qu'elle a souffert à cause de moi ! Combien ma reconnaissance est grande envers cette sœur chérie ! Son cœur lui dictait ce qui m'était nécessaire, et vraiment un cœur de mère est bien plus puissant que la science des plus habiles docteurs.

Cependant, ma Mère, votre prise d'habit approchait, et l'on évitait d'en parler devant moi de peur de me faire de la peine ; pensant bien que je n'y pourrais pas aller. Au fond du cœur, je croyais fermement que le bon Dieu m'accorderait la consolation de revoir, ce jour-là, ma chère Pauline. Oui, je savais bien que cette fête serait sans nuages, je savais que Jésus n'éprouverait pas sa fiancée par mon absence ; elle qui déjà avait tant souffert de la maladie de sa petite fille. En effet, je pus embrasser ma *mère chérie*, m'asseoir sur ses genoux, me cacher sous son voile et recevoir ses douces caresses ; je pus la contempler, si ravissante sous sa blanche parure ! Vraiment ce fut un beau jour au milieu de ma sombre épreuve ; mais ce jour, ou plutôt cette heure, passa vite, et bientôt il me fallut monter dans la voiture qui m'emporta loin du Carmel !

En arrivant aux Buissonnets, on me fit coucher, bien que je ne ressentisse aucune fatigue ; mais le lendemain je fus reprise violemment et la maladie devint si grave que, suivant les calculs humains, je ne devais jamais guérir.

Je ne sais comment décrire un mal aussi étrange : je disais des choses que je ne pensais pas, j'en faisais d'autres comme

[1] Joan., xi, 4.

y étant forcée malgré moi ; presque toujours je paraissais en délire, et cependant je suis sûre de n'avoir pas été privée un seul instant de l'usage de ma raison. Souvent, je restais évanouie pendant des heures, et d'un évanouissement tel qu'il m'eût été impossible de faire le plus léger mouvement. Toutefois, au milieu de cette torpeur extraordinaire, j'entendais distinctement ce qui se disait autour de moi, même à voix basse, je me le rappelle encore.

Et quelles frayeurs le démon m'inspirait ! J'avais peur absolument de tout : mon lit me semblait entouré de précipices affreux ; certains clous, fixés au mur de la chambre, prenaient à mes yeux l'image terrifiante de gros doigts noirs carbonisés, et me faisaient jeter des cris d'épouvante. Un jour, tandis que papa me regardait en silence, son chapeau qu'il tenait à la main se transforma tout à coup en je ne sais quelle forme horrible, et je manifestai une si grande frayeur que ce pauvre père partit en sanglotant.

Mais, si le bon Dieu permettait au démon de s'approcher extérieurement de moi, il m'envoyait aussi des anges visibles pour me consoler et me fortifier. Marie ne me quittait pas, jamais elle ne témoignait d'ennui, malgré toute la peine que je lui donnais ; car je ne pouvais souffrir qu'elle s'éloignât de moi. Pendant les repas, où Victoire me gardait, je ne cessais d'appeler avec larmes : « Marie ! Marie ! » Lorsqu'elle voulait sortir, il fallait que ce fût pour aller à la messe ou pour voir Pauline ; alors seulement, je ne disais rien.

Et Léonie ! et ma petite Céline ! Que n'ont-elles pas fait pour moi ! Le dimanche, elles venaient s'enfermer des heures entières avec une pauvre enfant qui ressemblait à une idiote. Ah ! mes chères petites sœurs, que je vous ai fait souffrir !

Mon oncle et ma tante étaient aussi pleins d'affection pour moi. Ma tante venait tous les jours me voir et m'apportait

mille gâteries [1]. Je ne saurais dire combien ma tendresse pour ces chers parents augmenta pendant cette maladie. Je compris mieux que jamais ce que nous disait souvent notre bon père : « Rappelez-vous toujours, mes enfants, que votre oncle et votre tante ont à votre égard un dévouement peu ordinaire. » Aux jours de sa vieillesse, il l'expérimenta lui-même ; et maintenant, comme il doit protéger et bénir ceux qui lui prodiguèrent des soins si dévoués !

Dans les moments où la souffrance était moins vive, je mettais ma joie à tresser des couronnes de pâquerettes et de myosotis pour la Vierge Marie. Nous étions alors au beau mois de mai, toute la nature se parait de fleurs printanières ; seule, *la petite fleur* languissait et semblait à jamais flétrie ! Cependant elle avait un soleil auprès d'elle, et ce soleil était la statue miraculeuse de la Reine des Cieux. Souvent, bien souvent, la petite fleur tournait sa corolle vers cet Astre béni.

Un jour, je vis papa entrer dans ma chambre ; il paraissait très ému, et, s'avançant vers Marie, il lui donna plusieurs pièces d'or avec une expression de grande tristesse, la priant d'écrire à Paris pour demander une neuvaine de messes au sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, afin d'obtenir la guérison de sa pauvre petite reine. Ah ! que je fus

[1] Du haut du ciel, Thérèse sut lui rendre ses soins maternels. Pendant sa dernière maladie, elle la protégea visiblement. Un matin, on la trouva paisible et radieuse : « *Je souffrais beaucoup*, dit-elle, *mais ma petite Thérèse m'a veillée avec tendresse. Toute la nuit je l'ai sentie près de mon lit. A plusieurs reprises, elle m'a caressée, ce qui m'a donné un courage extraordinaire.* » Mme Guérin avait vécu et mourut comme une sainte, à l'âge de 52 ans. Elle répétait, le sourire sur les lèvres : « *Que je suis contente de mourir ! C'est si bon d'aller voir le bon Dieu ! Mon Jésus, je vous aime. Je vous offre ma vie pour les prêtres, comme ma petite Thérèse de l'Enfant-Jésus.* » C'était le 13 février 1900.

M. Guérin, après avoir, pendant bien des années, employé sa plume à la défense de l'Eglise et sa fortune au soutien des bonnes œuvres, mourut saintement, tertiaire du Carmel, le 28 septembre 1909, dans sa 69e année.

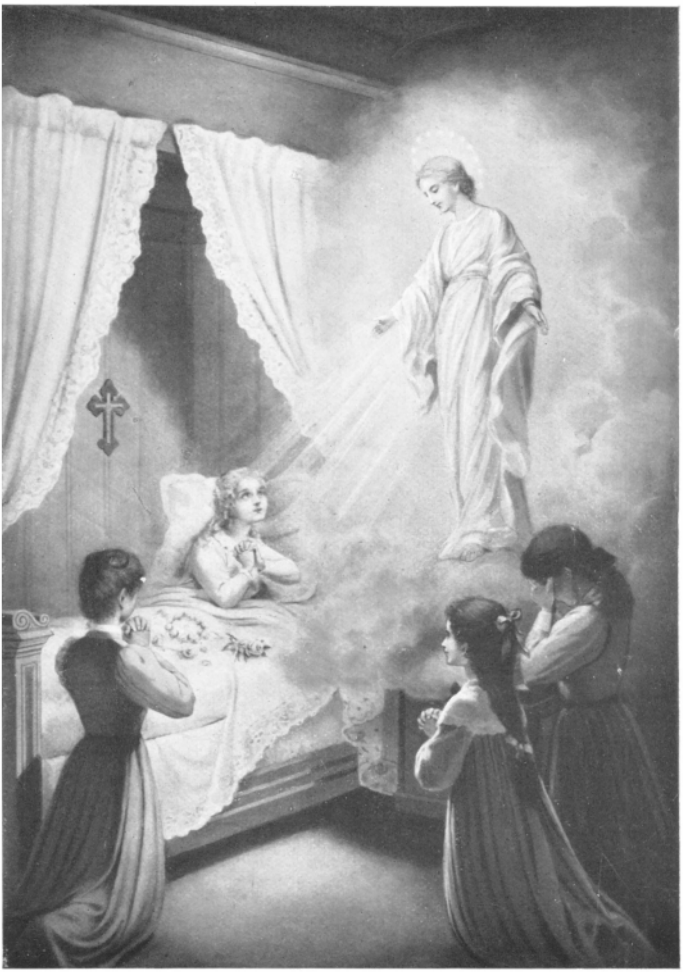
touchée en voyant sa foi et son amour ! Que j'aurais voulu me lever et lui dire que j'étais guérie ! Hélas ! mes désirs ne pouvaient faire un miracle, et il en fallait un bien grand pour me rendre à la vie ! Oui, il fallait un grand miracle, et, ce miracle, Notre-Dame des Victoires le fit entièrement.

Un dimanche, pendant la neuvaine, Marie sortit dans le jardin, me laissant avec Léonie qui lisait près de la fenêtre. Au bout de quelques minutes, je me mis à appeler presque tout bas : « Marie ! Marie ! » Léonie étant habituée à m'entendre toujours gémir ainsi n'y fit pas attention ; alors je criai bien haut et Marie revint à moi. Je la vis parfaitement entrer ; mais hélas ! pour la première fois, je ne la reconnus pas. Je cherchais tout autour de moi, je plongeais dans le jardin un regard anxieux, et je recommençais à appeler : « Marie ! Marie ! »

C'était une souffrance indicible que cette lutte forcée, inexplicable, et Marie souffrait peut-être plus encore que sa pauvre Thérèse ! Enfin, après de vains efforts pour se faire reconnaître, elle se tourna vers Léonie, lui dit un mot tout bas, et disparut pâle et tremblante.

Ma petite Léonie me porta bientôt près de la fenêtre ; alors je vis dans le jardin, sans la reconnaître encore, Marie, qui marchait doucement, me tendant les bras, me souriant, et m'appelant de sa voix la plus tendre : « Thérèse, ma petite Thérèse ! » Cette dernière tentative n'ayant pas réussi davantage, ma sœur chérie s'agenouilla en pleurant au pied de mon lit, et, se tournant vers la Vierge bénie, elle l'implora avec la ferveur d'une mère qui demande, qui *veut* la vie de son enfant. Léonie et Céline l'imitèrent, et ce fut un cri de foi qui força la porte du ciel.

Ne trouvant aucun secours sur la terre et près de mourir de douleur, je m'étais aussi tournée vers ma Mère du ciel, la priant de tout mon cœur d'avoir enfin pitié de moi.



GUÉRISON DE THÉRÈSE PAR LA TRÈS SAINTE VIERGE

(13 mai 1883.)

Tout à coup la statue s'anima ! la Vierge Marie devint belle, si belle, que jamais je ne trouverai d'expression pour rendre cette beauté divine. Son visage respirait une douceur, une bonté, une tendresse ineffable ; mais, ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut *son ravissant sourire !* Alors toutes mes peines s'évanouirent, deux grosses larmes jaillirent de mes paupières et coulèrent silencieusement...

Ah ! c'étaient des larmes d'une joie céleste et sans mélange ! *La sainte Vierge s'est avancée vers moi ! elle m'a souri... que je suis heureuse !* pensai-je ; *mais je ne le dirai à personne, car mon bonheur disparaîtrait.* Puis, sans aucun effort, je baissai les yeux, et je reconnus ma chère Marie ! elle me regardait avec amour, semblait très émue, et paraissait se douter de la grande faveur que je venais de recevoir.

Ah ! c'était bien à elle, à sa prière touchante, que je devais cette grâce inexprimable *du sourire de la sainte Vierge !* En voyant mon regard fixé sur la statue, elle s'était dit : « Thérèse est guérie ! » Oui, la *petite fleur* allait renaître à la vie, un rayon lumineux de son *doux soleil* l'avait réchauffée et délivrée pour toujours de son cruel ennemi ! « *Le sombre hiver venait de finir, les pluies avaient cessé* [1] », et la fleur de la Vierge Marie se fortifia de telle sorte que, cinq ans après, elle s'épanouissait sur la montagne fertile du Carmel.

Comme je l'ai dit, Marie était persuadée que la sainte Vierge en me rendant la santé m'avait accordé quelque grâce cachée ; aussi, lorsque je fus seule avec elle, je ne pus résister à ses questions si tendres, si pressantes. Etonnée de voir mon secret découvert sans que j'eusse dit un seul mot, je le lui confiai tout entier. Hélas ! je ne m'étais pas trompée,

[1] Cant., II, 11.

mon bonheur allait disparaître et se changer en amertume. Pendant quatre ans, le souvenir de cette grâce ineffable devint pour moi une vraie peine d'âme; et je ne devais retrouver mon bonheur qu'aux pieds de Notre-Dame des Victoires, dans son sanctuaire béni. Là, il me fut rendu dans toute sa plénitude; je parlerai plus tard de cette seconde grâce.

Voici comment ma joie se changea en tristesse :

Marie, après avoir entendu le récit naïf et sincère de *ma grâce*, me demanda la permission de tout dire au Carmel ; je ne pouvais refuser. A ma première visite à ce Carmel béni, je fus remplie de joie en voyant ma petite Pauline avec l'habit de la sainte Vierge. Quels doux instants pour nous deux ! Il y avait tant de choses à se dire ! Nous avions tant souffert ! Pour moi, je pouvais à peine parler, mon cœur était trop plein...

La bonne Mère Marie de Gonzague était là aussi, et de combien de marques d'affection ne m'a-t-elle pas comblée ! Je vis encore d'autres religieuses, qui me questionnèrent sur le miracle de ma guérison : les unes me demandèrent si la sainte Vierge portait l'Enfant Jésus ; d'autres, si les anges l'accompagnaient, etc. Toutes ces questions me troublèrent et me firent de la peine; je ne pouvais répondre qu'une chose : « *La sainte Vierge m'a semblé très belle, je l'ai vue s'avancer vers moi et me sourire.* »

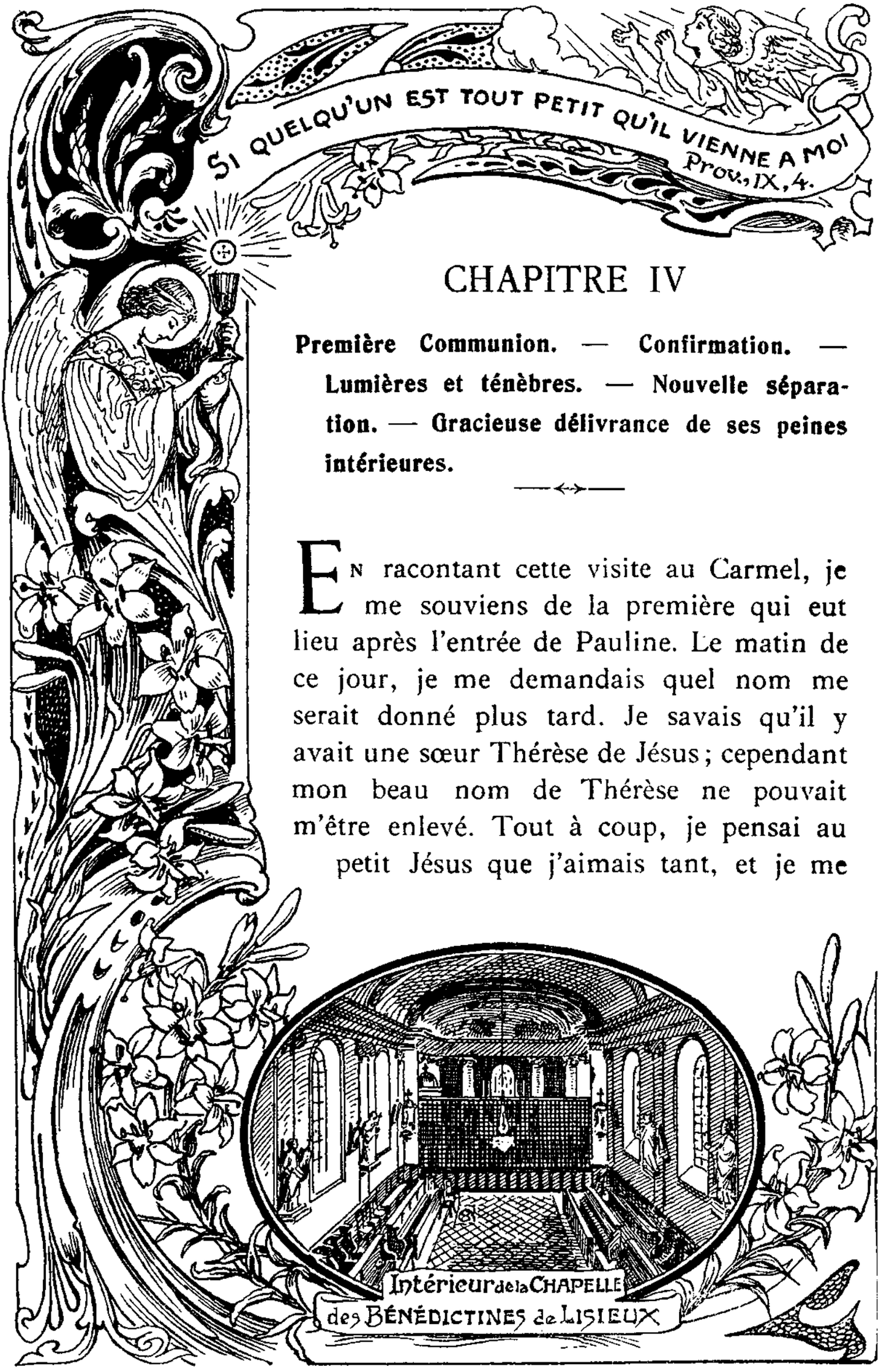
M'apercevant que les carmélites s'imaginaient tout autre chose, je me figurai avoir menti. Ah ! si j'avais gardé mon secret, j'aurais aussi gardé mon bonheur. Mais la Vierge Marie a permis ce tourment pour le bien de mon âme ; sans cela, peut-être, la vanité se serait glissée dans mon cœur ; au lieu que, l'humiliation devenant mon

partage, je ne pouvais me regarder sans un sentiment de profonde horreur. Mon Dieu, vous seul savez ce que j'ai souffert [1] !

[1] Ce trouble douloureux ne pouvait être l'effet que d'une mystérieuse permission de Dieu.

Au moment de la céleste vision, le visage de l'enfant, diaphane et transfiguré, était empreint d'une telle expression surnaturelle que les témoins de cette scène restèrent saisis d'étonnement et d'admiration. Pour eux il n'y avait pas de doute ; c'était la Sainte Vierge qui lui apparaissait dans l'extase.





CHAPITRE IV

Première Communion. — Confirmation. — Lumières et ténèbres. — Nouvelle séparation. — Gracieuse délivrance de ses peines intérieures.

En racontant cette visite au Carmel, je me souviens de la première qui eut lieu après l'entrée de Pauline. Le matin de ce jour, je me demandais quel nom me serait donné plus tard. Je savais qu'il y avait une sœur Thérèse de Jésus ; cependant mon beau nom de Thérèse ne pouvait m'être enlevé. Tout à coup, je pensai au petit Jésus que j'aimais tant, et je me

Intérieur de la CHAPELLE des BÉNÉDICTINES de LISIEUX

dis : « Oh ! que je serais heureuse de m'appeler *Thérèse de l'Enfant-Jésus !* » Je me gardai bien toutefois d'exprimer ce désir ; et voilà que la Mère Prieure me dit au milieu de la conversation : « Quand vous viendrez parmi nous, ma chère petite fille, vous vous appellerez *Thérèse de l'Enfant-Jésus !* » Ma joie fut grande ; et cette heureuse rencontre de pensées me sembla une délicatesse de mon bien-aimé petit Jésus.

Je n'ai pas encore parlé de mon amour pour les images et la lecture ; et pourtant, ma Mère chérie, je dois aux belles images que vous me montriez une des plus douces joies et des plus fortes impressions qui m'aient excitée à la pratique de la vertu. J'oubliais les heures en les regardant. Par exemple, « la petite fleur du divin Prisonnier » me disait tant de choses, que j'en restais plongée dans une sorte d'extase ; je m'offrais à Jésus pour être sa petite fleur, je voulais le consoler, m'approcher moi aussi tout près du tabernacle, être regardée, cultivée et cueillie par lui.

Comme je ne savais pas jouer, j'aurais passé ma vie à lire. Heureusement, j'avais pour me guider des anges visibles qui me choisissaient des livres à la portée de mon âge, capables de me récréer, tout en nourrissant mon esprit et mon cœur. Je ne devais prendre pour cette distraction choisie qu'un temps très limité, et c'était là souvent le sujet de grands sacrifices ; parce qu'aussitôt l'heure passée, je me faisais un devoir d'interrompre immédiatement, au milieu même du passage le plus intéressant.

Quant à l'impression produite par ces lectures, je dois avouer qu'en lisant certains récits chevaleresques, je ne comprenais pas toujours le positif de la vie. C'est ainsi qu'en admirant les actions patriotiques des héroïnes françaises, particulièrement de la Vénérable Jeanne d'Arc, je sentais un grand désir de les imiter. Je reçus alors une grâce que j'ai

toujours considérée comme l'une des plus grandes de ma vie ; car, à cet âge, je n'étais pas favorisée des lumières d'en haut comme je le suis aujourd'hui.

Jésus me fit comprendre que la vraie, l'unique gloire est celle qui durera toujours ; que, pour y parvenir, il n'est pas nécessaire d'accomplir des œuvres éclatantes, mais plutôt de se cacher aux yeux des autres et à soi-même, en sorte que la main gauche ignore ce que fait la droite. Pensant alors que j'étais née pour la gloire, et cherchant le moyen d'y parvenir, il me fut révélé intérieurement que ma gloire à moi ne paraîtrait jamais aux regards des mortels, mais qu'elle consisterait à devenir une sainte.

Ce désir pourrait sembler téméraire, si l'on considère combien j'étais imparfaite, et combien je le suis encore après tant d'années passées en religion ; cependant je sens toujours la même confiance audacieuse de devenir une *grande sainte*. Je ne compte pas sur mes mérites, n'en ayant aucun ; mais j'espère en Celui qui est la Vertu, la Sainteté même. C'est lui seul qui, se contentant de mes faibles efforts, m'élèvera jusqu'à lui, me couvrira de ses mérites et me fera sainte. Je ne pensais pas alors qu'il fallait beaucoup souffrir pour arriver à la sainteté ; le bon Dieu ne tarda pas à me dévoiler ce secret, par les épreuves racontées plus haut.

Maintenant je reprends mon récit au point où je l'avais laissé.

Trois mois après ma guérison, papa me fit faire un agréable voyage ; là, je commençai à connaître le monde. Tout était joie, bonheur autour de moi ; j'étais fêtée, choyée, admirée ; en un mot, ma vie pendant quinze jours ne fut semée que de fleurs. La Sagesse a bien raison de dire que « *l'ensorcellement des bagatelles séduit l'esprit même éloigné du mal* [1]. » A dix ans, le cœur se laisse facilement éblouir ; et

[1] Sap., IV, 12. — [2] Eccles., I, 2. — [3] *Imit.*, l. I, ch. I, 3.

j'avoue que cette existence eut des charmes pour moi. Hélas ! comme le monde s'entend bien à allier les joies de la terre avec le service de Dieu ! Comme il ne pense guère à la mort !

Et cependant, la mort est venue visiter un grand nombre des personnes que j'ai connues alors, jeunes, riches et heureuses ! J'aime à retourner par la pensée aux lieux enchanteurs où elles ont vécu, à me demander où elles sont, ce qui leur revient aujourd'hui des châteaux et des parcs où je les ai vues jouir des commodités de la vie. Et je pense que « *tout est vanité sur la terre* [2], *hors aimer Dieu et le servir lui seul* [3]. »

Peut-être, Jésus voulait-il me faire connaître le monde avant sa première visite à mon âme, afin de me laisser choisir plus sûrement la voie que je devais lui promettre de suivre.

Ma première communion me restera toujours comme un souvenir sans nuages. Il me semble que je ne pouvais être mieux disposée. Vous vous rappelez, ma Mère, le ravissant petit livre que vous m'aviez donné, trois mois avant le grand jour ? Ce moyen gracieux me prépara d'une façon suivie et rapide. Si, depuis longtemps, je pensais à ma première communion, il fallait néanmoins donner à mon cœur un nouvel élan et le remplir de fleurs nouvelles, comme il était marqué dans le précieux manuscrit. Chaque jour, je faisais donc un grand nombre de sacrifices et d'actes d'amour qui se transformaient en autant de fleurs ; tantôt c'étaient des violettes, une autre fois des roses ; puis des bleuets, des pâquerettes, des myosotis ; en un mot, toutes les fleurs de la nature devaient former en moi le berceau de Jésus.

Enfin, j'avais Marie qui remplaçait Pauline pour moi.

Chaque soir, je restais bien longtemps près d'elle, avide d'écouter ses paroles ; que de belles choses elle me disait ! Il me semble que tout son cœur si grand, si généreux, passait en moi. Comme les guerriers antiques apprenaient à leurs

enfants le métier des armes, ainsi m'apprenait-elle le combat de la vie, excitant mon ardeur et me montrant la palme glorieuse. Elle me parlait encore des richesses immortelles qu'il est si facile d'amasser chaque jour, du malheur de les fouler aux pieds quand il n'y a, pour ainsi dire, qu'à se baisser pour les recueillir.

Qu'elle était éloquente cette sœur chérie ! J'aurais voulu n'être pas seule à entendre ses profonds enseignements ; je croyais dans ma naïveté que les plus grands pécheurs se seraient convertis en l'écoutant, et que, laissant là leurs richesses périssables, ils n'eussent plus recherché que celles du ciel.

A cette époque, il m'eût été bien doux de faire oraison ; mais Marie, me trouvant assez pieuse, ne me permettait que mes seules prières vocales. Un jour, à l'Abbaye, une de mes maîtresses me demanda quelles étaient mes occupations les jours de congé, quand je restais aux Buissonnets. Je répondis timidement : « Madame, je vais bien souvent me cacher dans un petit espace vide de ma chambre, qu'il m'est facile de fermer avec les rideaux de mon lit, et là, *je pense*... — Mais à quoi pensez-vous ? me dit en riant la bonne religieuse. — Je pense au bon Dieu, à la rapidité de la vie, à l'éternité ; enfin, *je pense !* » Cette réflexion ne fut pas perdue, et plus tard ma maîtresse aimait à me rappeler le temps où *je pensais*, me demandant *si je pensais encore*... Je comprends aujourd'hui que je faisais alors une véritable oraison, dans laquelle le divin Maître instruisait doucement mon cœur.

Les trois mois de préparation à ma première communion passèrent vite ; bientôt je dus entrer en retraite et pendant ce temps devenir grande pensionnaire. Ah ! quelle retraite bénie ! Je ne crois pas que l'on puisse goûter une semblable joie ailleurs que dans les communautés religieuses : le nombre des enfants étant petit, il est d'autant plus facile de s'occuper

de chacune. Oui, je l'écris avec une reconnaissance filiale : nos maîtresses de l'Abbaye nous prodiguaient alors des soins vraiment maternels. Je ne sais pour quel motif, mais je m'apercevais bien qu'elles veillaient plus encore sur moi que sur mes compagnes.

Chaque soir, la première maîtresse venait avec sa petite lanterne ouvrir doucement les rideaux de mon lit, et déposait sur mon front un tendre baiser. Elle me témoignait tant d'affection, que, touchée de sa bonté, je lui dis un soir : « O Madame, je vous aime bien, aussi je vais vous confier un grand secret. » Tirant alors mystérieusement le précieux petit livre du Carmel, caché sous mon oreiller, je le lui montra avec des yeux brillants de joie. Elle l'ouvrit bien délicatement, le feuilleta avec attention et me fit remarquer combien j'étais privilégiée. Plusieurs fois, en effet, pendant ma retraite, je fis l'expérience que bien peu d'enfants, comme moi privées de leur mère, sont aussi choyées que je l'étais à cet âge.

J'écoutais avec beaucoup d'attention les instructions données par M. l'abbé Domin, et j'en faisais soigneusement le résumé. Pour mes pensées, je ne voulus en écrire aucune disant que je me les rappellerais bien ; ce qui fut vrai.

Avec quel bonheur je me rendais à tous les offices comme les religieuses ! Je me faisais remarquer au milieu de mes compagnes par un grand crucifix donné par ma chère Léonie ; je le passais dans ma ceinture à la façon des missionnaires, et l'on crut que je voulais imiter ainsi ma sœur carmélite. C'était bien vers elle, en effet, que s'envolaient souvent mes pensées et mon cœur ! Je la savais en retraite aussi ; non pas, il est vrai, pour que Jésus se donnât à elle, mais pour se donner elle-même tout entière à Jésus, et cela le jour même de ma première communion. Cette solitude passée dans l'attente me fut donc doublement chère.

Enfin le beau jour entre tous les jours de la vie se leva pour moi ! Quels ineffables souvenirs laissèrent dans mon âme les moindres détails de ces heures du ciel ! Le joyeux réveil de l'aurore, les baisers respectueux et tendres des maîtresses et des grandes compagnes, la chambre de toilette remplie de *flocons neigeux*, dont chaque enfant se voyait revêtue à son tour ; surtout l'entrée à la chapelle et le chant du cantique matinal :

O saint autel qu'environnent les anges !

Mais je ne veux pas et ne pourrais pas tout dire... Il est de ces choses qui perdent leur parfum dès qu'elles sont exposées à l'air ; il est des pensées intimes qui ne peuvent se traduire dans le langage de la terre, sans perdre aussitôt leur sens profond et céleste !

Ah ! qu'il fut doux le premier baiser de Jésus à mon âme ! Oui, ce fut un baiser d'amour ! Je me sentais aimée, et je disais aussi : « Je vous aime, je me donne à vous pour toujours ! » Jésus ne me fit aucune demande, il ne réclama aucun sacrifice. Depuis longtemps déjà, lui et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris... Ce jour-là, notre rencontre ne pouvait plus s'appeler un simple regard, mais une *fusion*. Nous n'étions plus deux : Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan, Jésus restait seul ; il était le Maître, le Roi ! Thérèse ne lui avait-elle pas demandé de lui ôter sa liberté ? Cette liberté lui faisait peur ; elle se sentait si faible, si fragile, que pour jamais elle voulait s'unir à la Force divine.

Et voici que sa joie devint si grande, si profonde, qu'elle ne put la contenir. Bientôt des larmes délicieuses l'inondèrent, au grand étonnement de ses compagnes qui, plus tard, se disaient l'une à l'autre : « Pourquoi donc a-t-elle pleuré ? N'avait-elle pas une inquiétude de conscience ? — Non, c'était

plutôt de ne pas avoir près d'elle sa mère ou sa sœur carmélite qu'elle aime tant ! » Et personne ne comprenait que toute la joie du ciel venant dans un cœur, ce cœur exilé, faible et mortel, ne peut la supporter sans répandre des larmes...

Comment l'absence de ma mère m'aurait-elle fait de la peine le jour de ma première communion ? Puisque le ciel habitait dans mon âme : en recevant la visite de Jésus, je recevais aussi celle de ma mère chérie... Je ne pleurais pas davantage l'absence de Pauline ; nous étions plus unies que jamais ! Non, je le répète, la joie seule, ineffable, profonde, remplissait mon cœur.

L'après-midi, je prononçai au nom de mes compagnes l'acte de Consécration à la Sainte Vierge. Mes maîtresses me choisirent sans doute, parce que j'avais été privée bien jeune de ma mère de la terre. Ah ! je mis tout mon cœur à me consacrer à la Vierge Marie, à lui demander de veiller sur moi ! Il me semble qu'elle regarda sa *petite fleur* avec amour et lui sourit encore. Je me souvenais de son *visible* sourire qui m'avait autrefois guérie et délivrée ; je savais bien ce que je lui devais ! Elle-même, le matin de ce 8 mai, n'était-elle pas venue déposer dans le calice de mon âme, son Jésus, *la Fleur des champs et le Lis des vallées* [1] !

Au soir de ce beau jour, papa, prenant la main de sa petite reine, se dirigea vers le Carmel ; et je vis ma Pauline devenue l'épouse de Jésus : je la vis avec son voile blanc comme le mien et sa couronne de roses. Ma joie fut sans amertume ; j'espérais la rejoindre bientôt, et attendre à ses côtés le ciel...

Je ne fus pas insensible à la fête de famille préparée aux Buissonnets. La jolie montre que me donna mon cher petit père me fit un grand plaisir ; et cependant mon bonheur était tranquille, rien ne pouvait troubler ma paix intime. Enfin, la

[1] Cant., II, 1.

nuit termina ce beau soir ; car les jours les plus radieux sont suivis de ténèbres : seul, le jour de la première, de l'éternelle communion de la patrie sera sans couchant !

Le lendemain fut couvert à mes yeux d'un certain voile de mélancolie. Les belles toilettes, les cadeaux que j'avais reçus ne remplissaient pas mon cœur ! Jésus seul désormais pouvait me contenter, et je ne soupirais qu'après le moment bienheureux où je le recevrais une seconde fois. Je fis cette seconde communion le jour de l'Ascension, et j'eus le bonheur de m'agenouiller à la Table sainte entre papa et ma bien-aimée Marie. Mes larmes coulèrent encore avec une ineffable douceur ; je me rappelais et me répétais sans cesse les paroles de saint Paul : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi* [1] *!* » Depuis cette seconde visite de Notre-Seigneur, je n'aspirais plus qu'à le recevoir, ce qui me fut permis à toutes les principales fêtes. Hélas ! les fêtes alors me paraissaient bien éloignées !...

La veille de ces heureux jours, Marie me préparait comme elle l'avait fait pour ma première communion. Une fois, je m'en souviens, elle me parla de la souffrance, me disant qu'au lieu de me faire marcher par cette voie, le bon Dieu, sans doute, me porterait toujours comme un petit enfant. Ces paroles me revinrent à l'esprit après ma communion du jour suivant, et mon cœur s'enflamma d'un vif désir de la souffrance, avec la certitude intime qu'il m'était réservé un grand nombre de croix. Alors mon âme fut inondée de telles consolations que je n'en ai point eu de pareilles en toute ma vie. La souffrance devint mon attrait, je lui trouvai des charmes qui me ravirent, sans toutefois les bien connaître encore.

Je sentis un autre grand désir : celui de n'aimer que le bon

[1] Galat., II, 20.

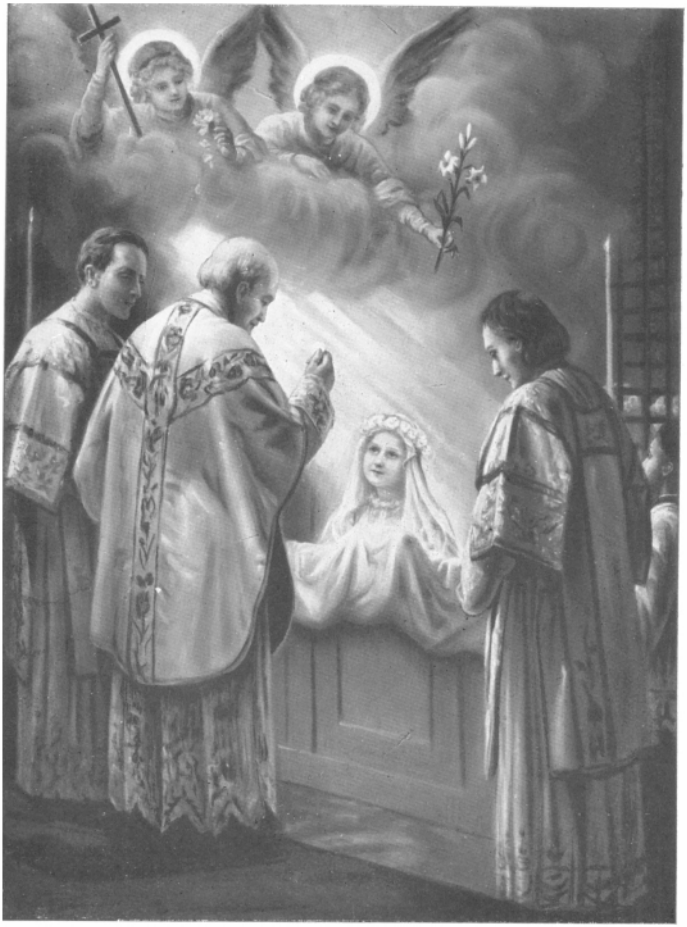
Dieu, de ne trouver de joie qu'en lui seul. Souvent, pendant mes actions de grâces, je répétais ce passage de l'Imitation : « *O Jésus ! douceur ineffable, changez pour moi en amertume toutes les consolations de la terre* [1]. » Ces paroles sortaient de mes lèvres sans effort ; je les prononçais comme une enfant qui répète, sans trop comprendre, ce qu'une personne amie lui inspire. Plus tard je vous dirai, ma Mère, comment Notre-Seigneur s'est plu à réaliser mon désir ; comment il fut toujours, lui seul, ma douceur ineffable. Si je vous en parlais maintenant, il faudrait anticiper sur ma vie de jeune fille ; et j'ai beaucoup de détails à vous donner encore sur ma vie d'enfant.

Peu de temps après ma première communion, j'entrai de nouveau en retraite pour ma confirmation. Je m'étais préparée avec beaucoup de soin à la visite de l'Esprit-Saint ; je ne pouvais comprendre qu'on ne fît pas une grande attention à la réception de ce sacrement d'amour. La cérémonie n'ayant pas eu lieu au jour marqué, j'eus la consolation de voir ma solitude un peu prolongée. Ah ! que mon âme était joyeuse ! Comme les Apôtres, j'attendais avec bonheur le Consolateur promis, je me réjouissais d'être bientôt parfaite chrétienne, et d'avoir sur le front, éternellement gravée, la croix mystérieuse de ce sacrement ineffable.

Je ne sentis pas le vent impétueux de la première Pentecôte ; mais plutôt cette *brise légère* dont le prophète Elie entendit le murmure sur la montagne d'Horeb. En ce jour, je reçus *la force* de souffrir, force qui m'était bien nécessaire, car le martyre de mon âme devait commencer peu après.

Ces délicieuses et inoubliables fêtes passées, je dus reprendre ma vie de pensionnaire. Je réussissais bien dans mes

[1] *Imit.*, l. III, c. XXVI, 3.



PREMIÈRE COMMUNION DE LA BIENHEUREUSE
DANS LA CHAPELLE DES BÉNÉDICTINES DE LISIEUX

« Depuis longtemps déjà, Jésus et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris... Ce jour-là, notre rencontre ne pouvait plus s'appeler un simple regard, mais **une fusion.** »

études et retenais facilement le sens des choses; j'avais seulement une peine extrême à apprendre mot à mot. Cependant, pour le catéchisme, mes efforts furent couronnés de succès. Monsieur l'Aumônier m'appelait son *petit docteur,* sans doute à cause de mon nom de Thérèse.

Pendant les récréations, je m'amusais bien souvent à contempler de loin les joyeux ébats de mes compagnes, me livrant à de sérieuses réflexions. C'était là ma distraction favorite. J'avais aussi inventé un jeu qui me plaisait beaucoup : je recherchais avec soin les pauvres petits oiseaux tombés morts sous les grands arbres, et je les ensevelissais *honorablement,* tous dans le même cimetière, à l'ombre du même gazon. D'autres fois je racontais des histoires, et souvent de grandes élèves se mêlaient à mes auditeurs; mais bientôt notre sage maîtresse me défendit de continuer mon métier d'orateur, voulant nous voir *courir* et non pas *discourir.*

Je choisis pour amies, en ce temps-là, deux petites filles de mon âge; mais qu'il est étroit le cœur des créatures! L'une d'elles fut obligée de rentrer dans sa famille pour quelques mois; pendant son absence je me gardai bien de l'oublier, et je manifestai une grande joie de la revoir. Hélas! je n'obtins qu'un regard indifférent! Mon amitié était incomprise; je le sentis vivement, et ne mendiai plus désormais une affection si inconstante. Cependant le bon Dieu m'a donné un cœur si fidèle, que, lorsqu'il a aimé, il aime toujours; aussi je continue de prier pour cette compagne et je l'aime encore.

En voyant plusieurs élèves s'attacher particulièrement à l'une des maîtresses, je voulus les imiter, mais ne pus y réussir. O heureuse impuissance! qu'elle m'a évité de grands maux! Combien je remercie le Seigneur de ne m'avoir fait trouver qu'amertume dans les amitiés de la terre! Avec un cœur comme le mien, je me serais laissé prendre et couper

les ailes ; alors comment aurais-je pu « *voler et me reposer* [1] » ? Comment un cœur livré à l'affection humaine peut-il s'unir intimement à Dieu ? Je sens que cela n'est pas possible. J'ai vu tant d'âmes, séduites par cette fausse lumière, s'y précipiter comme de pauvres papillons et se brûler les ailes, puis revenir blessées vers Jésus, le feu divin qui brûle sans consumer !

Ah ! je le sais, Notre-Seigneur me connaissait trop faible pour m'exposer à la tentation ; sans doute, je me serais entièrement brûlée à la trompeuse lumière des créatures : mais elle n'a pas brillé à mes yeux. Là, où des âmes fortes rencontrent la joie et s'en détachent par fidélité, je n'ai rencontré qu'affliction. Où est donc mon mérite de ne m'être pas livrée à ces attaches fragiles, puisque je n'en fus préservée que par un doux effet de la miséricorde de Dieu ? Sans lui, je le reconnais, j'aurais pu tomber aussi bas que sainte Madeleine ; et la profonde parole du divin Maître à Simon le pharisien retentit dans mon âme avec une grande douceur. Oui, je le sais, « *celui à qui on remet moins, aime moins* [2] ». Mais je sais aussi que Jésus m'a plus remis qu'à sainte Madeleine. Ah ! que je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens ! Voici du moins un exemple qui traduira un peu ma pensée :

Je suppose que le fils d'un habile docteur rencontre sur son chemin une pierre qui le fasse tomber et lui casse un membre. Son père vient promptement, le relève avec amour, soigne ses blessures, employant à cet effet toutes les ressources de l'art ; et bientôt son fils, complètement guéri, lui témoigne sa reconnaissance. Sans doute, cet enfant a bien raison d'aimer un si bon père ; mais voici une autre supposition :

Le père, ayant appris qu'il se trouve sur le chemin de son fils une pierre dangereuse, prend les devants et la retire sans

[1] Ps. LIV, 6. — [2] Lucæ, VII, 47.

être vu de personne. Certainement ce fils, objet de sa prévoyante tendresse, ne sachant pas le malheur dont il est préservé par la main paternelle, ne lui témoignera aucune reconnaissance, et l'aimera moins que s'il l'eût guéri d'une blessure mortelle. Mais, s'il vient à tout connaître, ne l'aimera-t-il pas davantage? Eh bien, c'est moi qui suis cet enfant, objet de l'amour prévoyant d'un Père « *qui n'a pas envoyé son Verbe pour racheter les justes, mais les pécheurs* [1] ». Il veut que je l'aime, parce qu'il m'a remis, non pas *beaucoup*, mais *tout*. Sans attendre que je l'aime beaucoup, comme sainte Madeleine, il m'a fait savoir comment il m'avait aimée d'un amour d'ineffable prévoyance, afin que maintenant *je l'aime à la folie!*

J'ai entendu dire bien des fois, pendant les retraites et ailleurs, qu'il ne s'était pas rencontré une âme pure aimant plus qu'une âme repentante. Ah! que je voudrais faire mentir cette parole!

Mais je suis bien loin de mon sujet, je ne sais plus trop où le reprendre...

Ce fut pendant ma retraite de seconde communion que je me vis assaillie par la terrible maladie des scrupules. Il faut avoir passé par ce martyre pour le bien comprendre. Dire ce que j'ai souffert pendant près de deux ans me serait impossible! Toutes mes pensées et mes actions les plus simples me devenaient un sujet de trouble et d'angoisse. Je n'avais de repos qu'après avoir tout confié à Marie, ce qui me coûtait beaucoup; car je me croyais obligée de lui dire absolument toutes mes pensées les plus extravagantes. Aussitôt mon fardeau déposé, je goûtais un instant de paix; mais cette paix passait comme un éclair, et mon martyre recommençait!

[1] Lucæ, v, 32.

Mon Dieu, quels actes de patience n'ai-je pas fait faire à ma sœur chérie !

Cette année-là, pendant les vacances, nous allâmes passer quinze jours au bord de la mer. Ma tante, toujours si bonne, si maternelle pour ses petites filles des Buissonnets, leur procura tous les plaisirs imaginables : promenades à âne, pêche à l'équille, etc. Elle nous gâtait même pour notre toilette. Je me souviens qu'un jour elle me donna des rubans bleu ciel. J'étais encore si enfant, malgré mes douze ans et demi, que j'éprouvai de la joie en nouant mes cheveux avec ces jolis rubans. J'en eus tant de scrupule ensuite que je me confessai, à Trouville même, de ce plaisir enfantin qui me semblait être un péché.

Là, je fis une expérience très profitable :

Ma cousine Marie avait bien souvent la migraine ; et ma tante en ces occasions la câlinait, lui prodiguait les noms les plus tendres, sans obtenir jamais autre chose que des larmes. avec l'invariable plainte : « J'ai mal à la tête ! » Moi, qui presque chaque jour avais aussi mal à la tête et ne m'en plaignais pas, je voulus un beau soir imiter Marie. Je me mis donc en devoir de larmoyer sur un fauteuil, dans un coin du salon. Bientôt ma grande cousine Jeanne que j'aimais beaucoup s'empressa autour de moi ; ma tante vint aussi et me demanda quelle était la cause de mes larmes. Je répondis comme Marie : « J'ai mal à la tête ! »

Il paraît que cela ne m'allait pas de me plaindre : jamais je ne pus faire croire que ce mal de tête me fît pleurer. Au lieu de me caresser, ainsi qu'elle le faisait d'habitude, ma tante me parla comme à une grande personne. Jeanne me reprocha même, bien doucement, mais avec un accent de peine, de manquer de confiance et de simplicité envers ma tante, ne lui disant pas la

vraie cause de mes larmes, qu'elle pensait être un gros scrupule.

Finalement, j'en fus quitte pour mes frais, bien résolue à ne plus imiter les autres, et je compris la fable *de l'âne et du petit chien*. J'étais l'âne qui, témoin des caresses prodiguées au petit chien, avait mis son lourd sabot sur la table pour recevoir aussi sa part de baisers. Si je ne fus pas renvoyée à coups de bâton, comme le pauvre animal, je n'en reçus pas moins pourtant la monnaie de ma pièce, et cette monnaie me guérit pour toujours du désir d'attirer l'attention.

Je reviens à ma grande épreuve des scrupules. Elle finit par me rendre malade, et l'on fut obligé de me faire sortir de pension dès l'âge de treize ans. Pour terminer mon éducation, papa me conduisait, plusieurs fois la semaine, chez une respectable dame de laquelle je recevais d'excellentes leçons. Ces leçons avaient le double avantage de m'instruire et de m'approcher du monde.

Dans cette chambre meublée à l'antique, entourée de livres et de cahiers, j'assistais souvent à de nombreuses visites. La mère de mon institutrice faisait, autant que possible, les frais de la conversation ; cependant, ces jours-là, je n'apprenais pas grand'chose. Le nez dans mon livre, j'entendais tout, même ce qu'il eût mieux valu pour moi ne pas entendre. Une dame disait que j'avais de beaux cheveux, une autre en sortant demandait quelle était cette jeune fille si jolie. Et ces paroles, d'autant plus flatteuses qu'on ne les prononçait pas devant moi, me laissaient une impression de plaisir qui me montrait clairement combien j'étais remplie d'amour-propre.

Que j'ai compassion des âmes qui se perdent ! Il est si facile de s'égarer dans les sentiers fleuris du monde ! Sans doute, pour une âme un peu élevée, la douceur qu'il offre est

mélangée d'amertume, et le vide immense des désirs ne saurait être rempli par des louanges d'un instant; mais, je le répète, si mon cœur n'avait pas été élevé vers Dieu dès son premier éveil, si le monde m'avait souri dès mon entrée dans la vie, que serais-je devenue? O ma Mère bien-aimée, avec quelle reconnaissance je chante les miséricordes du Seigneur! Suivant une parole de la Sagesse, ne m'a-t-il pas « *retirée du monde avant que mon esprit ne fût corrompu par sa malice, et que les apparences trompeuses n'eussent séduit mon âme*[1] » ?

En attendant, je résolus de me consacrer tout particulièrement à la très sainte Vierge, en sollicitant mon admission parmi les Enfants de Marie; pour cela, je dus rentrer deux fois par semaine au couvent, ce qui me coûta un peu, je l'avoue, à cause de ma grande timidité. J'aimais beaucoup, sans doute, mes bonnes maîtresses, et je leur garderai toujours une vive reconnaissance; mais, je l'ai déjà dit, je n'avais pas, comme les autres anciennes élèves, une maîtresse particulièrement amie, avec laquelle il m'eût été possible de passer plusieurs heures. Alors je travaillais en silence jusqu'à la fin de la leçon d'ouvrage; et, personne ne faisant attention à moi, je montais ensuite à la tribune de la chapelle jusqu'à l'heure où papa venait me chercher.

Je trouvais à cette visite silencieuse ma seule consolation. Jésus n'était-il pas mon unique Ami? Je ne savais parler qu'à lui seul; les conversations avec les créatures, même les conversations pieuses, me fatiguaient l'âme. Il est vrai, dans ces délaissements, j'avais bien quelques moments de tristesse et je me rappelle que, souvent alors, je répétais avec consolation cette ligne d'une belle poésie que nous récitait notre bon père :

La terre est ton navire et non pas ta demeure.

[1] Sap., IV, 11.

Toute petite, ces paroles me rendaient le courage. Maintenant encore, malgré les années qui font disparaître tant d'impressions de piété enfantine, l'image du navire charme toujours mon âme et lui aide à supporter l'exil. La Sagesse aussi ne dit-elle pas que « *la vie est comme le vaisseau qui fend les flots agités et ne laisse après lui aucune trace de son passage rapide* [1] » ?

Quand je pense à ces choses, mon regard se plonge dans l'infini; il me semble toucher déjà le rivage éternel ! Il me semble recevoir les embrassements de Jésus... Je crois voir la Vierge Marie venant à ma rencontre avec papa, maman, les quatre petits anges, mes frères et sœurs ! Je crois jouir enfin, pour toujours, de la vraie, de l'éternelle vie de famille !

Mais avant de me voir assise au foyer paternel des cieux, je devais souffrir encore bien des séparations sur la terre. L'année où je fus reçue enfant de la sainte Vierge, elle me ravit ma chère Marie [2], l'unique soutien de mon âme. Depuis le départ de Pauline, elle restait mon seul oracle, et je l'aimais tant que je ne pouvais vivre sans sa douce compagnie.

Aussitôt que j'appris sa détermination, je résolus de ne plus prendre aucun plaisir ici-bas; je ne puis dire combien de larmes je versai ! D'ailleurs, c'était mon habitude en ce temps-là : je pleurais non seulement dans les grandes occasions, mais dans les moindres. En voici quelques exemples :

J'avais un grand désir de pratiquer la vertu, toutefois je m'y prenais d'une singulière façon : je n'étais pas habituée à me servir; Céline faisait notre chambre, et moi je ne m'occupais d'aucun travail de ménage. Il m'arrivait quelquefois, *pour faire plaisir au bon Dieu*, de faire le lit, ou bien le soir

[1] Sap., v, 10.

[2] Elle entra au Carmel de Lisieux le 15 octobre 1886, et prit le nom de *Sœur Marie du Sacré-Cœur*.

d'aller, en l'absence de Céline, rentrer ses boutures et ses pots de fleurs. Comme je l'ai dit, c'était *pour le bon Dieu tout seul* que je faisais ces choses ; ainsi, je n'aurais pas dû attendre le merci des créatures. Hélas ! il en était tout autrement ; si Céline avait le malheur de ne pas paraître heureuse et surprise de mes petits services, je n'étais pas contente et le lui prouvais par mes larmes.

S'il m'arrivait de causer involontairement de la peine à quelqu'un, au lieu d'en prendre le dessus, je me désolais à m'en rendre malade, ce qui augmentait ma faute plutôt que de la réparer ; et, lorsque je commençais à me consoler de la faute elle-même, je pleurais d'avoir pleuré.

Je me faisais vraiment des peines de tout ! C'est le contraire maintenant ; le bon Dieu me fait la grâce de n'être abattue par aucune chose passagère. Quand je me souviens d'autrefois, mon âme déborde de reconnaissance ; par suite des faveurs que j'ai reçues du ciel, il s'est fait en moi un tel changement que je ne suis pas reconnaissable.

Lorsque Marie entra au Carmel, ne pouvant plus lui confier mes tourments, je me tournai du côté des cieux. Je m'adressai aux quatre petits anges qui m'avaient précédée là-haut, pensant que ces âmes innocentes, n'ayant jamais connu le trouble et la crainte, devaient avoir pitié de leur pauvre petite sœur qui souffrait sur la terre. Je leur parlai avec une simplicité d'enfant, leur faisant remarquer qu'étant la dernière de la famille, j'avais toujours été la plus aimée, la plus comblée de tendresses, de la part de mes parents et de mes sœurs ; que, s'ils étaient restés sur la terre, ils m'eussent donné sans doute les mêmes preuves d'affection. Leur entrée au ciel ne me paraissait pas être pour eux une raison de m'oublier ; au contraire, se trouvant à même de puiser dans

les trésors divins, ils devaient y prendre pour moi *la paix*, et me montrer ainsi que là-haut on sait encore aimer.

La réponse ne se fit pas attendre; bientôt la paix vint inonder mon âme de ses flots délicieux. J'étais donc aimée, non seulement sur la terre, mais aussi dans le ciel! Depuis ce moment, ma dévotion grandit pour mes petits frères et sœurs du paradis; j'aimais à m'entretenir avec eux, à leur parler des tristesses de l'exil et de mon désir d'aller bientôt les rejoindre dans l'éternelle patrie.

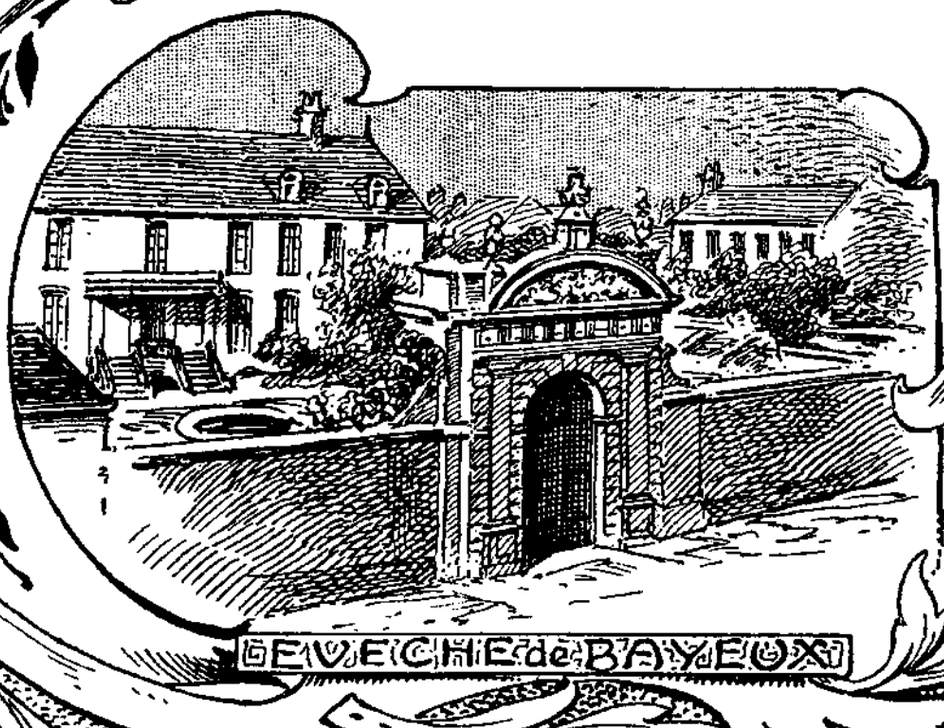


LE SEIGNEUR SE MANIFESTE A CEUX QUI ONT CONFIANCE EN LUI. Sag.,1,2.

CHAPITRE V

La grâce de Noël. — Zèle des âmes. — Première conquête. — Douce intimité avec sa sœur Céline. — Elle obtient de son père la permission d'entrer au Carmel à quinze ans. — Refus du Supérieur. — Elle en réfère à S. G. Mgr Hugonin, évêque de Bayeux.

Si le ciel me comblait de grâces, j'étais loin de les mériter. J'avais constamment un vif désir de pratiquer la vertu ; mais quelles imperfections se mêlaient à mes actes ! Mon extrême sensibilité me rendait vraiment insupportable ; tous les



raisonnements étaient inutiles, je ne pouvais me corriger de ce vilain défaut.

Comment donc osais-je espérer mon entrée prochaine au Carmel? Un petit miracle était nécessaire pour me faire grandir en un moment; et, ce miracle tant désiré, le bon Dieu le fit au jour inoubliable du 25 décembre 1886. En cette fête de Noël, en cette nuit bénie, Jésus, le doux Enfant d'une heure, changea la nuit de mon âme en torrents de lumière. En se rendant faible et petit pour mon amour, il me rendit forte et courageuse; il me revêtit de ses armes, et depuis je marchai de victoire en victoire, commençant pour ainsi dire *une course de géant.* La source de mes larmes fut tarie et ne s'ouvrit plus que rarement et difficilement.

Je vous dirai maintenant, ma Mère, en quelle circonstance je reçus cette grâce inestimable de ma complète conversion :

En arrivant aux Buissonnets, après la Messe de minuit, je savais trouver dans la cheminée, comme aux jours de ma petite enfance, mes souliers remplis de gâteries. — Ce qui prouve que, jusque-là, j'étais traitée comme un petit bébé. — Papa lui-même aimait à voir mon bonheur, à entendre mes cris de joie lorsque je tirais chaque nouvelle surprise des souliers enchantés, et sa gaieté augmentait encore mon plaisir. Mais l'heure était venue où Jésus voulait me délivrer des défauts de l'enfance et m'en retirer les innocentes joies. Il permit que notre cher petit père, contre son habitude de me gâter en toutes circonstances, éprouvât cette fois de l'ennui. En montant dans ma chambre, je l'entendis prononcer ces paroles qui me percèrent le cœur : « Pour une grande fille comme Thérèse, c'est là une surprise trop enfantine; je l'espère, ce sera la dernière année. »

Céline, connaissant ma sensibilité extrême, me dit tout bas : « Ne descends pas tout de suite, attends un peu; tu pleu-

rerais trop en regardant les surprises devant papa. » Mais Thérèse n'était plus la même... Jésus avait changé son cœur !

Refoulant mes larmes, je descendis rapidement dans la salle à manger; et, comprimant les battements de mon cœur, je pris mes souliers, et tirai *joyeusement* tous les objets, ayant l'air heureux comme une reine. Papa riait, il ne paraissait plus sur son visage aucune marque de contrariété, et Céline se croyait au milieu d'un songe! Heureusement c'était une douce réalité : la petite Thérèse venait de retrouver pour toujours sa force d'âme, autrefois perdue à l'âge de quatre ans et demi.

En cette nuit lumineuse commença donc la troisième période de ma vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du ciel. En un instant, l'ouvrage que je n'avais pu faire pendant plusieurs années, Jésus l'accomplit, se contentant de ma bonne volonté. Comme les Apôtres, je pouvais dire : « *Seigneur, j'ai pêché toute la nuit sans rien prendre* [1]. » Plus miséricordieux encore pour moi qu'il ne le fut pour ses disciples, *Jésus prit lui-même le filet*, le jeta et le retira plein de poissons; il fit de moi *un pêcheur d'âmes*... La charité entra dans mon cœur avec le besoin de m'oublier toujours, et depuis lors je fus heureuse.

Un dimanche, en fermant mon livre à la fin de la Messe, une photographie représentant Notre-Seigneur en croix glissa un peu en dehors des pages, ne me laissant voir qu'une de ses mains divines percée et sanglante. J'éprouvai alors un sentiment nouveau, ineffable. Mon cœur se fendit de douleur à la vue de ce sang précieux qui tombait à terre sans que

[1] Lucæ, v, 5.

personne s'empressât de le recueillir; et je résolus de me tenir continuellement en esprit au pied de la croix, pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes.

Depuis ce jour, le cri de Jésus mourant : « *J'ai soif!* » retentissait à chaque instant dans mon cœur, pour y allumer une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé; je me sentais dévorée moi-même de la soif des âmes, et je voulais à tout prix arracher les pécheurs aux flammes éternelles.

Afin d'exciter mon zèle, le bon Maître me montra bientôt que mes désirs lui étaient agréables. J'entendis parler d'un grand criminel, — du nom de Pranzini — condamné à mort pour des meurtres épouvantables, et dont l'impénitence faisait craindre une éternelle damnation. Je voulus empêcher ce dernier et irrémédiable malheur. Afin d'y parvenir, j'employai tous les moyens spirituels imaginables ; et, sachant que de moi-même je ne pouvais rien, j'offris pour sa rançon les mérites infinis de Notre-Seigneur et les trésors de la sainte Eglise.

Faut-il le dire ? je sentais au fond de mon cœur la certitude d'être exaucée. Mais afin de me donner du courage pour continuer de courir à la conquête des âmes, je fis cette naïve prière : « Mon Dieu, je suis bien sûre que vous pardonnerez au malheureux Pranzini ; je le croirais même s'il ne se confessait pas et ne donnait aucune marque de contrition, tant j'ai confiance en votre infinie miséricorde. Mais c'est mon premier pécheur ; à cause de cela, je vous demande seulement *un signe* de repentir pour ma simple consolation. »

Ma prière fut exaucée à la lettre ! — Jamais papa ne nous laissait lire les journaux; cependant je ne crus pas désobéir en regardant les passages qui concernaient Pranzini.

Le lendemain de son exécution, j'ouvre avec empressement le journal « *la Croix* » et que vois-je?... Ah! mes larmes trahirent mon émotion et je fus obligée de m'enfuir. Pranzini, sans confession, sans absolution, était monté sur l'échafaud; déjà les bourreaux l'entraînaient vers la fatale bascule, quand, remué tout à coup par une inspiration subite, il se retourne, saisit un Crucifix que lui présentait le prêtre *et baise par trois fois ses plaies sacrées!...*

J'avais donc obtenu le signe demandé; et ce signe était bien doux pour moi! N'était-ce pas devant les plaies de Jésus, en voyant couler son sang divin, que la soif des âmes avait pénétré dans mon cœur? Je voulais leur donner à boire ce sang immaculé, afin de les purifier de leurs souillures; et les lèvres « de mon premier enfant » allèrent se coller sur les plaies divines! Quelle réponse ineffable! Ah! depuis cette grâce unique, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour; il me semblait entendre Jésus me dire tout bas comme à la Samaritaine : « *Donne-moi à boire* [1] *!* » C'était un véritable échange d'amour : aux âmes je versais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire ; ainsi je pensais le désaltérer; mais plus je lui donnais à boire, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait, et je recevais cette soif ardente comme la plus délicieuse récompense.

En peu de temps, le bon Dieu m'avait conduite au delà du cercle étroit où je vivais. Le grand pas était donc fait; mais hélas! il me restait encore un long chemin à parcourir.

Dégagé de ses scrupules, de sa sensibilité excessive, mon esprit se développa. J'avais toujours aimé le grand, le beau; à cette époque, je fus prise d'un désir extrême de savoir. Ne me

[1] Joan., IV, 7.

contentant pas des leçons de ma maîtresse, je m'appliquais seule à des sciences spéciales ; et, par ce moyen, j'acquis plus de connaissances en quelques mois seulement que pendant toutes mes années d'études. Ah ! ce zèle n'était-il pas *vanité et affliction d'esprit* ?

Avec ma nature ardente, je me trouvais au moment de la vie le plus dangereux. Mais le Seigneur fit à mon égard ce que rapporte Ezéchiel dans ses prophéties :

« *Il a vu que le temps était venu pour moi d'être aimée ; il a fait alliance avec moi, et je suis devenue sienne ; il a étendu sur moi son manteau ; il m'a lavée dans les parfums précieux ; il m'a revêtue de robes étincelantes, me donnant des colliers et des parfums sans prix. Il m'a nourrie de la plus pure farine, de miel et d'huile en abondance. Alors je suis devenue belle à ses yeux, et il a fait de moi une puissante reine* [1]. »

Oui, Jésus a fait tout cela pour moi ! Je pourrais reprendre chaque mot de cet ineffable passage et montrer qu'il s'est réalisé en ma faveur ; mais les grâces rapportées plus haut en sont déjà une preuve suffisante. Je vais donc seulement parler de la nourriture que le divin Maître m'a prodiguée « en abondance ».

Depuis longtemps je soutenais ma vie spirituelle avec « la plus pure farine » contenue dans l'*Imitation*. C'était le seul livre qui me fît du bien ; car je n'avais pas découvert les trésors cachés dans le saint Evangile. Ce petit livre ne me quittait jamais. Dans la famille on s'en amusait beaucoup ; et souvent, ma tante, l'ouvrant au hasard, me faisait réciter le chapitre tombé sous ses yeux.

A quatorze ans, avec mon désir de science, le bon Dieu trouva nécessaire de joindre à « la plus pure farine, du miel et

[1] Ezech., XVI, 8, 9, 13.

de l'huile en abondance ». Ce miel et cette huile, il me les fit goûter dans les conférences de M. l'abbé Arminjon sur *la fin du monde présent et les mystères de la vie future.* La lecture de cet ouvrage plongea mon âme dans un bonheur qui n'est pas de la terre ; je pressentais déjà ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment ; et, voyant ces récompenses éternelles si disproportionnées avec les légers sacrifices de cette vie, je voulais aimer, aimer Jésus avec passion, lui donner mille marques de tendresse pendant que je le pouvais encore.

Céline était devenue, depuis Noël surtout, la confidente intime de mes pensées. Jésus, qui voulait nous faire avancer ensemble, forma dans nos cœurs des liens plus forts que ceux du sang. Il nous fit devenir *sœurs d'âmes.*

En nous se réalisèrent les paroles de notre Père saint Jean de la Croix, dans son Cantique spirituel :

En suivant vos traces, ô mon Bien-Aimé,
Les jeunes filles parcourent légèrement le chemin.
L'attouchement de l'étincelle,
Le vin épicé,
Leur font produire des aspirations divinement embaumées.

Oui, c'était bien légèrement que nous suivions les traces de Jésus ! Les étincelles brûlantes semées par lui dans nos âmes, le vin délicieux et fort qu'il nous donnait à boire faisaient disparaître à nos yeux les choses passagères d'ici-bas ; et de nos lèvres sortaient des aspirations toutes d'amour.

Avec quelle douceur je me rappelle nos conversations d'alors ! Chaque soir, au belvédère, nous plongions ensemble nos regards dans l'azur profond semé d'étoiles d'or. Il me semble que nous recevions de bien grandes grâces. Comme le dit l'Imitation : « *Dieu se communique parfois au milieu*

d'une vive splendeur, ou bien, doucement voile sous des ombres ou des figures [1]. » Ainsi daignait-il se manifester à nos cœurs; mais que ce voile était transparent et léger! Le doute n'eût pas été possible; déjà la foi et l'espérance quittaient nos âmes : l'amour nous faisant trouver sur la terre Celui que nous cherchions. *L'ayant trouvé seul, il nous avait donne son baiser, afin qu'à l'avenir personne ne pût nous mépriser* [2].

Ces divines impressions ne devaient pas rester sans fruit; la pratique de la vertu me devint douce et naturelle. Au début, mon visage trahissait le combat; mais, peu à peu, le renoncement me sembla facile, même au premier instant. Jésus l'a dit : « *A celui qui possède on donnera encore, et il sera dans l'abondance* [3]. » Pour une grâce fidèlement reçue, il m'en accordait une multitude d'autres. Il se donnait lui-même à moi dans la sainte communion, plus souvent que je n'aurais osé l'espérer. J'avais pris pour règle de conduite de faire, bien fidèlement, toutes les communions permises par mon confesseur, sans lui demander jamais d'en augmenter le nombre. Aujourd'hui, je m'y prendrais d'une autre façon; car je suis bien sûre qu'une âme doit dire à son directeur l'attrait qu'elle sent à recevoir son Dieu. Ce n'est pas pour rester dans le ciboire d'or qu'il descend *chaque jour* du ciel, mais afin de trouver un autre ciel : le ciel de notre âme où il prend ses délices.

Jésus, qui voyait mon désir, inspirait donc mon confesseur de me permettre plusieurs communions par semaine; et ces permissions, venant directement de lui, me comblaient de joie. En ce temps-là, je n'osais rien dire de mes sentiments intérieurs; la voie par laquelle je marchais était si droite, si lumineuse, que je ne sentais pas le besoin d'un autre guide

[1] *Imit.*, l. III, c. XLIII, 4. — [2] Cant., VIII, 1. — [3] Lucæ, XIX, 26.

que Jésus. Je comparais les directeurs à des miroirs fidèles qui reflétaient Notre-Seigneur dans les âmes; et je pensais que, pour moi, le bon Dieu ne se servait pas d'intermédiaire, mais agissait directement.

Lorsqu'un jardinier entoure de soins un fruit qu'il veut faire mûrir avant la saison, ce n'est jamais pour le laisser suspendu à l'arbre; c'est afin de le présenter sur une table richement servie. Dans une intention semblable, Jésus prodiguait ses grâces à sa petite fleurette. Il voulait faire éclater en moi sa miséricorde; lui qui s'écriait dans un transport de joie, aux jours de sa vie mortelle : « *Mon Père, je vous bénis de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, pour les révéler aux plus petits* [1]. » Parce que j'étais petite et faible, il s'abaissait vers moi et m'instruisait doucement des secrets de son amour. Comme le dit saint Jean de la Croix dans son Cantique de l'âme :

Je n'avais ni guide, ni lumière,
Excepté celle qui brillait dans mon cœur.
Cette lumière me guidait,
Plus sûrement que celle du midi,
Au lieu où m'attendait
Celui qui me connaît parfaitement.

Ce lieu, c'était le Carmel; mais avant *de me reposer à l'ombre de Celui que je désirais* [2], je devais passer par bien des épreuves. Et toutefois l'appel divin devenait si pressant que, m'eût-il fallu traverser les flammes, je m'y serais élancée pour répondre à Notre-Seigneur.

Pour m'encourager dans ma vocation, je ne rencontrai

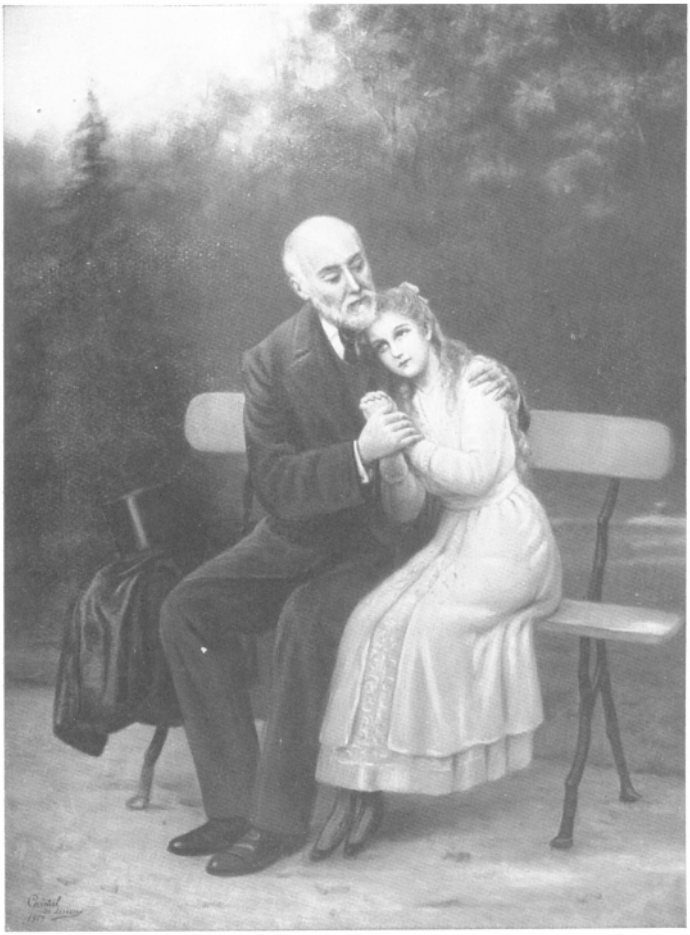
[1] Lucæ, x, 21. — [2] Cant., II, 3.

qu'une seule âme, celle de ma Pauline chérie. Mon cœur trouva dans le sien un écho fidèle, et sans elle je ne serais certainement pas arrivée au rivage béni qui l'avait reçue depuis cinq ans.

Oui, depuis cinq ans, j'étais éloignée de vous, ma Mère bien-aimée; je croyais vous avoir perdue; mais au moment de l'épreuve, c'est votre main qui m'indiqua la route à suivre. J'avais besoin de cette consolation, car mes visites au parloir m'étaient devenues de plus en plus pénibles; je ne pouvais parler de mon désir d'entrer au Carmel sans me sentir repoussée. Marie, trouvant que j'étais trop jeune, faisait tout son possible pour entraver mes projets. Dès le début, je ne rencontrai qu'obstacles. D'un autre côté, je n'osais rien dire à Céline, et ce silence me faisait beaucoup souffrir; il m'était si difficile de lui cacher quelque chose! Bientôt cependant, cette sœur chérie apprit ma détermination, et, loin d'essayer de m'en détourner, elle accepta le sacrifice avec un courage admirable. Puisqu'elle voulait être religieuse, elle aurait dû partir la première; mais, comme autrefois les martyrs donnaient joyeusement le baiser d'adieu à leurs frères, choisis les premiers, pour combattre dans l'arène : ainsi me laissa-t-elle m'éloigner, prenant la même part à mes épreuves que s'il se fût agi de sa propre vocation.

Du côté de Céline je n'avais donc rien à craindre; mais je ne savais quel moyen prendre pour annoncer mes projets à papa. Comment lui parler de quitter sa reine, lorsqu'il venait de sacrifier ses deux aînées? De plus, cette année-là, nous l'avions vu malade d'une attaque de paralysie assez sérieuse dont il se remit promptement, il est vrai, mais qui ne laissait pas de nous donner pour l'avenir bien des inquiétudes.

Ah ! que de luttes intimes n'ai-je pas souffertes avant de parler! Cependant il fallait me décider : j'allais avoir quatorze



THÉRÈSE DEMANDE A SON PERE
LA PERMISSION D'ENTRER AU CARMEL A 15 ANS
(29 mai 1887, jour de la Pentecôte.)

« Qu'as-tu ma petite reine ?.. confie-moi cela ... »
A travers mes larmes je parlai du Carmel...

ans et demi, six mois seulement nous séparaient encore de la belle nuit de Noël, et j'étais résolue d'entrer au Carmel à l'heure même où, l'année précédente, j'avais reçu ma grâce de conversion.

Pour faire ma grande confidence je choisis la fête de la Pentecôte. Toute la journée, je demandai les lumières de l'Esprit-Saint, suppliant les Apôtres de prier pour moi, de m'inspirer les paroles que j'allais avoir à dire. N'étaient-ce pas eux, en effet, qui devaient aider l'enfant timide que Dieu destinait à devenir l'apôtre des apôtres par la prière et le sacrifice ?

L'après-midi, en revenant des Vêpres, je trouvai l'occasion désirée. Papa était allé s'asseoir dans le jardin ; et là, les mains jointes, il contemplait les merveilles de la nature. Le soleil couchant dorait de ses derniers feux le sommet des grands arbres, et les petits oiseaux gazouillaient leur prière du soir.

Son beau visage avait une expression toute céleste, je sentais que la paix inondait son cœur. Sans dire un seul mot, j'allai m'asseoir à ses côtés, les yeux déjà mouillés de larmes. Il me regarda avec une tendresse indéfinissable, appuya ma tête sur son cœur et me dit : « Qu'as-tu, ma petite reine ? Confie-moi cela... » Puis, se levant comme pour dissimuler sa propre émotion, il marcha lentement, me pressant toujours sur son cœur.

A travers mes larmes je parlai du Carmel, de mes désirs d'entrer bientôt ; alors il pleura lui-même ! Toutefois, il ne me dit rien qui pût me détourner de ma vocation ; il me fit simplement remarquer que j'étais encore bien jeune pour prendre une détermination aussi grave ; et, comme j'insistais, défendant bien ma cause, mon incomparable père avec sa droite et généreuse nature fut bientôt convaincu. Nous continuâmes longtemps notre pro-

menade ; mon cœur était soulagé, papa ne versait plus de larmes. Il me parla comme un saint. S'approchant d'un mur peu élevé, il me montra de petites fleurs blanches, semblables à des lis en miniature ; et, prenant une de ces fleurs, il me la donna, m'expliquant avec quel soin le Seigneur l'avait fait éclore et conservée jusqu'à ce jour.

Je croyais écouter mon histoire, tant la ressemblance était frappante entre la petite fleur et la petite Thérèse. Je reçus cette fleurette comme une relique ; et je vis qu'en voulant la cueillir, papa avait enlevé toutes ses racines sans les briser : elle paraissait destinée à vivre encore dans une autre terre plus fertile. Cette même action, mon cher petit père venait de la faire pour moi, en me permettant de quitter, pour la montagne du Carmel, la douce vallée témoin de mes premiers pas dans la vie.

Je collai ma petite fleur blanche sur une image de Notre-Dame des Victoires : la sainte Vierge lui sourit, et le petit Jésus semble la tenir dans sa main. C'est là qu'elle est encore, seulement la tige s'est brisée tout près de la racine. Le bon Dieu, sans doute, veut me dire par là qu'il brisera bientôt les liens de sa petite fleur et ne la laissera pas se faner sur la terre...

Après avoir obtenu le consentement de papa, je croyais pouvoir m'envoler sans crainte au Carmel. Hélas ! mon oncle, après avoir entendu à son tour mes confidences, déclara que cette entrée à quinze ans, dans un ordre austère, lui paraissait contre la prudence humaine ; que ce serait faire tort à la religion de laisser une enfant embrasser une pareille vie. Il ajouta qu'il allait y mettre de son côté toute l'opposition possible, et qu'à moins d'un miracle, il ne changerait pas d'avis.

Je m'aperçus que tous les raisonnements étaient inutiles, et je me retirai, le cœur plongé dans la plus profonde

amertume. Ma seule consolation était la prière ; je suppliais Jésus de faire le miracle demandé, puisqu'à ce prix seulement je pouvais répondre à son appel. Un temps assez long s'écoula ; mon oncle ne semblait plus se souvenir de notre entretien ; mais j'ai su plus tard que, tout au contraire, je le préoccupais beaucoup.

Avant de faire luire sur mon âme un rayon d'espérance, le Seigneur voulut m'envoyer un autre martyre bien douloureux qui dura trois jours. Oh ! jamais je n'ai si bien compris la peine amère de la sainte Vierge et de saint Joseph, cherchant à travers les rues de Jérusalem le divin Enfant Jésus. Je me trouvais dans un désert affreux ; ou plutôt mon âme ressemblait au fragile esquif livré sans pilote à la merci des flots orageux. Je le sais, Jésus était là, dormant sur ma nacelle, mais comment le voir au milieu d'une si sombre nuit ? Si l'orage avait éclaté ouvertement, un éclair eût peut-être sillonné mes nuages. Sans doute, c'est une bien triste lueur que celle des éclairs ; cependant, à leur clarté, j'aurais aperçu un instant le Bien-Aimé de mon cœur.

Mais non... c'était la nuit ! la nuit profonde, le délaissement complet, une véritable mort ! Comme le divin Maître, au Jardin de l'Agonie, je me sentais seule, ne trouvant de consolation ni du côté de la terre, ni du côté des cieux. La nature semblait prendre part à ma tristesse amère : pendant ces trois jours, le soleil ne montra pas un seul de ses rayons et la pluie tomba par torrents. J'en fis toujours la remarque : dans toutes les circonstances de ma vie, la nature était l'image de mon âme. Quand je pleurais, le ciel pleurait avec moi ; quand je jouissais, l'azur du firmament ne se trouvait obscurci d'aucun nuage.

Le quatrième jour qui se trouvait un samedi, j'allai voir mon oncle. Quelle ne fut pas ma surprise en le trouvant tout changé à mon égard ! D'abord, sans que je lui en eusse

témoigné le désir, il me fit entrer dans son cabinet; puis, commençant par m'adresser de doux reproches sur ma manière d'être, un peu gênée avec lui, il me dit que le miracle exigé n'était plus nécessaire ; qu'ayant prié le bon Dieu de lui donner une simple inclination de cœur, il venait de l'obtenir. Je ne le reconnaissais plus. Il m'embrassa avec la tendresse d'un père, ajoutant d'un ton bien ému : « Va en paix, ma chère enfant, tu es une petite fleur privilégiée que le Seigneur veut cueillir, je ne m'y opposerai pas. »

Avec quelle allégresse je repris le chemin des Buissonnets *sous le beau ciel dont les nuages s'étaient complètement dissipés !* Dans mon âme aussi la nuit avait cessé. Jésus se réveillant m'avait rendu la joie, je n'entendais plus le bruit des vagues : au lieu du vent de l'épreuve, une brise légère enflait ma voile et je me croyais au port ! Hélas ! plus d'un orage devait encore s'élever, me faisant craindre à certaines heures, de m'être éloignée sans retour du rivage si ardemment désiré.

Après avoir obtenu le consentement de mon oncle, j'appris par vous, ma Mère, que M. le Supérieur du Carmel ne me permettait pas d'entrer avant l'âge de vingt et un ans. Personne n'avait pensé à cette opposition, la plus grave, la plus invincible de toutes. Cependant, sans perdre courage, j'allai moi-même avec mon père lui exposer mes désirs. Il me reçut très froidement, et rien ne put changer ses dispositions. Nous le quittâmes enfin sur un *non* bien arrêté : « Toutefois, ajouta-t-il, je ne suis que le délégué de Monseigneur ; s'il permet cette entrée, je n'aurai plus rien à dire. » En sortant du presbytère, nous nous trouvâmes *sous une pluie torrentielle ;* hélas ! de gros nuages aussi chargeaient le firmament de mon âme. Papa ne savait comment me consoler. Il me promit de me conduire à Bayeux si je le désirais ; j'acceptai avec reconnaissance.

Bien des événements se passèrent avant qu'il nous fût possible d'accomplir ce voyage. A l'extérieur, ma vie paraissait la même : j'étudiais, et surtout je grandissais dans l'amour du bon Dieu. J'avais parfois des élans, de véritables transports...

Un soir, ne sachant comment dire à Jésus que je l'aimais et combien je désirais qu'il fût partout servi et glorifié, je pensai avec douleur qu'il ne monterait jamais des abîmes de l'enfer un seul acte d'amour. Alors je m'écriai que, de bon cœur, je consentirais à me voir plongée dans ce lieu de tourments et de blasphèmes, pour qu'il y fût aimé éternellement. Cela ne pourrait le glorifier, puisqu'il ne désire que notre bonheur ; mais, quand on aime, on éprouve le besoin de dire mille folies. Si je parlais ainsi, ce n'était pas que le ciel n'excitât mon envie ; mais alors, mon ciel à moi n'était autre que *l'amour*, et je sentais, dans mon ardeur, que rien ne pourrait me détacher de l'objet divin qui m'avait ravie...

Vers cette époque, Notre-Seigneur me donna la consolation de voir de près des âmes d'enfants. Voici en quelle circonstance : Pendant la maladie d'une pauvre mère de famille, je m'occupai beaucoup de ses deux petites filles dont l'aînée n'avait pas six ans. C'était un vrai plaisir pour moi de voir avec quelle candeur elles ajoutaient foi à tout ce que je leur disais. Il faut que le saint baptême dépose dans les âmes un germe bien profond des vertus théologales puisque, dès l'enfance, l'espoir des biens futurs suffit pour faire accepter des sacrifices. Lorsque je voulais voir mes deux petites filles bien conciliantes entre elles, au lieu de leur promettre des jouets et des bonbons, je leur parlais des récompenses éternelles que le petit Jésus donnera aux enfants sages. L'aînée, dont la raison commençait à se développer, me regardait avec une expression de vive joie et me faisait mille questions char-

mantes sur le petit Jésus et son beau ciel. Elle me promettait ensuite avec enthousiasme de toujours céder à sa sœur, ajoutant que, jamais de sa vie, elle n'oublierait les leçons de « la grande demoiselle » — c'est ainsi qu'elle m'appelait.

Considérant ces âmes innocentes, je les comparais à une cire molle sur laquelle on peut graver toute empreinte ; celle du mal, hélas ! comme celle du bien ; et je compris la parole de Jésus : *Qu'il vaudrait mieux être jeté à la mer que de scandaliser un seul de ces petits enfants* [1]. Ah ! que d'âmes arriveraient à une haute sainteté si, dès le principe, elles étaient bien dirigées !

Je le sais, Dieu n'a besoin de personne pour accomplir son œuvre de sanctification ; mais, comme il permet à un habile jardinier d'élever des plantes rares et délicates, lui donnant à cet effet la science nécessaire, tout en se réservant le soin de féconder ; ainsi veut-il être aidé dans sa divine culture des âmes. Qu'arriverait-il si un horticulteur maladroit ne greffait pas bien ses arbres ? s'il ne savait pas reconnaître la nature de chacun et voulait faire éclore, par exemple, des roses sur un pêcher ?

Cela me fait souvenir qu'autrefois, parmi mes oiseaux, j'avais un serin qui chantait à ravir ; j'avais aussi un petit linot auquel je prodiguais des soins particuliers, l'ayant adopté à sa sortie du nid. Ce pauvre petit prisonnier, privé des leçons de musique de ses parents et n'entendant du matin au soir que les joyeuses roulades du serin, voulut l'imiter un beau jour. — Difficile entreprise pour un linot ! — C'était charmant de voir les efforts de ce pauvre petit, dont la douce voix eut bien du mal à s'accorder avec les notes vibrantes de son maître. Il y arriva cependant, à ma grande sur-

[1] Matt., XVIII, 6.

prise, et son chant devint absolument le même que celui du serin.

O ma Mère, vous savez qui m'a appris à chanter dès l'enfance ! Vous savez quelles voix m'ont charmée ! Et maintenant j'espère un jour, malgré ma faiblesse, redire éternellement le cantique d'amour dont j'ai entendu bien des fois moduler ici-bas les notes harmonieuses...

Mais où en suis-je ? Ces réflexions m'ont entraînée trop loin... Je reprends vite le récit de ma vocation.

Le 31 octobre 1887, je partis pour Bayeux, seule avec mon père, le cœur rempli d'espérance, mais aussi bien émue à la pensée de me présenter à l'évêché. Pour la première fois de ma vie, je devais aller faire une visite sans être accompagnée de mes sœurs ; et cette visite était à un Evêque ! Moi qui n'avais jamais besoin de parler que pour répondre aux questions qui m'étaient adressées, je devais expliquer et développer les raisons qui me faisaient solliciter mon entrée au Carmel, afin de donner des preuves de la solidité de ma vocation.

Qu'il m'en a coûté pour surmonter à ce point ma timidité ! Oh ! c'est bien vrai que *jamais l'amour ne trouve d'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible et tout permis* [1]. C'était bien, en effet, le seul amour de Jésus qui pouvait me faire braver ces difficultés et celles qui suivirent ; car je devais acheter mon bonheur par de grandes épreuves. Aujourd'hui, sans doute, je trouve l'avoir payé bien peu cher, et je serais prête à supporter des peines mille fois plus amères pour l'acquérir, si je ne l'avais pas encore.

Les cataractes du ciel semblaient ouvertes quand nous arrivâmes à l'évêché. M. l'abbé Révérony, Vicaire général,

[1] *Imit.*, l. III, c. v, 4.

qui lui-même avait fixé la date du voyage, se montra très aimable, bien qu'un peu étonné. Apercevant des larmes dans mes yeux, il me dit : « Ah ! je vois des diamants, il ne faut pas les montrer à Monseigneur ! »

Nous traversâmes alors de grands salons où je me faisais l'effet d'une petite fourmi et me demandais ce que j'allais oser dire ! Monseigneur se promenait en ce moment dans une galerie, avec deux prêtres ; je vis M. le Grand Vicaire échanger avec lui quelques mots, et revenir en sa compagnie dans l'appartement où nous attendions. Là, trois énormes fauteuils étaient placés devant la cheminée où pétillait un feu ardent.

En voyant entrer Monseigneur, papa se mit à genoux près de moi pour recevoir sa bénédiction, puis Sa Grandeur nous fit asseoir. M. Révérony me présenta le fauteuil du milieu : je m'excusai poliment ; il insista, me disant de montrer si j'étais capable d'obéir. Aussitôt je m'exécutai sans la moindre réflexion, et j'eus la confusion de lui voir prendre une chaise, tandis que je me trouvais enfoncée dans un siège monumental où quatre comme moi auraient été à l'aise — plus à l'aise que moi, car j'étais loin d'y être ! — J'espérais que papa allait parler ; mais il me dit d'expliquer le but de notre visite. Je le fis le plus éloquemment possible, tout en comprenant très bien qu'un simple mot du Supérieur m'eût plus servi que mes raisons. Hélas ! son opposition ne plaidait guère en ma faveur.

Monseigneur me demanda s'il y avait longtemps que je désirais le Carmel.

« Oh ! oui, Monseigneur, bien longtemps.

— Voyons, reprit en riant M. Révérony, il ne peut toujours pas y avoir quinze ans de cela !

— C'est vrai, répondis-je, mais il n'y a pas beaucoup d'années à retrancher ; car j'ai désiré me donner au bon Dieu dès l'âge de trois ans. »

Monseigneur, croyant être agréable à papa, essaya de me faire comprendre que je devais rester quelque temps encore près de lui. Quelles ne furent pas la surprise et l'édification de Sa Grandeur de le voir alors prendre mon parti! ajoutant, d'un air plein de bonté, que nous devions aller à Rome avec le pèlerinage diocésain et que je n'hésiterais pas à parler au Saint-Père, si je n'obtenais auparavant la permission sollicitée.

Cependant, un entretien avec le Supérieur fut exigé comme indispensable, avant de nous donner aucune décision. Je ne pouvais rien entendre qui me fît plus de peine; car je connaissais son opposition formelle et bien arrêtée. Aussi, sans tenir compte de la recommandation de M. l'abbé Révérony, je fis plus que *montrer des diamants* à Monseigneur, *je lui en donnai*. Je vis bien qu'il était touché; il me fit des caresses comme jamais, paraît-il, aucune enfant n'en avait reçu de lui.

« Tout n'est pas perdu, ma chère petite, me dit-il; mais je suis bien content que vous fassiez avec votre bon père le voyage de Rome : vous affermirez ainsi votre vocation. Au lieu de pleurer, vous devriez vous réjouir! D'ailleurs, la semaine prochaine je vais aller à Lisieux; je parlerai de vous à M. le Supérieur, et, certainement, vous recevrez ma réponse en Italie. »

Sa Grandeur nous conduisit ensuite jusqu'au jardin; papa l'intéressa beaucoup en lui racontant que, ce matin même, afin de paraître plus âgée, je m'étais relevé les cheveux. Ceci ne fut pas perdu! Aujourd'hui, je le sais, Monseigneur ne parle à personne de *sa petite fille*, sans raconter l'histoire des cheveux. — J'aurais préféré, je l'avoue, que cette révélation ne se fît point. M. le Grand Vicaire nous accompagna jusqu'à la porte, disant que jamais chose pareille ne s'était vue : un père aussi empressé de donner son enfant à Dieu, que cette enfant de s'offrir elle-même.

Il fallut donc reprendre le chemin de Lisieux sans aucune réponse favorable. Il me semblait que mon avenir était brisé pour toujours; plus j'approchais du terme, plus je voyais mes affaires s'embrouiller. Cependant je ne cessai point d'avoir au fond de l'âme une grande paix, parce que je ne cherchais que la volonté du Seigneur.





CHAPITRE VI

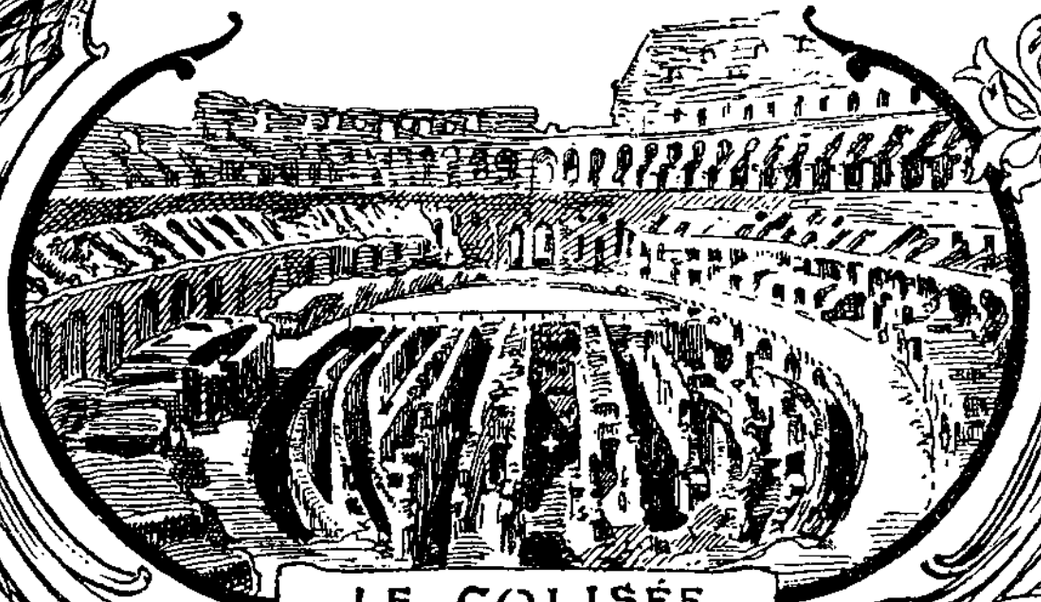
Voyage de Rome.

Audience de S. S. Léon XIII.

Réponse de Monseigneur l'Evêque de Bayeux.

Trois mois d'attente.

Trois jours après le voyage de Bayeux, je devais en faire un beaucoup plus long : celui de la Ville éternelle. Ce dernier voyage m'a montré le néant de tout ce qui passe. Cependant j'ai vu de splendides monuments, j'ai contemplé toutes les merveilles de l'art et de la religion ; surtout, j'ai foulé la même terre



LE COLISÉE

que les saints Apôtres, la terre arrosée du sang des Martyrs, et mon âme s'est agrandie au contact des choses saintes.

Je suis bien heureuse d'être allée à Rome ; mais je comprends les personnes qui supposaient ce voyage entrepris par mon père dans le but de changer mes idées de vie religieuse. Il y avait certainement de quoi ébranler une vocation mal affermie.

Nous nous trouvâmes d'abord, Céline et moi, au milieu du grand monde qui composait presque exclusivement le pèlerinage. Ah ! bien loin de nous éblouir, tous ces titres de noblesse ne nous parurent qu'une vaine fumée. J'ai compris cette parole de l'Imitation : « *Ne poursuivez pas cette ombre que l'on appelle un grand nom* [1]. » J'ai compris que la vraie grandeur ne se trouve point dans le nom, mais dans l'âme.

Le Prophète nous dit que *le Seigneur donnera* UN AUTRE NOM *à ses élus* [2] ; et nous lisons dans saint Jean : « *Le vainqueur recevra une pierre blanche, sur laquelle est écrit un* NOM NOUVEAU *que nul ne connaît, hors celui qui le reçoit* [3]. » C'est donc au ciel que nous saurons nos titres de noblesse. Alors *chacun recevra de Dieu la louange qu'il mérite* [4], et celui qui, sur la terre, aura choisi d'être le plus pauvre, le plus inconnu pour l'amour de Notre-Seigneur, celui-là sera le premier, le plus noble et le plus riche.

La seconde expérience que j'ai faite regarde les prêtres. Jusque-là, je ne pouvais comprendre le but principal de la réforme du Carmel ; prier pour les pécheurs me ravissait, mais prier pour les prêtres dont les âmes me semblaient plus pures que le cristal, cela me paraissait étonnant ! Ah ! j'ai compris ma vocation en Italie. Ce n'était pas aller chercher trop loin une aussi utile connaissance.

[1] *Imit.*, l. III, c. XXIV, 2. — [2] Is., LXV, 15. — [3] Apoc., II, 17. — [4] I Cor., IV, 5.

Pendant un mois, j'ai rencontré beaucoup de saints prêtres ; et j'ai vu que, si leur sublime dignité les élève au-dessus des Anges, ils n'en sont pas moins des hommes faibles et fragiles. Donc, si de saints prêtres, que Jésus appelle dans l'Evangile : *le sel de la terre,* montrent qu'ils ont besoin de prières, que faut-il penser de ceux qui sont tièdes ? Jésus n'a-t-il pas dit encore : « *Si le sel vient à s'affadir, avec quoi l'assaisonnera-t-on* [1] *?* »

O ma Mère, qu'elle est belle notre vocation ! C'est à nous, c'est au Carmel de conserver le sel de la terre ! Nous offrons nos prières et nos sacrifices pour les apôtres du Seigneur ; nous devons être nous-mêmes leurs apôtres, tandis que, par leurs paroles et leurs exemples, ils évangélisent les âmes de nos frères. Quelle noble mission est la nôtre ! Mais je dois en rester là, je sens que, sur ce sujet, ma plume ne s'arrêterait jamais...

Je vais, ma Mère chérie, vous raconter mon voyage avec quelques détails :

Le 4 novembre, à trois heures du matin, nous traversions la ville de Lisieux encore ensevelie dans les ombres de la nuit. Bien des impressions passèrent en mon âme : je me sentais aller vers l'inconnu, je savais que de grandes choses m'attendaient là-bas !

Arrivés à Paris, papa nous en fit visiter toutes les merveilles ; pour moi, je n'en trouvai qu'une seule : *Notre-Dame des Victoires.* Ce que j'éprouvai dans son sanctuaire, je ne pourrais le dire. Les grâces qu'elle m'accorda ressemblaient à celles de ma première Communion : j'étais remplie de paix et de bonheur... C'est là que ma Mère, la Vierge Marie, *me dit clairement que c'était bien elle qui m'avait souri et*

[1] Matt., v, 13.

m'avait guérie. Avec quelle ferveur je la suppliai de me garder toujours et de réaliser mon rêve, en me cachant à l'ombre de son manteau virginal! Je lui demandai encore d'éloigner de moi toutes les occasions de péché.

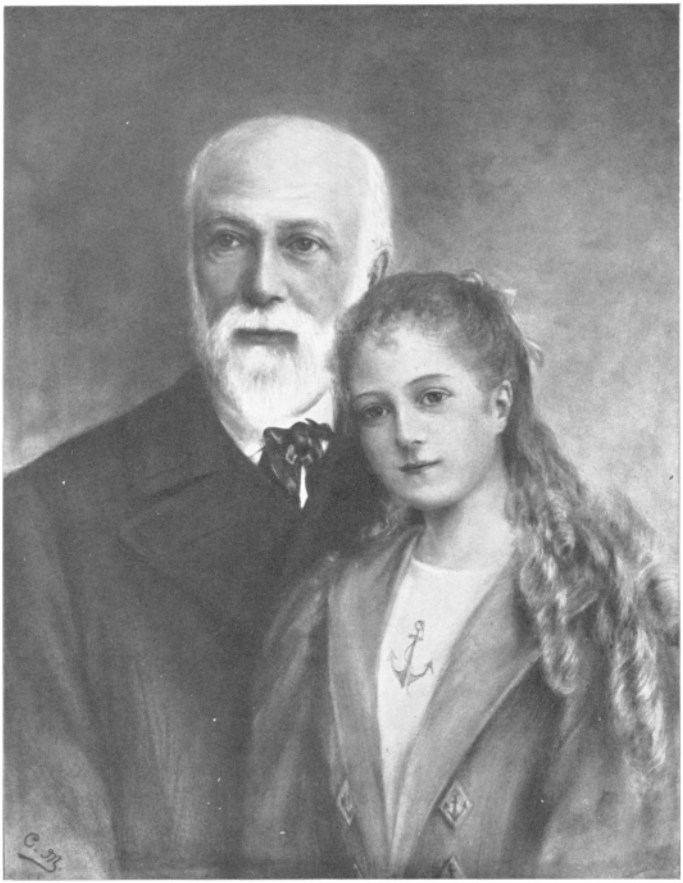
Je n'ignorais pas que, pendant mon voyage, il se rencontrerait bien des choses capables de me troubler; n'ayant aucune connaissance du mal, je craignais de le découvrir. Je n'avais pas expérimenté que *tout est pur pour les purs* [1], que l'âme simple et droite ne voit de mal à rien, puisque le mal n'existe que dans les cœurs impurs, et non dans les objets insensibles. Je priai aussi saint Joseph de veiller sur moi; depuis mon enfance, ma dévotion pour lui se confondait avec mon amour pour la très sainte Vierge. Chaque jour, je récitais la prière : « *O saint Joseph, père et protecteur des vierges...* » Il me semblait donc être bien protégée et tout à fait à l'abri du danger.

Après notre consécration au Sacré-Cœur, dans la basilique de Montmartre, nous partîmes de Paris, le 7 novembre. Comme il s'agissait de mettre chaque compartiment de wagon sous le vocable d'un saint, il était convenu de décerner cet honneur à l'un des prêtres qui habitaient ce compartiment : soit en adoptant son patron ou celui de sa paroisse.

Et voici qu'en présence de tous les pèlerins, nous entendîmes appeler le nôtre : *Saint Martin.* Papa, très sensible à cette délicatesse, alla remercier immédiatement Mgr Legoux, grand Vicaire de Coutances et directeur du pèlerinage. Depuis, plusieurs personnes ne l'appelaient pas autrement que *monsieur Saint Martin.*

M. l'abbé Révérony examinait soigneusement toutes mes actions; je l'apercevais de loin qui m'observait. A table, lorsque je n'étais pas en face de lui, il trouvait moyen de se

[1] Tit., I, 15.



THÉRÈSE A QUINZE ANS ET SON PÈRE

(D'après un dessin de Céline.)

pencher pour me voir et m'entendre. Je pense qu'il dut être satisfait de son examen ; car, à la fin du voyage, il parut bien disposé en ma faveur. Je dis, *à la fin,* parce qu'à Rome il fut loin de me servir d'avocat, comme je le dira bientôt.

Avant d'atteindre le but de notre pèlerinage, nous traversâmes la Suisse avec ses hautes montagnes dont le sommet neigeux se perd dans les nuages, ses cascades, ses vallées profondes remplies de fougères gigantesques et de bruyères roses.

Ma Mère bien-aimée, que ces beautés de la nature, répandues ainsi à profusion, ont fait de bien à mon âme ! Comme elles l'ont élevée vers Celui qui s'est plu à jeter de pareils chefs-d'œuvre, sur une terre d'exil qui ne doit durer qu'un jour !

Parfois nous étions emportés jusqu'au sommet des montagnes : à nos pieds, des précipices dont le regard ne pouvait sonder la profondeur, semblaient vouloir nous engloutir. Plus loin, nous traversions un village charmant avec ses chalets et son gracieux clocher, au-dessus duquel se balançaient mollement de légers nuages. Ici, c'était un vaste lac aux flots calmes et purs, dont la teinte azurée se mêlait aux feux du couchant.

Comment dire mes impressions devant ce spectacle si poétique et si grandiose ? Je pressentais les merveilles du ciel... La vie religieuse m'apparaissait telle qu'elle est, avec ses assujettissements, ses petits sacrifices quotidiens accomplis dans l'ombre. Je comprenais combien alors il devient facile de se replier sur soi-même, d'oublier le but sublime de sa vocation ; et je me disais : « Plus tard, à l'heure de l'épreuve, lorsque, prisonnière au Carmel, je ne pourrai voir qu'un petit coin du ciel, je me souviendrai d'aujourd'hui ; ce tableau

me donnera du courage. Je ne ferai plus cas de mes petits intérêts en pensant à la grandeur, à la puissance de Dieu ; je l'aimerai uniquement et n'aurai pas le malheur de m'attacher à des pailles, maintenant que mon cœur entrevoit ce qu'il réserve à ceux qui l'aiment. »

Après avoir contemplé les œuvres de Dieu, je pus admirer aussi celles de ses créatures. La première ville d'Italie que nous visitâmes fut Milan. Sa cathédrale en marbre blanc, avec ses statues assez nombreuses pour former un peuple, devint pour nous l'objet d'une étude particulière.

Laissant les dames timides se cacher le visage dans leurs mains, après avoir gravi les premiers degrés de l'édifice, nous suivîmes, Céline et moi, les pèlerins les plus hardis, et atteignîmes le dernier clocheton, ayant ensuite le plaisir de voir à nos pieds la ville de Milan tout entière, dont les habitants ressemblaient à de petites fourmis. Descendues de notre piédestal, nous commençâmes nos promenades en voiture qui devaient durer un mois, et me rassasier pour toujours du désir de rouler sans fatigue.

Le Campo Santo nous ravit. Ses statues de marbre blanc, qu'un ciseau de génie semble avoir animées, sont semées sur le vaste champ des morts, avec une sorte de négligence qui ne manque point de charme. On serait presque tenté de consoler les personnages allégoriques qui vous entourent. Leur expression est si vraie de douleur calme et chrétienne ! Et quels chefs-d'œuvre ! Ici, c'est un enfant qui jette des fleurs sur la tombe de son père ; on oublie la pesanteur du marbre : les pétales délicats semblent glisser entre ses doigts. Ailleurs, le voile léger des veuves et les rubans dont sont ornés les cheveux des jeunes filles paraissent flotter au gré du vent.

Nous ne trouvions pas de paroles pour exprimer notre admiration ; lorsqu'un vieux monsieur *français*, qui nous

suivait partout, regrettant sans doute de ne pouvoir partager nos sentiments, dit avec mauvaise humeur : « Ah ! que les Français sont donc enthousiastes ! » Je crois que ce pauvre monsieur aurait mieux fait de rester chez lui. Loin d'être heureux de son voyage, toujours des plaintes sortaient de sa bouche : il était mécontent des villes, des hôtels, des personnes, de tout.

Souvent, papa, qui se trouvait bien n'importe où, — étant d'un caractère diamétralement opposé à celui de son désobligeant voisin — essayait de le réjouir, lui offrait sa place en voiture et ailleurs, lui montrait, avec sa grandeur d'âme habituelle, le bon côté des choses ; rien ne le déridait ! Que nous avons vu de personnages différents ! Quelle intéressante étude que celle du monde, quand on est à la veille de le quitter !

A Venise, la scène changea complètement. Au lieu du tumulte des grandes cités, on n'entend, au milieu du silence, que les cris des gondoliers et le murmure de l'onde agitée par les rames. Cette ville a bien ses charmes, mais elle est triste. Le palais des doges avec toutes ses splendeurs est triste lui-même. Depuis longtemps, l'écho de ses voûtes sonores ne répète plus la voix des gouverneurs, prononçant des arrêts de vie ou de mort dans les salles que nous avons traversées. Ils ont cessé de souffrir les malheureux condamnés, enterrés vivants dans les oubliettes obscures.

En visitant ces affreuses prisons, je me croyais au temps des martyrs. Cet asile ténébreux, je l'aurais avec joie choisi pour demeure, s'il se fût agi de confesser ma foi ; mais bientôt la voix du guide me tira de ma rêverie, et je passai sur *le pont des soupirs*, ainsi appelé à cause des soupirs de soulagement des pauvres prisonniers, en se voyant délivrés de l'horreur des souterrains auxquels ils préféraient la mort.

Après avoir dit adieu à Venise, nous vénérâmes à Padoue la langue de saint Antoine ; puis, à Bologne, le corps de sainte Catherine, dont le visage conserve l'empreinte du baiser de l'Enfant Jésus.

Je me vis avec bonheur sur la route de Lorette. Que la sainte Vierge a bien choisi cet endroit pour y déposer sa Maison bénie ! Là, tout est pauvre, simple et primitif : les femmes ont conservé le gracieux costume italien, et n'ont pas, comme celles des autres villes, adopté la mode de Paris. Enfin, Lorette m'a charmée.

Que dirai-je de la sainte Maison ? Mon émotion fut bien profonde en me trouvant sous le même toit que la sainte Famille, en contemplant les murs sur lesquels Notre-Seigneur avait fixé ses yeux divins en foulant la terre que saint Joseph avait arrosée de ses sueurs, où Marie avait porté Jésus dans ses bras, après l'avoir porté dans son sein virginal. J'ai vu la petite chambre de l'Annonciation. J'ai déposé mon chapelet dans l'écuelle de l'Enfant Jésus. Que ces souvenirs sont ravissants !

Mais notre plus grande consolation fut de recevoir Jésus *dans sa maison* et de devenir ainsi son temple vivant, au lieu même qu'il avait honoré de sa divine présence. Suivant l'usage romain, la sainte Eucharistie ne se conserve dans chaque église que sur un autel ; et, là seulement, les prêtres la distribuent aux fidèles. A Lorette, cet autel se trouve dans la basilique où la sainte Maison est renfermée, comme un diamant précieux, en un écrin de marbre blanc. Cela ne fit pas notre affaire. C'était dans le *diamant*, et non dans l'écrin, que nous voulions recevoir le Pain des Anges. Papa, avec sa douceur ordinaire, suivit les pèlerins, tandis que ses filles moins soumises se dirigeaient vers la *santa Casa*.

Par un privilège spécial, un prêtre se disposait à y célébrer

sa messe ; nous lui confiâmes notre désir. Immédiatement, ce prêtre dévoué demanda deux petites hosties qu'il plaça sur sa patène, et vous devinez, ma Mère, le bonheur ineffable de cette communion ! Les paroles sont impuissantes à le traduire. Que sera-ce donc quand nous communierons éternellement dans la demeure du Roi des cieux ? Alors nous ne verrons plus finir notre joie, il n'y aura plus pour l'assombrir la tristesse du départ, il ne sera pas nécessaire de gratter furtivement, comme nous l'avons fait, les murs sanctifiés par la présence divine ; puisque sa maison sera la nôtre pendant tous les siècles.

Il ne veut pas nous donner celle de la terre, il se contente de nous la montrer, pour nous faire aimer la pauvreté et la vie cachée ; celle qu'il nous réserve est son palais de gloire, où nous ne le verrons plus voilé sous l'apparence d'un enfant ou d'un peu de pain, mais tel qu'il est dans l'éclat de sa splendeur infinie !

Maintenant, c'est de Rome que je vais parler : de Rome, où je croyais rencontrer la consolation ; où, hélas ! je trouvai la croix ! A notre arrivée, il faisait nuit ; et, m'étant endormie dans le wagon, je fus réveillée au cri des employés de la gare, répété avec enthousiasme par les pèlerins : *Roma ! Roma !* Ce n'était pas un rêve, j'étais à Rome !

Notre première journée, peut-être la plus délicieuse, se passa hors les murs. Là, tous les monuments ont conservé leur antique cachet ; tandis qu'au centre de Rome, devant les hôtels et les magasins, on pourrait se croire à Paris.

Cette promenade dans les campagnes romaines m'a laissé un souvenir particulièrement embaumé. Comment pourrais-je traduire l'impression qui me fit tressaillir devant le Colysée ? Je la voyais donc enfin cette arène, où tant de martyrs avaient versé leur sang pour Jésus ! Déjà je m'apprêtais à baiser la

terre sanctifiée par leurs combats glorieux. Mais quelle déception ! Le sol ayant été exhaussé, la véritable arène est ensevelie à huit mètres environ de profondeur. Par suite des fouilles, le centre n'est qu'un amas de décombres ; une barrière infranchissable en défend l'entrée. D'ailleurs, personne n'ose pénétrer au sein de ces ruines dangereuses.

Fallait-il être venue à Rome sans descendre au Colysée ? — Non, c'était impossible ! Je n'écoutais plus déjà les explications du guide ; une seule pensée m'occupait : descendre dans l'arène !

Il est dit dans le saint Evangile, que Madeleine restant toujours auprès du Tombeau, et se baissant à plusieurs reprises pour regarder à l'intérieur, finit par voir deux anges. Comme elle, continuant de me baisser, je vis, non pas deux anges, mais ce que je cherchais ; et, poussant un cri de joie, je dis à Céline : « Viens ! suis-moi, nous allons pouvoir passer ! » Aussitôt nous nous élançons, escaladant les ruines qui croulaient sous nos pas ; tandis que papa, étonné de notre audace, nous appelait de loin. Mais nous n'entendions plus rien.

De même que les guerriers sentent leur courage augmenter au milieu du péril, ainsi notre joie grandissait en proportion de notre fatigue et du danger que nous affrontions pour atteindre le but de nos désirs.

Céline, plus prévoyante que moi, avait écouté le guide. Se rappelant qu'il venait de signaler un certain petit pavé croisé, comme étant l'endroit où combattaient les martyrs, elle se mit à le chercher. L'ayant trouvé bientôt, et nous étant agenouillées sur cette terre bénie, nos âmes se confondirent en une même prière..... Mon cœur battait bien fort lorsque j'approchai mes lèvres de la poussière empourprée du sang des premiers chrétiens. Je demandai la grâce d'être aussi martyre pour Jésus, et je sentis au fond de mon âme que j'étais exaucée.

Tout ceci dura très peu de temps. Après avoir ramassé quelques pierres, nous nous dirigeâmes vers les murs pour recommencer notre périlleuse entreprise. Papa nous voyant si heureuses ne put nous gronder ; je m'aperçus même qu'il était fier de notre courage.

Après le Colisée, nous visitâmes les Catacombes. Là, Céline et Thérèse trouvèrent le moyen de se coucher ensemble jusqu'au fond de l'ancien tombeau de sainte Cécile, et prirent de la terre sanctifiée par ses reliques bénies.

Avant ce voyage, je n'avais pour cette sainte aucune dévotion particulière ; mais en visitant sa maison, le lieu de son martyre, en l'entendant proclamer « reine de l'harmonie », à cause du chant virginal qu'elle fit entendre au fond de son cœur à son Epoux céleste, je sentis pour elle plus que de la dévotion : une véritable tendresse d'amie. Elle devint ma sainte de prédilection, ma confidente intime. Ce qui surtout me ravissait en elle, c'étaient son abandon, sa confiance illimitée, qui l'ont rendue capable de *virginiser* des âmes n'ayant jamais désiré que les joies de la vie présente. Sainte Cécile est semblable à l'épouse des Cantiques. En elle, je vois *un chœur dans un camp d'armée* [1]. Sa vie n'a été qu'un chant mélodieux au milieu même des plus grandes épreuves ; et cela ne m'étonne pas, puisque *l'Evangile sacré reposait sur son cœur* [2], et que dans son cœur reposait l'Epoux des vierges.

La visite à l'église de sainte Agnès me fut aussi bien douce. Là, je retrouvais une amie d'enfance. J'essayai, mais sans succès, d'obtenir une de ses reliques afin de la rapporter à ma petite mère Agnès de Jésus. Les hommes me refusant, le bon Dieu se mit de la partie : une petite pierre de marbre

[1] Cant., VII, 1. — [2] Office de sainte Cécile.

rouge, se détachant d'une riche mosaïque dont l'origine remonte au temps de la douce martyre, vint tomber à mes pieds. N'était-ce pas charmant ? Sainte Agnès me donnait elle-même un souvenir de sa maison !

Six jours se passèrent à contempler les principales merveilles de Rome ; et le septième, je vis la plus grande de toutes : Léon XIII. Ce jour, je le désirais et le redoutais à la fois, de lui dépendait ma vocation ; car je n'avais reçu aucune réponse de Monseigneur, et la permission du Saint-Père devenait mon unique planche de salut. Mais, pour obtenir cette permission, il fallait la demander ! Il fallait devant plusieurs cardinaux, archevêques et évêques, *oser parler au Pape !* Cette seule pensée me faisait trembler.

Ce fut le dimanche matin, 20 novembre, que nous entrâmes au Vatican dans la chapelle du Souverain Pontife. A huit heures nous assistions à sa messe ; et, pendant le saint Sacrifice, il nous montra par son ardente piété, digne du Vicaire de Jésus-Christ, qu'il était véritablement le *saint Père.*

L'Evangile de ce jour contenait ces ravissantes paroles : « *Ne craignez rien, petit troupeau ; car il a plu à mon Père de vous donner son royaume* [1]. » Et mon cœur s'abandonnait à la confiance la plus vive. Non, je ne craignais pas, j'espérais que le royaume du Carmel m'appartiendrait bientôt. Je ne pensais pas alors à ces autres paroles de Jésus : « *Je vous prépare mon royaume comme mon Père me l'a préparé* [2]. » — C'est-à-dire, je vous réserve des croix et des épreuves ; ainsi vous deviendrez digne de posséder mon royaume. — « *Il a été nécessaire que le Christ souffrît avant d'entrer dans*

[1] Lucæ, XII, 32. — [2] *Id.*, XXII, 29.

sa gloire [1]. *Si vous désirez prendre place à ses côtés, buvez le calice qu'il a bu lui-même* [2]. »

Après la messe d'action de grâces qui suivit celle de Sa Sainteté, l'audience commença.

Léon XIII était assis sur un fauteuil élevé, vêtu simplement d'une soutane blanche et d'un camail de même couleur. Près de lui se tenaient des prélats et autres grands dignitaires ecclésiastiques. Suivant le cérémonial, chaque pèlerin s'agenouillait à son tour, baisait d'abord le pied, puis la main de l'auguste Pontife, et recevait sa bénédiction ; ensuite deux gardes-nobles le touchant du doigt, lui indiquaient par là de se lever pour passer dans une autre salle et donner sa place au suivant.

Personne ne disait mot ; mais j'étais bien résolue à parler quand, tout à coup, M. l'abbé Révérony qui se tenait à la droite de Sa Sainteté, nous fit avertir bien haut *qu'il défendait absolument de parler au Saint-Père.* Je me tournai vers Céline, l'interrogeant du regard ; mon cœur battait à se rompre... — « *Parle !* » me dit-elle.

Un instant après, j'étais aux genoux du Pape. Ayant baisé sa mule, il me présenta la main. Alors, levant vers lui mes yeux baignés de larmes, je le suppliai en ces termes :

« Très Saint Père, j'ai une grande grâce à vous demander ! »

Aussitôt, baissant la tête jusqu'à moi, son visage toucha presque le mien ; on eût dit que ses yeux noirs et profonds voulaient me pénétrer jusqu'à l'intime de l'âme.

« Très Saint Père, répétai-je, en l'honneur de votre Jubilé, *permettez-moi d'entrer au Carmel à quinze ans !* »

M. le grand Vicaire de Bayeux, étonné et mécontent, reprit bientôt :

« Très Saint Père, c'est une enfant qui désire la vie

[1] Lucæ, XXIV, 26. — [2] Matt., XX, 22.

du Carmel ; mais les supérieurs examinent la question en ce moment.

— *Eh bien, mon enfant,* me dit Sa Sainteté, *faites ce que les supérieurs décideront.* »

Joignant alors les mains et les appuyant sur ses genoux, je tentai un dernier effort :

— « O Très Saint Père, si vous disiez *oui,* tout le monde voudrait bien ! »

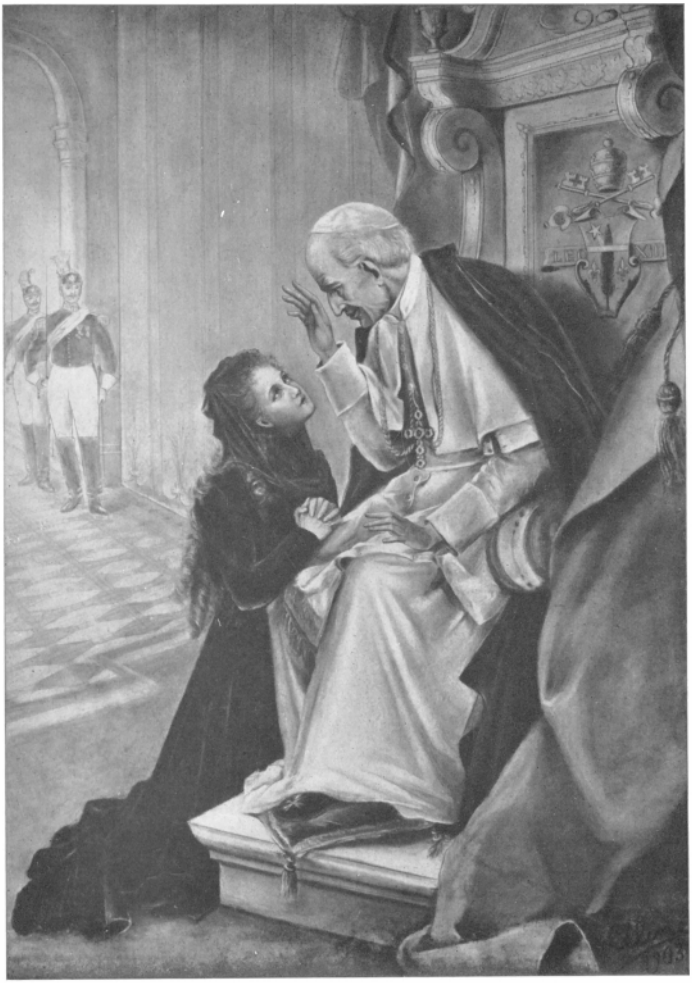
Il me regarda fixement, et prononça ces mots en appuyant sur chaque syllabe d'un ton pénétrant :

— « *Allons... Allons... vous entrerez si le bon Dieu le veut.* »

J'allais parler encore, quand deux gardes-nobles m'invitèrent à me lever. Voyant que cela ne suffisait pas, ils me prirent par les bras et M. Révérony leur aida à me soulever, car je restais encore les mains jointes appuyées sur les genoux du Pape. Au moment où j'étais ainsi enlevée, le bon Saint-Père posa doucement sa main sur mes lèvres, puis, la levant pour me bénir, il me suivit longtemps des yeux.

Papa eut bien de la peine en me trouvant tout en pleurs au sortir de l'audience : ayant passé avant moi, il ne savait rien de ma démarche. Pour lui, M. le grand Vicaire s'était montré on ne peut plus aimable, le présentant à Léon XIII comme le père de deux carmélites. Le Souverain Pontife, en signe de particulière bienveillance, avait posé sa main sur sa tête vénérable, semblant ainsi le marquer d'un sceau mystérieux au nom du Christ lui-même.

Ah ! maintenant qu'il est au ciel, ce père de *quatre* carmélites, ce n'est plus la main du représentant de Jésus qui repose sur son front, lui prophétisant le martyre, c'est la main de l'Epoux des vierges, du Roi des cieux ; et plus jamais cette main divine ne se retirera du front qu'elle a glorifié.



THÉRÈSE AUX PIEDS DE LÉON XIII

(Reproduction d'un tableau de Céline.)

Très-Saint Père, en l'honneur de votre Jubilé, permettez-moi d'entrer au Carmel à 15 ans.

Mon épreuve était grande ; mais, ayant fait absolument tout ce qui dépendait de moi pour répondre à l'appel du bon Dieu, je dois avouer que, malgré mes larmes, je ressentais au fond du cœur une grande paix. Toutefois cette paix résidait dans l'intime, et l'amertume remplissait mon âme jusqu'aux bords... Et Jésus se taisait... Il semblait absent, rien ne me révélait sa présence.

Ce jour-là encore, *le soleil n'osa pas briller ;* et le beau ciel bleu d'Italie, chargé de nuages sombres, ne cessa de pleurer avec moi. Ah ! c'était fini ! Mon voyage n'avait plus aucun charme à mes yeux, puisque le but venait d'en être manqué. Cependant les dernières paroles du Saint-Père auraient dû me consoler comme une véritable prophétie. En effet, malgré tous les obstacles, *ce que le bon Dieu a voulu s'est accompli :* il n'a pas permis aux créatures de faire ce qu'elles voulaient, mais sa volonté à lui.

Depuis quelque temps, je m'étais offerte à l'Enfant Jésus pour être *son petit jouet.* Je lui avais dit de ne pas se servir de moi comme d'un jouet de prix que les enfants se contentent de regarder sans oser y toucher ; mais comme d'une petite balle de nulle valeur, qu'il pouvait jeter à terre, pousser du pied, *percer,* laisser dans un coin, ou bien presser sur son cœur si cela lui faisait plaisir. En un mot, *je voulais amuser le petit Jésus et me livrer à ses caprices enfantins.*

Il venait d'exaucer ma prière ! A Rome, Jésus *perça* son petit jouet... *il voulait voir sans doute ce qu'il y avait dedans*... et puis, content de sa découverte, il laissa tomber sa petite balle et s'endormit. Que fit-il pendant son doux sommeil, et que devint la balle abandonnée ? — Jésus rêva qu'il s'amusait encore ; qu'il la prenait, la laissait tour à tour ; qu'il l'envoyait bien loin rouler et finalement la pressait sur son Cœur, sans plus jamais permettre qu'elle s'éloignât de sa petite main.

Vous comprenez, ma Mère, la tristesse de la petite balle en se voyant par terre ! Cependant elle ne cessait d'espérer contre toute espérance.

Quelques jours après le 20 novembre, mon père étant allé rendre visite au vénéré Frère Siméon, — directeur et fondateur du Collège Saint-Joseph — rencontra dans l'établissement M. l'abbé Révérony, et lui reprocha aimablement de ne m'avoir pas aidée dans ma difficile entreprise ; puis il raconta l'histoire au Cher Frère Siméon. Le bon vieillard écouta ce récit avec beaucoup d'intérêt, en prit même des notes et dit avec émotion : « On ne voit pas cela en Italie ! »

Au lendemain de la mémorable journée de l'audience, il nous fallut partir pour Naples et Pompéi. Le Vésuve, en notre honneur, fit entendre de nombreux coups de canon, laissant échapper de son cratère une épaisse colonne de fumée. Ses traces sur Pompéi sont effrayantes ! Elles montrent la puissance de Dieu *qui regarde la terre et la fait trembler, qui touche les montagnes et les réduit en cendres* [1]. J'aurais désiré me promener seule au milieu des ruines, méditant sur la fragilité des choses humaines ; mais il ne fallut pas songer à cette solitude.

A Naples, nous fîmes une magnifique promenade au monastère de San Martino, situé sur une haute colline dominant la ville entière. Mais, au retour, nos chevaux prirent le mors aux dents, et je n'attribue qu'à la protection de nos anges gardiens d'être arrivés sains et saufs à notre splendide hôtel. Ce mot *splendide* n'est pas de trop ; pendant tout le cours de notre voyage, nous sommes descendus dans des hôtels princiers. Jamais je n'avais été entourée de tant de luxe. C'est bien le cas de le dire : la richesse ne fait pas le

[1] Ps. CIII, 33.

bonheur. Je me serais trouvée plus heureuse mille fois sous un toit de chaume, avec l'espérance du Carmel, qu'auprès des lambris dorés, des escaliers de marbre, des tapis de soie, avec l'amertume dans le cœur.

Ah ! je l'ai bien senti, la joie ne se trouve pas dans les objets qui nous entourent, elle réside au plus intime de l'âme. On peut aussi bien la posséder au fond d'une obscure prison que dans un palais royal. Ainsi je suis plus heureuse au Carmel, même au milieu des épreuves intérieures et extérieures, que dans le monde où rien ne me manquait, surtout les douceurs du foyer paternel.

Bien que mon âme fût plongée dans la tristesse, au dehors j'étais la même ; car je croyais cachée ma demande au Saint-Père. Bientôt je pus me convaincre du contraire. Restée seule un jour dans le wagon avec Céline, tandis que les pèlerins descendaient au buffet, je vis Mgr Legoux se présenter à la portière. Après m'avoir bien regardée, il me dit en souriant : « Eh bien, comment va notre petite carmélite ? » Je compris alors que tout le pèlerinage connaissait mon secret ; d'ailleurs je m'en aperçus à certains regards sympathiques, mais heureusement personne ne m'en parla.

A Assise il m'arriva une petite aventure. Après avoir visité les lieux embaumés par les vertus de saint François et de sainte Claire, j'égarai dans le monastère la boucle de ma ceinture. Le temps de la chercher et de l'ajuster au ruban me fit perdre l'heure du départ. Lorsque je me présentai à la porte, toutes les voitures avaient disparu, à l'exception d'une seule : celle de M. le grand Vicaire de Bayeux ! Fallait-il courir après les voitures que je ne voyais plus, m'exposer à manquer le train, ou demander une place dans la calèche de M. Révérony ? Je me décidai à ce parti le plus sage.

Essayant de paraître très peu embarrassée, malgré mon extrême embarras, je lui exposai ma situation critique et le

mis dans l'embarras lui-même, car sa voiture était absolument au complet. Mais un de ces messieurs se hâta de descendre et, me faisant monter à sa place, alla s'asseoir modestement près du cocher. Je ressemblais à un écureuil pris dans un piège ! J'étais loin de me sentir à l'aise, entourée de tous ces grands personnages, juste vis-à-vis *du plus redoutable !* Il fut cependant très aimable pour moi, interrompant de temps à autre la conversation pour me parler du Carmel, et me promettant de faire tout ce qui dépendrait de lui pour réaliser mon désir d'entrer à quinze ans.

Cette rencontre mit du baume sur ma plaie, sans toutefois m'empêcher de souffrir. J'avais perdu confiance en la créature, et ne pouvais plus m'appuyer que sur Dieu seul.

Cependant ma tristesse ne m'empêcha pas de prendre un vif intérêt aux saints lieux que nous visitions. A Florence, je fus heureuse de contempler sainte Madeleine de Pazzi au milieu du chœur des Carmélites. Tous les pèlerins voulaient faire toucher leurs chapelets au tombeau de la sainte ; mais ma main se trouva seule assez petite pour passer dans les trous de la grille. Ainsi je me vis chargée de ce noble office qui dura longtemps et me rendit bien fière.

Ce n'était pas la première fois que j'obtenais des privilèges. A Rome, dans l'église Sainte-Croix de Jérusalem, nous vénérâmes plusieurs fragments de la vraie Croix, deux épines et l'un des clous sacrés. Afin de les considérer à mon aise, je fis en sorte de rester la dernière ; et comme le religieux chargé de ces précieux trésors s'apprêtait à les remettre sur l'autel, je lui demandai si je pouvais y toucher. Il me répondit affirmativement, paraissant douter que j'y réussisse ; je passai alors mon petit doigt dans une ouverture du reliquaire, et pus toucher ainsi au clou précieux qui fut baigné du sang de Jésus. On le voit, j'agissais avec lui comme une enfant qui se croit tout permis et regarde les trésors de son père comme les siens.

Après avoir passé par Pise et Gênes, nous revînmes en France sur un parcours des plus splendides. Tantôt nous longions la mer ; et, par suite d'une tempête, le chemin de fer, un jour, s'en trouva si près, que les vagues semblaient arriver jusqu'à nous. Plus loin, nous traversions des plaines couvertes d'orangers, d'oliviers, de palmiers gracieux. Le soir, les nombreux ports de mer s'éclairaient de lumières éclatantes, tandis qu'au firmament d'azur scintillaient les premières étoiles. Ce féerique tableau, c'était sans regret que je le voyais s'évanouir ; mon cœur aspirait à d'autres merveilles !

Cependant, papa me proposait encore un voyage à Jérusalem ; mais, malgré l'attrait naturel qui me portait à visiter les lieux sanctifiés par le passage de Notre-Seigneur, j'étais lasse des pèlerinages de la terre, je ne désirais plus que les beautés du ciel ; et, pour les donner aux âmes, je voulais au plus tôt devenir prisonnière.

Hélas ! avant de voir s'ouvrir les portes de ma prison bénie, je le sentais, il me fallait encore lutter et souffrir ; toutefois ma confiance ne diminuait pas, et j'espérais entrer le 25 décembre, jour de Noël.

A peine de retour à Lisieux, notre première visite fut pour le Carmel. Quelle entrevue ! Vous vous en souvenez, ma Mère ! Je m'abandonnai complètement à vous, ayant de mon côté épuisé toutes les ressources. Vous me dîtes d'écrire à Monseigneur et de lui rappeler sa promesse : j'obéis aussitôt. La lettre jetée à la poste, je croyais recevoir sans aucun retard la permission de m'envoler. Chaque jour, hélas ! nouvelle déception ! La belle fête de Noël arriva, et Jésus dormait encore. Il laissa par terre sa petite balle, sans même jeter sur elle un regard !

Cette épreuve fut bien grande ; mais Celui dont le Cœur veille toujours m'enseigna que, pour une âme dont la foi

égale seulement un petit grain de sénevé, il accorde des miracles, dans le but d'affermir cette foi si petite ; mais que, pour ses intimes, pour sa Mère, il ne fit pas de miracles avant d'avoir éprouvé leur foi. Ne laissa-t-il pas mourir Lazare, bien que Marthe et Marie lui eussent envoyé dire qu'il était malade ? Aux noces de Cana, la sainte Vierge ayant demandé à Jésus de secourir le maître de la maison, ne lui répondit-il pas que son heure n'était point venue ? Mais après l'épreuve, quelle récompense ! L'eau se change en vin, Lazare ressuscite... Ainsi le Bien-Aimé agit-il avec sa petite Thérèse : après l'avoir longtemps éprouvée, il combla tous ses désirs.

Pour mes étrennes du 1er janvier 1888, Jésus me fit encore présent de sa croix. Mère Marie de Gonzague m'écrivit qu'elle avait en main la réponse de Monseigneur depuis le 28 décembre, *fête des saints Innocents ;* que cette réponse autorisait mon entrée immédiate, cependant qu'elle était décidée à ne m'ouvrir qu'après le carême ! Je ne pus retenir mes larmes à la pensée d'un si long délai. Cette épreuve eut pour moi un caractère tout spécial : je voyais mes liens rompus du côté du monde, et maintenant l'Arche sainte à son tour refusait de recueillir la pauvre petite colombe !

Comment se passèrent ces trois mois, si riches pour mon âme en souffrances, mais plus encore en grâces de toutes sortes ? D'abord il me vint à l'esprit de ne pas me gêner, de mener une vie moins réglée que d'habitude ; puis le bon Dieu me fit comprendre le bienfait du temps qui m'était offert, et je résolus de me livrer plus que jamais à une vie sérieuse et mortifiée.

Lorsque je dis mortifiée, je n'entends pas les pénitences des saints. Loin de ressembler aux belles âmes qui, dès leur enfance, pratiquent toute espèce de macérations, je faisais uniquement consister les miennes à briser ma volonté, à

retenir une parole de réplique, à rendre de petits services autour de moi sans les faire valoir, et mille autres choses de ce genre. Par la pratique de ces riens, je me préparais à devenir la fiancée de Jésus, et je ne puis dire combien cette attente me fit grandir dans l'abandon, l'humilité et les autres vertus.



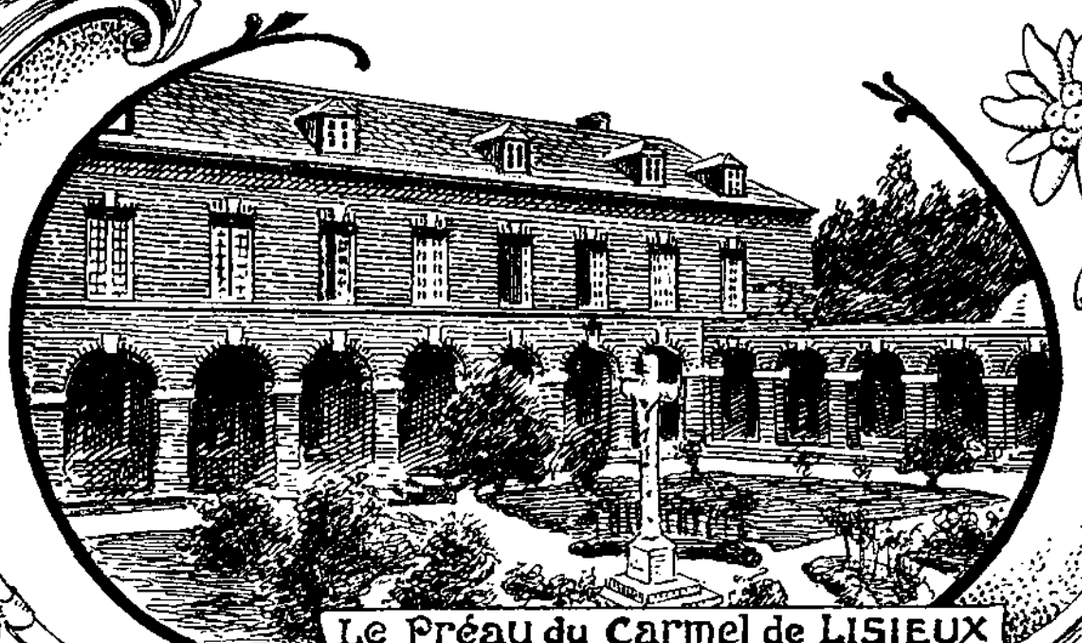
LE SEIGNEUR A DONNÉ LIBÉRALEMENT
LA SAGESSE À CEUX QUI L'AIMENT. Ecclés. XXXII. 23

CHAPITRE VII

Entrée de Thérèse dans l'Arche bénie.
Premières épreuves. — Les fiançailles divines.
De la neige. — Une grande douleur.

Le lundi, 9 avril 1888, fut choisi pour mon entrée. — C'était le jour où l'on célébrait au Carmel la fête de l'Annonciation, remise à cause du Carême. — La veille, nous nous trouvions tous réunis autour de cette table de famille où je devais m'asseoir une dernière fois. Que ces adieux sont déchirants ! Alors que l'on voudrait se voir oublié, les

† Dernière cellule de la B^ne^.



Le Préau du Carmel de LISIEUX

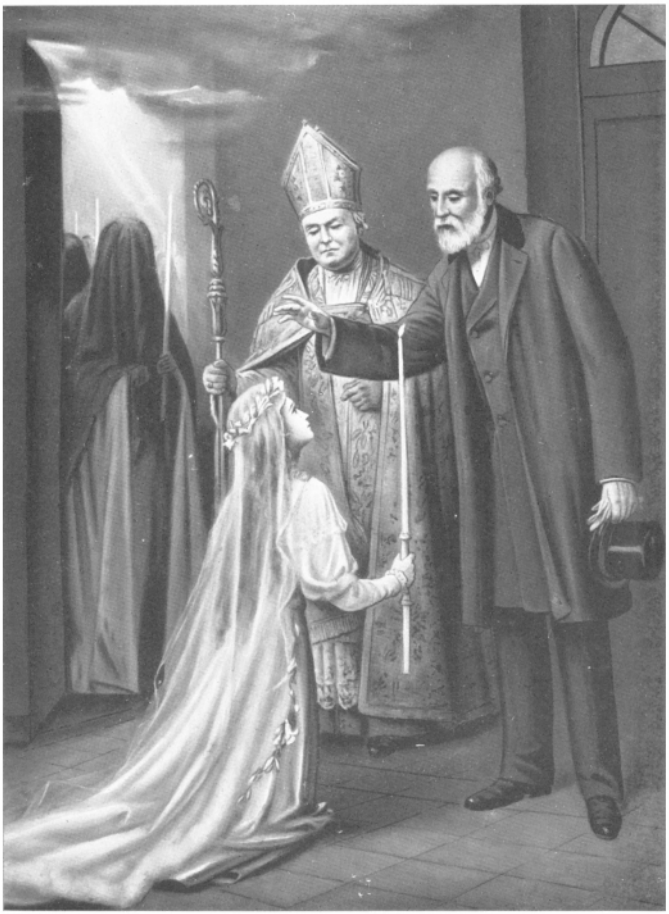
paroles les plus tendres s'échappent de toutes les lèvres, comme pour faire sentir davantage le sacrifice de la séparation.

Le matin, après avoir jeté un dernier regard sur les Buissonnets, ce nid gracieux de mon enfance, je partis pour le Carmel. J'assistai à la sainte Messe, entourée comme la veille de mes parents chéris. Au moment de la communion, quand Jésus fut descendu dans leur cœur, je n'entendis que des sanglots. Pour moi, je ne versai pas de larmes ; mais en marchant la première pour me rendre à la porte de clôture, mon cœur battait si violemment que je me demandais si je n'allais pas mourir. Ah ! quel instant ! quelle agonie ! Il faut l'avoir éprouvée pour la comprendre.

J'embrassai tous les miens et je me mis à genoux devant mon père pour recevoir sa bénédiction. Il s'agenouilla lui-même et me bénit en pleurant. C'était un spectacle qui dut faire sourire les anges que celui de ce vieillard présentant au Seigneur son enfant, encore au printemps de la vie. Enfin, les portes du Carmel se fermèrent sur moi, et là, je reçus les embrassements des sœurs aimées qui m'avaient servi de mères et d'une nouvelle famille dont on ne soupçonne pas dans le monde le dévouement et la tendresse.

Mes désirs étaient donc enfin réalisés ; mon âme ressentait une paix si douce et si profonde qu'il me serait impossible de l'exprimer. Et, depuis 8 ans et demi, cette paix intime est restée mon partage ; elle ne m'a pas abandonnée, même au milieu des plus grandes épreuves.

Tout dans le monastère me parut ravissant ; je me croyais transportée dans un désert ; notre petite cellule surtout me charmait. Cependant, je le répète, mon bonheur était calme, le plus léger zéphyr ne faisait pas onduler les eaux tran-



THÉRÈSE DEMANDE LA BÉNÉDICTION DE SON PÈRE

AU SEUIL DU CLOITRE, LE JOUR DE SA PRISE D'HABIT

(10 janvier 1889.)

quilles sur lesquelles voguait ma petite nacelle. Aucun nuage n'obscurcissait mon ciel d'azur. Ah ! je me trouvais pleinement récompensée de toutes mes épreuves ! Avec quelle joie profonde je répétais : « Maintenant je suis ici pour toujours ! »

Ce bonheur n'était pas éphémère, il ne devait pas s'envoler avec les illusions des premiers jours. Les illusions ! le bon Dieu m'en a préservée dans sa miséricorde. J'ai trouvé la vie religieuse telle que je me l'étais figurée, aucun sacrifice ne m'étonna ; et pourtant, vous le savez, ma Mère, mes premiers pas ont rencontré plus d'épines que de roses.

D'abord je n'avais pour mon âme que le pain quotidien d'une sécheresse amère. Puis le Seigneur permit que je fusse traitée très sévèrement par notre Mère, même à son insu. Je ne pouvais la rencontrer sans recevoir quelque reproche. Une fois, je me rappelle qu'ayant laissé dans le cloître une toile d'araignée, elle me dit devant toute la communauté : « On voit bien que nos cloîtres sont balayés par une enfant de quinze ans ! c'est une pitié ! Allez donc ôter cette toile d'araignée, et devenez plus soigneuse à l'avenir. »

Dans les rares directions où je restais près d'elle pendant une heure, j'étais encore grondée presque tout le temps ; et ce qui me faisait le plus de peine, c'était de ne pas comprendre la manière de me corriger de mes défauts : par exemple, de ma lenteur, de mon peu de dévouement dans les offices.

Un jour, je me dis que, sans doute, notre Mère désirait me voir employer au travail les heures de temps libre, ordinairement consacrées à la prière, et je fis marcher ma petite aiguille sans lever les yeux ; mais, comme je voulais être fidèle et n'agir que sous le regard de Jésus, personne n'en eut jamais connaissance.

Pendant ce temps de mon postulat, notre Maîtresse m'envoyait le soir, à quatre heures et demie, arracher de l'herbe dans le jardin : cela me coûtait beaucoup ; d'autant plus, que j'étais presque sûre de rencontrer en chemin Mère Marie de Gonzague. Elle dit en l'une de ces circonstances : « Mais enfin, cette enfant ne fait absolument rien ! Qu'est-ce donc qu'une novice qu'il faut envoyer tous les jours à la promenade ? » Et, pour toutes choses, elle agissait ainsi à mon égard.

O ma Mère bien-aimée, que je remercie le bon Dieu de m'avoir fait donner une éducation si forte et si précieuse ! Quelle grâce inappréciable ! Que serais-je devenue si, comme le croyaient les personnes du monde, j'avais été *le joujou* de la communauté ? Peut-être au lieu de voir Notre-Seigneur en mes supérieures, n'aurais-je considéré que la créature, et mon cœur si bien gardé dans le monde se serait attaché humainement dans le cloître. Heureusement, je fus préservée de ce véritable malheur.

Oui, je puis le dire, non seulement pour ce que je viens d'écrire, mais pour d'autres épreuves plus sensibles encore, la souffrance m'a tendu les bras dès mon entrée et je l'ai embrassée avec amour. Ce que je venais faire au Carmel, je l'ai déclaré dans l'examen solennel qui précéda ma profession : *Je suis venue pour sauver les âmes, et surtout afin de prier pour les prêtres.* Lorsqu'on veut atteindre un but, il faut en prendre les moyens ; et Jésus m'ayant fait comprendre qu'il me donnerait des âmes par la croix, plus je rencontrais de croix, plus mon attrait pour la souffrance augmentait. Pendant cinq années, cette voie fut la mienne ; mais j'étais seule à la connaître. Voilà justement la fleur ignorée que je voulais offrir à Jésus, cette fleur dont le parfum ne s'exhale que du côté des cieux.

Le Révérend Père Pichon [1], deux mois après mon entrée, fut surpris lui-même de l'action de Dieu sur mon âme ; il croyait ma ferveur tout enfantine et ma voie bien douce. Mon entretien avec ce bon Père m'eût apporté de grandes consolations, sans la difficulté extrême que j'éprouvais à m'épancher. Je lui fis cependant une confession générale, après laquelle il prononça ces paroles : « En présence de Dieu, de la sainte Vierge, des Anges et de tous les Saints, je déclare que jamais vous n'avez commis un seul péché mortel ; remerciez le Seigneur de ce qu'il a fait pour vous gratuitement, sans aucun mérite de votre part. »

Sans aucun mérite de ma part ! Ah ! je n'avais pas de peine à le croire ! Je sentais combien j'étais faible, imparfaite : seule, la reconnaissance remplissait mon cœur. La crainte d'avoir terni la robe blanche de mon baptême me faisait beaucoup souffrir, et cette assurance, sortie de la bouche d'un directeur comme le désirait notre Mère sainte Thérèse, c'est-à-dire « unissant la science à la vertu », me paraissait venir de Dieu lui-même. Le bon Père me dit encore : « Mon enfant, que Notre-Seigneur soit toujours votre Supérieur et votre Maître des novices. » Il le fut en effet, et aussi mon *Directeur*. Par là, je ne veux pas dire que mon âme ait été fermée à mes supérieurs ; bien loin de leur cacher mes dispositions, j'ai toujours essayé d'être pour eux un livre ouvert.

[1] De la Cie de Jésus. Cet éminent religieux témoigna au Procès de Béatification. — Son apostolat, très chargé, consistait surtout en retraites aux communautés religieuses, il en prêcha jusqu'à 1915, en France et au Canada, avec des fruits abondants de grâces qu'il attribuait à sa dévotion au Sacré-Cœur.

Il avait demandé à Dieu par l'intercession de « sa petite Thérèse » de célébrer les saints Mystères jusqu'au dernier jour de sa vie, et il mourut au matin du 15 novembre 1919, dans sa 77e année, comme il se préparait à monter à l'autel.

Désireux d'entrer dans la « Légion des victimes de l'Amour miséricordieux » il avait fait l'acte d'offrande composé par la Bienheureuse.

Notre Maîtresse [1] était une vraie sainte, le type achevé des premières carmélites; je ne la quittais pas un instant, car elle m'apprenait à travailler. Sa bonté pour moi ne se peut dire, je l'aimais beaucoup, je l'appréciais; et cependant mon âme ne se dilatait pas. Je ne savais comment exprimer ce qui se passait en moi, les termes me manquaient, mes directions devenaient un supplice, un vrai martyre.

Une de nos anciennes Mères sembla comprendre un jour ce que je ressentais. Elle me dit à la récréation : « Ma petite fille, il me semble que vous ne devez pas avoir grand'chose à dire à vos supérieurs.

— Pourquoi pensez-vous cela, ma Mère?

— Parce que votre âme est extrêmement simple; mais, quand vous serez parfaite, vous deviendrez plus simple encore; plus on s'approche de Dieu, plus on se simplifie. »

La bonne Mère avait raison. Cependant la difficulté extrême que j'éprouvais à m'ouvrir, tout en venant de ma simplicité, était une véritable épreuve. Aujourd'hui, sans cesser d'être simple, j'exprime mes pensées avec une très grande facilité.

J'ai dit que Jésus m'avait servi de directeur. A peine le Révérend Père Pichon se chargeait-il de mon âme, que ses supérieurs l'envoyèrent au Canada. Réduite à ne recevoir qu'une lettre par an, la petite fleur transplantée sur la montagne du Carmel se tourna bien vite vers le Directeur des directeurs et s'épanouit à l'ombre de sa croix, ayant pour rosée bienfaisante ses larmes, son sang divin, et pour soleil radieux sa Face adorable.

Jusqu'alors je n'avais pas sondé la profondeur des trésors

[1] Sr Marie des Anges, alors sous-prieure et chargée de l'office de la lingerie. Cette vénérée sœur fut appelée à témoigner au Procès de Béatification.

renfermés dans la sainte Face; ce fut ma petite Mère qui m'apprit à les connaître. De même qu'autrefois elle avait précédé ses trois sœurs au Carmel; de même elle avait pénétré la première les mystères d'amour cachés dans le Visage de notre Epoux; alors, elle me les a découverts, et j'ai compris... J'ai compris mieux que jamais ce qu'est la véritable gloire. Celui dont *le royaume n'est pas de ce monde* [1] me montra que la royauté seule enviable consiste *à vouloir être ignorée et comptée pour rien* [2], à mettre sa joie dans le mépris de soi-même. Ah! comme celui de Jésus, je voulais que *mon visage fût caché à tous les yeux, que sur la terre personne ne me reconnût* [3] : j'avais soif de souffrir et d'être oubliée.

Qu'elle est miséricordieuse la voie par laquelle le divin Maître m'a toujours conduite! Jamais il ne m'a fait désirer quelque chose sans me le donner; c'est pourquoi son calice amer me parut délicieux.

A la fin de mai 1888, après la belle fête de la Profession de Marie, notre *aînée*, que Thérèse, *le Benjamin*, eut la faveur de couronner de roses au jour de ses noces mystiques, l'épreuve vint de nouveau visiter la famille. Depuis sa première attaque de paralysie, nous constations que notre bon père se fatiguait très facilement. Pendant le voyage de Rome, je remarquais souvent que son visage trahissait l'épuisement et la souffrance. Mais surtout ce qui me frappait, c'étaient ses progrès admirables dans la voie de la sainteté; il était parvenu à se rendre maître de sa vivacité naturelle et les choses de la terre semblaient à peine l'effleurer.

[1] Joan., XVIII, 36. — [2] *Imit.*, l. I, c. II, 3. — [3] Is., LIII, 3.

Permettez-moi, ma Mère, de vous citer à ce propos un exemple de sa vertu :

Pendant le pèlerinage, les jours et les nuits en wagon paraissaient longs aux voyageurs, et nous les voyions entreprendre des parties de cartes qui parfois devenaient orageuses. Un jour, les joueurs nous demandèrent notre concours : nous refusâmes, alléguant notre peu de science en cette matière ; nous ne trouvions pas comme eux le temps long, mais trop court pour contempler à loisir les magnifiques panoramas qui s'offraient à nos yeux. Le mécontentement perça bientôt ; notre cher petit père prenant la parole avec calme nous défendit, laissant à entendre qu'étant en pèlerinage la prière ne tenait pas une assez large place.

Un des joueurs, oubliant alors le respect dû aux cheveux blancs, s écria sans réflexion : « Heureusement, les pharisiens sont rares ! » Papa ne répondit pas un mot, il parut même saintement joyeux et trouva le moyen un peu plus tard de serrer la main de ce monsieur, accompagnant cette belle action d'une parole aimable qui pouvait faire croire que l'invective n'avait pas été entendue, ou du moins qu'elle était oubliée.

D'ailleurs, vous le savez, ma Mère, cette habitude de pardonner ne datait pas de ce jour. Au témoignage de maman et de tous ceux qui l'ont connu, jamais il ne prononça une parole contre la charité.

Sa foi et sa générosité étaient également à toute épreuve. Voici en quels termes il annonça mon départ à l'un de ses amis : « Thérèse, ma petite reine, est entrée hier au Carmel. Dieu seul peut exiger un tel sacrifice ; mais il m'aide si puissamment qu'au milieu de mes larmes mon cœur surabonde de joie. »

A ce fidèle serviteur, il fallait une récompense digne

de ses vertus, et cette récompense il la demanda lui-même à Dieu. O ma Mère, vous souvient-il de ce jour, de ce parloir, où il nous dit : « Mes enfants, je reviens d'Alençon, où j'ai reçu dans l'église Notre-Dame de si grandes grâces, de telles consolations, que j'ai fait cette prière : « Mon Dieu, c'en est trop ! oui, je suis trop heureux, il n'est pas possible d'aller au ciel comme cela, je veux souffrir quelque chose pour vous ! Et je me suis offert... » Le mot *victime* expira sur ses lèvres, il n'osa pas le prononcer devant nous, mais nous avions compris !

Enfin, vous vous rappelez, ma Mère, toutes nos amertumes ! Ces souvenirs déchirants, je n'ai pas besoin d'en écrire les détails. . . . . .

Cependant l'époque de ma prise d'habit arriva. Contre toute espérance, notre bon père s'étant remis d'une seconde attaque, Monseigneur fixa la cérémonie au 10 janvier. L'attente avait été longue ; mais aussi, quelle belle fête ! Rien n'y manquait, pas même *la neige*.

Vous ai-je parlé, ma Mère, de ma prédilection pour la neige? Toute petite, sa blancheur me ravissait. D'où me venait ce goût pour la neige ? Peut-être de ce qu'étant une petite fleur d'hiver, la première parure dont mes yeux d'enfant virent la terre embellie fut son blanc manteau. Je voulais donc voir, le jour de ma prise d'habit, la nature comme moi parée de blanc. Mais la veille, la température était si douce qu'on aurait pu se croire au printemps et je n'espérais plus la neige. Le 10, au matin, pas de changement ! Je laissai donc là mon désir d'enfant, irréalisable, et je sortis du monastère.

Papa m'attendait à la porte de clôture. S'avançant vers moi, les yeux pleins de larmes, et me pressant sur son cœur :

« *Ah !* s'écria-t-il, *la voilà donc ma petite reine* [1] *!* » Puis, m'offrant son bras, nous fîmes solennellement notre entrée à la chapelle. Ce jour fut son triomphe, sa dernière fête ici-bas ! Toutes ses offrandes étaient faites [2], sa famille appartenait à Dieu. Céline lui ayant confié que plus tard elle abandonnerait aussi le monde pour le Carmel, ce père incomparable avait répondu dans un transport de joie : « Viens, allons ensemble devant le Saint Sacrement remercier le Seigneur des grâces qu'il accorde à notre famille, et de l'honneur qu'il me fait de se choisir des épouses dans ma maison. Oui, le bon Dieu me fait un grand honneur en me demandant mes enfants. Si je possédais quelque chose de mieux, je m'empresserais de le lui offrir. » *Ce mieux,* c'était lui-même ! *Et le Seigneur le reçut comme une hostie d'holocauste, il l'éprouva comme l'or dans la fournaise et le trouva digne de lui* [3].

Après la cérémonie extérieure, quand je rentrai au monastère, Monseigneur entonna le *Te Deum.* Un prêtre lui fit remarquer que ce cantique ne se chantait qu'aux professions, mais l'élan était donné et l'hymne d'action de grâces se continua jusqu'à la fin. Ne fallait-il pas que cette fête fût complète, puisqu'en elle se réunissaient toutes les autres ?

Au moment où je mettais le pied dans la clôture, mon

[1] Pour honorer Jésus, le divin Roi dont sa *petite reine* allait devenir la fiancée, M. Martin avait voulu qu'elle fût vêtue de velours blanc garni de cygne et de point d'Alençon. Ses longues boucles de cheveux blonds flottaient sur ses épaules et des lis composaient sa parure virginale. (Le velours de sa robe, découpé en étoiles et en fleurs de lis, décore aujourd'hui les ornements de drap d'or préparés pour la Béatification.)

[2] Léonie étant entrée aux Clarisses, ordre trop austère pour sa santé délicate, dut revenir chez son père. Plus tard elle fut reçue à la Visitation de Caen, où elle prononça ses vœux sous le nom de *Sœur Françoise-Thérèse.*

[3] Sap., III, 6.



La Bse THÉRESE DE L'ENFANT-JÉSUS

Novice, à 16 ans.

(D'après une photographie de janvier 1889.)

Vivre d'Amour, ce n'est pas sur la terre
Fixer sa tente au sommet du Thabor
Avec Jésus, c'est gravir le Calvaire
C'est regarder la croix comme un trésor!...

regard se porta d'abord sur mon joli petit Jésus [1] qui me souriait au milieu des fleurs et des lumières; puis me tournant vers le préau, *je le vis tout couvert de neige !* Quelle délicatesse de Jésus ! Comblant les désirs de sa petite fiancée, il lui donnait de la neige ! Quel est donc le mortel, si puissant soit-il, qui puisse en faire tomber du ciel un seul flocon pour charmer sa bien-aimée ?

Tout le monde s'étonna de cette neige comme d'un véritable événement, à cause de la température contraire; et depuis, bien des personnes instruites de mon désir parlèrent souvent, je le sais, « du petit miracle » de ma prise d'habit, trouvant que j'avais un singulier goût d'aimer la neige... Tant mieux ! cela faisait ressortir davantage encore l'incompréhensible condescendance de l'Epoux des vierges, de Celui qui chérit les lis blancs comme la neige.

Monseigneur entra après la cérémonie et me combla de toutes sortes de bontés paternelles : il me rappela, devant tous les prêtres qui l'entouraient, ma visite à Bayeux, mon voyage à Rome, sans oublier *les cheveux relevés;* puis, me prenant la tête dans ses mains, Sa Grandeur me caressa longtemps. Notre-Seigneur me fit alors penser avec une ineffable douceur aux caresses qu'il me prodiguera bientôt devant l'assemblée des Saints, et cette consolation me devint comme un avant-goût de la gloire céleste.

Je viens de le dire, la journée du 10 janvier fut le triomphe de notre bon père; je compare cette fête à l'entrée de Jésus à Jérusalem, le dimanche des Rameaux. Comme celle du divin Maître, sa gloire d'un jour fut suivie d'une passion

[1] Elle fut chargée jusqu'à sa mort d'orner cette statue de l'Enfant Jésus.

douloureuse ; et de même que les souffrances de Jésus percèrent le cœur de sa divine Mère, de même nos cœurs ressentirent bien profondément les blessures et les humiliations de celui que nous chérissions le plus sur la terre...

Je me rappelle qu'au mois de juin 1888, — au moment où nous craignions pour lui une paralysie cérébrale — je surpris notre Maîtresse en lui disant : « Je souffre beaucoup, ma Mère, mais je le sens, je puis souffrir davantage encore. » Je ne pensais pas alors à l'épreuve qui nous attendait. Je ne savais pas que, le 12 février [1], un mois après ma prise d'habit, notre père vénéré s'abreuverait à un calice aussi amer !... Ah ! je n'ai pas dit alors pouvoir souffrir davantage ! Les paroles ne peuvent exprimer nos angoisses, je n'essaierai pas de les écrire...

Plus tard, dans les cieux, nous aimerons à nous entretenir de ces jours sombres de l'exil. Oui, les trois années du martyre de notre père me paraissent les plus aimables, les plus fructueuses de notre vie, je ne les échangerais pas pour les plus sublimes extases ; et mon cœur, en présence de ce trésor inestimable, s'écrie dans sa reconnaissance : « *Soyez béni, mon Dieu, pour ces années de grâces que nous avons passées dans les maux* [2].

O ma Mère bien-aimée, qu'elle fut précieuse et *douce* notre croix si *amère*, puisque de tous nos cœurs ne se sont échappés que des soupirs d'amour et de reconnaissance ! Nous ne mar-

[1] Ce jour-là, M. Martin quittant Lisieux, entrait dans une maison de santé. Il y demeura trois ans. Alors, la paralysie étant devenue générale, Céline put le ramener à Lisieux, où il vécut encore trois années. Il mourut chez son beau-frère, au château de la Musse (Eure), le 29 juillet 1894. A l'instant suprême, il fixa sur sa fille, seule à son chevet, un regard profond, plein de tendre gratitude, et qu'animait de nouveau toute son intelligence.

[2] Ps. LXXXIX, 15.

chions plus, nous courions, nous volions dans les sentiers de la perfection.

Léonie et Céline n'étaient plus du monde, tout en vivant au milieu du monde. Les lettres qu'elles nous écrivaient à cette époque sont empreintes d'une résignation admirable. Et quels parloirs je passais avec ma Céline! Ah! loin de nous séparer, les grilles du Carmel nous unissaient plus fortement : les mêmes pensées, les mêmes désirs, le même amour de Jésus et des âmes nous faisaient vivre. Jamais un mot des choses de la terre ne se mêlait à nos conversations. Comme autrefois aux Buissonnets, nous plongions, non plus nos regards, mais nos cœurs, jusque par delà les espaces et le temps; et, pour jouir bientôt d'un bonheur éternel, nous choisissions ici-bas la souffrance et le mépris.

Mon désir de souffrances était comblé. Toutefois mon attrait pour elles ne diminuait pas, aussi mon âme partagea-t-elle bientôt l'épreuve du cœur. La sécheresse augmenta; je ne trouvais de consolation ni du côté du ciel, ni du côté de la terre; et cependant, au milieu de ces eaux de la tribulation que j'avais appelées de tous mes vœux, j'étais la plus heureuse des créatures.

Ainsi s'écoula le temps de mes fiançailles, hélas! trop long pour mes désirs. A la fin de mon année, notre Mère me dit de ne pas songer à faire profession, que M. le Supérieur s'y opposait formellement; et je dus attendre encore huit mois! Au premier moment, il me fut difficile d'accepter un pareil sacrifice; mais bientôt la lumière divine pénétra dans mon âme.

Je méditais alors les *Fondements de la Vie spirituelle* par le P. Surin. Un jour, pendant l'oraison, je compris que mon si vif désir de prononcer mes vœux était mélangé d'un grand amour-propre; puisque j'appartenais à Jésus comme *son petit jouet,* pour le consoler et le réjouir, je ne devais pas l'obliger

à faire ma volonté au lieu de la sienne. Je compris de plus que, le jour de ses noces, une fiancée ne serait pas agréable à son époux si elle n'était parée de magnifiques ornements, et moi, je n'avais pas encore travaillé dans ce but. Alors je dis à Notre-Seigneur : « Je ne vous demande plus de faire profession, j'attendrai autant que vous le voudrez ; seulement je ne pourrai souffrir que, par ma faute, mon union avec vous soit différée ; je vais donc mettre tous mes soins à me faire une robe enrichie de diamants et de pierreries de toutes sortes ; quand vous la trouverez assez riche, je suis sûre que rien ne vous empêchera de me prendre pour épouse. »

Je me mis à l'œuvre avec un courage nouveau. Depuis ma prise d'habit, j'avais reçu déjà des lumières abondantes sur la perfection religieuse, principalement au sujet du vœu de pauvreté. Pendant mon postulat, j'étais contente d'avoir à mon usage des choses soignées et de trouver sous ma main ce qui m'était nécessaire. Jésus souffrait cela patiemment ; car il n'aime pas à tout montrer aux âmes en même temps, il ne donne ordinairement sa lumière que petit à petit.

Au commencement de ma vie spirituelle, vers l'âge de treize à quatorze ans, je me demandais ce que je gagnerais plus tard, je croyais alors impossible de mieux comprendre la perfection ; mais j'ai reconnu bien vite que plus on avance dans ce chemin, plus on se croit éloigné du terme. Maintenant je me résigne à me voir toujours imparfaite, et même j'y trouve ma joie.

Je reviens aux leçons que me donna Notre-Seigneur. Un soir, après complies, je cherchai vainement notre lampe sur les planches destinées à cet usage ; c'était grand silence, impossible de la réclamer. Je me dis avec raison qu'une sœur croyant prendre sa lanterne avait emporté la nôtre. Mais

fallait-il passer une heure entière dans les ténèbres, à cause de cette méprise ? Justement ce soir-là je comptais beaucoup travailler. Sans la lumière intérieure de la grâce, je me serais plainte assurément ; avec elle, au lieu de ressentir du chagrin, je fus heureuse, pensant que la pauvreté consiste à se voir privée, non seulement des choses agréables, mais indispensables. Et dans les ténèbres extérieures, je trouvai mon âme illuminée d'une clarté divine.

Je fus prise à cette époque d'un véritable amour pour les objets les plus laids et les moins commodes : ainsi j'éprouvai de la joie lorsque je me vis enlever la jolie petite cruche de notre cellule, pour recevoir à sa place une grosse cruche tout ébréchée. Je faisais aussi bien des efforts pour ne pas m'excuser, ce qui m'était très difficile surtout avec notre Maîtresse à laquelle je n'aurais rien voulu cacher.

Ma première victoire n'est pas grande, mais elle m'a bien coûté. Un petit vase, laissé par je ne sais qui derrière une fenêtre, se trouva brisé. Notre Maîtresse me croyant coupable de l'avoir laissé traîner, me dit de faire plus attention une autre fois, que je manquais totalement d'ordre ; enfin elle parut mécontente. Sans rien dire, je baisai la terre, ensuite je promis d'avoir plus d'ordre à l'avenir. A cause de mon peu de vertu, ces petites pratiques, je l'ai dit, me coûtaient beaucoup, et j'avais besoin de penser qu'au jour du Jugement tout serait révélé.

Je m'appliquais surtout aux petits actes de vertu bien cachés ; ainsi j'aimais à plier les manteaux oubliés par les sœurs, et je cherchais mille occasions de leur rendre service. L'attrait pour la pénitence me fut aussi donné ; mais rien ne m'était permis pour le satisfaire. Les seules mortifications que l'on m'accordait consistaient à mortifier mon amour-propre ; ce qui me faisait plus de bien que les pénitences corporelles.

Cependant la sainte Vierge m'aidait à préparer la robe de mon âme ; aussitôt qu'elle fut achevée, les obstacles s'évanouirent, et ma profession se trouva fixée au 8 septembre 1890. Tout ce que je viens de dire en si peu de mots demanderait bien des pages ; mais ces pages ne se liront jamais sur la terre...





CHAPITRE VIII

Les Noces divines. — Une retraite de grâces. — La dernière larme d'une sainte. — Mort de son père. — Comment Notre-Seigneur comble tous ses désirs. — Une victime d'Amour.

FAUT-IL vous parler, ma Mère, de ma retraite de profession ? Bien loin d'être consolée, l'aridité la plus absolue, presque l'abandon, furent mon partage. Jésus dormait comme toujours dans ma petite nacelle. Ah ! je vois que bien rarement les âmes le laissent dormir tranquillement en elles. Ce

Cellule de la Bienheureuse

bon Maître est si fatigué de faire continuellement des frais et des avances, qu'il s'empresse de profiter du repos que je lui offre. Il ne se réveillera pas sans doute avant ma grande retraite de l'éternité ; mais au lieu d'en avoir de la peine, cela me fait un extrême plaisir.

Vraiment, je suis loin d'être sainte ; rien que cette disposition en est une preuve. Je devrais, non pas me réjouir de ma sécheresse, mais l'attribuer à mon peu de ferveur et de fidélité, je devrais me désoler de dormir bien souvent pendant mes oraisons et mes actions de grâces. Eh bien, je ne me désole pas ! Je pense que les petits enfants plaisent autant à leurs parents lorsqu'ils dorment que lorsqu'ils sont éveillés ; je pense que, pour faire des opérations, les médecins endorment leurs malades ; enfin je pense que *le Seigneur voit notre fragilité, qu'il se souvient que nous ne sommes que poussière* [1].

Ma retraite de profession fut donc, comme celles qui suivirent, une retraite de grande aridité. Cependant, sans même que je m'en aperçusse, les moyens de plaire à Dieu et de pratiquer la vertu m'étaient alors clairement dévoilés. J'ai remarqué bien des fois que Jésus ne veut pas me donner de provisions. Il me nourrit à chaque instant d'une nourriture toute nouvelle ; je la trouve en moi, sans savoir comment elle y est. Je crois tout simplement que c'est Jésus lui-même, caché au fond de mon pauvre petit cœur, qui agit en moi d'une façon mystérieuse et m'inspire tout ce qu'il veut que je fasse au moment présent.

Quelques heures avant ma profession, je reçus de Rome, par le vénéré Frère Siméon, la bénédiction du Saint-Père, bénédiction bien précieuse qui m'aida certainement à traverser la plus furieuse tempête de toute ma vie.

[1] Ps. CII, 14.

Pendant la pieuse veille, ordinairement si douce, qui précède l'aurore du grand jour, ma vocation m'apparut tout à coup comme un rêve, une chimère; le démon — car c'était lui — m'inspirait l'assurance que la vie du Carmel ne me convenait aucunement, que je trompais les supérieurs en avançant dans une voie où je n'étais pas appelée. Mes ténèbres devinrent si épaisses que je ne compris plus qu'une seule chose : n'ayant pas la vocation religieuse, je devais retourner dans le monde.

Ah ! comment dépeindre mes angoisses ! Que faire dans une semblable perplexité ? Je me décidai au meilleur parti : découvrir sans retard cette tentation à notre Maîtresse. Je la fis donc sortir du chœur ; et, remplie de confusion, je lui avouai l'état de mon âme. Heureusement elle vit plus clair que moi, se contenta de rire de ma confidence et me rassura complètement. D'ailleurs, l'acte d'humilité que je venais de faire avait mis en fuite le démon comme par enchantement. Ce qu'il voulait, c'était m'empêcher de confesser mon trouble et, par là, m'entraîner dans ses pièges. Mais je l'attrapai à mon tour : pour rendre mon humiliation plus complète, je voulus aussi tout dire à notre Mère, et sa réponse consolante acheva de dissiper mes doutes.

Dès le matin du 8 septembre, je fus inondée d'un fleuve de paix et, dans cette paix *qui surpasse tout sentiment* [1], je prononçai mes saints vœux. Que de grâces n'ai-je pas demandées ! Je me sentais vraiment la « reine », et je profitai de mon titre pour obtenir toutes les faveurs du Roi envers ses sujets ingrats. Je n'oubliai personne : je voulais que ce jour-là tous les pécheurs de la terre se convertissent, que le purgatoire ne renfermât plus un seul captif. Je portais aussi

[1] Philip., IV, 7.

sur mon cœur ce billet, contenant ce que je désirais pour moi :

« *O Jésus, mon divin Epoux, faites que la robe de mon baptême ne soit jamais ternie ! Prenez-moi, plutôt que de me laisser ici-bas souiller mon âme en commettant la plus petite faute volontaire. Que je ne cherche et ne trouve jamais que vous seul ! Que les créatures ne soient rien pour moi, et moi, rien pour elles ! Qu'aucune des choses de la terre ne trouble ma paix.*

« *O Jésus, je ne vous demande que la paix !... La paix, et surtout l'*AMOUR *sans bornes, sans limites ! Jésus ! que pour vous je meure martyre ; donnez-moi le martyre du cœur ou celui du corps. Ah ! plutôt donnez-les-moi tous deux !*

« *Faites que je remplisse mes engagements dans toute leur perfection, que personne ne s'occupe de moi, que je sois foulée aux pieds, oubliée comme un petit grain de sable. Je m'offre à vous, mon Bien-Aimé, afin que vous accomplissiez parfaitement en moi votre volonté sainte, sans que jamais les créatures y puissent mettre obstacle.* »

A la fin de ce beau jour, ce fut sans tristesse que je déposai, selon l'usage, ma couronne de roses aux pieds de la sainte Vierge ; je sentais que le temps n'emporterait pas mon bonheur...

La Nativité de Marie ! quelle belle fête pour devenir l'épouse de Jésus ! C'était la *petite* sainte Vierge d'un jour qui présentait sa *petite* fleur au *petit* Jésus. Ce jour-là, tout était *petit ;* excepté les grâces que j'ai reçues, excepté ma paix et ma joie en contemplant le soir les belles étoiles du firmament, en pensant que *bientôt* je m'envolerais au ciel pour m'unir à mon divin Epoux, au sein d'une allégresse éternelle.

Le 24 eut lieu la cérémonie de ma Prise de Voile. Cette fête fut tout entière *voilée* de larmes. Papa était trop malade pour venir bénir sa reine ; au dernier moment, Mgr Hugonin qui devait présider en fut empêché lui-même ; enfin, à cause de plusieurs autres circonstances, tout fut tristesse et amer-

tume... Cependant la paix, toujours la paix se trouvait pour moi au fond du calice. Ce jour-là, Jésus permit que je ne pusse retenir mes larmes... et mes larmes ne furent pas comprises... En effet, j'avais supporté sans pleurer des épreuves beaucoup plus grandes; mais alors, j'étais aidée d'une grâce puissante ; tandis que, le 24, Jésus me laissa à mes propres forces, et je montrai combien elles étaient petites.

Huit jours après ma Prise de Voile, notre cousine, Jeanne Guérin, épousa le Dr La Néele. Au parloir suivant, l'entendant parler des prévenances dont elle entourait son mari, je sentis mon cœur tressaillir : « Il ne sera pas dit, pensai-je, qu'une femme du monde fera plus pour son époux, simple mortel, que moi pour mon Jésus bien-aimé. » Et, remplie d'une ardeur nouvelle, je m'efforçai plus que jamais de plaire en toutes mes actions à l'Epoux céleste, au Roi des rois qui avait bien voulu m'élever jusqu'à son alliance divine.

Ayant vu la lettre de faire-part du mariage, je m'amusai à composer l'invitation suivante que je lus aux novices, pour leur faire remarquer ce qui m'avait tant frappée moi-même : combien la gloire des unions de la terre est peu de chose, comparée aux titres d'une épouse de Jésus :

Le Dieu Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre, souverain Dominateur du monde, et la Très Glorieuse Vierge Marie, Reine de la cour céleste, veulent bien vous faire part du mariage spirituel de leur auguste Fils, Jésus, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, avec la petite Thérèse Martin, maintenant Dame et Princesse des royaumes apportés en dot par son divin Epoux : l'Enfance de Jésus et sa Passion, d'où lui viennent ses titres de noblesse : de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face.

N'ayant pu vous inviter à la fête des Noces qui a été célébrée sur la Montagne du Carmel, le 8 septembre 1890, — la cour céleste y étant seule admise — vous êtes néanmoins priés de vous rendre au Retour de Noces qui aura lieu Demain, jour de l'Eternité, auquel

jour Jésus, Fils de Dieu, viendra sur les nuées du ciel, dans l'éclat de sa majesté, pour juger les vivants et les morts.

L'heure étant encore incertaine, vous êtes invités à vous tenir prêts et à veiller.

L'année qui suivit ma profession, je reçus de grandes grâces pendant la retraite générale. Ordinairement les retraites prêchées me sont très pénibles ; mais cette fois il en fut autrement. Je m'y étais préparée par une neuvaine fervente, il me semblait que j'allais tant souffrir ! Le Révérend Père, disait-on, s'entendait plutôt à convertir les pécheurs qu'à faire avancer les âmes religieuses. Eh bien, je suis donc une grande pécheresse, car le bon Dieu se servit de ce saint religieux pour me consoler.

J'avais alors des peines intérieures de toutes sortes que je me sentais incapable de dire ; et voilà que mon âme se dilata parfaitement, je fus comprise d'une façon merveilleuse et même devinée. Le Père me lança à pleines voiles sur les flots de la confiance et de l'amour qui m'attiraient si fort, mais sur lesquels je n'osais avancer. Il me dit que mes fautes ne faisaient pas de peine au bon Dieu : « En ce moment, ajouta-t-il, je tiens sa place auprès de vous ; eh bien, je vous affirme de sa part qu'il est très content de votre âme. »

Oh ! que je fus heureuse en écoutant ces consolantes paroles ! Jamais je n'avais entendu dire que les fautes pouvaient ne pas faire de peine au bon Dieu. Cette assurance me combla de joie ; elle me fit supporter patiemment l'exil de la vie. C'était bien là, d'ailleurs, l'écho de mes pensées intimes. Oui, je croyais depuis longtemps que le Seigneur est plus tendre qu'une mère, et je connais à fond plus d'un cœur de mère ! Je sais qu'une mère est toujours prête à pardonner les petites indélicatesses involontaires de son enfant. Que de fois n'en ai-je pas fait la douce expérience ! Nul reproche ne m'aurait autant touchée qu'une seule de vos caresses ; je suis

d'une nature telle que la crainte me fait reculer : avec l'amour, non seulement j'avance, mais je vole !

Deux mois après cette retraite bénie, notre vénérée Fondatrice, Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, quitta notre petit Carmel pour entrer au Carmel des Cieux.

Mais, avant de vous parler de mes impressions au moment de sa mort, je veux, ma Mère, vous dire mon bonheur d'avoir vécu plusieurs années avec une sainte non point inimitable, mais sanctifiée par des vertus cachées et ordinaires. Plus d'une fois j'ai reçu d'elle de grandes consolations.

Un dimanche, en entrant à l'infirmerie pour lui faire ma petite visite, je trouvai près d'elle deux sœurs anciennes ; je me retirais discrètement, lorsqu'elle m'appela et me dit d'un air inspiré : « Attendez, ma petite fille, j'ai seulement un mot à vous dire : vous me demandez toujours un bouquet spirituel, eh bien, aujourd'hui, je vous donne celui-ci : « *Servez Dieu avec paix et avec joie ; rappelez-vous, mon enfant, que notre Dieu est le Dieu de la paix.* »

Après l'avoir simplement remerciée, je sortis, émue jusqu'aux larmes et convaincue que le bon Dieu lui avait révélé l'état de mon âme. Ce jour-là, j'étais extrêmement éprouvée, presque triste, dans une nuit telle que je ne savais plus si j'étais aimée de Dieu. Mais la joie et la consolation qui remplacèrent ces ténèbres, vous les devinez, ma Mère chérie...

Le dimanche suivant, je voulus savoir quelle révélation Mère Geneviève avait eue ; elle m'assura n'en avoir reçu aucune. Alors mon admiration fut plus grande encore, voyant à quel degré éminent Jésus vivait en son âme et la faisait agir et parler. Ah ! cette sainteté-là me paraît la plus vraie, la plus *sainte ;* c'est elle que je désire, car il ne s'y rencontre aucune illusion.

Le jour où cette vénérée Mère quitta l'exil pour la patrie, je reçus une grâce toute particulière. C'était la première fois que j'assistais à une mort ; vraiment ce spectacle était ravissant ! Mais pendant les deux heures que je passai au pied du lit de la sainte mourante, une espèce d'insensibilité s'était emparée de moi ; j'en éprouvais de la peine, lorsqu'au moment même de la naissance au ciel de notre Mère, ma disposition intérieure changea complètement. En un clin d'œil, je me sentis remplie d'une joie et d'une ferveur indicibles, comme si l'âme bienheureuse de notre sainte Mère m'eût donné, à cet instant, une partie de la félicité dont elle jouissait déjà ; car je suis bien persuadée qu'elle est allée droit au ciel.

Pendant sa vie, je lui dis un jour : « O ma Mère, vous n'irez pas en purgatoire. — Je l'espère ! » me répondit-elle avec douceur. Certainement le bon Dieu n'a pu tromper une espérance si remplie d'humilité ; toutes les faveurs que nous avons reçues en sont la preuve.

Chaque sœur s'empressa de réclamer quelque relique de notre Mère vénérée ; et vous savez, ma Mère, celle que je conserve précieusement. Pendant son agonie, je remarquai une larme qui scintillait à sa paupière comme un beau diamant. Cette larme, la dernière de toutes celles qu'elle répandit sur la terre, ne tomba pas ; je la vis encore briller lorsque sa dépouille mortelle fut exposée au chœur. Alors, prenant un petit linge fin, j'osai m'approcher le soir, sans être vue de personne, et j'ai maintenant le bonheur de posséder la dernière larme d'une sainte.

Je n'attache pas d'importance à mes rêves, d'ailleurs j'en ai rarement de symboliques, et je me demande même comment il se fait que, pensant toute la journée au bon Dieu, je ne m'en occupe pas davantage pendant mon sommeil. Ordinairement je rêve les bois, les fleurs, les ruisseaux et la mer. Presque toujours je vois de jolis petits enfants, j'attrape

des papillons et des oiseaux comme jamais je n'en ai vu. Si mes rêves ont une apparence poétique, vous voyez, ma Mère, qu'ils sont loin d'être mystiques.

Une nuit, après la mort de Mère Geneviève, j'en fis un plus consolant. Cette sainte Mère donnait à chacune de nous quelque chose qui lui avait appartenu. Quand vint mon tour, je croyais ne rien recevoir, car ses mains étaient vides. Me regardant alors avec tendresse, elle me dit par trois fois : « *A vous, je laisse mon cœur.* »

Un mois après cette mort si précieuse devant Dieu, c'est-à-dire dans les derniers jours de l'année 1891, l'épidémie de l'influenza sévit dans la communauté ; je ne fus que légèrement atteinte et restai debout avec deux autres sœurs. Il est impossible de se figurer l'état navrant de notre Carmel en ces jours de deuil. Les plus malades étaient soignées par celles qui se traînaient à peine ; la mort régnait partout, et lorsqu'une de nos sœurs avait rendu le dernier soupir, il fallait, hélas ! l'abandonner aussitôt.

Le jour de mes 19 ans fut attristé par la mort de notre vénérée Mère Sous-Prieure ; je l'assistai avec l'infirmière pendant son agonie. Cette mort fut bientôt suivie de deux autres. Je me trouvais seule alors à la sacristie et je me demande comment j'ai pu suffire à tout.

Un matin, au signal du réveil, j'eus le pressentiment que sœur Madeleine n'était plus. Le dortoir [1] se trouvait dans une obscurité complète ; personne ne sortait des cellules. Je me décidai pourtant à pénétrer dans celle de sœur Madeleine que je vis, en effet, habillée et couchée sur sa paillasse dans l'immobilité de la mort. Je n'eus pas la moindre frayeur, et, courant à la sacristie, j'apportai bien vite un cierge, et lui mis sur la tête une couronne de roses. Au milieu de cet

[1] Corridor sur lequel donnent les portes des cellules.

abandon, je sentais la main du bon Dieu, son Cœur qui veillait sur nous ! C'était sans effort que nos chères sœurs passaient à une vie meilleure ; une expression de joie céleste se répandait sur leur visage, elles semblaient reposer dans un doux sommeil.

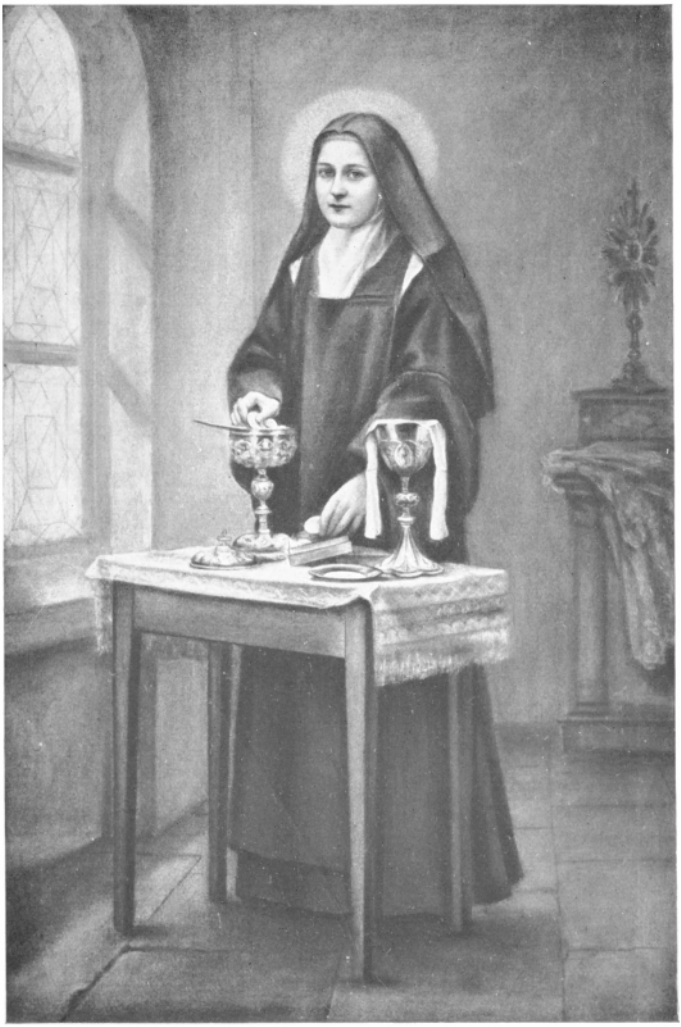
Pendant ces longues semaines d'épreuves, je pus avoir l'ineffable consolation de faire tous les jours la sainte communion. Ah ! que c'était doux ! Jésus me gâta longtemps, plus longtemps que ses fidèles épouses. Après l'influenza, il voulut venir à moi quelques mois encore, sans que la communauté partageât mon bonheur. Je n'avais pas demandé cette exception, mais j'étais bien heureuse de m'unir chaque jour à mon Bien-Aimé.

Je l'étais aussi de pouvoir toucher aux vases sacrés, de préparer les petits langes destinés à recevoir Jésus. Je sentais qu'il me fallait être bien fervente, et je me rappelais souvent cette parole adressée à un saint diacre : « *Soyez saint, vous qui touchez les vases du Seigneur* [1]. »

Que vous dirai-je, ma Mère, de mes actions de grâces en ce temps-là et toujours ? Il n'y a pas d'instants où je sois moins consolée ! Et n'est-ce pas bien naturel, puisque je ne désire pas recevoir la visite de Notre-Seigneur pour ma satisfaction, mais uniquement pour son plaisir à lui ?

Je me représente mon âme comme un terrain libre, et je demande à la sainte Vierge d'en ôter les décombres, qui sont les imperfections ; ensuite je la supplie de dresser elle-même une vaste tente digne du ciel, et de l'orner de ses propres parures. Puis j'invite tous les Anges et les Saints à venir chanter des cantiques d'amour. Il me semble alors que Jésus est content de se voir si magnifiquement reçu ; et moi, je partage sa joie. Tout cela n'empêche pas les distractions et le

[1] Is., LII, 11.



LA B^se^ THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

PRÉPARANT LES VASES SACRÉS LORSQU'ELLE ÉTAIT SACRISTINE.

(D'après une photographie de juin 1896.)

sommeil de venir m'importuner ; aussi n'est-il pas rare que je prenne la résolution de continuer mon action de grâces la journée entière, puisque je l'ai si mal faite au chœur.

Vous voyez, ma Mère chérie, que je suis loin de marcher par la voie de la crainte ; je sais toujours trouver le moyen d'être heureuse et de profiter de mes misères. Notre-Seigneur lui-même m'encourage dans ce chemin. Une fois, contrairement à mon habitude, je me sentais troublée en me rendant à la sainte Table. Depuis plusieurs jours le nombre des hosties n'étant pas suffisant, je n'en recevais qu'une parcelle ; et, ce matin-là, je fis cette réflexion bien peu fondée : « Si je ne reçois aujourd'hui que la moitié d'une hostie, je vais croire que Jésus vient comme à regret dans mon cœur ! » Je m'approche... O bonheur ! le prêtre, s'arrêtant, me donna *deux hosties bien séparées !* N'était-ce pas une douce réponse ?

O ma Mère, que j'ai de sujets d'être reconnaissante envers Dieu ! Je vais vous faire encore une naïve confidence : Le Seigneur m'a montré la même miséricorde qu'au roi Salomon. Tous mes désirs ont été satisfaits ; non seulement mes désirs de perfection, mais encore ceux dont je comprenais la vanité sans l'avoir expérimentée. Vous ayant toujours regardée comme mon idéal, je voulais vous ressembler en tout. Vous voyant peindre de charmantes miniatures et composer de belles poésies, je pensais que je serais heureuse de savoir peindre aussi [1], de pouvoir exprimer mes pensées en vers et

[1] Ce désir, Thérèse le gardait depuis son enfance.

« J'avais dix ans, racontera-t-elle plus tard, le jour où mon père apprit à Céline qu'il allait lui faire donner des leçons de peinture, j'étais là et j'enviais son bonheur. Papa me dit : « Et toi, ma petite reine, cela te ferait-il plaisir aussi d'apprendre le dessin ? » J'allais répondre un oui bien joyeux, quand Marie fit remarquer que je n'avais pas les mêmes dispositions que Céline. Elle eut vite gain de cause : et moi, pensant que c'était là une bonne occasion d'offrir un grand sacrifice à Jésus, je gardai le silence. Je désirais avec tant d'ardeur apprendre le dessin que je me demande encore aujourd'hui comment j'eus la force de me taire. »

de faire du bien autour de moi. Cependant je n'aurais pas voulu demander ces dons naturels, et mes désirs restaient cachés au fond de mon cœur.

Jésus, caché lui aussi dans ce pauvre petit cœur, se plut à lui montrer une fois de plus le néant de ce qui passe. Au grand étonnement de la communauté, je réussis plusieurs travaux de peinture, je composai des poésies, il me fut donné de faire du bien à quelques âmes. Et de même que *Salomon se tournant vers les ouvrages de ses mains, où il avait pris une peine si inutile, vit que tout est vanité et affliction d'esprit sous le soleil* [1], je reconnus, par expérience, que le seul bonheur de la terre consiste à se cacher, à rester dans une totale ignorance des choses créées. Je compris que, sans l'amour, toutes les œuvres ne sont que néant, même les plus éclatantes. Au lieu de me faire du mal, de blesser mon âme, les dons que le Seigneur m'a prodigués me portent vers lui, je vois qu'il est seul immuable, seul capable de combler mes immenses désirs.

Mais, puisque je suis sur le chapitre de mes désirs, il en est d'un autre genre que le divin Maître s'est plu à combler encore : désirs enfantins, semblables à celui *de la neige* de ma prise d'habit. Vous savez, ma Mère, combien j'aime les fleurs. En me faisant prisonnière à quinze ans, je renonçai pour toujours au bonheur de courir dans les campagnes émaillées des trésors du printemps. Eh bien, jamais je n'ai possédé plus de fleurs que depuis mon entrée au Carmel !

Il est d'usage dans le monde que les fiancés offrent de jolis bouquets à leurs fiancées ; Jésus ne l'oublia pas... Je reçus à foison pour son autel des bleuets, des coquelicots, de grandes pâquerettes, toutes les fleurs qui me ravissent le plus. Une

[1] Eccles., II, 11.

petite fleurette de mes amies, la nielle des blés, avait seule manqué au rendez-vous ; je souhaitais beaucoup la revoir, et voilà que dernièrement elle vint me sourire et me montrer que, dans les moindres choses comme dans les grandes, le bon Dieu donne le centuple dès cette vie aux âmes qui pour son amour ont tout quitté.

Un seul désir, le plus intime de tous et le plus irréalisable pour bien des motifs, me restait encore. Ce désir était l'entrée de Céline au Carmel de Lisieux. Cependant j'en avais fait l'entier sacrifice, confiant à Dieu seul l'avenir de ma sœur chérie. J'acceptais qu'elle partît au bout du monde, s'il le fallait, mais je voulais la voir comme moi l'épouse de Jésus. Ah ! que j'ai souffert en la sachant exposée dans le monde à des dangers qui m'avaient été inconnus ! Je puis dire que mon affection fraternelle ressemblait plutôt à un amour de mère, j'étais remplie de dévouement et de sollicitude pour son âme. Un certain jour, elle dut aller avec ma tante et mes cousines à une réunion mondaine. Je ne sais pourquoi j'en éprouvai plus de peine que jamais, et je versai un torrent de larmes, suppliant Notre-Seigneur *de l'empêcher de danser*... Ce qui arriva justement ! Il ne permit pas que sa petite fiancée pût danser ce soir-là — bien que d'habitude elle ne fût pas embarrassée pour le faire gracieusement. — Son cavalier s'en trouva lui-même incapable, il ne put faire autre chose que *marcher très religieusement avec mademoiselle*, au grand étonnement de toute l'assistance. Après quoi, ce pauvre monsieur s'esquiva tout honteux sans oser reparaître un seul instant de la soirée. Cette aventure, unique en son genre, me fit grandir en confiance et me montra clairement que le signe de Jésus était aussi posé sur le front de ma sœur bien-aimée.

Le 29 juillet de l'année dernière, le Seigneur rappela à lui notre bon père si éprouvé et si saint ! Pendant les deux ans

qui précédèrent sa mort, mon oncle le gardait près de lui, comblant sa douloureuse vieillesse de toutes sortes d'égards. Mais à cause de son état d'infirmité et d'impuissance, nous ne le vîmes qu'une seule fois au parloir pendant tout le cours de sa maladie. Ah! quelle entrevue! Vous vous en souvenez, ma Mère! Au moment de nous séparer, comme nous lui disions au revoir, il leva les yeux et, nous montrant du doigt le ciel, il resta ainsi bien longtemps, n'ayant pour traduire sa pensée que cette seule parole prononcée d'une voix pleine de larmes : « *Au ciel!!!* »

Ce beau ciel étant devenu son partage, les liens qui retenaient dans le monde *son ange consolateur* se trouvaient rompus. Mais les anges ne restent pas sur la terre : lorsqu'ils ont accompli leur mission ils retournent aussitôt vers Dieu, c'est pour cela qu'ils ont des ailes! Céline essaya donc de voler au Carmel. Hélas! les difficultés semblaient insurmontables. Un jour, ses affaires s'embrouillant de plus en plus, je dis à Notre-Seigneur après la sainte communion : « Vous savez, mon Jésus, combien j'ai désiré que l'épreuve de mon père lui servît de purgatoire. Oh! que je voudrais savoir si mes vœux sont exaucés! Je ne vous demande pas de me parler, je vous demande seulement un signe : Vous connaissez l'opposition de Sœur*** à l'entrée de Céline; eh bien, si désormais elle n'y met plus d'obstacles, ce sera votre réponse, vous me direz par là que mon père est allé droit au ciel. »

O miséricorde infinie! condescendance ineffable! Le bon Dieu, qui tient en sa main le cœur des créatures et l'incline comme il veut, changea les dispositions de cette sœur. La première personne que je rencontrai aussitôt après l'action de grâces, ce fut elle-même qui, m'appelant les larmes aux yeux, me parla de l'entrée de Céline, ne me témoignant plus qu'un vif désir de la voir parmi nous! Et bientôt Monseigneur,

tranchant les dernières difficultés, vous permettait, ma Mère, sans la moindre hésitation, d'ouvrir nos portes à la petite colombe exilée [1].

Maintenant je n'ai plus aucun désir, si ce n'est d'aimer Jésus à la folie ! Oui, c'est l'AMOUR seul qui m'attire. Je ne désire plus la souffrance, ni la mort, et cependant je les chéris toutes deux ! Longtemps je les ai appelées comme des messagères de joie... J'ai possédé la souffrance et j'ai cru toucher le rivage du ciel ! J'ai cru, dès ma plus tendre jeunesse, que *la petite fleur* serait cueillie en son printemps ; aujourd'hui, c'est l'abandon seul qui me guide, je n'ai point d'autre boussole. Je ne sais plus rien demander avec ardeur, excepté l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu sur mon âme. Je puis dire ces paroles du cantique de notre Père saint Jean de la Croix :

Dans le cellier intérieur
De mon Bien-Aimé, j'ai bu... et quand je suis sortie,
Dans toute cette plaine
Je ne connaissais plus rien,
Et je perdis le troupeau que je suivais auparavant.

Mon âme s'est employée
Avec toutes ses ressources à son service ;
Je ne garde plus de troupeau,
Je n'ai plus d'autre office,
Car maintenant *tout mon exercice est d'*AIMER.

Ou bien encore :

Depuis que j'en ai l'expérience,
L'*amour* est si puissant en œuvres
Qu'il sait tirer profit de tout,
Du bien et du mal qu'il trouve en moi,
Et transformer mon âme en soi.

[1] Ce fut le 14 septembre 1894. *Céline* devint *Sr Geneviève de la Sainte-Face.*

O ma Mère, qu'elle est douce la voie de *l'amour !* Sans doute on peut tomber, on peut commettre des infidélités ; mais l'amour, sachant *tirer profit de tout,* a bien vite consumé *tout* ce qui peut déplaire à Jésus, ne laissant plus au fond du cœur qu'une humble et profonde paix.

Ah ! que de lumières n'ai-je pas puisées dans les œuvres de saint Jean de la Croix ! A l'âge de dix-sept et dix-huit ans je n'avais pas d'autre nourriture. Mais plus tard, les auteurs spirituels me laissèrent tous dans l'aridité ; et je suis encore dans cette disposition. Si j'ouvre un livre, même le plus beau, le plus touchant, mon cœur se serre aussitôt et je lis sans pouvoir comprendre ; ou, si je comprends, mon esprit s'arrête sans pouvoir méditer.

Dans cette impuissance, l'Ecriture sainte et l'Imitation viennent à mon secours ; en elles je trouve une manne cachée, solide et pure. Mais c'est par-dessus tout l'Evangile qui m'entretient pendant mes oraisons ; là je puise tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux. Je comprends et je sais par expérience *que le royaume de Dieu est au dedans de nous* [1]. Jésus n'a pas besoin de livres ni de docteurs pour instruire les âmes ; lui, le Docteur des docteurs, enseigne sans bruit de paroles. Jamais je ne l'ai entendu parler ; mais je sais qu'il est en moi. A chaque instant, il me guide et m'inspire ; j'aperçois, juste au moment où j'en ai besoin, des clartés inconnues jusque-là. Ce n'est pas le plus souvent aux heures de prière qu'elles brillent à mes yeux, mais au milieu des occupations de la journée.

O ma Mère, après tant de grâces, ne puis-je pas chanter avec le Psalmiste *que le Seigneur est bon, que sa miséricorde est éternelle* [2] ! Il me semble que si toutes les créatures rece-

[1] Lucæ, XVII, 21. — [2] Ps. CXII, 1.

vaient les mêmes faveurs, Dieu ne serait craint de personne, mais *aimé* jusqu'à l'excès ; par amour, et non pas en tremblant, jamais aucune âme ne commettrait la moindre faute volontaire.

Mais enfin, je comprends que toutes les âmes ne peuvent pas se ressembler ; il faut qu'il y en ait de différentes familles, afin d'honorer spécialement chacune des perfections divines. A moi, il a donné sa MISÉRICORDE INFINIE, et c'est à travers ce miroir ineffable que je contemple ses autres attributs. Alors tous m'apparaissent rayonnants d'AMOUR : *la justice* même, plus que les autres peut-être, me semble revêtue *d'amour*. Quelle douce joie de penser que le Seigneur est juste, c'est-à-dire qu'il tient compte de nos faiblesses, qu'il connaît parfaitement la fragilité de notre nature ! De quoi donc aurais-je peur ? Le bon Dieu infiniment juste qui daigne pardonner avec tant de miséricorde les fautes de l'enfant prodigue, ne doit-il pas être *juste* aussi envers moi *qui suis toujours avec lui* [1] ?

En l'année 1895, j'ai reçu la grâce de comprendre plus que jamais combien Jésus désire être aimé. Pensant un jour aux âmes qui s'offrent comme victimes à la justice de Dieu, afin de détourner, en les attirant sur elles, les châtiments réservés aux pécheurs, je trouvai cette offrande grande et généreuse, mais j'étais bien loin de me sentir portée à la faire.

« O mon divin Maître ! m'écriai-je au fond de mon cœur, n'y aura-t-il que votre justice à recevoir des hosties d'holocauste ? *Votre amour miséricordieux* n'en a-t-il pas besoin lui aussi ? De toutes parts il est méconnu, rejeté... les cœurs auxquels vous désirez le prodiguer se tournent vers les créatures, leur demandant le bonheur avec une misérable affection d'un instant, au lieu de se jeter dans vos bras et d'accepter la délicieuse fournaise de votre amour infini.

[1] Lucæ, xv, 31.

« O mon Dieu, votre amour méprisé va-t-il rester en votre Cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant comme VICTIMES D'HOLOCAUSTE A VOTRE AMOUR, vous les consumeriez rapidement, que vous seriez heureux de ne point comprimer les flammes de tendresse infinie qui sont renfermées en vous.

« Si votre justice aime à se décharger, elle qui ne s'étend que sur la terre, combien plus votre amour miséricordieux désire-t-il embraser les âmes, puisque *votre miséricorde s'élève jusqu'aux cieux* [1] ! O Jésus, que ce soit moi cette heureuse victime, consumez votre petite hostie par le feu du divin amour. »

Ma Mère, vous qui m'avez permis de m'offrir ainsi au bon Dieu, vous savez les flammes, ou plutôt les océans de grâces qui vinrent inonder mon âme, aussitôt après ma donation du 9 juin 1895... Ah ! depuis ce jour, l'amour me pénètre et m'environne ; à chaque instant, cet *amour miséricordieux* me renouvelle, me purifie et ne laisse en mon cœur aucune trace de péché. Non, je ne puis craindre le purgatoire ; je sais que je ne mériterais même pas d'entrer avec les âmes saintes dans ce lieu d'expiation ; mais je sais aussi que le feu de l'amour est plus sanctifiant que celui du purgatoire, je sais que Jésus ne peut vouloir pour nous de souffrances inutiles, et qu'il ne m'inspirerait pas les désirs que je ressens s'il ne voulait les combler. . . . . .

Voilà, ma Mère bien-aimée, tout ce que je puis vous dire de la vie de votre petite Thérèse. Vous connaissez bien mieux, par vous-même, ce qu'elle est et ce que Jésus a fait pour elle ; aussi vous me pardonnerez d'avoir beaucoup abrégé l'histoire de sa vie religieuse.

Comment s'achèvera-t-elle, cette « Histoire d'une petite fleur blanche » ?...

[1] Ps. XXXV, 5.

Peut-être la petite fleur sera-t-elle cueillie dans sa fraîcheur ou bien transplantée sur d'autres rivages... Je l'ignore ; mais ce dont je suis certaine, c'est que la miséricorde du bon Dieu l'accompagnera toujours, c'est que jamais elle ne cessera de bénir la Mère qui l'a donnée à Jésus.

Eternellement elle se réjouira d'être une des fleurs de sa couronne, éternellement elle chantera avec cette Mère chérie le cantique toujours nouveau de l'amour et de la reconnaissance...



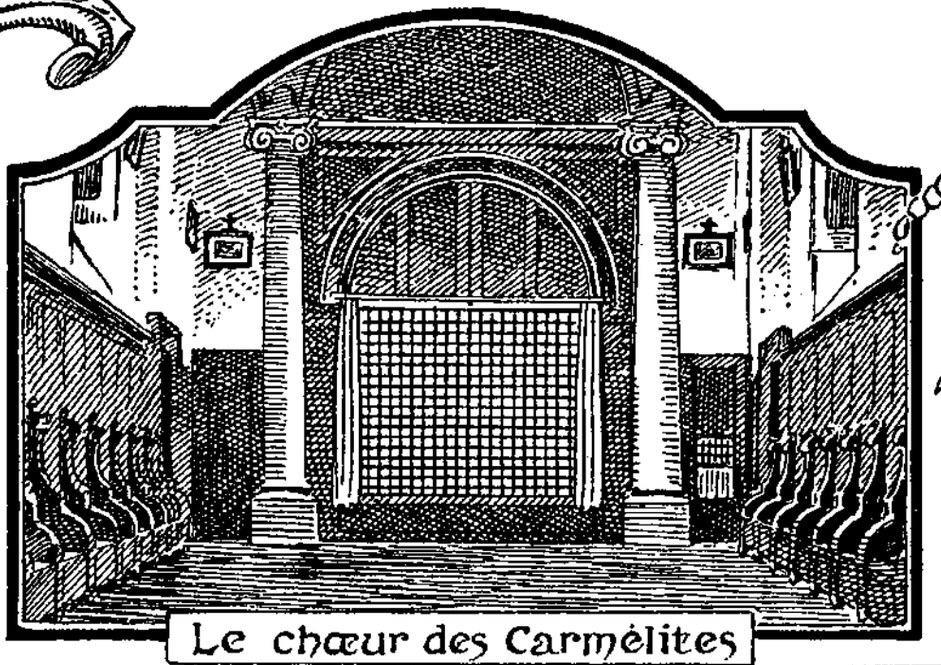
TA FORCE EST DANS LE REPOS ET LA CONFIANCE. Is., XXX, 15

CHAPITRE IX[1]

L'Ascenseur divin. — Premières invitations aux joies éternelles. — La nuit obscure. — La Table des pécheurs. — Comment cet ange de la terre comprend la charité fraternelle. — Une grande victoire. — Un soldat déserteur.

MÈRE vénérée, vous m'avez témoigné le désir que j'achève avec vous de chanter les miséricordes du Seigneur. Je ne veux pas raisonner, mais je ne puis

[1] Ce chapitre et le suivant sont adressés à la Révérende Mère Marie de Gonzague.



Le chœur des Carmélites

m'empêcher de rire en prenant de nouveau la plume pour vous raconter des choses que vous savez aussi bien que moi ; enfin j'obéis. Je ne veux pas chercher quelle utilité peut avoir ce manuscrit ; je vous l'avoue, ma Mère, si vous le brûliez sous mes yeux, avant même de l'avoir lu, je n'en éprouverais aucune peine.

Dans la communauté, on croit généralement que vous m'avez gâtée de toute façon depuis mon entrée au Carmel ; mais *l'homme ne voit que l'apparence, c'est Dieu qui lit au fond des cœurs* [1]. O ma Mère, je vous remercie de ne m'avoir pas ménagée ; Jésus savait bien qu'il fallait à sa petite fleur l'eau vivifiante de l'humiliation, elle était trop faible pour prendre racine sans ce moyen, et c'est à vous qu'elle doit cet inestimable bienfait.

Depuis quelques mois, le divin Maître a changé complètement sa manière de faire pousser sa petite fleur : la trouvant sans doute assez arrosée, il la laisse maintenant grandir sous les rayons bien chauds d'un soleil éclatant. Il ne veut plus pour elle que son sourire, qu'il lui donne encore par vous, ma Mère vénérée. Ce doux soleil, loin de flétrir la petite fleur, la fait croître merveilleusement. Au fond de son calice, elle conserve les précieuses gouttes de rosée qu'elle a reçues autrefois ; et ces précieuses gouttes lui rappelleront toujours qu'elle est petite et faible. Toutes les créatures pourraient se pencher vers elle, l'admirer, l'accabler de leurs louanges ; cela n'ajouterait jamais une ombre de vaine satisfaction à la véritable joie qu'elle savoure en son cœur, se voyant aux yeux de Dieu un pauvre petit néant, rien de plus.

En disant que tous les compliments me laisseraient insensible, je ne veux pas parler, ma Mère, de l'amour et de la confiance que vous me témoignez ; j'en suis au contraire bien

[1] I Reg., XVI, 7.

touchée, mais je sens que je n'ai rien à craindre, je puis en jouir maintenant à mon aise, rapportant au Seigneur ce qu'il a bien voulu mettre de bon en moi. S'il lui plaît de me faire paraître meilleure que je ne le suis, cela ne me regarde pas, il est libre d'agir comme il veut.

Mon Dieu, que les voies par lesquelles vous conduisez les âmes sont différentes! Dans la vie des Saints, nous en voyons un grand nombre qui n'ont rien laissé d'eux après leur mort : pas le moindre souvenir, pas le moindre écrit. Il en est d'autres, au contraire, comme notre Mère sainte Thérèse, qui ont enrichi l'Eglise de leur doctrine sublime, ne craignant pas *de révéler les secrets du Roi* [1], afin qu'il soit plus connu, plus aimé des âmes. Laquelle de ces deux manières plaît le mieux à Notre-Seigneur? Il me semble qu'elles lui sont également agréables.

Tous les bien-aimés de Dieu ont suivi le mouvement de l'Esprit-Saint qui a fait écrire au prophète : « *Dites au juste que tout est bien* [2]. » Oui, tout est bien lorsqu'on ne recherche que la volonté divine; c'est pour cela que moi, pauvre petite fleur, j'obéis à Jésus en essayant de faire plaisir à celle qui me le représente ici-bas.

Vous le savez, ma Mère, mon désir a toujours été de devenir sainte; mais hélas! j'ai toujours constaté, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il existe entre eux et moi la même différence que nous voyons dans la nature entre une montagne dont le sommet se perd dans les nuages, et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants.

Au lieu de me décourager, je me suis dit : « Le bon Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables; je puis donc, malgré ma petitesse, aspirer à la sainteté. Me grandir, c'est impossible! Je dois me supporter telle que je suis, avec mes imperfections

[1] Tob., XII, 7. — [2] Is., III, 10.

sans nombre ; mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions : maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier ; chez les riches, un ascenseur le remplace avantageusement. Moi, je voudrais aussi trouver *un ascenseur* pour m'élever jusqu'à Jésus ; car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection. »

Alors j'ai demandé aux Livres saints l'indication de *l'ascenseur*, objet de mon désir ; et j'ai lu ces mots sortis de la bouche même de la Sagesse éternelle : « *Si quelqu'un est* TOUT PETIT, *qu'il vienne à moi* [1]. » Je me suis donc approchée de Dieu, devinant bien que j'avais découvert ce que je cherchais ; voulant savoir encore ce qu'il ferait au *tout petit*, j'ai continué mes recherches et voici ce que j'ai trouvé : « *Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein, et je vous balancerai sur mes genoux* [2]. »

Ah ! jamais paroles plus tendres, plus mélodieuses ne sont venues réjouir mon âme. *L'ascenseur* qui doit m'élever jusqu'au ciel, *ce sont vos bras, ô Jésus !* Pour cela je n'ai pas besoin de grandir, il faut au contraire que je reste petite, que je le devienne de plus en plus. O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente, et moi je veux chanter vos miséricordes ! *Vous m'avez instruite dès ma jeunesse, et jusqu'à présent j'ai annoncé vos merveilles ; je continuerai de les publier dans l'âge le plus avancé* [3].

Quel sera-t-il pour moi cet âge avancé ? Il me semble que ce pourrait être aussi bien maintenant que plus tard : deux mille ans ne sont pas plus aux yeux du Seigneur que vingt ans... qu'un seul jour !

[1] Prov., IX, 4. — [2] Is., LXVI, 13. — [3] Ps. LXX, 18.

Mais ne croyez pas, ma Mère, que votre enfant désire vous quitter, estimant comme une plus grande grâce de mourir à l'aurore plutôt qu'au déclin du jour; ce qu'elle estime, ce qu'elle désire uniquement, c'est de faire plaisir à Jésus. Maintenant qu'il semble s'approcher d'elle pour l'attirer au séjour de la gloire, son cœur se réjouit; elle le sait, elle l'a compris, le bon Dieu n'a besoin de personne, encore moins d'elle que des autres, pour faire du bien sur la terre.

En attendant, ma Mère vénérée, je connais votre volonté : vous désirez que j'accomplisse près de vous une mission bien douce, bien facile; et cette mission je l'achèverai du haut des cieux. Vous m'avez dit, comme Jésus à saint Pierre : « *Pais mes agneaux* »; et moi, je me suis étonnée, je me suis trouvée trop petite, je vous ai suppliée de faire paître vous-même vos petits agneaux et de me garder par grâce avec eux. Répondant un peu à mon juste désir, vous m'avez plutôt nommée leur première compagne que leur maîtresse [1], me commandant toutefois de les conduire dans les pâturages fertiles et ombragés, de leur indiquer les herbes les meilleures et les plus fortifiantes, de leur désigner avec soin les fleurs brillantes, mais empoisonnées, auxquelles ils ne doivent jamais toucher sinon pour les écraser sous leurs pas.

Ma Mère, comment se fait-il que ma jeunesse, mon inexpérience ne vous aient point effrayée? Comment ne craignez-vous pas que je laisse égarer vos agneaux? En agissant ainsi, peut-être vous êtes-vous rappelé que souvent le Seigneur se plaît à donner la sagesse aux plus petits.

Sur la terre, elles sont bien rares les âmes qui ne mesurent pas la puissance divine à leurs courtes pensées! Le monde veut bien que, partout ici-bas, il y ait des exceptions; seul, le

[1] Elle exerçait la charge de maîtresse des novices, sans en porter le titre.

bon Dieu n'a pas le droit d'en faire. Depuis longtemps, je le sais, cette manière de mesurer l'expérience aux années se pratique parmi les humains ; car, en son adolescence, le saint roi David chantait au Seigneur : « *Je suis jeune et méprisé.* » Dans le même psaume cependant il ne craint pas de dire : « *Je suis devenu plus prudent que les vieillards, parce que j'ai recherché votre volonté. Votre parole est la lampe qui éclaire mes pas ; je suis prêt à accomplir vos ordonnances, et je ne suis troublé de rien* [1]. »

Vous n'avez pas même jugé imprudent, ma Mère, de me dire un jour que le divin Maître illuminait mon âme et me donnait l'expérience des années. Je suis trop petite maintenant pour avoir de la vanité, je suis trop petite encore pour savoir tourner de belles phrases afin de laisser croire que j'ai beaucoup d'humilité ; j'aime mieux convenir simplement *que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses* [2] ; et la plus grande, c'est de m'avoir montré ma petitesse, mon impuissance à tout bien.

Mon âme a connu bien des genres d'épreuves, j'ai beaucoup souffert ici-bas ! Dans mon enfance, je souffrais avec tristesse ; aujourd'hui, c'est dans la paix et la joie que je savoure tous les fruits amers. Pour ne pas sourire en lisant ces pages, il faut, je l'avoue, que vous me connaissiez à fond, ma Mère chérie ; car est-il une âme apparemment moins éprouvée que la mienne ? Ah ! si le martyre que je souffre depuis un an apparaissait aux regards, quel étonnement ! Puisque vous le voulez, je vais essayer de l'écrire ; mais il n'y a pas de termes pour expliquer ces choses, et je serai toujours au-dessous de la réalite.

Au carême de l'année dernière, je me trouvai plus forte que

[1] Ps. CXVIII, 141, 100, 105, 106. — [2] Lucæ, I, 49.

jamais, et cette force, malgré le jeûne que j'observais dans toute sa rigueur, se maintint parfaitement jusqu'à Pâques ; lorsque le jour du Vendredi Saint, à la première heure, Jésus me donna l'espoir d'aller bientôt le rejoindre dans son beau ciel. Oh ! qu'il m'est doux ce souvenir !

Le jeudi soir, n'ayant pas obtenu la permission de rester au Tombeau la nuit entière, je rentrai à minuit dans notre cellule. A peine ma tête se posait-elle sur l'oreiller, que je sentis un flot monter en bouillonnant jusqu'à mes lèvres, je crus que j'allais mourir et mon cœur se fendit de joie. Cependant, comme je venais d'éteindre notre petite lampe, je mortifiai ma curiosité jusqu'au matin et m'endormis paisiblement.

A cinq heures, le signal du réveil étant donné, je pensai tout de suite que j'avais quelque chose d'heureux à apprendre ; et, m'approchant de la fenêtre, je le constatai bientôt en trouvant notre mouchoir rempli de sang. O ma Mère, quelle espérance ! J'étais intimement persuadée que mon Bien-Aimé, en ce jour anniversaire de sa mort, me faisait entendre un premier appel, comme un doux et lointain murmure qui m'annonçait son heureuse arrivée.

Ce fut avec une grande ferveur que j'assistai à Prime, puis au Chapitre. J'avais hâte d'être aux genoux de ma Mère pour lui confier mon bonheur. Je ne ressentais pas la moindre fatigue, la moindre souffrance, aussi j'obtins facilement la permission de finir mon carême comme je l'avais commencé ; et, ce jour du Vendredi Saint, je partageai toutes les austérités du Carmel, sans aucun soulagement. Ah ! jamais ces austérités ne m'avaient semblé aussi délicieuses... l'espoir d'aller au ciel me transportait d'allégresse.

Le soir de cet heureux jour je rentrai pleine de joie dans notre cellule, et j'allais encore m'endormir doucement, lorsque mon bon Jésus me donna, comme la nuit précédente, le même signe de mon entrée prochaine dans l'éternelle vie. Je

jouissais alors d'une foi si vive, si claire, que la pensée du ciel faisait tout mon bonheur ; je ne pouvais croire qu'il y eût des impies n'ayant pas la foi, et me persuadais que, certainement, ils parlaient contre leur pensée en niant l'existence d'un autre monde.

Aux jours si lumineux du temps pascal, Jésus me fit comprendre qu'il y a réellement des âmes sans foi et sans espérance qui, par l'abus des grâces, perdent ces précieux trésors, source des seules joies pures et véritables. Il permit que mon âme fût envahie par les plus épaisses ténèbres et que la pensée du ciel, si douce pour moi depuis ma petite enfance, me devînt un sujet de combat et de tourment. La durée de cette épreuve n'était pas limitée à quelques jours, à quelques semaines ; voilà des mois que je la souffre, et j'attends encore l'heure de ma délivrance. Je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens ; mais c'est impossible ! Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité. Cependant je vais essayer de l'expliquer par une comparaison :

Je suppose que je suis née dans un pays environné d'épais brouillards ; jamais je n'ai contemplé le riant aspect de la nature, jamais je n'ai vu un seul rayon de soleil. Dès mon enfance, il est vrai, j'entends parler de ces merveilles, je sais que le pays où j'habite n'est pas ma patrie, qu'il en est un autre vers lequel je dois sans cesse aspirer. Ce n'est pas une histoire inventée par un habitant des brouillards, c'est une vérité indiscutable ; car le Roi de la patrie au brillant soleil est venu trente-trois ans dans le pays des ténèbres... Hélas ! *et les ténèbres n'ont point compris qu'il était la lumière du monde* [1].

Mais, Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière ! elle vous demande pardon pour ses frères incrédules, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez

[1] Joan., I, 5.

le pain de la douleur, elle s'assied pour votre amour à cette table remplie d'amertume, où les pauvres pécheurs prennent leur nourriture et d'où elle ne veut point se lever avant le signe de votre main. Mais ne peut-elle pas dire en son nom, au nom de ses frères coupables : « *Ayez pitié de nous, Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs* [1] » ? Renvoyez-nous justifiés ! Que tous ceux qui ne sont point éclairés du flambeau de la foi le voient luire enfin ! O mon Dieu, s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain des larmes, jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume ; la seule grâce que je vous demande, c'est de ne jamais vous offenser !

Je vous disais, ma Mère, que la certitude d'aller un jour loin de mon pays ténébreux m'avait été donnée dès mon enfance ; non seulement je croyais d'après ce que j'entendais dire, mais encore je sentais dans mon cœur, par des aspirations intimes et profondes, qu'une autre terre, une région plus belle, me servirait un jour de demeure stable, de même que le génie de Christophe Colomb lui faisait pressentir un nouveau monde. Quand, tout à coup, les brouillards qui m'environnent pénètrent dans mon âme et m'enveloppent de telle sorte, qu'il ne m'est plus possible même de retrouver en moi l'image si douce de ma patrie... Tout a disparu !...

Lorsque je veux reposer mon cœur, fatigué des ténèbres qui l'entourent, par le souvenir fortifiant d'une vie future et éternelle, mon tourment redouble. Il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des impies, me disent en se moquant de moi : « Tu rêves la lumière, une patrie embaumée, tu rêves la possession éternelle du Créateur de ces

[1] Lucæ, XVIII, 13.

merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards où tu languis ; avance !... avance !... réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant !... »

Mère bien-aimée, cette image de mon épreuve est aussi imparfaite que l'ébauche comparée au modèle ; cependant je ne veux pas en écrire plus long, je craindrais de blasphémer... j'ai peur même d'en avoir trop dit. Ah ! que Dieu me pardonne ! Il sait bien que, tout en n'ayant pas la jouissance de la foi, je m'efforce d'en faire les œuvres. J'ai prononcé plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie.

A chaque nouvelle occasion de combat, lorsque mon ennemi veut me provoquer, je me conduis en brave : sachant que c'est une lâcheté de se battre en duel, je tourne le dos à mon adversaire sans jamais le regarder en face ; puis je cours vers mon Jésus, je lui dis être prête à verser tout mon sang pour confesser qu'il y a un ciel, je lui dis être heureuse de ne pouvoir contempler sur la terre, avec les yeux de l'âme, ce beau ciel qui m'attend, afin qu'il daigne l'ouvrir pour l'éternité aux pauvres incrédules.

Aussi, malgré cette épreuve qui m'enlève tout sentiment de jouissance, je puis m'écrier encore : « *Seigneur, vous me comblez de joie par tout ce que vous faites* [1]. » Car est-il une joie plus grande que celle de souffrir pour votre amour ? Plus la souffrance est intense, moins elle paraît aux yeux des créatures, plus elle vous fait sourire, ô mon Dieu ! Et si, par impossible, vous deviez l'ignorer vous-même, je serais encore heureuse de souffrir, dans l'espérance que, par mes larmes, je pourrais empêcher ou réparer peut-être une seule faute commise contre la foi.

[1] Ps. XCI, 4.

Vous allez croire sans doute, ma Mère vénérée, que j'exagère un peu la nuit de mon âme. Si vous en jugez par les poésies que j'ai composées cette année, je dois vous paraître inondée de consolations, une enfant pour laquelle le voile de la foi s'est presque déchiré ! Et cependant... ce n'est plus un voile, c'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux et couvre le firmament étoilé !

Lorsque je chante le bonheur du ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie; car je chante simplement *ce que je veux croire.* Parfois, je l'avoue, un tout petit rayon de soleil éclaire ma sombre nuit, alors l'épreuve cesse un instant; mais ensuite, le souvenir de ce rayon, au lieu de me consoler, rend mes ténèbres plus épaisses encore.

Ah ! jamais je n'ai si bien senti que le Seigneur est doux et miséricordieux; il ne m'a envoyé cette lourde croix qu'au moment où je pouvais la porter; autrefois je crois bien qu'elle m'aurait jetée dans le découragement. Maintenant elle ne produit qu'une chose : enlever tout sentiment de satisfaction naturelle dans mon aspiration vers la patrie céleste.

Ma Mère, il me semble qu'à présent rien ne m'empêche de m'envoler : car je n'ai plus de grands désirs, si ce n'est celui d'aimer jusqu'à mourir d'amour... Je suis libre, je n'ai aucune crainte, même celle que je redoutais le plus, je veux dire la crainte de rester longtemps malade et par suite d'être à charge à la communauté. Si cela fait plaisir au bon Dieu, je consens volontiers à voir ma vie de souffrances, du corps et de l'âme, se prolonger des années. Oh ! non, je ne crains pas une longue vie, je ne refuse pas le combat : « *Le Seigneur est la roche où je suis élevée, qui dresse mes mains au combat et mes doigts à la guerre ; il est mon bouclier,*

j'espère en lui [1]. » Jamais je n'ai demandé à Dieu de mourir jeune ; il est vrai, je n'ai pas cessé de croire qu'il en serait ainsi, mais sans rien faire pour l'obtenir.

Souvent le Seigneur se contente du désir de travailler pour sa gloire ; et mes désirs, vous le savez, ma Mère, ont été bien grands ! Vous savez aussi que Jésus m'a présenté plus d'un calice amer par rapport à mes sœurs chéries ! Ah ! le saint roi David avait raison lorsqu'il chantait : « *Qu'il est bon, qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble dans une parfaite union* [2] *!* » Mais c'est au sein des sacrifices que cette union doit s'accomplir sur la terre. Non, ce n'est pas pour vivre avec mes sœurs que je suis venue dans ce Carmel béni ; je pressentais bien, au contraire, que ce devait être un sujet de grandes souffrances lorsqu'on ne veut rien accorder à la nature.

Comment peut-on dire qu'il est plus parfait de s'éloigner des siens ? A-t-on jamais reproché à des frères de combattre sur le même champ de bataille, de voler ensemble pour cueillir la palme du martyre ? Sans doute on a jugé avec raison qu'ils s'encouragent mutuellement ; mais aussi que le martyre de chacun devient celui de tous.

Ainsi en est-il dans la vie religieuse, que les théologiens appellent un martyre. En se donnant à Dieu, le cœur ne perd pas sa tendresse naturelle ; cette tendresse, au contraire, grandit en devenant plus pure et plus divine. C'est de cette tendresse que je vous aime, ma Mère, et que j'aime mes sœurs. Oui, je suis heureuse de combattre en famille pour la gloire du Roi des cieux ; mais je serais prête aussi à voler sur un autre champ de bataille, si le divin Général m'en exprimait le désir : un commandement ne serait pas nécessaire, mais un simple regard, un signe suffirait.

[1] Ps. CXLIII, 1, 2. — [2] Ps. CXXXII, 1.

Depuis mon entrée au Carmel, j'ai toujours pensé que, si Jésus ne m'emportait bien vite au ciel, le sort de la petite colombe de Noé serait le mien : qu'un jour le Seigneur, ouvrant la fenêtre de l'arche, me dirait de voler bien loin vers des rivages infidèles, portant avec moi la branche d'olivier. Cette pensée m'a fait planer plus haut que tout le créé.

Comprenant que, même au Carmel, il pouvait y avoir des séparations, j'ai voulu par avance habiter dans les cieux; j'ai accepté, non seulement de m'exiler au milieu d'un peuple inconnu, mais, ce qui m'était bien plus amer, j'ai accepté l'exil pour mes sœurs. Deux d'entre elles, en effet, furent demandées par le Carmel de Saïgon, que notre monastère avait fondé. Pendant quelque temps, il fut sérieusement question de les y envoyer. Ah ! je n'aurais pas voulu dire une parole pour les retenir, bien que mon cœur fût brisé à la pensée des épreuves qui les attendaient...

Maintenant tout est passé, les supérieurs ont mis des obstacles insurmontables à leur départ; à ce calice, je n'ai fait que tremper mes lèvres, juste le temps d'en goûter l'amertume.

Laissez-moi vous dire, ma Mère, pourquoi, si la sainte Vierge me guérit, je désire répondre à l'appel de nos Mères d'Hanoï. Il paraît que pour vivre dans les Carmels étrangers, il faut une vocation toute spéciale; beaucoup d'âmes s'y croient appelées sans l'être en effet. Vous m'avez dit, ma Mère, que j'avais cette vocation, et que ma santé seule mettait obstacle à son accomplissement.

Ah ! s'il me fallait un jour quitter mon berceau religieux, ce ne serait pas sans blessure. Je n'ai pas un cœur insensible; et c'est justement parce qu'il est capable de souffrir beaucoup, que je désire donner à Jésus tous les genres de souffrances qu'il pourrait supporter. Ici, je suis aimée de vous, ma Mère,

de toutes mes sœurs, et cette affection m'est bien douce : voilà pourquoi je rêve un monastère où je serais inconnue, où j'aurais à souffrir l'exil du cœur. Non, ce n'est pas dans l'intention de rendre service au Carmel d'Hanoï que je quitterais tout ce qui m'est cher, je connais trop mon incapacité ; mon seul but serait d'accomplir la volonté du bon Dieu et de me sacrifier pour lui au gré de ses désirs. Je sens bien que je n'aurais aucune déception ; car, lorsqu'on s'attend à une souffrance pure, on est plutôt surpris de la moindre joie ; et puis, la souffrance elle-même devient la plus grande des joies, quand on la recherche comme un précieux trésor.

Mais je suis malade maintenant, et je ne guérirai pas. Toutefois je reste dans la paix ; depuis longtemps je ne m'appartiens plus, je suis livrée totalement à Jésus... Il est donc libre de faire de moi tout ce qui lui plaira. Il m'a donné l'attrait d'un exil complet, il m'a demandé si je consentais à boire ce calice : aussitôt je l'ai voulu saisir, mais lui, retirant sa main, me montra que l'acceptation seule le contentait.

Mon Dieu, de quelles inquiétudes on se délivre en faisant le vœu d'obéissance ! Que les simples religieuses sont heureuses ! Leur unique boussole étant la volonté des supérieurs, elles sont toujours assurées d'être dans le droit chemin, n'ayant pas à craindre de se tromper, même s'il leur paraît certain que les supérieurs se trompent. Mais, lorsqu'on cesse de consulter la boussole infaillible, aussitôt l'âme s'égare dans des chemins arides où l'eau de la grâce lui manque bientôt.

Ma Mère, vous êtes la boussole que Jésus m'a donnée pour me conduire sûrement au rivage éternel. Qu'il m'est doux de fixer sur vous mon regard et d'accomplir ensuite la volonté du Seigneur ! En permettant que je souffre des tentations contre la foi, le divin Maître a beaucoup augmenté dans mon cœur *l'esprit de foi* qui me le fait voir vivant en votre âme

et me communiquant par vous ses ordres bénis. Je sais bien, ma Mère, que vous me rendez doux et léger le fardeau de l'obéissance ; mais il me semble, d'après mes sentiments intimes, que je ne changerais pas de conduite et que ma tendresse filiale ne souffrirait aucune diminution, s'il vous plaisait de me traiter sévèrement, parce que je verrais encore la volonté de mon Dieu se manifestant d'une autre façon pour le plus grand bien de mon âme.

Parmi les grâces sans nombre que j'ai reçues cette année, je n'estime pas la moindre celle qui m'a donné de comprendre dans toute son étendue le précepte de la charité. Je n'avais jamais approfondi cette parole de Notre-Seigneur : « *Le second commandement est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même* [1]. » Je m'appliquais surtout à aimer Dieu, et c'est en l'aimant que j'ai découvert le secret de ces autres paroles : « *Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père* [2]. »

Cette volonté, Jésus me l'a fait connaître, lorsqu'à la dernière Cène il donna son *commandement nouveau*, quand il dit à ses Apôtres *de s'entr'aimer comme il les a aimés lui-même* [3]... Et je me suis mise à rechercher comment Jésus avait aimé ses disciples ; j'ai vu que ce n'était pas pour leurs qualités naturelles, j'ai constaté qu'ils étaient ignorants et remplis de pensées terrestres. Cependant il les appelle ses amis, ses frères, il désire les voir près de lui dans le royaume de son Père et, pour leur ouvrir ce royaume, il veut mourir sur la croix, disant *qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* [4].

[1] Matt., XXII, 39. — [2] *Id.*, VII, 21. — [3] Joan., XIII, 34. — [4] *Id.*, XV, 13.

En méditant ces paroles divines, j'ai vu combien mon amour pour mes sœurs était imparfait, j'ai compris que je ne les aimais pas comme Jésus les aime. Ah ! je devine maintenant que la vraie charité consiste à supporter tous les défauts du prochain, à ne pas s'étonner de ses faiblesses, à s'édifier de ses moindres vertus ; mais surtout, j'ai appris que la charité ne doit point rester enfermée dans le fond du cœur, car *personne n'allume un flambeau pour le mettre sous le boisseau, mais on le met sur le chandelier, afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison* [1]. Il me semble, ma Mère, que ce flambeau représente la charité qui doit éclairer, réjouir, non seulement ceux qui me sont le plus chers, mais ***tous ceux qui sont dans la maison.***

Lorsque le Seigneur, dans l'ancienne loi, ordonnait à son peuple d'aimer son prochain comme soi-même, il n'était pas encore descendu sur la terre ; et, sachant bien à quel degré l'on aime sa propre personne, il ne pouvait demander davantage. Mais lorsque Jésus fait à ses Apôtres un commandement nouveau, *son commandement à lui* [2], il n'exige plus seulement d'aimer son prochain comme soi-même, mais comme il l'aime lui-même, comme il l'aimera jusqu'à la consommation des siècles.

O mon Jésus ! je sais que vous ne commandez rien d'impossible ; vous connaissez mieux que moi ma faiblesse et mon imperfection, vous savez bien que jamais je n'arriverai à aimer mes sœurs comme vous les aimez, si vous-même, ô mon divin Sauveur, ne les aimez encore *en moi.* C'est parce que vous voulez m'accorder cette grâce que vous avez fait un commandement *nouveau.* Oh ! que je l'aime ! puisqu'il me donne l'assurance que votre volonté est *d'aimer en moi* tous ceux que vous me commandez d'aimer.

[1] Lucæ, XI, 33. — [2] Joan., XV, 12.

Oui, je le sens, lorsque je suis charitable c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à lui, plus aussi j'aime toutes mes sœurs. Si je veux augmenter en mon cœur cet amour et que le démon essaie de me mettre devant les yeux les défauts de telle ou telle sœur, je m'empresse de rechercher ses vertus, ses bons désirs ; je me dis que, si je l'ai vue tomber une fois, elle peut bien avoir remporté un grand nombre de victoires qu'elle cache par humilité ; et que, même ce qui me paraît une faute peut très bien être, à cause de l'intention, un acte de vertu. J'ai d'autant moins de peine à me le persuader que j'en fis l'expérience par moi-même.

Un jour, pendant la récréation, la portière vint demander une sœur pour une besogne qu'elle désigna. J'avais un désir d'enfant de m'employer à ce travail, et justement le choix tomba sur moi. Aussitôt je commence à plier notre ouvrage, mais assez doucement pour que ma voisine ait plié le sien avant moi, car je savais la réjouir en lui laissant prendre ma place. La sœur qui demandait de l'aide, me voyant si peu pressée, dit en riant : « Ah ! je pensais bien que vous ne mettriez pas cette perle à votre couronne, vous alliez trop lentement ! » Et toute la communauté crut que j'avais agi par nature.

Je ne saurais dire combien ce petit événement me fut profitable et me rendit indulgente. Il m'empêche encore d'avoir de la vanité quand je suis jugée favorablement, car je me dis : Puisque mes petits actes de vertu peuvent être pris pour des imperfections, on peut tout aussi bien se tromper en appelant vertu ce qui n'est qu'imperfection ; et je répète alors avec saint Paul : « *Je me mets fort peu en peine d'être jugée par aucun tribunal humain. Je ne me juge pas moi-même. Celui qui me juge, c'est le Seigneur* [1]. »

[1] I Cor., IV, 3, 4.

Oui, c'est le Seigneur, c'est Jésus qui me juge ! Et pour me rendre son jugement favorable, ou plutôt pour ne pas être jugée du tout, puisqu'il a dit : « *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés* [1] », je veux toujours avoir des pensées charitables.

Je reviens au saint Evangile où le Seigneur m'explique bien clairement en quoi consiste son *commandement nouveau.*

Je lis en saint Matthieu : « *Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre ami, et vous haïrez votre ennemi. Pour moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent* [2]. »

Sans doute, au Carmel, on ne rencontre pas d'ennemis, mais enfin, il y a des sympathies; on se sent attiré vers telle sœur, au lieu que telle autre vous ferait faire un long détour pour éviter sa rencontre. Eh bien, Jésus me dit que cette sœur il faut l'aimer, qu'il faut prier pour elle, quand même sa conduite me porterait à croire qu'elle ne m'aime pas : « *Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? car les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment* [3]. » Et ce n'est pas assez d'aimer, il faut le prouver. On est naturellement heureux de faire plaisir à un ami; mais cela n'est point de la charité, car les pécheurs le font aussi.

Voici ce que Jésus m'enseigne encore : « *Donnez à quiconque vous demande; et si l'on prend ce qui vous appartient, ne le redemandez pas* [4]. » Donner à toutes celles qui demandent, c'est moins doux que d'offrir soi-même par le mouvement de son cœur; encore, lorsqu'on vous demande avec affabilité, cela ne coûte pas de donner ; mais si par malheur on use de paroles peu délicates, aussitôt l'âme se révolte

[1] Lucæ, VI, 37. — [2] Matt., V, 43, 44. — [3] Lucæ, VI, 32. — [4] *Id.*, VI, 30.

quand elle n'est pas affermie dans la charité parfaite; elle trouve alors mille raisons pour refuser ce qui lui est ainsi demandé, et ce n'est qu'après avoir convaincu la solliciteuse de son indélicatesse qu'elle lui donne *par grâce* ce qu'elle réclame, ou qu'elle lui rend un léger service, qui lui prend vingt fois moins de temps qu'il n'en a fallu, pour faire valoir des obstacles et des droits imaginaires.

S'il est difficile de donner à quiconque demande, il l'est encore bien plus de *laisser prendre ce qui appartient sans le redemander*. O ma Mère, je dis que c'est difficile, je devrais plutôt dire que cela *semble* difficile ; car *le joug du Seigneur est suave et léger* [1] : lorsqu'on l'accepte, on sent aussitôt sa douceur.

Je disais : Jésus ne veut pas que je réclame ce qui m'appartient ; cela devrait me paraître tout naturel, puisque réellement rien ne m'appartient en propre : je dois donc me réjouir lorsqu'il m'arrive de sentir la pauvreté dont j'ai fait le vœu solennel. Autrefois je croyais ne tenir à quoi que ce soit ; mais, depuis que les paroles de Jésus me sont lumineuses, je me vois bien imparfaite. Par exemple si, me mettant à l'ouvrage pour la peinture, je trouve les pinceaux en désordre, si une règle ou un canif a disparu, la patience est bien près de m'abandonner et je dois la prendre à deux mains, pour ne pas réclamer avec amertume les objets qui me manquent.

Ces choses indispensables je puis sans doute les demander, mais en le faisant avec humilité je ne manque pas au commandement de Jésus ; au contraire, j'agis comme les pauvres qui tendent la main pour recevoir le nécessaire ; s'ils sont rebutés, ils ne s'en étonnent pas, personne ne leur doit rien. Ah ! quelle paix inonde l'âme lorsqu'elle s'élève au-

[1] Matt., xi, 30.

dessus des sentiments de la nature ! Non, il n'est pas de joie comparable à celle que goûte le véritable pauvre d'esprit ! S'il demande avec détachement une chose nécessaire, et que non seulement cette chose lui soit refusée, mais encore que l'on essaie de prendre ce qu'il a, il suit le conseil de Notre-Seigneur : « *Abandonnez même votre manteau à celui qui veut plaider pour avoir votre robe* [1]. »

Abandonner son manteau, c'est, il me semble, renoncer à ses derniers droits, se considérer comme la servante, l'esclave des autres. Lorsqu'on a quitté son manteau, c'est plus facile de marcher, de courir, aussi Jésus ajoute-t-il : « *Et qui que ce soit qui vous force de faire mille pas, faites-en deux mille de plus avec lui* [2]. » Non, ce n'est pas assez pour moi de donner à quiconque me demande, je dois aller au-devant des désirs, me montrer très obligée, très honorée de rendre service, et, si l'on prend une chose à mon usage, paraître heureuse d'en être *débarrassée.*

Toutefois je ne puis pas toujours pratiquer à la lettre les paroles de l'Evangile ; il se rencontre des occasions où je me vois contrainte de refuser quelque chose à mes sœurs. Mais lorsque la charité a jeté de profondes racines dans l'âme, elle se montre à l'extérieur : il y a une façon si gracieuse de refuser ce qu'on ne peut donner, que le refus fait autant de plaisir que le don. Il est vrai qu'on se gêne moins de mettre à contribution celles qui se montrent toujours disposées à obliger ; cependant, sous prétexte que je serais forcée de refuser, je ne dois pas m'éloigner des sœurs qui demandent facilement des services, puisque le divin Maître a dit : « *N'évitez point celui qui veut emprunter de vous* [3]. »

Je ne dois pas non plus être obligeante afin de le paraître, ou dans l'espoir qu'une autre fois la sœur que j'oblige me

[1] Matt., v, 40. — [2] *Ibid.*, 41. — [3] *Ibid.*, 42.

rendra service à son tour; car Notre-Seigneur a dit encore : « *Si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir quelque chose, quel gré vous en saura-t-on? les pécheurs même prêtent aux pécheurs afin d'en recevoir autant. Mais pour vous, faites du bien, prêtez sans en rien espérer, et votre récompense sera grande* [1]. »

Oh! oui, la récompense est grande, même sur la terre. Dans cette voie, il n'y a que le premier pas qui coûte. *Prêter sans en rien espérer*, cela paraît dur; on aimerait mieux *donner*, car une chose donnée n'appartient plus. Lorsqu'on vient vous dire d'un air tout à fait convaincu : « Ma sœur, j'ai besoin de votre aide pendant quelques heures; mais soyez tranquille, j'ai permission de notre Mère, et je vous rendrai le temps que vous me donnez. » Vraiment, lorsqu'on sait très bien que jamais le temps prêté ne sera rendu, on aimerait mieux dire : « Je vous le donne! » Cela contenterait l'amour-propre; car c'est un acte plus généreux de donner que de prêter, et puis on fait sentir à la sœur que l'on ne compte pas sur ses services.

Ah! que les enseignements divins sont contraires aux sentiments de la nature! Sans le secours de la grâce, il serait impossible, non seulement de les mettre en pratique, mais encore de les comprendre.

Ma Mère chérie, je sens que, plus que jamais, je me suis très mal expliquée. Je ne sais quel intérêt vous pourrez trouver à lire toutes ces pensées confuses. Enfin je n'écris pas pour faire une œuvre littéraire; si je vous ennuie par cette sorte de discours sur la charité, du moins vous verrez que votre enfant a fait preuve de bonne volonté.

Hélas! je suis loin, je l'avoue, de pratiquer ce que je com-

[1] Lucæ, VI, 34, 35.

prends ; et cependant le seul désir que j'en ai me donne la paix. S'il m'arrive de tomber en quelque faute contraire, je me relève aussitôt ; depuis quelques mois, je n'ai plus même à combattre, je puis dire avec notre Père saint Jean de la Croix : « *Ma demeure est entièrement pacifiée* », et j'attribue cette paix intime à un certain combat dans lequel j'ai été victorieuse. A partir de ce triomphe, la milice céleste vient à mon secours, ne pouvant souffrir de me voir blessée après avoir lutté vaillamment dans l'occasion que je vais décrire.

Une sainte religieuse de la communauté avait autrefois le talent de me déplaire en tout ; le démon s'en mêlait, car c'était lui certainement qui me faisait voir en elle tant de côtés désagréables ; aussi, ne voulant pas céder à l'antipathie naturelle que j'éprouvais, je me dis que la charité ne devait pas seulement consister dans les sentiments, mais se laisser voir dans les œuvres. Alors je m'appliquai à faire pour cette sœur ce que j'aurais fait pour la personne que j'aime le plus. A chaque fois que je la rencontrais, je priais le bon Dieu pour elle, lui offrant toutes ses vertus et ses mérites. Je sentais bien que cela réjouissait grandement mon Jésus ; car il n'est pas d'artiste qui n'aime à recevoir des louanges de ses œuvres, et le divin Artiste des âmes est heureux lorsqu'on ne s'arrête pas à l'extérieur, mais que, pénétrant jusqu'au sanctuaire intime qu'il s'est choisi pour demeure, on en admire la beauté.

Je ne me contentais pas de prier beaucoup pour celle qui me donnait tant de combats, je tâchais de lui rendre tous les services possibles ; et quand j'avais la tentation de lui répondre d'une façon désagréable, je m'empressais de lui faire un aimable sourire, essayant de détourner la conversation ; car il est dit dans l'Imitation *qu'il vaut mieux laisser chacun dans son sentiment que de s'arrêter à contester* [1].

[1] *Imit.*, l. III, c. XLIV, 1.

Souvent aussi, quand le démon me tentait violemment et que je pouvais m'esquiver sans qu'elle s'aperçût de ma lutte intime, je m'enfuyais *comme un soldat déserteur*.... Et sur ces entrefaites, elle me dit un jour d'un air radieux : « Ma sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, voudriez-vous me confier ce qui vous attire tant vers moi ? Je ne vous rencontre pas que vous ne me fassiez le plus gracieux sourire. » Ah ! ce qui m'attirait, c'était Jésus caché au fond de son âme, Jésus qui rend doux ce qu'il y a de plus amer !

Je vous parlais à l'instant, ma Mère, de mon dernier moyen pour éviter une défaite dans les combats de la vie, je veux dire *la désertion*. Ce moyen peu honorable, je l'employais pendant mon noviciat, il m'a toujours parfaitement réussi. Je vais vous en citer un éclatant exemple qui, je crois, vous fera sourire :

Vous étiez malade depuis plusieurs jours d'une bronchite qui nous donna bien des inquiétudes. Un matin, je vins tout doucement remettre à votre infirmerie les clefs de la grille de communion, car j'étais sacristine. Au fond, je me réjouissais d'avoir cette occasion de vous voir, mais je me gardais bien de le faire paraître. Or, l'une de vos filles, animée d'un saint zèle, crut que j'allais vous éveiller et voulut discrètement me prendre les clefs. Je lui répondis, le plus poliment possible, que je désirais autant qu'elle ne point faire de bruit, et j'ajoutai que c'était *mon droit* de rendre les clefs. Je comprends aujourd'hui qu'il eût été plus parfait de céder tout simplement, mais je ne le comprenais pas alors et voulus entrer à sa suite, malgré elle.

Bientôt le malheur redouté arriva, le bruit que nous faisions vous fit ouvrir les yeux, et tout retomba sur moi ! La sœur à laquelle j'avais résisté se hâta de prononcer tout un discours, dont le fond était ceci : « C'est ma sœur Thérèse

de l'Enfant-Jésus qui a fait le bruit. » Je brûlais du désir de me défendre; mais heureusement il me vint une idée lumineuse; je me dis que, certainement, si je commençais à me justifier j'allais perdre la paix de mon âme; de plus, que ma vertu étant trop faible pour me laisser accuser sans rien répliquer, je devais choisir la fuite pour dernière planche de salut. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Je partis... mais mon cœur battait si fort qu'il me fut impossible d'aller loin, et je m'assis dans l'escalier pour jouir en paix des fruits de ma victoire. Sans doute, c'était là une singulière bravoure; cependant il vaut mieux, je crois, ne pas s'exposer au combat lorsque la défaite est certaine.

Hélas! quand je pense au temps de mon noviciat, comme je constate mon imperfection! Je ris maintenant de certaines choses. Ah! que le Seigneur est bon d'avoir élevé mon âme, de lui avoir donné des ailes! Tous les filets des chasseurs ne sauraient plus m'effrayer; car *c'est en vain que l'on jette le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes* [1].

Plus tard, il se pourra que le temps où je suis me paraisse rempli de bien des misères encore, mais je ne m'étonne plus de rien, je ne m'afflige pas en me voyant la faiblesse même; au contraire, c'est en elle que je me glorifie et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections. Je l'avoue, ces lumières sur mon néant me font plus de bien que des lumières sur la foi.

Me souvenant que *la charité couvre la multitude des péchés* [2], je puise à cette mine féconde ouverte par le Seigneur dans son Evangile sacré. Je fouille dans les profondeurs de ses paroles adorables, et je m'écrie avec David : « *J'ai couru dans la voie de vos commandements, depuis que vous avez dilaté mon cœur* [3]. » Et la charité seule peut dilater mon

[1] Prov., I, 17. — [2] *Id.*, X, 12. — [3] Ps. CXVIII, 32.

cœur... O Jésus ! depuis que cette douce flamme le consume, je cours avec délices dans la voie de *votre commandement nouveau,* et je veux y courir jusqu'au jour bienheureux où, m'unissant au cortège virginal, je vous suivrai dans les espaces infinis, chantant votre *Cantique nouveau* qui doit être celui de l'Amour.



IL FAUT QUE VOUS RECEVIEZ LE ROYAUME DE DIEU COMME UN PETIT ENFANT. Marc, X, 15.

CHAPITRE X

Nouvelles lumières sur la charité. — Le petit pinceau. — Les miettes qui tombent de la table des enfants. — Le bon Samaritain. — Dix minutes plus précieuses que mille ans des joies de la terre. — Deux frères prêtres. — « Attirez-moi... »

Ma Mère vénérée, le bon Dieu m'a fait cette grâce de pénétrer les mystérieuses profondeurs de la charité. Si je pouvais exprimer ce que je comprends, vous entendriez une mélodie du ciel. Mais hélas ! je n'ai que des bégaiements enfantins, et, si les paroles de Jésus ne me



Ensemble du MONASTÈRE

servaient d'appui, je serais tentée de vous demander la permission de me taire.

Quand le divin Maître me dit *de donner à quiconque me demande et de laisser prendre ce qui m'appartient sans le redemander,* je pense qu'il ne parle pas seulement des biens de la terre, mais qu'il entend aussi les biens du ciel. D'ailleurs les uns et les autres ne sont pas à moi : j'ai renoncé aux premiers par le vœu de pauvreté, et les seconds me sont également prêtés par Dieu, qui peut me les retirer sans qu'il me soit permis de me plaindre.

Mais les pensées profondes et personnelles, les flammes de l'intelligence et du cœur forment une richesse à laquelle on s'attache comme à un bien propre, auquel personne n'a le droit de toucher. Par exemple : si je communique à l'une de mes sœurs quelque lumière de mon oraison et qu'elle la révèle ensuite comme venant d'elle-même, il semble qu'elle s'approprie mon bien ; ou si l'on dit tout bas à sa voisine, pendant la récréation, une parole d'esprit et d'à-propos et que celle-ci, sans en faire connaître la source, répète tout haut cette parole, cela paraît comme un vol à la propriétaire qui ne réclame pas, mais en aurait bien envie et saisira la première occasion pour faire savoir finement qu'on s'est emparé de ses pensées.

Ma Mère, je ne pourrais vous expliquer aussi bien ces tristes sentiments de la nature, si je ne les avais éprouvés moi-même ; et j'aimerais à me bercer de la douce illusion qu'ils n'ont visité que moi, si vous ne m'aviez ordonné d'entendre les tentations des novices. J'ai beaucoup appris en remplissant la mission que vous m'avez confiée ; surtout je me suis vue forcée de pratiquer ce que j'enseignais.

Oui, maintenant je puis le dire, j'ai reçu la grâce de n'être pas plus attachée aux biens de l'esprit et du cœur qu'à ceux de la terre. S'il m'arrive de penser et de dire une chose qui

plaise à mes sœurs, je trouve tout naturel qu'elles s'en emparent comme d'un bien à elles : cette pensée appartient à l'Esprit-Saint et non pas à moi, puisque saint Paul assure *que nous ne pouvons, sans cet Esprit d'amour, donner à Dieu le nom de Père* [1]. Il est donc bien libre de se servir de moi pour donner une bonne pensée à une âme, et je ne puis croire que cette pensée soit ma propriété.

D'ailleurs, si je ne méprise pas les belles pensées qui unissent à Dieu, j'ai compris, il y a longtemps, qu'il faut bien se garder de s'appuyer trop sur elles. Les inspirations les plus sublimes ne sont rien sans les œuvres. Il est vrai que d'autres âmes peuvent en retirer beaucoup de profit, si elles témoignent au Seigneur une humble reconnaissance de ce qu'il leur permet de partager le festin d'un de ses privilégiés ; mais si celui-ci se complaît dans sa richesse et fait la prière du pharisien, il devient semblable à une personne mourant de faim devant une table bien servie, pendant que tous ses invités y puisent une abondante nourriture et jettent peut-être un regard d'envie sur le possesseur de tant de trésors.

Ah ! comme il n'y a bien que le bon Dieu tout seul qui connaisse le fond des cœurs ! Comme les créatures ont de courtes pensées ! Lorsqu'elles voient une âme dont les lumières surpassent les leurs, elles en concluent que le divin Maître les aime moins. Et depuis quand donc n'a-t-il plus le droit de se servir de l'une de ses créatures, pour dispenser à ses enfants la nourriture qui leur est nécessaire ? Au temps de Pharaon, le Seigneur avait encore ce droit ; car, dans l'Ecriture, il dit à ce monarque : « *Je vous ai élevé tout exprès pour faire éclater en vous* MA PUISSANCE, *afin que mon nom soit annoncé par toute la terre* [2]. » Les siècles ont succédé aux siècles depuis que le Très-Haut prononça ces paroles, et

[1] Rom., VIII, 15. — [2] Exod., IX, 14.

sa conduite n'a pas changé : toujours il s'est choisi des instruments parmi les peuples pour faire son œuvre dans les âmes.

Si la toile peinte par un artiste pouvait penser et parler, certainement elle ne se plaindrait pas d'être sans cesse touchée et retouchée par le pinceau ; elle n'envierait pas non plus le sort de cet objet, sachant que ce n'est point au pinceau, mais à l'artiste qui le dirige, qu'elle doit la beauté dont elle est revêtue. Le pinceau de son côté ne pourrait se glorifier du chef-d'œuvre exécuté par son moyen, car il n'ignorerait pas que les artistes ne sont jamais embarrassés, qu'ils se jouent des difficultés et se servent parfois, pour leur plaisir, des instruments les plus faibles, les plus défectueux.

Ma Mère vénérée, je suis un petit pinceau que Jésus a choisi pour peindre son image dans les âmes que vous m'avez confiées. Un artiste a plusieurs pinceaux, il lui en faut au moins deux : le premier, qui est le plus utile, donne les teintes générales et couvre complètement la toile en fort peu de temps ; l'autre, plus petit, sert pour les détails. Ma Mère, c'est vous qui me représentez le précieux pinceau que la main de Jésus tient avec amour, lorsqu'il veut faire un grand travail dans l'âme de vos enfants ; et moi, je suis le tout petit qu'il daigne employer ensuite pour les moindres détails.

La première fois que le divin Maître saisit son petit pinceau, ce fut vers le 8 décembre 1892 ; je me rappellerai toujours cette époque comme un temps de grâces.

En entrant au Carmel, je trouvai au noviciat une compagne plus âgée que moi de huit ans ; et, malgré la différence des années, il s'établit entre nous une véritable intimité. Pour favoriser cette affection qui semblait propre à donner des fruits de vertu, de petits entretiens spirituels nous furent permis : ma chère compagne me charmait par son innocence, son caractère expansif et ouvert ; mais, d'un autre côté, je

m'étonnais de voir combien son affection pour vous, ma Mère, était différente de la mienne ; de plus, bien des choses dans sa conduite me paraissaient regrettables. Cependant le bon Dieu me faisait déjà comprendre qu'il est des âmes que sa miséricorde ne se lasse pas d'attendre, auxquelles il ne donne sa lumière que par degrés ; aussi je me gardais bien de vouloir devancer son heure.

Réfléchissant un jour sur cette permission qui nous avait été donnée de nous entretenir ensemble, comme il est dit dans nos saintes constitutions : « pour nous enflammer davantage en l'amour de notre Epoux », je pensai avec tristesse que nos conversations n'atteignaient pas le but désiré ; et je vis clairement qu'il ne fallait plus craindre de parler, ou bien alors cesser des entretiens qui ressemblaient à ceux des amies du monde. Je suppliai Notre-Seigneur de mettre sur mes lèvres des paroles douces et convaincantes, ou plutôt de parler lui-même pour moi. Il exauça ma prière ; car *ceux qui tournent leurs regards vers lui en seront éclairés* [1], *et la lumière s'est levée dans les ténèbres pour ceux qui ont le cœur droit* [2]. La première parole, je me l'applique à moi-même, et la seconde à ma compagne qui véritablement avait le cœur droit.

A l'heure marquée pour notre entrevue, ma pauvre petite sœur vit bien dès le début que je n'étais plus la même, elle s'assit à mes côtés en rougissant ; alors, la pressant sur mon cœur, je lui dis avec tendresse tout ce que je pensais d'elle. Je lui montrai en quoi consiste le véritable amour, je lui prouvai qu'en aimant sa Mère Prieure d'une affection naturelle c'était elle-même qu'elle aimait, je lui confiai les sacrifices que j'avais été obligée de faire à ce sujet au commencement de ma vie religieuse ; et bientôt ses larmes se mêlèrent aux miennes. Elle convint très humblement de ses torts, reconnut que je

[1] Ps. XXXIII, 5. — [2] Ps. CXI, 4.

disais vrai, et me promit de commencer une vie nouvelle, me demandant comme une grâce de l'avertir toujours de ses fautes. A partir de ce moment, notre affection devint toute spirituelle ; en nous se réalisait l'oracle de l'Esprit-Saint : « *Le frère qui est aidé par son frère est comme une ville fortifiée* [1]. »

O ma Mère, vous savez bien que je n'avais pas l'intention de détourner de vous ma compagne, je voulais seulement lui dire que le véritable amour se nourrit de sacrifices, et que plus l'âme se refuse de satisfactions naturelles, plus sa tendresse devient forte et désintéressée.

Je me souviens qu'étant postulante j'avais parfois de si violentes tentations de me satisfaire et de trouver quelques gouttes de joie, que j'étais obligée de passer rapidement devant votre cellule et de me cramponner à la rampe de l'escalier pour ne point retourner sur mes pas. Il me venait à l'esprit quantité de permissions à demander, mille prétextes pour donner raison à ma nature et la contenter. Que je suis heureuse maintenant de m'être privée dès le début de ma vie religieuse ! Je jouis déjà de la récompense promise à ceux qui combattent courageusement. Je ne sens plus qu'il soit nécessaire de me refuser les consolations du cœur ; car mon cœur est affermi en Dieu... Parce qu'il l'a aimé uniquement, il s'est agrandi peu à peu, jusqu'à donner à ceux qui lui sont chers une tendresse incomparablement plus profonde que s'il s'était concentré dans une affection égoïste et infructueuse.

Je vous ai parlé, ma Mère bien-aimée, du premier travail que Jésus et vous avez daigné accomplir par le petit pinceau ;

[1] Prov., XVIII, 19.

mais il n'était que le prélude du tableau de maître que vous lui avez ensuite confié.

Aussitôt que je pénétrai dans le sanctuaire des âmes, je jugeai du premier coup d'œil que la tâche dépassait mes forces ; et, me plaçant bien vite dans les bras du bon Dieu, j'imitai les petits bébés qui, sous l'empire de quelque frayeur, cachent leur tête blonde sur l'épaule de leur père, et je dis : « Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite pour nourrir vos enfants ; si vous voulez leur donner par moi ce qui convient à chacune, remplissez ma petite main ; et, sans quitter vos bras, sans même détourner la tête, je distribuerai vos trésors à l'âme qui viendra me demander sa nourriture. Lorsqu'elle la trouvera de son goût, je saurai que ce n'est pas à moi, mais à vous qu'elle la doit ; au contraire, si elle se plaint et trouve amer ce que je lui présente, ma paix ne sera pas troublée, je tâcherai de lui persuader que cette nourriture vient de vous, et me garderai bien d'en chercher une autre pour elle. »

En comprenant ainsi qu'il m'était impossible de rien faire par moi-même, la tâche me parut simplifiée. Je m'occupai intérieurement et uniquement à m'unir de plus en plus à Dieu, sachant que le reste me serait donné par surcroît. En effet, jamais mon espérance n'a été trompée : ma main s'est trouvée pleine autant de fois qu'il a été nécessaire pour nourrir l'âme de mes sœurs. Je vous l'avoue, ma Mère, si j'avais agi autrement, si je m'étais appuyée sur mes propres forces, je vous aurais, sans tarder, rendu les armes.

De loin, il semble aisé de faire du bien aux âmes, de leur faire aimer Dieu davantage, de les modeler d'après ses vues et ses pensées. De près, au contraire, on sent que faire du bien est chose aussi impossible, sans le secours divin, que de ramener sur notre hémisphère le soleil pendant la nuit. On sent qu'il faut absolument oublier ses goûts, ses conceptions personnelles et guider les âmes, non par sa propre voie, par

son chemin à soi, mais par le chemin particulier que Jésus leur indique. Et ce n'est pas encore le plus difficile : ce qui me coûte par-dessus tout, c'est d'observer les fautes, les plus légères imperfections et de leur livrer une guerre à mort.

J'allais dire : malheureusement pour moi, — mais non, ce serait de la lâcheté — je dis donc : heureusement pour mes sœurs, depuis que j'ai pris place dans les bras de Jésus, je suis comme le veilleur observant l'ennemi de la plus haute tourelle d'un château fort. Rien n'échappe à mes regards ; souvent je suis étonnée d'y voir si clair, et je trouve le prophète Jonas bien excusable de s'être enfui de devant la face du Seigneur pour ne pas annoncer la ruine de Ninive. J'aimerais mieux recevoir mille reproches que d'en adresser un seul ; mais je sens qu'il est très nécessaire que cette besogne me soit une souffrance, car lorsqu'on agit par nature, il est impossible que l'âme en défaut comprenne ses torts, elle pense tout simplement ceci : la sœur chargée de me diriger est mécontente, et son mécontentement retombe sur moi qui suis pourtant remplie des meilleures intentions.

Ma Mère, il en est de cela comme du reste : il faut que je rencontre en tout l'abnégation et le sacrifice ; ainsi je sens qu'une lettre ne produira aucun fruit, tant que je ne l'écrirai pas avec une certaine répugnance et pour le seul motif d'obéir. Quand je parle avec une novice, je veille à me mortifier, j'évite de lui adresser des questions qui satisferaient ma curiosité. Si je la vois commencer une chose intéressante, puis passer à une autre qui m'ennuie sans achever la première, je me garde bien de lui rappeler cette interruption, car il me semble que l'on ne peut faire aucun bien en se recherchant soi-même.

Je sais, ma Mère, que vos petits agneaux me trouvent sévère ! . . . S'ils lisaient ces lignes, ils diraient que cela n'a pas l'air de me coûter le moins du monde de courir après eux, de

leur montrer leur belle toison salie, ou bien de leur rapporter quelques flocons de laine qu'ils ont accrochés aux ronces du chemin. Les petits agneaux peuvent dire tout ce qu'ils voudront : dans le fond, ils sentent que je les aime d'un très grand amour ; non, il n'y a pas de danger que j'imite *le mercenaire qui, voyant venir le loup, laisse le troupeau et s'enfuit* [1]. Je suis prête à donner ma vie pour eux et mon affection est si pure que je ne désire même pas qu'ils la connaissent. Jamais, avec la grâce de Dieu, je n'ai essayé de m'attirer leurs cœurs ; j'ai compris que ma mission était de les conduire à Dieu et à vous, ma Mère, qui êtes ici-bas le Dieu visible qu'ils doivent aimer et respecter.

J'ai dit qu'en instruisant les autres j'avais beaucoup appris. D'abord j'ai vu que toutes les âmes ont à peu près les mêmes combats ; et, d'un autre côté, qu'il y a entre elles une différence extrême ; cette différence oblige à ne pas les attirer de la même manière. Avec certaines, je sens qu'il faut me faire petite, ne point craindre de m'humilier en avouant mes luttes et mes défaites ; alors elles avouent elles-mêmes facilement les fautes qu'elles se reprochent et se réjouissent que je les comprenne par expérience ; avec d'autres, pour réussir, c'est la fermeté qui convient, c'est ne jamais revenir sur une chose dite : s'abaisser deviendrait faiblesse.

Le Seigneur m'a fait cette grâce de n'avoir nulle peur de la guerre ; à tout prix, il faut que je fasse mon devoir. Plus d'une fois j'ai entendu ceci : « Si vous voulez obtenir quelque chose de moi, ne me prenez pas par la force mais par la douceur, autrement vous n'aurez rien. » Mais je sais que nul n'est bon juge dans sa propre cause, et qu'un enfant auquel le chirurgien fait subir une douloureuse opération ne manquera pas

[1] Joan., x, 12.

de jeter les hauts cris et de dire que le remède est pire que le mal ; cependant s'il se trouve guéri quelques jours après, il est tout heureux de pouvoir jouer et courir. Il en est de même pour les âmes : bientôt elles reconnaissent qu'un peu d'amertume est préférable au sucre et ne craignent pas de l'avouer.

Quelquefois c'est un spectacle vraiment féerique de constater le changement qui s'opère du jour au lendemain.

On vient me dire : « Vous aviez raison hier d'être sévère ; au commencement, cela m'a révoltée, mais après je me suis souvenue de tout et j'ai vu que vous étiez très juste. En sortant de votre cellule, je pensais que c'était fini, je me disais : Je vais aller trouver notre Mère et lui dire que je n'irai plus avec ma sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, mais j'ai senti que c'était le démon qui me soufflait cela ; et puis il m'a semblé que vous priiez pour moi, alors je suis restée tranquille et la lumière commence à briller ; maintenant éclairez-moi tout à fait, c'est pour cela que je viens. »

Et moi, tout heureuse de suivre le penchant de mon cœur, je sers vite des mets moins amers... Oui, mais... je m'aperçois qu'il ne faut pas trop s'avancer... un mot pourrait détruire le bel édifice construit dans les larmes ! Si j'ai le malheur de dire la moindre chose qui semble atténuer les vérités de la veille, je vois ma petite sœur essayer de se raccrocher aux branches... Alors j'ai recours à la prière, je jette un regard intérieur sur la Vierge Marie, et Jésus triomphe toujours ! Ah ! c'est la prière et le sacrifice qui font toute ma force, ce sont mes armes invincibles ; elles peuvent, bien plus que les paroles, toucher les cœurs, je le sais par expérience.

Pendant le carême, il y a deux ans, une novice vint me trouver toute rayonnante : « Si vous saviez, me dit-elle, ce que j'ai rêvé cette nuit J'étais auprès de ma sœur qui est si mondaine, et je voulais la détacher de toutes les vanités du

monde ; pour cela je lui expliquais ces paroles de votre cantique : *Vivre d'amour :*

T'aimer, Jésus, quelle perte féconde !
Tous mes parfums sont à toi sans retour.

Je sentais bien que mon discours pénétrait jusqu'au fond de son âme, et j'étais ravie de joie. Ce matin, je pense que le bon Dieu veut peut-être que je lui donne cette âme. Si je lui écrivais à Pâques pour lui raconter mon rêve et lui dire que Jésus la veut pour son épouse ! Qu'en pensez-vous ? » Je répondis simplement qu'elle pouvait bien en demander la permission.

Comme le carême ne touchait pas à sa fin, vous avez été surprise, ma Mère, d'une demande si prématurée ; et, visiblement inspirée par le bon Dieu, vous avez répondu que les carmélites doivent sauver les âmes plutôt par la prière que par des lettres. En apprenant cette décision, je dis à ma chère petite sœur : « Il faut nous mettre à l'œuvre, prions beaucoup ; quelle joie si, à la fin du carême, nous étions exaucées ! » O miséricorde infinie du Seigneur ! *A la fin du carême*, une âme de plus se consacrait à Jésus ! C'était un véritable miracle de la grâce : miracle obtenu par la ferveur d'une humble novice !

Qu'elle est donc grande la puissance de la prière ! On dirait une reine ayant toujours libre accès auprès du roi et pouvant obtenir tout ce qu'elle demande. Il n'est point nécessaire, pour être exaucé, de lire dans un livre une belle formule composée pour la circonstance ; s'il en était ainsi, que je serais à plaindre !

En dehors de l'office divin que je suis heureuse, quoique bien indigne, de réciter chaque jour, je n'ai pas le courage de m'astreindre à chercher dans les livres de belles prières ; cela

me fait mal à la tête, il y en a tant ! Et puis, elles sont toutes plus belles les unes que les autres ! Ne pouvant donc les réciter toutes, et ne sachant lesquelles choisir, je fais comme les enfants qui ne savent pas lire : je dis tout simplement au bon Dieu ce que je veux lui dire, et toujours il me comprend.

Pour moi, la prière c'est un élan du cœur, c'est un simple regard jeté vers le ciel, c'est un cri de reconnaissance et d'amour au milieu de l'épreuve comme au sein de la joie ! Enfin c'est quelque chose d'élevé, de surnaturel, qui dilate l'âme et l'unit à Dieu. Quelquefois, lorsque mon esprit se trouve dans une si grande sécheresse que je ne puis en tirer une seule bonne pensée, je récite très lentement un *Pater* ou un *Ave Maria ;* ces prières seules me ravissent, elles nourrissent divinement mon âme et lui suffisent.

Mais où en étais-je de mon sujet ? Me voici de nouveau perdue dans un dédale de réflexions... Pardonnez-moi, ma Mère, d'être si peu précise ! Cette histoire, j'en conviens, est un écheveau bien embrouillé. Hélas ! je ne saurais mieux faire ; j'écris comme les pensées me viennent, je pêche au hasard dans le petit ruisseau de mon cœur, et je vous offre ensuite mes petits poissons comme ils se laissent prendre.

J'en étais donc aux novices qui souvent me disent : « Mais vous avez une réponse à tout, je croyais cette fois vous embarrasser... où donc allez-vous chercher ce que vous nous enseignez ? » Il en est même d'assez candides pour croire que je lis dans leur âme, parce qu'il m'est arrivé de les prévenir en leur révélant — sans révélation — ce qu'elles pensaient.

La plus ancienne du noviciat avait résolu de me cacher une grande peine qui la faisait beaucoup souffrir. Elle venait de passer une nuit d'angoisses sans vouloir verser une seule larme, craignant que ses yeux rouges ne la trahissent ; lorsque,

m'abordant avec le plus gracieux visage, elle me parle comme à l'ordinaire, d'une façon plus aimable encore s'il est possible. Je lui dis alors tout simplement : « *Vous avez du chagrin, j'en suis sûre.* » Aussitôt elle me regarde avec un étonnement inexprimable... sa stupéfaction est si grande qu'elle me gagne moi-même et me communique je ne sais quelle impression surnaturelle. Je sentais le bon Dieu là, tout près de nous... Sans m'en apercevoir, — car je n'ai pas le don de lire dans les âmes — j'avais prononcé une parole vraiment inspirée, et je pus ensuite consoler entièrement cette âme.

Maintenant, ma Mère bien-aimée, je vais vous confier mon meilleur profit spirituel avec les novices. Vous comprenez que tout leur est permis, il faut qu'elles puissent dire tout ce qu'elles pensent, le bien comme le mal, sans restriction. Cela leur est d'autant plus facile avec moi qu'elles ne me doivent pas le respect que l'on rend à une Maîtresse.

Je ne puis dire que Jésus me fasse marcher extérieurement par la voie des humiliations; non, il se contente de m'humilier au fond de mon âme. Devant les créatures tout me réussit, je suis le chemin périlleux des honneurs, — si l'on peut s'exprimer ainsi en religion — et je comprends à cet égard la conduite de Dieu et des supérieurs. En effet, si je passais aux yeux de la communauté pour une religieuse incapable, sans intelligence ni jugement, il vous serait impossible, ma Mère, de vous faire aider par moi. Voilà pourquoi le divin Maître a jeté un voile sur tous mes défauts intérieurs et extérieurs.

Ce voile m'attire quelques compliments de la part des novices, compliments sans flatterie, je sais qu'elles pensent ce qu'elles disent; mais vraiment cela ne m'inspire point de vanité, car j'ai sans cesse présent le souvenir de mes misères. Quelquefois cependant, il me vient un désir bien grand d'en-

tendre autre chose que des louanges, mon âme se fatigue d'une nourriture trop sucrée, et Jésus lui fait servir alors une bonne petite salade bien vinaigrée, bien épicée : rien n'y manque, excepté *l'huile*, ce qui lui donne une saveur de plus.

Cette salade m'est présentée par les novices au moment où je m'y attends le moins. Le bon Dieu soulève le voile qui leur cache mes imperfections ; et mes chères petites sœurs, voyant la vérité, ne me trouvent plus tout à fait à leur goût. Avec une simplicité qui me ravit, elles me disent les combats que je leur donne, ce qui leur déplaît en moi ; enfin elles ne se gênent pas plus que s'il était question d'une autre, sachant qu'elles me font un grand plaisir en agissant ainsi.

Ah ! vraiment c'est plus qu'un plaisir, c'est un festin délicieux qui comble mon âme de joie. Comment une chose qui déplaît tant à la nature peut-elle donner un pareil bonheur ? Si je ne l'avais expérimenté, je ne le pourrais croire.

Un jour, où je désirais ardemment être humiliée, il arriva qu'une jeune postulante se chargea si bien de me satisfaire que la pensée de Séméi maudissant David me revint à l'esprit, et je répétai intérieurement avec le saint roi : « *Oui, c'est bien le Seigneur qui lui a ordonné de me dire toutes ces choses* [1]. »

Ainsi le bon Dieu prend soin de moi. Il ne peut toujours m'offrir le pain fortifiant de l'humiliation extérieure ; mais, de temps en temps, il me permet de me nourrir *des miettes qui tombent de la table des enfants* [2]. Ah ! que sa miséricorde est grande !

Mère bien-aimée, puisque j'essaie de chanter avec vous dès ce monde cette miséricorde infinie, je dois encore vous faire

[1] II Reg., XVI, 10. — [2] Marci, VII, 28.

part d'un réel profit, retiré comme tant d'autres de ma petite mission. Autrefois, lorsque je voyais une sœur agir d'une façon qui me déplaisait et paraissait contre la règle, je me disais : Ah ! si je pouvais donc l'avertir, lui montrer ses torts, que cela me ferait de bien ! Mais en pratiquant le métier, j'ai changé de sentiment. Lorsqu'il m'arrive de voir quelque chose de travers, je pousse un soupir de soulagement : — Quel bonheur ! ce n'est pas une novice, je ne suis pas obligée de la reprendre ! Puis je tâche bien vite d'excuser la coupable et de lui prêter de bonnes intentions qu'elle a sans doute.

Mère vénérée, les soins que vous me prodiguez pendant ma maladie m'ont encore beaucoup instruite sur la charité. Aucun remède ne vous semble trop cher ; et, s'il ne réussit pas, sans vous lasser vous essayez autre chose. Lorsque je vais en récréation, quelle attention ne faites-vous pas à me mettre à l'abri des moindres courants d'air ! Ma Mère, je sens que je dois être aussi compatissante pour les infirmités spirituelles de mes sœurs, que vous l'êtes pour mon infirmité physique.

J'ai remarqué que les religieuses les plus saintes sont les plus aimées ; on recherche leur conversation, on leur rend des services sans même qu'elles les demandent ; enfin, ces âmes capables de supporter des manques d'égard et de délicatesse se voient entourées de l'affection générale. On peut leur appliquer cette parole de notre Père saint Jean de la Croix : « Tous les biens m'ont été donnés, quand je ne les ai plus recherchés par amour-propre. »

Les âmes imparfaites, au contraire, sont délaissées ; on se tient vis-à-vis d'elles dans les bornes de la politesse religieuse ; mais, craignant peut-être de leur dire quelque parole désobligeante, on évite leur compagnie. En disant les âmes imparfaites, je n'entends pas seulement les imperfections spirituelles, puisque les plus saintes ne seront parfaites qu'au

ciel ; j'entends aussi le manque de jugement, d'éducation, la susceptibilité de certains caractères : toutes choses qui ne rendent pas la vie agréable. Je sais bien que ces infirmités sont chroniques, sans espoir de guérison ; mais je sais aussi que ma Mère ne cesserait pas de me soigner, d'essayer de me soulager, si je restais malade de longues années.

Voici la conclusion que j'en tire : Je dois rechercher la compagnie des sœurs qui ne me plaisent pas naturellement, et remplir à leur égard l'office du bon Samaritain. Une parole, un sourire aimable suffisent souvent pour épanouir une âme triste et blessée. Toutefois ce n'est pas seulement dans l'espoir de consoler que je veux être charitable : je sais qu'en poursuivant ce but je serais vite découragée ; car un mot dit dans la meilleure intention sera pris peut-être tout de travers. Aussi, pour ne perdre ni mon temps, ni ma peine, j'essaie d'agir uniquement pour réjouir Notre-Seigneur et répondre à ce conseil de l'Evangile :

« *Quand vous faites un festin, n'invitez pas vos parents et vos amis, de peur qu'ils ne vous invitent à leur tour, et qu'ainsi vous ayez reçu votre récompense : mais invitez les pauvres, les boiteux, les paralytiques, et vous serez heureux de ce qu'ils ne pourront vous rendre, et votre Père qui voit dans le secret vous en récompensera* [1]. »

Quel festin pourrais-je offrir à mes sœurs, si ce n'est un festin spirituel composé de charité aimable et joyeuse ? Non, je n'en connais pas d'autre, et je veux imiter saint Paul qui se réjouissait avec ceux qu'il trouvait dans la joie. Il est vrai qu'il pleurait avec les affligés, et les larmes doivent quelquefois paraître dans le festin que je veux servir ; mais toujours j'essaierai que les larmes se changent en sourires, puisque *le Seigneur aime ceux qui donnent avec joie* [2].

[1] Lucæ, XIV, 12, 13, 14. — [2] II Cor., IX, 7.

Je me souviens d'un acte de charité que le bon Dieu m'inspira lorsque j'étais encore novice. De cet acte tout petit en apparence, le Père céleste, *qui voit dans le secret*, m'a déjà récompensée sans attendre l'autre vie.

C'était avant que ma sœur Saint-Pierre tombât tout à fait infirme. Il fallait, le soir à six heures moins dix minutes, que l'on se dérangeât de l'oraison pour la conduire au réfectoire. Cela me coûtait beaucoup de me proposer ; car je savais la difficulté ou plutôt l'impossibilité de contenter la pauvre malade. Cependant je ne voulais pas manquer une si belle occasion, me souvenant des paroles divines : « *Ce que vous aurez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait* [1]. »

Je m'offris donc bien humblement pour la conduire, et ce ne fut pas sans peine que je parvins à faire accepter mes services. Enfin je me mis à l'œuvre avec tant de bonne volonté que je réussis parfaitement. Chaque soir, quand je la voyais agiter son sablier, je savais que cela voulait dire : Partons !

Prenant alors tout mon courage, je me levais, et puis toute une cérémonie commençait. Il fallait remuer et porter le banc *d'une certaine manière*, surtout ne pas se presser, ensuite la promenade avait lieu. Il s'agissait de suivre cette bonne sœur en la soutenant par la ceinture ; je le faisais avec le plus de douceur qu'il m'était possible, mais si par malheur survenait un faux pas, aussitôt il lui semblait que je la tenais mal et qu'elle allait tomber. — « Ah ! mon Dieu ! vous allez trop vite, j'vais m'briser ! » Si j'essayais alors de la conduire plus doucement : — « Mais suivez-moi donc, je n'sens pas vot'main, vous m'lâchez, j'vais tomber !... Ah ! j'disais bien que vous étiez trop jeune pour me conduire. »

[1] Matt., xxv, 40.

Enfin nous arrivions sans autre accident au réfectoire. Là, surgissaient d'autres difficultés : je devais installer ma pauvre infirme à sa place et agir adroitement pour ne pas la blesser ; ensuite relever ses manches, toujours *d'une certaine manière*, après cela je pouvais m'en aller.

Mais je m'aperçus bientôt qu'elle coupait son pain avec une peine extrême ; et depuis, je ne la quittais pas sans lui avoir rendu ce dernier service. Comme elle ne m'en avait jamais exprimé le désir, elle resta très touchée de mon attention, et ce fut par ce moyen nullement cherché que je gagnai entièrement sa confiance, surtout — je l'ai appris plus tard — parce qu'après tous mes petits services, je lui faisais, disait-elle, *mon plus beau sourire*.

Ma Mère, il y a bien longtemps que cet acte de vertu est accompli, et pourtant le Seigneur m'en laisse le souvenir comme un parfum, une brise du ciel. Un soir d'hiver, j'accomplissais comme d'habitude l'humble office dont je viens de parler : il faisait froid, il faisait nuit... Tout à coup, j'entendis dans le lointain le son harmonieux de plusieurs instruments de musique, et je me représentai un salon richement meublé, éclairé de brillantes lumières, étincelant de dorures ; dans ce salon, des jeunes filles élégamment vêtues recevant et prodiguant mille politesses mondaines. Puis mon regard se porta sur la pauvre malade que je soutenais. Au lieu d'une mélodie, j'entendais de temps à autre ses gémissements plaintifs ; au lieu de dorures, je voyais les briques de notre cloître austère à peine éclairé d'une faible lueur.

Ce contraste impressionna doucement mon âme. Le Seigneur l'illumina des rayons de la vérité qui surpassent tellement l'éclat ténébreux des plaisirs de la terre que, pour jouir mille ans de ces fêtes mondaines, je n'aurais pas donné les dix minutes employées à mon acte de charité.

Ah ! si déjà dans la souffrance, au sein du combat, on peut goûter de semblables délices en pensant que Dieu nous a retirées du monde, que sera-ce là-haut lorsque nous verrons, au milieu d'une gloire éternelle et d'un repos sans fin, la grâce incomparable qu'il nous a faite en nous choisissant pour habiter dans sa maison, véritable portique des cieux ?

Ce n'est pas toujours avec ces transports d'allégresse que j'ai pratiqué la charité ; mais, au commencement de ma vie religieuse, Jésus voulut me faire sentir combien il est doux de le voir dans l'âme de ses épouses : aussi, lorsque je conduisais ma sœur Saint-Pierre, c'était avec tant d'amour, qu'il m'eût été impossible de mieux faire si j'avais conduit Notre-Seigneur lui-même.

La pratique de la charité ne m'a pas toujours été si douce, je vous le disais à l'instant, ma Mère chérie. Pour vous le prouver, je vais vous raconter, entre bien d'autres, quelques-uns de mes combats :

Longtemps, à l'oraison, je ne fus pas éloignée d'une sœur qui ne cessait de remuer, ou son chapelet, ou je ne sais quelle autre chose ; peut-être n'y avait-il que moi à l'entendre, car j'ai l'oreille extrêmement fine ; mais dire la fatigue que j'en éprouvais serait chose impossible ! J'aurais voulu tourner la tête pour regarder la coupable et faire cesser son tapage ; cependant au fond du cœur, je sentais qu'il valait mieux souffrir cela patiemment pour l'amour du bon Dieu d'abord, et puis aussi pour éviter une occasion de peine.

Je restais donc tranquille, mais parfois la sueur m'inondait, et j'étais obligée de faire simplement une oraison de souffrance. Enfin je cherchais le moyen de souffrir avec paix et joie, au moins dans l'intime de l'âme ; alors je tâchais d'aimer ce petit bruit désagréable. Au lieu d'essayer de ne pas l'en-

tendre, — chose impossible — je mettais mon attention à le bien écouter, comme s'il eût été un ravissant concert ; et mon oraison, *qui n'était pas celle de quiétude*, se passait à offrir ce concert à Jésus.

Une autre fois, je me trouvais à la buanderie devant une sœur qui, tout en lavant les mouchoirs, me lançait de l'eau sale à chaque instant. Mon premier mouvement fut de me reculer en m'essuyant le visage, afin de montrer à celle qui m'aspergeait de la sorte qu'elle me rendrait service en se tenant tranquille ; mais aussitôt je pensai que j'étais bien sotte de refuser des trésors que l'on m'offrait si généreusement, et je me gardai bien de faire paraître mon ennui. Je fis tous mes efforts, au contraire, pour désirer recevoir beaucoup d'eau sale, si bien qu'au bout d'une demi-heure, j'avais vraiment pris goût à ce nouveau genre d'aspersion, et je me promis de revenir autant que possible à cette place fortunée où l'on servait gratuitement tant de richesses.

Ma Mère, vous voyez que je suis une *très petite* âme qui ne peut offrir au bon Dieu que de *très petites* choses ; encore m'arrive-t-il souvent de laisser échapper ces petits sacrifices qui donnent tant de paix au cœur ; mais cela ne me décourage pas, je supporte d'avoir un peu moins de paix et je tâche d'être plus vigilante une autre fois.

Ah ! que le Seigneur me rend heureuse ! Qu'il est facile et doux de le servir sur la terre ! Oui, toujours, je le répète, il m'a donné ce que j'ai désiré, ou plutôt il m'a fait désirer ce qu'il voulait me donner. Ainsi, peu de temps avant ma terrible tentation contre la foi, je me disais : Vraiment, je n'ai pas de grandes peines extérieures, et, pour en avoir d'intérieures, il faudra que le bon Dieu change ma voie ; je ne crois pas qu'il le fasse. Pourtant je ne puis toujours vivre ainsi dans le repos. Quel moyen donc trouvera-t-il ?

La réponse ne se fit pas attendre ; elle me montra que Celui que j'aime n'est jamais à court de moyens ; car, sans changer ma voie, il me donna cette grande épreuve qui vint mêler bientôt une salutaire amertume à toutes mes douceurs.

Ce n'est pas seulement lorsqu'il veut m'envoyer des épreuves que Jésus me le fait pressentir et désirer. Depuis bien longtemps je gardais un désir qui me paraissait irréalisable : celui d'avoir un frère prêtre. Je pensais souvent que, si mes petits frères ne s'étaient pas envolés au ciel, j'aurais eu le bonheur de les voir monter à l'autel ; ce bonheur je le regrettais ! Et voilà que le bon Dieu, dépassant mon rêve, — puisque je désirais seulement un frère prêtre qui, chaque jour, pensât à moi au saint autel — m'a unie par les liens de l'âme à *deux* de ses apôtres. Je veux, ma Mère bien-aimée, vous raconter en détail comment le divin Maître combla mes vœux.

Ce fut notre Mère sainte Thérèse qui m'envoya pour bouquet de fête, en 1895, mon premier frère. C'était un jour de lessive, j'étais bien occupée de mon travail, lorsque Mère Agnès de Jésus, alors Prieure, me prit à l'écart et me lut une lettre d'un jeune séminariste, lequel, inspiré disait-il par sainte Thérèse, demandait une sœur qui se dévouât spécialement à son salut et au salut des âmes dont il s'occuperait dans la suite ; il promettait d'avoir toujours un souvenir pour celle qui deviendrait sa sœur, quand il pourrait offrir le Saint Sacrifice. Et je fus choisie pour devenir la sœur de ce futur missionnaire.

Ma Mère, je ne saurais vous dire mon bonheur. Mon désir, ainsi comblé d'une façon inespérée, fit naître dans mon cœur une joie que j'appellerai enfantine ; car il me faut remonter

aux jours de mon enfance pour trouver le souvenir de ces joies si vives que l'âme est trop petite pour les contenir. Jamais, depuis des années, je n'avais goûté ce genre de bonheur ; je sentais que de ce côté mon âme était neuve, comme si l'on eût touché en elle des cordes musicales restées jusque-là dans l'oubli.

Comprenant les obligations que je m'imposais, je me mis à l'œuvre, essayant de redoubler de ferveur, et j'écrivis de temps à autre quelques lettres à mon nouveau frère. Sans doute, c'est par la prière et le sacrifice qu'on peut aider les missionnaires, mais parfois, lorsqu'il plaît à Jésus d'unir deux âmes pour sa gloire, il permet qu'elles puissent se communiquer leurs pensées afin de s'exciter à aimer Dieu davantage.

Je le sais, il faut pour cela une volonté expresse de l'autorité ; il me semble qu'autrement cette correspondance *sollicitée* ferait plus de mal que de bien, sinon au missionnaire, du moins à la carmélite continuellement portée par son genre de vie à se replier sur elle-même. Au lieu de l'unir au bon Dieu, cet échange de lettres — même éloigné — lui occuperait inutilement l'esprit ; elle s'imaginerait peut-être faire des merveilles, et réellement ne ferait rien du tout que de se procurer, sous couleur de zèle, une distraction superflue.

Mère bien-aimée, me voici partie moi-même, non pas dans une distraction, mais dans une dissertation également superflue... Je ne me corrigerai jamais de ces longueurs qui devront être pour vous si fatigantes à lire ! Pardonnez-moi, et permettez que je recommence à la prochaine occasion.

L'année dernière, à la fin de mai, ce fut à votre tour de me donner mon second frère ; et sur ma réflexion, qu'ayant offert déjà mes pauvres mérites pour un futur apôtre je croyais ne

pouvoir le faire encore aux intentions d'un autre, vous me fîtes cette réponse : que l'obéissance doublerait mes mérites.

Dans le fond de mon âme je pensais bien cela ; et, puisque le zèle d'une carmélite doit embrasser le monde, j'espère même, avec la grâce de Dieu, être utile à plus de deux missionnaires. Je prie pour tous, sans laisser de côté les simples prêtres, dont le ministère est aussi difficile parfois que celui des apôtres prêchant les infidèles. Enfin je veux être « fille de l'Eglise » comme notre Mère sainte Thérèse, et prier à toutes les intentions du Vicaire de Jésus-Christ. C'est le but général de ma vie.

Mais, comme je me serais unie spécialement aux œuvres de mes petits frères chéris s'ils eussent vécu, sans délaisser pour cela les grands intérêts de l'Eglise qui embrassent l'univers, ainsi je reste particulièrement unie aux nouveaux frères que Jésus m'a donnés. Tout ce qui m'appartient appartient à chacun d'eux, je sens que Dieu est trop bon, trop généreux pour faire des partages ; il est si riche qu'il donne sans mesure ce que je lui demande, bien que je ne me perde pas en de longues énumérations.

Depuis que j'ai seulement deux frères et mes petites sœurs les novices, si je voulais détailler les besoins de chaque âme, les journées seraient trop courtes, et je craindrais fort d'oublier quelque chose d'important. Aux âmes simples il ne faut pas de moyens compliqués, et comme je suis de ce nombre, Notre-Seigneur m'a inspiré lui-même un petit moyen très simple d'accomplir mes obligations.

Un jour, après la sainte communion, il m'a fait comprendre cette parole des Cantiques : « *Attirez-moi, nous courrons à l'odeur de vos parfums* [1]. » O Jésus, il n'est donc pas néces-

[1] Cant., I, 3.

saire de dire : En m'attirant, attirez les âmes que j'aime. Cette simple parole : « *Attirez-moi* » suffit ! Oui, lorsqu'une âme s'est laissée captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite ; c'est une conséquence naturelle de son attraction vers vous !

De même qu'un torrent entraîne après lui, dans les profondeurs des mers, ce qu'il rencontre sur son passage ; de même, ô mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivages de votre amour attire après elle tous ses trésors ! Seigneur, vous le savez, ces trésors pour moi ce sont les âmes qu'il vous a plu d'unir à la mienne ; ces trésors, c'est vous qui me les avez confiés ; aussi j'ose emprunter vos propres paroles, celles du dernier soir qui vous vit encore sur notre terre, voyageur et mortel.

Jésus, mon Bien-Aimé ! je ne sais pas quel jour mon exil finira... plus d'un soir, peut-être, me verra chanter encore ici-bas vos miséricordes ; mais enfin, pour moi aussi viendra le dernier soir... alors je veux pouvoir vous dire :

« *Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée à faire, j'ai fait connaître votre Nom à ceux que vous m'avez donnés ; ils étaient à vous, et vous me les avez donnés. C'est maintenant qu'ils connaissent que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ; car je leur ai communiqué les paroles que vous m'avez confiées ; ils les ont reçues, et ils ont cru que c'est vous qui m'avez envoyée. Je prie pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Je ne suis plus dans le monde, mais pour eux ils y sont encore, tandis que je retourne à vous. Conservez-les à cause de votre Nom.*

« *Je vais maintenant à vous ; et c'est afin que la joie qui vient de vous soit parfaite en eux que je dis ceci, à présent*

que je suis dans le monde... Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont point du monde, de même que moi je ne suis pas du monde non plus.

« *Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, mais c'est encore pour ceux qui croiront en vous sur ce qu'ils leur entendront dire.*

« *Mon Dieu, je souhaite qu'où je serai, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi ; et que le monde connaisse que vous les avez aimés comme vous m'avez aimée moi-même* [1]. »

Oui, Seigneur, voilà ce que je voudrais répéter après vous avant de m'envoler dans vos bras ! C'est peut-être de la témérité ; mais non... Depuis longtemps, ne m'avez-vous pas permis d'être audacieuse avec vous ? Comme le père de l'enfant prodigue parlant à son fils aîné, vous m'avez dit : « *Tout ce qui est à moi est à toi* [2]. » Vos paroles, ô Jésus, sont donc à moi, et je puis m'en servir pour attirer sur les âmes qui m'appartiennent les faveurs du Père céleste.

Vous le savez, ô mon Dieu, je n'ai jamais désiré que vous aimer uniquement, je n'ambitionne pas d'autre gloire. Votre amour m'a prévenue dès mon enfance, il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur.

L'amour attire l'amour, le mien s'élance vers vous, il voudrait combler l'abîme qui l'attire ; mais, hélas ! ce n'est même pas une goutte de rosée perdue dans l'Océan ! Pour vous aimer comme vous m'aimez, il me faut emprunter votre propre amour, alors seulement je trouve le repos. O mon Jésus, il me semble que vous ne pouvez combler une âme de plus d'amour que vous n'avez comblé la mienne, c'est pour cela que j'ose

[1] Joan., XVII. — [2] Lucæ, XV, 31.

vous demander *d'aimer ceux que vous m'avez donnés comme vous m'avez aimée moi-même.*

Un jour, au ciel, si je découvre que vous les aimez plus que moi, je m'en réjouirai, reconnaissant dès ce monde que ces âmes le méritent davantage; mais ici-bas, je ne puis concevoir une plus grande immensité d'amour que celle dont il vous a plu de me gratifier, sans aucun mérite de ma part.

Ma Mère, je suis tout étonnée de ce que je viens d'écrire, je n'en avais pas l'intention !

En répétant ce passage du saint Evangile : « *Je leur ai communiqué les paroles que vous m'avez confiées* », je ne pensais pas à mes frères, mais à mes petites sœurs du noviciat; car je ne me crois pas capable d'instruire des missionnaires. Ce que j'écrivais pour eux, c'était la prière de Jésus : « *Je ne vous prie pas de les ôter du monde... Je vous prie encore pour ceux qui croiront en vous sur ce qu'ils leur entendront dire.* » Comment, en effet, pourrais-je laisser dans l'oubli les âmes qui deviendront leur conquête par la souffrance et la prédication ?

Mais je n'ai pas expliqué toute ma pensée sur ce passage des Cantiques sacrés : « *Attirez-moi, nous courrons...* »

« *Personne,* a dit Jésus, *ne peut venir après moi si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire* [1]. » Ensuite il nous enseigne qu'il suffit de frapper pour se faire ouvrir, de chercher pour trouver, et de tendre humblement la main pour recevoir. Il ajoute que tout ce qu'on demande à son Père en son Nom, il l'accorde. C'est pour cela sans doute que l'Esprit-Saint, avant la naissance de Jésus, dicta cette prière prophétique : « *Attirez-moi, nous courrons...* »

Demander d'être attiré, c'est vouloir s'unir d'une manière intime à l'objet qui captive le cœur. Si le feu et le fer étaient

[1] Joan., VI, 44.

doués de raison et que ce dernier dît à l'autre : « Attire-moi », ne prouverait-il pas son désir de s'identifier au feu jusqu'à partager sa substance? Eh bien ! voilà justement ma prière. Je demande à Jésus de m'attirer dans les flammes de son amour, de m'unir si étroitement à lui qu'il vive et agisse en moi. Je sens que, plus le feu de l'amour embrasera mon cœur, plus je dirai : « *Attirez-moi* », plus aussi les âmes qui s'approcheront de la mienne *courront avec vitesse à l'odeur des parfums du Bien-Aimé.*

Oui, elles courront, nous courrons ensemble; car les âmes embrasées ne peuvent rester inactives. Sans doute, comme sainte Madeleine, elles se tiennent aux pieds de Jésus, écoutant sa parole douce et enflammée. Paraissant ne rien donner, elles donnent bien plus que Marthe qui se tourmente de *beaucoup de choses* [1]. Ce ne sont pas cependant les travaux de Marthe, mais son inquiétude seule, que Jésus blâme; ces mêmes travaux, sa divine Mère s'y est humblement soumise, puisqu'il lui fallait préparer les repas de la sainte Famille.

Tous les saints ont compris cela, et plus particulièrement peut-être ceux qui remplirent l'univers de l'illumination de la doctrine évangélique. N'est-ce pas dans l'oraison que saint Paul, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse et tant d'autres amis de Dieu ont puisé cette science admirable qui ravit les plus grands génies ?

Un savant l'a dit : « Donnez-moi un point d'appui et, avec un levier, je soulèverai le monde. » Ce qu'Archimède n'a pu obtenir, les saints l'ont reçu pleinement. Le Tout-Puissant leur a donné un point d'appui : *Lui-même, Lui seul!* Pour levier, l'oraison qui embrase d'un feu d'amour; et c'est

[1] Lucæ, x, 41.

ainsi qu'ils ont soulevé le monde, c'est ainsi que les saints encore militants le soulèvent et le soulèveront jusqu'à la fin des temps.

Ma Mère chérie, il me reste à vous dire ce que j'entends par *l'odeur des parfums du Bien-Aimé*. Puisque Jésus est remonté au ciel, je ne puis le suivre qu'aux traces qu'il a laissées. Ah ! que ces traces sont lumineuses ! qu'elles sont divinement embaumées ! Je n'ai qu'à jeter les yeux sur le saint Evangile : aussitôt je respire le parfum de la vie de Jésus et je sais de quel côté courir. Ce n'est pas à la première place, mais à la dernière que je m'élance. Je laisse le pharisien monter, et je répète, remplie de confiance, l'humble prière du publicain. Ah ! surtout, j'imite la conduite de Madeleine, son étonnante ou plutôt son amoureuse audace qui charme le Cœur de Jésus, séduit le mien !

Ce n'est pas parce que j'ai été préservée du péché mortel que je m'élève à Dieu par la confiance et l'amour. Ah ! je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance ; j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de mon Sauveur. Je sais qu'il chérit l'enfant prodigue, j'ai entendu ses paroles à sainte Madeleine, à la femme adultère, à la Samaritaine. Non, personne ne pourrait m'effrayer ; car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. Je sais que toute cette multitude d'offenses s'abîmerait en un clin d'œil, comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent.

Il est rapporté dans la Vie des Pères du désert, que l'un d'eux convertit une pécheresse publique dont les désordres scandalisaient une contrée entière. Cette pécheresse, touchée de la grâce, suivait le saint dans le désert pour y accomplir une rigoureuse pénitence, quand, la première nuit du voyage, avant même d'être rendue au lieu de sa retraite, ses liens

mortels furent brisés par l'impétuosité de son repentir plein d'amour ; et le solitaire vit, au même instant, son âme portée par les Anges dans le sein de Dieu.

Voilà un exemple bien frappant de ce que je voudrais dire, mais ces choses ne peuvent s'exprimer...



JE VOUS BÉNIS, MON PÈRE, DE CE QUE VOUS AVEZ CACHÉ CES CHOSES AUX SAGES ET AUX PRUDENTS POUR LES RÉVÉLER AUX PLUS PETITS. LUC, X. 21.

CHAPITRE XI[1]

Sa confiance en Dieu. — Une visite du ciel. — Elle trouve son repos dans l'amour. — Sublime enfance. — Appel à toutes les « petites âmes ».

O ma Sœur chérie, vous me demandez de vous laisser un souvenir... Puisque Notre Mère le permet, c'est une joie pour moi de venir m'entretenir avec vous qui êtes deux fois ma sœur.

[1] Cette troisième partie du manuscrit est adressée à Sœur Marie du Sacré-Cœur. (*Sa sœur aînée*, MARIE.)



Le Cloître de l'Enfant Jésus

avec vous qui m'avez prêté votre voix, promettant en mon nom que je ne voulais servir que Jésus, alors qu'il ne m'était pas possible de parler.

Chère petite Marraine, c'est l'enfant que vous avez offerte au Seigneur qui vous parle ce soir, c'est elle qui vous aime comme une enfant sait aimer sa mère... Au ciel seulement vous connaîtrez toute la reconnaissance qui déborde de mon cœur.

O ma Sœur chérie, vous voudriez entendre les secrets que Jésus confie à votre petite fille ; ces secrets, il vous les confie aussi, je le sais, car c'est vous qui m'avez appris à recueillir les enseignements divins. Cependant, je vais essayer de balbutier quelques mots, bien que je sente qu'il est impossible à la parole humaine de redire des choses que le cœur peut à peine pressentir...

Ne croyez pas que je nage dans les consolations ; oh ! non, ma consolation, c'est de n'en pas avoir sur la terre. Sans se montrer, sans faire entendre sa voix, Jésus m'instruit dans le secret ; ce n'est point par le moyen des livres, car je ne comprends pas ce que je lis ! Parfois cependant, une parole comme celle-ci — que j'ai tirée ce soir, à la fin d'une oraison passée dans la sécheresse — vient me consoler : « Voici le Maître que je te donne, il t'apprendra tout ce que tu dois faire. Je veux te faire lire dans le Livre de vie où est contenue *la science d'amour* [1]. » La science d'amour ! Ah ! cette parole résonne doucement à l'oreille de mon âme. Je ne désire que cette science-là ! Pour elle, *ayant donné toutes mes richesses*, comme l'épouse des cantiques, *j'estime n'avoir rien donné* [2]. Je comprends si bien qu'il n'y a que l'amour qui soit capable de nous rendre agréables au bon Dieu, que cet amour est le seul trésor que j'ambitionne.

[1] *Notre-Seigneur* à Ste Marguerite-Marie. — [2] Cant., VIII, 7.

Jésus se plaît à me montrer l'unique chemin qui conduit à cette fournaise divine : ce chemin, c'est l'abandon du petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son père. « Si quelqu'un est *tout petit,* qu'il vienne à moi », a dit l'Esprit-Saint par la bouche de Salomon ; et ce même Esprit d'amour a dit encore que *la miséricorde est accordée aux petits* [1]. En son nom, le prophète Isaïe nous révèle qu'au dernier jour *le Seigneur conduira son troupeau dans les pâturages, qu'il rassemblera les petits agneaux et les pressera sur son sein* [2]. Et comme si toutes ces preuves ne suffisaient pas, le même prophète, dont le regard inspiré plongeait déjà dans les profondeurs éternelles, s'écrie au nom du Seigneur : « *Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein et je vous balancerai sur mes genoux.* »

O ma Sœur bien-aimée ! après un pareil langage, il n'y a plus qu'à se taire, à pleurer de reconnaissance et d'amour... Ah ! si les âmes faibles et imparfaites comme la mienne sentaient ce que je sens, aucune ne désespérerait d'atteindre le sommet de la montagne de l'Amour, puisque Jésus ne demande pas de grandes actions, mais seulement l'abandon et la reconnaissance.

« *Je n'ai nul besoin,* dit-il, *des boucs de vos troupeaux, parce que toutes les bêtes des forêts m'appartiennent et les milliers d'animaux qui paissent sur les collines ; je connais tous les oiseaux des montagnes.*

« *Si j'avais faim, ce n'est pas à vous que je le dirais ; car la terre et tout ce qu'elle contient est à moi. Est-ce que je dois manger la chair des taureaux et boire le sang des boucs ?* IMMOLEZ A DIEU DES SACRIFICES DE LOUANGES ET D'ACTIONS DE GRACES [3]. »

[1] Sag., VI, 7. — [2] Is., XL, 11. — [3] Ps. XLIX, 9, 10, 11, 12, 13, 14.

Voilà donc tout ce que Jésus réclame de nous ! Il n'a pas besoin de nos œuvres, mais uniquement de notre *amour*. Ce même Dieu, qui déclare n'avoir nul besoin de nous dire s'il a faim, n'a pas craint de *mendier* un peu d'eau à la Samaritaine..... Il avait soif ! ! ! Mais en disant : « *Donne-moi à boire* [1] », c'était l'amour de sa pauvre créature que le Créateur de l'univers réclamait. Il avait soif d'amour !

Oui, plus que jamais Jésus est altéré. Il ne rencontre que des ingrats et des indifférents parmi les disciples du monde ; et parmi *ses disciples à lui*, il trouve, hélas ! bien peu de cœurs qui se livrent sans aucune réserve à la tendresse de son Amour infini.

Que nous sommes heureuses de comprendre les intimes secrets de notre Epoux ! Ah ! si vous vouliez écrire ce que vous en connaissez, nous aurions de belles pages à lire. Mais, je le sais, vous aimez mieux conserver au fond de votre cœur *les secrets du Roi*... A moi, vous dites *qu'il est honorable de publier les œuvres du Très-Haut* [2]. Je trouve que vous avez raison de garder le silence ; il est vraiment impossible de redire avec des paroles terrestres les secrets du ciel !

Pour moi, après avoir tracé des pages et des pages, je trouverais n'avoir pas encore commencé. Il y a tant d'horizons divers, tant de nuances variées à l'infini, que la palette du Peintre céleste pourra seule, après la nuit de cette vie, me fournir les couleurs divines capables de peindre les merveilles qu'il découvre à l'œil de mon âme.

Cependant, ma Sœur chérie, puisque vous me témoignez le désir de connaître à fond, autant que possible, tous les sentiments de mon cœur, puisque vous voulez que je mette

[1] Joan., IV, 7.
[2] Tob., XII, 7.



C. de L. pinxit

Imp. Braun

LA BIENHEUREUSE

THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

« Ma mission est de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner aux âmes ma petite voie de confiance et d'abandon ».

par écrit le rêve le plus consolant de ma vie, et « ma petite doctrine » comme vous l'appelez, je le ferai dans les pages suivantes. C'est à Jésus que je parlerai, cela me sera plus facile pour exprimer mes pensées. Peut-être allez-vous trouver mes expressions exagérées ; pourtant, je vous assure qu'il n'y a aucune exagération dans mon cœur : tout y est calme et reposé.

O Jésus, qui pourra dire avec quelle tendresse, quelle douceur vous conduisez ma petite âme !...

L'orage grondait bien fort en elle depuis la belle fête de votre triomphe, la radieuse fête de Pâques ; lorsqu'un des jours du mois de mai, vous avez fait luire dans ma sombre nuit un pur rayon de votre grâce...

Pensant aux songes mystérieux que vous accordez parfois à vos privilégiés, je me disais que cette consolation n'était pas faite pour moi ; que, pour moi, c'était la nuit, toujours la nuit profonde ! Et sous l'orage, je m'endormis.

Le lendemain, 10 mai, aux premières lueurs de l'aurore, je me trouvai, pendant mon sommeil, dans une galerie où je me promenais seule avec notre Mère. Tout à coup, sans savoir comment elles étaient entrées, j'aperçus trois carmélites revêtues de leurs manteaux et grands voiles, et je compris qu'elles venaient du ciel. « Ah ! que je serais heureuse, pensai-je, de voir le visage d'une de ces carmélites ! » Comme si ma prière eût été entendue, la plus grande des saintes s'avança vers moi et je tombai à genoux. O bonheur ! elle leva son voile, ou plutôt le souleva et m'en couvrit.

Sans aucune hésitation, *je reconnus* la Vénérable Mère Anne de Jésus, fondatrice du Carmel en France [1]. Son visage

[1] La Vénérable Mère Anne de Jésus, dans le monde Anne de Lobera, naquit en Espagne en 1545. Elle entra dans l'Ordre du Carmel, au

était beau, d'une beauté immatérielle ; aucun rayon ne s'en échappait, et cependant, malgré le voile épais qui nous enveloppait toutes les deux, je voyais ce céleste visage éclairé d'une lumière ineffablement douce qu'il semblait produire de lui-même.

La sainte me combla de caresses et, me voyant si tendrement aimée, j'osai prononcer ces paroles : « O ma Mère, je vous en supplie, dites-moi si le bon Dieu me laissera longtemps sur la terre ? Viendra-t-il bientôt me chercher ? » Elle sourit avec tendresse. — « *Oui, bientôt... bientôt... Je vous le promets.* » — « Ma Mère, ajoutai-je, dites-moi encore si le bon Dieu ne me demande pas autre chose que mes pauvres petites actions et mes désirs ; est-il content de moi ? »

A ce moment, le visage de la Vénérable Mère resplendit d'un éclat nouveau, et son expression me parut incomparablement plus tendre. — « *Le bon Dieu ne demande rien autre chose de vous*, me dit-elle, *il est content, très content !...* » Et me prenant la tête dans ses mains, elle me prodigua de telles caresses, qu'il me serait impossible d'en rendre la douceur. Mon cœur était dans la joie, mais je me souvins de mes sœurs et je voulus demander quelques grâces pour elles... Hélas ! je m'éveillai !

premier monastère de Saint-Joseph d'Avila, en 1570, et devint bientôt la conseillère et la coadjutrice de sainte Thérèse qui la nommait « *sa fille et sa couronne* ». Saint Jean de la Croix, son directeur spirituel pendant quatorze ans, se plaisait à l'appeler « *un séraphin incarné* », et l'on faisait une telle estime de sa sagesse et de sa sainteté, que les savants la consultaient dans leurs doutes et recevaient ses réponses comme des oracles. Fidèle héritière de l'esprit de sainte Thérèse, elle avait reçu du Ciel la mission de conserver à la Réforme du Carmel sa perfection primitive. Après avoir fondé trois monastères de cette réforme en Espagne, elle l'implanta en France, puis en Belgique, où, déjà célèbre par les dons surnaturels les plus élevés, particulièrement celui de la contemplation, elle mourut en odeur de sainteté au Couvent des carmélites de Bruxelles, le 4 mars 1621.

Le 3 mai 1878, Sa Sainteté le Pape Léon XIII signa l'introduction de la cause de béatification de cette grande Servante de Dieu.

Je ne saurais redire l'allégresse de mon âme. Plusieurs mois se sont écoulés depuis cet ineffable rêve, et cependant le souvenir qu'il me laisse n'a rien perdu de sa fraîcheur, de ses charmes célestes. Je vois encore le regard et le sourire pleins d'amour de cette sainte carmélite, je crois sentir encore les caresses dont elle me combla.

O Jésus, *vous aviez commandé aux vents et à la tempête, et il s'était fait un grand calme* [1].

A mon réveil, je croyais, je sentais qu'il y a un ciel, et que ce ciel est peuplé d'âmes qui me chérissent et me regardent comme leur enfant. Cette impression reste dans mon cœur, d'autant plus douce que la Vénérable Mère Anne de Jésus m'avait été jusqu'alors, j'ose presque dire indifférente; je ne l'avais jamais invoquée, et sa pensée ne me venait à l'esprit qu'en entendant parler d'elle, chose assez rare.

Et maintenant, je sais, je comprends combien de son côté je lui étais peu indifférente, et cette pensée augmente mon amour, non seulement pour elle, mais pour tous les bienheureux habitants de la céleste patrie.

O mon Bien-Aimé! cette grâce n'était que le prélude des grâces plus grandes encore dont vous vouliez me combler; laissez-moi vous les rappeler aujourd'hui, et pardonnez-moi si je déraisonne en voulant redire mes espérances et mes désirs qui touchent à l'infini... pardonnez-moi et guérissez mon âme en lui donnant ce qu'elle espère!

Etre votre épouse, ô Jésus! être carmélite, être, par mon union avec vous, la mère des âmes, tout cela devrait me suffire. Cependant je sens en moi d'autres vocations : je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr... Je voudrais accomplir toutes les œuvres les plus

[1] Matt., VIII, 26.

héroïques, je me sens le courage d'un croisé, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Eglise.

La vocation de prêtre ! Avec quel amour, ô Jésus, je vous porterais dans mes mains lorsque ma voix vous ferait descendre du ciel ! avec quel amour je vous donnerais aux âmes ! Mais hélas ! tout en désirant être prêtre, j'admire et j'envie l'humilité de saint François d'Assise, et je me sens la vocation de l'imiter en refusant la sublime dignité du sacerdoce. Comment donc allier ces contrastes ?

Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre Nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé ! Mais une seule mission ne me suffirait pas : je voudrais en même temps annoncer l'Evangile dans toutes les parties du monde, et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde, et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles.

Ah ! par-dessus tout, je voudrais le martyre. Le martyre ! voilà le rêve de ma jeunesse ; ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel. Mais c'est là une autre folie ; car je ne désire pas un seul genre de supplice, pour me satisfaire il me les faudrait tous...

Comme vous, mon Epoux adoré, je voudrais être flagellée, crucifiée... Je voudrais mourir dépouillée comme saint Barthélemy ; comme saint Jean, je voudrais être plongée dans l'huile bouillante ; je désire, comme saint Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes, afin de devenir un pain digne de Dieu. Avec sainte Agnès et sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive du bourreau ; et comme Jeanne d'Arc, sur un bûcher ardent, murmurer le nom de Jésus !

Si ma pensée se porte sur les tourments inouïs qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir, je voudrais que ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre Livre de Vie, où sont rapportées les actions de tous les Saints; ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour vous!

A toutes mes folies, qu'allez-vous répondre? Y a-t-il sur la terre une âme plus petite, plus impuissante que la mienne? Cependant, à cause même de ma faiblesse, vous vous êtes plu à combler mes petits désirs enfantins; et vous voulez aujourd'hui combler d'autres désirs plus grands que l'univers...

Ces aspirations devenant un véritable martyre, j'ouvris un jour les épîtres de saint Paul, afin de chercher quelque remède à mon tourment. Les chapitres XII et XIII de la première épître aux Corinthiens me tombèrent sous les yeux. J'y lus que tous ne peuvent être à la fois apôtres, prophètes et docteurs, que l'Eglise est composée de différents membres, et que l'œil ne saurait être en même temps la main.

La réponse était claire, mais ne comblait pas mes vœux et ne me donnait pas la paix. « *M'abaissant alors jusque dans les profondeurs de mon néant, je m'élevai si haut que je pus atteindre mon but* [1]. » Sans me décourager, je continuai ma lecture et ce conseil me soulagea : « *Recherchez avec ardeur les dons les plus parfaits; mais je vais encore vous montrer une voie plus excellente* [2]. »

Et l'Apôtre explique comment tous les dons les plus parfaits ne sont rien sans *l'Amour*, que la Charité est la voie la plus excellente pour aller sûrement à Dieu. Enfin j'avais trouvé le repos!

[1] Saint Jean de la Croix. — [2] I Cor., XII, 31.

Considérant le corps mystique de la sainte Eglise, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par saint Paul, ou plutôt je voulais me reconnaître en tous. La Charité me donna la clef de *ma vocation*. Je compris que, si l'Eglise avait un corps composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous les organes ne lui manquait pas; je compris qu'elle avait *un cœur*, et que ce cœur était brûlant d'amour; je compris que l'amour seul faisait agir ses membres, que, si l'amour venait à s'éteindre, les apôtres n'annonceraient plus l'Evangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang. Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux, parce qu'il est éternel!

Alors, dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : « O Jésus, mon amour! ma vocation, enfin je l'ai trouvée! *ma vocation, c'est l'amour!* Oui, j'ai trouvé ma place au sein de l'Eglise, et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Eglise ma Mère, *je serai l'amour!...* Ainsi je serai tout; ainsi mon rêve sera réalisé! »

Pourquoi parler de joie délirante? Non, cette expression n'est pas juste; c'est plutôt la paix qui devint mon partage, la paix calme et sereine du navigateur apercevant le phare qui lui indique le port. O phare lumineux de l'amour! je sais comment arriver jusqu'à toi, j'ai trouvé le secret de m'approprier tes flammes!

Je ne suis qu'une enfant impuissante et faible; cependant, c'est ma faiblesse même qui me donne l'audace de m'offrir en victime à votre amour, ô Jésus! Autrefois les hosties pures et sans taches étaient seules agréées par le Dieu fort et puissant : pour satisfaire à la justice divine il fallait des victimes parfaites; mais à la loi de crainte a succédé la loi d'amour, et l'amour m'a choisie pour holocauste, moi, faible et imparfaite

créature ! Ce choix n'est-il pas digne de l'amour ? Oui, pour que l'amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant.

O mon Dieu, je le sais, *l'amour ne se paie que par l'amour* [1]. Aussi j'ai cherché, j'ai trouvé le moyen de soulager mon cœur en vous rendant amour pour amour.

« *Employez les richesses qui rendent injustes à vous faire des amis qui vous reçoivent dans les Tabernacles éternels* [2]. » Voilà, Seigneur, le conseil que vous donnez à vos disciples, après leur avoir dit que *les enfants de ténèbres sont plus habiles dans leurs affaires que les enfants de lumière* [3].

Enfant de lumière, j'ai compris que mes désirs d'être tout, d'embrasser toutes les vocations, étaient des richesses qui pourraient bien me rendre injuste ; alors je m'en suis servie à me faire des amis. Me souvenant de la prière d'Elisée au prophète Elie, lorsqu'il lui demanda son double esprit, je me présentai devant les Anges et l'assemblée des Saints et je leur dis : « Je suis la plus petite des créatures, je connais ma misère, mais je sais aussi combien les cœurs nobles et généreux aiment à faire du bien ; je vous conjure donc, bienheureux habitants de la cité céleste, de m'adopter pour enfant : à vous seul reviendra la gloire que vous me ferez acquérir ; daignez exaucer ma prière, obtenez-moi, je vous en supplie, *votre double amour !* »

Seigneur, je ne puis approfondir ma demande, je craindrais de me trouver accablée sous le poids de mes désirs audacieux ! Mon excuse, c'est mon titre *d'enfant* : les enfants ne réfléchissent pas à la portée de leurs paroles. Cependant, si leur père, si leur mère montent sur le trône et possèdent d'immenses trésors, ils n'hésitent pas à contenter les désirs des petits êtres

[1] Saint Jean de la Croix.
[2] Lucæ, XVI, 9.
[3] *Ibid.*, 8.

qu'ils chérissent plus qu'eux-mêmes. Pour leur faire plaisir, ils font des folies, ils vont même jusqu'à la faiblesse.

Eh bien, je suis l'enfant de la sainte Eglise. L'Eglise est reine puisqu'elle est votre Epouse, ô divin Roi des rois ! Ce ne sont pas les richesses et la gloire — même la gloire du ciel — que réclame mon cœur. La gloire, elle appartient de droit à mes frères : les Anges et les Saints. Ma gloire à moi sera le reflet qui rejaillira du front de ma Mère. Ce que je demande, c'est *l'amour !* Je ne sais plus qu'une chose, *vous aimer,* ô Jésus ! Les œuvres éclatantes me sont interdites, je ne puis prêcher l'Evangile, verser mon sang... qu'importe ? Mes frères travaillent à ma place, et moi, *petit enfant,* je me tiens tout près du trône royal, *j'aime* pour ceux qui combattent.

Mais comment témoignerai-je mon amour, puisque l'amour se prouve par les œuvres ? Eh bien ! *le petit enfant jettera des fleurs...* il embaumera de ses parfums le trône divin, il chantera de sa voix argentine le cantique de l'amour !

Oui, mon Bien-Aimé, c'est ainsi que ma vie éphémère se consumera devant vous. Je n'ai pas d'autre moyen pour vous prouver mon amour que de jeter des fleurs : c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter des moindres actions et de les faire par amour. Je veux souffrir par amour et même jouir par amour ; ainsi je jetterai des fleurs. Je n'en rencontrerai pas une sans l'effeuiller pour vous... et puis je chanterai, je chanterai toujours, même s'il faut cueillir mes roses au milieu des épines ; et mon chant sera d'autant plus mélodieux que ces épines seront plus longues et plus piquantes.

Mais à quoi, mon Jésus, vous serviront mes fleurs et mes chants ? Ah ! je le sais bien, cette pluie embaumée, ces pétales fragiles et de nulle valeur, ces chants d'amour d'un cœur si petit vous charmeront quand même. Oui, ces riens vous feront

plaisir : ils feront sourire l'Eglise triomphante qui, voulant jouer avec son petit enfant, recueillera ces roses effeuillées et, les faisant passer par vos mains divines pour les revêtir d'une valeur infinie, les jettera sur l'Eglise souffrante afin d'en éteindre les flammes; sur l'Eglise militante afin de lui donner la victoire.

O mon Jésus! je vous aime, j'aime l'Eglise ma mère, je me souviens que *le plus petit mouvement de pur amour lui est plus utile que toutes les autres œuvres réunies ensemble* [1]. Mais le pur amour est-il bien dans mon cœur? Mes immenses désirs ne sont-ils pas un rêve, une folie? Ah! s'il en est ainsi, éclairez-moi; vous le savez, je cherche la vérité. Si mes désirs sont téméraires, faites-les disparaître; car ces désirs sont pour moi le plus grand des martyres. Cependant, je l'avoue, si je n'atteins pas un jour ces régions les plus élevées vers lesquelles mon âme aspire, j'aurai goûté plus de douceur dans mon martyre, dans ma folie, que je n'en goûterai au sein des joies éternelles; à moins que, par un miracle, vous ne m'enleviez le souvenir de mes espérances terrestres. Jésus! Jésus! s'il est si délicieux le désir de l'amour, qu'est-ce donc de le posséder, d'en jouir à jamais?

Comment une âme aussi imparfaite que la mienne peut-elle aspirer à la plénitude de l'amour? Quel est donc ce mystère? Pourquoi ne réservez-vous pas, ô mon unique Ami, ces immenses aspirations aux grandes âmes, aux aigles qui planent dans les hauteurs? Hélas! je ne suis qu'un pauvre petit oiseau couvert seulement d'un léger duvet; je ne suis pas un aigle, j'en ai simplement les yeux et le cœur... Oui, malgré ma petitesse extrême, j'ose fixer le Soleil divin de l'amour, et je brûle de m'élancer jusqu'à lui! Je voudrais voler, je voudrais imiter les aigles; mais tout ce que je puis faire, c'est de

[1] Saint Jean de la Croix.

soulever mes petites ailes ; il n'est pas en mon petit pouvoir de m'envoler.

Que vais-je devenir ? Mourir de douleur en me voyant si impuissante ? Oh ! non, je ne vais pas même m'affliger. Avec un audacieux abandon, je veux rester là, fixant jusqu'à la mort mon divin Soleil. Rien ne pourra m'effrayer, ni le vent, ni la pluie ; et, si de gros nuages viennent à cacher l'Astre d'amour, s'il me semble ne pas croire qu'il existe autre chose que la nuit de cette vie, ce sera alors le moment de la *joie parfaite*, le moment de pousser ma confiance jusqu'aux limites extrêmes, me gardant bien de changer de place, sachant que par delà les tristes nuages mon doux Soleil brille encore !

O mon Dieu ! jusque-là je comprends votre amour pour moi ; mais, vous le savez, bien souvent je me laisse distraire de mon unique occupation, je m'éloigne de vous, je mouille mes petites ailes à peine formées aux misérables flaques d'eau que je rencontre sur la terre ! Alors *je gémis comme l'hirondelle* [1], et mon gémissement vous instruit de tout, et vous vous souvenez, ô miséricorde infinie, *que vous n'êtes pas venue appeler les justes, mais les pécheurs* [2].

Cependant, si vous demeurez sourd aux gazouillements plaintifs de votre chétive créature, si vous restez voilé, eh bien ! je consens à rester mouillée, j'accepte d'être transie de froid, et je me réjouis encore de cette souffrance pourtant méritée. O mon Astre chéri ! oui, je suis heureuse de me sentir petite et faible en votre présence et mon cœur reste dans la paix... je sais que tous les aigles de votre céleste cour me prennent en pitié, qu'ils me protègent, me défendent et mettent en fuite les vautours, image des démons, qui voudraient

[1] Is., XXXVIII, 14.
[2] Matt., IX, 13.

me dévorer. Ah ! je ne les crains pas, je ne suis point destinée à devenir leur proie, mais celle de l'Aigle divin.

O Verbe, ô mon Sauveur ! c'est toi l'Aigle que j'aime et qui m'attires : c'est toi qui, t'élançant vers la terre d'exil, as voulu souffrir et mourir afin d'enlever toutes les âmes et de les plonger jusqu'au centre de la Trinité sainte, éternel foyer de l'amour ! C'est toi qui, remontant vers l'inaccessible lumière, restes caché dans notre vallée de larmes sous l'apparence d'une blanche hostie, et cela pour me nourrir de ta propre substance. O Jésus ! laisse-moi te dire que ton amour va jusqu'à la folie... Comment veux-tu, devant cette folie, que mon cœur ne s'élance pas vers toi ? Comment ma confiance aurait-elle des bornes ?

Ah ! pour toi, je le sais, les Saints ont fait aussi des folies, ils ont fait de grandes choses, puisqu'ils étaient des aigles ! Moi, je suis trop petite pour faire de grandes choses, et ma folie, c'est d'espérer que ton amour m'accepte comme victime ; ma folie, c'est de compter sur les Anges et les Saints pour voler jusqu'à toi avec tes propres ailes, ô mon Aigle adoré ! Aussi longtemps que tu le voudras, je demeurerai les yeux fixés sur toi, je veux être *fascinée* par ton regard divin, je veux devenir la proie de ton amour. Un jour, j'en ai l'espoir, tu fondras sur moi, et, m'emportant au foyer de l'amour, tu me plongeras enfin dans ce brûlant abîme, pour m'en faire devenir à jamais l'heureuse victime.

O Jésus ! que ne puis-je dire à toutes les *petites âmes* ta condescendance ineffable ! Je sens que si, par impossible, tu en trouvais une plus faible que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance à ta miséricorde infinie !

Mais pourquoi ces désirs de communiquer tes secrets d'amour, ô mon Bien-Aimé ? N'est-ce pas toi seul qui me les

as enseignés, et ne peux-tu pas les révéler à d'autres ? Oui, je le sais, et je te conjure de le faire ; *je te supplie d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes, je te supplie de te choisir en ce monde une légion de petites victimes, dignes de ton* AMOUR ! ! ! . . . . . .

. . . . . .

.





CHAPITRE XII

Le Calvaire. — L'essor vers le Ciel...

« Il est de la plus haute importance que l'âme s'exerce beaucoup à l'AMOUR, afin que, se consommant rapidement, elle ne s'arrête guère ici-bas, mais arrive promptement à voir son Dieu face à face. »

S. JEAN DE LA CROIX.

Bien des pages de cette histoire ne se liront jamais sur la terre... » La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus l'a dit ; et nous le répétons forcément après elle. Il est des souffrances qu'il n'est pas permis de révéler ici-bas ; seul le Seigneur s'est jalousement réservé d'en découvrir le mérite

Fenêtre de l'Infirmerie vue du jardin.

JOUVENOT

et la gloire dans la claire vision qui déchirera tous les voiles.

Et les souffrances qui atteignirent le cœur sensible de la Servante de Dieu sont presque toutes de ce domaine, si bien que, pour beaucoup, peut-être, elle semble avoir passé sur la terre au milieu de sourires et de chaude tendresse, n'avoir connu que les doux rayons d'un soleil printanier, sans éprouver les pluies mélancoliques de l'automne et les rafales glacées de l'hiver.

La B^se^ Thérèse de l'Enfant-Jésus a beaucoup souffert ici-bas, elle recommandait en ses derniers jours *qu'on le fît savoir aux âmes après sa mort*, n'ignorant pas que ce cachet de la croix, apposé sur sa vie, serait pour plusieurs le signe de l'authenticité de sa mission.

Ce n'est pas toutefois à cause de ce martyre du cœur qu'elle se crut agréée comme victime d'holocauste à l'Amour miséricordieux du Seigneur ; elle le crut bien, plutôt, parce qu'elle sentit « *déborder en son âme les flots de tendresse infinie renfermés dans le Cœur divin* ». Elle a dit, il est vrai, pour répondre au besoin de certaines âmes qui manquaient de souplesse à l'égard des vouloirs, parfois crucifiants, du céleste Epoux, que « *s'offrir en victime à l'Amour, c'est s'offrir à toutes les angoisses* » ; mais elle a dit aussi, à une âme qui représentait à ses yeux l'humanité régénérée, assoiffée de perfection et d'amour, mais tremblante toujours devant la croix : « *Pourquoi craignez-vous de vous offrir en victime à l'Amour miséricordieux ? Si vous vous offriez à la justice divine, vous pourriez avoir peur, mais l'Amour miséricordieux aura compassion de votre faiblesse, il vous traitera avec douceur,* **avec miséricorde.** »

Nous avons vu combien fut grand le sacrifice de Thérèse lorsqu'elle quitta pour toujours son père, qui

l'aimait si tendrement, et la maison de famille où elle avait été si heureuse; mais on pensera peut-être que ce sacrifice lui était bien adouci, puisqu'au Carmel elle retrouvait ses deux sœurs aînées, les chères confidentes de son âme : ce fut au contraire pour la jeune postulante l'occasion des plus sensibles privations.

La solitude et le silence étant rigoureusement gardés, elle ne voyait ses sœurs qu'à l'heure des récréations. Si elle eût été moins mortifiée, souvent elle aurait pu s'asseoir à leurs côtés ; mais « *elle recherchait de préférence la compagnie des religieuses qui lui plaisaient le moins* » ; aussi l'on pouvait dire qu'on ignorait si elle affectionnait ses sœurs plus particulièrement.

Quelque temps après son entrée, on la donna comme aide au réfectoire à Sr Agnès de Jésus, sa « *Pauline* » tant aimée : ce fut une nouvelle source de sacrifices. Thérèse savait qu'une parole inutile est défendue et jamais elle ne se permit la moindre confidence. « O ma petite Mère ! dira-t-elle plus tard, que j'ai souffert alors !... Je ne pouvais vous ouvrir mon cœur, et je pensais que vous ne me connaissiez plus !... »

Après cinq années de ce silence héroïque, Sr Agnès de Jésus fut élue Prieure. Au soir de l'élection, le cœur de la « *petite Thérèse* » dut battre de joie, à la pensée que désormais elle pourrait parler à sa « *petite Mère* » en toute liberté, et, comme autrefois, épancher son âme dans la sienne. Dieu permit cependant que Thérèse fut celle de toutes les religieuses qui vit sa Mère Prieure le plus rarement...

Quelques années après, son grand esprit surnaturel lui permettra de se dire « *heureuse* de mourir entre les bras d'une autre Prieure, afin de pouvoir exercer davantage son esprit de foi en l'autorité. »

La Bienheureuse voulait vivre la vie du Carmel avec

toute la perfection demandée par sa sainte Réformatrice. Lorsque le genre de travail auquel elle se livrait n'absorbait pas forcément son attention, la pensée du bon Dieu lui revenait naturellement. Un jour une novice entrant dans sa cellule s'arrêta, frappée de l'expression toute céleste de son visage. Elle cousait avec activité, et cependant semblait perdue dans une contemplation profonde.

« A quoi pensez-vous ? lui demanda la jeune sœur. — Je médite le *Pater*, répondit-elle. C'est si doux d'appeler le bon Dieu *notre Père !...* » et des larmes brillaient dans ses yeux.

« Je ne vois pas bien ce que j'aurai de plus au ciel que maintenant, disait-elle une autre fois, je verrai le bon Dieu, c'est vrai ; mais, pour être avec lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre. »

Une vive flamme d'amour la consumait. Voici ce qu'elle raconte elle-même :

« Quelques jours après mon offrande à l'*Amour miséricordieux*, je commençais au Chœur l'exercice du Chemin de la Croix, lorsque je me sentis tout à coup blessée d'un trait de feu si ardent que je pensai mourir. Je ne sais comment expliquer ce transport ; il n'y a pas de comparaison qui puisse faire comprendre l'intensité de cette flamme. Il me semblait qu'une force invisible me plongeait tout entière dans le feu. Oh ! quel feu ! quelle douceur ! »

Comme la Mère Prieure lui demandait si ce transport était le premier de sa vie, elle répondit simplement :

« Ma Mère, j'ai eu plusieurs transports d'amour, particulièrement une fois, pendant mon noviciat, où je restai une semaine entière bien loin de ce monde ; je ne puis exprimer cela, j'agissais, me semblait-il, avec un corps d'emprunt ; il y avait comme un voile jeté pour moi sur toutes les choses de la terre. Mais je n'étais pas brûlée d'une réelle flamme, je

pouvais supporter ces délices sans espérer de voir mes liens se briser sous leur poids ; tandis que, le jour dont je parle, une minute, une seconde de plus, mon âme se séparait du corps... Hélas ! je me retrouvai sur la terre, et la sécheresse, immédiatement, revint habiter mon cœur ! »

Encore un peu, douce victime d'amour ! La main divine a retiré son javelot de feu, mais la blessure est mortelle...

Dans cette intime union avec Dieu, la Bienheureuse Thérèse acquit sur ses actes un empire vraiment remarquable ; toutes les vertus s'épanouirent à l'envi dans le délicieux jardin de son âme.

Et qu'on ne croie pas que cette magnifique efflorescence de beautés surnaturelles grandit sans aucun effort.

« Il n'est point sur la terre de fécondité sans souffrances, souffrances physiques, angoisses privées, épreuves connues de Dieu ou des hommes. Lorsqu'à la lecture de la vie des Saints germent en nous les pieuses pensées, les résolutions généreuses, nous ne devons pas nous borner, comme pour les livres profanes, à solder un tribut quelconque d'admiration au génie de leurs auteurs ; mais plus encore songer au prix dont, sans nul doute, ils ont payé le bien surnaturel produit par eux en chacun de nous [1]. »

Et, si aujourd'hui « *la petite sainte* » opère dans les cœurs des transformations merveilleuses, si le bien qu'elle fait sur la terre est immense, on peut croire en toute vérité qu'elle l'a acheté au prix même dont Jésus a racheté nos âmes : la souffrance et la croix.

Une de ses moindres souffrances ne fut pas la lutte courageuse qu'elle entreprit contre elle-même, refusant toute satisfaction aux exigences de sa fière et ardente nature. Tout

[1] Dom Guéranger.

enfant, elle avait pris l'habitude de ne jamais s'excuser ni se plaindre ; au Carmel, elle voulut être la petite servante de ses sœurs.

Dans cet esprit d'humilité, elle s'efforçait d'obéir à toutes indistinctement.

Un soir, pendant sa maladie, la communauté devait se réunir à l'ermitage du Sacré-Cœur pour chanter un cantique. Bien que minée déjà par la fièvre, la Servante de Dieu s'y était péniblement rendue ; mais, en arrivant, elle avait dû s'asseoir, quand une religieuse lui fit signe de se lever. On la vit alors obéir aussitôt, et, malgré la lassitude et l'oppression, rester debout jusqu'à la fin.

L'infirmière lui avait conseillé de faire tous les jours une petite promenade d'un quart d'heure dans le jardin. Ce conseil devenait un ordre pour elle. Une après-midi, la voyant marcher avec beaucoup de peine, une sœur, lui dit : « Vous feriez bien mieux de vous reposer, votre promenade ne peut vous être profitable dans de pareilles conditions, vous vous fatiguez, voilà tout ! — C'est vrai, répondit cette enfant d'obéissance, mais savez-vous ce qui me donne des forces ?... Eh bien ! *je marche pour un missionnaire.* Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques ; et, pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu. »

Elle donnait à ses novices de sublimes exemples de détachement :

Une année, pour la fête de la Mère Prieure, nos familles et les ouvriers du monastère avaient envoyé des gerbes de fleurs. Thérèse les disposait avec goût, quand une sœur converse lui dit d'un ton mécontent : « On voit bien que ces gros bouquets-là ont été donnés par votre famille ; ceux des pauvres gens vont encore être dissimulés ! » Un doux sourire fut la seule réponse de la sainte carmélite. Aussitôt, malgré le peu d'har-

monie qui devait résulter du changement, elle mit au premier rang les bouquets des pauvres.

Pleine d'admiration devant une si grande vertu, la sœur alla s'accuser de son imperfection à la Révérende Mère Prieure, louant hautement la patience et l'humilité de la Bienheureuse.

Aussi, quand la « *Petite Reine* » eut quitté la terre d'exil pour le royaume de son Epoux, cette même sœur, pleine de foi en sa puissance, approcha son front des pieds glacés de la Servante de Dieu, lui demandant pardon de sa faute d'autrefois. Au même instant, elle se sentit guérie d'une anémie cérébrale qui, depuis de longues années, lui interdisait la lecture et l'oraison mentale.

Loin de fuir les humiliations, elle les recherchait avec empressement ; c'est ainsi qu'elle s'offrit pour aider dans un emploi une religieuse que l'on savait difficile à satisfaire ; sa généreuse proposition fut acceptée. Un jour qu'elle venait de subir bien des reproches, une novice lui demanda pourquoi elle avait l'air si heureux. Quelle ne fut pas sa surprise en entendant cette réponse : « C'est que ma Sœur *** vient de me dire des choses désagréables. Oh ! qu'elle m'a fait plaisir ! Je voudrais maintenant la rencontrer afin de pouvoir lui sourire. » Au même instant cette sœur frappe à la porte, et la novice émerveillée put voir comment pardonnent les saints.

« Je planais tellement au-dessus de toutes choses, dira-t-elle un jour, que je m'en allais fortifiée des humiliations. »

A toutes ces vertus, elle joignait un courage extraordinaire. Dès son entrée, à quinze ans, sauf les jeûnes, on lui laissa suivre toutes les pratiques de notre règle austère. Parfois, ses compagnes du noviciat remarquaient sa pâleur et essayaient

de la faire dispenser de l'Office du soir ou du lever matinal ; la Révérende Mère Prieure [1] n'accédait point à leurs demandes : « Une âme de cette trempe, disait-elle, ne doit pas être traitée comme une enfant, les dispenses ne sont pas faites pour elle. Laissez-la, Dieu la soutient. D'ailleurs, si elle est malade, elle doit venir le dire elle-même. »

Mais la Bienheureuse Thérèse avait ce principe *qu'il faut aller jusqu'au bout de ses forces avant de se plaindre.* Que de fois elle s'est rendue à Matines avec des vertiges ou de violents maux de tête ! « Je puis encore marcher, se disait-elle, eh bien ! je dois être à mon devoir. » Et, grâce à cette énergie, elle accomplissait simplement des actes héroïques.

Son estomac délicat s'accommodait difficilement de la nourriture frugale du Carmel ; certains aliments la rendaient malade ; mais elle savait si bien le cacher que personne ne le soupçonna jamais. Une de ses voisines de table dit avoir, en vain, essayé de deviner quels étaient les mets de son goût. Aussi, les sœurs de la cuisine, la voyant si peu difficile, lui servaient invariablement les restes.

C'est seulement pendant sa dernière maladie, lorsqu'on lui ordonna de dire ce qui lui faisait mal, que sa mortification fut dévoilée.

« Quand Jésus veut qu'on souffre, disait-elle alors, il faut absolument en passer par là. Ainsi, pendant que ma sœur Marie du Sacré-Cœur (sa sœur Marie) était provisoire, elle s'efforçait de me soigner avec la tendresse d'une mère, et je paraissais bien gâtée. Pourtant que de mortifications elle me faisait faire ! car elle me servait selon ses goûts, absolument opposés aux miens ! »

[1] Révérende Mère Marie de Gonzague, décédée le 17 décembre 1904, à l'âge de 71 ans.

Son esprit de sacrifice était universel. Tout ce qu'il y avait de plus pénible et de moins agréable, elle s'empressait de le saisir comme la part qui lui était due ; tout ce que Dieu lui demandait, elle le lui donnait, sans retour sur elle-même.

« Pendant mon postulat, dit-elle, il me coûtait beaucoup de faire certaines mortifications extérieures, en usage dans nos monastères ; mais jamais je n'ai cédé à mes répugnances : il me semblait que le Crucifix du préau me regardait avec des yeux suppliants et me mendiait ces sacrifices. »

Sa vigilance était telle qu'elle ne laissait inobservés aucune des recommandations de sa Mère Prieure, aucun de ces petits règlements qui rendent la vie religieuse si méritoire. Une sœur ancienne, ayant remarqué sa fidélité extraordinaire sur ce point, la considéra dès lors comme une sainte.

Elle se livra peu aux pénitences corporelles en dehors de la Règle, l'Esprit-Saint lui faisait entendre que la mortification de l'esprit et du cœur est incomparablement plus sanctifiante. Il arriva pourtant qu'elle fut malade pour avoir porté trop longtemps une petite croix de fer dont les pointes s'étaient enfoncées dans sa chair. « Cela ne me serait pas arrivé pour si peu de chose, disait-elle ensuite, si le bon Dieu n'avait voulu me faire comprendre que les macérations des saints ne sont pas faites pour moi, ni pour les petites âmes qui marcheront par la même voie d'enfance. »

La privation du feu, pendant l'hiver, fut la plus rude de ses souffrances physiques au Carmel. On devinera aisément ce que cette enfant délicate dut éprouver au cours des longs hivers de Normandie, dans le climat humide de Lisieux.

Lorsque la température était plus rigoureuse, après avoir été transie de froid tout le jour, la Servante de Dieu allait le soir, après Matines, se réchauffer quelques instants à la salle de Communauté. Mais, pour regagner sa cellule, il lui fallait

faire cinquante mètres au grand air, sous les cloîtres; le reste du trajet, dans l'escalier et le long corridor glacial, achevait de lui ôter le peu de chaleur si parcimonieusement accordé.

Aussi, lorsqu'elle s'étendait sur sa paillasse, s'enveloppant de ses deux pauvres couvertures, ne trouvait-elle qu'un repos coupé de fréquentes insomnies. Il lui arrivait même parfois de passer la nuit entière à trembler de froid sans pouvoir dormir. Elle aurait obtenu aussitôt un soulagement, si, dès les premières années, elle l'eût dit à la Maîtresse des Novices, mais elle voulut accepter cette rude mortification sans se plaindre, et ne la révéla que sur son lit de mort par ces mots expressifs : « Ce dont j'ai le plus souffert physiquement, durant ma vie religieuse, c'est du froid ; j'en ai souffert *jusqu'à en mourir !* »

Si, dans sa générosité, pourtant, elle avait embrassé avec joie cette pénitence austère, dans sa sagesse et sa discrétion toutes saintes, elle sut faire entendre alors, avec obéissance et respect, que cet excès permis par le bon Dieu n'était pas voulu de lui, et que l'on ferait bien, dans l'avenir, d'y apporter des adoucissements. Elle pensait que ne pas tenir compte, en faisant observer la Règle, des différences de latitudes et des diversités de tempéraments, était tenter Dieu et pécher contre la prudence.

Nous connaissons l'appel du Vendredi Saint, 3 avril 1896, où, suivant son expression, la B^se^ Thérèse de l'Enfant Jésus entendit « *comme un lointain murmure qui lui annonçait l'arrivée de l'Epoux* ». De longs mois, bien douloureux, devaient s'écouler encore avant cette heure bénie de la délivrance.

Le matin de ce Vendredi Saint, elle sut si bien faire croire que son crachement de sang serait sans conséquence, que la

Révérende Mère Prieure, aveuglée sur son état, lui permit d'accomplir toutes les pénitences prescrites par la Règle, ce jour-là. Dans l'après-midi, une novice l'aperçut nettoyant des fenêtres. Elle avait le visage livide et, malgré son énergie, semblait à bout de forces. La voyant si épuisée, cette novice qui la chérissait fondit en larmes, la suppliant de l'autoriser à demander pour elle quelque soulagement. Mais sa jeune maîtresse le lui défendit expressément, disant qu'elle pouvait bien supporter une légère fatigue en ce jour où Jésus avait tant souffert pour elle. Ses sœurs ne connurent ce premier accident qu'en mai 1897 ; et comme Mère Agnès de Jésus lui reprochait doucement de le lui avoir caché : « O ma petite Mère, s'écria-t-elle, remerciez-en le bon Dieu ! Connaissant mon état et me voyant alors si peu soignée, vous en auriez eu trop de chagrin ! »

Bientôt une toux persistante inquiéta la Révérende Mère. Elle soumit la Servante de Dieu à un régime fortifiant, et la toux disparut pour quelques mois.

« Vraiment, disait alors notre chère petite sœur, la maladie est une trop lente conductrice, *je ne compte que sur l'amour.* »

Fortement tentée de répondre à l'appel du Carmel d'Hanoï qui la demandait avec instances, elle commença une neuvaine au Vénérable Théophane Vénard, dans le but d'obtenir sa complète guérison. Hélas ! cette neuvaine devint le point de départ d'un état des plus graves.

Après avoir, comme Jésus, *passé dans le monde en faisant le bien ;* après avoir été oubliée, méconnue comme lui, Thérèse allait à sa suite gravir un douloureux Calvaire.

Habituée à la voir toujours souffrir, et cependant rester toujours vaillante, sa Mère Prieure lui permit de suivre les exercices de communauté dont certains la fatiguaient extrêmement.

Le soir venu, la pauvre enfant devait monter seule l'escalier du dortoir ; s'arrêtant à chaque marche pour reprendre haleine, elle regagnait péniblement sa cellule, et y arrivait tellement épuisée qu'il lui fallait parfois — elle l'avoua plus tard — une heure pour se déshabiller. Et, après tant de fatigues, c'était sur sa dure paillasse qu'elle devait passer le temps du repos.

Aussi les nuits étaient-elles très mauvaises ; et, comme on lui demandait si quelque secours ne lui était pas nécessaire dans ces heures de souffrance : « Oh ! non, répondit-elle ; je m'estime bien heureuse, au contraire, de me trouver dans une cellule assez retirée pour n'être pas entendue de mes sœurs. Je suis contente de souffrir seule ; dès que je suis plainte et comblée de délicatesses, *je ne jouis plus.* »

On lui faisait souvent des pointes de feu sur le côté. Un jour qu'elle en avait particulièrement souffert et se reposait pendant la récréation, elle entendit ces paroles, venant de la cuisine : : « Ma sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus va bientôt mourir ; et je me demande vraiment ce que Notre Mère en pourra dire après sa mort. Elle sera bien embarrassée, car cette petite sœur, tout aimable qu'elle est, n'a pour sûr rien fait qui vaille la peine d'être raconté. »

L'infirmière qui, elle aussi, avait tout entendu, dit à la Bienheureuse :

« Si vous vous étiez appuyée sur l'opinion des créatures, vous seriez bien désillusionnée aujourd'hui !

— L'opinion des créatures ! ah ! heureusement que le bon Dieu m'a toujours fait la grâce d'y être absolument indifférente. Ecoutez une petite histoire qui a achevé de me montrer ce qu'elle vaut :

« Quelques jours après ma prise d'habit, j'allais chez Notre Mère. Une sœur converse qui s'y trouvait dit en m'apercevant : « Ma Mère, vous avez reçu là une novice qui vous

fait honneur ! A-t-elle bonne mine ! J'espère qu'elle suivra longtemps la Règle ! » J'étais toute contente du compliment, quand une autre sœur du voile blanc, arrivant à son tour, me dit : « Mais, ma pauvre petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, que vous avez l'air fatigué ! Vous avez une mine qui fait trembler ; si cela continue vous ne suivrez pas longtemps la Règle !... » Je n'avais pourtant que seize ans ; mais cette petite aventure me donna une expérience telle, que depuis je ne comptai plus pour rien l'opinion si variable des créatures.

— On prétend que vous n'avez jamais beaucoup souffert ? »

Souriant alors, et montrant un verre contenant une potion d'un rouge éclatant :

« Voyez-vous ce petit verre, dit-elle, on le croirait plein d'une liqueur délicieuse ; en réalité, je ne prends rien de plus amer. Eh bien, c'est l'image de ma vie : aux yeux des autres, elle a toujours revêtu les plus riantes couleurs ; il leur a semblé que je buvais une liqueur exquise ; et c'était de l'amertume ! Je dis, de l'amertume, et pourtant ma vie n'a pas été amère, car j'ai su faire ma joie et ma douceur de toute amertume.

— Vous souffrez beaucoup en ce moment, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je l'ai tant désiré ! »

« Que nous avons de peine de vous voir tant souffrir, et de penser que peut-être vous souffrirez davantage encore », lui disaient ses novices.

— Oh ! ne vous affligez pas pour moi, *j'en suis venue à ne plus pouvoir souffrir, parce que toute souffrance m'est douce.* D'ailleurs, vous avez bien tort de penser à ce qui peut arriver de douloureux dans l'avenir, c'est comme se mêler de créer ! Nous qui courons dans la voie de l'amour, il ne faut jamais nous tourmenter de rien. Si je ne souffrais pas de

minute en minute, il me serait impossible de garder la patience ; mais je ne vois que le moment présent, j'oublie le passé et je me garde bien d'envisager l'avenir. Si on se décourage, si parfois on désespère, c'est parce qu'on pense au passé et à l'avenir. Cependant, priez pour moi : souvent, lorsque je supplie le Ciel de venir à mon secours, c'est alors que je suis le plus délaissée !

— Comment faites-vous pour ne pas vous décourager dans ces délaissements ?

— Je me tourne vers le bon Dieu, vers tous les saints, et je les remercie quand même ; *je crois qu'ils veulent voir jusqu'où je pousserai mon espérance...* Mais ce n'est pas en vain que la parole de Job est entrée dans mon cœur : « Quand même Dieu me tuerait, j'espérerais encore en lui [1] ! » Je l'avoue, j'ai été longtemps avant de m'établir à ce degré d'abandon ; maintenant j'y suis, *le Seigneur m'a prise et m'a posée là !* »

« Mon cœur est plein de la volonté de Jésus, disait-elle encore ; aussi, quand on verse quelque chose par-dessus, cela ne pénètre pas jusqu'au fond ; c'est un rien qui glisse facilement, comme l'huile sur la surface d'une eau limpide. Ah ! si mon âme n'était pas remplie d'avance, s'il fallait qu'elle le fût par les sentiments de joie ou de tristesse qui se succèdent si vite, ce serait un flot de douleur bien amer ! mais ces alternatives ne font qu'effleurer mon âme ; aussi je reste toujours dans une paix profonde que rien ne peut troubler. »

Pourtant son âme était enveloppée d'épaisses ténèbres : ses tentations contre la foi, toujours vaincues et toujours renaissantes, étaient là pour lui enlever tout sentiment de bonheur à la pensée de sa mort prochaine.

[1] Job, XIII, 15.

« Si je n'avais pas l'épreuve qu'il est impossible de comprendre, disait-elle, je crois que je mourrais de joie à la pensée de quitter bientôt cette terre. »

Le divin Maître voulait, par cette épreuve, achever de la purifier et lui permettre, non plus seulement de marcher à pas rapides, mais de voler dans sa *petite voie de confiance et d'abandon*. Ses paroles le prouvent à chaque instant :

« Je ne désire pas plus mourir que vivre ; si le Seigneur m'offrait de choisir, je ne choisirais rien ; je ne veux que ce qu'il veut ; *c'est ce qu'il fait que j'aime !*

« Je n'ai nullement peur des derniers combats, ni des souffrances de la maladie, si grandes soient-elles. Le bon Dieu m'a toujours secourue : il m'a aidée et conduite par la main dès ma plus tendre enfance... je compte sur Lui. La souffrance pourra atteindre les limites extrêmes, mais je suis sûre qu'il ne m'abandonnera jamais. »

Une telle confiance devait exciter la fureur du démon qui, aux derniers moments, met en œuvre toutes ses ruses infernales pour essayer de semer le désespoir dans les cœurs.

Elle avouait un jour à Mère Agnès de Jésus : « Je fus prise hier soir d'une véritable angoisse et mes ténèbres augmentèrent. Je ne sais quelle voix maudite me disait : « Es-tu sûre d'être aimée de Dieu ? Est-il venu te le dire ? Ce n'est pas l'opinion de quelques créatures qui te justifiera devant lui. »

« Il y avait longtemps que je souffrais de ces pensées lorsqu'on vint m'apporter votre billet vraiment providentiel. Vous me rappeliez, ma Mère, tous les privilèges de Jésus sur mon âme ; et, comme si mon angoisse vous eût été révélée, vous me disiez que j'étais grandement chérie de Dieu, et à la veille de recevoir de sa main la couronne éternelle. Déjà le calme et la joie renaissaient dans mon cœur. Cependant je me dis encore : « C'est l'affection de ma petite Mère pour moi

qui lui fait écrire ces paroles. » Immédiatement alors je fus inspirée de prendre le saint Evangile, et, l'ouvrant au hasard, mes yeux tombèrent sur ce passage que je n'avais jamais remarqué : « *Celui que Dieu a envoyé dit les mêmes choses que Dieu, parce qu'il ne lui a pas communiqué son esprit avec mesure* [1]. »

« Je m'endormis ensuite tout à fait consolée. C'est vous, ma Mère, que le bon Dieu a envoyée pour moi, et je dois vous croire, puisque vous dites les mêmes choses que Dieu. »

Dans le courant du mois d'août, elle resta plusieurs jours comme hors d'elle-même, nous conjurant de faire prier pour elle. Jamais nous ne l'avions vue ainsi. Dans cet état d'angoisse inexprimable, nous l'entendions répéter :

« Oh ! comme il faut prier pour les agonisants ! si l'on savait ! »

Une nuit, elle supplia l'infirmière de jeter de l'eau bénite sur son lit, disant :

« Le démon est autour de moi ; je ne le vois pas, mais je le sens... il me tourmente, il me tient comme avec une main de fer pour m'empêcher de prendre le plus léger soulagement ; il augmente mes maux afin que je me désespère... Et je ne puis pas prier ! Je puis seulement regarder la Sainte Vierge et dire : Jésus ! Combien elle est nécessaire la prière des Complies : « *Procul recedant somnia, et noctium phantasmata !* Délivrez-nous des fantômes de la nuit. »

« J'éprouve quelque chose de mystérieux, je ne souffre pas pour moi, mais pour une autre âme..... et le démon ne veut pas. »

[1] Joan., III, 34.

L'infirmière alluma un cierge bénit et l'esprit de ténèbres s'enfuit pour ne plus revenir. Cependant la Servante de Dieu resta jusqu'à la fin dans de douloureuses angoisses.

Un jour, tandis qu'elle regardait le ciel, on lui fit cette réflexion :

« Bientôt vous habiterez au delà du ciel bleu ; aussi avec quel amour vous le contemplez ! »

Elle se contenta de sourire et dit ensuite à Mère Agnès de Jésus :

« Ma Mère, nos sœurs ne savent pas ma souffrance ! En regardant le firmament d'azur, je ne pensais qu'à trouver joli ce ciel matériel ; *l'autre m'est de plus en plus fermé...* J'ai d'abord été affligée de la réflexion que l'on m'a faite, puis une voix intérieure m'a répondu : *Oui, tu regardais le ciel par amour. Puisque ton âme est entièrement livrée à l'amour, toutes tes actions, même les plus indifférentes, sont marquées de ce cachet divin.* A l'instant j'ai été consolée. »

En dépit des ténèbres qui l'enveloppaient tout entière, de temps en temps le Geôlier divin entr'ouvrait la porte de son obscure prison ; c'était alors un transport d'abandon, de confiance et d'amour.

Se promenant un jour au jardin, soutenue par une de ses sœurs, elle s'arrêta devant le tableau charmant d'une petite poule blanche tenant abritée sous ses ailes sa gracieuse famille. Bientôt ses yeux se remplirent de larmes, et, se tournant vers sa chère conductrice, elle lui dit : « Je ne puis rester davantage, rentrons vite... »

Et, dans sa cellule, elle pleura longtemps sans pouvoir articuler une seule parole. Enfin, regardant sa sœur avec une expression toute céleste, elle ajouta :

« Je pensais à Notre-Seigneur, à l'aimable comparaison qu'il a prise pour nous faire croire à sa tendresse. Toute ma vie, c'est cela qu'il a fait pour moi : *il m'a entièrement cachée sous*

ses ailes ! Je ne puis rendre ce qui s'est passé dans mon cœur. Ah ! le bon Dieu fait bien de se voiler à mes regards, de me montrer rarement et comme « *à travers les barreaux* [1] » les effets de sa miséricorde ; je sens que je ne pourrais en supporter la douceur. »

Le 5 juin 1897, nous commençâmes une fervente neuvaine à Notre-Dame des Victoires, ne pouvant nous résigner à perdre ce trésor de vertus. Nous espérions, qu'une fois encore, la très sainte Vierge relèverait par un miracle la *petite fleur* de son amour. Mais elle nous fit la même réponse que le saint martyr Théophane, et nous dûmes accepter la perspective amère d'une prochaine séparation.

Au commencement de juillet, son état devint très grave, et on la descendit enfin à l'infirmerie.

Voyant sa cellule vide, et sachant qu'elle n'y remonterait jamais, Mère Agnès de Jésus lui dit :

« Quand vous ne serez plus avec nous, quelle peine j'aurai en regardant cette cellule !

— Pour vous consoler, ma petite Mère, vous penserez que je suis bien heureuse là-haut, et qu'une grande partie de mon bonheur, je l'ai acquis dans cette petite cellule ; car, ajouta-t-elle en levant vers le ciel son beau regard profond, *j'y ai beaucoup souffert;* j'aurais été heureuse d'y mourir. »

En entrant à l'infirmerie, les yeux de Thérèse se tournèrent d'abord vers la Vierge miraculeuse que nous y avions installée. Il serait impossible de traduire l'expression de ce regard : « Que voyez-vous ? » lui dit sa sœur Marie, — celle-là même qui, dans son enfance, fut témoin de son extase et lui servit aussi de mère. — Elle répondit :

[1] Cant., II, 9.

« Jamais elle ne m'a paru si belle !... mais aujourd'hui c'est la statue ; *autrefois, vous savez bien que ce n'était pas la statue...* »

Souvent depuis, la Servante de Dieu fut consolée de la même manière. Un soir elle s'écria :

« Que je l'aime la Vierge Marie ! Si j'avais été prêtre, que j'aurais bien parlé d'elle ! On la montre inabordable, il faudrait la montrer imitable. *Elle est plus mère que reine !* J'ai entendu dire que son éclat éclipse tous les saints, comme le soleil à son lever fait disparaître les étoiles. Mon Dieu ! que cela est étrange ! Une mère qui fait disparaître la gloire de ses enfants ! Moi, je pense tout le contraire ; je crois qu'elle augmentera de beaucoup la splendeur des élus... La Vierge Marie ! comme il me semble que sa vie était simple ! »

Et, continuant son discours, elle nous fit une peinture si suave, si délicieuse de l'intérieur de la sainte Famille, que nous en restâmes dans l'admiration.

Une épreuve bien sensible l'attendait. Depuis le 16 août jusqu'au 30 septembre, jour de sa communion éternelle, il ne lui fut plus possible, étant sans cesse menacée d'hémoptisies, de recevoir ici-bas la sainte Communion. Et cependant, qui donc avait plus désiré le Pain des Anges que ce séraphin de la terre ? Combien de fois, même en plein hiver de cette dernière année, et après des nuits de cruelles souffrances, l'avait-on vue voler dès l'aube à la Table sainte ! Elle ne croyait jamais acheter trop cher le bonheur de s'unir à son Dieu.

Mais avant d'être privée de cette nourriture céleste, Notre-Seigneur la visita souvent sur son lit de douleur. La communion du 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, fut particulièrement touchante. Pendant la nuit, elle avait composé le couplet suivant qui devait être chanté le lendemain :

Toi qui connais ma petitesse extrême,
Tu ne crains pas de t'abaisser vers moi !
Viens en mon cœur, ô Sacrement que j'aime ;
Viens en mon cœur... il aspire vers toi.
Je veux, Seigneur, que ta bonté me laisse
Mourir d'amour après cette faveur ;
Jésus ! entends le cri de ma tendresse,
Viens en mon cœur !

Le matin, au passage du Saint Sacrement, le pavé de nos cloîtres disparaissait sous les fleurs des champs et les roses effeuillées. Un jeune prêtre, devant célébrer, ce jour-là même, sa première Messe dans notre chapelle, porta le Viatique sacré à notre douce malade. Et Sr Marie de l'Eucharistie, dont la voix mélodieuse avait des vibrations célestes, chanta selon son désir :

Mourir d'amour, c'est un bien doux martyre,
Et c'est celui que je voudrais souffrir.
O Chérubins ! accordez votre lyre,
Car, je le sens, mon exil va finir...
. . . . . .
Divin Jésus, réalise mon rêve :
Mourir d'amour !

Quelques jours après, la petite victime de Jésus se trouva plus mal ; et, le 30 juillet, elle reçut l'Extrême-Onction. Toute radieuse elle disait alors :

« La porte de ma sombre prison est entr'ouverte, je suis dans la joie, surtout depuis que notre Père Supérieur m'a assuré que mon âme ressemble aujourd'hui à celle d'un petit enfant après le baptême. »

Sans doute, elle pensait s'envoler bien vite au Ciel. Elle ne savait pas que deux mois de martyre la séparaient encore de sa délivrance !

Un jour, elle dit à la Mère Prieure :

« Ma Mère, je vous en prie, donnez-moi la permission de mourir... Laissez-moi offrir ma vie à telle intention... »

Et, comme cette permission lui était refusée :

« Eh bien, reprit-elle, je sais qu'en ce moment le bon Dieu désire tant *une petite grappe de raisin,* que personne ne veut lui offrir, qu'il va bien être obligé *de venir la voler*... Je ne demande rien, ce serait sortir de ma voie d'abandon, je prie seulement la Vierge Marie de rappeler à son Jésus le titre de *Voleur* qu'il s'est donné lui-même dans le saint Evangile, afin qu'il n'oublie pas de venir *me voler*. »

Un jour, on lui apporta une gerbe d'épis de blé. Elle en prit un tellement chargé de grains qu'il s'inclinait sur sa tige, et le considéra longtemps... puis elle dit à la Mère Prieure :

« Ma Mère, cet épi est l'image de mon âme : *le bon Dieu m'a chargée de grâces pour moi et pour bien d'autres !....* Ah ! je veux m'incliner toujours sous l'abondance des dons célestes, reconnaissant que tout vient d'en haut. »

Elle ne se trompait pas : oui, son âme était chargée de grâces... et qu'il semblait facile de distinguer l'Esprit de Dieu se louant lui-même par cette bouche innocente !

Cet Esprit de vérité n'avait-il pas déjà fait écrire à la grande Thérèse d'Avila :

« *Avec une humble et sainte présomption, que les âmes arrivées à l'union divine se tiennent en haute estime, qu'elles aient sans cesse devant les yeux le souvenir des bienfaits reçus et se gardent bien de croire faire acte d'humilité en ne reconnaissant pas les grâces de Dieu. N'est-il pas clair qu'un souvenir fidèle des bienfaits augmente l'amour envers le bienfaiteur ? Comment celui qui ignore les richesses dont il est possesseur pourra-t-il en faire part et les distribuer avec libéralité ?* »

Ce n'est pas la seule fois que *la petite Thérèse de Lisieux* prononça des paroles véritablement inspirées.

Au mois d'avril 1895, alors qu'elle était très bien portante, elle fit cette confidence à une religieuse ancienne et digne de foi :

« Je mourrai bientôt ; je ne vous dis pas que ce soit dans quelques mois ; *mais, dans 2 ou 3 ans au plus ; je le sens par ce qui se passe dans mon âme.* »

Les novices lui témoignaient leur surprise de la voir deviner leurs plus intimes pensées :

« Voici mon secret, leur dit-elle : je ne vous fais jamais d'observations sans invoquer la Sainte Vierge, je lui demande de m'inspirer ce qui doit vous faire le plus de bien ; et moi-même je suis souvent étonnée des choses que je vous enseigne. Je sens simplement, en vous les disant, que je ne me trompe pas et que Jésus vous parle par ma bouche. »

Pendant sa maladie, une de ses sœurs venait d'avoir un moment de pénible angoisse, presque de découragement, à la pensée d'une inévitable et prochaine séparation. Entrant aussitôt après à l'infirmerie, sans rien laisser paraître de sa peine, elle fut bien surprise d'entendre notre sainte malade lui dire d'un ton sérieux et triste : « Il ne faudrait pas pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance ! »

Une de nos Mères, étant venue la visiter, lui rendait un léger service. « Que je serais heureuse, pensait-elle, si cet ange me disait : Au Ciel, je vous rendrai cela ! » — Au même instant, la Bienheureuse Thérèse se tournant vers elle, lui dit : « Ma Mère, *au Ciel je vous rendrai cela !* »

Mais le plus surprenant, c'est qu'elle paraissait avoir conscience de la mission pour laquelle le Seigneur l'avait envoyée ici-bas. Le voile de l'avenir semblait tombé devant elle ; et, plus d'une fois, elle nous en révéla les secrets en des prophéties déjà réalisées :

« *Je n'ai jamais donné au bon Dieu que de l'amour,* disait-elle, *il me rendra de l'amour.* — APRÈS MA MORT, JE FERAI TOMBER UNE PLUIE DE ROSES. »

Une Sœur lui parlait de la béatitude du ciel. Elle l'interrompit, disant : « Ce n'est pas cela qui m'attire...

— Quoi donc ?

— Oh ! c'est l'AMOUR ! Aimer, être aimée, *et revenir sur la terre pour faire aimer l'*AMOUR. »

Un soir, elle accueillit Mère Agnès de Jésus avec une expression toute particulière de joie sereine :

« Ma Mère, quelques notes d'un concert lointain viennent d'arriver jusqu'à moi, et j'ai pensé que bientôt j'entendrai des mélodies incomparables ; mais cette espérance n'a pu me réjouir qu'un instant ; une seule attente fait battre mon cœur : *c'est l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner !*

« *Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime... de donner ma petite voie aux âmes.* JE VEUX PASSER MON CIEL A FAIRE DU BIEN SUR LA TERRE. *Ce n'est pas impossible, puisqu'au sein même de la vision béatifique, les anges veillent sur nous. Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde ! Mais lorsque l'ange aura dit : « Le temps n'est plus* [1] *! » alors je me reposerai, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet.*

— Quelle petite voie voulez-vous donc enseigner aux âmes ?

— Ma Mère, *c'est la voie de l'enfance spirituelle, c'est le chemin de la confiance et du total abandon.* Je veux leur indiquer les petits moyens qui m'ont si parfaitement réussi ; leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : *jeter à*

[1] Apoc., x, 6.

Jésus les fleurs des petits sacrifices, le prendre par des caresses! C'est comme cela que je l'ai pris, et c'est pour cela que je serai si bien reçue! »

« Si je vous induis en erreur avec ma petite voie d'amour, disait-elle à ses novices, ne craignez pas que je vous la laisse suivre longtemps. Je vous apparaîtrais bientôt pour vous dire de prendre une autre route ; mais, si je ne reviens pas, croyez à la vérité de mes paroles : *on n'a jamais trop de confiance envers le bon Dieu, si puissant et si miséricordieux! On obtient de lui tout autant qu'on en espère!...* »

La veille de la fête de N.-D. du Mont-Carmel une novice lui dit :

« Si vous alliez mourir demain, après la communion, ce serait une si belle mort qu'elle me consolerait de toute ma peine, il me semble. »

Et la Bienheureuse Thérèse répondit vivement :

« Mourir après la communion ! Un jour de grande fête! Non, il n'en sera pas ainsi : *les petites âmes ne pourraient imiter cela.* Dans ma petite voie, il n'y a que des choses très ordinaires ; *il faut que tout ce que je fais, les petites âmes puissent le faire.* »

Souvent on lui apportait des roses qu'elle effeuillait sur son crucifix, le caressant avec chaque pétale ; et comme un jour ces précieuses reliques tombaient à terre : « Ramassez bien ces pétales, dit-elle, *ils vous serviront à faire plaisir plus tard. N'en perdez aucun.* » (Ils ont servi, non seulement *à faire plaisir*, mais à opérer des miracles.)

Elle disait encore à sa *petite Mère* : « Au Ciel, j'obtiendrai beaucoup de grâces pour ceux qui m'ont fait du bien. Pour vous, ma Mère, tout ne pourra même pas vous servir ; il y en aura beaucoup pour vous réjouir. »

Une des sœurs doutait de sa patience. Un jour, en la

visitant, elle vit sur son visage une expression de joie céleste et voulut en savoir la cause.

« C'est parce que je ressens une très vive douleur, répondit l'héroïque malade ; je me suis toujours efforcée d'aimer la souffrance et de lui faire bon accueil. »

« Quand je souffre beaucoup, disait-elle encore, quand il m'arrive des choses pénibles, désagréables, au lieu de prendre un air triste, j'y réponds par un sourire. Au début, je ne réussissais pas toujours ; mais maintenant, c'est une habitude que je suis bien heureuse d'avoir contractée. »

« Pourquoi êtes-vous si gaie ce matin ? » lui demandait Mère Agnès de Jésus.

— C'est parce que j'ai eu deux petites peines ; rien ne me donne de *petites joies* comme les *petites peines.* »

Et une autre fois :

« Vous avez eu bien des épreuves aujourd'hui ?

— Oui, mais... puisque je les aime !... J'aime tout ce que le bon Dieu me donne.

— C'est affreux ce que vous souffrez ?

— Non, ce n'est pas affreux ; une petite victime d'amour pourrait-elle trouver affreux ce que son Epoux lui envoie ? Il me donne à chaque instant ce que je puis supporter ; pas davantage ; et si, le moment d'après, il augmente ma souffrance, il augmente aussi ma force.

« Cependant, je ne pourrais jamais lui demander des souffrances plus grandes, *car je suis trop petite ;* elles deviendraient alors mes souffrances à moi, il faudrait que je les supporte toute seule ; *et je n'ai jamais rien pu faire toute seule.* »

Ainsi parlait au lit de mort cette vierge sage et prudente dont la lampe, toujours remplie de l'huile des vertus, brilla jusqu'à la fin.

Si l'Esprit-Saint nous dit au livre des Proverbes : « *La doctrine d'un homme se prouve par sa patience* [1] », celles qui l'ont entendue peuvent croire à sa doctrine, maintenant qu'elle l'a prouvée par une patience invincible.

A chaque visite, le médecin nous témoignait son admiration : « Ah ! si vous saviez ce qu'elle endure ! Jamais je n'ai vu souffrir autant, avec cette expression de joie surnaturelle. C'est un ange ! » Et comme nous lui exprimions notre chagrin à la pensée de perdre un pareil trésor : — « Je ne pourrai la guérir, c'est une âme qui n'est pas faite pour la terre. »

Voyant son extrême faiblesse, il ordonnait des potions fortifiantes. Thérèse s'en attrista d'abord, à cause de leur prix élevé ; puis elle nous dit :

« Maintenant je ne m'afflige plus de prendre des remèdes chers, car j'ai lu que sainte Gertrude s'en réjouissait en pensant que tout serait à l'avantage de nos bienfaiteurs, puisque Notre-Seigneur a dit : « *Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous le ferez* [2]. »

« Je suis convaincue de l'inutilité des médicaments pour me guérir, ajoutait-elle ; mais *je me suis arrangée avec le bon Dieu* pour qu'il en fasse-profiter de pauvres missionnaires qui n'ont ni le temps, ni les moyens de se soigner. »

Touché des prévenances de sa petite épouse, le Seigneur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, l'entourait aussi de ses divines attentions : tantôt, c'étaient des gerbes fleuries envoyées par sa famille, tantôt un petit rouge-gorge qui venait sautiller sur son lit, la regardant d'un air de connaissance et lui faisant mille gentillesses.

[1] Prov., XIX, 11.
[2] Matt., XXV, 40.

« Ma Mère, disait-elle alors, je suis profondément émue des délicatesses du bon Dieu pour moi ; à l'extérieur, j'en suis comblée... et cependant je demeure dans les plus noires ténèbres !... Je souffre beaucoup... oui, beaucoup ! mais avec cela, *je suis dans une paix étonnante :* tous mes désirs ont été réalisés... je suis pleine de confiance. »

Quelque temps après, elle racontait ce trait touchant :

« Un soir, à l'heure du grand silence, l'infirmière vint me mettre aux pieds une bouteille d'eau chaude et de la teinture d'iode sur la poitrine.

« J'étais consumée par la fièvre, une soif ardente me dévorait. En subissant ces remèdes, je ne pus m'empêcher de me plaindre à Notre-Seigneur : « Mon Jésus, lui dis-je, vous en êtes témoin, je brûle et l'on m'apporte encore de la chaleur et du feu ! Ah ! si j'avais, au lieu de tout cela, un demi-verre d'eau, comme je serais bien plus soulagée !... Mon Jésus ! *votre petite fille a bien soif !* Mais elle est heureuse pourtant de trouver l'occasion de manquer du nécessaire, afin de mieux vous ressembler et pour sauver des âmes. »

« Bientôt l'infirmière me quitta, et je ne comptais plus la revoir que le lendemain matin, lorsqu'à ma grande surprise elle revint quelques minutes après, apportant une boisson rafraîchissante : « Je viens de penser à l'instant que vous pourriez avoir soif, me dit-elle, désormais je prendrai l'habitude de vous offrir ce soulagement tous les soirs. » Je la regardai, interdite, et, quand je fus seule, je me mis à fondre en larmes. Oh ! que notre Jésus est bon ! Qu'il est doux et tendre ! Que son cœur est facile à toucher ! »

Une des délicatesses du Cœur de Jésus, qui lui causa le plus de joie, fut celle du 6 septembre, jour où, provi-

dentiellement, lui parvint une relique du Bienheureux Théophane Vénard. Plusieurs fois déjà, elle avait exprimé le désir de posséder quelque chose ayant appartenu à son saint ami ; mais, voyant qu'on n'y donnait pas suite, elle n'en parlait plus. Aussi son émotion fut grande quand la Mère Prieure lui remit le précieux objet ; elle le couvrit de baisers et ne voulut plus s'en séparer.

Pourquoi donc chérissait-elle à ce point l'angélique missionnaire ? Elle le confia à ses sœurs bien-aimées dans un entretien touchant :

« Théophane Vénard est *un petit saint,* sa vie est tout ordinaire. Il aimait beaucoup la Vierge Immaculée, il aimait beaucoup sa famille. »

Appuyant alors sur ces derniers mots :

« Moi aussi, j'aime beaucoup ma famille ! Je ne comprends pas les saints qui n'aiment pas leur famille !... Pour souvenir d'adieu, je vous ai copié certains passages des dernières lettres qu'il écrivit à ses parents ; ce sont mes pensées, mon âme ressemble à la sienne. »

Nous transcrivons ici ces passages que l'on croirait sortis de la plume et du cœur de notre Bienheureuse :

« Je ne trouve rien sur la terre qui me rende heureuse : mon cœur est trop grand, rien de ce qu'on appelle bonheur en ce monde ne peut le satisfaire. Ma pensée s'envole vers l'éternité, le temps va finir ! Mon cœur est paisible comme un lac tranquille ou un ciel serein ; je ne regrette pas la vie de ce monde : j'ai soif des eaux de la vie éternelle...

« Encore un peu et mon âme quittera la terre, finira son exil, terminera son combat. Je monte au ciel ! Je vais entrer dans ce séjour des élus, voir des beautés que l'œil de l'homme n'a jamais vues, entendre des harmonies que l'oreille n'a jamais entendues, jouir de joies que le cœur n'a jamais goûtées... Me voici rendue à cette heure que chacune de nous a tant désirée ! Il est bien vrai que le Seigneur choisit *les petits* pour confondre les grands de ce

monde. Je ne m'appuie pas sur mes propres forces, mais sur la force de Celui qui, sur la croix, a vaincu les puissances de l'enfer.

« Je suis une fleur printanière que le Maître du jardin cueille pour son plaisir. Nous sommes toutes des fleurs plantées sur cette terre et que Dieu cueille en son temps : un peu plus tôt, un peu plus tard... Moi, petite éphémère, je m'en vais la première ! Un jour nous nous retrouverons dans le paradis et nous jouirons du vrai bonheur. »

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus,
empruntant les paroles de l'angélique martyr Théophane Vénard.

Vers la fin de septembre, comme on lui rapportait quelque chose de ce qui avait été dit à la récréation, touchant la responsabilité de ceux qui ont charge d'âmes, elles se ranima un instant et prononça ces belles paroles :

« *Pour les petits, ils seront jugés avec une extrême douceur* [1] ! Il est possible de rester *petit,* même dans les charges les plus redoutables ; et n'est-il pas écrit qu'à la fin « *le Seigneur se lèvera pour sauver tous les doux et les humbles de la terre* [2] ? Il ne dit pas *juger,* mais *sauver !* »

Cependant, le flot de la douleur montait de plus en plus. La faiblesse devint si excessive que, bientôt, la sainte petite malade en fut réduite à ne plus pouvoir faire, sans secours, le plus léger mouvement. Entendre parler près d'elle, même à voix basse, lui devenait une pénible souffrance ; la fièvre et l'oppression ne lui permettaient pas d'articuler une seule parole, sans ressentir la plus extrême fatigue. En cet état pourtant, le sourire ne quitta pas ses lèvres. Un nuage passait-il sur son front ? c'était la crainte de donner aux sœurs un surcroît de peine. Jusqu'à l'avant-veille de sa mort elle voulut être seule la nuit. Cependant, son infirmière allait la

[1] Sap., VI, 7.
[2] Ps. LXXV, 9.

voir plusieurs fois, malgré ses instances. En l'une de ses visites, elle la trouva les mains jointes et les yeux levés au ciel.

« Que faites-vous donc ainsi ? lui demanda-t-elle ; il faudrait essayer de dormir.

— Je ne puis pas, ma sœur, je souffre trop ! alors je prie.....

— Et que dites-vous à Jésus ?

— Je ne lui dis rien, *je l'aime !* »

« Oh ! que le *bon Dieu est bon !...* s'écriait-elle parfois. Oui, il faut qu'il soit bien bon pour me donner la force de supporter tout ce que je souffre. »

Un jour elle dit à sa Mère Prieure :

« Ma Mère, je voudrais vous confier l'état de mon âme ; mais je ne le puis, je suis trop émue en ce moment. »

Et, le soir, elle lui remit ces lignes, tracées au crayon, d'une main tremblante :

« O mon Dieu, que vous êtes bon pour la petite victime de votre amour miséricordieux ! Maintenant même que vous joignez la souffrance extérieure aux épreuves de mon âme, je ne puis dire : « *Les angoisses de la mort m'ont environnée* [1]. » Mais je m'écrie, dans ma reconnaissance : « *Je suis descendue dans la vallée des ombres de la mort, cependant, je ne crains aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur* [2]. »

« Quelques-unes croient que vous avez peur de la mort, lui dit Mère Agnès de Jésus.

— Cela pourra bien arriver, je ne m'appuie jamais sur mes propres pensées, je sais combien je suis faible ; mais je veux jouir du sentiment que le bon Dieu me donne maintenant ; il sera toujours temps de souffrir du contraire.

« Monsieur l'Aumônier m'a dit : « Etes-vous résignée à

[1] Ps. XVII, 5.
[2] Ps. XXII, 4.

mourir ? » Je lui ai répondu : « Ah ! mon Père, je trouve qu'il n'y a besoin de résignation que pour vivre..... pour mourir, c'est de la joie que j'éprouve. »

« Ne vous faites pas de peine, ma Mère, si je souffre beaucoup, et si je ne manifeste aucun signe de bonheur au dernier moment. Notre-Seigneur n'est-il pas mort Victime d'amour, et voyez quelle a été son agonie !... »

Le 29 septembre, veille de sa mort, à 9 heures du soir, la Bienheureuse et Sr Geneviève de la Sainte Face (Céline), entendirent toutes deux, très distinctement, un bruit d'ailes dans le jardin, et bientôt une tourterelle — venant on ne sait d'où — se posa en roucoulant sur le bord de la fenêtre. Quelques instants après, elle reprenait son vol dans les hauteurs.

Les deux sœurs en furent doucement impressionnées, se rappelant la parole des Cantiques :

« *Le chant de la tourterelle s'est fait entendre, lève-toi, ma bien-aimée, ma colombe, et viens, car l'hiver est passé.* »

Enfin, l'aurore du jour éternel se leva ! C'était le jeudi, 30 septembre. Le matin, notre douce victime, parlant de sa dernière nuit d'exil, regarda la statue de Marie en disant :

« Oh ! je l'ai priée avec une ferveur !... mais c'est l'agonie toute pure, sans aucun mélange de consolation...

« L'air de la terre me manque, quand est-ce que j'aurai l'air du Ciel ? »

A deux heures et demie, elle se redressa sur son lit, ce qu'elle n'avait pu faire depuis plusieurs semaines, et s'écria :

« Ma Mère, le calice est plein jusqu'au bord ! Non, je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir... Je ne puis m'expliquer cela que par mon désir extrême de sauver des âmes... »

Et quelque temps après :

« Tout ce que j'ai écrit sur mes désirs de la souffrance, oh ! c'est bien vrai ! *Je ne me repens pas de m'être livrée à l'amour*. »

Elle répéta plusieurs fois ces derniers mots.

Et un peu plus tard :

« Ma Mère, préparez-moi à bien mourir. »

Sa vénérée Prieure l'encouragea par ces paroles :

« Mon enfant, vous êtes toute prête à paraître devant Dieu, parce que vous avez toujours compris la vertu d'humilité. »

Elle se rendit alors ce beau témoignage :

« Oui, je le sens, mon âme n'a jamais recherché que la vérité... oui, j'ai compris l'humilité du cœur ! »

A quatre heures et demie, les symptômes de la dernière agonie se manifestèrent. Dès que la sainte mourante vit entrer la communauté, elle la remercia par le plus gracieux sourire ; puis, serrant le crucifix dans ses mains défaillantes, elle se recueillit pour le combat suprême. Une sueur abondante couvrait son visage ; elle tremblait... Mais, comme au sein d'une furieuse tempête le pilote à deux doigts du port ne perd pas courage, ainsi cette âme de foi, apercevant tout près le phare lumineux du rivage éternel, donnait vaillamment les derniers coups de rame pour atteindre le port.

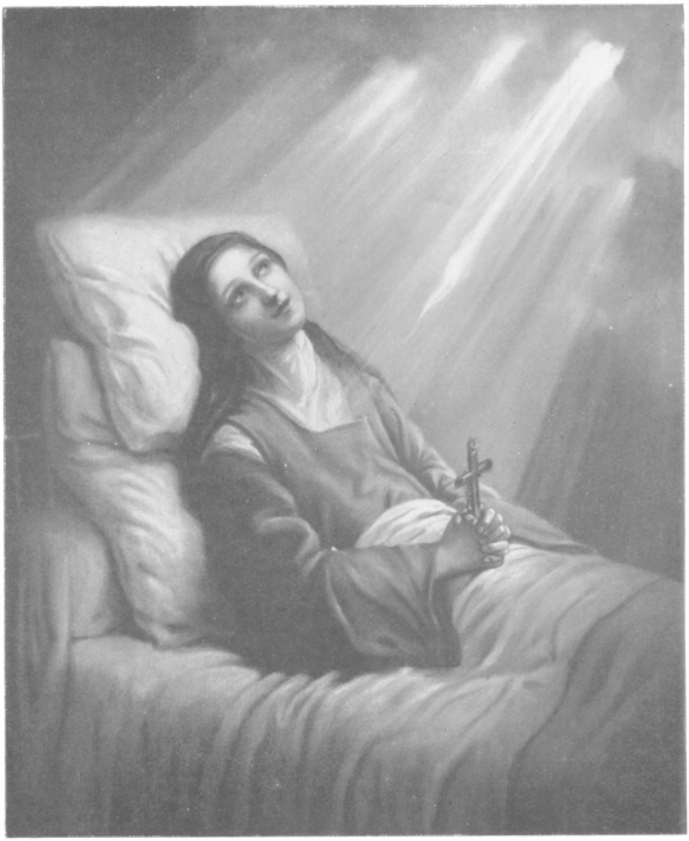
Quand la cloche du monastère tinta l'Angelus du soir, elle fixa sur l'Etoile des mers, la Vierge immaculée, un inexprimable regard. N'était-ce pas le moment de chanter :

Toi, qui vins me sourire au matin de ma vie,
Viens me sourire encor, Mère, voici le soir !

A sept heures et quelques minutes, se tournant vers sa Mère Prieure, elle lui dit :

« Ma Mère, n'est-ce pas l'agonie ?... Ne vais-je pas mourir ?...

— Oui, mon enfant, c'est l'agonie, mais Jésus veut peut-être la prolonger de quelques heures. »



LA Bse THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

EXHALANT LE DERNIER SOUPIR

« *Mon Dieu... je vous aime !* »

(Ses dernières paroles.)

Alors, d'un ton résigné :

« Eh bien... allons... allons... *oh ! je ne voudrais pas moins souffrir !* »

Puis, regardant son crucifix :

« Oh !... Je l'aime !... Mon Dieu, je... vous... aime ! ! ! »

Ce furent ses dernières paroles. Elle venait à peine de les prononcer qu'à notre grande surprise elle s'affaissa tout à coup, la tête penchée à droite, dans l'attitude de ces vierges martyres s'offrant d'elles-mêmes au tranchant du glaive ; ou plutôt, comme une victime d'amour, attendant de l'Archer divin la flèche embrasée dont elle veut mourir...

Soudain elle se relève, comme appelée par une voix mystérieuse, elle ouvre les yeux et les fixe, brillants de paix céleste et d'un bonheur indicible, un peu au-dessus de l'image de Marie.

Ce regard se prolongea l'espace d'un *Credo*, et son âme séraphique devenue la proie de l'*Aigle divin* s'envola dans les cieux . . . . . .

. . . . . .

La Servante de Dieu avait dit quelques jours avant de quitter ce monde : « *La mort d'amour que je souhaite, c'est celle de Jésus sur la croix.* » Son désir fut pleinement exaucé : les ténèbres, l'angoisse accompagnèrent son agonie. Cependant, ne pouvons-nous pas lui appliquer aussi la prophétie sublime de saint Jean de la Croix, touchant les âmes consommées dans la divine charité :

« *Elles meurent dans des transports admirables et des assauts délicieux que leur livre l'amour, comme le cygne dont le chant est plus mélodieux quand il est sur le point de mourir.* C'est ce qui faisait dire à David que « *la mort des justes est précieuse devant Dieu* » ; car c'est alors que les fleuves de l'amour s'échappent de l'âme, et s'en vont se perdre dans l'océan de l'amour divin. »

Aussitôt sa bienheureuse mort, la joie du dernier instant s'imprima sur son front, un ineffable sourire animait son visage. Nous lui mîmes une palme à la main, cette palme que, treize ans plus tard, on devait retrouver intacte dans le cercueil, lors de sa première exhumation.

En même temps, il commença à se produire dans la communauté certains faits extraordinaires dont voici quelques exemples : le premier, déjà raconté plus haut, est celui de la religieuse converse qui, baisant les pieds de l'angélique vierge y appuya son front avec confiance et fut instantanément guérie d'une anémie cérébrale.

Une autre religieuse jouit d'un parfum de violettes très accentué, dans sa cellule où ne se trouvait aucune fleur. Une autre eut l'impression suave et fraîche d'un baiser donné par un être invisible. Deux sœurs encore aperçurent, l'une un rayon dans le ciel, l'autre une couronne lumineuse qui s'élevait de terre et se perdait dans les hauteurs du firmament.

Le samedi et le dimanche une foule nombreuse et recueillie ne cessa d'affluer devant la grille du chœur contemplant dans la majesté de la mort « *la petite reine* » toujours gracieuse, et lui faisant toucher par centaines : chapelets, médailles, et jusqu'à des bijoux.

Dans cette foule, un enfant de dix ans respira un très fort parfum de lis, parfum inexplicable, puisque toutes les fleurs ornant le cercueil étaient artificielles.

Le 4 octobre, jour de l'inhumation, la dépouille mortelle de la Bienheureuse fut entourée d'une belle couronne de prêtres ; cet honneur lui était dû : elle avait tant prié pour les âmes sacerdotales !

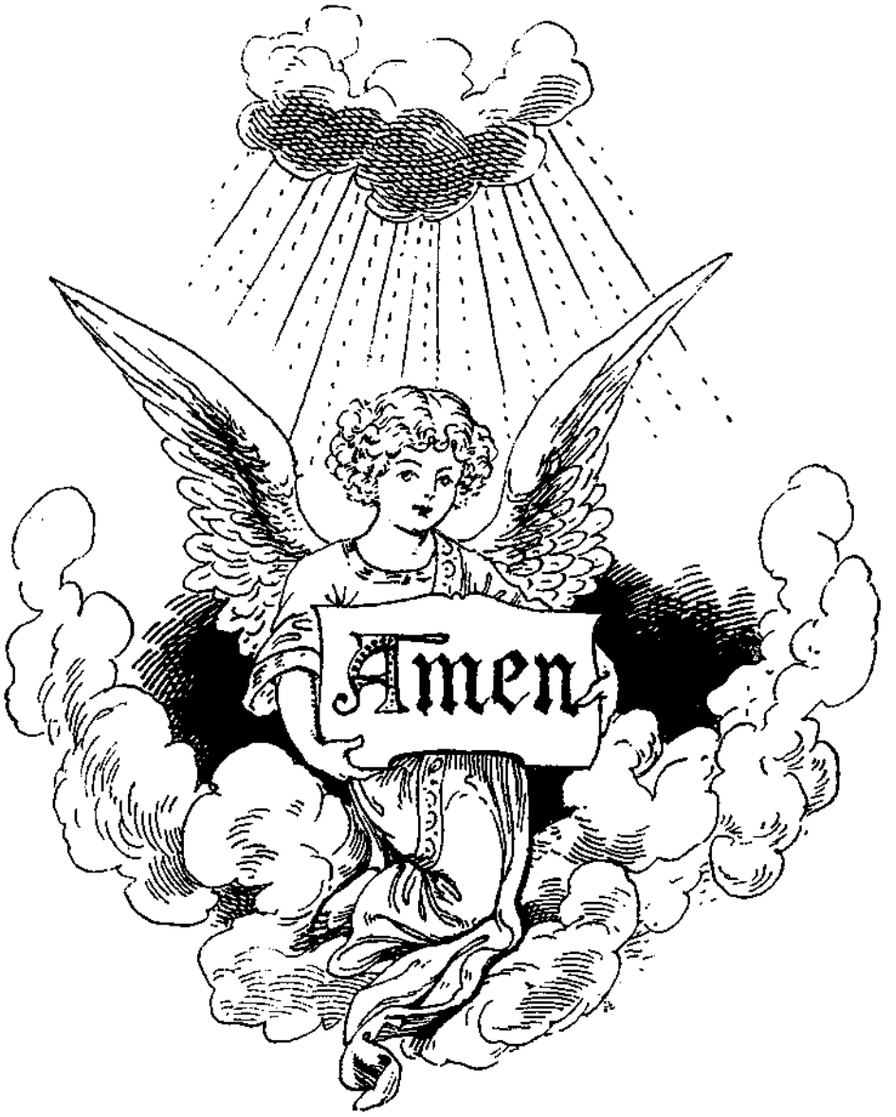
Enfin, après avoir été solennellement bénit, le précieux

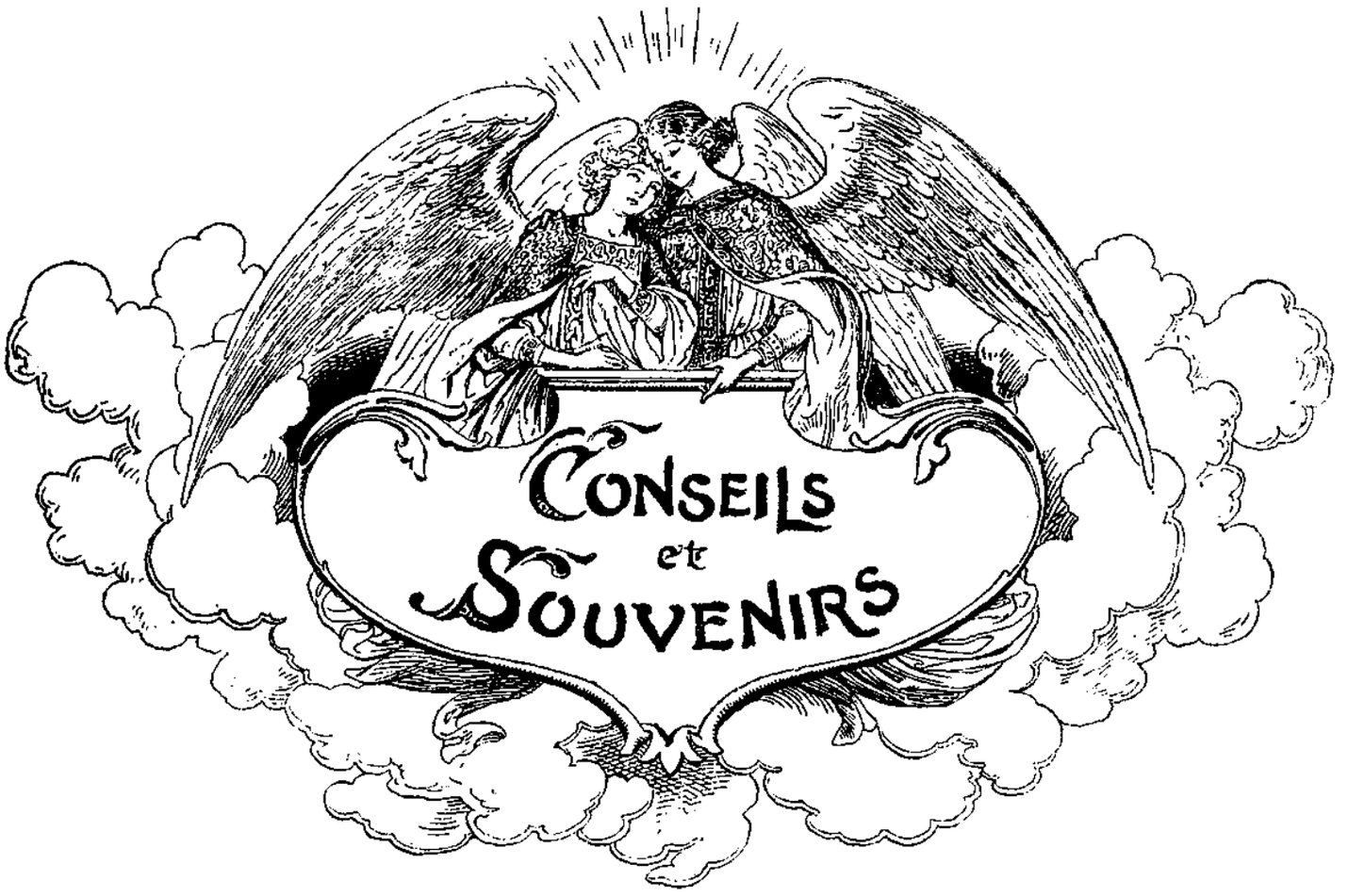
grain de froment fut jeté dans le sillon par les mains maternelles de la sainte Eglise...

Et depuis, elle s'est réalisée magnifiquement la parole du divin Moissonneur : « *Si le grain de blé étant tombé à terre ne vient à mourir, il demeure seul; mais s'il meurt,* IL PORTE BEAUCOUP DE FRUITS. »

Le plus souvent, ici-bas, ces fruits demeurent cachés, mais le Seigneur, cette fois, devançant l'heure des révélations éternelles, veut que nous contemplions la moisson splendide qui blanchit de tous côtés sur la face de la terre...

Que la divine miséricorde en soit louée à jamais ! Elle, l'Auteur adorable de toutes ces merveilles.




CONSEILS
et
SOUVENIRS

Conseils et Souvenirs.

Dans les entretiens de la Bienheureuse avec ses novices, nous trouvons les plus précieux enseignements.

Je me décourageais à la vue de mes imperfections, raconte l'une d'entre elles, Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus me dit :

« Vous me faites penser au tout petit enfant qui commence à se tenir debout, mais ne sait pas encore marcher. Voulant absolument atteindre le haut d'un escalier pour retrouver sa maman, il lève son petit pied afin de monter la première marche. Peine inutile! il retombe toujours sans pouvoir avancer. Eh bien, soyez ce petit enfant; par la pratique de toutes les vertus, levez toujours votre petit pied pour gravir l'escalier de la sainteté, et ne vous imaginez pas que vous pourrez monter même la première marche! non ; mais le bon Dieu ne demande de vous que la bonne volonté. Du haut de cet escalier, il vous regarde avec amour. Bientôt, vaincu par vos efforts inutiles, il descendra lui-même, et, vous prenant dans ses bras, vous emportera pour toujours dans son royaume où vous ne le quitterez plus. Mais, si vous cessez de lever votre petit pied, il vous laissera longtemps sur la terre. »

« Le seul moyen de faire de rapides progrès dans la voie de

l'amour, disait-elle, est celui de rester toujours bien petite ; c'est ainsi que j'ai fait ; aussi maintenant je puis chanter avec notre Père saint Jean de la Croix :

Et m'abaissant si bas, si bas,
Je m'élevai si haut, si haut,
Que je pus atteindre mon but !... »

***

Dans une tentation qui me semblait insurmontable, je lui dis : « Cette fois, je ne puis me mettre au-dessus, c'est impossible. » Elle me répondit :

« Pourquoi cherchez-vous à vous mettre au-dessus ? *passez dessous* tout simplement. C'est bon pour les grandes âmes de voler au-dessus des nuages quand l'orage gronde ; pour nous, nous n'avons qu'à supporter patiemment les averses. Tant pis si nous sommes un peu mouillées ! Nous nous sécherons ensuite au soleil de l'amour.

« Je me rappelle à ce propos ce petit trait de mon enfance : un cheval nous barrait l'entrée d'un jardin ; on parlait autour de moi cherchant à le faire reculer ; mais je laissai discuter, et passai tout doucement entre ses jambes... Voilà ce que l'on gagne à garder sa petite taille ! »

***

« Notre-Seigneur répondait autrefois à la mère des fils de Zébédée : « *Pour être à ma droite et à ma gauche, c'est à ceux à qui mon Père l'a destiné*[1]. » Je me figure que ces places de choix, refusées à de grands saints, à des martyrs, seront le partage de petits enfants.

« David n'en fait-il pas la prédiction lorsqu'il dit que *le petit Benjamin présidera les assemblées* (des saints)[2] ? »

[1] Matt., XX, 23. — [2] Ps. LXVII, 29.

***

« Vous avez tort de critiquer ceci et cela, de désirer que tout le monde plie à votre manière de voir. Puisque nous voulons être de *petits enfants*, les petits enfants ne savent pas ce qui est le mieux, ils trouvent tout bien ; imitons-les. D'ailleurs, il n'y a pas de mérite à faire ce qui est raisonnable. »

***

« Mes protecteurs au ciel et mes privilégiés sont ceux qui l'ont volé, comme les saints Innocents et le bon larron. Les grands saints l'ont gagné par leurs œuvres ; moi, je veux imiter les voleurs, je veux l'avoir par ruse, une ruse d'amour qui m'en ouvrira l'entrée, à moi et aux pauvres pécheurs. L'Esprit-Saint m'encourage, puisqu'il dit dans les proverbes : « *O tout petit ! venez, apprenez de moi la finesse*[1]. »

***

« Que feriez-vous si vous pouviez recommencer votre vie religieuse ?

— Il me semble que je ferais ce que j'ai fait.

— Vous n'éprouvez donc pas le sentiment de ce solitaire qui disait : « Quand même j'aurais vécu de longues années dans la pénitence, tant qu'il me resterait un quart d'heure, un souffle de vie, je craindrais de me damner » ?

— Non, je ne puis partager cette crainte, je suis trop petite pour me damner, *les petits enfants ne se damnent pas.*

— Vous cherchez toujours à ressembler aux petits enfants, mais dites-nous donc ce qu'il faut faire pour posséder l'esprit d'enfance ? Qu'est-ce donc que rester petit ?

— Rester petit, c'est reconnaître son néant, attendre tout

[1] Prov., I, 4.

du bon Dieu, *comme un petit enfant attend tout de son Père. C'est ne s'inquiéter de rien, ne point gagner de fortune.*

« Même chez les pauvres, tant que l'enfant est tout petit, on lui donne ce qui lui est nécessaire, mais aussitôt qu'il a grandi, son père ne veut plus le nourrir et lui dit : Travaille maintenant, tu peux te suffire à toi-même. Eh bien ! c'est pour ne jamais entendre cela que je n'ai pas voulu grandir, me sentant incapable *de gagner ma vie, la vie éternelle du ciel.* Je suis donc toujours restée petite, n'ayant d'autre occupation que celle de cueillir les fleurs de l'amour et du sacrifice et de les offrir au bon Dieu pour son plaisir.

« Etre petit, c'est encore ne point s'attribuer à soi-même les vertus que l'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor de vertu dans la main de son petit enfant, pour qu'il s'en serve quand il en aura besoin ; et c'est toujours le trésor du bon Dieu.

« Enfin, c'est ne point se décourager de ses fautes, car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal. »

* * *

Afin d'imiter notre angélique Maîtresse, je voulais ne pas grandir, aussi m'appelait-elle « *le petit enfant* ». Pendant une retraite elle m'adressa ces lignes :

« Ne craignez pas de dire à Jésus que vous l'aimez, même sans le sentir, c'est le moyen de le forcer à vous secourir, à vous porter comme un petit enfant trop faible pour marcher.

« C'est une grande épreuve de voir tout en noir, mais cela ne dépend pas de vous complètement, faites ce que vous pouvez pour détacher votre cœur des soucis de la terre, et surtout des créatures ; puis, soyez sûre que Jésus fera le reste. Il ne pourra permettre que vous tombiez dans l'abîme. Con-

solez-vous, petit enfant, au ciel vous ne verrez plus *tout en noir* mais *tout en blanc*. Oui, tout sera revêtu de la blancheur divine de notre Epoux, le Lis des vallées. Ensemble, nous le suivrons partout où il ira... Ah ! profitons du court instant de la vie ! faisons plaisir à Jésus, sauvons-lui des âmes par nos sacrifices. Surtout soyons petites, si petites que tout le monde puisse nous fouler aux pieds, sans même que nous ayons l'air de le sentir et d'en souffrir.

« Je ne m'étonne pas des défaites du petit enfant ; il oublie qu'étant aussi missionnaire et guerrier, il doit se priver de consolations par trop enfantines. Mais que c'est vilain de passer son temps à se morfondre, au lieu de s'endormir sur le Cœur de Jésus !

« Si la nuit fait peur au petit enfant, s'il se plaint de ne pas voir Celui qui le porte, *qu'il ferme les yeux* : c'est le seul sacrifice que Jésus lui demande. En se tenant ainsi paisible, la nuit ne l'effraiera pas, puisqu'il ne la verra plus ; et bientôt le calme, sinon la joie, renaîtra dans son cœur. »

***

Pour m'aider à accepter une humiliation, elle me fit cette confidence :

« Si je n'avais pas été acceptée au Carmel, je serais entrée dans un Refuge, pour y vivre inconnue et méprisée, au milieu des pauvres « repenties ». Mon bonheur aurait été de passer pour telle à tous les yeux ; et je me serais faite l'apôtre de mes compagnes, leur disant ce que je pense de la miséricorde du bon Dieu...

— Mais comment seriez-vous arrivée à cacher votre innocence au confesseur ?

— Je lui aurais dit que j'avais fait dans le monde une confession générale et qu'il m'était défendu de la recommencer. »

***

« Oh ! quand je pense à tout ce que j'ai à acquérir !

— Dites plutôt *à perdre !* C'est Jésus qui se charge de remplir votre âme, à mesure que vous la débarrassez de ses imperfections. Je vois bien que vous vous trompez de route ; vous n'arriverez jamais au terme de votre voyage. Vous voulez gravir une montagne, et le bon Dieu veut vous faire descendre : il vous attend au bas de la vallée fertile de l'humilité. »

***

« Il me semble que l'humilité c'est la vérité. Je ne sais pas si je suis humble, mais je sais que je vois la vérité en toutes choses. »

***

« Vraiment, vous êtes une sainte !

— Non, je ne suis pas une sainte ; je n'ai jamais fait les actions des saints : *je suis une toute petite âme que le bon Dieu a comblée de grâces*... Vous verrez au ciel que je dis vrai.

— Mais vous avez toujours été fidèle aux grâces divines, n'est-ce pas ?

— Oui, *depuis l'âge de trois ans*, je n'ai rien refusé au bon Dieu. Cependant je ne puis m'en glorifier. Voyez comme ce soir le soleil couchant dore le sommet des arbres ; ainsi mon âme vous apparaît toute brillante et dorée, parce qu'elle est exposée aux rayons de l'amour. Si le soleil divin ne m'envoyait plus ses feux, je deviendrais aussitôt obscure et ténébreuse.

— Nous voudrions aussi devenir toutes dorées, comment faire ?

— Il faut pratiquer les petites vertus. C'est quelquefois difficile, mais le bon Dieu ne refuse jamais la première grâce qui donne le courage de se vaincre ; si l'âme y correspond,

elle se trouve immédiatement dans la lumière. J'ai toujours été frappée de la louange adressée à Judith : « *Vous avez agi avec un courage viril et votre cœur s'est fortifié* [1]. » D'abord, il faut agir avec courage ; puis le cœur se fortifie, et l'on marche de victoire en victoire. »

***

La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus ne levait jamais les yeux au réfectoire, ainsi que le veut le règlement. Comme j'avais beaucoup de mal à m'y astreindre, elle composa cette prière qui me fut une révélation de son humilité, car elle y demande pour elle une grâce dont j'avais seule besoin :

« Jésus, vos deux petites épouses prennent la résolution de tenir les yeux baissés pendant le réfectoire, afin d'honorer et d'imiter l'exemple que vous leur avez donné chez Hérode. Quand ce prince impie se moquait de vous, ô Beauté infinie, pas une plainte ne sortait de vos lèvres, vous ne daigniez pas même fixer sur lui vos yeux adorables. Oh ! sans doute, divin Jésus, Hérode ne méritait pas d'être regardé par vous ; mais, nous qui sommes vos épouses, nous voulons attirer sur nous vos regards divins. Nous vous demandons de nous récompenser par ce regard d'amour, chaque fois que nous nous priverons de lever les yeux ; et même, nous vous prions de ne pas nous refuser ce doux regard quand nous serons tombées, puisque nous nous en humilierons sincèrement devant vous. »

***

Je lui confiais que je n'arrivais à rien ; et je m'en décourageais.

« Jusqu'à l'âge de quatorze ans, me dit-elle, j'ai pratiqué la vertu sans en sentir la douceur ; je désirais la souffrance,

[1] Judith, XV, II.

sans penser à en faire ma joie ; c'est une grâce qui m'a été accordée plus tard. Mon âme ressemblait à un bel arbre dont les fleurs tombaient aussitôt qu'elles étaient écloses.

« Faites au bon Dieu le sacrifice de ne jamais cueillir de fruits, c'est-à-dire de sentir toute votre vie de la répugnance à souffrir, à être humiliée, à voir toutes les fleurs de vos désirs et de votre bonne volonté tomber à terre sans rien produire. En un clin d'œil, au moment de votre mort, il saura bien faire mûrir de beaux fruits sur l'arbre de votre âme.

« Nous lisons dans l'Ecclésiastique : « *Il est tel homme manquant de force et abondant en pauvreté, et l'œil de Dieu l'a regardé en bien, et il l'a relevé de son humiliation, et il a élevé sa tête ; beaucoup s'en sont étonnés et ont honoré Dieu.*

« *Confie-toi en Dieu et demeure à ta place, car il est facile au Seigneur d'enrichir tout d'un coup le pauvre. Sa bénédiction se hâte pour la récompense du juste, et en un instant rapide il fait fructifier ses progrès* [1]. »

— Mais, si je tombe, on me trouvera toujours imparfaite, tandis qu'à vous, on vous reconnaît de la vertu ?

— C'est peut-être parce que je ne l'ai jamais désiré... Mais, qu'on vous trouve toujours imparfaite, c'est ce qu'il faut, c'est là votre gain. Que les créatures vous reconnaissent sans vertu, cela ne vous enlève rien et ne vous rend pas plus pauvre ; ce sont elles qui perdent en joie intérieure ! Car il n'y a rien de plus doux que de penser du bien de notre prochain.

« Pour moi, j'éprouve une grande joie, non seulement quand on me trouve imparfaite, mais surtout, quand je sens que je le suis : au contraire, les compliments ne me causent que du déplaisir. »

[1] Eccl., XI, 12, 13, 22, 23, 24.

***

« Le bon Dieu a pour vous un amour particulier, puisqu'il vous confie d'autres âmes.

— Cela ne me donne rien, et je ne suis réellement que ce que je suis devant Dieu... Ce n'est pas parce qu'il veut que je sois son interprète près de vous qu'il m'aime davantage : il me fait plutôt votre petite servante. C'est pour vous et non pour moi qu'il m'a donné les charmes et les vertus qui paraissent à vos yeux.

« Je me compare souvent à une petite écuelle que le bon Dieu remplit de toutes sortes de bonnes choses. Tous *les petits chats* viennent en prendre leur part ; ils se disputent parfois à qui en aura davantage. Mais l'Enfant Jésus est là qui guette ! « *Je veux bien que vous buviez dans ma petite écuelle,* dit-il, *mais prenez garde de la renverser et de la casser !* »

« A vrai dire, il n'y pas grand danger, parce que je suis posée à terre. Pour les Prieures, ce n'est pas la même chose : étant placées sur des tables, elles courent beaucoup plus de périls. L'honneur est toujours dangereux.

« Ah ! quel poison de louanges est servi journellement à ceux qui tiennent les premières places ! Quel funeste encens ! et comme il faut qu'une âme soit détachée d'elle-même pour n'en pas éprouver de mal ! »

***

Une novice lui disait :

« Vous êtes bien heureuse d'être choisie pour indiquer aux âmes la « Voie d'enfance » !

Elle répondit :

« Pourquoi en serais-je heureuse ? pourquoi désirerais-je que le bon Dieu se serve de moi plutôt que d'une autre ? Pourvu que son règne s'établisse dans les âmes, peu importe l'instrument. D'ailleurs, il n'a besoin de personne.

« Je regardais, il y a quelque temps, la mèche d'une petite

veilleuse presque éteinte. Une de nos sœurs y approcha son cierge ; et, par ce cierge, tous ceux de la communauté se trouvèrent allumés. Je fis alors cette réflexion : « Qui donc pourrait se glorifier de ses œuvres ? Ainsi, par la faible lueur de cette lampe, il serait possible d'embraser l'univers. Nous croyons souvent recevoir les grâces et les lumières divines par le moyen de cierges brillants ; mais d'où ces cierges tiennent-ils leur flamme ? Peut-être de la prière d'une âme humble et toute cachée, sans éclat apparent, sans vertu reconnue, abaissée à ses propres yeux, près de s'éteindre.

« Oh ! que nous verrons de mystères plus tard ! Combien de fois ai-je pensé que je devais peut-être toutes les grâces dont j'ai été comblée aux instances d'une petite âme que je ne connaîtrai qu'au ciel !

« C'est la volonté du bon Dieu qu'en ce monde les âmes se communiquent entre elles les dons célestes par la prière, afin que, rendues dans leur patrie, elles puissent s'aimer d'un amour de reconnaissance, d'une affection bien plus grande encore que celle de la famille la plus idéale de la terre.

« Là, nous ne rencontrerons pas de regards indifférents, parce que tous les saints s'entre-devront quelque chose.

« Nous ne verrons plus de regards envieux ; d'ailleurs le bonheur de chacun des élus sera celui de tous. Avec les martyrs, nous ressemblerons aux martyrs ; avec les docteurs, nous serons comme les docteurs ; avec les vierges, comme les vierges ; et de même que les membres d'une même famille sont fiers les uns des autres, ainsi le serons-nous de nos frères, sans la moindre jalousie.

« Qui sait même si la joie que nous éprouverons en voyant la gloire des grands saints, en sachant que, par un secret ressort de la Providence, nous y avons contribué, qui sait si cette joie ne sera pas aussi intense, et plus douce peut-être, que la félicité dont ils seront eux-mêmes en possession ?



LA Bse THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

DANS LE JARDIN DU MONASTÈRE.

Ah! dès à présent je le reconnais; oui, toutes mes espérances seront comblées ... oui, le Seigneur fera pour moi des merveilles qui surpasseront infiniment mes immenses Désirs !!

« Et, de leur côté, pensez-vous que les grands saints, voyant ce qu'ils doivent à de toutes petites âmes, ne les aimeront pas d'un amour incomparable? Il y aura là, j'en suis sûre, des sympathies délicieuses et surprenantes. Le privilégié d'un apôtre, d'un grand docteur, sera peut-être un petit pâtre ; et l'ami intime d'un patriarche, un simple petit enfant. Oh ! que je voudrais être dans ce royaume d'amour ! »

***

« Croyez-moi, écrire des livres de piété, composer les plus sublimes poésies, tout cela ne vaut pas le plus petit acte de renoncement. Cependant, lorsque nous souffrons de notre impuissance à faire le bien, notre seule ressource c'est d'offrir les œuvres des autres. Voilà le bienfait de la communion des Saints. Souvenez-vous de cette belle strophe du Cantique spirituel de notre Père saint Jean de la Croix :

Revenez, ma colombe,
Car le cerf blessé
Apparaît sur le haut de la colline,
Attiré par l'air de votre vol, et il y prend le frais.

« Vous le voyez, l'Epoux, *le Cerf blessé* n'est pas attiré par *la hauteur,* mais seulement par l'*air* du vol, et un simple coup d'aile suffit pour produire cette brise d'amour. »

***

« La seule chose qui ne soit pas soumise à l'envie, c'est la dernière place; il n'y a donc que cette dernière place qui ne

Jerem., x, 23.

soit point vanité et affliction d'esprit. Cependant *la voie de l'homme n'est pas toujours en son pouvoir* [1] ; et, parfois, nous nous surprenons à désirer ce qui brille. Alors, rangeons-nous humblement parmi les imparfaits, estimons-nous de petites âmes que le bon Dieu doit soutenir à chaque instant. Dès qu'il nous voit bien convaincues de notre néant, dès que nous lui disons : « *Mon pied a chancelé, votre miséricorde, Seigneur, m'a affermi* [1] », il nous tend la main ; mais, si nous voulons essayer de faire quelque chose de grand, même sous prétexte de zèle, il nous laisse seules. Il suffit donc de s'humilier, de supporter avec douceur ses imperfections : voilà la vraie sainteté pour nous. »

***

Je me plaignais un jour d'être plus fatiguée que mes sœurs, parce qu'en plus d'un travail commun, j'en avais fait un autre qu'on ignorait. La Servante de Dieu me répondit :

« Je voudrais toujours vous voir comme un vaillant soldat qui ne se plaint pas de ses peines, qui trouve très graves les blessures de ses frères, et n'estime les siennes que des égratignures. Pourquoi sentez-vous à ce point cette fatigue ? C'est parce que personne ne la connaît...

« La B^se^ Marguerite-Marie ayant eu deux panaris, disait n'avoir vraiment souffert que du premier, parce qu'il ne lui fut pas possible de cacher le second qui devint ainsi l'objet de la compassion des sœurs.

« Ce sentiment nous est naturel ; mais, c'est faire comme le vulgaire de désirer qu'on sache quand nous avons du mal. »

[1] Ps. XCIII, 18.

***

« Il ne faut jamais, quand nous commettons une faute, l'attribuer à une cause physique, comme la maladie ou le temps ; mais convenir que cette chute est due à notre imperfection, sans jamais nous décourager. *Ce ne sont pas les occasions qui rendent l'homme fragile, mais elles montrent ce qu'il est* [1]. »

***

« Le bon Dieu n'a pas permis que Notre Mère me dît d'écrire mes poésies à mesure que je les composais, et je n'aurais pas voulu le lui demander, de peur de faire une faute contre la pauvreté. J'attendais donc l'heure de temps libre, et ce n'était pas sans une peine extrême que je me rappelais, à huit heures du soir, ce que j'avais composé le matin.

« Ces petits riens sont un martyre, il est vrai ; mais il faut bien se garder de le diminuer en se permettant, ou se faisant permettre, mille choses qui nous rendraient la vie religieuse agréable et commode. »

***

Un jour que je pleurais, la B^se^ Thérèse de l'Enfant-Jésus me dit de m'habituer à ne pas laisser paraître ainsi mes petites souffrances, ajoutant que rien ne rendait la vie de communauté plus triste que l'inégalité d'humeur.

« Vous avez bien raison, lui répondis-je, je l'avais moi-même pensé, et désormais je ne pleurerai plus jamais qu'avec le bon Dieu ; à lui seul je confierai mes peines, il me comprendra et me consolera toujours. » Elle reprit vivement :

« Pleurer devant le bon Dieu ! gardez-vous d'agir ainsi. Vous devez paraître triste, bien moins encore devant lui que

[1] Imitation, l. XVI, 4.

devant les créatures. Comment ! ce bon Maître n'a pour réjouir son Cœur que nos monastères ; il vient chez nous pour se reposer, pour oublier les plaintes continuelles de ses amis du monde ; car le plus souvent sur la terre, au lieu de reconnaître le prix de la Croix, on pleure et on gémit ; et vous feriez comme le commun des mortels ?... Franchement, ce n'est pas de l'amour désintéressé. *C'est à nous de consoler Jésus, ce n'est pas à lui de nous consoler.*

« Je le sais, *il a si bon cœur* que, si vous pleurez, il essuiera vos larmes ; mais ensuite il s'en ira tout triste, n'ayant pu se reposer en vous. Jésus aime les cœurs joyeux, il aime une âme toujours souriante. Quand donc saurez-vous *lui cacher vos peines,* ou lui dire en chantant que vous êtes heureuse de souffrir pour lui ?

« Le visage est le reflet de l'âme, ajouta-t-elle, vous devez sans cesse avoir un visage calme et serein, comme un petit enfant toujours content. Lorsque vous êtes seule, agissez encore de même, parce que vous êtes continuellement en spectacle aux Anges. »

***

Je voulais qu'elle me félicitât d'avoir pratiqué un acte de vertu, héroïque à mes yeux ; mais elle me dit :

« Qu'est ce petit acte de vertu, en comparaison de ce que Jésus a le droit d'attendre de votre fidélité ? Vous devriez plutôt vous humilier de laisser échapper tant d'occasions de lui prouver votre amour. »

Peu satisfaite de cette réponse, j'attendais une occasion difficile, pour voir comment Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus s'y comporterait. Cette occasion se présenta bientôt. Notre Révérende Mère nous ayant demandé un travail fatigant et sujet à mille contradictions, je me permis malicieusement de

lui en augmenter la charge ; mais je ne pus un seul instant la trouver en défaut ; je la vis toujours gracieuse, aimable, ne comptant pas avec la fatigue. S'agissait-il de se déranger, de servir les autres ? elle se présentait avec entrain. A la fin, n'y tenant plus, je me jetai dans ses bras et lui confiai les sentiments qui avaient agité mon âme.

« Comment faites-vous, lui dis-je, pour pratiquer ainsi la vertu, pour être constamment joyeuse, calme et semblable à vous-même ?

— Je n'ai pas toujours fait ainsi, me répondit-elle, *mais depuis que je ne me recherche jamais, je mène la vie la plus heureuse qu'on puisse voir.* »

***

« A la récréation plus qu'ailleurs, disait notre Bienheureuse, vous trouverez l'occasion d'exercer votre vertu. Si vous voulez en retirer un grand profit, n'y allez pas avec la pensée de vous récréer, mais avec celle de récréer les autres ; pratiquez-y un complet détachement de vous-même. Par exemple, si vous racontez à l'une de vos sœurs une histoire qui vous semble intéressante, et que celle-ci vous interrompe pour vous raconter autre chose, écoutez-la avec intérêt, quand même elle ne vous intéresserait pas du tout, et ne cherchez pas à reprendre votre conversation première. En agissant ainsi, vous sortirez de la récréation avec une grande paix intérieure et revêtue d'une force nouvelle pour pratiquer la vertu ; parce que vous n'aurez pas cherché à vous satisfaire, mais à faire plaisir aux autres. Si l'on savait ce que l'on gagne à se renoncer en toutes choses !...

— Vous le savez bien, vous ; c'est ainsi que vous avez toujours fait ?

— Oui, je me suis oubliée, j'ai tâché de ne me rechercher en rien. »

***

« Il faut être mortifiée lorsqu'on nous sonne, lorsqu'on frappe à notre porte, jusqu'à ne pas faire un point de plus avant de répondre. J'ai pratiqué cela ; et je vous assure que c'est une source de paix. »

Après cet avis, lorsque l'occasion se présentait, je me dérangeais promptement. Un jour, pendant sa maladie, elle en fut témoin et me dit :

« Au moment de la mort, vous serez bien heureuse de retrouver cela ! Vous venez de faire une action plus glorieuse que si, par des démarches habiles, vous eussiez obtenu la bienveillance du gouvernement pour les communautés religieuses, et que toute la France vous acclamât comme Judith ! »

***

Interrogée sur sa manière de sanctifier les repas, elle répondit :

« Au réfectoire, nous n'avons qu'une seule chose à faire : accomplir cette action si basse avec des pensées élevées. Je vous l'avoue, c'est souvent au réfectoire qu'il me vient les plus douces aspirations d'amour. Quelquefois, je suis forcée de m'arrêter en songeant que, si Notre-Seigneur était à ma place, devant les mets qui me sont servis, il les prendrait certainement... Il est bien probable que, pendant sa vie mortelle, il a goûté aux mêmes aliments ; *il mangeait du pain, des fruits...*

« Voici mes petites rubriques enfantines :

« Je me figure être à Nazareth dans la maison de la sainte Famille. Si l'on me sert, par exemple, *de la salade, du poisson froid, du vin ou quelque autre chose qui a le goût fort, je*

l'offre au bon saint Joseph. A la sainte Vierge, je donne les portions chaudes, les fruits bien mûrs, etc. ; et les mets des jours de fête, particulièrement la bouillie, le riz, les confitures, je les offre à l'Enfant Jésus. Enfin, lorsqu'on m'apporte un mauvais dîner, je me dis gaiement : *Aujourd'hui, ma petite fille, tout cela c'est pour toi !* »

Elle nous cachait ainsi sa mortification sous des dehors gracieux. Cependant, un jour de jeûne, où Notre Révérende Mère lui avait imposé un soulagement, je la surpris assaisonnant d'absinthe cette douceur trop à son goût.

Une autre fois, je la vis boire lentement un exécrable remède.

« Mais dépêchez-vous donc, lui dis-je, buvez cela tout d'un trait !

— Oh ! non ; ne faut-il pas que je profite des petites occasions qui se rencontrent de me mortifier un peu, puisqu'il m'est interdit d'en chercher de grandes ? »

C'est ainsi que, pendant son noviciat, — je l'ai su dans les derniers mois de sa vie — une de nos sœurs, ayant voulu rattacher son scapulaire, lui traversa en même temps l'épaule avec sa grande épingle, souffrance qu'elle endura plusieurs heures avec joie.

Une autre fois, elle me donna une preuve de sa mortification intérieure. J'avais reçu une lettre fort intéressante qu'on avait lue à la récréation en son absence. Le soir, elle me manifesta le désir de la lire à son tour et je la lui donnai. Quelque temps après, comme elle me rendait cette lettre, je la priai de me dire sa pensée au sujet d'une chose qui, particulièrement, avait dû la charmer. Elle parut embarrassée et me répondit enfin :

« Le bon Dieu m'en a demandé le sacrifice, à cause de l'empressement que j'ai témoigné l'autre jour ; je ne l'ai pas lue... »

***

Je lui parlais des mortifications des saints, elle me répondit : « Que Notre-Seigneur a bien fait de nous prévenir *qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père ! Sans cela il nous l'aurait dit* [1]... Oui, si toutes les âmes appelées à la perfection avaient dû, pour entrer au ciel, pratiquer ces macérations, il nous l'aurait dit, et nous nous les serions imposées de grand cœur. Mais il nous annonce *qu'il y a plusieurs demeures dans sa maison*. S'il y a celle des grandes âmes, celles des Pères du désert et des martyrs de la pénitence, il doit y avoir aussi celle des petits enfants. Notre place est gardée là, si nous l'aimons beaucoup, Lui et notre Père céleste et l'Esprit d'amour. »

***

« Autrefois, dans le monde, en m'éveillant le matin, je pensais à ce qui devait m'arriver d'heureux ou de fâcheux dans la journée : si je ne prévoyais que des ennuis, je me levais triste. Maintenant, c'est tout le contraire : songeant aux peines, aux souffrances qui m'attendent, je me lève d'autant plus joyeuse et pleine de courage, que je prévois plus d'occasions de témoigner mon amour à Jésus *et de gagner la vie de mes enfants*, puisque je suis mère des âmes. Ensuite je baise mon crucifix, je le pose délicatement sur l'oreiller tout le temps que je m'habille et je lui dis :

« Mon Jésus, vous avez assez travaillé, assez pleuré, pendant les trente-trois années de votre vie sur cette pauvre terre ! Aujourd'hui, reposez-vous... C'est à mon tour de combattre et de souffrir. »

[1] Joan., XIV, 2.

***

Un jour de lessive je me rendais à la buanderie sans me presser, regardant en passant les fleurs du jardin. Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus y allait aussi, marchant rapidement. Elle me croisa bientôt et me dit :

« Est-ce ainsi qu'on se dépêche quand on a des enfants à nourrir et qu'on est obligé de travailler pour les faire vivre ? »

***

« Savez-vous quels sont mes dimanches et jours de fête ?... Ce sont les jours où le bon Dieu m'éprouve davantage. »

***

Je me désolais de mon peu de courage :

« Vous vous plaignez, me dit-elle, de ce qui devrait causer votre plus grand bonheur. Où serait votre mérite s'il fallait que vous combattiez seulement quand vous vous sentez du courage ? Qu'importe que vous n'en ayez pas, pourvu que vous agissiez comme si vous en aviez ! Si vous vous trouvez trop lâche pour ramasser un bout de fil, et que néanmoins vous le fassiez pour l'amour de Jésus, vous avez plus de mérite que si vous accomplissiez une action beaucoup plus considérable dans un moment de ferveur. Au lieu de vous attrister, réjouissez-vous donc de voir qu'en vous laissant sentir votre faiblesse, le bon Jésus vous ménage l'occasion de lui sauver un plus grand nombre d'âmes ! »

***

Je lui demandais si Notre-Seigneur n'était pas mécontent de moi en voyant toutes mes misères. Elle me répondit :

« Rassurez-vous, Celui que vous avez pris pour Epoux a

certainement toutes les perfections désirables ; mais, si j'ose le dire, il a en même temps une grande infirmité : *c'est d'être aveugle !* et il est une science qu'il ne connaît pas : *c'est le calcul.* Ces deux grands défauts, qui seraient des lacunes fort regrettables dans un époux mortel, rendent le nôtre infiniment aimable.

« S'il fallait qu'il y vît clair et qu'il sût calculer, croyez-vous qu'en présence de tous nos péchés, il ne nous ferait pas rentrer dans le néant ? Mais non, son amour pour nous le rend positivement aveugle !

« Voyez plutôt : Si le plus grand pécheur de la terre, se repent au moment de la mort et expire dans un acte d'amour, aussitôt, sans calculer d'une part les nombreuses grâces dont ce malheureux a abusé, de l'autre tous ses crimes, il ne voit plus, il ne compte plus que sa dernière prière, et le reçoit sans tarder dans les bras de sa miséricorde.

« Mais, pour le rendre ainsi aveugle et l'empêcher de faire la plus petite addition, il faut savoir le prendre par le cœur ; c'est là son côté faible... »

***

Je lui avais fait de la peine, et j'allais lui demander pardon. Elle parut très émue et me dit :

« Si vous saviez ce que j'éprouve ! Je n'ai jamais aussi bien compris avec quel amour Jésus nous reçoit quand nous lui demandons pardon après une faute ! Si moi, sa pauvre petite créature, j'ai senti tant de tendresse pour vous, au moment où vous êtes revenue à moi, que doit-il se passer dans le cœur du bon Dieu quand on revient vers lui !... Oui, certainement, plus vite encore que je ne viens de le faire, il oubliera toutes nos iniquités pour ne plus jamais s'en souvenir... Il fera même davantage : il nous aimera plus encore qu'avant notre faute !... »

***

J'avais une frayeur extrême des jugements de Dieu ; et, malgré tout ce qu'elle pouvait me dire, rien ne la dissipait. Je lui posai un jour cette objection : « On nous répète sans cesse que Dieu trouve des taches dans ses anges, comment voulez-vous que je ne tremble pas ? » Elle me répondit :

« Il n'y a qu'un moyen pour forcer le bon Dieu à ne pas nous juger du tout, c'est de se présenter devant lui les mains vides.

— Comment cela ?

— C'est tout simple : ne faites aucune réserve, donnez vos biens à mesure que vous les gagnez. Pour moi, si je vis jusqu'à quatre-vingts ans, je serai toujours aussi pauvre ; je ne sais pas faire d'économies : tout ce que j'ai, je le dépense aussitôt pour acheter des âmes.

« Si j'attendais le moment de la mort pour présenter mes petites pièces et les faire estimer à leur juste valeur, Notre-Seigneur ne manquerait pas d'y découvrir de l'alliage que j'irais certainement déposer en purgatoire.

« N'est-il pas raconté que de grands saints, arrivant au tribunal de Dieu les mains chargées de mérites, s'en vont quelquefois dans ce lieu d'expiation, parce que toute justice est souillée aux yeux du Seigneur ?

— Mais, repris-je, si Dieu ne juge pas nos bonnes actions, il jugera nos mauvaises, et alors ?

— Que dites-vous là ? Notre-Seigneur est la Justice même ; s'il ne juge pas nos bonnes actions, il ne jugera pas nos mauvaises. Pour les victimes de l'amour, il me semble qu'il n'y aura pas de jugement ; mais plutôt que le bon Dieu se hâtera de récompenser, par des délices éternelles, son propre amour qu'il verra brûler dans leur cœur.

— Pour jouir de ce privilège, croyez-vous qu'il suffise de faire l'acte d'offrande que vous avez composé ?

— Oh ! non, les paroles ne suffisent pas... Pour être véritablement victime d'amour, il faut se livrer totalement. *On n'est consumé par l'amour qu'autant qu'on se livre à l'amour.* »

* * *

« Quand on me fait un reproche, lui disais-je, j'aime mieux l'avoir mérité que d'être accusée à tort.

— Moi, je préfère être accusée injustement, parce que je n'ai rien à me reprocher, et j'offre cela au bon Dieu avec joie ; ensuite, je m'humilie à la pensée que je serais bien capable de faire ce dont on m'accuse.

« Plus vous avancerez, moins vous aurez de combats, ou plutôt vous les vaincrez avec plus de facilité, parce que vous verrez le bon côté des choses. Alors votre âme s'élèvera au-dessus des créatures. Tout ce qu'on peut me dire maintenant me laisse absolument indifférente, parce que j'ai compris le peu de solidité des jugements humains.

« Quand nous sommes incomprises et jugées défavorablement, ajouta-t-elle, à quoi bon se défendre ? Laissons cela, ne disons rien, c'est si doux de se laisser juger n'importe comment ! Il n'est point dit dans l'Evangile que sainte Madeleine se soit expliquée, quand sa sœur l'accusait d'être aux pieds de Jésus sans rien faire. Elle n'a pas dit : « Marthe ! si tu savais le bonheur que je goûte, si tu entendais les paroles que j'entends, toi aussi, tu quitterais tout pour partager ma joie et mon repos. » Non, elle a préféré se taire... O bienheureux silence qui donne tant de paix à l'âme ! »

***

Dans un moment de tentation et de combat, je reçus d'elle ce billet :

« *Que le juste me brise par compassion pour le pécheur. Que l'huile dont on parfume la tête n'amollisse pas la mienne*[1]. » Je ne puis être brisée, éprouvée que par des justes, puisque toutes mes sœurs sont agréables à Dieu. C'est moins amer d'être brisé par un pécheur que par un juste ; mais, *par compassion pour les pécheurs,* pour obtenir leur conversion, je vous demande, ô mon Dieu, d'être brisée par les âmes justes qui m'entourent. Je vous demande encore *que l'huile des louanges,* si douce à la nature, *n'amollisse pas ma tête,* c'est-à-dire mon esprit, en me faisant croire que je possède des vertus qu'à peine j'ai pratiquées plusieurs fois.

« O mon Jésus ! *votre nom est comme une huile répandue*[2] ; c'est dans ce divin parfum que je veux me plonger tout entière, loin du regard des créatures. »

***

« Vouloir persuader nos sœurs qu'elles sont dans leur tort, même lorsque c'est parfaitement vrai, ce n'est pas de bonne guerre, puisque nous ne sommes pas chargées de leur conduite. Il ne faut pas que nous soyons *des juges de paix,* mais seulement *des anges de paix.* »

***

« Vous vous livrez trop à ce que vous faites, nous disait-elle, vous vous tourmentez trop de vos emplois, comme si vous en aviez seules la responsabilité. Vous occupez-vous, en

[1] Ps. CXL, 5. — [2] Cant., I, 2.

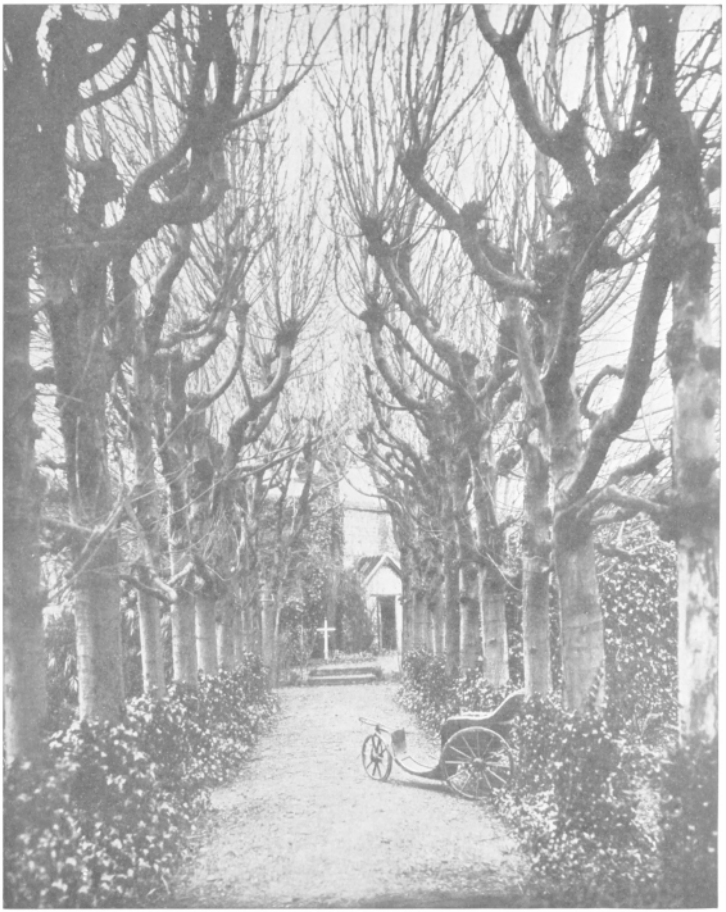
ce moment, de ce qui se passe dans les autres Carmels ? si les religieuses sont pressées ou non ? leurs travaux vous empêchent-ils de prier, de faire oraison ? Eh bien, vous devez vous exiler de même de votre besogne personnelle, y employer consciencieusement le temps prescrit, mais avec dégagement de cœur.

« J'ai lu autrefois que les Israélites bâtirent les murs de Jérusalem, travaillant d'une main et tenant une épée de l'autre [1]. C'est bien l'image de ce que nous devons faire : ne travailler que d'une main, en effet, et de l'autre défendre notre âme de la dissipation qui l'empêche de s'unir au bon Dieu. »

***

« Un dimanche, raconte Thérèse, je me dirigeais toute joyeuse vers l'allée des marronniers ; c'était le printemps, je voulais jouir des beautés de la nature. Hélas ! déception cruelle ! on avait émondé mes chers marronniers. Les branches, déjà chargées de bourgeons verdoyants, étaient là, gisant à terre ! En voyant ce désastre, en pensant qu'il me faudrait attendre trois années avant de le voir réparé, mon cœur se serra. Cependant mon angoisse dura peu : « *Si j'étais dans un autre monastère,* pensai-je, *qu'est-ce que cela me ferait qu'on coupât entièrement les marronniers du Carmel de Lisieux ?* » Je ne veux plus me faire de peine des choses passagères ; mon Bien-Aimé me tiendra lieu de tout. Je veux me promener sans cesse dans les bosquets de son amour, auxquels personne ne peut toucher. »

[1] Esdras, II°, IV, 17.



Allée des marronniers dans le jardin du Carmel de Lisieux.

La petite voiture, après avoir servi au père de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus pendant ses années d'infirmité, fut donnée au Carmel. C'est dans cette voiture que Thérèse, malade, et installée à cette même place, écrivit les dernières pages de sa « Vie ».

***

Une novice demandait à plusieurs sœurs de lui aider à secouer des couvertures, et leur recommandait, un peu vivement, de veiller à ne pas les déchirer, parce qu'elles étaient passablement usées. La Bienheureuse lui dit alors :

« Que feriez-vous si vous n'étiez pas chargée de raccommoder ces couvertures ?... Comme vous agiriez avec dégagement d'esprit ! Et, si vous faisiez remarquer qu'elles sont faciles à déchirer, comme ce serait sans attache ! Ainsi, qu'en toutes vos actions ne se glisse jamais l'ombre la plus légère d'intérêt personnel. »

***

Voyant une de nos sœurs très fatiguée, je dis à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Je n'aime pas à voir souffrir, surtout les âmes saintes. » Elle reprit aussitôt :

« Oh ! je ne suis pas comme vous ! Les saints qui souffrent ne me font jamais pitié. Je sais qu'ils ont la force de supporter leurs souffrances, et qu'ils donnent ainsi une grande gloire au bon Dieu ; mais ceux qui ne sont pas saints, qui ne savent pas profiter de leurs souffrances, oh ! que je les plains ! ils me font pitié ceux-là ! Je mettrais tout en œuvre pour les consoler et les soulager. »

***

« Si je devais vivre encore, l'office d'infirmière serait celui qui me plairait davantage. Je ne voudrais pas le solliciter ; mais s'il me venait directement de l'obéissance, je me croirais bien privilégiée. Il me semble que je le remplirais avec un tendre amour, pensant à ce que dit Notre-Seigneur : « *J'étais*

malade et vous m'avez visité [1]. » La cloche de l'infirmerie devrait être pour vous une mélodie céleste. Il faudrait passer tout exprès sous les fenêtres des malades, pour leur donner la facilité de vous appeler et de vous demander des services. Ne devez-vous pas vous considérer comme une petite esclave à laquelle tout le monde a le droit de commander ? Si vous voyiez les Anges qui, du haut du ciel, vous regardent combattre dans l'arène ! Ils attendent la fin de la lutte, pour vous couvrir de fleurs et de couronnes. Vous savez bien que nous prétendons être de *petits martyrs :* à nous de gagner nos palmes !

« Le bon Dieu ne méprise pas ces combats ignorés et d'autant plus méritoires : « *L'homme patient vaut mieux que l'homme fort, et celui qui dompte son âme vaut mieux que celui qui prend des villes* [2]. »

« Par nos petits actes de charité pratiqués dans l'ombre, nous convertissons au loin les âmes, nous aidons aux missionnaires, nous leur attirons d'abondantes aumônes ; et, par là, nous construisons de véritables demeures spirituelles et matérielles à Jésus-Hostie. »

* * *

J'avais vu Notre Mère parler de préférence à l'une de nos sœurs et lui témoigner, me semblait-il, plus de confiance et d'affection qu'à moi. Je racontais ma peine à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, croyant recevoir de sympathiques condoléances, lorsqu'à ma grande surprise elle me dit :

« Vous croyez aimer beaucoup Notre Mère ?

— Certainement ! Si je ne l'aimais pas, il me serait indifférent de lui voir préférer les autres à moi.

[1] Matt., xxv, 36. — [2] Prov., xvi, 32.

— Eh bien, je vais vous prouver que vous vous trompez absolument : ce n'est pas Notre Mère que vous aimez, c'est vous-même.

« Lorsqu'on aime réellement, on se réjouit du bonheur de la personne aimée, on fait tous les sacrifices pour le lui procurer. Donc, si vous aviez cet amour véritable et désintéressé, si vous aimiez Notre Mère pour elle-même, vous vous réjouiriez de lui voir trouver du plaisir à vos dépens ; et, puisque vous pensez qu'elle a moins de satisfaction à parler avec vous qu'avec une autre, vous ne devriez pas avoir de peine lorsqu'il vous semble être délaissée. »

***

Je me désolais de mes nombreuses distractions dans mes prières :

« Moi aussi, j'en ai beaucoup, me dit-elle, mais aussitôt que je m'en aperçois, je prie pour les personnes qui m'occupent l'imagination, et ainsi elles bénéficient de mes distractions.

« ... J'accepte tout pour l'amour du bon Dieu, même les pensées les plus extravagantes qui me viennent à l'esprit. »

***

On m'avait demandé une épingle qui m'était très commode, et je la regrettais. Elle me dit alors :

« Oh ! que vous êtes riche ! vous ne pouvez pas être heureuse ! »

***

La Bienheureuse étant chargée de l'ermitage de l'Enfant-Jésus, et sachant que les parfums incommodaient une de nos Mères, elle se priva toujours d'y mettre des fleurs

odorantes, même une petite violette, ce qui fut matière à de vrais sacrifices.

Un jour qu'elle venait de placer une belle rose artificielle au pied de la statue, cette bonne Mère l'appela. Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus devinant que c'était pour lui faire enlever la rose, et ne voulant pas l'humilier, prit la fleur et, prévenant toute réflexion, elle lui dit :

« Voyez, ma Mère, comme on imite bien la nature aujourd'hui. Ne dirait-on pas que cette rose vient d'être cueillie dans le jardin ? »

* * *

Elle disait un jour :

« Il y a des instants où l'on est si mal *chez soi*, dans son intérieur, qu'il faut se hâter d'en sortir. Le bon Dieu ne nous oblige pas alors à rester en notre compagnie. Souvent même, il permet qu'elle nous soit désagréable, pour que nous la quittions. Et je ne vois pas d'autre moyen de sortir de *chez soi* que d'aller rendre visite à Jésus et à Marie, en courant aux œuvres de charité. »

* * *

« La principale indulgence plénière, et celle que tout le monde peut gagner sans les conditions habituelles, c'est l'indulgence de *la charité qui couvre la multitude des péchés* [1]. »

* * *

« Ce qui me fait du bien, lorsque je me représente l'intérieur de la sainte Famille, c'est de penser à une vie tout ordinaire.

[1] Prov., x, 12.

« La sainte Vierge et saint Joseph savaient bien que Jésus était Dieu, mais de grandes merveilles leur étaient néanmoins cachées, et, comme nous, ils vivaient de foi. N'avez-vous pas remarqué cette parole du texte sacré : « *Ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait* [1] », et cette autre non moins mystérieuse : « *Ses parents étaient dans l'admiration de ce qu'on disait de lui* [2] »? Ne croirait-on pas qu'ils apprenaient quelque chose ? car cette admiration suppose un certain étonnement. »

***

« A Sexte, il y a un verset que je prononce tous les jours à contre-cœur. C'est celui-ci : « *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum, propter retributionem* [3].»

« Intérieurement je m'empresse de dire : « O mon Jésus, vous savez bien que ce n'est pas pour la récompense que je vous sers; mais uniquement parce que je vous aime et pour sauver des âmes. »

***

« Au ciel seulement nous verrons la vérité absolue en toutes choses. Sur la terre, même dans la sainte Ecriture, il y a le côté obscur et ténébreux. Je m'afflige de voir la différence des traductions. Si j'avais été prêtre, j'aurais appris l'hébreu, afin de pouvoir lire la parole de Dieu telle qu'il daigna l'exprimer dans le langage humain. »

***

Elle me parlait souvent d'un jeu bien connu, avec lequel elle s'amusait dans son enfance. C'était un kaléidoscope,

[1] Lucæ, II, 50. — [2] *Ibid.*, 33. — [3] J'ai incliné mon cœur à l'observation de vos préceptes, à cause de la récompense. Ps. CXVIII, 12.

sorte de petite longue-vue, à l'extrémité de laquelle on aperçoit de jolis dessins de diverses couleurs ; si l'on tourne l'instrument, ces dessins varient à l'infini.

« Cet objet, me disait-elle, causait mon admiration, je me demandais ce qui pouvait produire un si charmant phénomène ; lorsqu'un jour, après un examen sérieux, je vis que c'étaient simplement quelques petits bouts de papier et de laine jetés çà et là, et coupés n'importe comment. Je poursuivis mes recherches et j'aperçus trois glaces à l'intérieur du tube. J'avais la clef du problème.

« Ce fut pour moi l'image d'un grand mystère : Tant que nos actions, même les plus petites, ne sortent pas du foyer de l'amour, la Sainte Trinité, figurée par les trois glaces convergentes, leur donne un reflet et une beauté admirables. Jésus, nous regardant par la petite lunette, c'est-à-dire comme à travers lui-même, trouve nos démarches toujours belles. Mais, si nous sortons du centre ineffable de l'amour, que verra-t-il ? Des brins de paille... des actions souillées et de nulle valeur. »

***

Un jour, je lui parlais des phénomènes étranges produits par le magnétisme sur les personnes qui veulent bien remettre leur volonté au magnétiseur. Ces détails parurent l'intéresser vivement, et le lendemain elle me dit :

« Que votre conversation d'hier m'a fait de bien ! *Oh ! que je voudrais me faire magnétiser par Notre-Seigneur !* C'est la première pensée qui m'est venue à mon réveil. Avec quelle douceur je lui ai remis ma volonté ! Oui, je veux qu'il s'empare de mes facultés, de telle sorte que je ne fasse plus d'actions humaines et personnelles, mais des actions toutes divines, inspirées et dirigées par l'Esprit d'amour. »

***

Avant ma profession, je reçus par ma sainte Maîtresse une grâce bien particulière. Nous avions lavé toute la journée et j'étais brisée de fatigue, accablée de peines intérieures. Le soir avant l'oraison, je voulus lui en dire deux mots, mais elle me répondit :

« L'oraison sonne, je n'ai pas le temps de vous consoler ; d'ailleurs je vois clairement que j'y prendrais une peine inutile, le bon Dieu veut que vous souffriez seule pour le moment. »

Je la suivis à l'oraison, dans un tel état de découragement que, pour la première fois, je doutai de ma vocation. « Jamais je n'aurai la force d'être carmélite, me disais-je, c'est une vie trop dure pour moi ! »

J'étais à genoux depuis quelques minutes, dans ce combat et ces tristes pensées, quand tout à coup, sans avoir prié, sans même avoir désiré la paix, je sentis en mon âme un changement subit, extraordinaire ; je ne me reconnaissais plus. Ma vocation m'apparut belle, aimable ; je vis les charmes, le prix de la souffrance. Toutes les privations et les fatigues de la vie religieuse me semblèrent infiniment préférables aux satisfactions mondaines ; enfin, je sortis de l'oraison absolument transformée.

Le lendemain, je racontai à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus ce qui s'était passé la veille ; et comme elle paraissait très émue, je voulus en savoir la cause.

« Ah ! que Dieu est bon ! me dit-elle alors. Hier soir, vous me faisiez une si profonde pitié que je ne cessai point, au commencement de l'oraison, de prier pour vous, demandant à Notre-Seigneur de vous consoler, de changer votre âme et de vous montrer le prix des souffrances. Il m'a exaucée ! »

***

Comme j'étais très jeune de caractère, l'Enfant Jésus m'inspira, pour m'aider à pratiquer la vertu, *de m'amuser avec lui*. Je choisis le *jeu de quilles*. Je me les représentais de toutes grandeurs et de toutes couleurs, afin de personnifier les âmes que je voulais atteindre. La boule du jeu, c'était *mon amour*.

Au mois de décembre 1896, les novices reçurent, au profit des missions, différents bibelots pour un arbre de Noël. Et voilà que, par hasard, il se trouva au fond de la boîte enchantée un objet bien rare au Carmel : *une toupie*. Mes compagnes dirent : « Que c'est laid ! A quoi cela peut-il servir ? » Moi qui connaissais bien le jeu, j'attrapai la toupie en m'écriant : « Mais c'est très amusant ! ça pourrait marcher une journée entière sans s'arrêter, moyennant de bons coups de fouet ! » Et là-dessus je me mis en devoir de leur donner une représentation qui les jeta dans l'étonnement.

La B^se^ Thérèse de l'Enfant-Jésus m'observait sans rien dire, et, le jour de Noël, après la Messe de Minuit, je trouvai dans notre cellule *la fameuse toupie* avec cette lettre dont l'enveloppe portait comme adresse :

A ma petite épouse chérie,

JOUEUSE DE QUILLES *sur la Montagne du Carmel.*

Nuit de Noël 1896.

MA PETITE ÉPOUSE CHÉRIE,

« Ah ! que je suis content de toi ! Toute l'année tu m'as beaucoup amusé en *jouant aux quilles*. J'ai eu tant de plaisir que la cour des anges en était surprise et charmée. Plusieurs petits chérubins m'ont demandé pourquoi je ne les avais pas faits enfants ; d'autres ont voulu savoir si la mélodie de leurs instruments ne m'était pas plus

agréable que ton rire joyeux, lorsque tu fais tomber *une quille* avec *la boule de ton amour.* J'ai répondu à tous qu'ils ne devaient pas se chagriner de n'être point enfants, puisqu'un jour ils pourraient jouer avec toi dans les prairies du ciel ; je leur ai dit que, certainement, ton sourire m'était plus doux que leurs mélodies, parce que tu ne pouvais jouer et sourire qu'en souffrant et en t'oubliant toi-même.

Ma petite épouse bien-aimée, j'ai quelque chose à te demander à mon tour. Vas-tu me refuser ?... Oh ! non, tu m'aimes trop pour cela. Eh bien, je voudrais changer de jeu : *les quilles, ça m'amuse bien, mais je voudrais maintenant jouer à la toupie ;* et, si tu veux, c'est toi qui seras ma toupie. Je t'en donne une pour modèle ; tu vois qu'elle n'a pas de charmes extérieurs, quiconque ne sait pas s'en servir la repoussera du pied ; mais un enfant qui l'aperçoit sautera de joie et dira : *Ah ! que c'est amusant ! ça peut marcher toute la journée sans s'arrêter !...*

Moi, le petit Jésus, je t'aime, bien que tu sois sans charmes, et je te supplie de toujours marcher pour m'amuser. Mais, pour faire tourner la toupie, il faut *des coups de fouet !* Eh bien, laisse tes sœurs te rendre ce service, et sois reconnaissante envers celles qui seront les plus assidues à accélérer ta marche... Lorsque je me serai bien amusé avec toi, je t'emmènerai là-haut, et nous pourrons jouer sans souffrir. »

Ton petit frère,
JÉSUS.

***

Je pleurais souvent, et pour des riens, ce qui lui causait une peine très grande.

Un jour, il lui vint une idée lumineuse : prenant sur sa table de peinture une coquille de moule, et me tenant les mains pour m'obliger à ne pas m'essuyer les yeux, elle se mit à recueillir mes larmes dans cette coquille. Au lieu de continuer à pleurer, je ne pus alors m'empêcher de rire.

« Allez, me dit-elle, désormais je vous permets de pleurer tant que vous voudrez, pourvu que ce soit dans la coquille. »

Or, huit jours avant sa mort, j'avais pleuré toute une soirée en pensant à son prochain départ. Elle s'en aperçut et me dit :

« Vous avez pleuré. — *Est-ce dans la coquille?* »

Je ne pouvais mentir... et mon aveu l'attrista. Elle reprit :

« Je vais mourir, et je ne serai pas tranquille sur votre compte, si vous ne me promettez de suivre fidèlement ma recommandation. J'y attache une importance capitale pour votre âme. »

Je donnai ma parole, demandant toutefois, comme une grâce, la permission de pleurer librement sa mort.

« Pourquoi pleurer ma mort ? Voilà des larmes bien inutiles. Vous pleurerez mon bonheur ! Enfin, j'ai pitié de votre faiblesse et je vous permets de pleurer les premiers jours. Mais, après cela, il faudra reprendre la coquille. »

Je dois dire que j'ai été fidèle, bien qu'il m'en ait coûté des efforts héroïques.

Quand je voulais pleurer, je m'armais avec courage de l'impitoyable instrument ; mais le soin que je devais prendre à courir d'un œil à l'autre distrayait ma pensée du sujet de ma peine, et cet ingénieux moyen ne tarda pas à me guérir entièrement de ma trop grande sensibilité.

***

Je voulais me priver de la sainte Communion pour une infidélité qui lui avait causé beaucoup de peine, mais dont je me repentais amèrement. Je lui écrivis ma résolution ; et voici le billet qu'elle m'envoya :

« Petite fleur chérie de Jésus, cela suffit bien que, par l'humiliation de votre âme, *vos racines mangent de la terre...* il faut entr'ouvrir, ou plutôt élever bien haut votre corolle, afin que le Pain des Anges vienne, comme une rosée divine, vous fortifier et vous donner tout ce qui vous manque.

« Bonsoir, pauvre fleurette, demandez à Jésus que toutes les prières qui sont faites pour ma guérison servent à augmenter le feu qui doit me consumer. »

***

« Au moment de communier, je me représente quelquefois mon âme sous la figure d'un petit bébé de trois ou quatre ans qui, à force de jouer, a ses cheveux et ses vêtements salis et en désordre. — Ces malheurs me sont arrivés en bataillant avec les âmes. — Mais bientôt la Vierge Marie s'empresse autour de moi. Elle a vite fait de me retirer *mon petit tablier tout sale*, de rattacher mes cheveux et de les orner d'un joli ruban ou simplement d'une petite fleur... et cela suffit pour me rendre gracieuse et me faire asseoir sans rougir au festin des anges. »

***

A l'infirmerie, nous attendions à peine que ses actions de grâces fussent terminées pour lui parler et lui demander des conseils. Elle s'en attrista d'abord et nous en fit de doux reproches. Puis bientôt elle nous laissa faire, disant :

« J'ai pensé que je ne devais pas désirer plus de repos que Notre-Seigneur. Lorsqu'il s'enfuyait au désert après ses prédications, le peuple venait aussitôt troubler sa solitude. Approchez de moi tant que vous voudrez. Je dois mourir les armes à la main, *ayant à la bouche le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu* [1]. »

***

« Donnez-nous un conseil pour nos directions spirituelles. Comment devons-nous les faire ?

— Avec une grande simplicité, sans trop compter sur un

[1] Ephes., VI, 17.

secours qui peut vous manquer au premier moment. Vous seriez vite forcées de dire avec l'épouse des Cantiques : « *Les gardes m'ont enlevé mon manteau, ils m'ont blessée; et ce n'est qu'en les* DÉPASSANT *un peu que j'ai trouvé Celui que j'aime* [1] *!* » Si vous demandez humblement et sans attache où est votre Bien-Aimé, *les gardes* vous l'indiqueront. Toutefois, le plus souvent, vous ne trouverez Jésus qu'après avoir *dépassé* toute créature. Que de fois, pour ma part, n'ai-je pas répété cette strophe du Cantique spirituel :

Ne m'envoyez plus
Désormais de messagers
Qui ne savent pas me dire ce que je veux.
. . . . . .
Tous ceux qui s'occupent de vous, sans exception,
Me parlent continuellement de vos mille grâces
Et tous me blessent encore davantage;
Et surtout ce qui me fait mourir
C'EST UN JE NE SAIS QUOI QU'ILS NE FONT QUE BALBUTIER [2]. »

***

« Si, par impossible, le bon Dieu lui-même ne voyait pas mes bonnes actions, je n'en serais pas affligée. Je l'aime tant que je voudrais pouvoir lui faire plaisir, sans qu'il sache que c'est moi. Le sachant et le voyant, il est comme obligé de me rendre... je ne voudrais pas lui donner cette peine. »

***

« Si j'avais été riche, je n'aurais pu voir un pauvre ayant faim sans lui donner à manger. Je fais ainsi dans ma vie

[1] Cant., v, 7; iii, 4. — [2] Saint Jean de la Croix.

spirituelle : à mesure que je gagne quelque chose, je sais que des âmes sont sur le point de tomber en enfer, alors je leur donne mes trésors et je n'ai pas encore trouvé un moment pour me dire : « Maintenant, je vais travailler pour moi. »

***

« Il y a des personnes qui prennent tout, de manière à se faire le plus de peine, pour moi c'est le contraire : je vois toujours le bon côté des choses. Si je n'ai que la souffrance pure, sans aucune éclaircie, eh bien, j'en fais ma joie. »

***

« Toujours ce que le bon Dieu m'a donné m'a plu, même les choses qui me paraissent moins bonnes et moins belles que celles des autres. »

***

« Quand j'étais toute petite, on m'avait mis, chez ma tante, un beau livre entre les mains. En lisant une histoire, je vis qu'on louait beaucoup une maîtresse de pension parce qu'elle savait adroitement se tirer d'affaire sans blesser personne. Je remarquai surtout cette phrase : « Elle disait à celle-ci : Vous n'avez pas tort ; à celle-là : Vous avez raison » ; et tout en lisant, je pensais : « Oh ! moi je n'aurais pas fait ainsi, il faut toujours dire la vérité. »

« Et maintenant je la dis toujours. J'ai bien plus de peine, il est vrai, car ce serait si facile, quand on vient vous raconter un ennui, de mettre le tort sur les absents ; aussitôt celle qui se plaint serait apaisée. Oui, mais... je fais tout le contraire. Si je ne suis pas aimée, tant pis ! Qu'on ne vienne pas me trouver si on ne veut pas savoir la vérité. »

« Pour qu'une réprimande porte du fruit, il faut que cela coûte de la faire ; et il faut la faire sans une ombre de passion dans le cœur.

« Il ne faut pas que la bonté dégénère en faiblesse. Quand on a grondé avec justice, il faut en rester là et ne pas se laisser attendrir au point de se tourmenter d'avoir fait de la peine. Courir après l'affligée pour la consoler, c'est lui faire plus de mal que de bien. La laisser à elle-même, c'est la forcer à ne rien attendre du côté humain, à recourir au bon Dieu, à voir ses torts, à s'humilier. Autrement elle s'habituerait à être consolée après un reproche mérité, et elle agirait comme un enfant gâté qui trépigne et crie, sachant bien qu'il fera revenir sa mère pour essuyer ses larmes. »

« *Que le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu demeure perpétuellement en votre bouche et en vos cœurs* [1]. » Si nous trouvons une âme désagréable, ne nous rebutons pas, ne la délaissons jamais. Ayons toujours *le glaive de l'esprit* pour la reprendre de ses torts ; ne laissons pas aller les choses pour conserver notre repos ; combattons sans relâche, même sans espoir de gagner la bataille. Qu'importe le succès ! Allons toujours, quelle que soit la fatigue de la lutte. Ne disons pas : « Je n'obtiendrai rien de cette âme, elle ne comprend pas, elle est à abandonner ! » Oh ! ce serait de la lâcheté ! Il faut faire son devoir jusqu'au bout. »

***

« Autrefois, si quelqu'un de ma famille avait de la peine, et qu'au parloir je n'avais pu réussir à le consoler, je m'en allais le cœur navré ; mais bientôt, Jésus me fit comprendre que j'étais incapable de consoler une âme. A partir de ce

[1] Ephes., VI, 17.

jour, je n'avais plus de chagrin quand on s'en allait triste : je confiais au bon Dieu les souffrances de ceux qui m'étaient chers, et je sentais bien que j'étais exaucée. Je m'en rendais compte au parloir suivant. Depuis cette expérience, quand j'ai fait de la peine involontairement, je ne me tourmente pas : je demande simplement à Jésus de réparer ce que j'ai fait. »

***

« Que pensez-vous de toutes les grâces dont vous avez été comblée ?

— Je pense que *l'Esprit de Dieu souffle où il veut*[1]. »

***

Elle disait à sa Mère Prieure :

« Ma Mère, si j'étais infidèle, si je commettais seulement la plus légère infidélité, je sens qu'elle serait suivie de troubles épouvantables, et je ne pourrais plus accepter la mort. »

Et comme la Mère Prieure manifestait sa surprise de l'entendre tenir ce langage, elle reprit :

« Je parle d'une infidélité d'orgueil. Par exemple, si je disais : « J'ai acquis telle ou telle vertu, je puis la pratiquer » ; ou bien : « O mon Dieu, je vous aime trop, vous le savez, pour m'arrêter à une seule pensée contre la foi » ; aussitôt, je le sens, je serais assaillie par les plus dangereuses tentations, et j'y succomberais certainement.

« Pour éviter ce malheur, je n'ai qu'à dire humblement du fond du cœur : « O mon Dieu, je vous en prie, ne permettez pas que je sois infidèle ! »

« Je comprends très bien que saint Pierre soit tombé. Il comptait trop sur l'ardeur de ses sentiments au lieu de

[1] Joan., III, 8.

s'appuyer uniquement sur la force divine. Je suis bien sûre que s'il avait dit à Jésus : « Seigneur, donnez-moi le courage de vous suivre jusqu'à la mort », ce courage ne lui aurait pas été refusé.

« Ma Mère, comment se fait-il que Notre-Seigneur, sachant ce qui devait arriver, ne lui dit pas : « Demande-moi la force d'accomplir ce que tu veux »? Je crois que c'est pour nous montrer deux choses : la première qu'il n'apprenait rien de plus à ses Apôtres par sa présence sensible, qu'il ne nous apprend à nous-mêmes par les bonnes inspirations de sa grâce ; la seconde que, destinant saint Pierre à gouverner toute l'Eglise où il y a tant de pécheurs, il voulait qu'il expérimentât par lui-même ce que peut l'homme sans l'aide de Dieu. C'est pour cela qu'avant sa chute, Jésus lui dit : « *Quand tu seras revenu à toi, confirme tes frères*[1] » ; c'est-à-dire raconte-leur l'histoire de ton péché, montre-leur par ta propre expérience combien il est nécessaire, pour le salut, de s'appuyer uniquement sur moi. »

***

J'avais beaucoup de peine de la voir malade et je lui répétais souvent : « Oh ! que la vie est triste ! » Mais elle me reprenait aussitôt, disant :

« La vie n'est pas triste ! elle est au contraire très gaie. Si vous disiez : « L'exil est triste », je vous comprendrais. On fait erreur en donnant le nom de vie à ce qui doit finir. Ce n'est qu'aux choses du ciel, à ce qui ne doit jamais mourir qu'on doit donner ce beau nom ; et, puisque nous en jouissons dès ce monde, la vie n'est pas triste, mais gaie, très gaie !... »

Elle était elle-même d'une gaieté ravissante :

Pendant plusieurs jours, elle avait été beaucoup mieux et

[1] Lucæ, XXII, 32.

nous lui disions : « Nous ne savons pas encore de quelle maladie vous mourrez ?...

— Mais je mourrai *de mort !* Le bon Dieu n'a-t-il pas dit à Adam de quoi il mourrait ? Il lui a dit : « *Tu mourras de mort*[1] *!* »

— Eh bien, c'est donc la mort qui viendra vous chercher !

— Non, ce n'est pas la mort qui viendra me chercher, c'est le bon Dieu. La mort n'est point un fantôme, un spectre horrible comme on la représente sur les images. Il est écrit dans le catéchisme que *la mort est la séparation de l'âme et du corps,* ce n'est que cela ! Eh bien, je n'ai pas peur d'une séparation qui me réunira pour toujours au bon Dieu. »

« Le *divin Voleur* viendra-t-il bientôt voler sa petite grappe de raisin ?

— Je l'aperçois de loin et je me garde bien de crier : « *Au voleur ! ! !* » Au contraire, je l'appelle en disant : « *Par ici ! par ici !* »

***

Je lui disais que les plus beaux anges, vêtus de robes blanches, le visage joyeux et resplendissant, transporteraient son âme au ciel. Elle me répondit :

« Toutes ces images ne me font aucun bien ; je ne puis me nourrir que de la vérité. Dieu et les anges sont de purs esprits, personne ne peut les voir des yeux du corps tels qu'ils sont en réalité. C'est pour cela que je n'ai jamais désiré les grâces extraordinaires. J'aime mieux attendre la vision éternelle.

— J'ai demandé au bon Dieu de m'envoyer un joli rêve pour me consoler de votre départ.

— Ah ! voilà une chose que je n'aurais jamais faite !

[1] Gen., II, 17.

Demander des consolations !... Puisque vous voulez me ressembler, vous savez bien que, moi, je dis :

Oh ! ne crains pas, Seigneur, que je t'éveille :
J'attends en paix le rivage des cieux...

Il est si doux de servir le bon Dieu dans la nuit et dans l'épreuve, nous n'avons que cette vie pour vivre de foi. »

***

« Je suis bien heureuse de m'en aller au ciel, mais quand je pense à cette parole du Seigneur : « *Je viendrai bientôt et je porte ma récompense avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres* [1] », je me dis qu'il sera bien embarrassé pour moi : je n'ai pas d'œuvres... Eh bien ! il me rendra SELON SES ŒUVRES A LUI ! »

***

« Certainement, vous ne ferez pas une minute de purgatoire, ou bien alors personne ne va droit au ciel !

— Oh ! je ne m'inquiète guère de cela ; je serai toujours contente de la sentence du bon Dieu. Si je vais en purgatoire, eh bien ! je me promènerai au milieu des flammes, comme les trois Hébreux dans la fournaise, en chantant le cantique de l'amour. »

***

« Vous serez placée dans le ciel parmi les séraphins.

— S'il en est ainsi, je ne les imiterai pas ; *tous se couvrent de leurs ailes* à la vue de Dieu, *je me garderai bien de me couvrir de mes ailes !* »

[1] Apoc., XXII, 12.

***

Je lui montrais une photographie représentant Jeanne d'Arc consolée dans la prison par ses voix. Elle me dit :

« Je suis consolée, moi aussi, par une voix intérieure. D'en haut, les saints m'encouragent, ils me disent : « Tant que tu es dans les fers, tu ne peux remplir ta mission ; mais plus tard, après ta mort, ce sera le temps de tes conquêtes. »

***

« Le bon Dieu fera toutes mes volontés au ciel, parce que je n'ai jamais fait ma volonté sur la terre. »

***

On lui demandait sous quel nom on devrait la prier quand elle serait au ciel.

« Vous m'appelerez *petite Thérèse*, répondit-elle humblement. »

***

« Vous nous regarderez du haut du ciel, n'est-ce pas ?

— Non, *je descendrai*. »

***

Citons encore ce trait touchant :

Quelques mois avant la mort de la B^se^ Thérèse del'Enfant-Jésus, nous lisions au réfectoire la vie de St Louis de Gonzague, et l'une de nos anciennes Mères fut frappée de l'affection touchante et réciproque du jeune saint et d'un vénérable religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Corbinelli.

« C'est vous le petit Louis, dit-elle à notre sainte petite sœur, et moi je suis le vieux P. Corbinelli ; quand vous serez au ciel, souvenez-vous de moi.

— Voulez-vous, ma Mère, que je vienne bientôt vous chercher ?

— Non, je n'ai pas encore assez souffert.

— O ma Mère, moi je vous dis que vous avez bien assez souffert. »

Et Mère Hermance du Cœur de Jésus de répondre :

« Je n'ose encore vous dire oui... Pour une chose aussi grave, il me faut la sanction de l'autorité. »

En effet, la demande fut adressée à la Mère Prieure ; et, sans y attacher d'importance, elle donna une réponse affirmative.

Or, l'un des derniers jours de sa vie, la Servante de Dieu, ne pouvant presque plus parler en raison de sa grande faiblesse, reçut, par l'entremise de l'infirmière, un bouquet de fleurs cueillies par notre chère Mère, avec prière instante de lui transmettre ensuite, comme remerciement, un seul mot d'affection. Et voici quel fut ce mot :

« *Dites à Mère du Cœur de Jésus que ce matin, pendant la messe, j'ai vu la tombe du P. Corbinelli tout près de celle du petit Louis.*

— C'est bien, répondit tout émue notre bonne Mère, dites à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus que j'ai compris... »

A partir de ce moment, elle demeura persuadée de sa mort prochaine qui arriva, en effet, un an après.

Et, suivant la prédiction du *petit Louis*, *la tombe du P. Corbinelli se trouva tout près de la sienne.*



LA Bse THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS APRÈS SA MORT

Ce tableau de « Céline » rend fidèlement l'expression du visage et la pose de la tête de la Bienheureuse, aussitôt après sa mort.

Du monde elle a passé la fugitive image...
A moi le Ciel !

PRIÈRES

COMPOSÉES PAR LA BIENHEUREUSE
SES ARMOIRIES MYSTIQUES

Acte d'offrande de moi-même comme victime d'holocauste à l'amour miséricordieux du bon Dieu.

La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, portait jour et nuit sur son cœur cet acte d'offrande, dans le livre des saints Evangiles.

O mon Dieu, Trinité bienheureuse, je désire vous aimer et vous faire aimer, travailler à la glorification de la sainte Eglise, en sauvant les âmes qui sont sur la terre et en délivrant celles qui souffrent dans le Purgatoire. Je désire accomplir parfaitement votre volonté et arriver au degré de gloire que vous m'avez préparé dans votre royaume; en un mot, je désire être sainte, mais je sens mon impuissance, et je vous demande, ô mon Dieu, d'être vous-même ma sainteté.

Puisque vous m'avez aimée jusqu'à me donner votre Fils unique pour être mon Sauveur et mon Epoux, les trésors infinis de ses mérites sont à moi; je vous les offre avec bonheur, vous suppliant de ne me regarder qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'amour.

Je vous offre encore tous les mérites des Saints qui sont au ciel et sur la terre, leurs actes d'amour et ceux des saints Anges; enfin je vous offre, ô bienheureuse Trinité, l'amour et les mérites de la sainte Vierge, ma Mère chérie; c'est à elle que j'abandonne mon offrande, la priant de vous la présenter.

Son divin Fils, mon Epoux bien-aimé, aux jours de sa vie mortelle, nous a dit : « *Tout ce que vous demanderez à*

mon Père en mon nom, il vous le donnera [1]. » Je suis donc certaine que vous exaucerez mes désirs... Je le sais, ô mon Dieu, *plus vous voulez donner, plus vous faites désirer.*

Je sens en mon cœur des désirs immenses, et c'est avec confiance que je vous demande de venir prendre possession de mon âme. Ah! je ne puis recevoir la sainte communion aussi souvent que je le désire; mais, Seigneur, n'êtes-vous pas Tout-Puissant? Restez en moi comme au Tabernacle, ne vous éloignez jamais de votre petite hostie.

Je voudrais vous consoler de l'ingratitude des méchants, et je vous supplie de m'ôter la liberté de vous déplaire. Si par faiblesse je tombe quelquefois, qu'aussitôt votre divin regard purifie mon âme, consumant toutes mes imperfections, comme le feu qui transforme toute chose en lui-même.

Je vous remercie, ô mon Dieu, de toutes les grâces que vous m'avez accordées : en particulier de m'avoir fait passer par le creuset de la souffrance. C'est avec joie que je vous contemplerai au dernier jour, portant le sceptre de la croix; puisque vous avez daigné me donner en partage cette croix si précieuse, j'espère au ciel vous ressembler, et voir briller sur mon corps glorifié les sacrés stigmates de votre passion.

Après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la patrie; mais je ne veux pas amasser de mérites pour le ciel, je veux travailler pour votre seul amour, dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre Cœur sacré, et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement.

Au soir de cette vie, je paraîtrai devant vous les mains vides; car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres... *Toutes nos justices ont des taches à vos yeux!* Je veux donc me revêtir de votre propre Justice, et recevoir de votre amour la possession éternelle de vous-même. Je ne veux

[1] Joan., XVI, 23.

point d'autre trône et d'autre couronne que vous, ô mon Bien-Aimé.

A vos yeux, le temps n'est rien ; *un seul jour est comme mille ans* [1]. Vous pouvez donc en un instant me préparer à paraître devant vous.

Afin de vivre dans un acte de parfait amour, JE M'OFFRE COMME VICTIME D'HOLOCAUSTE A VOTRE AMOUR MISÉRICORDIEUX, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne martyre de votre amour, ô mon Dieu !

Que ce martyre, après m'avoir préparée à paraître devant vous, me fasse enfin mourir, et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrassement de votre miséricordieux amour !

Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que, *les ombres s'étant évanouies* [2], je puisse vous redire mon amour dans un face à face éternel ! ! !...

MARIE-FRANÇOISE-THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS
ET DE LA SAINTE FACE,
rel. carm. ind.

Fête de la Très Sainte Trinité, le 9 juin,
de l'an de grâce 1895.

[1] Ps. LXXXIX, 4. — [2] Cant., IV, 6.

Indulgences attachées à perpétuité à la récitation de l'Acte d'Offrande composé par la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus.

1° Une indulgence *partielle de trois cents jours*, toutes les fois que les fidèles réciteront, d'un cœur contrit et avec dévotion, l'offrande ci-dessus, au moins à partir de ces mots : **« Afin de vivre dans un acte de parfait amour... »**, jusqu'à la fin.

2° Une indulgence *plénière* chaque mois, aux conditions ordinaires, à quiconque aura récité cet acte tous les jours du mois.

Donné à Rome, à la S. Pénitencerie, le 31 juillet 1923.

Consécration à la sainte Face.

(Composée pour le noviciat.)

O Face adorable de Jésus ! puisque vous avez daigné choisir particulièrement nos âmes pour vous donner à elles, nous venons vous les consacrer.

Il nous semble, ô Jésus, vous entendre nous dire : « *Ouvrez-moi, mes sœurs, mes épouses bien-aimées, car ma Face est couverte de rosée, et mes cheveux sont humides des gouttes de la nuit* [1]. » Nos âmes comprennent votre langage d'amour ; nous voulons essuyer votre doux Visage et vous consoler de l'oubli des méchants. A leurs yeux, vous êtes encore « *comme caché... ils vous considèrent comme un objet de mépris* [2] ! »

O Visage plus beau que les lis et les roses du printemps, vous n'êtes pas caché à nos yeux ! Les larmes qui voilent votre divin regard nous apparaissent comme des diamants précieux que nous voulons recueillir, afin d'acheter, avec leur valeur infinie, les âmes de nos frères.

De votre bouche adorée, nous avons entendu la plainte amoureuse. Comprenant que la soif qui vous consume est une soif d'amour, nous voudrions, pour vous désaltérer, posséder un amour infini !

Epoux bien-aimé de nos âmes ! si nous avions l'amour de tous les cœurs, cet amour serait à vous... Eh bien, donnez-nous cet amour, et venez vous désaltérer en vos petites épouses.

Des âmes, Seigneur, il nous faut des âmes ! surtout des âmes d'apôtres et de martyrs ; afin que, par elles, nous embrasions de votre amour la multitude des pauvres pécheurs.

O Face adorable, nous saurons obtenir de vous cette grâce ! Oubliant notre exil, *sur les bords des fleuves de Babylone*, nous chanterons à vos oreilles les plus douces mélodies.

[1] Cant., v, 2. — [2] Is., LIII, 3.

Puisque vous êtes la vraie, l'unique patrie de nos âmes, *nos cantiques ne seront pas chantés sur une terre étrangère* [1].

O Face chérie de Jésus! en attendant le jour éternel, où nous contemplerons votre gloire infinie, notre unique désir est de charmer vos yeux divins, en cachant aussi notre visage, afin qu'ici-bas personne ne puisse nous reconnaître... Votre regard voilé, voilà notre ciel, ô Jésus!

Petites prières au Père céleste.

Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera [2].

Père Eternel, votre Fils unique, le doux Enfant Jésus est à moi, puisque vous me l'avez donné. Je vous offre les mérites infinis de sa divine Enfance, et je vous demande, en son nom, d'appeler aux joies du Ciel d'innombrables phalanges de petits enfants qui suivront éternellement ce divin Agneau.

De même que, dans un royaume, on se procure tout ce qu'on désire avec l'effigie du prince, ainsi avec la pièce précieuse de ma sainte humanité, qui est mon adorable Face, vous obtiendrez tout ce que vous voudrez.

N.-S. à Sr Marie de St-Pierre.

Père Eternel, puisque vous m'avez donné pour héritage la Face adorable de votre divin Fils, je vous l'offre et vous demande, en échange de cette *Pièce* infiniment précieuse, d'oublier les ingratitudes des âmes qui vous sont consacrées et de pardonner aux pauvres pécheurs.

Prière à l'Enfant Jésus.

O petit Enfant Jésus! mon unique trésor, je m'abandonne à tes divins caprices, je ne veux pas d'autre joie que celle de te

[1] Ps. CXXXVI, 4. — [2] Joan., XV, 16.

faire sourire. Imprime en moi tes grâces et tes vertus enfantines, afin qu'au jour de ma naissance au ciel, les Anges et les Saints reconnaissent en ta petite épouse : THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.

Prière à la sainte Face.

O Face adorable de Jésus, seule beauté qui ravit mon cœur, daigne imprimer en moi ta divine ressemblance, afin que tu ne puisses regarder l'âme de ta petite épouse sans te contempler toi-même. O mon Bien-Aimé, pour ton amour, j'accepte de ne pas voir ici-bas la douceur de ton regard, de ne pas sentir l'inexprimable baiser de ta bouche, mais je te supplie de m'embraser de ton amour, afin qu'il me consume rapidement et fasse bientôt paraître devant toi : THÉRÈSE DE LA SAINTE FACE.

Prière inspirée par une image représentant Sainte Jeanne d'Arc.

Seigneur, Dieu des armées, qui nous avez dit dans votre Evangile : « *Je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive* [1] », armez-moi pour la lutte; je brûle de combattre pour votre gloire; mais, je vous en supplie, fortifiez mon courage... Alors, avec le saint roi David, je pourrai m'écrier : « *C'est vous seul qui êtes mon bouclier; c'est vous, Seigneur, qui dressez mes mains à la guerre* [2]. »

O mon Bien-Aimé ! je comprends à quels combats vous me destinez; ce n'est point sur les champs de bataille que je lutterai... Je suis prisonnière de votre amour, j'ai librement rivé la chaîne qui m'unit à vous et me sépare à jamais du monde. Mon glaive c'est l'AMOUR ! avec lui *je chasserai l'étranger du royaume, je vous ferai proclamer Roi* dans les âmes.

Sans doute, Seigneur, un aussi faible instrument que moi

[1] Matt., x, 34. — [2] PS. CXLIII, 1, 2.

ne vous est pas nécessaire ; mais Jeanne, votre virginale et valeureuse épouse, l'a dit : « *Il faut batailler pour que Dieu donne victoire.* » O mon Jésus, je batallerai donc pour votre amour jusqu'au soir de ma vie. Puisque vous n'avez pas voulu goûter de repos sur la terre, je veux suivre votre exemple ; alors cette promesse tombée de vos lèvres divines se réalisera pour moi : « *Si quelqu'un me suit, en quelque lieu que je sois il y sera aussi ; et mon Père l'élèvera en honneur* [1]. » Etre avec vous, être en vous, voilà mon unique désir ; cette assurance que vous me donnez de sa réalisation m'aide à supporter l'exil, en attendant le radieux jour du face à face éternel.

Prière pour obtenir l'humilité.

(Composée pour une novice.)

O Jésus, lorsque vous étiez voyageur sur la terre, vous avez dit : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes* [2]. » Puissant Monarque des Cieux, oui, mon âme trouve le repos en vous voyant, revêtu de la forme et de la nature d'esclave, vous abaisser jusqu'à laver les pieds de vos apôtres. Je me souviens alors de ces paroles que vous avez prononcées, pour m'apprendre à pratiquer l'humilité : « *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-même ce que j'ai fait. Le disciple n'est pas plus grand que le Maître... Si vous comprenez ceci, vous serez heureux en le pratiquant* [3]. » Je les comprends, Seigneur, ces paroles sorties de votre Cœur doux et humble, je veux les pratiquer, avec le secours de votre grâce.

Je veux m'abaisser humblement et soumettre ma volonté à celle de mes sœurs, sans les contredire en rien, et sans rechercher si elles ont, ou non, le droit de me commander. Personne,

[1] Joan., XII, 26. — [2] Matt., XI, 29. — [3] Joan., XIII, 15, 16, 17.

ô mon Bien-Aimé, n'avait ce droit envers vous, et cependant vous avez obéi, non seulement à la sainte Vierge et à saint Joseph, mais encore à vos bourreaux. Maintenant, c'est dans l'Hostie que je vous vois mettre le comble à vos anéantissements. Avec quelle humilité, ô divin Roi de gloire, vous vous soumettez à tous vos prêtres, sans faire aucune distinction entre ceux qui vous aiment et ceux qui sont, hélas! tièdes ou froids dans votre service. Ils peuvent avancer, retarder l'heure du saint Sacrifice, toujours vous êtes prêt à descendre du ciel à leur appel.

O mon Bien-Aimé, sous le voile de la blanche Hostie, que vous m'apparaissez doux et humble de cœur! Pour m'enseigner l'humilité, vous ne pouvez vous abaisser davantage; aussi je veux, pour répondre à votre amour, me mettre au dernier rang, partager vos humiliations, afin « *d'avoir part avec vous* [1] » dans le royaume des Cieux.

Je vous supplie, mon divin Jésus, de m'envoyer une humiliation, chaque fois que j'essaierai de m'élever au-dessus des autres.

Mais, Seigneur, ma faiblesse vous est connue; chaque matin je prends la résolution de pratiquer l'humilité et, le soir, je reconnais que j'ai commis encore bien des fautes d'orgueil. A cette vue, je suis tentée de me décourager; mais, je le sais, le découragement est aussi de l'orgueil; je veux donc, ô mon Dieu, fonder sur vous seul mon espérance : puisque vous pouvez tout, daignez faire naître en mon âme la vertu que je désire. Pour obtenir cette grâce de votre infinie miséricorde, je vous répéterai souvent :

« *Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre.* »

[1] Joan., XIII, 8.

Armoiries de Jésus et de Thérèse [1].



Jours de grâces accordés par le Seigneur à sa petite épouse.

Naissance : 2 janvier 1873. — Baptême : 4 janvier 1873. — Sourire de la sainte Vierge : 13 mai 1883. — Première Communion : 8 mai 1884. — Confirmation : 14 juin 1884. — Conversion : 25 décembre 1886. — Audience de Léon XIII : 20 novembre 1887. — Entrée au Carmel : 9 avril 1888. — Notre grande richesse : 12 février 1889 [2]. — Prise d'Habit : 10 janvier 1889. — Profession : 8 septembre 1890. — Prise de Voile : 24 septembre 1890. — Offrande de moi-même à l'Amour : 9 juin 1895.

[1] *Peinture et texte de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, trouvés dans le manuscrit de sa Vie.*

[2] *Epreuve de la maladie de son père.*

Explication des Armoiries

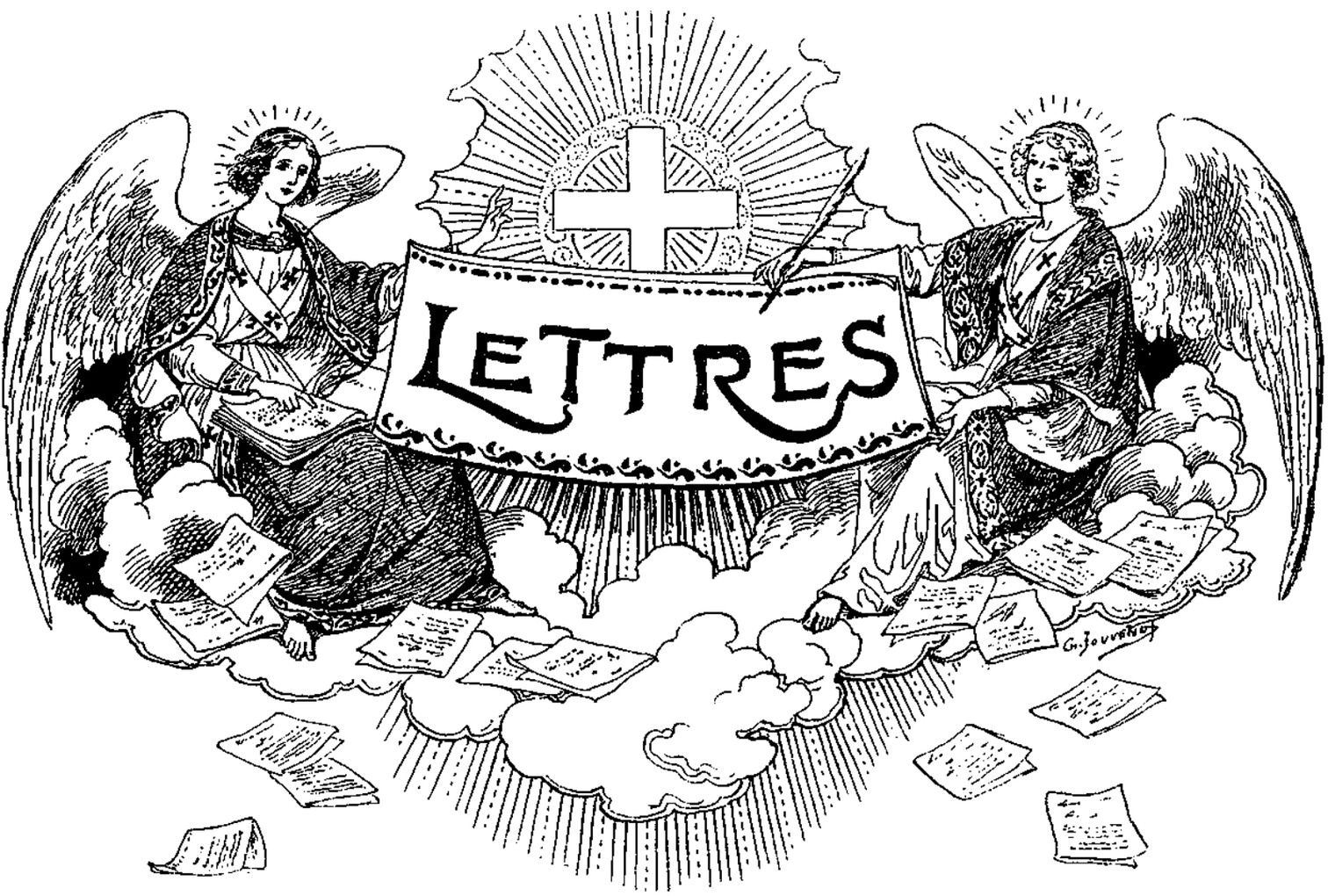
Le blason J.H.S est celui que Jésus a daigné apporter en dot à sa pauvre petite épouse, l'appelant Thérèse de l'*Enfant-Jésus* et de la *Sainte Face*. Ce sont là ses titres de noblesse, sa richesse et son espérance. — La vigne qui sépare le blason est encore la figure de Celui qui daigna nous dire : « *Je suis la vigne et vous êtes les branches ; je veux que vous me rapportiez beaucoup de fruit* [1]. » Les deux rameaux, entourant l'un la Sainte Face, l'autre le petit Jésus, sont l'image de Thérèse qui n'a qu'un désir ici-bas, celui de s'offrir comme une petite grappe de raisin pour rafraîchir Jésus-Enfant, l'amuser, se laisser presser par lui au gré de ses caprices... et puis étancher aussi la soif ardente qu'Il ressentit pendant sa Passion. La harpe représente encore Thérèse qui veut chanter sans cesse à Jésus des mélodies d'amour.

Le blason F M T est celui de Marie-Françoise-Thérèse, la petite fleur de la sainte Vierge ; aussi cette petite fleur est-elle représentée recevant les rayons bienfaisants de la douce Etoile du matin. — La terre verdoyante, c'est la famille bénie au sein de laquelle la fleurette a grandi. Plus loin se voit la montagne du Carmel, où Thérèse figure en ses armoiries le dard enflammé de l'amour qui doit lui mériter la palme du martyre. Mais elle n'oublie pas qu'elle n'est qu'un faible roseau ; aussi l'a-t-elle placé sur son blason. Le triangle lumineux représente l'adorable Trinité qui ne cesse de répandre ses dons inestimables sur l'âme de la petite Thérèse qui, dans sa reconnaissance, prend à jamais pour devise :

« *L'amour ne se paie que par l'amour.* »

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face.

[1] Joan., xv, 5.


LETTRES

LETTRES

DE

la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus à sa sœur Céline.

FRAGMENTS

Lettre Ire.

ésus. *J. M. J. T.* 8 mai 1888.

Ma Céline chérie,

Il y a des moments où je me demande s'il est bien vrai que je suis au Carmel ; parfois, je n'y puis croire ! Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour qu'il me comble de tant de grâces ?

Déjà un mois que nous sommes séparées ! Mais pourquoi dire séparées ? Quand l'océan serait entre nous, nos âmes resteraient unies. Cependant, je le sais, tu souffres de ne plus m'avoir, et si je m'écoutais, je demanderais à Jésus de me donner tes tristesses ; mais vois-tu, je ne m'écoute pas, j'aurais peur d'être égoïste, voulant pour moi la meilleure part, c'est-à-dire la souffrance.

Tu as raison, la vie est souvent pesante et amère ; il est pénible de commencer une journée de labeur, surtout quand

Jésus se cache à notre amour. Que fait-il ce doux Ami ? Il ne voit donc pas notre angoisse, le poids qui nous oppresse ; où est-il ? Pourquoi ne vient-il pas nous consoler ?

Céline, ne crains rien, il est là, tout près de nous ! Il nous regarde ; c'est lui qui nous mendie cette peine, ces larmes... il en a besoin pour les âmes, pour notre âme ; il veut nous donner une si belle récompense ! Ah ! je t'assure qu'il lui en coûte pour nous abreuver d'amertume, mais il sait que c'est l'unique moyen de nous préparer à *le connaître comme il se connaît, à devenir des dieux nous-mêmes !* Oh ! quelle destinée ! Que notre âme est grande ! Elevons-nous au-dessus de ce qui passe, tenons-nous à distance de la terre ; plus haut, l'air est si pur ! Jésus peut se cacher, mais on le devine...

Lettre IIe.

20 octobre 1888.

Ma sœur chérie,

Que ton impuissance ne te désole pas. Lorsque le matin nous ne sentons aucun courage, aucune force pour pratiquer la vertu, c'est une grâce, c'est le moment de mettre *la cognée à la racine de l'arbre* [1], ne comptant que sur Jésus seul. Si nous tombons, tout est réparé dans un acte d'amour, et Jésus sourit ! Il nous aide sans en avoir l'air ; et les larmes que lui font verser les méchants sont essuyées par notre pauvre et faible amour. L'amour peut tout faire ; les choses les plus impossibles lui semblent faciles et douces. Tu sais bien que Notre-Seigneur ne regarde pas tant à la grandeur des actions, ni même à leur difficulté, qu'à l'amour avec lequel nous les accomplissons. Qu'avons-nous à craindre ?

[1] Matt., III, 10.

Tu voudrais devenir une sainte, et tu me demandes si ce n'est pas trop oser. Céline, je ne te dirai pas de viser à la sainteté séraphique des âmes les plus privilégiées, mais bien *d'être parfaite, comme ton Père céleste est parfait* [1]. Tu vois donc que ton rêve, que nos rêves et nos désirs ne sont pas des chimères, puisque Jésus nous en a fait lui-même *un commandement*.

Lettre IIIe.

Janvier 1889.

Ma chère petite Céline,

Jésus te présente la croix, une croix bien pesante ! et tu t'effraies de ne pouvoir porter cette croix sans faiblir ; pourquoi ? Notre Bien-Aimé, sur la route du Calvaire, est bien tombé trois fois, pourquoi n'imiterions-nous pas notre Epoux ?

Quel privilège de Jésus ! Comme il nous aime pour nous envoyer une si grande douleur ! Ah ! l'éternité ne sera pas assez longue pour l'en bénir. Il nous comble de ses faveurs, comme il en comblait les plus grands saints. Quels sont donc ses desseins d'amour sur nos âmes ? Voilà un secret qui ne nous sera dévoilé que dans notre patrie, le jour *où le Seigneur essuiera toutes nos larmes* [2].

Maintenant, nous n'avons plus rien à espérer sur la terre, *les fraîches matinées sont passées* [3], il ne nous reste que la souffrance ! Oh ! quel sort digne d'envie ! Les Séraphins dans les cieux sont jaloux de notre bonheur.

J'ai trouvé ces jours-ci cette parole admirable : « *La résignation est encore distincte de la volonté de Dieu, il y a la même différence qui existe entre l'union et l'unité ; dans l'union on est encore deux, dans l'unité on n'est plus qu'un* [4]. »

[1] Matt., v, 48. — [2] Apoc., xi, 1. — [3] S. Jean de la Croix. — [4] Mme Swetchine.

Oh ! oui, ne soyons qu'un avec Dieu, même dès ce monde ; et pour cela soyons plus que résignées, embrassons la croix avec joie.

Lettre IVe.

28 février 1889.

MA CHÈRE PETITE SŒUR,

.....Tu as raison, il en coûte pour donner à Jésus ce qu'il demande. Et quelle joie que cela coûte ! Quel bonheur de porter nos croix *faiblement !*

Céline, loin de me plaindre à Notre-Seigneur de cette croix qu'il nous envoie, je ne puis comprendre l'amour infini qui l'a porté à nous traiter ainsi. Il faut que notre père soit bien aimé de Dieu, pour avoir tant à souffrir ! Quelles délices d'être humiliées avec lui ! L'humiliation est la seule voie qui fait les saints, je le sais ; je sais aussi que notre épreuve est une mine d'or à exploiter. Moi, petit grain de sable, je veux me mettre à l'œuvre, sans courage, sans force ; et cette impuissance même me facilitera l'entreprise, je veux travailler par amour. C'est le martyre qui commence... Ensemble, ma sœur chérie, entrons dans la lice ; offrons nos souffrances à Jésus pour sauver des âmes...

Lettre V^e^.

12 mars 1889.

..... Céline, j'ai besoin d'oublier la terre ; ici-bas tout me fatigue, je ne trouve qu'une joie, celle de souffrir... et cette joie non sentie est au-dessus de toute joie. La vie passe, l'éternité s'avance ; bientôt nous vivrons de la vie même de Dieu. Après avoir été abreuvées à la source des amertumes,

nous serons désaltérées à la source même de toutes les douceurs.

Oui, *la figure de ce monde passe* [1], bientôt nous verrons de nouveaux cieux ; « un soleil plus radieux éclairera de ses splendeurs des mers éthérées et des horizons infinis... » Nous ne serons plus prisonnières sur une terre d'exil, tout sera passé ! Avec notre Epoux céleste, nous voguerons sur des lacs sans rivages ; *nos harpes sont suspendues aux saules qui bordent le fleuve de Babylone* [2] ; mais au jour de notre délivrance, quelles harmonies ne ferons-nous pas entendre ! Avec quelle joie nous ferons vibrer toutes les cordes de nos instruments ! Aujourd'hui, *nous répandons des larmes en nous souvenant de Sion, comment pourrions-nous chanter les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère* [3] ?

Notre refrain, c'est le cantique de la souffrance. Jésus nous présente un calice bien amer ; n'en retirons pas nos lèvres, souffrons en paix ! Qui dit *paix* ne dit pas *joie*, ou du moins joie sentie ; pour souffrir en paix, il suffit de bien vouloir tout ce que veut Notre-Seigneur.

Ne croyons pas trouver l'amour sans la souffrance. Notre nature est là, elle n'y est pas pour rien ; mais quels trésors elle nous fait acquérir ! C'est notre gagne-pain ; elle est si précieuse que Jésus est descendu sur la terre tout exprès pour la posséder. Nous voudrions souffrir généreusement, grandement ; nous voudrions ne jamais tomber : quelle illusion ! Et que m'importe, à moi, de tomber à chaque instant ! je sens par là ma faiblesse et j'y trouve un grand profit. Mon Dieu, vous voyez ce que je puis faire si vous ne me portez dans vos bras ; et si vous me laissez seule, eh bien ! c'est qu'il vous plaît de me voir *par terre ;* pourquoi donc m'inquiéter ?

[1] Cor., VII, 31. — [2] Ps. CXXXVI, 2. — [3] *Ibid.*, I, 4.

Si tu veux supporter en paix l'épreuve de ne pas te plaire à toi-même, tu donneras au divin Maître un doux asile ; il est vrai que tu souffriras, puisque tu seras à la porte de chez toi, mais ne crains pas : plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera. Je sais bien qu'il aime mieux te voir heurter dans la nuit les pierres du chemin, que marcher en plein jour sur une route émaillée de fleurs, parce que ces fleurs pourraient retarder ta marche.

Lettre VIe.

14 juillet 1889.

MA SŒUR CHÉRIE,

Mon âme ne te quitte pas. Oh ! oui, c'est bien dur de vivre sur cette terre ! Mais demain, dans une heure, nous serons au port ! Mon Dieu, que verrons-nous alors ? Qu'est-ce donc que cette vie qui n'aura pas de fin ?... Le Seigneur sera l'âme de notre âme. Mystère insondable ! « *L'œil de l'homme n'a point vu la lumière incréée, son oreille n'a point entendu les incomparables mélodies des cieux, et son cœur ne peut comprendre ce qui lui est réservé dans l'avenir* [1]. » Et tout cela viendra bientôt ! oui, bientôt, si nous aimons Jésus avec passion.

Il me semble que le bon Dieu n'a pas besoin d'années pour faire son œuvre d'amour dans une âme ; un rayon de son Cœur peut, en un instant, faire épanouir sa fleur pour l'éternité... Céline, pendant les courts instants qui nous restent, sauvons des âmes ; je sens que notre Epoux nous demande des âmes, des âmes de prêtres, surtout... C'est lui qui veut que je te dise cela.

[1] Is., LXIV, 4.

Il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : aimer Jésus, lui sauver des âmes pour qu'il soit aimé. Soyons jalouses des moindres occasions pour le réjouir, ne lui refusons rien. Il a tant besoin d'amour !

Nous sommes ses lis préférés ; il réside au milieu de nous, il y réside en Roi, et nous fait partager les honneurs de sa royauté : son Sang divin arrose nos corolles et ses épines, en nous déchirant, laissent exhaler le parfum de notre amour.

Lettre VIIe.

22 octobre 1889.

Ma Céline chérie,

Je t'envoie une image de la Sainte Face, je trouve que ce sujet divin convient si parfaitement à la vraie petite sœur de mon âme... Oh ! qu'elle soit une autre Véronique ! Qu'elle essuie tout le sang et les larmes de Jésus, son unique Bien-Aimé ! Qu'elle lui donne des âmes ! Qu'elle s'ouvre un chemin à travers les soldats, c'est-à-dire le monde, pour arriver jusqu'à lui !... Oh ! qu'elle sera heureuse quand elle verra un jour, dans la gloire, la valeur de ce breuvage mystérieux dont elle aura désaltéré son Fiancé céleste ; quand elle verra ses lèvres, autrefois desséchées par une soif ardente, lui dire l'unique et éternelle parole de l'Amour ! le *merci* qui n'aura pas de fin...

A bientôt, *petite Véronique* [1] chérie, demain sans doute

[1] Véronique signifie *vrai portrait*. Il est bien remarquable que la Bienheureuse ait appelé ainsi sa sœur Céline, qui devait plus tard, sous son inspiration, reproduire si fidèlement le *vrai portrait* de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'après le Saint Suaire de Turin.

Ce fut *aussitôt* après la mort de Thérèse que cette précieuse relique sortit du mystère : l'heure était venue où les secrets renfermés dans ses plis allaient être révélés au monde. Lorsque se fit l'ostension solennelle de 1898, personne n'avait vu le Saint Linceul

le bien-Aimé te demandera un nouveau sacrifice, un nouveau soulagement à sa soif; mais « *allons et mourons avec lui* [1] ».

Lettre VIIIe.

18 juillet 1890.

MA CHÈRE PETITE SŒUR,

Je t'envoie un passage d'Isaïe qui te consolera. Vois donc, il y a si longtemps! et déjà l'âme du prophète se plongeait comme la nôtre dans les beautés cachées de la Face divine... Il y a des siècles! Ah! je me demande ce qu'est le temps. Le temps n'est qu'un mirage, un rêve; déjà Dieu nous voit dans la gloire, il jouit de notre béatitude éternelle. Que cette pensée fait de bien à mon âme! Je comprends alors pourquoi il nous laisse souffrir...

Eh bien, puisque notre Bien-Aimé *a été seul à fouler le vin* [2] qu'il nous donne à boire; à notre tour, ne refusons pas de porter des vêtements teints de sang, foulons pour Jésus un vin nouveau qui le désaltère, *et, regardant autour de*

depuis 30 ans. C'est alors que fut expliquée, par le cliché *positif* de la photographie, la mystérieuse empreinte *négative* du corps de Jésus qui, jusque-là, avait déconcerté les savants eux-mêmes, et qu'apparut la majestueuse *Figure du Christ*; mais les contours étaient indécis, les traits effacés, et il devenait nécessaire de la retracer avec plus de netteté et de précision pour la présenter à la piété des fidèles.

On sait quel accueil ému que lui fit le Pape PIE X, et les indulgences nombreuses qu'il attacha à cette sainte Effigie, manifestant hautement le désir « *qu'elle eût sa place dans toutes les familles chrétiennes* ».

Une indulgence de 300 jours, *toties quoties*, fut accordée, dans le même temps, à une prière à la Sainte Face composée par la B[se] Thérèse, et qui est désormais inséparable de l'image peinte par sa sœur. — On trouvera cette image, p. 378.

[1] Joan., XI, 16. — [2] Is., LXIII, 3.

lui[1], *il ne pourra plus dire qu'il est seul,* nous serons là pour lui venir en aide.

Son visage était caché[2], hélas ! il l'est encore aujourd'hui, personne ne comprend ses larmes... « *Ouvre-moi, ma sœur, mon épouse,* nous dit-il, *car ma tête est pleine de rosée, et mes cheveux humides des gouttes de la nuit*[3]. » Oui, voilà ce que Jésus dit à notre âme lorsqu'il est abandonné, oublié... *L'oubli,* il me semble que c'est encore ce qui lui fait le plus de peine.

Et notre père chéri ! Ah ! mon cœur est déchiré ; mais comment nous plaindre, puisque Notre-Seigneur lui-même a été considéré *comme un homme frappé de Dieu et humilié*[4] ? Dans cette grande douleur, oublions-nous et *prions pour les prêtres ;* que notre vie leur soit consacrée. Le divin Maître me fait de plus en plus sentir qu'il veut cela de nous deux...

Lettre IXe.

Mardi, 23 septembre 1890.

O Céline, comment te dire ce qui se passe dans mon âme ?... Quelle blessure ! Mais je sens qu'elle est faite par une main amie, par une main *divinement jalouse !...*

Tout était prêt pour mes noces[5] ; cependant ne trouves-tu pas qu'il manquait quelque chose à la fête ? Il est vrai que Jésus avait déjà mis bien des joyaux dans ma corbeille, mais il en fallait un, sans doute, d'une beauté incomparable, et ce diamant précieux, Jésus me l'a donné aujourd'hui... Papa ne

[1] Is., LXIII, 5. — [2] *Ibid.*, LIII, 3. — [3] Cant., V, 2. — [4] Is., LIII, 4.
[5] C'était la veille de la cérémonie de sa Prise de Voile.

viendra pas demain ! Céline, je te l'avoue, mes larmes ont coulé... elles coulent encore pendant que je t'écris, je puis à peine tenir ma plume.

Tu sais à quel point je désirais revoir notre Père chéri ; eh bien ! maintenant, je sens que c'est la volonté du bon Dieu qu'il ne soit pas à ma fête. Il a permis cela simplement pour éprouver notre amour... Jésus me veut *orpheline*, il veut que je sois seule avec Lui seul, pour s'unir plus intimement à moi ; et il veut aussi me rendre, dans la Patrie, les joies si légitimes qu'il m'a refusées dans l'exil.

L'épreuve d'aujourd'hui est une douleur difficile à comprendre : une joie nous était offerte, elle était possible, naturelle, nous avançons la main... et nous ne pouvons saisir cette consolation si désirée ! Mais ce n'est pas une main humaine qui a fait cela, c'est Jésus ! Céline, comprends ta Thérèse ! et, toutes deux, acceptons de bon cœur l'épine qui nous est présentée ; la fête de demain sera une fête de larmes pour nous, mais je sens que Jésus sera si consolé !...

Lettre X^e^.

14 octobre 1890.

Ma sœur chérie,

Je comprends tout ce que tu souffres, je comprends tes déchirements et je les partage. Ah ! si je pouvais te communiquer la paix que Jésus a mise dans mon âme au plus fort de mes larmes... Console-toi ! Tout passe ! Notre vie d'autrefois est passée, la mort passera aussi, et alors nous jouirons de la vie, de la vraie vie, pour des millions de siècles, pour toujours !

En attendant, faisons de notre cœur un parterre de délices

où notre doux Sauveur vienne se reposer... N'y plantons que des lis, et puis chantons avec saint Jean de la Croix :

Le visage incliné sur mon Bien-Aimé,
Je restai là et m'oubliai ;
Tout disparut pour moi et je m'abandonnai,
Laissant toutes mes sollicitudes
Perdues au milieu des lis.

Lettre XIe.

26 avril 1891.

MA CHÈRE PETITE SŒUR,

Il y a trois ans, nos âmes n'avaient pas encore été brisées, le bonheur nous souriait ici-bas ; mais Jésus *nous a regardées*, et ce regard est devenu pour nous un océan de larmes, mais aussi un océan de grâces et d'amour. Le bon Dieu nous a ravi celui que nous aimions avec une si grande tendresse ; n'est-ce pas afin que nous puissions dire véritablement : « *Notre Père qui êtes aux cieux* » ? Qu'elle est consolante cette divine parole ! Quels horizons elle ouvre à nos yeux !

Ma Céline chérie, toi qui m'adressais tant de questions lorsque tu étais petite, je me demande comment tu ne m'as jamais fait celle-ci : « Pourquoi donc le bon Dieu ne m'a-t-il pas créée un ange ? » Eh bien, je vais te répondre quand même : — Le Seigneur veut avoir ici-bas sa cour comme là-haut, il veut des anges-martyrs, des anges-apôtres ; et s'il ne t'a pas créée un ange du ciel, c'est qu'il te veut un ange de la terre, afin que tu puisses souffrir pour son amour.

Céline, ma sœur chérie ! les ombres bientôt se seront dissipées, aux durs frimas de l'hiver succéderont les rayonnements

du soleil éternel... bientôt nous serons dans notre terre natale ; bientôt les joies de notre enfance, les soirées du dimanche, les épanchements intimes nous seront rendus pour toujours !

Lettre XIIe.

15 août 1892.

MA CHÈRE PETITE SŒUR,

Pour t'écrire aujourd'hui, je suis obligée de dérober quelques instants à Notre-Seigneur ; il ne m'en voudra pas, car c'est de lui que nous allons parler ensemble.

Céline ! les vastes solitudes, les horizons enchanteurs qui s'ouvrent devant toi, dans la belle campagne que tu habites, doivent élever grandement ton âme. Moi je ne vois pas tout cela, je me contente de dire avec saint Jean de la Croix dans son Cantique spirituel :

J'ai en mon Bien-Aimé les montagnes,
Les vallées solitaires et boisées...

Dernièrement, je pensais à ce qu'il m'était possible d'entreprendre pour sauver les âmes ; et cette simple parole de l'Evangile m'a donné la lumière. Autrefois, Jésus disait à ses disciples en leur montrant les champs de blés mûrs :

« *Levez les yeux et voyez comme les campagnes sont déjà assez blanches pour être moissonnées* [1] », et un peu plus loin : « *La moisson est abondante, mais le nombre des ouvriers est petit ; demandez donc au Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers* [2]. »

Quel mystère ! Jésus n'est-il pas tout-puissant ? Les créatures

[1] Joan., IV, 35. — [2] Matt., IX, 37. 38

ne sont-elles pas à celui qui les a créées ? Pourquoi s'abaisse-t-il à dire : « *Demandez au Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers ?...* » — Ah ! c'est qu'il a pour nous un amour si incompréhensible, si délicat, qu'il ne veut rien faire sans nous y associer. Le Créateur de l'univers attend la prière d'une pauvre petite âme pour en sauver une multitude d'autres, rachetées comme elle au prix de son sang.

Notre vocation à nous, ce n'est pas d'aller moissonner dans les champs du Père de famille ; Jésus ne nous dit pas : *Baissez les yeux, moissonnez les campagnes ;* notre mission est plus sublime encore. Voici les paroles du divin Maître : « *Levez les yeux et voyez...* » Voyez comme dans le ciel il y a des places vides ; c'est à vous de les combler... vous êtes mes Moïse priant sur la montagne ; demandez-moi des ouvriers et j'en enverrai, je n'attends qu'une prière, un soupir de votre cœur !

L'apostolat de la prière n'est-il pas, pour ainsi dire, plus élevé que celui de la parole ? C'est à nous de former des ouvriers évangéliques qui sauveront des milliers d'âmes dont nous deviendrons les mères ; qu'avons-nous donc à envier aux prêtres du Seigneur ?

Lettre XIIIe.

Ma sœur chérie,

Notre tendresse d'enfant s'est changée en union bien grande de pensées et de sentiments. Jésus nous a attirées ensemble, car n'es-tu pas à lui déjà ? Il a mis le monde sous nos pieds. Comme Zachée, nous sommes montées sur un arbre pour le voir ; arbre mystérieux qui nous élève bien au-dessus de toutes choses ; alors nous pouvons dire : *Tout est à moi, tout*

est pour moi : la terre est à moi, les cieux sont à moi, Dieu est à moi, et la Mère de mon Dieu est à moi [1]. »

A propos de la sainte Vierge, il faut que je te confie une de mes simplicités : parfois je me surprends à lui dire : « Savez-vous, ma Mère chérie, que *je me trouve plus heureuse que vous* ? Je vous ai pour Mère, et *vous n'avez pas comme moi de sainte Vierge à aimer !...* Il est vrai que vous êtes la Mère de Jésus, mais vous me l'avez donné ; et lui, sur la croix, vous a donnée à nous comme notre Mère ; ainsi nous sommes plus riches que vous ! Autrefois, dans votre humilité, vous souhaitiez de devenir la petite servante de la Mère de Dieu ; et moi, pauvre petite créature, je suis, non pas votre servante, mais *votre enfant !* Vous êtes la Mère de Jésus et vous êtes *ma Mère !* »

Céline, qu'elle est donc admirable notre grandeur en Jésus ! Que de mystères il nous a dévoilés en nous faisant monter sur l'arbre symbolique dont je te parlais tout à l'heure ! Et maintenant, quelle science va-t-il nous enseigner ? Ne nous a-t-il pas tout appris ? Ecoutons :

« *Hâtez-vous de descendre, il faut que je loge aujourd'hui chez vous* [2]. »

Eh quoi ! Jésus nous dit de descendre ! Où donc faudra-t-il aller ? Autrefois, les Juifs lui demandaient : « *Maître, où logez-vous* [3] ? » et il leur répondait : « *Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel leurs nids : et moi, je n'ai pas où reposer la tête* [4]. » Voilà jusqu'où nous devons descendre afin de pouvoir servir de demeure à Jésus : *être si pauvres que nous n'ayons pas où reposer la tête.*

Cette lumière m'a été donnée pendant ma retraite. Notre-Seigneur désire que nous le recevions dans nos cœurs ; sans doute, ils sont vides des créatures, mais hélas ! le mien n'est pas vide de moi-même, et c'est pour cela qu'il m'est commandé

[1] S. Jean de la Croix. — [2] Lucæ, XIX, 5. — [3] Joan., I, 38. — [4] Lucæ, IX, 58.

de descendre. Oh ! je veux descendre bien bas, afin que dans mon cœur Jésus puisse reposer sa tête divine, et que là il se sente aimé et compris...

Lettre XIVe.

25 avril 1893.

MA PETITE CÉLINE,

Je viens te faire part des désirs de Jésus sur ton âme. Rappelle-toi qu'il n'a pas dit : Je suis la fleur des jardins, la rose cultivée, mais : « *Je suis la Fleur des champs et le Lis des vallées* [1]. » Eh bien, tu dois rester toujours *une goutte de rosée* cachée dans la divine corolle du beau Lis des vallées.

Une goutte de rosée, qu'y a-t-il de plus simple et de plus pur ? Ce ne sont pas les nuages qui l'ont formée, elle naît sous le ciel étoilé. La rosée n'existe que la nuit ; quand le soleil darde ses chauds rayons, les charmantes perles qui scintillent à l'extrémité des brins d'herbe se changent bientôt en vapeur légère. Voilà le portrait de ma petite Céline... Céline est une goutte de rosée descendue du beau ciel, sa patrie. Pendant la nuit de cette vie, elle doit se cacher dans le calice vermeil de *la Fleur des champs ;* nul regard ne doit l'y découvrir.

Heureuse petite goutte de rosée, connue de Dieu seul, ne t'arrête pas à considérer le cours retentissant des fleuves de ce monde, n'envie même pas le clair ruisseau qui serpente dans la prairie. Sans doute son murmure est bien doux, mais les créatures peuvent l'entendre, et puis le calice de *la Fleur des champs* ne saurait le contenir. Pour approcher de Jésus, il faut être si petit ! Oh ! qu'il y a peu d'âmes qui aspirent à être petites et inconnues ! « Mais, disent-elles, le fleuve et le

[1] Cant., II, 1.

ruisseau ne sont-ils pas plus utiles que la goutte de rosée ? Que fait-elle ? Nous la jugeons propre à rien, sinon à rafraîchir un instant la corolle fragile d'une fleur champêtre. »

Ah ! vous ne connaissez pas la véritable *Fleur champêtre !* Si vous la connaissiez, vous comprendriez mieux le reproche de Notre-Seigneur à Marthe. Le Bien-Aimé n'a besoin ni de nos œuvres éclatantes, ni de nos belles pensées ; s'il veut des conceptions sublimes, n'a-t-il pas ses Anges, dont la science surpasse infiniment celle des plus grands génies de ce monde ? Ce n'est donc ni l'esprit, ni les talents qu'il vient chercher ici-bas... Il ne s'est fait *la Fleur des champs* qu'afin de nous montrer combien il chérit la simplicité.

Le Lis de la vallée ne demande *qu'une goutte de rosée*, laquelle, pendant une nuit seulement, restera cachée aux regards humains. Mais lorsque les ombres commenceront à décliner, que *la Fleur des champs* sera devenue *le Soleil de Justice* [1], l'humble compagne de son exil montera jusqu'à lui comme une vapeur d'amour ; il arrêtera sur elle un de ses rayons, et, devant toute la cour céleste, elle brillera éternellement, comme une perle précieuse, éclatant miroir du Soleil divin.

Lettre XVe.

2 août 1893.

Ma chère Céline,

Ce que tu m'écris me comble de joie, tu marches par un chemin royal. L'épouse des Cantiques, n'ayant pu trouver son Bien-Aimé dans le repos, se leva, dit-elle, pour le chercher dans la ville, mais en vain... elle ne le put trouver qu'en dehors des remparts [2]. Jésus ne veut pas que nous trouvions

[1] Malach., IV, 2. — [2] Cant., III, 2, 3, 4.

dans le repos sa présence adorable, il se cache, il s'enveloppe de ténèbres... Ce n'est pas ainsi qu'il agit à l'égard des foules, car nous lisons dans le saint Evangile que *le peuple était enlevé dès qu'il parlait* [1].

Jésus charmait les âmes faibles par ses divines paroles, il essayait de les rendre fortes pour le jour de la tentation et de l'épreuve; mais combien fut petit le nombre de ses amis fidèles *lorsqu'il se tut* [2] devant ses juges ! Oh ! quelle mélodie pour mon cœur que ce silence du divin Maître !

Il veut que nous lui fassions la charité comme à un pauvre ; il se met, pour ainsi dire, à notre merci ; il ne veut rien prendre sans que nous le lui donnions de bon cœur, et la plus petite obole est précieuse à ses yeux divins. Il nous tend la main pour recevoir un peu d'amour, afin qu'au jour radieux du Jugement, ce doux Sauveur puisse nous adresser ces paroles ineffables : « *Venez, les bénis de mon Père ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire : je ne savais où loger et vous m'avez donné un asile ; j'étais en prison, malade, et vous m'avez secouru* [3]. »

Ma Céline chérie, réjouissons-nous de notre part ; donnons, donnons au Bien-Aimé, soyons prodigues envers lui, mais n'oublions jamais qu'il est un Trésor caché : peu d'âmes savent le découvrir. Pour trouver une chose cachée, il faut se cacher soi-même ; que notre vie soit un mystère. « *Voulez-vous apprendre quelque chose qui vous serve ?* dit l'auteur de l'Imitation, *aimez à être inconnu et compté pour rien* [4]... *Après avoir tout quitté, il faut encore se quitter soi-même* [5] ; *que celui-ci se glorifie d'une chose, celui-là d'une autre ; pour vous, ne mettez votre joie que dans le mépris de vous-même* [6]. »

[1] Lucæ, XIX, 48. — [2] Matt., XXVI, 65. — [3] *Ibid.*, XXV, 34, 35, 36. — [4] *Imit.*, l. I, c. II, 3. — [5] *Ibid.*, l. II, c. XI. 4. — [6] *Ibid.*, l. III, c. XLIX, 7.

Lettre XVIe.

Tu me dis, ma Céline chérie, que mes lettres te font du bien ; j'en suis heureuse, mais je t'assure que je ne me méprends pas. « *Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui l'élèvent* [1]. » Tous les plus beaux discours seraient incapables de faire jaillir un acte d'amour, sans la grâce qui touche le cœur.

Voici une belle pêche rosée et si suave que tous les confiseurs ne sauraient composer un semblable nectar. Dis-moi, Céline, est-ce pour la pêche que le Bon Dieu a créé cette jolie couleur et ce velouté si agréable ? Est-ce pour elle encore qu'il a dépensé tant de sucre ? Mais non, c'est pour nous ; ce qui lui appartient uniquement, ce qui fait l'essence de son être, c'est son noyau ; elle ne possède que cela.

Ainsi Jésus se plaît à prodiguer ses dons à quelques-unes de ses créatures, dans le but de s'attirer d'autres âmes ; mais intérieurement, il les humilie par miséricorde, il les force doucement à reconnaître leur néant et sa toute-puissance. Ces sentiments forment en elles comme un noyau de grâce qu'il se hâte de développer pour le jour bienheureux où, revêtues d'une beauté immortelle et impérissable, elles seront servies sans danger sur la table des cieux.

Chère petite sœur, doux écho de mon âme, ta Thérèse ne se trouve pas dans les hauteurs en ce moment ; mais vois-tu, quand je suis dans la sécheresse, incapable de prier, de pratiquer la vertu, je cherche de petites occasions, des riens, pour faire plaisir à mon Jésus : par exemple, un sourire, une parole aimable, alors que je voudrais me taire et montrer de

[1] Ps. CXXVI, 1.

l'ennui. Si je n'ai pas d'occasions, je veux au moins lui répéter souvent que je l'aime ; ce n'est pas difficile, et cela entretient le feu dans mon cœur. Quand même il me semblerait éteint ce feu d'amour, je jetterais encore de petites pailles sur la cendre et je suis sûre qu'il se rallumerait.

Il est vrai que je ne suis pas toujours fidèle ; mais je ne me décourage jamais, je m'abandonne dans les bras du Seigneur ; il m'apprend *à tirer profit de tout, du bien et du mal qu'il trouve en moi* [1], il m'apprend à jouer à la banque de l'amour, ou plutôt c'est lui qui joue pour moi, sans me dire comment il s'y prend : cela c'est son affaire, et pas la mienne ; ce qui me regarde, c'est de me livrer entièrement, sans rien me réserver, pas même la jouissance de savoir combien la banque me rapporte... Après tout, je ne suis pas l'enfant prodigue, ce n'est pas la peine que Jésus me fasse un festin, *puisque je suis toujours avec lui* [2].

J'ai lu dans le saint Evangile, que le divin Pasteur abandonne toutes les brebis fidèles dans le désert pour courir après la brebis perdue. Que je suis touchée de cette confiance ! Vois donc, il est sûr d'elles ! Comment pourraient-elles s'enfuir ? elles sont captives de l'amour. Ainsi le bien-aimé Pasteur de nos âmes nous dérobe sa présence sensible, pour donner ses consolations aux pécheurs ; ou bien, s'il nous conduit au Thabor, c'est pour un instant... les vallées sont presque toujours le lieu des pâturages, « *c'est là qu'il prend son repos à midi* [3] ».

[1] S. Jean de la Croix. — [2] Lucæ, xv, 31. — [3] Cant., I, 6.

Lettre XVIIe.

20 octobre 1893.

MA SŒUR CHÉRIE,

Je trouve dans les Cantiques sacrés ce passage qui te convient parfaitement : « *Que voyez-vous dans l'épouse, sinon un chœur de musique dans un camp d'armée* [1] ? » Par la souffrance, ta vie est en effet un champ de bataille ; il y faut un chœur de musique, eh bien ! tu seras la petite lyre de Jésus. Mais un concert est-il complet quand personne ne chante ? Puisque Jésus joue, ne faut-il pas que Céline chante ? Quand l'air sera triste, elle chantera les cantiques de l'exil ; quand l'air sera joyeux, elle modulera quelques refrains d'en haut...

Tout ce qui arrivera d'heureux ou de fâcheux, tous les événements de la terre ne seront que des bruits lointains, incapables de faire vibrer la lyre de Jésus ; seul, il se réserve le droit d'en toucher légèrement les cordes.

Je ne puis penser sans ravissement à la chère petite sainte Cécile ; quel modèle ! Au milieu d'un monde païen, au sein du danger, au moment d'être unie à un mortel qui ne respire que l'amour profane, il me semble qu'elle aurait dû trembler et pleurer. Mais non, *tandis que les instruments de joie célébraient ses noces, Cécile chantait en son cœur* [2]. Quel abandon ! Elle entendait sans doute d'autres mélodies que celles de la terre, son Epoux divin chantait lui aussi, et les Anges répétaient en chœur ce refrain d'une nuit bénie : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté* [3]. »

La gloire de Dieu ! Oh ! Cécile la comprenait, elle l'appelait de tous ses vœux, elle devinait que son Jésus avait soif des

[1] Cant., VII, 1. — [2] Off. de sainte Cécile. — [3] Lucæ, II, 14.

âmes... C'est pourquoi tout son désir était de lui amener bientôt celle du jeune Romain qui ne songeait qu'à la gloire humaine ; cette vierge sage en fera un martyr, et des multitudes marcheront sur ses traces. Elle ne craint rien : les Anges ont promis et chanté la paix ; elle sait que le Prince de la paix est obligé de la protéger, de garder sa virginité et de lui donner sa récompense. « *Oh ! qu'elle est belle la génération des âmes vierges* [1] *!* »

Ma sœur chérie, je ne sais trop ce que je te dis, je me laisse aller au courant de mon cœur. Tu m'écris que tu sens ta faiblesse, c'est une grâce ; c'est Notre-Seigneur qui imprime en ton âme ces sentiments de défiance de toi-même. Ne crains pas ; si tu restes fidèle à lui faire plaisir dans les petites occasions, il se trouvera obligé de t'aider dans les grandes.

Les Apôtres, sans lui, travaillèrent longtemps, toute une nuit, sans prendre aucun poisson ; leur travail pourtant lui était agréable, mais il voulait prouver que lui seul peut nous donner quelque chose. Il demandait seulement un acte d'humilité : « *Enfants, n'avez-vous rien à manger* [2] *?* » et le bon saint Pierre avoue son impuissance : « *Seigneur, nous avons pêché toute la nuit sans rien prendre* [3] *!* » C'est assez ! le Cœur de Jésus est touché, il est ému... Peut-être que si l'apôtre eût pris quelques petits poissons, le divin Maître n'aurait pas fait de miracle ; mais il n'avait *rien*, aussi par la puissance et la bonté divines ses filets furent bientôt remplis de gros poissons !

Voilà bien le caractère de Notre-Seigneur : il donne en Dieu, mais il veut l'humilité du cœur.

[1] Sap., IV, 1. — [2] Joan., XXI, 5. — [3] Lucæ, V, 5.

Lettre XVIIIe.

7 juillet 1894.

MA CHÈRE PETITE SŒUR,

Je ne sais pas si tu te trouves encore dans les mêmes dispositions d'esprit que tu manifestais dans ta dernière lettre ; je le suppose, et j'y réponds par ce passage du *Cantique des Cantiques* qui explique parfaitement l'état d'une âme plongée dans la sécheresse, d'une âme que rien ne peut réjouir ni consoler :

« *Je suis descendue dans le jardin des noyers, pour voir les fruits de la vallée, pour considérer si la vigne a fleuri et si les pommes de grenade ont poussé. Je n'ai plus su où j'étais ; mon âme a été troublée à cause des chariots d'Aminadab* [1]. »

Voilà bien l'image de nos âmes. Souvent nous descendons dans les vallées fertiles où notre cœur aime à se nourrir ; et le vaste champ des saintes Ecritures, qui tant de fois s'est ouvert pour répandre en notre faveur ses plus riches trésors, ce champ lui-même nous semble un désert aride et sans eau ; nous ne savons même plus où nous sommes : au lieu de la paix, de la lumière, le trouble et les ténèbres sont notre partage...

Mais, comme l'épouse, nous connaissons la cause de cette épreuve : « *Notre âme est troublée à cause des chariots d'Aminadab.* » Nous ne sommes pas encore dans notre patrie, et la tentation doit nous purifier comme l'or à l'action du feu ; nous nous croyons parfois abandonnées, hélas ! *les chariots*, c'est-à-dire les vains bruits qui nous assiègent et nous affligent, sont-ils en nous ou en dehors de nous? Nous ne savons !

[1] Cant., VI, 10, 11.

mais Jésus le sait ; il est témoin de notre tristesse, et dans la nuit, soudain, sa voix se fait entendre :

« *Reviens, reviens, ma Sulamite, reviens afin que nous te considérions* [1] *!* »

Quel appel ! Eh quoi ! nous n'osions plus même nous regarder, notre état nous faisait horreur, et Jésus nous appelle pour nous considérer à loisir... Il veut nous voir, il vient, et les deux autres Personnes adorables de la Sainte Trinité viennent avec lui prendre possession de notre âme.

Notre-Seigneur l'avait promis autrefois, lorsqu'il disait avec une tendresse ineffable : « *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure* [2]. » Garder la parole de Jésus, voilà l'unique condition de notre bonheur, la preuve de notre amour pour lui ; et *cette parole,* il me semble que c'est lui-même, puisqu'il se nomme *le Verbe* ou *Parole* incréée du Père.

Dans le même Evangile de saint Jean, il fait cette prière sublime : « *Sanctifiez-les par votre parole ; votre parole est la vérité* [3]. » En un autre endroit, Jésus nous apprend *qu'il est la voie, la vérité et la vie* [4]. Nous savons donc quelle est la *parole* à garder ; nous ne pouvons pas dire comme Pilate : « *Qu'est-ce que la vérité* [5] *?* » — *La vérité,* nous la possédons, puisque le Bien-Aimé habite dans nos cœurs.

Souvent *ce Bien-Aimé nous est un bouquet de myrrhe* [6], nous partageons le calice de ses douleurs ; mais qu'il nous sera doux d'entendre un jour cette parole suave : « *C'est vous qui êtes demeurés avec moi dans toutes les épreuves que j'ai eues, aussi je vous prépare mon royaume, comme mon Père me l'a préparé* [7] *!* »

[1] Cant., VI, 12. — [2] Joan., XIV, 23. — [3] *Ibid.*, XVII, 18. — [4] *Ibid.*, XIV, 6. — [5] *Ibid.*, XVIII, 38. — [6] Cant., I, 12. — [7] Lucæ, XXII, 28, 29.

Lettre XIXe.

19 août 1894.

C'est peut-être la dernière fois, ma chère petite sœur, que je me sers de la plume pour parler avec toi ; le bon Dieu a exaucé mon vœu le plus cher ! Viens, nous souffrirons ensemble... et puis *Jésus prendra l'une de nous,* et les autres resteront pour un peu de temps dans l'exil. Ecoute bien ce que je vais te dire : *Jamais, jamais, le bon Dieu ne nous séparera ; si je meurs avant toi, ne crois pas que je m'éloignerai de ton âme, jamais nous n'aurons été plus unies.* Surtout ne te fais pas de peine de ma prophétie, c'est un enfantillage ! je ne suis pas malade, j'ai une santé de fer ; mais *le Seigneur peut briser le fer comme l'argile...*

Notre père chéri nous fait sentir sa présence d'une manière qui me touche profondément. Après une mort de cinq longues années, quelle joie de le retrouver comme autrefois, et plus paternel encore ! Oh ! comme il va te rendre les soins que tu lui as prodigués ! Tu as été son ange, il sera ton ange à son tour. Vois donc, il n'y a pas un mois qu'il est au ciel, et déjà, par son intervention puissante, toutes tes démarches réussissent. Maintenant ce lui est chose facile d'arranger nos affaires, aussi a-t-il eu moins de peine pour sa Céline que pour sa pauvre petite reine !

Depuis longtemps tu me demandes des nouvelles du noviciat, surtout des nouvelles de mon métier ; je vais te satisfaire :

Je suis *un petit chien de chasse,* et ce titre me donne bien des sollicitudes, à cause des fonctions qu'il exige, tu en jugeras : toute la journée, du matin jusqu'au soir, je cours après le gibier. Les chasseurs — Révérende Mère Prieure et Maîtresse



THÉRÈSE ET CÉLINE

AUX BUISSONNETS

Alors nos voix étaient mêlées,
Nos mains l'une à l'autre enchaînées ;
Ensemble, chantant les noces sacrées,
Déjà nous rêvions le Carmel,
Le Ciel !

des novices — sont trop grands pour se couler dans les buissons ; tandis qu'un petit chien, ça se faufile partout... et puis ça a le nez fin ! Aussi je veille de près mes petits lapins ; je ne veux pas leur faire de mal ; mais je les lèche en leur disant, tantôt que leur poil n'est pas assez lisse, d'autres fois que leur regard est trop semblable à celui des lapins de garenne... enfin je tâche de les rendre tels que le Chasseur le désire : des petits lapins bien simples, occupés seulement de l'herbette qu'ils doivent brouter.

Je ris, mais au fond je pense bien sincèrement qu'un de ces petits lapins — celui que tu connais — vaut mieux cent fois que le petit chien : il a couru bien des dangers... Je t'avoue qu'à sa place, il y a longtemps que je me serais perdue pour toujours dans la vaste forêt du monde.

Lettre XXe.

Je suis heureuse, ma petite Céline, que tu n'éprouves aucun attrait sensible en venant au Carmel ; c'est une délicatesse de Jésus qui veut recevoir de toi un présent. Il sait qu'il est bien plus doux de donner que de recevoir. Quel bonheur de souffrir pour celui qui nous aime à la folie, et de passer pour folles aux yeux du monde ! On juge les autres d'après soi-même, et comme le monde est insensé, naturellement il nous appelle de ce nom.

Consolons-nous, nous ne sommes pas les premières ! Le seul crime reproché à Notre-Seigneur par Hérode fut celui d'être fou... et franchement c'était vrai ! Oui, c'était de la folie de venir chercher les pauvres petits cœurs des mortels pour en faire ses trônes, lui, le Roi de gloire qui est assis au-dessus des Chérubins ! N'était-il pas parfaitement heureux en compagnie de son Père et de l'Esprit d'amour ? Pourquoi venir ici-

bas chercher des pécheurs pour en faire ses amis, ses intimes?

Nous ne pourrons jamais accomplir pour notre Epoux les folies qu'il a accomplies pour nous; nos actes sont très raisonnables en comparaison des siens. Que le monde nous laisse tranquilles! Je le répète, c'est lui qui est insensé, puisqu'il ignore ce que Jésus a fait et souffert pour le sauver de la damnation.

Nous ne sommes pas non plus des fainéantes, des prodigues; le divin Maître s'est chargé de notre défense. Ecoute: Il était à table avec Lazare et ses disciples, Marthe servait; pour Marie, elle ne pensait pas à prendre de nourriture, mais à faire plaisir à son Bien-Aimé, *aussi répandit-elle sur la tête du Sauveur un parfum de grand prix, et, cassant le vase fragile* [1], *toute la maison fut embaumée de cette liqueur* [2].

Les Apôtres murmurèrent contre Madeleine; c'est encore ce qui arrive pour nous: les chrétiens les plus fervents trouvent que nous sommes exagérées, que nous devrions servir Jésus avec Marthe, au lieu de lui consacrer les vases de nos vies avec les parfums qui y sont renfermés. Et cependant, qu'importe que ces vases soient brisés, puisque Notre-Seigneur est consolé, et que, malgré lui, le monde est contraint de sentir les parfums qui s'en exhalent! Oh! ces parfums sont bien nécessaires pour purifier l'atmosphère malsaine qu'il respire.

A bientôt, ma sœur chérie. Voici ta barque près du port; le vent qui la pousse est un vent d'amour, et ce vent-là est plus rapide que l'éclair! Adieu! dans quelques jours nous serons réunies au Carmel, puis là-haut! Jésus n'a-t-il pas dit pendant sa Passion: « *Au reste vous verrez* BIENTÔT *le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu et venant sur les nuées du ciel* [3] *?* »

Nous y serons!!!

TA THÉRÈSE.

[1] Marci, XIV, 3. — [2] Joan., XII, 3. — [3] Matt., XXVI, 46.

Lettres à la R^de^ Mère Agnès de Jésus.

FRAGMENTS

Lettre Ire.

Quelques mois avant l'entrée de Thérèse au Carmel.

1887.

MA PETITE MAMAN CHÉRIE,

Tu as raison de dire que la goutte de fiel doit être mêlée à tous les calices, mais je trouve que les épreuves aident beaucoup à se détacher de la terre ; elles font regarder plus haut que ce monde. Ici-bas rien ne peut nous satisfaire ; on ne goûte un peu de repos qu'en étant prête à faire la volonté du bon Dieu.

Ma nacelle a bien de la peine à atteindre le port. Depuis longtemps je l'aperçois, et toujours je m'en trouve éloignée ; mais Jésus la guide, cette petite nacelle, et je suis sûre qu'au jour choisi par lui, elle abordera heureusement au rivage béni du Carmel. O Pauline ! quand Jésus m'aura fait cette grâce, je veux me donner tout entière à lui, toujours souffrir pour lui, ne plus vivre que pour lui. Oh non ! je ne craindrai pas ses coups, car, même dans les souffrances les plus amères, on sent que c'est sa douce main qui frappe.

Et quand je pense que, pour une souffrance supportée avec joie, nous aimerons davantage le bon Dieu, toujours ! Ah ! si au moment de ma mort je pouvais avoir une âme à

offrir à Jésus, que je serais heureuse ! Il y aurait une âme de moins dans l'enfer, une de plus à bénir le bon Dieu toute l'éternité !

Lettre IIe.

Pendant sa retraite de Prise d'Habit.

Janvier 1889.

...Dans mes rapports avec Jésus, rien : sécheresse ! sommeil ! Puisque mon Bien-Aimé veut dormir, je ne l'en empêcherai pas ; je suis trop heureuse de voir qu'il ne me traite point comme une étrangère, qu'il ne se gêne pas avec moi. Il crible *sa petite balle* de piqûres d'épingles bien douloureuses. Quand c'est ce doux Ami qui perce lui-même sa balle, la souffrance n'est que douceur, sa main est si douce ! Quelle différence avec celle des créatures !

Je suis pourtant heureuse, oui, bien heureuse de souffrir ! Si Jésus ne perce pas directement sa petite balle, c'est bien lui qui conduit la main qui la blesse ! O ma Mère, si vous saviez jusqu'à quel point je veux être indifférente aux choses de la terre ! Que m'importent toutes les beautés créées ? Je serais bien malheureuse si je les possédais ! Ah ! que mon cœur me paraît grand, quand je le considère par rapport aux biens de ce monde, puisque tous réunis ne pourraient le contenter ; mais quand je le considère par rapport à Jésus, comme il me semble petit !

Qu'il est bon pour moi Celui qui sera bientôt mon Fiancé ! qu'il est divinement aimable en ne permettant pas que je me laisse captiver par aucune chose d'ici-bas ! Il sait bien que, s'il m'envoyait seulement une ombre de bonheur, je m'y attacherais avec toute l'énergie, toute la force de mon cœur ; et

cette ombre il me la refuse !... Il préfère me laisser dans les ténèbres, plutôt que de me donner une fausse lueur qui ne serait pas Lui.

Je ne veux pas que les créatures aient un seul atome de mon amour ; je veux tout donner à Jésus, puisqu'il me fait comprendre que lui seul est le bonheur parfait. Tout sera pour lui, tout ! Et même quand je n'aurai rien à lui offrir, comme ce soir, je lui donnerai ce rien...

Lettre IIIe.

1889.

. . . . . .

Oui, je les désire ces blessures de cœur, ces coups d'épingle qui font tant souffrir !... A toutes les extases, je préfère le sacrifice. C'est là qu'est le bonheur pour moi, je ne le trouve nulle part ailleurs. *Le petit roseau* n'a pas peur de se rompre, car il est planté au bord des eaux de l'amour ; aussi, lorsqu'il plie, cette onde bienfaisante le fortifie et lui fait désirer qu'un autre orage vienne à nouveau courber sa tête. *C'est ma faiblesse qui fait toute ma force.* Je ne puis me briser, puisque quelque chose qui m'arrive, je ne vois que la douce main de Jésus.

Rien de trop à souffrir pour conquérir la palme !

Lettre IVe.

Pendant sa retraite de Profession.

Septembre 1890.

Ma Mère chérie,

Il faut que votre petit solitaire vous donne l'itinéraire de son voyage.

Avant de partir, mon Fiancé m'a demandé dans quel pays je voulais voyager, quelle route je désirais suivre. Je lui ai répondu que je n'avais qu'un seul désir, celui de me rendre *au sommet de la Montagne de l'*Amour.

Aussitôt, des routes nombreuses s'offrirent à mes regards; mais il y en avait tant de parfaites que je me vis incapable d'en choisir aucune de mon plein gré. Je dis alors à mon divin Guide : Vous savez où je désire me rendre, vous savez pour qui je veux gravir la montagne, vous connaissez Celui que j'aime et que je veux contenter uniquement. C'est pour lui seul que j'entreprends ce voyage, menez-moi donc par les sentiers de son choix; pourvu qu'il soit content, je serai au comble du bonheur.

Et Notre-Seigneur me prit par la main et me fit entrer dans un souterrain où il ne fait ni froid ni chaud, où le soleil ne luit pas, où la pluie et le vent n'ont pas d'accès; un souterrain où je ne vois rien qu'une clarté à demi voilée, la clarté que répandent autour d'eux les yeux baissés de la Face de Jésus.

Mon Fiancé ne me dit rien, et moi je ne lui dis rien non plus, sinon que je l'aime plus que moi, et je sens au fond de mon cœur qu'il en est ainsi, car je suis plus à lui qu'à moi.

Je ne vois pas que nous avancions vers le but de notre voyage, puisqu'il s'effectue sous terre ; et pourtant il me semble, sans savoir comment, que nous approchons du sommet de la montagne.

Je remercie mon Jésus de me faire marcher dans les ténèbres ; j'y suis dans une paix profonde. Volontiers, je consens à rester toute ma vie religieuse dans ce souterrain obscur où il m'a fait entrer ; je désire seulement que mes ténèbres obtiennent la lumière aux pécheurs.

Je suis heureuse, oui, bien heureuse de n'avoir aucune consolation ; j'aurais honte que mon amour ressemblât à

celui des fiancées de la terre qui regardent toujours les mains de leurs fiancés pour voir s'ils ne leur apportent pas quelque présent ; ou bien leur visage, pour y surprendre un sourire d'amour qui les ravit.

Thérèse, la petite fiancée de Jésus, aime Jésus pour lui-même ; elle ne veut regarder le visage de son Bien-Aimé qu'afin d'y surprendre des larmes qui la ravissent par leurs charmes cachés. Ces larmes, elle veut les essuyer, elle veut les recueillir, comme des diamants inestimables, pour en broder sa robe de noces.

Jésus ! Je voudrais tant l'aimer ! L'aimer comme jamais il n'a été aimé...

A tout prix, je veux cueillir la palme d'Agnès ; *si ce n'est par le sang, il faut que ce soit par l'*Amour...

Lettre V^e^.

1890.

L'amour peut suppléer à une longue vie. Jésus ne regarde pas au temps puisqu'il est éternel. *Il ne regarde qu'à l'amour*. O ma petite Mère, demandez-lui de m'en donner beaucoup ! Je ne désire pas l'amour sensible ; pourvu qu'il soit sensible pour Jésus, cela me suffit. Oh ! l'aimer et le faire aimer, que c'est doux ! Dites-lui de me prendre le jour de ma Profession si je dois encore l'offenser, car je voudrais emporter au Ciel la robe blanche de mon second baptême, sans aucune souillure. Jésus peut m'accorder la grâce de ne plus l'offenser ou bien de ne faire que des fautes *qui ne l'offensent pas*, qui ne lui fassent pas de peine, mais ne servent qu'à m'humilier et à rendre mon amour plus fort.

Il n'y a aucun appui à chercher hors de Jésus. Lui seul est immuable. Quel bonheur de penser qu'il ne peut changer !

Lettre VIe.

1891.

MA PETITE MÈRE CHÉRIE,

Oh ! que votre lettre m'a fait de bien ! Ce passage a été lumineux pour mon âme : « *Retenons une parole qui pourrait nous élever aux yeux des autres.* » Oui, il faut tout garder pour Jésus avec un soin jaloux ; c'est si bon de travailler pour lui tout seul ! Alors, comme le cœur est rempli de joie ! comme l'âme est légère !...

Demandez à Jésus que *son grain de sable* lui sauve beaucoup d'âmes en peu de temps, pour voler plus promptement vers sa Face adorée.

Lettre VIIe.

1892.

Voici le rêve d'*un grain de sable :* Jésus seul !... rien que lui ! Le grain de sable est si petit que, s'il voulait ouvrir son cœur à un autre qu'à Jésus, il n'y aurait plus de place pour ce Bien-Aimé.

Quel bonheur d'être si bien cachées que personne ne pense à nous, d'être inconnues, même aux personnes qui vivent avec nous ! O ma petite Mère ! comme je désire être inconnue de toutes les créatures ! Je n'ai jamais désiré la gloire humaine, le mépris avait eu de l'attrait pour mon cœur ; mais, ayant reconnu que c'était encore trop glorieux pour moi, je me suis passionnée pour l'oubli.

La gloire de mon Jésus, voilà toute mon ambition ; la mienne, je la lui abandonne ; et s'il semble m'oublier, eh bien ! il est libre, puisque je ne suis plus à moi, mais à Lui. Il se lassera plus vite de me faire attendre que moi de l'attendre !

Lettre VIIIe.

28 mai 1897.

Ce jour-là, tandis que la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus souffrait d'un fort accès de fièvre, une de nos sœurs vint lui demander son concours immédiat pour un travail de peinture difficile à exécuter ; un instant, son visage trahit le combat intérieur, ce dont s'aperçut Mère Agnès de Jésus qui était présente. Le soir, Thérèse lui écrivit cette lettre :

MA MÈRE BIEN-AIMÉE,

Tout à l'heure votre enfant a versé de douces larmes ; des larmes de repentir, mais plus encore de reconnaissance et d'amour. Aujourd'hui je vous ai montré ma vertu, mes trésors de patience ! Et moi qui prêche si bien les autres ! Je suis contente que vous ayez vu mon imperfection. Vous ne m'avez pas grondée... cependant je le méritais ; mais en toute circonstance, votre douceur m'en dit plus long que des paroles sévères ; vous êtes pour moi l'image de la divine miséricorde.

Oui, mais Sœur***, au contraire, est ordinairement l'image de la sévérité du bon Dieu. Eh bien, je viens de la rencontrer. Au lieu de passer froidement près de moi, elle m'a embrassée en me disant : « Pauvre petite sœur, vous m'avez fait pitié ! Je ne veux pas vous fatiguer, laissez l'ouvrage que je vous ai demandé, j'ai eu tort. »

Moi qui sentais dans mon cœur la contrition parfaite, je fus bien surprise de ne recevoir aucun reproche. Je sais bien qu'au fond elle doit me trouver imparfaite ; c'est parce qu'elle croit à ma mort prochaine qu'elle m'a ainsi parlé. Mais n'importe, je n'ai entendu que des paroles douces et tendres sortir de sa bouche ; alors je l'ai trouvée bien bonne, et moi je me suis trouvée bien méchante !

En rentrant dans notre cellule, je me demandais ce que Jésus pensait de moi. Aussitôt, je me suis rappelé ce qu'il dit

un jour à la femme adultère : « Quelqu'un t'a-t-il condamnée[1] ? » Et moi, les larmes aux yeux, je lui ai répondu : « Personne, Seigneur... ni ma petite Mère, image de votre tendresse, ni ma Sœur***, image de votre justice ; et je sens bien que je puis aller en paix, car vous ne me condamnerez pas non plus ! »

O ma Mère bien-aimée, je vous l'avoue, je suis bien plus heureuse d'avoir été imparfaite que si, soutenue par la grâce, j'avais été un modèle de patience. Cela me fait tant de bien de voir que Jésus est toujours aussi doux, aussi tendre pour moi. Vraiment, il y a de quoi mourir de reconnaissance et d'amour.

Ma petite Mère, vous comprendrez que, ce soir, le vase de la miséricorde divine a débordé pour votre enfant. *Ah ! dès à présent, je le reconnais : oui, toutes mes espérances seront comblées... oui, le Seigneur fera pour moi des merveilles qui surpasseront infiniment mes immenses désirs...*

Lettres à Sœur Marie du Sacré-Cœur

FRAGMENTS

Lettre Ire.

21 février 1888

MA CHÈRE MARIE,

Si tu savais le cadeau que papa m'a fait la semaine dernière !... Je crois que si je te le donnais en cent, et même en mille, tu ne le devinerais pas. Eh bien ! ce bon petit père m'a

[1] Joan., VIII, 10.

acheté un petit agneau d'un jour, tout blanc et tout frisé. Il m'a dit, en me l'offrant, qu'il voulait, avant mon entrée au Carmel, me faire le plaisir d'avoir un petit agneau. Tout le monde était heureux, Céline était ravie. Ce qui surtout m'avait touchée, c'était la bonté de papa en me le donnant; et puis, un agneau, c'est si symbolique! il me faisait penser à Pauline.

Jusqu'ici tout va bien, tout est ravissant; mais il faut attendre la fin. Déjà, nous faisions des châteaux en Espagne, nous nous attendions à voir notre agneau bondir autour de nous, au bout de deux ou trois jours; mais hélas! la jolie petite bête est morte dans l'après-midi. Pauvre petite! à peine née, elle a souffert, puis elle est morte.

Elle était si gentille, elle avait l'air si innocent que Céline a fait son portrait; puis, papa a creusé une fosse dans laquelle on a mis le petit agneau qui semblait dormir; je n'ai pas voulu que la terre le recouvrît : nous avons jeté de la neige sur lui et puis tout a été fini...

Tu ne sais pas, ma chère marraine, combien la mort de ce petit animal m'a donné à réfléchir. Oh! oui, sur la terre il ne faut s'attacher à rien, pas même aux choses les plus innocentes, car elles nous manquent au moment où nous y pensons le moins. Seul ce qui est éternel peut nous contenter.

Lettre IIe.

Pendant sa retraite de Prise d'Habit.

8 janvier 1889.

Ma sœur chérie, votre *petit agnelet* — comme vous aimez à m'appeler — voudrait vous emprunter un peu de force et de courage. Il ne peut rien dire à Jésus; et surtout, Jésus ne

lui dit absolument rien. Priez pour moi, afin que ma retraite plaise quand même au Cœur de Celui qui seul lit au plus profond de l'âme!

La vie est pleine de sacrifices, c'est vrai; mais pourquoi y chercher du bonheur? N'est-ce pas simplement « *une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie* », comme le dit notre Mère sainte Thérèse?

Je vous avoue que mon cœur a une soif ardente de bonheur; mais je vois bien que nulle créature n'est capable de l'étancher! Au contraire, plus je boirais à cette source enchanteresse, plus ma soif serait brûlante.

Je connais une source « *où, après avoir bu, on a soif encore*[1] »; mais d'une soif très douce, d'une soif que l'on peut toujours satisfaire : cette source, c'est la souffrance connue de Jésus seul!...

Lettre IIIe.

14 août 1889.

Vous voulez un mot de votre petit agnelet. Que voulez-vous qu'il vous dise? N'a-t-il pas été instruit par vous? Rappelez-vous le temps où, me tenant sur vos genoux, vous me parliez du Ciel...

Je vous entends encore me dire : « Regarde ceux qui veulent s'enrichir, vois quel mal ils se donnent pour gagner de l'argent; et nous, ma petite Thérèse, nous pouvons à chaque instant, et sans prendre tant de peine, acquérir des trésors pour le Ciel; nous pouvons ramasser des diamants comme avec un râteau! Pour cela, il suffit de faire toutes nos actions par amour pour le bon Dieu. » Et je m'en allais le cœur rempli de joie et du désir d'amasser aussi de grands trésors.

[1] Eccli., XXXIV, 20.

Le temps a fui, depuis ces heureux moments écoulés dans notre doux nid. Jésus est venu nous visiter, il nous a trouvées dignes de passer par le creuset de la souffrance.

Le bon Dieu nous dit qu'au dernier jour « *il essuiera toutes les larmes de nos yeux* [1] » ; et, sans doute, plus il y aura de larmes à essuyer, plus la consolation sera grande...

Priez bien, demain, pour la petite fille que vous avez élevée et qui, sans vous, ne serait peut-être pas au Carmel.

Lettre IVe.

Pendant sa Retraite de Profession.

4 septembre 1890.

Votre petite fille n'entend guère les harmonies célestes : son voyage de noces est bien aride ! Son Fiancé, il est vrai, lui fait parcourir des pays fertiles et magnifiques ; mais la nuit l'empêche de rien admirer et surtout de jouir de toutes ces merveilles.

Vous allez peut-être croire qu'elle s'en afflige ? Mais non, au contraire, elle est heureuse de suivre son Fiancé pour Lui seul et non à cause de ses dons. Lui seul, il est si beau ! si ravissant ! même quand il se tait, même quand il se cache !

Comprenez votre petite fille : elle est lasse des consolations de la terre, elle ne veut plus que son Bien-Aimé.

Je crois que le travail de Jésus, pendant cette retraite, a été de me détacher de tout ce qui n'est pas lui. Ma seule consolation est une force et une paix très grandes ; et puis, j'espère être comme Jésus veut que je sois : c'est ce qui fait tout mon bonheur.

[1] Apoc., XXI, 4.

Si vous saviez combien ma joie est grande de n'en avoir aucune pour faire plaisir à Jésus ! C'est de la joie raffinée, bien qu'elle ne soit nullement sentie !

Lettre V^e^.

7 septembre 1890.

Demain je serai l'épouse de Jésus, de Celui dont *le Visage était caché et que personne n'a reconnu* [1] ! Quelle alliance et quel avenir ! Que faire pour le remercier, pour me rendre moins indigne d'une telle faveur ?...

... Que j'ai soif du Ciel, de ce séjour bienheureux où l'on aimera Jésus sans réserve ! Mais il faut souffrir et pleurer pour y arriver ; eh bien ! je veux souffrir tout ce qu'il plaira à mon Bien-Aimé, je veux le laisser faire de sa petite balle tout ce qu'il désire.

Ma Marraine chérie, vous me dites que mon petit Jésus est très bien paré pour le jour de mes noces ; vous vous demandez seulement pourquoi je ne lui ai pas mis les bougies roses neuves ? Les autres m'en disent plus long à l'âme : elles ont commencé à brûler le jour de ma Prise d'habit, alors elles étaient fraîches et roses ; papa, qui me les avait données, était là, et tout était joie ! Mais maintenant, la couleur de rose est passée..... Y a-t-il encore ici-bas des joies couleur de rose pour votre petite Thérèse ? Oh ! non, il n'y a plus pour elle que des joies célestes, des joies où tout le créé, qui n'est rien, fait place à l'incréé qui est la réalité...

[1] Is., LIII, 3.

Lettre VIe.

17 septembre 1896.

Ma sœur bien-aimée, je ne suis pas embarrassée pour vous répondre... Comment pouvez-vous me demander s'il vous est possible d'aimer le bon Dieu comme je l'aime ?... Mes désirs du martyre ne sont rien ; je ne leur dois pas la confiance illimitée que je sens en mon cœur. A vrai dire, on peut les appeler ces richesses spirituelles *qui rendent injuste* [1], lorsqu'on s'y repose avec complaisance, et que l'on croit qu'ils sont quelque chose de grand... Ces désirs sont une consolation que Jésus accorde parfois aux âmes faibles comme la mienne — et ces âmes sont nombreuses. — Mais, lorsqu'il ne donne pas cette consolation, c'est une grâce de privilège ; rappelez-vous ces paroles d'un saint religieux : « Les martyrs ont souffert avec joie et le Roi des Martyrs a souffert avec tristesse ! » Oui, Jésus a dit : « *Mon Père, éloignez de moi ce calice* [2]. » Comment pouvez-vous penser maintenant que mes désirs sont la marque de mon amour ? Ah ! je sens bien que ce n'est pas cela du tout qui plaît au bon Dieu dans ma petite âme. Ce qui lui plaît, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde... Voilà mon seul trésor, Marraine chérie, pourquoi ce trésor ne serait-il pas le vôtre ?

N'êtes-vous pas prête à souffrir tout ce que le bon Dieu voudra ? Oui, je le sais bien ; alors, si vous désirez sentir de la joie, avoir de l'attrait pour la souffrance, c'est donc votre consolation que vous cherchez, puisque, lorsqu'on aime une chose, la peine disparaît. Je vous assure que si nous allions ensemble au martyre, vous auriez un grand mérite, et moi je

[1] Lucæ, XVI, 11. — [2] *Ibid.*, XXII, 42.

n'en aurais aucun, à moins qu'il ne plaise à Jésus de changer mes dispositions.

O ma sœur chérie, je vous en prie, comprenez-moi ! comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible et misérable, plus on est propre aux opérations de cet amour consumant et transformant... Le seul désir d'être victime suffit ; mais il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force, et voilà le difficile, car *le véritable pauvre d'esprit, où le trouver ? Il faut le chercher bien loin* [1], dit l'auteur de l'Imitation... Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais bien loin, c'est-à-dire dans la bassesse, dans le néant... Ah ! restons donc *bien loin* de tout ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir ; alors nous serons pauvres d'esprit, et Jésus viendra nous chercher, si loin que nous soyons ; il nous transformera en flammes d'amour !... Oh ! que je voudrais pouvoir vous faire comprendre ce que je sens ! C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'Amour... La crainte ne conduit-elle pas à la justice sévère telle qu'on la représente aux pécheurs ? Mais ce n'est pas cette justice que Jésus aura pour ceux qui l'aiment.

Le bon Dieu ne vous donnerait pas ce désir d'être possédée par son Amour miséricordieux, s'il ne vous réservait cette faveur ; ou plutôt, il vous l'a déjà faite, puisque vous êtes toute livrée à Lui, puisque vous désirez être consumée par Lui, et que jamais le bon Dieu ne donne de désirs qu'il ne veuille réaliser.

Puisque nous voyons la voie, courons ensemble. Je le sens, Jésus veut nous faire les mêmes grâces, il veut nous donner gratuitement son Ciel.

[1] Imit., l. II, c. XI, 4.

Lettres à Sœur Françoise-Thérèse [1].

Lettre Ire.

13 août 1893.

CHÈRE PETITE SŒUR *Thérèse*,

Tes vœux sont donc comblés ! Comme la colombe sortie de l'arche, tu ne pouvais trouver sur la terre du monde où poser le pied, tu as volé longtemps, cherchant à rentrer dans la demeure bénie où ton cœur avait pour jamais fixé son séjour. Jésus s'est fait attendre, mais enfin les gémissements de sa colombe l'ont touché, il a étendu sa main divine, il l'a prise et l'a placée dans son Cœur, dans le tabernacle de son amour.

Ah ! sans doute, ma joie est toute spirituelle puisque désormais je ne dois plus te revoir ici-bas, je ne dois plus entendre ta voix en épanchant mon cœur dans le tien. Mais je sais que la terre est un lieu de passage, nous sommes des voyageurs qui cheminons vers notre patrie ; qu'importe si la route que nous suivons n'est pas absolument la même, puisque notre terme unique c'est le Ciel, où nous serons réunies pour ne plus nous quitter. C'est là que nous goûterons éternellement les joies de la famille... Que de choses nous aurons à nous dire après l'exil de cette vie ! Ici-bas la parole est impuissante, mais là-haut un seul regard suffira pour nous comprendre et, je le crois, notre joie sera alors plus grande que si jamais nous ne nous étions séparées.

En attendant, il nous faut vivre de sacrifices, sans cela la vie religieuse serait-elle méritoire ? Non, n'est-ce pas ! Comme on nous le disait dans une instruction : « Si les chênes des forêts

[1] Presque toutes les lettres adressées par la Bienheureuse à sa sœur Léonie, ont été perdues. On n'a retrouvé que celles-ci.

atteignent une si grande hauteur, c'est parce que, pressés de tous côtés, ils ne dépensent pas leur sève à pousser des branches à droite et à gauche, mais s'élèvent droit vers le ciel. Ainsi, dans la vie religieuse, l'âme se trouve pressée de toutes parts par sa règle, par l'exercice de la vie commune, et il faut que tout lui devienne un moyen de s'élever très haut vers les Cieux. »

Ma sœur bien-aimée, prie pour ta petite Thérèse afin qu'elle profite de l'exil de la terre et des moyens abondants qu'elle a pour mériter le Ciel...

Lettre IIe.

Janvier 1895.

CHÈRE PETITE SŒUR,

Comme l'année qui vient de s'écouler a été fructueuse pour le Ciel !... Notre père chéri a vu ce que « l'œil de l'homme ne peut contempler », il a entendu l'harmonie des anges... et son cœur comprend, son âme jouit des récompenses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment !... Notre tour viendra aussi ; oh ! qu'il est doux de penser que nous voguons vers l'éternel rivage !

Ne trouves-tu pas, comme moi, que le départ de notre père bien-aimé nous a rapprochées des Cieux ? Plus de la moitié de la famille jouit maintenant de la vue de Dieu, et les cinq exilées ne tarderont pas à s'envoler vers leur Patrie. Cette pensée de la brièveté de la vie me donne du courage, elle m'aide à supporter les fatigues du chemin. « Qu'importe un peu de travail sur la terre, nous passons et n'avons point ici de demeure permanente[1] ! »

Pense à ta Thérèse pendant ce mois consacré à l'Enfant

[1] Hebr., XIII, 14.

Jésus, demande-lui qu'elle reste toujours petite, toute petite !... Je lui ferai pour toi la même prière, car je connais tes désirs et je sais que l'humilité est ta vertu préférée.

Laquelle des *Thérèse* sera la plus fervente ? Celle qui sera la plus humble, la plus unie à Jésus, la plus fidèle à faire toutes ses actions par amour. Ne laissons passer aucun sacrifice, tout est si grand dans la vie religieuse... Ramasser une épingle par amour peut convertir une âme ! C'est Jésus qui seul peut donner un tel prix à nos actions, aimons-le donc de toutes nos forces...

Lettre IIIe.

12 juillet 1896.

Ma chère petite Léonie,

J'aurais répondu à ta lettre dimanche dernier, si elle m'avait été donnée ; mais tu sais qu'étant la plus petite, je suis exposée à ne voir les lettres que bien après mes sœurs, ou même pas du tout... Ce n'est que vendredi que j'ai lu la tienne, ainsi pardonne-moi si je suis en retard.

Oui, tu as raison, Jésus se contente d'un regard, d'un soupir d'amour. Pour moi, je trouve la perfection bien facile à pratiquer, parce que j'ai compris qu'il n'y a qu'à prendre Jésus par le cœur. Regarde un petit enfant qui vient de fâcher sa mère, soit en se mettant en colère ou bien en lui désobéissant ; s'il se cache dans un coin avec un air boudeur et qu'il crie dans la crainte d'être puni, sa maman ne lui pardonnera certainement pas sa faute ; mais s'il vient lui tendre ses petits bras en disant : « Embrasse-moi, je ne recommencerai plus », est-ce que sa mère ne le pressera pas aussitôt sur son cœur avec tendresse, oubliant tout ce qu'il a fait ?... Cependant elle sait bien que son cher petit recommencera à la prochaine occasion, mais cela ne fait rien, et, s'il la prend encore par le cœur, jamais il ne sera puni.

Au temps de la loi de crainte, avant la venue de Notre-Seigneur, le prophète Isaïe disait déjà en parlant au nom du Roi des Cieux : « Une mère peut-elle oublier son enfant ?... Eh bien ! quand même une mère oublierait son enfant, moi, je ne vous oublierai jamais [1]. » Quelle ravissante promesse ! Ah ! nous qui vivons sous la loi d'amour, comment ne pas profiter des amoureuses avances que nous fait notre Epoux ? Comment craindre Celui *qui se laisse enchaîner par un cheveu qui vole sur notre cou* [2] ? Sachons donc le retenir prisonnier, ce Dieu qui devient le mendiant de notre amour. En nous disant que c'est un cheveu qui peut opérer ce prodige, il nous montre que les plus petites actions faites par amour sont celles qui charment son Cœur. Ah ! s'il fallait faire de grandes choses, combien serions-nous à plaindre ! Mais que nous sommes heureuses, puisque Jésus se laisse enchaîner par les plus petites !... Ce ne sont pas les petits sacrifices qui te manquent, ma chère Léonie, ta vie n'en est-elle pas composée ? Je me réjouis de te voir en face d'un pareil trésor et surtout en pensant que tu sais en profiter, non seulement pour toi, mais encore pour les pauvres pécheurs. Il est si doux d'aider Jésus à sauver les âmes qu'il a rachetées au prix de son sang, et qui n'attendent que notre secours pour ne pas tomber dans l'abîme.

Il me semble que, si nos sacrifices captivent Jésus, nos joies l'enchaînent aussi ; pour cela il suffit de ne pas se concentrer dans un bonheur égoïste, mais d'offrir à notre Epoux les petites joies qu'il sème sur le chemin de la vie, pour charmer nos cœurs et les élever jusqu'à lui.

Tu me demandes des nouvelles de ma santé. Eh bien, je ne tousse plus du tout. Es-tu contente ? Cela n'empêchera pas le

[1] Is., XLIX, 15.
[2] Cant., IV, 9.

bon Dieu de me prendre quand il voudra. Puisque je fais tous mes efforts pour être un tout petit enfant, je n'ai pas de préparatifs à faire. Jésus doit lui-même payer tous les frais du voyage et le prix d'entrée au Ciel !

Adieu, ma sœur bien-aimée, n'oublie pas, près de lui, la dernière, la plus pauvre de tes sœurs.

Lettre IVe.

17 juillet 1897.

Ma chère Léonie,

Je suis bien heureuse de pouvoir m'entretenir avec toi, il y a quelques jours je ne pensais plus avoir cette consolation sur la terre ; mais le bon Dieu paraît vouloir prolonger un peu mon exil. Je ne m'en afflige pas, car je ne voudrais point entrer au Ciel une minute plus tôt par ma propre volonté. L'unique bonheur ici-bas, c'est de s'appliquer à toujours trouver délicieuse la part que Jésus nous donne ; la tienne est bien belle, ma chère petite sœur. Si tu veux être une sainte cela te sera facile, n'aie qu'un seul but : faire plaisir à Jésus, t'unir toujours plus intimement à lui.

. . . . . .

Adieu, ma sœur chérie, je voudrais que la pensée de mon entrée au Ciel te remplisse de joie, puisque je pourrai plus que jamais te prouver ma tendresse. Dans le Cœur de notre céleste Epoux, nous vivrons de la même vie, et pour l'éternité je resterai

Ta toute petite sœur,

Thérèse de l'Enfant-Jésus.

A sa cousine Marie Guérin.

Lettre Ire.

1888.

. . . . . .

Avant de recevoir tes confidences (*à propos des scrupules*), je pressentais tes angoisses; mon cœur était uni au tien. Puisque tu as l'humilité de demander des conseils à ta petite Thérèse, elle va te dire ce qu'elle pense. Tu m'as causé beaucoup de peine en laissant tes communions, parce que tu en as causé à Jésus. Il faut que le démon soit bien fin pour tromper ainsi une âme ! Ne sais-tu pas, ma chérie, que tu lui fais atteindre ainsi le but de ses désirs ? Il n'ignore pas, le perfide, qu'il ne peut faire pécher une âme qui veut être toute au bon Dieu; aussi, s'efforce-t-il seulement de lui persuader qu'elle pèche. C'est déjà beaucoup; mais, pour sa rage, ce n'est pas encore assez... il poursuit autre chose : il veut priver Jésus d'un tabernacle aimé. Ne pouvant entrer, lui, dans ce sanctuaire, il veut du moins qu'il demeure vide et sans maître. Hélas ! que deviendra ce pauvre cœur ?... Quand le diable a réussi à éloigner une âme de la communion, il a tout gagné, et Jésus pleure !...

O ma petite Marie, pense donc que ce doux Jésus est là, dans le Tabernacle, exprès pour toi, pour toi seule, qu'il brûle du désir d'entrer dans ton cœur. N'écoute pas le démon, moque-toi de lui, et va sans crainte recevoir le Jésus de la paix et de l'amour.

Mais je t'entends dire : Thérèse pense cela parce qu'elle ne sait pas mes misères... Si, elle sait bien, elle devine tout, elle t'assure que tu peux aller sans crainte recevoir ton seul Ami

véritable. Elle a aussi passé par le martyre du scrupule, mais Jésus lui a fait la grâce de communier toujours, alors même qu'elle pensait avoir commis de grands péchés. Eh bien, je t'assure qu'elle a reconnu que c'était le seul moyen de se débarrasser du démon ; s'il voit qu'il perd son temps, il nous laisse tranquilles.

Non, il est impossible qu'un cœur dont l'unique repos est de contempler le Tabernacle — et c'est le tien, me dis-tu — offense Notre-Seigneur au point de ne pouvoir le recevoir. *Ce qui offense Jésus, ce qui le blesse au Cœur, c'est le manque de confiance.*

Prie-le beaucoup, afin que tes plus belles années ne se passent pas en craintes chimériques. Nous n'avons que les courts instants de la vie à dépenser pour la gloire de Dieu ; le diable le sait bien ; c'est pour cela qu'il essaie de nous les faire consumer en travaux inutiles. Petite sœur chérie, communie souvent, bien souvent, voilà le seul remède si tu veux guérir.

Lettre IIe.

1894.

Tu ressembles à une petite villageoise qu'un roi puissant demanderait en mariage, et qui n'oserait accepter sous prétexte qu'elle n'est pas assez riche, qu'elle est étrangère aux usages de la cour. Mais son royal fiancé ne connaît-il pas mieux qu'elle sa pauvreté et son ignorance ?

Marie, si tu n'es rien, oublies-tu que Jésus est tout ? Tu n'as qu'à perdre ton petit rien dans son infini tout, et à ne plus penser qu'à ce tout uniquement aimable.

Tu voudrais voir, me dis-tu, le fruit de tes efforts ? C'est justement ce que Jésus veut te cacher. Il se plaît à regarder tout seul ces petits fruits de vertu que nous lui offrons et qui le consolent.

Tu te trompes, ma chérie, si tu crois que ta Thérèse marche avec ardeur dans le chemin du sacrifice : elle est faible, bien faible ; et, chaque jour, elle en fait une nouvelle et salutaire expérience. Mais Jésus se plaît à lui communiquer la science de *se glorifier de ses infirmités* [1]. C'est une grande grâce que celle-là, et je le prie de te la donner, car dans ce sentiment se trouvent la paix et le repos du cœur. Quand on se voit si misérable, on ne veut plus se considérer ; on regarde seulement l'unique Bien-Aimé.

Tu me demandes un moyen pour arriver à la perfection. Je n'en connais qu'un seul : L'AMOUR. Aimons, puisque notre cœur n'est fait que pour cela. Parfois, je cherche un autre mot pour exprimer l'amour ; mais sur la terre d'exil, *la parole qui commence et finit* [2] est bien impuissante à rendre les vibrations de l'âme ; il faut donc s'en tenir à ce mot unique et simple : AIMER.

Mais à qui notre pauvre cœur prodiguera-t-il l'amour ? Qui donc sera assez grand pour recevoir ses trésors ? Un être humain saura-t-il les comprendre ? et surtout, pourra-t-il les rendre ? Marie, il n'existe qu'un Etre pour comprendre l'amour : c'est notre JÉSUS ; Lui seul peut nous rendre infiniment plus que nous ne lui donnerons jamais...

A sa cousine Jeanne Guérin.

(Mme La Néele.)

Août 1895.

Il est bien grand, ma chère Jeanne, le sacrifice que Dieu t'a demandé en appelant au Carmel ta petite Marie ; mais

[1] II Cor., XI, 5. — [2] Saint Augustin.

souviens-toi « qu'il a promis le centuple à celui qui, pour son amour, aura quitté son père, ou sa mère, ou *sa sœur* [1]. » Eh bien, puisque tu n'as pas hésité, pour l'amour de Jésus, à te séparer d'une sœur, chérie au delà de tout ce qu'on peut dire, il se trouve obligé de tenir sa promesse. Je sais qu'ordinairement ces paroles sont appliquées aux âmes religieuses ; cependant, je sens au fond de mon cœur qu'elles ont été prononcées aussi pour les généreux parents, qui font à Dieu le sacrifice d'enfants plus chers qu'eux-mêmes.

Aux deux missionnaires ses Frères spirituels.

FRAGMENTS

Lettre Ire.

26 décembre 1895.

Notre-Seigneur ne nous demande jamais de sacrifice au-dessus de nos forces. Parfois, il est vrai, ce divin Sauveur nous fait sentir toute l'amertume du calice qu'il présente à notre âme. Lorsqu'il demande le sacrifice de tout ce qui est le plus cher au monde, il est impossible, à moins d'une grâce toute particulière, de ne pas s'écrier comme lui au jardin de l'Agonie : « *Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi...* » Mais empressons-nous d'ajouter aussi : « *Que votre volonté soit faite et non la mienne* [2]. » Il est bien consolant de penser que Jésus, le divin Fort, a connu toutes nos faiblesses, qu'il a tremblé à la vue du calice amer, ce calice qu'il avait autrefois si ardemment désiré.

[1] Marci, x, 30. — [2] Matt., xxvi, 39.

Monsieur l'Abbé, votre part est vraiment belle, puisque Notre-Seigneur vous l'a choisie et que, le premier, il a trempé ses lèvres à la coupe qu'il vous présente. Un saint l'a dit : « *Le plus grand honneur que Dieu puisse faire à une âme, ce n'est pas de lui donner beaucoup, c'est de lui demander beaucoup.* » Jésus vous traite en privilégié ; il veut que, déjà, vous commenciez votre mission et que, par la souffrance, vous sauviez des âmes. N'est-ce pas en souffrant, en mourant, que lui-même a racheté le monde ? Je sais que vous aspirez au bonheur de sacrifier votre vie pour lui ; mais le martyre du cœur n'est pas moins fécond que l'effusion du sang ; et, dès maintenant, ce martyre est le vôtre. J'ai donc bien raison de dire que votre part est belle, qu'elle est digne d'un apôtre du Christ.

Lettre IIe.

1896.

Travaillons ensemble au salut des âmes ; nous n'avons que l'unique jour de cette vie pour les sauver, et donner ainsi au Seigneur des preuves de notre amour. Le lendemain de ce jour sera l'éternité ; alors Jésus vous rendra au centuple les joies si douces que vous lui sacrifiez. Il connaît l'étendue de votre immolation, il sait que la souffrance de ceux qui vous sont chers augmente encore la vôtre ; mais Lui-même a souffert ce martyre pour sauver nos âmes. Il a quitté sa Mère, il a vu la Vierge Immaculée debout au pied de la Croix, le cœur transpercé d'un glaive de douleur ; aussi j'espère que notre divin Sauveur consolera votre bonne mère, et je le lui demande instamment.

Ah ! si le divin Maître laissait entrevoir à ceux que vous allez quitter pour son amour la gloire qu'il vous réserve, la multitude d'âmes qui formeront votre cortège au Ciel, ils seraient déjà récompensés du grand sacrifice que votre éloignement va leur causer.

Lettre IIIe.

24 février 1896.

Je vous demande de faire chaque jour pour moi cette petite prière qui renferme tous mes désirs :

« *Père miséricordieux, au nom de votre doux Jésus, de la sainte Vierge et des saints, je vous demande d'embraser ma sœur de votre Esprit d'amour, et de lui accorder la grâce de vous faire beaucoup aimer.* »

Si le Seigneur me prend bientôt avec Lui, je vous supplie de continuer chaque jour la même prière, car je désirerai au Ciel la même chose que sur la terre : AIMER JÉSUS ET LE FAIRE AIMER.

Lettre IVe.

Je compte bien ne pas rester inactive au ciel, mon désir est de travailler encore pour l'Eglise et pour les âmes ; je le demande à Dieu et je suis certaine qu'il m'exaucera. Vous voyez que, si je quitte déjà le champ de bataille, ce n'est pas avec le désir égoïste de me reposer. Depuis longtemps, la souffrance est devenue mon ciel ici-bas, et j'ai du mal à concevoir comment il me sera possible de m'acclimater dans un pays où la joie règne sans aucun mélange de tristesse. Il faudra que Jésus transforme tout à fait mon âme, autrement je ne pourrais supporter les délices éternelles.

... La seule chose que je désire, c'est de faire aimer le bon Dieu ; et j'avoue que si, dans le ciel, je ne pouvais plus y travailler, *j'aimerais mieux l'exil que la Patrie.*

Lettre V^e^.

21 juin 1897.

Vous pouvez chanter les divines miséricordes ! elles brillent en vous dans toute leur splendeur. Vous aimez saint Augustin, sainte Madeleine, ces âmes auxquelles beaucoup de péchés ont

été remis, parce qu'elles ont beaucoup aimé ; moi aussi, je les aime, j'aime leur repentir et surtout leur amoureuse audace. Lorsque je vois Madeleine s'avancer devant les nombreux convives de Simon, arroser de ses larmes les pieds de son Maître adoré, qu'elle touche pour la première fois, je sens que son cœur a compris les abîmes d'amour et de miséricorde du Cœur de Jésus, et que, non seulement il est disposé à lui pardonner, mais encore à lui prodiguer les bienfaits de son intimité divine, à l'élever jusqu'aux plus hauts sommets de la contemplation.

Ah ! mon frère, depuis qu'il m'a été donné de comprendre, moi aussi, l'amour du Cœur de Jésus, j'avoue qu'il a chassé de mon cœur toute crainte. Le souvenir de mes fautes m'humilie, me porte à ne jamais m'appuyer sur ma force qui n'est que faiblesse ; mais, plus encore, ce souvenir me parle de miséricorde et d'amour. Comment, lorsqu'on jette ses fautes, avec une confiance toute filiale, dans le brasier dévorant de l'amour, comment ne seraient-elles pas consumées sans retour ?

Je sais qu'un grand nombre de saints passèrent leur vie à faire d'étonnantes mortifications pour expier leurs péchés, mais que voulez-vous ! « *Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste* [1]... » Jésus l'a dit, et c'est pour cela que je suis la voie qu'il me trace : je tâche de ne plus m'occuper de moi-même en rien ; et ce que Jésus daigne opérer dans mon âme, je le lui abandonne sans réserve.

Lettre VIe.

1897.

Sur cette terre où tout change, une seule chose reste stable : la conduite du Roi des Cieux à l'égard de ses amis. Depuis qu'il a levé l'étendard de la Croix, c'est à son ombre que tous

[1] Joan., XIV, 2.

doivent combattre et remporter la victoire. « *Toute vie de missionnaire est féconde en croix* », disait Théophane Vénard ; et encore : « *Le vrai bonheur est de souffrir, et, pour vivre, il nous faut mourir.* »

Mon frère, les débuts de votre apostolat sont marqués du sceau de la croix : réjouissez-vous ! C'est bien plus par la souffrance et la persécution que par de brillantes prédications que Jésus veut affermir son règne dans les âmes.

Vous dites : « Je suis encore un petit enfant qui ne sait pas parler. » Le Père Mazel, qui fut ordonné prêtre le même jour que vous, ne savait pas parler non plus ; cependant, il a déjà cueilli la palme... Oh ! que les pensées divines sont au-dessus des nôtres !... En apprenant que ce jeune missionnaire était mort, avant même d'avoir foulé le sol de sa mission, je me suis sentie portée à l'invoquer ; il me semblait le voir au Ciel dans le glorieux chœur des martyrs. Sans doute, aux yeux des hommes, il ne mérite pas le titre de martyr ; mais, au regard du bon Dieu, ce sacrifice sans gloire n'est pas moins fécond que ceux des confesseurs de la foi.

S'il faut être bien pur pour paraître devant le Dieu de toute sainteté, je sais, moi, qu'il est infiniment juste ; et cette justice qui effraie tant d'âmes fait le sujet de ma joie et de ma confiance. Etre juste, ce n'est pas seulement exercer la sévérité envers les coupables, c'est encore reconnaître les intentions droites et récompenser la vertu. J'espère autant de la justice du bon Dieu que de sa miséricorde ; c'est parce qu'il est juste « *qu'il est compatissant et rempli de douceur, lent à punir et abondant en miséricorde. Car il connaît notre fragilité, il se souvient que nous ne sommes que poussière. Comme un père a de la tendresse pour ses enfants, ainsi le Seigneur a compassion de nous* [1] !... » O mon frère ! en entendant ces belles

[1] Ps. CII, 8, 13, 14.

et consolantes paroles du Roi-Prophète, comment douter que le bon Dieu ne veuille ouvrir les portes de son royaume à ses enfants qui l'ont aimé jusqu'à tout sacrifier pour lui, qui, non seulement, ont quitté leur famille et leur patrie, pour le faire connaître et aimer, mais encore désirent donner leur vie pour lui!... Jésus avait bien raison de dire qu'il n'est pas de plus grand amour que celui-là! Comment donc se laisserait-il vaincre en générosité? Comment purifierait-il, dans les flammes du purgatoire, des âmes consumées des feux de l'amour divin ?...

Voici bien des phrases pour exprimer ma pensée, ou plutôt pour ne pas arriver à le faire. Je voulais simplement vous dire que, selon moi, tous les missionnaires sont martyrs par le désir et la volonté; et que, par conséquent, pas un ne devrait aller en purgatoire.

Voilà, mon frère, ce que je pense de la justice du bon Dieu ; ma voie est toute de confiance et d'amour, je ne comprends pas les âmes qui ont peur d'un si tendre Ami. Parfois, lorsque je lis certains traités où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite, je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur, et je prends l'Ecriture Sainte. Alors tout me paraît lumineux, une seule parole découvre à mon âme des horizons infinis, la perfection me semble facile, je vois qu'il suffit de reconnaître son néant et de s'abandonner, comme un enfant, dans les bras du bon Dieu. Laissant aux grandes âmes, aux esprits sublimes les beaux livres que je ne puis comprendre, encore moins mettre en pratique, je me réjouis d'être petite, puisque « *les enfants seuls et ceux qui leur ressemblent seront admis au banquet céleste* [1]. » Heureusement que le Royaume des Cieux est composé de plusieurs

[1] Matt., XIX, 14.

demeures ! car, s'il n'y avait que celles dont la description et le chemin me semblent incompréhensibles, certainement je n'y entrerais jamais...

Lettre VIIe.

13 juillet 1897.

Votre âme est trop grande pour s'attacher aux consolations d'ici-bas ! C'est dans les Cieux que vous devez vivre par avance, car il est dit : « *Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur* [1]. » Votre unique trésor, n'est-ce pas Jésus ? Puisqu'il est au Ciel, c'est là que doit habiter votre cœur. Ce doux Sauveur a, depuis longtemps, oublié vos infidélités ; seuls vos désirs de perfection lui sont présents pour réjouir son Cœur.

Je vous en supplie, ne restez plus à ses pieds ; suivez ce premier élan qui vous entraîne dans ses bras ; c'est là votre place, et je constate, plus encore que dans vos autres lettres, qu'il vous est interdit d'aller au Ciel par une autre voie que celle de votre petite sœur.

Je suis tout à fait de votre avis : le Cœur de Jésus est bien plus attristé des mille petites imperfections de ses amis que des fautes, même graves, que commettent ses ennemis. Mais, mon frère, il me semble que c'est seulement quand les siens se font une habitude de leurs indélicatesses et ne lui en demandent pas pardon, qu'il peut dire : « *Ces plaies que vous voyez au milieu de mes mains, je les ai reçues dans la maison de ceux qui m'aimaient* [2]. »

Pour ceux qui l'aiment et qui, après chaque petite faute, viennent se jeter dans ses bras en lui demandant pardon, Jésus tressaille de joie. Il dit à ses anges ce que le père de l'enfant prodigue disait à ses serviteurs : « *Mettez-lui un anneau au doigt et réjouissons-nous* [3]. » Ah ! mon frère, que

[1] Lucæ, XII, 34. — [2] Zach., XIII, 6. — [3] Lucæ, XV, 22.

la bonté et l'amour miséricordieux du Cœur de Jésus sont peu connus ! Il est vrai que, pour jouir de ces trésors, il faut s'humilier, reconnaître son néant, et voilà ce que beaucoup d'âmes ne veulent pas faire...

Lettre VIIIe.

1897.

Ce qui m'attire vers la Patrie des Cieux, c'est l'appel du Seigneur, c'est l'espoir de l'aimer enfin comme je l'ai tant désiré, et la pensée que je pourrai le faire aimer d'une multitude d'âmes qui le béniront éternellement.

Jamais je n'ai demandé au bon Dieu de mourir jeune : cela m'aurait paru de la lâcheté ; mais lui, dès mon enfance, a daigné me donner la persuasion intime que ma course ici-bas serait courte.

Je le sens, nous devons aller au Ciel par la même voie : la souffrance unie à l'amour. Quand je serai au port, je vous enseignerai comment vous devez naviguer sur la mer orageuse du monde : avec l'abandon et l'amour d'un enfant qui sait que son père le chérit, et ne saurait le laisser seul à l'heure du danger.

Oh ! que je voudrais vous faire comprendre la tendresse du Cœur de Jésus, ce qu'il attend de vous ! Votre dernière lettre a fait tressaillir doucement mon cœur. J'ai compris jusqu'à quel point votre âme est sœur de la mienne, puisqu'elle est appelée à s'élever à Dieu par *l'ascenseur de l'amour*, et non à gravir le rude escalier de la crainte. Je ne m'étonne pas de voir que la familiarité avec Jésus vous semble difficile : on ne peut y arriver en un jour ; mais j'en suis sûre, je vous aiderai beaucoup plus à marcher dans cette voie délicieuse, quand je serai délivrée de mon enveloppe mortelle ; et bientôt vous direz, comme saint Augustin : « *L'amour est le poids qui m'entraîne.* »

Lettre IXe.

26 juillet 1897.

Quand vous lirez ce petit mot, peut-être ne serai-je plus sur la terre. Je ne connais pas l'avenir ; cependant, je puis dire avec assurance que *l'Epoux est à la porte.* Il faudrait un miracle pour me retenir dans l'exil, et je ne pense pas que Jésus le fasse, car il ne fait rien d'inutile.

O mon frère, que je suis heureuse de mourir ! Oui, je suis heureuse, non parce que je serai délivrée des souffrances d'ici-bas : la souffrance unie à l'amour est, au contraire, la seule chose qui me paraît désirable en cette vallée de larmes ; je suis heureuse de mourir parce que, bien plus qu'ici-bas, je serai utile aux âmes qui me sont chères.

Jésus m'a toujours traitée en enfant gâtée... C'est vrai que sa croix m'a accompagnée dès le berceau ; mais cette croix, il me l'a fait aimer avec passion.

Lettre X^e^.

14 août 1897.

Au moment de paraître devant le bon Dieu, je comprends plus que jamais qu'il n'y a qu'une chose nécessaire : travailler uniquement pour Lui, et ne rien faire pour soi ni pour les créatures. Jésus veut posséder complètement votre cœur ; pour cela, il vous faudra beaucoup souffrir... mais aussi quelle joie inondera votre âme quand vous serez arrivé à l'heureux moment de votre entrée au Ciel !...

Je ne meurs pas, j'entre dans la vie... et tout ce que je ne puis vous dire ici-bas, je vous le ferai comprendre du haut des Cieux.




POÉSIES



LA Bse THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

(D'après un tableau de Céline, 1962.)

Ce qui m'attire vers la patrie des cieux c'est l'appel du Seigneur, c'est l'espoir de l'aimer enfin comme je l'ai tant désiré, et la pensée que je pourrai faire aimer d'une multitude d'âmes qui le béniront éternellement.

PREMIÈRE PARTIE

Mon chant d'aujourd'hui.

Air : *Dieu de paix et d'amour.*

Ma vie est un instant, une heure passagère,
Ma vie est un moment qui m'échappe et qui fuit.
Tu le sais, ô mon Dieu, pour t'aimer sur la terre,
Je n'ai rien qu'aujourd'hui !

Oh ! je t'aime Jésus !... vers toi mon âme aspire...
Pour un jour seulement reste mon doux appui !
Viens régner en mon cœur, donne-moi ton sourire
Rien que pour aujourd'hui !

Que m'importe, Seigneur, si l'avenir est sombre !
Te prier pour demain, oh ! non, je ne le puis...
Conserve mon cœur pur, couvre-moi de ton ombre
Rien que pour aujourd'hui !

Si je songe à demain, je crains mon inconstance,
Je sens naître en mon cœur la tristesse et l'ennui ;
Mais je veux bien, mon Dieu, l'épreuve, la souffrance,
Rien que pour aujourd'hui !

Je dois te voir bientôt sur la rive éternelle,
O Pilote divin, dont la main me conduit !
Sur les flots orageux guide en paix ma nacelle,
Rien que pour aujourd'hui !

Ah ! laisse-moi, Seigneur, me cacher en ta Face ;
Là je n'entendrai plus du monde le vain bruit.
Donne-moi ton amour, conserve-moi ta grâce
Rien que pour aujourd'hui !

Près de ton Cœur divin, oubliant ce qui passe,
Je ne redoute plus les traits de l'ennemi.
Ah ! donne-moi, Jésus, dans ton Cœur une place,
Rien que pour aujourd'hui !

Pain vivant, Pain du ciel, divine Eucharistie,
O mystère touchant que l'amour a produit !
Viens habiter mon cœur, Jésus, ma blanche Hostie,
Rien que pour aujourd'hui !

Daigne m'unir à toi, Vigne sainte et sacrée,
Et mon faible rameau te donnera son fruit,
Et je pourrai t'offrir une grappe dorée,
Seigneur, dès aujourd'hui.

Cette grappe d'amour dont les grains sont les âmes,
Je n'ai pour la former que ce jour qui s'enfuit...
Oh ! donne-moi, Jésus, d'un apôtre les flammes,
Rien que pour aujourd'hui !

O Vierge Immaculée ! O toi la douce Etoile
Qui rayonne Jésus et qui m'unit à lui,
O Mère ! laisse-moi me cacher sous ton voile,
Rien que pour aujourd'hui !

O mon Ange gardien ! couvre-moi de ton aile,
Eclaire de tes feux ma route, ô doux ami !
Viens diriger mes pas, aide-moi, je t'appelle,
Rien que pour aujourd'hui !

Je veux voir mon Jésus, sans voile, sans nuage ;
Cependant ici-bas je suis bien près de lui...
Il ne sera caché son aimable Visage
Rien que pour aujourd'hui !

Je volerai bientôt pour dire ses louanges,
Quand le jour sans couchant sur mon âme aura lui :
Alors je chanterai sur la lyre des anges
L'ÉTERNEL AUJOURD'HUI !

Juin 1894



Vivre d'amour !

Air du cantique : *Il est à moi !*

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma Parole, et mon Père l'aimera... et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.....

Je vous donne ma paix... demeurez en mon amour. »

(Joan., XIV, 23, 27. — XV, 9.)

Au soir d'amour, parlant sans parabole,
Jésus disait : « *Si quelqu'un veut m'aimer,*
« *Fidèlement qu'il garde ma parole,*
« *Mon Père et moi viendrons le visiter;*
« *Et, de son cœur, faisant notre demeure,*
« *Notre palais, notre vivant séjour,*
« *Rempli de paix, nous voulons qu'il demeure*
« En notre amour. »

Vivre d'amour, c'est te garder toi-même,
Verbe incréé ! Parole de mon Dieu !
Ah ! tu le sais, divin Jésus, je t'aime !
L'Esprit d'amour m'embrase de son feu.
C'est en t'aimant que j'attire le Père,
Mon faible cœur le garde sans retour ;
O Trinité ! vous êtes prisonnière
De mon amour.

Vivre d'amour, c'est vivre de ta vie,
Roi glorieux, délices des élus !
Tu vis pour moi caché dans une hostie...
Je veux pour toi me cacher, ô Jésus !
A des amants il faut la solitude,
Un cœur à cœur qui dure nuit et jour ;
Ton seul regard fait ma béatitude,
Je vis d'amour !

Vivre d'amour, ce n'est pas sur la terre
Fixer sa tente au sommet du Thabor ;
Avec Jésus, c'est gravir le Calvaire,
C'est regarder la croix comme un trésor !
Au ciel, je dois vivre de jouissance,
Alors l'épreuve aura fui sans retour :
Mais, ici-bas, je veux dans la souffrance
Vivre d'amour !

Vivre d'amour, c'est donner sans mesure,
Sans réclamer de salaire ici-bas ;
Ah ! sans compter je donne, étant bien sûre
Que lorsqu'on aime on ne calcule pas.
Au Cœur divin, débordant de tendresse,
J'ai tout donné ! légèrement je cours...
Je n'ai plus rien que ma seule richesse :
Vivre d'amour !

Vivre d'amour, c'est bannir toute crainte,
Tout souvenir des fautes du passé.
De mes péchés je ne vois nulle empreinte,
Au feu divin chacun s'est effacé.
Flamme sacrée, ô très douce fournaise,
En ton foyer je fixe mon séjour ;
Jésus, c'est là que je chante à mon aise :
Je vis d'amour !

Vivre d'amour, c'est garder en soi-même
Un grand trésor en un vase mortel.
Mon Bien-Aimé ! ma faiblesse est extrême !
Ah ! je suis loin d'être un ange du ciel.
Mais, si je tombe à chaque heure qui passe,
Me relevant, m'embrassant tour à tour,
Tu viens à moi, tu me donnes ta grâce,
Je vis d'amour !

Vivre d'amour, c'est naviguer sans cesse,
Semant la joie et la paix dans les cœurs ;
Pilote aimé ! la charité me presse,
Car je te vois dans les âmes. mes sœurs.

La charité, voilà ma seule étoile ;
A sa clarté, je vogue sans détour ;
J'ai ma devise écrite sur ma voile :
« Vivre d'amour ! »

Vivre d'amour, lorsque Jésus sommeille,
C'est le repos sur les flots orageux.
Oh ! ne crains pas, Seigneur, que je t'éveille,
J'attends en paix le rivage des cieux...
La Foi bientôt déchirera son voile,
Et mon Espoir ne comptera qu'un jour ;
La Charité gonfle et pousse ma voile,
Je vis d'amour !

Vivre d'amour, c'est, ô mon divin Maître !
Te supplier de répandre tes feux
En l'âme élue et sainte de ton prêtre ;
Qu'il soit plus pur qu'un séraphin des cieux !
Protège-la ton Eglise immortelle,
Je t'en conjure à chaque instant du jour.
Moi, son enfant, je m'immole pour elle,
Je vis d'amour !

Vivre d'amour, c'est essuyer ta Face,
C'est obtenir des pécheurs le pardon.
O Dieu d'amour ! qu'ils rentrent dans ta grâce,
Et qu'à jamais ils bénissent ton Nom !
Jusqu'à mon cœur retentit le blasphème ;
Pour l'effacer je redis chaque jour :
O Nom sacré ! je t'adore et je t'aime,
Je vis d'amour !

Vivre d'amour, c'est imiter Marie
Baignant de pleurs, de parfums précieux
Tes pieds divins, qu'elle baise ravie,
Les essuyant avec ses longs cheveux ;
Puis, se levant, dans une sainte audace,
Ton doux Visage elle embaume à son tour :
Moi, le parfum dont j'embaume ta Face,
C'est mon amour !

« Vivre d'amour, quelle étrange folie !
Me dit le monde, ah ! cessez de chanter ;
Ne perdez pas vos parfums, votre vie ;
Utilement, sachez les employer ! »
— T'aimer, Jésus, quelle perte féconde !
Tous mes parfums sont à toi sans retour.
Je veux chanter en sortant de ce monde :
Je meurs d'amour !

Mourir d'amour, c'est un bien doux martyre,
Et c'est celui que je voudrais souffrir.
O Chérubins ! accordez votre lyre,
Car, je le sens, mon exil va finir...
Dard enflammé, consume-moi sans trêve,
Blesse mon cœur en ce triste séjour.
Divin Jésus, réalise mon rêve :
Mourir d'amour !

Mourir d'amour, voilà mon espérance
Quand je verrai se briser mes liens,
Mon Dieu sera ma grande récompense ;
Je ne veux point posséder d'autres biens.
De son amour je suis passionnée ;
Qu'il vienne enfin m'embraser sans retour !
Voilà mon ciel, voilà ma destinée :
VIVRE D'AMOUR !...

25 février 1895.



Cantique à la sainte Face.

Air : *Les regrets de Mignon.* (F. Boissière [1].)

Jésus ton ineffable image
Est l'astre qui conduit mes pas ;
Tu le sais bien, ton doux Visage
Est pour moi le ciel ici-bas !
Mon amour découvre les charmes
De tes yeux embellis de pleurs.
Je souris à travers mes larmes,
Quand je contemple tes douleurs.

Oh ! je veux pour te consoler
Vivre ignorée et solitaire ;
Ta beauté que tu sais voiler
Me découvre tout son mystère,
Et vers toi je voudrais voler !

Ta Face est ma seule patrie,
Elle est mon royaume d'amour ;
Elle est ma riante prairie,
Mon doux soleil de chaque jour ;
Elle est le lis de la vallée
Dont le parfum mystérieux
Console mon âme exilée,
Lui fait goûter la paix des cieux.

[1] Certains airs profanes, comme celui-ci, avaient été indiqués à la Bienheureuse par sa cousine, Sr Marie de l'Eucharistie, et elle s'était inspirée du rythme pour composer ses vers.

Depuis, bien des auteurs se sont essayés à mettre en musique quelques-unes de ces poésies. Un recueil en a été édité.

Elle est mon repos, ma douceur,
Et ma mélodieuse lyre...
Ton Visage, ô mon doux Sauveur,
Est le divin bouquet de myrrhe
Que je veux garder sur mon cœur !

Ta Face est ma seule richesse ;
Je ne demande rien de plus.
En elle, me cachant sans cesse,
Je te ressemblerai, Jésus !
Laisse en moi la divine empreinte
De tes traits remplis de douceurs,
Et bientôt je deviendrai sainte,
Vers toi j'attirerai les cœurs !

Afin que je puisse amasser
Une belle moisson dorée,
De tes feux daigne m'embraser !
Bientôt, de ta bouche adorée,
Donne-moi l'éternel baiser !

12 août 1895.





LA B^SE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

NOVICE, A 16 ANS

(D'après une photographie de janvier 1889 prise de l'autre côté du Calvaire.)

Dirupisti, Domine, vincula mea !

Vous avez rompu mes liens, Seigneur ! (Ps. CXV, 7.)

A Sr MARIE DE L'EUCHARISTIE

POUR LE JOUR DE SON ENTRÉE AU CARMEL

Air : *Mignon, connais-tu le pays ?* (A. THOMAS.)

O Jésus, en ce jour tu brises mes liens !
C'est dans l'Ordre béni de la Vierge Marie
Que je pourrai trouver les véritables biens.
Seigneur, si j'ai quitté ma famille chérie,
Tu sauras la combler de célestes faveurs...
A moi, tu donneras le pardon des pécheurs !

Jésus, au Carmel je dois vivre,
Puisqu'en cette oasis ton amour m'appela ;
C'est là que je veux te suivre,
T'aimer et bientôt mourir...
C'est là, oui, c'est là !

O Jésus, en ce jour tu combles tous mes vœux :
Je pourrai désormais, près de l'Eucharistie,
M'immoler en silence, attendre en paix les cieux !
M'exposant aux rayons de la divine Hostie,
A ce foyer d'amour je me consumerai,
Et comme un séraphin, Seigneur, je t'aimerai.

Jésus, bientôt je dois te suivre
Au rivage éternel, quand finiront mes jours ;
Toujours, au ciel je dois vivre,
T'aimer et ne plus mourir,
Toujours, oui, toujours !

15 août 1895.

Jésus, mon Bien-Aimé, rappelle-toi !...

Air : *Rappelle-toi.*

« Ma fille, cherche celles de mes paroles qui respirent le plus d'amour ; écris-les, et puis, les gardant précieusement comme des reliques, aie soin de les relire souvent. Quand un ami veut réveiller au cœur de son ami la vivacité première de son affection, il lui dit : Souviens-toi de ce que tu éprouvais quand tu me dis un jour telle parole ; ou bien : Te souviens-tu de tes sentiments à telle époque, un tel jour, en un tel lieu ? Crois-le donc, les plus précieuses reliques qui demeurent de moi sur la terre sont les paroles de mon amour, les paroles sorties de mon très doux Cœur. »

NOTRE-SEIGNEUR *à sainte Gertrude.*

Oh ! souviens-toi de la gloire du Père,
Rappelle-toi les divines splendeurs
Que tu quittas, t'exilant sur la terre,
Pour racheter tous les pauvres pécheurs.
O Jésus ! t'abaissant vers la Vierge Marie,
Tu voilas ta grandeur et ta gloire infinie.
De ce sein maternel
Qui fut ton second ciel,
Oh ! souviens-toi !

Rappelle-toi qu'au jour de ta naissance,
Quittant le ciel, les Anges ont chanté :
« *A notre Dieu : gloire, honneur et puissance*
Et paix aux cœurs de bonne volonté ! »
Depuis dix-neuf cents ans, tu remplis ta promesse.
Seigneur, de tes enfants, la paix est la richesse :
Pour goûter à jamais
Ton ineffable paix,
Je viens à toi !

Je viens à toi, cache-moi dans tes langes,
En ton berceau je veux rester toujours !
Là, je pourrai, chantant avec les anges,
Te rappeler les fêtes de ces jours :
O Jésus ! souviens-toi des bergers et des mages
Qui t'offrirent, joyeux, leurs cœurs et leurs hommages ;
Du cortège innocent
Qui te donna son sang,
Oh ! souviens-toi !

Rappelle-toi que, les bras de Marie,
Tu préféras à ton trône royal ;
Petit enfant, pour soutenir ta vie,
Tu n'avais rien que le lait virginal !
A ce festin d'amour que te donne ta Mère,
Oh ! daigne m'inviter, Jésus, mon petit frère,
De ta petite sœur
Qui fit battre ton Cœur,
Oh ! souviens-toi !

Rappelle-toi que tu nommas ton père
L'humble Joseph, qui, par l'ordre du Ciel,
Sans t'éveiller sur le sein de ta Mère,
Sut t'arracher aux fureurs d'un mortel.
Verbe-Dieu, souviens-toi de ce mystère étrange :
Tu gardas le silence et fis parler un ange !
De ton lointain exil
Sur les rives du Nil,
Oh ! souviens-toi !

Rappelle-toi que, sur d'autres rivages,
Les astres d'or et la lune d'argent,
Que je contemple en l'azur sans nuages,
Ont réjoui, charmé tes yeux d'enfant.
De ta petite main qui caressait Marie,
Tu soutenais le monde et lui donnais la vie.
Et tu pensais à moi !
Jésus, mon petit Roi,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi que, dans la solitude,
Tu travaillais de tes divines mains;
Vivre oublié fut ta plus chère étude,
Tu rejetas le savoir des humains !
O toi qui d'un seul mot pouvais charmer le monde,
Tu te plus à cacher ta sagesse profonde...
Tu parus ignorant !
O Seigneur tout-puissant,
Rappelle–toi !

Rappelle-toi qu'étranger sur la terre,
Tu fus errant, toi, le Verbe éternel !
Tu n'avais rien, non pas même une pierre,
Pas un abri, comme l'oiseau du ciel.
O Jésus ! viens en moi, viens reposer ta tête,
Viens !... à te recevoir mon âme est toute prête.
Mon bien-aimé Sauveur,
Repose dans mon cœur,
Il est à toi !

Rappelle-toi les divines tendresses
Dont tu comblas les tout petits enfants ;
Je veux aussi recevoir tes caresses.
Ah ! donne-moi tes baisers ravissants !
Pour jouir dans les cieux de ta douce présence.
Je saurai pratiquer les vertus de l'enfance :
Tu nous l'as dit souvent :
« *Le Ciel est pour l'enfant.....* »
Rappelle-toi !

Rappelle-toi qu'au bord de la fontaine
Un Voyageur, fatigué du chemin,
Fit déborder sur la Samaritaine
Les flots d'amour que renfermait son sein.
Ah ! je connais Celui qui demandait à boire :
Il est le « *Don de Dieu* », la source de la gloire !
C'est toi l'eau qui jaillit,
Jésus ! tu nous as dit :
« *Venez à moi !*

« *Venez à moi, pauvres âmes chargées ;*
« *Vos lourds fardeaux bientôt s'allégeront,*
« *Et, pour toujours, dans mon Cœur submergées,*
« *De votre sein des sources jailliront.* »
J'ai soif, ô mon Jésus ! cette eau, je la réclame.
De ses torrents divins daigne inonder mon âme ;
Pour fixer mon séjour
En l'océan d'amour,
Je viens à toi !

Rappelle-toi qu'enfant de la lumière,
Souvent, hélas ! je néglige mon Roi ;
Oh ! prends pitié de ma grande misère,
Dans ton amour, Jésus, pardonne-moi !
Aux affaires du ciel daigne me rendre habile,
Montre-moi les secrets cachés dans l'Evangile.
Ah ! que ce livre d'or
Est mon plus cher trésor,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi que ta divine Mère
A sur ton Cœur un pouvoir merveilleux ;
Rappelle-toi qu'un jour, à sa prière,
Tu changeas l'onde en vin délicieux.
Daigne aussi transformer mes œuvres indigentes...
A la voix de Marie, ô Dieu ! rends-les ferventes :
Que je suis son enfant,
Mon Jésus, bien souvent,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi que souvent les collines
Tu gravissais au coucher du soleil ;
Rappelle-toi tes oraisons divines,
Tes chants d'amour à l'heure du sommeil !
Ta prière, ô mon Dieu, je l'offre avec délice
Pendant mes oraisons, pendant le saint office :
Là, tout près de ton Cœur,
Je chante avec bonheur,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi que, voyant la campagne,
Ton divin Cœur devançait les moissons ;
Levant les yeux vers la sainte Montagne,
De tes élus tu murmurais les noms.
Afin que ta moisson soit bientôt recueillie,
Chaque jour, ô mon Dieu, je m'immole et je prie.
Que ma joie et mes pleurs
Sont pour tes moissonneurs,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi cette fête des Anges,
Cette harmonie au royaume des cieux,
Et le bonheur des sublimes phalanges,
Lorsqu'un pécheur vers toi lève les yeux !
Ah ! je veux augmenter cette grande allégresse...
Jésus, pour les pécheurs je veux prier sans cesse ;
Que je vins au Carmel
Pour peupler ton beau ciel,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi cette très douce flamme
Que tu voulais allumer dans les cœurs :
Ce feu du ciel, tu l'as mis en mon âme,
Je veux aussi répandre ses ardeurs.
Une faible étincelle, ô mystère de vie,
Suffit pour allumer un immense incendie.
Que je veux, ô mon Dieu,
Porter au loin ton feu,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi cette fête splendide
Que tu donnas à ton fils repentant ;
Rappelle-toi que pour l'âme candide,
Tu la nourris toi-même, à chaque instant !
Jésus, avec amour tu reçois le prodigue...
Mais les flots de ton Cœur, pour moi, n'ont pas de digue.
Que tes biens sont à moi,
Mon Bien-Aimé, mon Roi,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi que, méprisant la gloire,
En prodiguant tes miracles divins
Tu t'écriais : « *Comment pouvez-vous croire*
« *Vous qui cherchez l'estime des humains ?*
« *Les œuvres que je fais vous semblent surprenantes :*
« *Mes amis en feront de bien plus éclatantes.* »
Que tu fus humble et doux,
Jésus, mon tendre Epoux,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi qu'en une sainte ivresse
L'Apôtre-vierge approcha de ton Cœur !
En son repos il connut ta tendresse ;
Et tes secrets il les comprit, Seigneur !
De ton disciple aimé je ne suis pas jalouse ;
Je connais tes secrets, car je suis ton épouse...
O mon divin Sauveur,
Je m'endors sur ton Cœur.
Il est à moi !

Rappelle-toi qu'au soir de l'agonie,
Avec ton sang se mêlèrent tes pleurs :
Perles d'amour ! leur valeur infinie
A fait germer de virginales fleurs.
Un Ange, te montrant cette moisson choisie,
Fit renaître la joie en ton âme bénie ;
Jésus, que tu me vis
Au milieu de tes lis,
Rappelle-toi !

Ton sang, tes pleurs, cette source féconde
Virginisant les calices des fleurs,
Les a rendus capables, dès ce monde,
De t'enfanter un grand nombre de cœurs.
Je suis vierge, ô Jésus ! Cependant, quel mystère !
En m'unissant à toi, des âmes je suis mère...
Des virginales fleurs
Qui sauvent les pécheurs,
Oh ! souviens-toi !

Rappelle-toi qu'abreuvé de souffrance
Un Condamné, se tournant vers les cieux,
S'est écrié : « *Bientôt dans ma puissance*
« *Vous me verrez paraître glorieux !* »
Qu'il fût le Fils de Dieu, nul ne le voulait croire,
Car elle se cachait son ineffable gloire.
O Prince de la Paix !
Moi, je te reconnais...
Je crois en toi !

Rappelle-toi que ton divin Visage,
Parmi les tiens, fut toujours inconnu !
Mais tu laissas pour moi ta douce image...
Et tu le sais, je t'ai bien reconnu !
Oui, je te reconnais, même à travers tes larmes,
Face de l'Eternel, je découvre tes charmes.
Que ton regard voilé
Mon cœur a consolé,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi cette amoureuse plainte
Qui, sur la croix, s'échappa de ton Cœur.
Ah ! dans le mien, Jésus, elle est empreinte :
Oui... de ta soif il partage l'ardeur !
Plus il se sent blessé de tes divines flammes,
Plus il est altéré de te donner des âmes.
Que, d'une soif d'amour,
Je brûle nuit et jour,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi, Jésus, Verbe de vie,
Que tu m'aimas jusqu'à mourir pour moi !
Je veux aussi t'aimer à la folie ;
Je veux aussi vivre et mourir pour toi :
Tu le sais, ô mon Dieu, tout ce que je désire,
C'est de te faire aimer, et d'être un jour martyre.
D'amour je veux mourir.
Seigneur, de mon désir,
Oh ! souviens-toi !

Rappelle-toi qu'au jour de ta victoire,
Tu nous disais : « *Celui qui n'a pas vu*
« *Le Fils de Dieu tout rayonnant de gloire,*
« *Il est heureux... si quand même il a cru !* »
Dans l'ombre de la foi, je t'aime et je t'adore :
O Jésus, pour te voir j'attends en paix l'aurore.
Que mon désir n'est pas
De te voir ici-bas,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi que, montant vers le Père,
Tu ne pouvais nous laisser orphelins ;
Que, te faisant prisonnier sur la terre,
Tu sus voiler tes rayons tout divins ;
Mais l'ombre de ton voile est lumineuse et pure,
Pain vivant de la foi, céleste nourriture.
O mystère d'amour !
Mon Pain de chaque jour :
Jésus, c'est toi !

Jésus, c'est toi qui malgré les blasphèmes
Des ennemis du Sacrement d'amour,
C'est toi qui veux montrer combien tu m'aimes,
Puisqu'en mon cœur tu fixes ton séjour.
O Pain de l'exilé ! sainte et divine Hostie !
Ce n'est plus moi qui vis ; mais je vis de ta vie :
Ton ciboire doré,
Entre tous préféré,
Jésus, c'est moi !

Jésus, c'est moi ton vivant sanctuaire
Que les méchants ne peuvent profaner.
Reste en mon cœur, n'est-il pas un parterre
Dont chaque fleur vers toi veut se tourner ?
Mais, si tu t'éloignais, ô blanc Lis des vallées !
Je le sais bien, mes fleurs seraient vite effeuillées.
Toujours, mon Bien-Aimé,
Jésus, Lis embaumé,
Fleuris en moi !

Rappelle-toi que je veux sur la terre
Te consoler de l'oubli des pécheurs ;
Mon seul Amour, exauce ma prière :
Ah ! pour t'aimer, donne-moi mille cœurs !
Mais c'est encore trop peu, Jésus, beauté suprême,
Donne-moi pour t'aimer ton divin Cœur lui-même ;
De mon désir brûlant,
Seigneur, à chaque instant,
Oh ! souviens-toi !

Rappelle-toi que ta volonté sainte
Est mon repos, mon unique bonheur ;
Je m'abandonne et je m'endors sans crainte
Entre tes bras, ô mon divin Sauveur !
Si tu t'endors aussi lorsque l'orage gronde,
Je veux rester toujours en une paix profonde ;
Mais pendant ton sommeil,
Jésus ! pour le réveil
Prépare-moi !

Rappelle-toi que souvent je soupire
Après le jour du grand avènement.
Qu'il vienne enfin l'Ange qui doit nous dire
« *Le temps n'est plus, venez au jugement !* »
Alors rapidement je franchirai l'espace,
Et j'irai me cacher en ta divine Face.
Qu'au séjour éternel
Tu dois être mon ciel,
Rappelle-toi !

21 octobre 1895.



Au Sacré-Cœur.

Air : *Petit soulier de Noël.*

Auprès du Tombeau, sainte Madeleine,
Cherchant son Jésus, se baissait en pleurs.
Les Anges voulaient adoucir sa peine,
Mais rien ne pouvait calmer ses douleurs.
Votre doux éclat, lumineux Archanges,
Ne suffisait pas à la contenter ;
Elle voulait voir le Seigneur des Anges,
Le prendre en ses bras, bien loin l'emporter.

Au Sépulcre Saint, restant la dernière,
Marie était là, bien avant le jour ;
Son Dieu vint aussi, voilant sa lumière.
Elle ne pouvait le vaincre en amour...
Lui montrant alors sa Face bénie,
Bientôt un seul mot jaillit de son Cœur :
Murmurant le nom si doux de « *Marie* »,
Jésus lui rendit la paix, le bonheur.
. . . . . .

Un jour, ô mon Dieu, comme Madeleine,
J'ai voulu te voir, m'approcher de toi :
Mon regard plongeait dans l'immense plaine
Dont je recherchais le Maître et le Roi.
Et je m'écriais, voyant l'onde pure,
L'azur étoilé, la fleur et l'oiseau :
Si je ne vois Dieu, brillante nature,
Tu n'es rien pour moi qu'un vaste tombeau.

J'ai besoin d'un cœur brûlant de tendresse,
Restant mon appui sans aucun retour ;
Aimant tout en moi, même ma faiblesse,
Ne me quittant pas la nuit et le jour.
Je n'ai pu trouver nulle créature
Qui m'aimât toujours sans jamais mourir ;
Il me faut un Dieu prenant ma nature,
Devenant mon frère et pouvant souffrir.

Tu m'as entendue, oh ! l'Epoux que j'aime...
Pour ravir mon cœur, te faisant mortel,
Tu versas ton sang, mystère suprême !
Et tu vis encor pour moi sur l'Autel.
Si je ne puis voir l'éclat de ta Face,
Entendre ta voix pleine de douceur,
Je puis, ô mon Dieu, vivre de ta grâce,
Je puis reposer sur ton Sacré-Cœur !

O Cœur de Jésus, trésor de tendresse,
C'est toi mon bonheur, mon unique espoir !
Toi qui sus bénir, charmer ma jeunesse,
Reste auprès de moi jusqu'au dernier soir.
Seigneur, à toi seul j'ai donné ma vie,
Et tous mes désirs te sont bien connus.
C'est en ta bonté toujours infinie
Que je veux me perdre, ô Cœur de Jésus !

Ah ! je le sais bien, toutes nos justices
N'ont, devant tes yeux, aucune valeur ;
Pour donner du prix à mes sacrifices,
Je veux les jeter en ton divin Cœur.
Tu n'as pas trouvé tes Anges sans tache ;
Au sein des éclairs tu donnas ta loi ;
En ton Cœur Sacré, Jésus, je me cache,
Je ne tremble pas : ma vertu c'est toi !

Afin de pouvoir contempler ta gloire,
Il faut, je le sais, passer par le feu.
Et moi, je choisis pour mon purgatoire
Ton amour brûlant, ô Cœur de mon Dieu !
Mon âme exilée, en quittant la vie,
Voudrait faire un acte de pur amour,
Et puis, s'envolant au ciel, sa patrie,
Entrer dans ton Cœur, sans aucun détour !...

Octobre 1895.



Le Cantique éternel

Chanté dès l'exil.

Air : *Mignon regrettant sa patrie.* (LUIGI BORDÈSE.)

Ton épouse, ô mon Dieu, sur la rive étrangère
Peut chanter de l'amour le cantique éternel ;
Puisqu'au sein de l'exil tu daignes, sur la terre,
Du feu de ton amour l'embraser comme au ciel !

Mon Bien-Aimé, beauté suprême !
A moi tu te donnes toi-même ;
Mais en retour, Jésus, je t'aime :
Fais de ma vie un seul acte d'amour !

Oubliant ma grande misère,
Tu viens habiter dans mon cœur.
Mon faible amour, ah ! quel mystère !
Suffit pour t'enchaîner, Seigneur.

Amour qui m'enflamme,
Pénètre mon âme !
Viens, je te réclame,
Viens, consume-moi !

Ton ardeur me presse,
Et je veux sans cesse,
Divine fournaise,
M'abîmer en toi.

Seigneur, la souffrance
Devient jouissance,
Quand l'amour s'élance
Vers toi sans retour.

Céleste patrie,
Douceur infinie,
Mon âme ravie
Vous a chaque jour...
Céleste patrie,
O joie infinie,
*Vous n'êtes que l'*AMOUR !

10 mars 1896.

J'ai soif d'amour !

Air : *Au sein de l'heureuse patrie.*

Dans ton amour, t'exilant sur la terre,
Divin Jésus, tu t'immolas pour moi.
Mon Bien-Aimé, reçois ma vie entière ;
Je veux souffrir, je veux mourir pour toi.

Seigneur, tu nous l'as dit toi-même :
« *L'on ne peut rien faire de plus*
« *Que de mourir pour ceux qu'on aime.* »
Et mon amour suprême
C'est toi, Jésus !

Il se fait tard, déjà le jour décline :
Reste avec moi, céleste Pèlerin.
Avec ta croix je gravis la colline ;
Viens me guider, Seigneur, dans le chemin !

Ta voix trouve écho dans mon âme :
Je veux e ressembler, Seigneur.
La souffrance, je la réclame...
Ta parole de flamme
Brûle mon cœur !

Avant d'entrer dans l'éternelle gloire,
« *Il a fallu que l'Homme-Dieu souffrît* »,
C'est par sa croix qu'il gagna la victoire ;
O doux Sauveur, ne nous l'as-tu pas dit ?

Pour moi, sur la rive étrangère,
Quels mépris n'as-tu pas reçus !...
Je veux me cacher sur la terre,
Etre en tout la dernière,
Pour toi, Jésus.

Mon Bien-Aimé, ton exemple m'invite
À m'abaisser, à mépriser l'honneur :
Pour te ravir, je veux rester petite ;
En m'oubliant, je charmerai ton Cœur.

Ma paix est dans la solitude,
Je ne demande rien de plus.
Te plaire est mon unique étude,
Et ma béatitude
C'est toi, Jésus !

Toi, le grand Dieu que l'univers adore,
Tu vis en moi, prisonnier nuit et jour ;
Ta douce voix à toute heure m'implore,
Tu me redis : « *J'ai soif ! j'ai soif d'amour !...* »

Je suis aussi ta prisonnière,
Et je veux redire à mon tour
Ta tendre et divine prière,
Mon Bien-Aimé, mon Frère :
J'ai soif d'amour !

J'ai soif d'amour ! Comble mon espérance :
Augmente en moi, Seigneur, ton divin feu !
J'ai soif d'amour ! bien grande est ma souffrance.
Ah ! je voudrais voler vers toi, mon Dieu !

Ton amour est mon seul martyre ;
Plus je le sens brûler en moi,
Et plus mon âme te désire.
Jésus, fais que j'expire
D'amour pour toi !

30 avril 1896.



Mon ciel à moi.

Air : *Dieu de paix et d'amour.*

Pour supporter l'exil de la terre des larmes,
Il me faut le regard de mon divin Sauveur ;
Ce regard plein d'amour m'a dévoilé ses charmes,
Il m'a fait pressentir le céleste bonheur.
Mon Jésus me sourit, quand vers lui je soupire ;
Alors je ne sens plus l'épreuve de la foi.
Le regard de mon Dieu, son ravissant sourire,
Voilà mon ciel à moi !

Mon ciel est d'attirer sur l'Eglise bénie,
Sur la France coupable et sur chaque pécheur,
La grâce que répand ce beau fleuve de vie
Dont je trouve la source, ô Jésus, dans ton Cœur.
Je puis tout obtenir lorsque, dans le mystère,
Je parle cœur à cœur avec mon divin Roi.
Cette douce oraison, tout près du sanctuaire,
Voilà mon ciel à moi !

Mon ciel, il est caché dans la petite hostie
Où Jésus, mon Epoux, se voile par amour.
A ce foyer divin je vais puiser la vie ;
Et là, mon doux Sauveur m'écoute nuit et jour.
Oh ! quel heureux instant, lorsque dans ta tendresse
Tu viens, mon Bien-Aimé, me transformer en toi !
Cette union d'amour, cette ineffable ivresse,
Voilà mon ciel à moi !

Mon ciel est de sentir en moi la ressemblance
Du Dieu qui me créa de son souffle puissant ;
Mon ciel est de rester toujours en sa présence,
De l'appeler mon Père et d'être son enfant ;
Entre ses bras divins je ne crains pas l'orage...
Le total abandon, voilà ma seule loi !
Sommeiller sur son Cœur, tout près de son Visage,
Voilà mon ciel à moi !

Mon ciel, je l'ai trouvé dans la Trinité sainte
Qui réside en mon cœur, prisonnière d'amour.
Là, contemplant mon Dieu, je lui redis sans crainte
Que je veux le servir et l'aimer sans retour.
Mon ciel est de sourire à ce Dieu que j'adore,
Lorsqu'il veut se cacher pour éprouver ma foi ;
Sourire, en attendant qu'il me regarde encore,
Voilà mon ciel à moi !

7 juin 1896.



Mon espérance.

Air : *O saint autel qu'environnent les Anges.*

Je suis encor sur la rive étrangère ;
Mais, pressentant le bonheur éternel,
Oh ! je voudrais déjà quitter la terre
Et contempler les merveilles du ciel !
Lorsque je rêve à l'immortelle vie,
De mon exil je ne sens plus le poids ;
Bientôt, mon Dieu, vers ma seule patrie
Je volerai pour la première fois !

Ah ! donne-moi, Jésus, de blanches ailes,
Pour que, vers toi, je prenne mon essor.
Je veux voler aux rives éternelles,
Je veux te voir, ô mon divin Trésor !
Je veux voler dans les bras de Marie,
Me reposer sur ce trône de choix,
Et recevoir de ma Mère chérie,
Le doux baiser pour la première fois !

Mon Bien-Aimé, de ton premier sourire
Fais-moi bientôt entrevoir la douceur ;
Ah ! laisse-moi, dans mon brûlant délire,
Oui, laisse-moi me cacher en ton Cœur.
Heureux instant !... O bonheur ineffable !
Quand j'entendrai le doux son de ta voix...
Quand je verrai, de ta Face adorable
L'éclat divin, pour la première fois !

Tu le sais bien, mon unique martyre
C'est ton amour, Cœur sacré de Jésus !
Vers ton beau ciel, si mon âme soupire,
C'est pour t'aimer... t'aimer de plus en plus !
Au ciel, toujours m'enivrant de tendresse,
Je t'aimerai sans mesure et sans lois.
Et mon bonheur me paraîtra sans cesse
Aussi nouveau que la première fois !

12 juin 1896.

Jeter des fleurs.

Air : *Oui, je le crois, elle est immaculée.*

Jésus, mon seul amour, au pied de ton calvaire,
Que j'aime, chaque soir, à te jeter des fleurs !
En effeuillant pour toi la rose printanière,
Je voudrais essuyer tes pleurs !

Jeter des fleurs !... c'est t'offrir en prémices
Les plus légers soupirs, les plus grandes douleurs.
Mes peines, mon bonheur, mes petits sacrifices :
Voilà mes fleurs !

Seigneur, de ta beauté mon âme s'est éprise ;
Je veux te prodiguer mes parfums et mes fleurs.
En les jetant pour toi sur l'aile de la brise,
Je voudrais enflammer les cœurs !

Jeter des fleurs ! Jésus, voilà mon arme
Lorsque je veux lutter pour sauver les pécheurs.
La victoire est à moi : toujours je te désarme
Avec mes fleurs !

Les pétales des fleurs caressant ton Visage
Te disent que mon cœur est à toi sans retour.
De ma rose effeuillée, ah ! tu sais le langage,
Et tu souris à mon amour...

Jeter des fleurs ! redire tes louanges,
Voilà mon seul plaisir sur la rive des pleurs.
Au ciel j'irai bientôt avec les petits anges
Jeter des fleurs !

28 juin 1896.

Mes désirs près du Tabernacle.

Air : *Prévenons les feux de l'aurore.*

Petite clef, oh ! je t'envie,
Toi qui peux ouvrir chaque jour
La prison de l'Eucharistie,
Où réside le Dieu d'amour.
Mais je puis, quel touchant miracle
Par un seul effort de ma foi,
Ouvrir aussi le Tabernacle,
M'y cacher près du divin Roi...

Je voudrais, dans le sanctuaire,
Me consumant près de mon Dieu,
Toujours briller avec mystère,
Comme *la lampe* du saint Lieu.
O bonheur ! en moi, j'ai des flammes,
Et je puis gagner chaque jour,
A Jésus, un grand nombre d'âmes,
Les embraser de son amour...

A chaque aurore, je t'envie,
O pierre sainte de l'autel !
Comme dans l'étable bénie,
Sur toi veut naître l'Eternel.
Ecoute mon humble prière :
Viens en mon âme, doux Sauveur !
Bien loin d'être une froide pierre,
Elle est le soupir de ton Cœur.

O corporal entouré d'Anges,
Que je te porte envie encor !
Sur toi, comme en ses humbles langes,
Je vois Jésus, mon seul trésor.
Change mon cœur, Vierge Marie,
En un corporal pur et beau,
Pour recevoir la blanche hostie
Où se cache ton doux Agneau.

Sainte *patène,* je t'envie...
Sur toi, Jésus vient reposer !
Oh ! que sa grandeur infinie,
Jusqu'à moi daigne s'abaisser...
Jésus, comblant mon espérance,
De l'exil n'attend pas le soir :
Il vient en moi !... par sa présence,
Je suis un vivant *ostensoir.*

Je voudrais être le *calice*
Où j'adore le Sang divin !
Mais je puis, au saint Sacrifice,
Le recueillir chaque matin.
Mon âme à Jésus est plus chère
Que les précieux vases d'or ;
L'autel est un nouveau Calvaire,
Où, pour moi, son Sang coule encor.

Jésus, Vigne sainte et sacrée,
Tu le sais, ô mon divin Roi,
Je suis une *grappe dorée*
Qui doit disparaître pour toi.
Sous le pressoir de la souffrance
Je te prouverai mon amour.
Je ne veux d'autre jouissance
Que de m'immoler chaque jour.

Quel heureux sort ! Je suis choisie
Parmi *les grains de pur froment*
Qui, pour Jésus, perdent la vie ;
Bien grand est mon ravissement !
Je suis ton épouse chérie,
Mon Bien-Aimé, viens vivre en moi.
Oh ! viens, ta Beauté m'a ravie,
Daigne me transformer en toi !

1896.

Jésus seul.

Composé pour une novice.

Air : *Près d'un berceau.*

Mon cœur ardent veut se donner sans cesse,
Il a besoin de prouver sa tendresse.
Ah ! qui pourra comprendre mon amour ?
Quel cœur voudra me payer de retour ?
Mais, ce retour, en vain je le réclame ;
Jésus, toi seul peux contenter mon âme.
Rien ne saurait me charmer ici-bas ;
Le vrai bonheur ne s'y rencontre pas.

Ma seule paix, mon seul bonheur,
Mon seul amour, c'est toi, Seigneur !

O toi qui sus créer le cœur des mères,
Je trouve en toi le plus tendre des pères.
Mon seul Amour, Jésus, Verbe éternel,
Pour moi, ton Cœur est plus que maternel !
A chaque instant, tu me suis, tu me gardes ;
Quand je t'appelle, ah ! jamais tu ne tardes.
Et si parfois tu sembles te cacher,
C'est toi qui viens m'aider à te chercher...

C'est à toi seul, Jésus, que je m'attache ;
C'est dans tes bras que j'accours et me cache.
Je veux t'aimer comme un petit enfant ;
Je veux lutter comme un guerrier vaillant.
Comme un enfant plein de délicatesses,
Je veux, Seigneur, te combler de caresses ;
Et, dans le champ de mon apostolat,
Comme un guerrier je m'élance au combat !

Ton Cœur, qui garde et qui rend l'innocence,
Ne saurait pas tromper ma confiance ;
En toi, Seigneur, repose mon espoir :
Après l'exil, au ciel j'irai te voir.

Lorsqu'en mon cœur s'élève la tempête,
Vers toi, Jésus, je relève la tête ;
En ton regard miséricordieux,
Je lis : Enfant... pour toi, j'ai fait les cieux!

Je le sais bien, mes soupirs et mes larmes
Sont devant toi tout rayonnants de charmes ;
Les Séraphins, au ciel, forment ta cour,
Et cependant tu cherches mon amour...
Tu veux mon cœur... Jésus, je te le donne !
Tous mes désirs je te les abandonne ;
Et ceux que j'aime, ô mon Epoux, mon Roi,
Je ne veux plus les aimer que pour toi.

15 août 1896.



La volière de l'Enfant Jésus.

Air : *Au Rossignol.* (GOUNOD.)

Pour les exilés de la terre,
Le bon Dieu créa les oiseaux ;
Ils vont, gazouillant leur prière,
Dans les vallons, sur les coteaux.
Les enfants joyeux et volages,
Ayant choisi leurs préférés,
Les emprisonnent dans des cages
Dont les barreaux sont tout dorés.
. . . . . .
O Jésus, notre petit Frère,
Pour nous, tu quittas le beau ciel
Mais, tu le sais bien, ta volière,
Divin Enfant, c'est le Carmel.

Notre cage n'est pas dorée,
Cependant nous la chérissons ;
Dans les bois, la plaine azurée,
Plus jamais nous ne volerons !
Jésus ! les bosquets de ce monde
Ne peuvent pas nous contenter ;
Dans la solitude profonde,
Pour toi seul nous voulons chanter.
Ta petite main nous attire ;
Enfant, que tes charmes sont beaux !
O divin Jésus ! ton sourire
Captive les petits oiseaux.

Ici l'âme simple et candide
Trouve l'objet de son amour ;
Ici la colombe timide
N'a plus à craindre le vautour.
Sur les ailes de la prière,
On voit monter le cœur ardent,
Comme l'alouette légère
Qui, bien haut, s'élève en chantant !

Ici l'on entend le ramage
Du roitelet, du gai pinson.
O petit Jésus ! dans leur cage,
Tes oiseaux gazouillent ton Nom.

Le petit oiseau toujours chante ;
Son pain ne l'inquiète pas...
Un grain de millet le contente,
Jamais il ne sème ici-bas.
Comme lui, dans notre volière,
Nous recevons tout de ta main ;
L'unique chose nécessaire,
C'est de t'aimer, Enfant divin !
Aussi nous chantons tes louanges
Avec les purs esprits du ciel ;
Et, nous le savons, tous les Anges
Aiment les oiseaux du Carmel.

Jésus, pour essuyer les larmes
Que te font verser les pécheurs,
Tes oiseaux redisent tes charmes,
Leurs doux chants te gagnent des cœurs.
Un jour, loin de la triste terre,
Lorsqu'ils entendront ton appel,
Tous les oiseaux de ta volière
Prendront leur essor vers le ciel.
Avec les charmantes phalanges
Des petits chérubins joyeux,
Eternellement, tes louanges
Nous les chanterons dans les cieux !

25 décembre 1896.



Glose sur le Divin.

D'après saint Jean de la Croix.

« Appuyé sans aucun appui ; sans lumière et dans les ténèbres, je vais me consumant d'amour. » (S. Jean de la Croix.)

Au monde, quel bonheur extrême !
J'ai dit un éternel adieu.
Elevé plus haut que lui-même,
Mon cœur n'a d'autre appui que Dieu :
Et maintenant je le proclame :
Ce que j'estime près de lui,
C'est de voir mon cœur et mon âme
Appuyés sans aucun appui !

Bien que je souffre sans lumière,
En cette existence d'un jour,
Je possède au moins sur la terre
L'Astre céleste de l'amour.
Dans le chemin qu'il me faut suivre
Se rencontre plus d'un péril ;
Mais, par amour, je veux bien vivre
Dans les ténèbres de l'exil.

L'amour, j'en ai l'expérience,
Du bien, du mal qu'il trouve en moi,
Sait profiter ; quelle puissance !
Il transforme mon âme en soi.
Ce feu qui brûle dans mon âme
Pénètre mon cœur sans retour ;
Ainsi dans son ardente flamme
Je vais, me consumant d'amour !

1896.

A l'Enfant Jésus.

Jésus, tu connais mon nom,
Et ton doux regard m'appelle...
Il me dit : « *Simple abandon,*
Je veux guider ta nacelle. »

De ta petite voix d'enfant,
Oh ! quelle merveille !
De ta petite voix d'enfant
Tu calmes le flot mugissant,
Et le vent.

Si tu veux te reposer,
Alors que l'orage gronde,
Sur mon cœur daigne poser
Ta petite tête blonde.

Que ton sourire est ravissant
Lorsque tu sommeilles !
Toujours avec mon plus doux chant,
Je veux te bercer tendrement,
Bel Enfant !

Décembre 1896.

Ma Paix et ma Joie.

Air : *Petit oiseau, dis, où vas-tu ?*

Il est des âmes sur la terre
Qui cherchent en vain le bonheur ;
Mais, pour moi, c'est tout le contraire,
La joie habite dans mon cœur.
Cette fleur n'est pas éphémère,
Je la possède sans retour ;
Comme une rose printanière,
Elle me sourit chaque jour.

Vraiment je suis par trop heureuse,
Je fais toujours ma volonté ;
Pourrais-je n'être pas joyeuse
Et ne pas montrer ma gaîté ?
Ma joie est d'aimer la souffrance,
Je souris en versant des pleurs.
J'accepte avec reconnaissance
L'épine au milieu de mes fleurs.

Lorsque le ciel bleu devient sombre,
Et qu'il semble me délaisser,
Ma joie est de rester dans l'ombre,
De me cacher, de m'abaisser.
Ma paix, c'est la volonté sainte
De Jésus, mon unique amour :
Ainsi je vis sans nulle crainte ;
J'aime autant la nuit que le jour.

Ma paix, c'est de rester petite ;
Aussi, quand je tombe en chemin,
Je puis me relever bien vite,
Et Jésus me prend par la main.
Alors, le comblant de caresses,
Je lui dis qu'il est tout pour moi...
Et je redouble de tendresses,
Lorsqu'il se dérobe à ma foi.

Ma paix, si je verse des larmes,
C'est de les cacher à mes sœurs.
Oh ! que la souffrance a de charmes,
Quand on sait la voiler de fleurs !
Je veux bien souffrir sans le dire,
Pour que Jésus soit consolé ;
Ma joie est de le voir sourire
Lorsque mon cœur est exilé.

Ma paix, c'est de lutter sans cesse
Afin d'enfanter des élus ;
C'est de redire avec tendresse,
Bien souvent, à mon doux Jésus :
Pour toi, mon divin petit Frère,
Je suis heureuse de souffrir !
Ma joie unique sur la terre,
C'est de pouvoir te réjouir.

Longtemps encor je veux bien vivre,
Seigneur, si c'est là ton désir.
Dans le ciel je voudrais te suivre,
Si cela te faisait plaisir.
L'amour, ce feu de la patrie,
Ne cesse de me consumer ;
Que me fait la mort ou la vie ?
Mon seul bonheur, c'est de t'aimer ...

21 janvier 1897.

Mes Armes.

A une novice pour sa Profession.

Air : *Partez, hérauts..*

« L'épouse du Roi est terrible comme une armée rangée en bataille ; elle est semblable à un chœur de musique dans un camp d'armée. » *Cant.*, VI, 3 ; VII, 1.

« Revêtez-vous des armes de Dieu, afin que vous puissiez résister aux embûches de l'ennemi. » Ephes., VI, 11.

Du Tout-Puissant j'ai revêtu *les armes,*
Sa main divine a daigné me parer ;
Rien désormais ne me cause d'alarmes,
De son amour qui peut me séparer ?
A ses côtés, m'élançant dans l'arène,
Je ne craindrai ni le fer ni le feu ;
Mes ennemis sauront que je suis reine,
Que je suis l'épouse d'un Dieu.

O mon Jésus ! je garderai l'armure
Que je revêts sous tes yeux adorés ;
Jusqu'au soir de l'exil, ma plus belle parure
Sera mes vœux sacrés.

O *Pauvreté,* mon premier sacrifice,
Jusqu'à la mort tu me suivras partout ;
Car, je le sais, pour courir dans la lice,
L'athlète doit se détacher de tout.
Goûtez, mondains, le remords et la peine,
Ces fruits amers de votre vanité ;
Joyeusement, moi je cueille en l'arène
Les palmes de la Pauvreté.

Jésus a dit : « *C'est par la violence*
Que l'on ravit le royaume des cieux. »
Eh bien ! la Pauvreté me servira de *lance,*
De *casque glorieux.*

La Chasteté me rend la sœur des Anges,
De ces esprits purs et victorieux.
J'espère un jour voler en leurs phalanges ;
Mais, dans l'exil, je dois lutter comme eux.
Je dois lutter, sans repos et sans trêve,
Pour mon Epoux, le Seigneur des seigneurs.
La Chasteté, c'est le céleste *glaive*
Qui peut lui conquérir des cœurs.

La Chasteté, c'est mon arme invincible ;
Mes ennemis, par elle, sont vaincus ;
Par elle je deviens, ô bonheur indicible !
L'épouse de Jésus.

L'Ange orgueilleux, au sein de la lumière,
S'est écrié : « Je n'obéirai pas !... »
Moi, je m'écrie en la nuit de la terre :
Je veux toujours obéir ici-bas.
Je sens en moi naître une sainte audace,
De tout l'enfer je brave la fureur.
L'Obéissance est ma forte *cuirasse*
Et le *bouclier* de mon cœur.

O Dieu vainqueur ! je ne veux d'autres gloires
Que de soumettre en tout ma volonté ;
Puisque l'*obéissant redira ses victoires*
Toute l'éternité !

Si du guerrier j'ai les armes puissantes,
Si je l'imite et lutte vaillamment,
Comme *la vierge aux grâces ravissantes,*
Je veux aussi chanter en combattant.
Tu fais vibrer de *ta lyre* les cordes,
Et cette lyre, ô Jésus, *c'est mon cœur !*
Alors je puis de tes miséricordes
Chanter la force et la douceur.

En souriant je brave la mitraille,
Et dans tes bras, ô mon Epoux divin,
En chantant je mourrai sur le champ de bataille,
Les armes à la main !

25 mars 1897.

Un lis au milieu des épines.

Composé pour une novice.

Air : *L'envers du ciel.*

O Seigneur tout-puissant ! dès ma plus tendre enfance,
Je puis bien m'appeler l'œuvre de ton amour ;
Je voudrais, ô mon Dieu, dans ma reconnaissance,
Ah ! je voudrais pouvoir te payer de retour.
Jésus, mon Bien-Aimé, quel est ce privilège ?
Pauvre petit néant, qu'avais-je fait pour toi ?
Et je me vois ici, suivant le blanc cortège
Des vierges de ta cour, aimable et divin Roi !

Hélas ! je ne suis rien que la faiblesse même ;
Tu le sais bien, mon Dieu, je n'ai pas de vertus !
Mais tu le sais aussi, pour moi, le bien suprême
Qui me charma toujours... c'est toi, mon doux Jésus
Lorsqu'en mon jeune cœur s'alluma cette flamme
Qui se nomme l'amour... tu vins la réclamer.
Et toi seul, ô Jésus, pus contenter mon âme,
Car jusqu'à l'infini j'avais besoin d'aimer !

Comme un petit agneau loin de la bergerie,
Gaîment je folâtrais, ignorant le danger ;
Mais, ô Reine des cieux, ma Bergère chérie,
Ton invisible main savait me protéger !
Ainsi, tout en jouant au bord des précipices,
Déjà tu me montrais le sommet du Carmel ;
Je comprenais alors les austères délices
Qu'il me faudrait aimer pour m'envoler au ciel.

Seigneur, si tu chéris la pureté de l'Ange,
De ce brillant esprit qui nage dans l'azur,
N'aimes tu pas aussi, s'élevant de la fange,
Le lis que ton amour a su conserver pur ?
S'il est heureux, mon Dieu, l'Ange à l'aile vermeille
Qui paraît devant toi tout blanc de pureté,
Ma robe, dès ce monde, à la sienne est pareille,
Puisque j'ai le trésor de la virginité !

1897.

La rose effeuillée.

Air : *Le fil de la Vierge* ou *La Rose mousse.*

Jésus, quand je te vois soutenu par ta Mère,
Quitter ses bras,
Essayer en tremblant sur notre triste terre
Tes premiers pas ;
Devant toi je voudrais effeuiller une rose
En sa fraîcheur,
Pour que ton petit pied bien doucement repose
Sur une fleur.

Cette rose effeuillée est la fidèle image,
Divin Enfant !
Du cœur qui veut pour toi s'immoler sans partage
A chaque instant.
Seigneur, sur tes autels plus d'une fraîche rose
Aime à briller ;
Elle se donne à toi, mais je rêve autre chose :
C'est m'effeuiller...

La rose en son éclat peut embellir ta fête,
Aimable Enfant !
Mais la rose effeuillée, on l'oublie, on la jette
Au gré du vent...
La rose, en s'effeuillant, sans recherche se donne
Pour n'être plus.
Comme elle, avec bonheur, à toi je m'abandonne,
Petit Jésus !

L'on marche sans regret sur des feuilles de rose,
Et ces débris
Sont un simple ornement que sans art on dispose,
Je l'ai compris...
Jesus, pour ton amour j'ai prodigué ma vie,
Mon avenir ;
Aux regards des mortels, rose à jamais flétrie,
Je dois mourir !

Pour toi je dois mourir, Jésus, beauté suprême,
Oh ! quel bonheur !
Je veux en m'effeuillant te prouver que je t'aime
De tout mon cœur.
Sous tes pas enfantins je veux avec mystère
Vivre ici-bas ;
Et je voudrais encore adoucir au Calvaire
Tes derniers pas...

Mai 1897.



L'abandon.

« L'abandon est le fruit délicieux de l'amour. »
Saint Augustin.

Il est sur cette terre
Un arbre merveilleux ;
Sa racine, ô mystère !
Se trouve dans les cieux.
Jamais, sous son ombrage,
Rien ne saurait blesser ;
Là, sans craindre l'orage,
On peut se reposer.
De cet arbre ineffable,
L'amour, voilà le nom ;
Et son fruit délectable
S'appelle l'*abandon !*

Ce fruit, dès cette vie,
Me donne le bonheur ;
Mon âme est réjouie
Par sa divine odeur.
Ce fruit, quand je le touche,
Me paraît un trésor ;
Le portant à ma bouche,
Il m'est plus doux encor.
Il me donne en ce monde
Un océan de paix ;
En cette paix profonde
Je repose à jamais.

Seul, l'*abandon* me livre
En tes bras, ô Jésus !
C'est lui qui me fait vivre
Du pain de tes élus ;
A toi je m'abandonne,
O mon divin Epoux !
Et je n'ambitionne
Que ton regard si doux.
Toujours je veux sourire,
M'endormant sur ton Cœur...

Et là, je veux redire
Que je t'aime, Seigneur !

Comme la pâquerette
Au calice vermeil,
Moi, petite fleurette,
Je m'entr'ouvre au soleil.
Mon doux soleil de vie,
O mon aimable Roi !
C'est ta divine Hostie,
Petite comme moi...
De sa céleste flamme
Le lumineux rayon
Fait naître dans mon âme
Le parfait *abandon*.

Toutes les créatures
Peuvent me délaisser ;
Je saurai sans murmures
Près de toi m'en passer.
Et si tu me délaisses,
O mon divin Trésor !
N'ayant plus tes caresses,
Je veux sourire encor.
En paix je veux attendre,
Doux Jésus, ton retour,
Et sans jamais suspendre
Mes cantiques d'amour !

Non, rien ne m'inquiète,
Rien ne peut me troubler.
Plus haut que l'alouette
Mon âme sait voler !
Au-dessus des nuages,
Le ciel est toujours bleu ;
On touche les rivages
Où règne le bon Dieu !
J'attends en paix la gloire
Du céleste séjour,
Car je trouve au ciboire
Le doux fruit de l'amour !

Mai 1897.



Reproduction d'un tableau peint par « Céline », en 1894,
à la demande de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus.

A ce Festin d'Amour que te donne ta Mère
Oh! daigne m'inviter, Jésus, mon petit Frère!

DEUXIÈME PARTIE

Première poésie de la Bienheureuse.

La Rosée divine ou le Lait virginal de Marie.

Air : *Noël d'Adam.*

Mon doux Jésus, sur le sein de ta Mère
Tu m'apparais tout rayonnant d'amour ;
Daigne à mon cœur révéler le mystère
Qui t'exila du céleste séjour.
Ah ! laisse-moi me cacher sous le voile
Qui te dérobe à tout regard mortel.
Près de toi seule, ô matinale étoile,
Mon âme trouve un avant-goût du ciel !

Quand, au réveil d'une nouvelle aurore,
Du soleil d'or on voit les premiers feux,
La tendre fleur qui commence d'éclore
Attend d'en haut un baume précieux :
C'est du matin la perle étincelante,
Mystérieuse et pleine de fraîcheur,
Qui, produisant une sève abondante,
Tout doucement fait entr'ouvrir la fleur.

C'est toi, Jésus, la Fleur à peine éclose.
Je te contemple à ton premier éveil ;
C'est toi, Jésus, la ravissante rose,
Le frais bouton, gracieux et vermeil.

Les bras si purs de ta Mère chérie
Forment pour toi : berceau, trône royal.
Ton doux soleil, c'est le sein de Marie,
Et ta rosée est le lait virginal !

Mon Bien-Aimé, mon divin petit Frère,
En ton regard je vois tout l'avenir :
Bientôt pour moi tu quitteras ta Mère
Déjà l'amour te presse de souffrir !
Mais sur la croix, ô Fleur épanouie !
Je reconnais ton parfum matinal ;
Je reconnais *les perles* de Marie :
Ton sang divin c'est le lait virginal !

Cette rosée, elle est au sanctuaire,
L'Ange voudrait s'en abreuver aussi ;
Offrant à Dieu sa sublime prière,
Comme saint Jean il redit : « *Le Voici !* »
Oui, le voici ce Verbe fait Hostie,
Prêtre éternel, Agneau sacerdotal !
Le Fils de Dieu, c'est le Fils de Marie...
Le Pain de l'Ange est le lait virginal !

Le Séraphin se nourrit de la gloire,
Du pur amour et du bonheur parfait ;
Moi, faible enfant, je ne vois au ciboire
Que la couleur, la figure du lait.
Mais c'est le lait qui convient à l'enfance,
Du Cœur divin, l'amour est sans égal...
O tendre amour, insondable puissance !
Ma blanche Hostie est le lait virginal !

2 février 1893.

La Reine du ciel à sa petite Marie.

A une postulante nommée Marie.

Air : *Petit oiseau, dis, où vas-tu ?*

Je cherche un enfant qui ressemble
A Jésus, mon unique Agneau,
Afin de les cacher ensemble,
Tous deux en un même berceau.

L'Ange de la sainte patrie
De ce bonheur serait jaloux ;
Mais je le donne à toi, Marie,
L'Enfant-Dieu sera ton Epoux !

C'est toi-même que j'ai choisie
Pour être de Jésus la sœur.
Veux-tu lui tenir compagnie ?
Tu reposeras sur mon cœur !

Je te bercerai sous le voile
Où se cache le Roi des cieux,
Mon Fils sera la seule étoile
Désormais brillante à tes yeux.

Mais pour que, toujours, je t'abrite
Sous mon voile, près de Jésus,
Il te faudra rester petite
Avec d'enfantines vertus.

Je veux que sur ton front rayonne
La ravissante pureté ;
Mais la vertu que je te donne
Surtout, c'est *la simplicité.*

Le Dieu, l'Unique en trois Personnes,
Qu'adorent les anges tremblants...
L'Eternel veut que tu lui donnes
Le simple nom de *Fleur des champs !*

Comme une blanche pâquerette
Qui toujours regarde le ciel,
Sois aussi la simple fleurette
Du petit Enfant de Noël.

Le monde méconnaît les charmes
Du Roi qui s'exile des cieux ;
Bien souvent tu verras des larmes
Briller en ses doux petits yeux.

Il faudra qu'oubliant tes peines
Pour réjouir l'aimable Enfant,
Tu bénisses tes nobles chaînes,
Et que tu chantes doucement...

Le Dieu dont la toute-puissance
Arrête le flot qui mugit,
Empruntant les traits de l'enfance,
Est devenu faible et petit.

Le Verbe, Parole du Père,
Qui, pour toi, s'exile ici-bas,
Mon doux Agneau, ton petit Frère,
Enfant, ne te parlera pas !

Le silence est le premier gage
De son inexprimable amour.
Comprenant ce muet langage,
Tu l'imiteras chaque jour.

Et si parfois Jésus sommeille,
Tu reposeras près de lui ;
Son Cœur divin, qui toujours veille,
Te servira de doux appui !

Ne t'inquiète pas, Marie,
De l'ouvrage de chaque jour ;
Ton seul travail en cette vie
Doit être uniquement l'*amour* !

Et si quelqu'un vient à redire
Que tes œuvres ne se voient pas :
J'aime beaucoup, pourras-tu dire :
Voilà mon travail ici-bas.

Jésus tressera ta couronne,
Si tu ne veux que son amour ;
Si ton cœur à lui s'abandonne,
Il te fera régner un jour.

Après la nuit de cette vie,
Tu verras son très doux regard ;
Et là-haut ton âme ravie
Volera sans aucun retard...

Noël 1894.



Dernière poésie de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Pourquoi je t'aime, ô Marie !

Air : *La plainte du Mousse.*

Oh ! je voudrais chanter, Mère, pourquoi je t'aime !
Pourquoi ton nom si doux fait tressaillir mon cœur !
Et pourquoi de penser à ta grandeur suprême
Ne saurait à mon âme inspirer de frayeur.
Si je te contemplais dans ta sublime gloire,
Et surpassant l'éclat de tous les bienheureux ;
Que je suis ton enfant, je ne pourrais le croire.....
Marie, ah ! devant toi je baisserais les yeux.

Il faut, pour qu'un enfant puisse chérir sa mère,
Qu'elle pleure avec lui, partage ses douleurs.
O Reine de mon cœur, sur la rive étrangère,
Pour m'attirer à toi, que tu versas de pleurs !
En méditant ta vie écrite en l'Evangile,
J'ose te regarder et m'approcher de toi ;
Me croire ton enfant ne m'est pas difficile,
Car je te vois mortelle et souffrant comme moi.

Lorsqu'un Ange des cieux t'offre d'être la Mère
Du Dieu qui doit régner toute l'éternité,
Je te vois préférer, quel étonnant mystère !
L'ineffable trésor de la virginité.
Je comprends que ton âme, ô Vierge immaculée,
Soit plus chère au Seigneur que le divin séjour.
Je comprends que ton âme, humble et douce vallée,
Contienne mon Jésus, l'Océan de l'amour !

Je t'aime, te disant la petite servante
Du Dieu que tu ravis par ton humilité.
Cette grande vertu te rend toute-puissante,
Elle attire en ton cœur la Sainte Trinité !

Alors l'Esprit d'amour te couvrant de son ombre,
Le Fils égal au Père en toi s'est incarné...
De ses frères pécheurs bien grand sera le nombre,
Puisqu'on doit l'appeler : *Jésus, ton premier-né !*

Marie, ah ! tu le sais, malgré ma petitesse,
Comme toi je possède en moi le Tout-Puissant.
Mais je ne tremble pas en voyant ma faiblesse :
Le trésor de la Mère appartient à l'enfant...
Et je suis ton enfant, ô ma Mère chérie !
Tes vertus, ton amour ne sont-ils pas à moi ?
Aussi, lorsqu'en mon cœur descend la blanche Hostie,
Jésus, ton doux Agneau, croit reposer en toi !

Tu me le fais sentir, ce n'est pas impossible
De marcher sur tes pas, ô Reine des élus !
L'étroit chemin du ciel, tu l'as rendu visible
En pratiquant toujours les plus humbles vertus.
Marie, auprès de toi j'aime à rester petite ;
Des grandeurs d'ici-bas je vois la vanité.
Chez sainte Elisabeth recevant ta visite,
J'apprends à pratiquer l'ardente charité.

Là, j'écoute à genoux, douce Reine des Anges,
Le cantique sacré qui jaillit de ton cœur ;
Tu m'apprends à chanter les divines louanges,
A me glorifier en Jésus, mon Sauveur.
Tes paroles d'amour sont de mystiques roses
Qui doivent embaumer les siècles à venir :
En toi, le Tout-Puissant a fait de grandes choses :
Je veux les méditer, afin de l'en bénir.

Quand le bon saint Joseph ignore le miracle
Que tu voudrais cacher dans ton humilité,
Tu le laisses pleurer *tout près du tabernacle*
Qui voile du Sauveur la divine beauté.
Oh ! que je l'aime encor ton éloquent silence !
Pour moi, c'est un concert doux et mélodieux
Qui me dit la grandeur et la toute-puissance
D'une âme qui n'attend son secours que des cieux...

Plus tard, à Bethléem, ô Joseph, ô Marie,
Je vous vois repoussés de tous les habitants ;
Nul ne veut recevoir en son hôtellerie
De pauvres étrangers... la place est pour les grands !
La place est pour les grands, et c'est dans une étable
Que la Reine des cieux doit enfanter un Dieu.
O Mère du Sauveur, que je te trouve aimable !
Que je te trouve grande en un si pauvre lieu !

Quand je vois l'Eternel enveloppé de langes,
Quand, du Verbe divin, j'entends le faible cri...
Marie, à cet instant, envierais-je les Anges ?
Leur Seigneur adorable est mon Frère chéri !
Oh ! que je te bénis, toi qui sur nos rivages
As fait épanouir cette divine Fleur !
Que je t'aime, écoutant les bergers et les mages,
Et gardant avec soin toute chose en ton cœur !

Je t'aime, te mêlant avec les autres femmes
Qui, vers le Temple saint, ont dirigé leurs pas ;
Je t'aime, présentant le Sauveur de nos âmes
Au bienheureux vieillard qui le presse en ses bras ;
D'abord en souriant j'écoute son cantique ;
Mais bientôt ses accents me font verser des pleurs...
Plongeant dans l'avenir un regard prophétique,
Siméon te présente *un glaive de douleurs !*

O Reine des martyrs, jusqu'au soir de ta vie
Ce glaive douloureux transpercera ton cœur.
Déjà tu dois quitter le sol de ta patrie,
Pour éviter d'un roi la jalouse fureur.
Jésus sommeille en paix sous les plis de ton voile,
Joseph vient te prier de partir à l'instant ;
Et ton obéissance aussitôt se dévoile :
Tu pars sans nul retard et sans raisonnement.

Sur la terre d'Egypte, il me semble, ô Marie,
Que dans la pauvreté ton cœur reste joyeux;
Car Jésus n'est-il pas la plus belle patrie ?
Que t'importe l'exil ?... Tu possèdes les cieux !

Mais à Jérusalem une amère tristesse,
Comme un vaste océan, vient inonder ton cœur...
Jésus, pendant trois jours, se cache à ta tendresse.
Alors c'est bien l'exil dans toute sa rigueur !

Enfin tu l'aperçois, et l'amour te transporte...
Tu dis au bel Enfant qui charme les Docteurs :
« *O mon Fils, pourquoi donc agis-tu de la sorte ?*
« *Voilà ton père et moi qui te cherchions en pleurs !...* »
Et l'Enfant-Dieu répond — oh ! quel profond mystère ! —
A la Mère qu'il aime et qui lui tend les bras :
« *Pourquoi me cherchiez-vous ?... Aux œuvres de mon Père*
« *Je dois penser déjà !... Ne ne le savez-vous pas ?* »

L'Evangile m'apprend que, croissant en sagesse,
A Marie, à Joseph, Jésus reste soumis ;
Et mon cœur me révèle avec quelle tendresse
Il obéit toujours à ses parents chéris.
Maintenant je comprends le mystère du Temple,
La réponse, le ton de mon aimable Roi :
Mère, ce doux Enfant veut que tu sois l'exemple
De l'âme qui le cherche en la nuit de la foi...

Puisque le Roi des Cieux a voulu que sa Mère
Fût soumise à la nuit, à l'angoisse du cœur,
Alors, c'est donc un bien de souffrir sur la terre ?
Oui !... souffrir en aimant, c'est le plus pur bonheur !
Tout ce qu'il m'a donné, Jésus peut le reprendre,
Dis-lui de ne jamais se gêner avec moi ;
Il peut bien se cacher, je consens à l'attendre
Jusqu'au jour sans couchant où s'éteindra ma foi.

Je sais qu'à Nazareth, Vierge pleine de grâces,
Tu vis très pauvrement, ne voulant rien de plus ;
Point de ravissements, de miracles, d'extases
N'embellissent ta vie, ô Reine des élus !
Le nombre des petits est bien grand sur la terre,
Ils peuvent, sans trembler, vers toi lever les yeux :
Par la commune voie, incomparable Mère,
Il te plaît de marcher pour les guider aux cieux !

Pendant ce triste exil, ô ma Mère chérie,
Je veux vivre avec toi, te suivre chaque jour ;
Vierge, en te contemplant je me plonge ravie,
Découvrant dans ton cœur des abîmes d'amour !
Ton regard maternel bannit toutes mes craintes :
Il m'apprend à pleurer, il m'apprend à jouir.
Au lieu de mépriser les jours de fêtes saintes,
Tu veux les partager, tu daignes les bénir.

Des époux de Cana voyant l'inquiétude
Qu'ils ne peuvent cacher, car ils manquent de vin,
Au Sauveur tu le dis, dans ta sollicitude,
Espérant le secours de son pouvoir divin.
Jésus semble d'abord repousser ta prière :
« *Qu'importe,* répond-il, *femme, à vous comme à moi ?* »
Mais, au fond de son cœur il te nomme *sa Mère,*
Et son premier miracle il l'opère pour toi !

Un jour que les pécheurs écoutent la doctrine
De Celui qui voudrait au ciel les recevoir :
Je te trouve avec eux, Mère, sur la colline ;
Quelqu'un dit à Jésus que tu voudrais le voir.
Alors ton divin Fils, devant la foule entière,
De son amour pour nous montre l'immensité ;
Il dit : « *Quel est mon frère, et ma sœur,et ma mère,*
« *Si ce n'est celui-là qui fait ma volonté ?* »

O Vierge immaculée, ô Mère la plus tendre !
En écoutant Jésus tu ne t'attristes pas,
Mais tu te réjouis qu'il nous fasse comprendre
Que notre âme devient *sa famille* ici-bas.
Oui, tu te réjouis qu'il nous donne sa vie,
Les trésors infinis de sa Divinité !
Comment ne pas t'aimer, te bénir, ô Marie !
Voyant, à notre égard, ta générosité ?...

Tu nous aimes vraiment comme Jésus nous aime,
Et tu consens pour nous à t'éloigner de lui.
Aimer, c'est tout donner, et se donner soi-même :
Tu voulus le prouver en restant notre appui.

Le Sauveur connaissait ton immense tendresse,
Il savait les secrets de ton cœur maternel...
Refuge des pécheurs, c'est à toi qu'il nous laisse
Quand il quitte la croix pour nous attendre au ciel !

Tu m'apparais, Marie, au sommet du Calvaire,
Debout, près de la Croix, comme un prêtre à l'autel ;
Offrant, pour apaiser la justice du Père,
Ton bien-aimé Jésus, le doux Emmanuel.
Un prophète l'a dit, ô Mère désolée :
« *Il n'est pas de douleur semblable à ta douleur !* »
O Reine des martyrs, en restant exilée,
Tu prodigues pour nous tout le sang de ton cœur !

La maison de saint Jean devient ton seul asile ;
Le fils de Zébédée a remplacé Jésus !
C'est le dernier détail que donne l'Evangile :
De la Vierge Marie il ne me parle plus...
Mais son profond silence, ô ma Mère chérie,
Ne révèle-t-il pas que le Verbe éternel
Veut lui-même chanter les secrets de ta vie
Pour charmer tes enfants, tous les élus du ciel ?

Bientôt je l'entendrai cette douce harmonie ;
Bientôt, dans le beau ciel, je vais aller te voir !
Toi qui vins me sourire au matin de ma vie,
Viens me sourire encor... Mère, voici le soir !
Je ne crains plus l'éclat de ta gloire suprême ;
Avec toi j'ai souffert... et je veux maintenant
Chanter sur tes genoux, Vierge, pourquoi je t'aime.....
Et redire à jamais que je suis ton enfant !

Mai 1897.

A saint Joseph.

Air : *Par les chants les plus magnifiques.*

Joseph, votre admirable vie
Se passa dans l'humilité ;
Mais de Jésus et de Marie
Vous contempliez la beauté !
Le Fils de Dieu dans son enfance,
Plus d'une fois, avec bonheur,
Soumis à votre obéissance
S'est reposé sur votre cœur !

Comme vous dans la solitude
Nous servons Marie et Jésus ;
Leur plaire est notre seule étude,
Nous ne désirons rien de plus.
Sainte Thérèse, Notre Mère,
En vous se confiait toujours ;
Elle assure que sa prière
Vous l'exauciez d'un prompt secours.

Quand l'épreuve sera finie,
Nous en avons le doux espoir,
Près de la divine Marie,
O Père, nous irons vous voir !
Alors nous lirons votre histoire
Inconnue au monde mortel ;
Nous découvrirons votre gloire
Et la chanterons dans le ciel.

A mon Ange gardien.

Air : *Par les chants les plus magnifiques.*

Glorieux gardien de mon âme,
Toi qui brilles dans le beau ciel
Comme une douce et pure flamme,
Près du trône de l'Eternel ;
Tu viens pour moi sur cette terre,
Et m'éclairant de ta splendeur,
Bel Ange, tu deviens mon frère,
Mon ami, mon consolateur !

Connaissant ma grande faiblesse,
Tu me diriges par la main ;
Et je te vois, avec tendresse,
Oter la pierre du chemin.
Toujours ta douce voix m'invite
A ne regarder que les cieux ;
Plus tu me vois humble et petite,
Et plus ton front est radieux.

O toi qui traverses l'espace
Plus promptement que les éclairs,
Vole bien souvent à ma place
Auprès de ceux qui me sont chers ;
De ton aile sèche leurs larmes,
Chante combien Jésus est bon !
Chante que souffrir a des charmes,
Et tout bas murmure mon nom.

Je veux, pendant ma courte vie,
Sauver mes frères les pécheurs ;
O bel Ange de la patrie,
Donne-moi tes saintes ardeurs.
Je n'ai rien que mes sacrifices,
Et mon austère pauvreté ;
Unis à tes pures délices,
Offre-les à la Trinité.

A toi, le royaume et la gloire,
Les richesses du Roi des rois.
A moi, le Pain du saint ciboire,
A moi, le trésor de la Croix.
Avec la Croix, avec l'Hostie,
Avec ton céleste secours,
J'attends en paix, de l'autre vie,
Le bonheur qui dure toujours !

Février 1897.



A mes petits Frères du ciel, les saints Innocents.

Air : *Le fil de la Vierge* ou *La Rose mousse.*

« Le Seigneur rassemblera les petits Agneaux et les prendra sur son sein. » Is., XL, 11.

« Heureux ceux que Dieu tient pour justes sans les œuvres ! car à l'égard de ceux qui font les œuvres, la récompense n'est point regardée comme une grâce, mais comme une chose due. C'est donc gratuitement que ceux qui ne font pas les œuvres sont justifiés par la grâce, en vertu de la Rédemption dont Jésus-Christ est l'Auteur. »

Rom., IV. 4, 5, 6.

Heureux petits enfants ! avec quelles tendresses
Le Roi des cieux
Vous bénit autrefois, et combla de caresses
Vos fronts joyeux !
De tous les Innocents vous étiez la figure,
Et j'entrevois
Les biens que, dans le ciel, vous donne sans mesure
Le Roi des rois.

Vous avez contemplé les immenses richesses
Du paradis,
Avant d'avoir connu nos amères tristesses,
Chers petits lis !
O boutons parfumés, moissonnés dès l'aurore
Par le Seigneur...
Le doux soleil d'amour qui sut vous faire éclore,
Ce fut son Cœur !

Quels ineffables soins, quelle tendresse exquise,
Et quel amour
Vous prodigue ici-bas notre Mère l'Eglise,
Enfants d'un jour !
Dans ses bras maternels vous fûtes en prémices
Offerts à Dieu.
Toute l'éternité vous ferez les délices
Du beau ciel bleu.

Enfants, vous composez le virginal cortège
Du doux Agneau ;
Et vous pouvez redire, étonnant privilège !
Un chant nouveau.
Vous êtes, sans combats, parvenus à la gloire
Des conquérants ;
Le Sauveur a pour vous remporté la victoire,
Vainqueurs charmants !

On ne voit point briller de pierres précieuses
Dans vos cheveux,
Seul, le reflet doré de vos boucles soyeuses
Ravit les cieux...
Les trésors des élus, leurs palmes, leurs couronnes,
Tout est à vous !
Dans la sainte patrie, enfants, vos riches trônes
Sont leurs genoux.

Ensemble vous jouez avec les petits anges
Près de l'autel ;
Et vos chants enfantins, gracieuses phalanges,
Charment le ciel !
Le bon Dieu vous apprend comment il fait les roses,
L'oiseau, les vents ;
Nul génie ici-bas ne sait autant de choses
Que vous, Enfants !

Du firmament d'azur, soulevant tous les voiles
Mystérieux,
En vos petites mains vous prenez les étoiles
Aux mille feux.
En courant vous laissez une trace argentée ;
Souvent le soir,
Quand je vois la blancheur de la route lactée,
Je crois vous voir.....

Dans les bras de Marie, après toutes vos fêtes,
Vous accourez ;
Sous son voile étoilé cachant vos blondes têtes,
Vous sommeillez...

Charmants petits lutins, votre enfantine audace
Plaît au Seigneur ;
Vous osez caresser son adorable Face,
Quelle faveur !

C'est vous que le Seigneur me donna pour modèle,
Saints Innocents !
Je veux être ici-bas votre image fidèle,
Petits enfants.
Ah ! daignez m'obtenir les vertus de l'enfance ;
Votre candeur,
Votre abandon parfait, votre aimable innocence
Charment mon cœur.

O Seigneur, tu connais de mon âme exilée
Les vœux ardents :
Je voudrais moissonner, beau Lis de la vallée,
Des lis brillants...
Ces boutons printaniers, je les cherche et les aime
Pour ton plaisir ;
Sur eux daigne verser l'eau sainte du baptême :
Viens les cueillir !

Oui, je veux augmenter la candide phalange
Des Innocents ;
Ma joie et mes douleurs, j'offre tout en échange
D'âmes d'enfants.
Parmi ces Innocents je réclame une place,
Roi des élus,
Comme eux je veux au ciel baiser ta douce Face,
O mon Jésus !

Février 1897.



La mélodie de sainte Cécile.

« Pendant le son des instruments, Cécile chantait en son cœur. »

OFF. DE L'EGLISE.

O Sainte du Seigneur, je contemple ravie
Le sillon lumineux qui demeure après toi :
Je crois entendre encor ta douce mélodie,
Oui, ton céleste chant arrive jusqu'à moi !
De mon âme exilée écoute la prière,
Laisse-moi reposer sur ton cœur virginal :
Ce lis immaculé qui brilla sur la terre
D'un éclat merveilleux et presque sans égal.

O très chaste colombe, en traversant la vie
Tu ne cherchas jamais d'autre époux que Jésus :
Ayant choisi ton âme, il se l'était unie,
La trouvant embaumée et riche de vertus.
Cependant un mortel, radieux de jeunesse,
Respira ton parfum, blanche et céleste fleur ;
Afin de te cueillir, de gagner ta tendresse,
Valérien voulut te donner tout son cœur.
Bientôt il prépara des noces magnifiques,
Son palais retentit de chants mélodieux ;
Mais ton cœur virginal redisait des cantiques
Dont l'écho tout divin s'élevait jusqu'aux cieux...
Que pouvais-tu chanter si loin de ta patrie,
Et voyant près de toi ce fragile mortel ?
Sans doute tu voulais abandonner la vie
Et t'unir pour jamais à Jésus dans le ciel ?
Mais non ! j'entends vibrer ta lyre séraphique,
Lyre de ton amour, dont l'accent fut si doux ;
Tu chantais au Seigneur ce sublime cantique :
« *Conserve mon cœur pur, Jésus, mon tendre Epoux !* »
Ineffable abandon ! divine mélodie !
Tu révèles l'amour par ton céleste chant :

L'amour qui ne craint pas, qui s'endort et s'oublie
Sur le Cœur de son Dieu, comme un petit enfant...

Dans la voûte d'azur parut la blanche étoile
Qui venait éclairer, de ses timides feux,
La lumineuse nuit qui nous montra sans voile
Le virginal amour des époux dans les cieux.
. . . . . .

Alors Valérien rêvait la jouissance,
Cécile, ton amour était tout son désir ;
Il trouva plus encor dans ta noble alliance :
Tu lui montras d'en haut l'éternel avenir !
« Jeune ami, lui dis-tu, près de moi toujours veille
« Un Ange du Seigneur qui garde mon cœur pur ;
« Il ne me quitte pas, même quand je sommeille,
« Et me couvre joyeux de ses ailes d'azur.
« La nuit, je vois briller son aimable visage
« D'un éclat bien plus doux que les feux du matin ;
« Sa face me paraît la transparente image,
« Le pur rayonnement du Visage divin. »
Valérien reprit : « Montre-moi ce bel Ange,
« Afin qu'à ton serment je puisse ajouter foi ;
« Autrement, crains déjà que mon amour ne change
« En terrible fureur, en haine contre toi. »

O colombe cachée aux fentes de la pierre,
Tu ne redoutais pas les filets du chasseur !
La Face de Jésus te montrait sa lumière,
L'Evangile sacré reposait sur ton cœur...
Tu lui dis aussitôt avec un doux sourire :
« Mon céleste Gardien exauce ton désir ;
« Bientôt tu le verras, il daignera te dire
« Que pour voler aux cieux, tu dois être martyr...
« Mais avant de le voir, il faut que le baptême
« Répande dans ton âme une sainte blancheur ;
« Il faut que le vrai Dieu l'habite par lui-même,
« Il faut que l'Esprit-Saint donne vie à ton cœur.

« Le Verbe, Fils du Père, et le Fils de Marie,
« Dans son immense amour s'immole sur l'autel ;
« Tu dois aller t'asseoir au Banquet de la vie,
« Afin de recevoir Jésus, le Pain du ciel.
« Alors le Séraphin t'appellera son frère,
« Et, voyant dans ton cœur le trône de son Dieu,
« Il te fera quitter les plages de la terre ;
« Tu verras le séjour de cet esprit de feu. »
— « Je sens brûler mon cœur d'une nouvelle flamme »,
S'écria, transformé, l'ardent patricien ;
« Je veux que le Seigneur habite dans mon âme,
« Cécile, mon amour sera digne du tien ! »

Revêtu de la robe, emblème d'innocence,
Valérien put voir le bel Ange des cieux ;
Il contempla ravi sa sublime puissance,
Il vit le doux éclat de son front radieux.
Le brillant Séraphin tenait de fraîches roses,
Il tenait de beaux lis éclatants de blancheur...
Dans les jardins du ciel, ces fleurs étaient écloses
Sous les rayons d'amour de l'Astre créateur.

— « Epoux chéris des cieux, les roses du martyre
« Couronneront vos fronts, dit l'Ange du Seigneur.
« Il n'est pas une voix, il n'est pas une lyre
« Capable de chanter cette grande faveur.
« Je m'abîme en mon Dieu, je contemple ses charmes,
« Mais je ne puis pour lui m'immoler et souffrir,
« Je ne puis lui donner ni mon sang, ni mes larmes ;
« Pour dire mon amour, je ne saurais mourir.
« La pureté, de l'Ange est le brillant partage,
« Son immense bonheur ne doit jamais finir ;
« Mais sur le Séraphin vous avez l'avantage :
« Vous pouvez être purs et vous pouvez souffrir !
. . . . . .
« De la virginité, vous voyez le symbole
« Dans ces lis embaumés, doux présent de l'Agneau ;
« Vous serez couronnés de la blanche auréole,
« Vous chanterez toujours le cantique nouveau...

« Votre chaste union enfantera des âmes
« Qui ne rechercheront d'autre époux que Jésus ;
« Vous les verrez briller comme de pures flammes,
« Près du trône divin, au séjour des élus. »

Cécile, prête-moi ta douce mélodie ;
Je voudrais convertir à Jésus tant de cœurs !
Je voudrais, comme toi, sacrifier ma vie,
Je voudrais lui donner tout mon sang et mes pleurs...
Obtiens-moi de goûter, sur la rive étrangère,
Le parfait abandon, ce doux fruit de l'amour ;
O Sainte de mon cœur ! bientôt, loin de la terre,
Obtiens-moi de voler près de toi, sans retour...

28 avril 1893.



Cantique de sainte Agnès.

Air : *Le Lac* (NIEDERMEYER).

Le Christ est mon amour, il est toute ma vie,
Il est le Fiancé qui seul ravit mes yeux ;
J'entends déjà vibrer de sa douce harmonie
Les sons mélodieux.

Mes cheveux sont ornés de pierres précieuses,
Déjà brille à mon doigt son anneau nuptial ;
Il a daigné couvrir d'étoiles lumineuses
Mon manteau virginal.

Il a paré ma main de perles sans pareilles,
Il a mis à mon cou des colliers de grand prix :
En ce jour bienheureux, brillent à mes oreilles
De célestes rubis.

Oui, je suis fiancée à Celui que les Anges
Serviront en tremblant toute l'éternité ;
La lune et le soleil racontent ses louanges,
Admirent sa beauté.

Son empire est le ciel, sa nature est divine,
Une Vierge ici-bas, pour Mère, il se choisit ;
Son Père est le vrai Dieu qui n'a pas d'origine,
Il est un pur esprit.

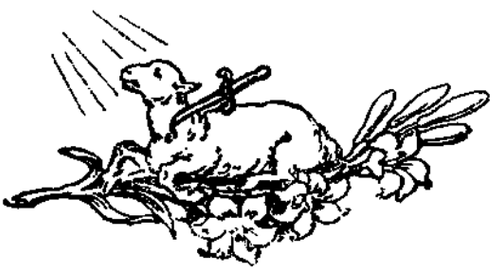
Lorsque j'aime le Christ et lorsque je le touche,
Mon cœur devient plus pur, je suis plus chaste encor ;
De la virginité, le baiser de sa bouche
M'a donné le trésor...

Il a déjà posé son signe sur ma face,
Afin que nul amant n'ose approcher de moi ;
Mon cœur est soutenu par la divine grâce
De mon aimable Roi.

De son sang précieux je suis tout empourprée,
Je crois goûter déjà les délices du ciel !
Et je puis recueillir sur sa bouche sacrée
Le lait avec le miel.

Aussi je ne crains rien, ni le fer, ni la flamme,
Non, rien ne peut troubler mon ineffable paix ;
Et le feu de l'amour qui consume mon âme
Ne s'éteindra jamais...

21 janvier 1896.



Au Bienheureux Théophane Vénard.

Air : *Les adieux du Martyr.*

Tous les élus célèbrent tes louanges,
O Théophane, angélique martyr !
Et je le sais, dans les saintes phalanges,
Le Séraphin aspire à te servir.
Ne pouvant pas, sur la rive étrangère,
Mêler ma voix à celle des élus,
Je veux du moins, sur cette pauvre terre,
Prendre ma lyre et chanter tes vertus.

Ton court exil fut comme un doux cantique
Dont les accents savaient toucher les cœurs,
Et, pour Jésus, ton âme poétique,
A chaque instant, faisait naître des fleurs...
En t'élevant vers la céleste sphère,
Ton chant d'adieu fut encore printanier ;
Tu murmurais : « *Moi, petit éphémère,*
« *Dans le beau ciel, je m'en vais le premier !* »

Heureux martyr, à l'heure du supplice,
Tu savourais le bonheur de souffrir !
Souffrir pour Dieu te semblait un délice ;
En souriant, tu sus vivre et mourir.
A ton bourreau tu t'empressas de dire,
Lorsqu'il t'offrit d'abréger ton tourment :
« *Plus durera mon douloureux martyre,*
« *Mieux ça vaudra, plus je serai content !* »

Lis virginal, au printemps de ta vie,
Le Roi du ciel entendit ton désir ;
Je vois en toi « *la fleur épanouie*
Que le Seigneur cueillit pour son plaisir ».
Et maintenant tu n'es plus exilée,
Les bienheureux admirent ta splendeur ;
Rose d'amour, la Vierge immaculée
De ton parfum respire la fraîcheur...

Soldat du Christ, ah ! prête-moi tes armes ;
Pour les pécheurs, je voudrais ici-bas
Lutter, souffrir, donner mon sang, mes larmes ;
Protège-moi, viens soutenir mon bras.
Je veux pour eux, ne cessant pas la guerre,
Prendre d'assaut le royaume de Dieu ;
Car le Seigneur apporta sur la terre,
Non pas la paix, mais le glaive et le feu.

Je la chéris, cette plage infidèle
Qui fut l'objet de ton ardent amour ;
Avec bonheur je volerais vers elle,
Si mon Jésus le demandait un jour...
Mais devant lui s'effacent les distances ;
Il n'est qu'un point tout ce vaste univers !
Mes actions, mes petites souffrances
Font aimer Dieu jusqu'au delà des mers.

Ah ! si j'étais une fleur printanière
Que le Seigneur voulût bientôt cueillir !
Descends du ciel à mon heure dernière,
Je t'en conjure, ô bienheureux Martyr !
De ton amour aux virginales flammes,
Viens m'embraser en ce séjour mortel,
Et je pourrai voler avec les âmes
Qui formeront ton cortège éternel.

2 février 1897.

TROISIÈME PARTIE

La Bergère de Domremy écoutant ses Voix.

Fragments.

Récréation Pieuse

Moi, Jeanne la bergère,
Je chéris mon troupeau ;
Ma houlette est légère
Et j'aime mon fuseau.

J'aime la solitude
De ce joli bosquet ;
J'ai la douce habitude
D'y venir en secret.

J'y tresse une couronne
De belles fleurs des champs ;
Je l'offre à la Madone
Avec mes plus doux chants.

J'admire la nature,
Les fleurs et les oiseaux ;
Du ruisseau qui murmure
Je contemple les eaux.

Les vallons, les campagnes
Réjouissent mes yeux ;
Le sommet des montagnes
Me rapproche des cieux.

J'entends des voix étranges
Qui viennent m'appeler...
Je crois bien que les anges
Doivent ainsi parler.

J'interroge l'espace,
Je contemple les cieux ;
Je ne vois nulle trace
D'êtres mystérieux.

Franchissant le nuage
Qui doit me les voiler,
Au céleste rivage
Que ne puis-je voler !
. . . . . .

Sainte Catherine et Sainte Marguerite.

Air : *L'Ange et l'âme.*

Aimable enfant, notre douce compagne,
Ta voix si pure a pénétré le ciel,
L'Ange gardien qui toujours t'accompagne
A présenté tes vœux à l'Eternel.

Nous descendons de son céleste empire,
Où nous régnons pour une éternité ;
C'est par nos voix que Dieu daigne te dire
Sa volonté.

Il faut partir pour sauver la patrie,
Garder sa foi, lui conserver l'honneur ;
Le Roi des cieux et la Vierge Marie
Sauront toujours rendre ton bras vainqueur.

(*Jeanne pleure.*)

Console-toi, Jeanne, sèche tes larmes,
Prête l'oreille et regarde les cieux :
Là, tu verras que souffrir a des charmes,
Tu jouiras de chants harmonieux.

Ces doux refrains fortifieront ton âme
Pour le combat qui doit bientôt venir ;
Jeanne, il te faut un amour tout de flamme,
Tu dois souffrir !

Pour l'âme pure, en la nuit de la terre,
L'unique gloire est de porter la croix ;
Un jour au ciel, ce sceptre tout austère
Sera plus beau que le sceptre des rois.

Saint Michel.

Air : *Partez, hérauts.*

Je suis Michel, le gardien de la France,
Grand Général au royaume des cieux ;
Jusqu'aux enfers j'exerce ma puissance,
Et le démon en est tout envieux.
Jadis aussi, très brillant de lumière,
Satan voulut régner dans le saint lieu ;
Mais je lançai comme un bruit de tonnerre
Ces mots : « *Qui peut égaler Dieu ?* »

Au même instant la divine vengeance,
Creusant l'abîme, y plongea Lucifer ;
Car pour l'ange orgueilleux il n'est point de clémence,
Il mérite l'enfer.

Oui, c'est l'orgueil qui, renversant cet ange,
De Lucifer a fait un réprouvé :
Plus tard aussi, l'homme chercha la fange,
Mais de secours il ne fut pas privé.
C'est l'Eternel, le Verbe égal au Père,
Qui, revêtant la pauvre humanité,
Régénéra son œuvre tout entière
Par sa profonde humilité.

Ce même Dieu daigne sauver la France ;
Mais ce n'est pas par un grand conquérant.
Il rejette l'orgueil et prend de préférence
Un faible bras d'enfant.

Jeanne, c'est toi que le ciel a choisie,
Il faut partir pour répondre à sa voix ;
Il faut quitter tes agneaux, ta prairie,
Ce frais vallon, la campagne et les bois.
Arme ton bras ! vole et sauve la France !
Va... ne crains rien, méprise le danger :
Va ! je saurai couronner ta vaillance,
Et tu chasseras l'étranger.

Prends cette épée et la porte à la guerre ;
Depuis longtemps Dieu la gardait pour toi :
Prends pour ton étendard une blanche bannière,
Et va trouver le roi...

Jeanne seule.

Air : *La plainte du Mousse.*

Pour vous seul, ô mon Dieu, je quitterai mon père,
Tous mes parents chéris et mon clocher si beau.
Pour vous je vais partir et combattre à la guerre,
Pour vous je vais laisser mon vallon, mon troupeau.
Au lieu de mes agneaux je conduirai l'armée...
Je vous donne ma joie et mes dix-huit printemps !
Pour vous plaire, Seigneur, je manierai l'épée,
Au lieu de me jouer avec les fleurs des champs.
Ma voix, qui se mêlait au souffle de la brise,
Doit bientôt retentir jusqu'au sein du combat ;
Au lieu du son rêveur d'une cloche indécise,
J'entendrai le grand bruit d'un peuple qui se bat !
Je désire la croix, j'aime le sacrifice :
Ah ! daignez m'appeler, je suis prête à souffrir.
Souffrir pour votre amour, ô Maître, c'est délice !
Jésus, mon Bien-Aimé, pour vous je veux mourir...

Saint Michel.

Air : *Les Rameaux* (de FAURE).

Il en est temps, Jeanne, tu dois partir.
C'est le Seigneur qui t'arme pour la guerre ;
Fille de Dieu, ne crains pas de mourir,
Bientôt viendra l'éternelle lumière !

Sainte Marguerite.

O douce enfant, tu régneras.

Sainte Catherine.

Tu suivras de l'Agneau la trace virginale...

Les deux Saintes ensemble.

Comme nous tu chanteras
Du Dieu Très-Haut, la puissance royale.

Saint Michel.

Jeanne, ton nom est écrit dans les cieux,
Avec les noms des sauveurs de la France ;
Tu brilleras d'un éclat merveilleux,
Comme une reine en sa magnificence.

Les saintes offrant à Jeanne la palme et la couronne

Avec bonheur nous contemplons
Ce reflet qui déjà sur ta tête rayonne,
Et du ciel nous t'apportons

Sainte Catherine.

La palme du martyre

Sainte Marguerite.

Et la couronne.

Saint Michel, *présentant l'épée.*

Il faut combattre avant d'être vainqueur ;
Non, pas encor la palme et la couronne !
Mérite-les dans les champs de l'honneur ;
Jeanne, entends-tu le canon qui résonne ?

Les Saintes *ensemble.*

Dans les combats nous te suivrons,
Nous te ferons toujours remporter la victoire,
Et bientôt nous poserons
Sur ton front pur l'auréole de gloire.

Jeanne *seule.*

Avec vous, saintes bien-aimées,
Je ne craindrai pas le danger ;
Je prierai le Dieu des armées,
Et je chasserai l'étranger.
J'aime la France, ma patrie ;
Je veux lui conserver la foi,
Je lui sacrifierai ma vie
Et je combattrai pour mon roi.
Non, je ne crains pas de mourir,

C'est l'éternité que j'espère.
Maintenant qu'il me faut partir,
O mon Dieu, consolez ma mère...
Saint Michel, daignez me bénir !

Saint Michel.

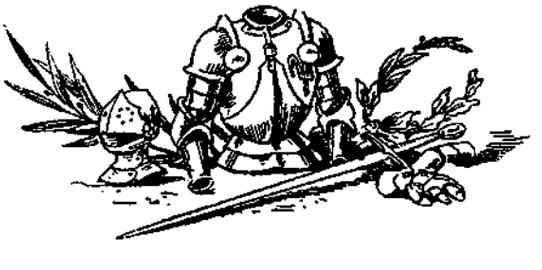
J'entends déjà tous les élus du ciel
Chanter joyeux en écoutant la lyre
Du Pape-Roi, du Pontife immortel
Appelant Jeanne *une sainte Martyre.*

J'entends l'univers proclamer
Les vertus de l'enfant qui fut humble et pieuse ;
Et je vois Dieu confirmer
Le beau nom de Jeanne *la Bienheureuse !*

En ces grands jours la France souffrira,
L'impiété souillera son enceinte ;
De Jeanne, alors, la gloire brillera ;
Toute âme pure invoquera la Sainte.

Des voix monteront vers les cieux,
S'harmonisant en chœur, vibrantes d'espérance :
Jeanne d'Arc, entends nos vœux ;
Une seconde fois, sauve la France !

1894.



Hymne de Jeanne d'Arc après ses victoires.

Air : *Les regrets de Mignon.*

A vous tout l'honneur et la gloire,
O mon Dieu, Seigneur tout-puissant !
Vous m'avez donné la victoire
A moi, faible et timide enfant.
Et vous, ô ma divine Mère,
Bel astre toujours radieux,
Vous avez été ma lumière,
Me protégeant du haut des cieux !
De votre éclatante blancheur,
O douce et lumineuse étoile,
Quand donc verrai-je la splendeur ?
Quand serai-je sous votre voile,
Me reposant sur votre cœur ?...

Mon âme en l'exil de la terre
Aspire au bonheur éternel ;
Rien ne saurait la satisfaire...
Il lui faut son Dieu dans le ciel !
Mais, avant de le voir sans ombre,
Je veux combattre pour Jésus,
Lui gagner des âmes sans nombre,
Je veux l'aimer de plus en plus.
L'exil passera comme un jour ;
Bientôt au céleste rivage
Je m'envolerai sans retour,
Bientôt, sans ombre, sans nuage,
Je verrai Jésus, mon amour !



Prière de Jeanne d'Arc dans sa prison.

Air : *La plainte du Mousse.*

Mes voix me l'ont prédit : me voici prisonnière ;
Je n'attends de secours que de vous, ô mon Dieu !
Pour votre seul amour j'ai quitté mon vieux père,
Ma campagne fleurie et mon ciel toujours bleu ;
J'ai quitté mon vallon, ma mère bien-aimée,
Et montrant aux guerriers l'étendard de la croix,
Seigneur, en votre nom j'ai commandé l'armée :
Les plus grands généraux ont entendu ma voix.

Une sombre prison, voilà ma récompense,
Le prix de mes travaux, de mon sang, de mes pleurs !...
Je ne reverrai plus les lieux de mon enfance,
Ma riante prairie avec ses mille fleurs...
Je ne reverrai plus la montagne lointaine
Dont le sommet neigeux se plonge dans l'azur,
Et je n'entendrai plus, de la cloche incertaine,
Le son doux et rêveur onduler dans l'air pur...

Dans mon cachot obscur, je cherche en vain l'étoile
Qui scintille le soir au firmament si beau !
La feuillée, au printemps, qui me servait de voile,
Lorsque je m'endormais en gardant mon troupeau.
Ici, quand je sommeille au milieu de mes larmes,
Je rêve les parfums, la fraîcheur du matin ;
Je rêve mon vallon, les bois remplis de charmes,
Mais le bruit de mes fers me réveille soudain...

. . . . . .

Seigneur, pour votre amour j'accepte le martyre,
Je ne redoute plus ni la mort, ni le feu.
C'est vers vous, ô Jésus, que mon âme soupire ;
Je n'ai plus qu'un désir, et c'est vous, ô mon Dieu !
Je veux prendre ma croix, doux Sauveur, et vous suivre,
Mourir pour votre amour, je ne veux rien de plus.
Je désire mourir pour commencer à vivre,
Je désire mourir pour m'unir à Jésus.

1894.

Les Voix de Jeanne pendant son martyre.

Air : *Au sein de l'heureuse patrie.*

Nous descendons de la rive éternelle
Pour te sourire et t'emporter aux cieux
Vois en nos mains la couronne immortelle
Qui brillera sur ton front glorieux.

Viens avec nous, vierge chérie,
Oh ! viens en notre beau ciel bleu ;
Quitte l'exil pour la patrie,
Viens jouir de la vie,
Fille de Dieu !

De ce bûcher la flamme est embrasée,
Mais plus ardent est l'amour de ton Dieu ;
Bientôt pour toi l'éternelle rosée
Va remplacer le supplice du feu.

Enfin voici la délivrance,
Regarde, ange libérateur...
Déjà la palme se balance,
Vers toi Jésus s'avance,
Fille au grand cœur !

Vierge martyre, un instant de souffrance
Va te conduire au repos éternel.
Ne pleure pas, ta mort sauve la France ;
A ses enfants tu dois ouvrir le ciel !

Jeanne, expirant.

J'entre dans l'éternelle vie,
Je vois les anges, les élus...
Je meurs pour sauver ma patrie !
Venez, Vierge Marie ;
« *Jésus... Jésus !...* »

Le jugement divin.

Air : *Mignon regrettant sa patrie.*

Je te réponds d'en haut, puisque ta voix m'appelle ;
Je brise le lien qui t'enchaîne en ces lieux.
Oh ! vole jusqu'à moi, colombe toute belle,
Viens... l'hiver est passé ; viens régner dans les cieux !
Jeanne, ton Ange te réclame,
Et moi, le Juge de ton âme,
En toi, toujours, je le proclame,
J'ai vu briller la flamme de l'amour.

Oh ! viens, tu seras couronnée,
Tes pleurs, je veux les essuyer.
De l'exil l'ombre est déclinée,
Je veux te donner mon baiser !

Avec tes compagnes,
Viens sur les montagnes ;
Et dans les campagnes,
Tu suivras l'Agneau.

O ma bien-aimée,
Je t'ai réclamée ;
Chante, transformée,
Le refrain nouveau.

De tous les saints Anges,
Les blanches phalanges
Chantent tes louanges
Près de l'Eternel.

Timide bergère,
Vaillante guerrière,
Ton nom sur la terre
Doit être immortel.
Timide bergère,
Vaillante guerrière,
Je te donne le ciel !...

Le cantique du triomphe.

Air : *Oui, je le crois, elle est immaculée.*

Les Saints.

Elle est à toi l'immortelle couronne ;
Martyre du Seigneur, cette palme est à toi.
Nous t'avons préparé cet admirable trône,
Tout près du Roi.

Ah ! reste dans les cieux, Jeanne, colombe pure
Echappée à jamais du filet des chasseurs.
Tu trouveras ici le ruisseau qui murmure,
L'espace avec des champs en fleurs.

Prends ton essor, ouvre tes blanches ailes,
Et tu pourras voler en chaque étoile d'or :
Tu pourras visiter les voûtes éternelles.
Prends ton essor !

Jeanne, plus d'ennemis, plus de prison obscure,
Le brillant Séraphin va te nommer sa sœur :
Epouse de Jésus, ton Bien-Aimé t'assure
L'éternel repos sur son Cœur !

Jeanne.

Il est à moi... quelle douceur extrême !
Tout le ciel est à moi !

Les Saints.

Tout le ciel est à toi !

Jeanne.

Les anges et les saints, Marie et Dieu lui-même,
Ils sont à moi !

Les Saints.

Des siècles ont passé sur la terre lointaine
Depuis l'instant heureux où tu volas au ciel.
Mille ans sont comme un jour en la céleste plaine ;
Mais ce jour doit être éternel !

Jeanne.

Jour éternel, sans ombre, sans nuage,
Nul ne me ravira ton éclat immortel.
Du monde elle a passé la fugitive image...
A moi le ciel !

Les Saints.

A toi le ciel !



Prière de la France à Jeanne d'Arc.

Air : *Rappelle-toi.*

Oh ! souviens-toi, Jeanne, de ta patrie,
De tes vallons tout émaillés de fleurs.
Rappelle-toi la riante prairie
Que tu quittas pour essuyer mes pleurs.
O Jeanne, souviens-toi que tu sauvas la France.
Comme un ange des cieux tu guéris ma souffrance,
Ecoute dans la nuit
La France qui gémit :
Rappelle-toi !

Rappelle-toi tes brillantes victoires,
Les jours bénis de Reims et d'Orléans ;
Rappelle-toi que tu couvris de gloire,
Au nom de Dieu, le royaume des Francs.
Maintenant, loin de toi, je souffre et je soupire.
Viens encor me sauver, Jeanne, douce martyre !
Daigne briser mes fers...
Des maux que j'ai soufferts,
Oh ! souviens-toi !

Je viens à toi, les bras chargés de chaînes,
Le front voilé, les yeux baignés de pleurs ;
Je ne suis plus grande parmi les reines,
Et mes enfants m'abreuvent de douleurs !
Dieu n'est plus rien pour eux ! Ils délaissent leur Mère !
O Jeanne, prends pitié de ma tristesse amère !
Reviens, « fille au grand cœur ».
Ange libérateur,
J'espère en toi !

1894.

Cantique pour obtenir la glorification de Jeanne d'Arc.

Composé par la Bienheureuse en 1894.

Air : *Pitié, mon Dieu.*

O Dieu vainqueur ! l'Eglise tout entière
Voudrait bientôt honorer sur l'autel
Une martyre, une vierge guerrière
Dont le doux nom retentit dans le ciel.

Par ta puissance,
O Roi du ciel !
Donne à Jeanne de France
L'auréole et l'autel.

Un conquérant pour la France coupable,
Non, ce n'est pas l'objet de son désir ;
De la sauver Jeanne seule est capable :
Tous les héros pèsent moins qu'un martyr !

Jeanne, Seigneur, est ton œuvre splendide.
Un cœur de feu, une âme de guerrier,
Tu les donnas à la vierge timide,
La couronnant de lis et de laurier.

Elle entendit, dans son humble prairie,
Des voix du ciel l'appeler aux combats ;
Partant alors pour sauver la patrie,
Son seul aspect ébranla les soldats.

Des fiers guerriers, Jeanne gagna les âmes :
L'éclat divin de cet ange des cieux,
Son pur regard, ses paroles de flammes,
Surent courber les fronts audacieux.

Par un prodige unique dans l'histoire,
On vit alors un monarque tremblant
Reconquérir sa couronne et sa gloire
Par le moyen d'un faible bras d'enfant.

Ce ne sont pas de Jeanne les victoires
Que nous voulons célébrer en ce jour ;
Nous appelons ses véritables gloires :
La pureté, le martyre et l'amour.

En combattant elle sauva la France,
Mais il fallait à ses grandes vertus
Le sceau divin d'une amère souffrance,
Cachet béni de son Epoux, Jésus.

Sur le bûcher, sacrifiant sa vie,
Jeanne entendit la voix des bienheureux,
Elle quitta l'exil pour la patrie.
L'ange sauveur remonta vers les cieux !...

Enfant, c'est toi notre douce espérance ;
Nous t'en prions, daigne entendre nos voix :
Descends vers nous ! Viens convertir la France,
Viens la sauver une seconde fois !

Par la puissance
Du Dieu vainqueur,
Sauve, sauve la France,
Ange libérateur !

Chassant l'Anglais hors du pays de France,
Fille de Dieu, que tes pas étaient beaux !
Mais souviens-toi qu'aux jours de ton enfance,
Tu ne gardais que de faibles agneaux.

Prends la défense
Des impuissants,
Conserve l'innocence
Dans le cœur des enfants.

Douce martyre, à toi nos monastères !
Tu le sais bien, les vierges sont tes sœurs :
Et, comme toi, l'objet de leurs prières
C'est de voir Dieu régner dans tous les cœurs.

Sauver les âmes
Est leur désir,
Ah ! donne-leur tes flammes
D'apôtre et de martyr !

Bien loin de nous s'enfuira toute crainte,
Quand nous verrons l'Eglise couronner
Le front si pur de Jeanne notre sainte ;
Et c'est alors que nous pourrons chanter :

Notre espérance
Repose en vous,
Sainte Jeanne de France,
Priez, priez pour nous !

8 mai 1894.



Histoire d'une Bergère devenue Reine.

A une jeune Sœur converse du nom de Mélanie Marie-Madeleine pour le jour de sa profession.

En ce beau jour, ô Madeleine,
Nous venons chanter près de vous
La merveilleuse et douce chaîne
Qui vous unit à votre Epoux.
Ecoutez la charmante histoire
D'une bergère qu'un grand Roi
Voulut un jour combler de gloire,
Et qui répondit à sa voix :

Refrain.

Chantons la bergère,
Pauvre sur la terre,
Que le Roi du ciel
Epouse en ce jour au Carmel.

Une petite bergerette,
En filant, gardait ses agneaux.
Elle admirait chaque fleurette,
Ecoutait le chant des oiseaux ;
Comprenant bien le doux langage
Des grands bois et du beau ciel bleu,
Tout pour elle était une image
Qui lui révélait le bon Dieu.

Elle aimait Jésus et Marie
Avec une bien grande ardeur.
Ils aimaient aussi *Mélanie,*
Et vinrent lui parler au cœur.
« Veux-tu, disait la douce Reine,
« Près de moi, sur le Mont Carmel,
« Veux-tu devenir Madeleine,
« Et ne plus gagner que le ciel ?

« Enfant, quitte cette campagne,
« Ne regrette pas ton troupeau ;
« Là-bas, sur ma sainte Montagne,
« Jésus sera ton seul Agneau. »
— « Oh ! viens, ton âme m'a charmée »,
Redisait Jésus à son tour ;
« Je te prends pour ma fiancée,
« Tu seras à moi sans retour. »

Avec bonheur l'humble bergère
Répondit à ce doux appel,
Et, suivant la Vierge, sa Mère,
Parvint au sommet du Carmel.
. . . . . .
C'est vous, petite Madeleine,
Que nous fêtons en ce grand jour.
La bergère est maintenant reine
Près du Roi Jésus, son Amour !

Vous le savez, ô sœur chérie,
Servir notre Dieu, c'est régner.
Le doux Sauveur, pendant sa vie,
Ne cessait de nous l'enseigner :
« *Si, dans la céleste patrie,*
« *Vous voulez être le premier,*
« *Il faudra, toute votre vie,*
« *Vous cacher, être le dernier.* »

Heureuse êtes-vous, Madeleine,
De votre place, en ce Carmel !
Serait-il pour vous quelque peine,
Etant si proche du beau ciel ?
Vous imitez Marthe et Marie :
Prier, servir le doux Sauveur,
Voilà le but de votre vie ;
Il vous donne le vrai bonheur.

Si parfois l'amère souffrance
Venait visiter votre cœur,
Faites-en votre jouissance ;
Souffrir pour Dieu, quelle douceur !

Alors les tendresses divines
Vous feront bien vite oublier
Que vous marchez sur les épines.
Et vous croirez plutôt voler...

Aujourd'hui l'Ange vous envie,
Il voudrait goûter le bonheur
Que vous possédez, ô Marie,
Etant l'épouse du Seigneur !
Bientôt, dans les saintes phalanges,
Parmi les Trônes, les Vertus,
Vous direz bien haut les louanges
De votre Epoux, le Roi Jésus.

Bientôt la bergère,
Pauvre sur la terre,
S'envolant au ciel,
Régnera près de l'Eternel !

20 novembre 1894.



Le divin petit Mendiant de Noël.

Récréation pieuse.

Un ange apparaît portant l'Enfant Jésus dans ses bras et chante ce qui suit :

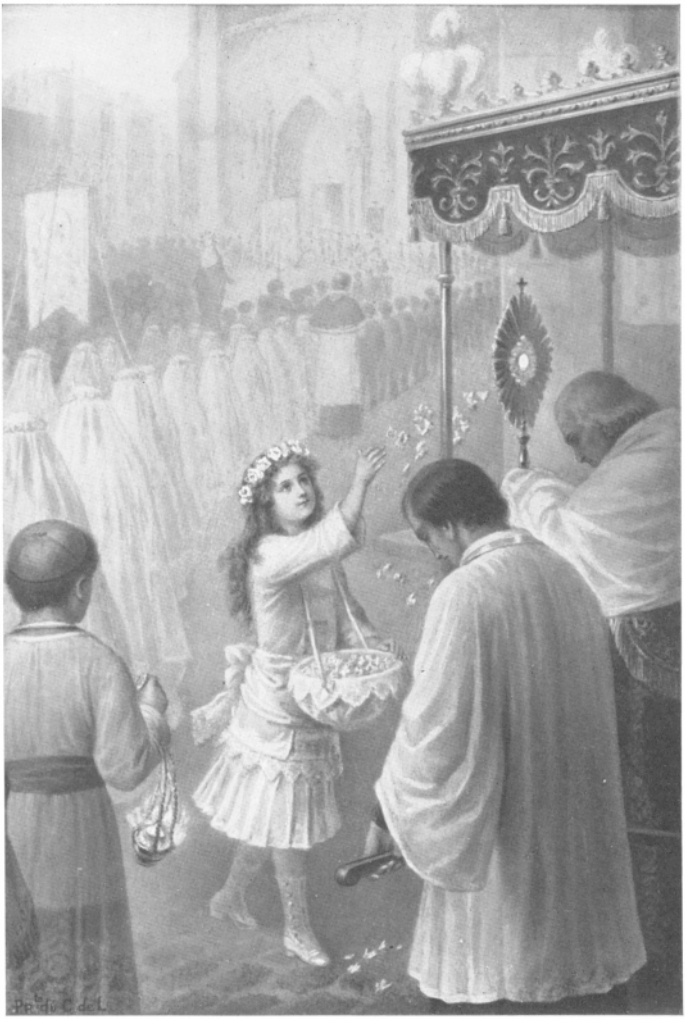
Air : SANCTA MARIA. — *J'ai vu les séraphins en songe.* (FAURE.)

Au nom de Celui que j'adore,
Mes sœurs, je viens tendre la main,
Et chanter pour l'Enfant divin,
Car il ne peut parler encore !
Pour Jésus, l'Exilé du ciel,
Je n'ai rencontré dans le monde
Qu'une indifférence profonde ;
C'est pourquoi je viens au Carmel.

Toujours, toujours, que vos caresses,
Votre louange et vos tendresses,
Soient pour l'Enfant !
Brûlez d'amour, âme ravie ;
Un Dieu pour vous s'est fait mortel.
O mystère touchant ! Celui qui vous mendie
C'est le Verbe éternel !

O mes sœurs, approchez sans crainte :
Venez, chacune à votre tour,
Offrir à Jésus votre amour ;
Vous saurez sa volonté sainte.
Je vous apprendrai le désir
De l'Enfant couché dans les langes,
A vous, pures comme des anges
Et qui, de plus, pouvez souffrir !

Toujours, toujours, que vos souffrances,
Et de même vos jouissances
Soient pour l'Enfant !



**La « Petite Thérèse » à l'âge de 8 ans,
jetant des fleurs au Saint Sacrement, le jour de la Fête-Dieu.**

Les pétales des fleurs caressant ton visage,
Te disent que mon cœur est à Toi sans retour...

Brûlez d'amour, âme ravie ;
Un Dieu pour vous s'est fait mortel.
O mystère touchant ! Celui qui vous mendie
C'est le Verbe éternel !

L'Ange ayant déposé l'Enfant Jésus dans la crèche, présente à la Mère Prieure, puis à toutes les carmélites, une corbeille remplie de billets ; chacune en prend un au hasard, et, sans l'ouvrir, le donne à l'Ange qui chante l'aumône demandée par le divin Enfant.

Les strophes suivantes se chantent sur l'air du *Noël* (d'Holmès).

Un trône d'or.

De Jésus, votre seul trésor,
Ecoutez le désir aimable :
Il vous demande un *trône d'or*,
N'en trouvant aucun dans l'étable.
L'étable est comme le pécheur
Où Jésus ne voit nulle chose
Qui puisse réjouir son Cœur,
Où jamais il ne se repose...
Sauvez, ma sœur,
L'âme du pécheur !
Vers ce *trône*, Jésus soupire.
Mais, plus encor,
Pour son *trône d'or*,
C'est votre cœur pur qu'il désire.

Du lait.

Celui qui nourrit les élus
De sa sainte et divine essence,
S'est fait pour vous l'Enfant Jésus ;
Il réclame votre assistance !
Au ciel son bonheur est parfait ;
Mais il est pauvre sur la terre...
Donnez, ma sœur, *un peu de lait*
A Jésus votre petit Frère !
Il vous sourit,
Tout bas vous redit :
C'est la simplicité que j'aime.

Noël ! Noël
Je descends du ciel ;
Mon doux *lait d'amour*, c'est toi-même.

Des petits oiseaux.

Ma sœur, vous brûlez de savoir
Ce que l'Enfant Jésus désire ;
Eh bien ! je vous dirai ce soir
Comment vous le ferez sourire :
Attrapez des *oiseaux charmants*
Faites-les voler dans l'étable.
Ils sont l'image des enfants
Que chérit le Verbe adorable.
A leurs doux chants,
Leurs gazouillements,
Son visage enfantin rayonne.
Priez pour eux ;
Un jour dans les cieux,
Ils formeront votre couronne.

Une étoile.

Parfois, lorsque le ciel est noir
Et couvert d'un nuage sombre,
Jésus est bien triste le soir,
Etant sans lumière, dans l'ombre.
Pour réjouir l'Enfant Jésus,
Comme une *étoile scintillante*,
Brillez par toutes vos vertus...
Soyez une lumière ardente !
Ah ! que vos feux,
Les guidant aux cieux,
Des pécheurs déchirent le voile.
L'Enfant divin,
L'Astre du matin,
Vous choisit pour *sa douce étoile*.

Une lyre.

Ecoutez, ma petite sœur,
Ce que l'Enfant Jésus désire :

Il vous demande *votre cœur*
Pour sa *mélodieuse lyre !*
Il avait bien, dans son beau ciel,
L'harmonie et l'encens des Anges ;
Mais il veut que, sur le Carmel,
Comme eux, vous chantiez ses louanges.
Aimable sœur,
C'est de votre cœur
Que Jésus veut la mélodie...
La nuit, le jour,
En des chants d'amour,
Se consumera votre vie.

Des roses.

Votre âme est un lis embaumé
Qui charme Jésus et sa Mère ;
Ecoutez votre Bien-Aimé
Dire tout bas avec mystère :
Ah ! si je chéris la blancheur
Des lis, symboles d'innocence,
J'aime aussi la riche couleur
Des roses de la pénitence.
Lorsque tes pleurs
Arrosent les cœurs,
Quel charmant plaisir tu me causes !
Car je pourrai,
Tant que je voudrai,
A pleines mains, cueillir *des roses !*

Une vallée.

Comme, par l'éclat du soleil,
La nature est tout embellie ;
Qu'il dore de son feu vermeil
Et la vallée, et la prairie :
Ainsi Jésus, Soleil divin,
N'approche rien qu'il ne le dore.
Il resplendit à son matin,
Bien plus qu'une brillante aurore.
A son réveil,
Le divin Soleil

Répand sur votre âme exilée,
Avec ses dons,
Ses plus chauds rayons :
Soyez *sa riante vallée !...*

Des moissonneurs.

Là-bas, sous d'autres horizons,
Malgré les frimas et la neige.
Déjà se dorent les moissons
Que le divin Enfant protège.
Mais, hélas ! pour les recueillir
Il faudrait de brûlantes âmes :
Des *Moissonneurs* voulant souffrir,
Se jouant du fer et des flammes ;
Noël ! Noël !
Je viens au Carmel,
Sachant que mes vœux sont les vôtres.
Au doux Sauveur
Enfantez, ma sœur,
Un grand nombre *d'âmes d'apôtres...*

Une grappe de raisin [1].

Je voudrais un fruit savoureux,
Une *grappe* toute dorée,
Pour rafraîchir du Roi des cieux
La petite bouche altérée.
Ma sœur, qu'il est doux votre sort !
C'est vous cette grappe choisie ;
Jésus vous pressera bien fort
Dans sa main mignonne et chérie.
En cette nuit,
Il est trop petit
Pour manger le raisin lui-même ;
Le jus sucré,
Par lui tout doré,
Voilà simplement ce qu'il aime !

[1] Ce billet fut tiré par la Bienheureuse THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, et, trois mois après, le divin Maître lui faisait entendre son premier appel.

Une petite hostie.

Jésus, le bel Enfant divin,
Pour vous communiquer sa vie,
Transforme en lui, chaque matin,
Une petite et blanche hostie;
Avec bien plus d'amour encor,
Il veut vous changer en lui-même.
Votre cœur est son cher trésor,
Son bonheur, son plaisir suprême.
Noël ! Noël !
Je descends du ciel,
Pour dire à votre âme ravie :
L'Agneau si doux
S'abaisse vers vous ;
Soyez *sa blanche et pure hostie !*

Les strophes suivantes se chantent sur l'air : *Au Rossignol.* (GOUNOD.)

Un sourire.

Le monde méconnaît les charmes
De Jésus votre aimable Epoux,
Et je vois de petites larmes
Scintiller en ses yeux si doux.
Consolez, ô ma sœur chérie,
Cet Enfant qui vous tend les bras.
Pour le charmer, je vous en prie,
Souriez toujours ici-bas !
Voyez... son regard semble dire :
Lorsque tu souris à tes sœurs,
O mon épouse, *ton sourire*
Suffit pour essuyer mes pleurs !

Un jouet.

Voulez-vous être sur la terre
Le *jouet* de l'Enfant divin ?
Ma sœur, désirez-vous lui plaire ?
Restez en sa petite main.
Si l'aimable Enfant vous caresse,
S'il vous approche de son Cœur,

Ou si, parfois, il vous délaisse,
De tout, faites votre bonheur !
Recherchez toujours ses caprices,
Vous charmerez ses yeux divins.
Désormais, toutes vos délices
Seront ses désirs enfantins.

Un oreiller.

Dans la crèche où Jésus repose,
Souvent je le vois s'éveiller.
Voulez-vous en savoir la cause ?
Il n'y trouve pas d'oreiller...
Je le sais, votre âme n'aspire
Qu'à le consoler nuit et jour ;
Eh bien ! *l'oreiller* qu'il désire,
C'est *votre cœur* brûlant d'amour.
Ah ! soyez toujours humble et douce,
Et le plus chéri des Trésors
Pourra vous dire : Mon épouse,
En toi doucement je m'endors !...

Une fleur.

La terre est couverte de neige,
Partout règnent les durs frimas.
L'hiver et son triste cortège
Ont flétri les fleurs d'ici-bas.
Mais pour vous s'est épanouie
La ravissante *Fleur des champs*
Qui vient de la sainte patrie,
Où règne un éternel printemps.
Ma sœur, cachez-vous dans l'herbette,
Près de la Rose de Noël ;
Et soyez aussi *la fleurette*
De votre Epoux, le Roi du ciel.

Du pain.

Chaque jour, en votre prière,
Parlant à l'Auteur de tout bien,
Vous répétez : O notre Père !
Donnez-nous le pain quotidien.

Ce Dieu, qui s'est fait votre Frère,
Comme vous souffre de la faim.
Ecoutez son humble prière :
Il vous demande *un peu de pain !...*
O ma sœur, soyez-en bien sûre,
Jésus ne veut que votre amour.
Il se nourrit de l'âme pure ;
Voilà *son pain de chaque jour.*

Un miroir.

Tout enfant aime qu'on le place
Devant un fidèle miroir,
Alors il sourit avec grâce
A l'autre petit qu'il croit voir.
Ah ! venez dans la pauvre étable :
Votre âme est un cristal brillant ;
Reflétez le Verbe adorable,
Les charmes du Dieu fait enfant...
Oui, soyez la vivante image,
Le *pur miroir* de votre Epoux ;
L'éclat divin de son Visage,
Il veut le contempler en vous !

Un palais.

Les grands, les nobles de la terre
Ont tous des palais somptueux ;
Des masures sont, au contraire,
Les asiles des malheureux.
Ainsi, voyez dans une étable
Le petit Pauvre de Noël :
Il voile sa gloire ineffable
En quittant son palais du ciel.
La pauvreté, votre cœur l'aime,
En elle vous trouvez la paix ;
Aussi, c'est votre cœur lui-même
Que Jésus veut pour *son palais !*

Une couronne de lis.

Les pécheurs couronnent d'épines
La tête aimable de Jésus.

Admirez les grâces divines
Que la terre ne connaît plus...
Oh ! que votre âme virginale
Lui fasse oublier ses douleurs ;
Et, pour *sa couronne royale*,
Offrez-lui les vierges, vos sœurs.
Approchez tout près de son trône...
Pour charmer ses yeux ravissants,
Devant lui, tressez *sa couronne :*
Formez-la *de beaux lis brillants !*

Les strophes suivantes se chantent sur l'air *du Passant.* (MASSENET.)

Des bonbons.

Ma sœur, les petits poupons
Aiment beaucoup *les bonbons*
Remplissez-en donc bien vite,
De Jésus la blanche main.
A ce don, l'Enfant divin
Par son regard vous invite.

Les pralines du Carmel
Qui charment le Roi du ciel,
Ce sont tous vos sacrifices.
Ma sœur, votre austérité,
Votre grande pauvreté,
De Jésus font les délices !

Une caresse.

A vous le petit Jésus
Ne demande rien de plus
Qu'une très douce *caresse.*
Donnez-lui tout votre amour ;
Et vous saurez en retour
La charité qui le presse.

Si quelqu'une de vos sœurs
Venait à verser des pleurs,
Aussitôt, avec tendresse,
Suppliez l'Enfant divin,
Que, de sa petite main,
Doucement *il la caresse.*

Un berceau.

Sur terre il est peu de cœurs
Qui n'aspirent aux faveurs
De Jésus, le Roi de gloire
Mais, s'il vient à s'endormir,
Ils cessent de le servir,
En lui ne voulant plus croire.

Si vous saviez le plaisir
Que l'Enfant trouve à dormir
Sans craindre qu'on le réveille,
Vous serviriez de *berceau*
A Jésus, le doux Agneau,
Souriant lorsqu'il sommeille !

Des langes.

Voyez que l'aimable Enfant,
De son petit doigt charmant,
Vous montre la paille sèche.
Ah ! comprenez son amour,
Et garnissez en ce jour,
De langes, la pauvre crèche.

Excusant toujours vos sœurs,
Vous gagnerez les faveurs
De Jésus, le Roi des Anges ;
C'est l'ardente charité,
L'aimable simplicité
Qu'il réclame pour *ses langes.*

Du feu.

Ma sœur, le petit Jésus,
Le doux foyer des élus,
Tremble de froid dans l'étable...
Cependant, au beau ciel bleu,
Des Anges, flammes de feu,
Servent le Verbe adorable !

Mais, sur la terre, c'est vous
Le foyer de votre Epoux...
Il vous demande *vos flammes.*
C'est vous qui devez, ma sœur,
Pour réchauffer le Sauveur,
Embraser toutes les âmes !

Un gâteau.

Vous savez que tout enfant
Préfère un gâteau brillant
A la gloire d'un empire.
Offrez donc au Roi des cieux
Un gâteau délicieux,
Et vous le verrez sourire.

Savez-vous, du Roi des rois,
Quel est *le gâteau de choix ?*
C'est la prompte obéissance !
Votre Epoux vous ravissez,
Lorsque vous obéissez
Comme lui, dans son enfance.

Du miel.

Aux premiers feux du matin,
Formant son riche butin,
On voit la petite abeille
Voltiger de fleur en fleur,
Visitant avec bonheur
Les corolles qu'elle éveille.

Ainsi, butinez l'amour :
Et revenez chaque jour,
Près de la crèche sacrée,
Offrir au divin Sauveur
Le miel de votre ferveur,
Petite abeille dorée !

Un agneau.

Pour charmer le doux Agneau,
Ne gardez plus de troupeau ;
Et, délaissant toute chose,
Ne songez qu'à le ravir ;
Désirez le bien servir,
Tout le temps qu'il se repose.

O ma sœur, dès aujourd'hui,
Abandonnez-vous à lui,
Et vous dormirez ensemble...
Marie, allant au berceau,
Verra près de son Agneau
Un agneau qui lui ressemble !

L'Ange, ayant pris de nouveau l'Enfant Jésus dans ses bras, chante ce qui suit :

Air : « AINSI SOIT-IL. » *Chaque matin dans sa prière...* (RUPÈS.)

L'Enfant divin vous remercie ;
Il est charmé de tous vos dons.
Aussi, dans son Livre de vie,
Il les écrit avec vos noms.

Jésus a trouvé ses délices
En ce Carmel ;
Et pour payer vos sacrifices,
Il a son beau ciel !

Si vous êtes toujours fidèles
A contenter ce doux Trésor,
L'amour vous donnera des ailes
Pour voler d'un sublime essor !

Un jour, dans la sainte patrie,
Après l'exil,
Vous verrez Jésus et Marie :
Ainsi soit-il !

Noël 1895.

Les Anges à la Crèche.

RÉCRÉATION PIEUSE

***L'Ange de l'Enfant Jésus*[1],**

à genoux près de la Crèche, tenant un encensoir et des roses :

Air : *Tombé du nid.*

O Verbe-Dieu ! gloire du Père !
Je te contemplais dans le ciel ;
Maintenant je vois sur la terre
Le Très-Haut devenu mortel !
Enfant, dont la lumière inonde
Les Anges du brillant séjour,
Jésus, tu viens sauver le monde,
Qui donc comprendra ton amour ?

O Dieu dans les langes,
Tu ravis les Anges !
Verbe fait enfant,
Vers toi, je m'incline en tremblant.

Qui donc comprendra ce mystère :
Un Dieu se fait petit enfant ?
Il vient s'exiler sur la terre,
Lui, l'Eternel, le Tout-Puissant !
Divin Jésus, beauté suprême,
Je veux répondre à ton amour :
Pour témoigner combien je t'aime,
Je te veillerai nuit et jour.

L'éclat de tes langes
Attire les Anges ;
Verbe fait enfant,
Vers toi, je m'incline en tremblant.

1 *Rôle rempli par la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus.*

Depuis que ce séjour de larmes
Possède le Roi des élus,
Pour moi, les cieux n'ont plus de charmes,
Et j'ai volé vers toi, Jésus !
Je veux te couvrir de mes ailes,
Te suivre partout ici-bas ;
Et toutes les fleurs les plus belles,
Je les sèmerai sous tes pas.

Je veux d'une étoile brillante,
Enfant, te former un berceau ;
Et, de la neige éblouissante,
Te faire un gracieux rideau.
Je veux, des lointaines montagnes,
Abaisser pour toi les hauteurs ;
Je veux que pour toi les campagnes
Produisent de célestes fleurs.

De Dieu, la fleur est le sourire ;
Elle est l'écho lointain du ciel,
Le son fugitif de la lyre
Que tient en sa main l'Eternel.
Cette note mélodieuse
De la bonté du Créateur
Veut, de sa voix mystérieuse,
Glorifier le Dieu Sauveur.

Douce mélodie,
Suave harmonie,
Silence des fleurs,
D'un Dieu vous chantez les grandeurs !

Je sais que tes chères amies,
Jésus, sont les *vivantes fleurs*...
Tu viens des célestes prairies
Pour chercher les âmes, tes sœurs.
Une âme est la fleur embaumée,
Enfant, que tu voudrais cueillir ;
Ta petite main l'a semée
Et pour elle tu veux mourir !

Mystère ineffable !
Le Verbe adorable
Versera des pleurs
En cueillant sa moisson de fleurs !

L'Ange de la sainte Face,

tenant le voile de Véronique.

Air : *L'encens divin.*

Divin Jésus, au matin de ta vie,
Ton beau Visage est tout baigné de pleurs !
Larmes d'amour, sur la Face bénie,
Vous coulerez jusqu'au soir des douleurs. .

Divine Face,
Oui, ta beauté,
Pour l'Ange efface
La céleste clarté !

Je reconnais, de ton divin Visage
Tous les attraits, sur ce voile sanglant ;
Je reconnais, Jésus, en cette image,
L'éclat si pur de ta Face d'enfant.

Divin Jésus, la souffrance t'est chère,
Ton doux regard pénètre l'avenir :
Tu veux déjà boire la coupe amère ;
Dans ton amour, tu rêves de mourir !

Rêve ineffable !
Enfant d'un jour,
Face adorable,
Vous m'embrasez d'amour !

L'Ange de la Résurrection,
tenant un oriflamme.

Air : *Noël ! Noël ! læta voce Noël.*

Ne pleurez plus, Anges du Dieu Sauveur,
Je viens du ciel consoler votre cœur.
Ce faible Enfant
Un jour sera puissant ;
Il ressuscitera,
Et toujours régnera.

O Dieu caché sous les traits d'un enfant,
Je te vois rayonnant,
Et déjà triomphant !

Je lèverai la pierre du tombeau,
Et, contemplant ton Visage si beau,
Je chanterai
Et me réjouirai,
Te voyant de mes yeux
T'élever glorieux !

Je vois briller des divines splendeurs
Tes yeux d'enfant, ce soir mouillés de pleurs.
Verbe de Dieu,
Ta parole de feu
Doit retentir un jour
Consumante d'amour

L'Ange de l'Eucharistie,
tenant un Calice surmonté d'une hostie.

Air : *Par les chants les plus magnifiques.*

Contemplez, bel Ange, mon frère,
Notre Roi montant vers le ciel ;
Moi, je descends sur cette terre
Pour l'adorer au saint autel.
Voilé dans son Eucharistie,
Je reconnais le Tout-Puissant,
Je vois le Maître de la vie
Bien plus petit qu'un humble enfant.

Ah ! désormais, au sanctuaire
Je veux établir mon séjour,
Offrant au Très-Haut ma prière,
L'hymne de mon ardent amour.
Sur ma lyre mélodieuse,
Je chanterai le Dieu Sauveur,
Et la Manne délicieuse
Qui nourrit l'âme du pécheur !

Que ne puis-je, par un miracle,
Me nourrir aussi de ce Pain !
Ah ! que ne puis-je au Tabernacle,
Prendre ma part du Sang divin !
Du moins, à l'âme aimante et sainte,
Je communiquerai mes feux,
Afin que, sans la moindre crainte,
Elle approche du Roi des cieux.

L'Ange du jugement dernier,
tenant des balances et un glaive.
Air : *Noël* (d'Adam).

Bientôt viendra le jour de la vengeance,
Ce monde impur passera par le feu.
Tous les mortels entendront la sentence
Qui sortira de la bouche de Dieu.
Nous le verrons dans l'éclat de sa gloire,
Non plus caché sous les traits d'un enfant,
Nous serons là pour chanter sa victoire,
Et proclamer qu'il est le Tout-Puissant !

Ils brilleront d'un éclat ineffable,
Ces yeux voilés de larmes et de sang.
Nous la verrons cette Face adorable,
Dans la splendeur de son rayonnement !
Sur le nuage, en voyant apparaître
Jésus, portant le sceptre de sa croix :
L'impie, alors, pourra le reconnaître
Ce Roi, ce Juge, aux éclats de sa voix !

Vous tremblerez, habitants de la terre ;
Vous tremblerez à votre dernier jour !
Ne pouvant plus soutenir la colère
De cet Enfant, aujourd'hui Dieu d'amour.
Pour vous, mortels, il choisit la souffrance,
Ne réclamant que votre faible cœur ;
Au jugement vous verrez sa puissance,
Vous tremblerez devant le Dieu vengeur !

Tous les Anges,

à genoux, à l'exception de l'Ange du jugement dernier.

Air : *O Cœur de notre aimable Mère.*

Oh ! daigne écouter la prière
De tes Anges, divin Jésus !
Toi qui viens racheter la terre,
Prends la défense des élus.

De ta main, ah ! brise ce glaive,
Apaise cet Ange en courroux !
Bel Enfant, que ta voix s'élève
Pour sauver le cœur humble et doux.

L'Enfant Jésus.

Air : *Petit oiseau, dis, où vas-tu*

Consolez-vous, Anges fidèles ;
Vous seuls, pour la première fois,
Loin des collines éternelles,
Du Verbe, écouterez la voix :

Je vous chéris, ô pures flammes !
Anges du céleste séjour !
Mais, comme vous, j'aime les âmes,
Je les aime d'un grand amour.

Je les ai faites pour moi-même,
J'ai fait leurs désirs infinis ;
La plus petite âme qui m'aime
Devient pour moi le paradis.

L'Ange de l'Enfant Jésus lui demande de cueillir sur la terre une abondante moisson d'âmes innocentes, avant qu'elles soient ternies par le souffle impur du péché.

Réponse de l'Enfant Jésus :

O bel Ange de mon enfance !
J'exaucerai tes vœux ardents :
Je saurai garder l'innocence
En l'âme des petits enfants.

Je les cueillerai dès l'aurore,
Charmants boutons, pleins de fraîcheur ;
Au ciel tu les verras éclore
Sous les purs rayons de mon Cœur.

Leur belle corolle argentée,
Plus brillante que mille feux,
Formera la route lactée
De l'azur étoilé des cieux.

Je veux des lis pour ma couronne.
Moi, Jésus, le beau Lis des champs,
Et je veux, pour former mon trône,
Une gerbe de lis brillants.

L'Ange de la Sainte Face demande le pardon des pécheurs.

Réponse de l'Enfant Jésus :

Toi qui contemples mon Visage
Dans un ravissement d'amour,
Et qui, pour garder mon image,
Quittas le céleste séjour,

Je veux exaucer ta prière :
Toute âme obtiendra son pardon,
Je la remplirai de lumière,
Dès qu'elle invoquera mon Nom.



Fresque composée et peinte par la B^se^ Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Autour du Tabernacle de l'Oratoire intérieur du Carmel.

O toi qui voulus sur la terre
Honorer ma croix, ma douleur ;
Bel Ange, écoute ce mystère :
Toute âme qui souffre est ta sœur.

Au ciel, l'éclat de sa souffrance
Sur ton front viendra rejaillir ;
Et le rayon de ton essence
Illuminera le martyr.

L'Ange de l'Eucharistie demande ce qu'il pourra faire pour le consoler de l'ingratitude des hommes.

Réponse de l'Enfant Jésus :

Ange de mon Eucharistie,
C'est toi qui charmeras mon Cœur ;
Oui, c'est ta douce mélodie
Qui consolera ma douleur.

J'ai soif de me donner aux âmes ;
Mais bien des cœurs sont languissants :
Séraphin, donne-leur tes flammes,
Attire-les par tes doux chants.

Je voudrais que l'âme du prêtre
Ressemblât à l'Ange du ciel !
Ah ! je voudrais qu'il pût renaître
Avant de monter à l'autel.

Afin d'opérer ce miracle,
Il faut que, brûlantes d'amour,
Des âmes, près du Tabernacle,
S'immolent la nuit et le jour.

L'Ange de la Résurrection demande ce que deviendront les pauvres exilés de la terre, quand le Sauveur sera monté aux cieux.

Réponse de l'Enfant Jésus :

Je remonterai vers mon Père,
Afin d'attirer mes élus ;
Après l'exil de cette terre,
Dans mon Cœur ils seront reçus.

Quand sonnera la dernière heure,
Je rassemblerai mon troupeau ;
Et, dans la céleste demeure,
Je lui servirai de flambeau.

L'Ange du jugement dernier.

Oublieras-tu, Jésus, bonté suprême,
Que le pécheur doit être enfin puni ?
Oublieras-tu, dans ton amour extrême,
Que, des ingrats, le nombre est infini ?
Au jugement je châtierai le crime,
Et ma fureur saura se décharger.
Mon glaive est prêt !... Jésus, douce Victime,
Mon glaive est prêt ; je viendrai te venger !

L'Enfant Jésus.

O bel Ange, abaisse ton glaive,
Ce n'est pas à toi de juger
La nature que je relève :
De la paix, je suis Messager.

Celui qui jugera le monde,
C'est moi... que l'on nomme *Jésus !*
De mon sang, la source féconde
Purifiera tous mes élus.

Sais-tu que les âmes fidèles
Me consoleront chaque jour
Des blasphèmes des infidèles,
Par un simple regard d'amour ?

Aussi, dans la sainte patrie,
Mes élus seront glorieux ;
Et, leur communiquant ma vie,
J'en ferai comme autant de dieux.

L'Ange du jugement dernier,
en s'agenouillant à son tour.

Air : *Dieu de paix et d'amour.*

Devant toi, doux Enfant, le Chérubin s'incline :
Il admire, éperdu, ton ineffable amour,
Il voudrait, comme toi, sur la sombre colline
Pouvoir mourir un jour !

REFRAIN

Chanté par tous les Anges.

Qu'il est grand le bonheur de l'humble créature !
Le Séraphin voudrait, dans son ravissement,
Délaisser, ô Jésus, l'angélique nature,
Et devenir enfant...

Noël 1894.



La fuite en Egypte.

Récréation pieuse (Fragment).

L'ANGE *avertit saint Joseph.*

Air : *La folle de la plage.*

Vers l'Egypte, bien vite,
Il faut prendre la fuite !...
Joseph, dès cette nuit,
Eloigne-toi sans bruit.

Hérode, en sa furie,
Cherche le Roi nouveau :
A ce divin Agneau
Il veut ôter la vie.
Prends la Mère et l'Enfant,
Fuyez rapidement !

***Chant des Anges** accompagnant la sainte Famille.*

Air : *Les gondolières vénitiennes.*

Ineffable mystère !
Jésus, le Roi du ciel,
Exilé sur la terre,
Fuit devant un mortel !
A ce Dieu dans les langes,
Offrons tout notre amour ;
Que nos blanches phalanges
Viennent former sa cour.

Couvrons-le de nos ailes
Et des fleurs les plus belles ;
Par nos concerts joyeux,
Berçons le Roi des cieux.
Pour consoler sa Mère,
Chantons avec mystère
Les charmes du Sauveur,
Sa grâce et sa douceur !

Ah ! quittons ce rivage.
Bien loin de l'orage,

Fuyons cette nuit,
Loin de tout bruit.

La Vierge sous son voile
Cache notre étoile :
L'astre des élus,
L'Enfant Jésus.

Le Roi du ciel
Fuit devant un mortel !...

L'Ange du désert.

Air : du *Credo d'Herculanum.*

Je viens chanter, de la sainte Famille.
L'éclat divin qui m'attire en ces lieux ;
Dans le désert, cette étoile qui brille
Me charme plus que la gloire des cieux.
Ah ! qui pourra comprendre ce mystère :
Parmi les siens, Jésus est rejeté !
Il est errant, voyageur sur la terre,
Et nul ne sait découvrir sa beauté.

Mais, si les grands redoutent votre empire,
O Roi du ciel, Astre mystérieux !
Depuis longtemps plus d'un cœur vous désire,
C'est vous l'espoir de tous les malheureux.
Verbe éternel, ô Sagesse profonde !
Vous répandez vos ineffables dons
Sur les petits, les faibles de ce monde ;
Et dans le ciel vous écrivez leurs noms.

Si vous donnez la sagesse en partage
A l'ignorant, s'il est humble de cœur,
C'est que toute âme est faite à votre image.
Vous appelez, vous sauvez le pécheur !
Un jour viendra qu'en la même prairie,
L'agneau paîtra doucement près du lion ;
Et le désert, votre unique patrie,
Plus d'une fois entendra votre Nom.

O Dieu caché ! des âmes virginales,
Brûlant de zèle au foyer de l'amour,

S'élanceront sur vos traces royales,
Et les déserts se peupleront un jour.
Ces cœurs ardents, ces âmes séraphiques
Réjouiront tous les Anges des cieux,
Et l'humble accent de leurs divins cantiques
Fera trembler l'abîme ténébreux.

Dans sa fureur, sa basse jalousie,
Satan voudra dépeupler les déserts ;
Il ne sait pas la puissance infinie
Du faible Enfant qu'ignore l'univers.
Il ne sait pas que la vierge fervente
Trouve toujours le repos en son cœur ;
Il ne sait pas combien elle est puissante
Cette âme unie à son divin Sauveur !

Peut-être un jour vos épouses chéries
Partageront votre exil, ô mon Dieu !
Mais les pécheurs qui les auront bannies,
De leur amour n'éteindront pas le feu.
Du monde impur la haine sacrilège
N'atteindra pas les vierges du Seigneur
Jusqu'à souiller leur vêtement de neige,
Jusqu'à ternir leur céleste blancheur.

O monde ingrat, déjà ton règne expire ;
Ne vois-tu pas que ce petit Enfant
Cueille joyeux la palme du martyre,
La rose d'or, le lis éblouissant ?
Ne vois-tu pas que ses vierges fidèles
Tiennent en main la lampe de l'amour ?
Ne vois-tu pas les portes éternelles,
Qui, pour les saints, doivent s'ouvrir un jour ?

Heureux instant ! ô bonheur sans mélange,
Quand les élus, paraissant glorieux,
De leur amour recevront en échange
L'éternité pour aimer dans les cieux !
Après l'exil, plus jamais de souffrance,
Mais le repos du céleste séjour ;
Après l'exil, plus de foi, d'espérance,
Rien que la paix, l'extase de l'amour !

21 janvier 1896.

Jésus à Béthanie.

Récréation pieuse.

Air : *L'Ange et l'aveugle.*

Marie-Madeleine.

O Dieu, mon divin Maître,
Jésus, mon seul amour !
A vos pieds je veux être,
J'y fixe mon séjour.
En vain sur cette terre
J'ai cherché le bonheur.
Une tristesse amère
Seule a rempli mon cœur...

Jésus.

Marie, ô Madeleine !
Je suis ton doux Sauveur !
Oubliant toute peine,
Jouis de ton bonheur.
Tes regrets sont extrêmes,
Et mon Cœur te redit :
Je sais bien que tu m'aimes,
Ton amour me suffit !

Marie-Madeleine.

C'en est trop, mon bon Maître,
Je me sens défaillir...
Que ne puis-je renaître
En ce jour, ou mourir !
Comprenez mes alarmes,
O Jésus, mon Sauveur !
J'ai fait couler vos larmes :
Quelle immense douleur !

Jésus.

Il est vrai, sur ton âme
J'ai répandu des pleurs;
Mais d'un seul trait de flamme,
Je puis changer les cœurs.
Ton âme, rajeunie
Par mon regard divin,
Dans l'éternelle vie
Me bénira sans fin !

Marie-Madeleine.

Jésus, votre amour même
Vient déchirer mon cœur,
Votre bonté suprême
Augmente ma douleur;
J'ai méconnu vos charmes
Et, dans mon repentir,
Je n'ai plus que des larmes,
Seigneur, à vous offrir !

Jésus.

Ces larmes précieuses
Brillent plus à mes yeux
Que les perles nombreuses
Qui scintillent aux Cieux.
A l'étoile charmante
Rayonnant dans l'azur,
Je préfère l'amante
Au cœur devenu pur.

Marie-Madeleine.

Quel étonnant mystère !
O mon divin Sauveur,
N'est-il rien sur la terre
Qui charme votre Cœur ?
Les lointaines montagnes,
Le blanc et doux agneau,
Les fleurs de nos campagnes,
Est-il rien de plus beau ?

Jésus.

Tu vois la fleur éclose
Et son éclat charmant ;
Pour moi, je vois la rose
De ton amour ardent.
Cette rose empourprée
A su ravir mon cœur ;
Elle est ma préférée
Entre toute autre fleur.

Marie-Madeleine.

L'oiseau, de sa voix pure,
Chante votre grandeur ;
Le ruisseau qui murmure
Vous donne sa fraîcheur ;
Le lis de la vallée
Vous offre son trésor :
Sa blancheur étoilée
De fines perles d'or.

Jésus.

Salomon, dans sa gloire,
Etait moins bien paré
Sur son trône d'ivoire
Que ce beau lis nacré ;
Les simples pâquerettes
Surpassent le grand roi,
Et toutes ces fleurettes
N'éclosent que pour toi.

Marie-Madeleine.

Du virginal cortège
Vous offrant son amour,
Le blanc manteau de neige
Brillera sans retour...
Moi, d'une triste vie,
Je vous offre la fin ;
Hélas ! je l'ai flétrie
Encore à son matin !...

Jésus.

Si j'aime, de l'aurore,
Les purs et brillants feux :
Marie... ah ! j'aime encore
Un beau soir radieux.
Ma bonté sans égale
Placera le pécheur
Et l'âme virginale
Ensemble sur mon Cœur !

Marie-Madeleine.

N'avez-vous pas vos Anges,
Aux sublimes ardeurs ?
Sur leurs blanches phalanges
Répandez vos faveurs !
Moi, pauvre pécheresse,
Je n'ai pas mérité
L'ineffable tendresse
De votre intimité.

Jésus.

Bien plus haut que les Anges
Tu monteras un jour ;
Ils diront tes louanges,
Enviant ton amour !
Mais il faut sur la terre,
Pour tes frères pécheurs,
Que, vivant solitaire,
Tu m'attires leurs cœurs.

Marie-Madeleine.

Seigneur, d'un zèle extrême
Je sens brûler mon cœur ;
Et votre voix que j'aime
En redouble l'ardeur.
Mais, pour être un apôtre,
Bien trop faible est ce cœur ;
A h! prêtez-moi le vôtre,
Jésus, mon doux Sauveur !

Marthe.

Considérez ma sœur, bon Maître, elle s'oublie :
Voyez : tout mon travail ne l'inquiète pas.
Dites-lui donc, Seigneur, ah ! je vous en supplie,
Dites-lui de m'aider à servir le repas.

Jésus.

Marthe ! ma charitable hôtesse,
Pourquoi voudriez-vous blâmer
Votre sœur qui toujours s'empresse
Vers Celui qui sait la charmer ?

Marthe.

Mais, ô divin Sauveur, voilà ce qui m'étonne :
Ne devrait-elle pas détourner un instant
Ses regards de Celui qui chaque jour lui donne,
Et songer à donner aussi quelque présent ?

Jésus.

O Marthe, je vous le confie :
Si votre amour est généreux,
Celui de votre sœur Marie
M'est infiniment précieux !

Marthe.

Vos paroles, Seigneur, sont pour moi des mystères,
Et je ne puis encor m'empêcher de penser
Qu'il vaut mieux travailler que dire des prières ;
Moi, je sens mon amour qui veut se dépenser.

Jésus.

Le travail est bien nécessaire,
Je viens moi-même l'honorer ;
Mais, au moyen de la prière,
Vous devez le transfigurer.

Marthe.

Je savais bien, Seigneur, que, restant inactive,
Je ne pouvais avoir de charmes à vos yeux ;
C'est pourquoi je m'empresse, adorable Convive,
A préparer pour vous des mets délicieux.

Jésus.

Votre âme est généreuse et pure,
Votre travail peut le prouver ;
Mais savez-vous la nourriture
Que je désirerais trouver ?

Un seul ouvrage est nécessaire :
Si votre sœur reste à l'écart
Dans une amoureuse prière,
Elle a choisi la bonne part !

Oui, cette part est la meilleure,
Je le proclame dès ce jour ;
O Marthe ! venez à cette heure
Partager ce repos d'amour...

Marthe.

Je le comprends enfin, Jésus, bonté suprême !
Votre divin regard a pénétré mon cœur.
Tous mes dons sont trop peu : c'est mon âme elle-même
Que je dois vous offrir, ô très aimant Sauveur !

Jésus.

Oui, c'est votre cœur que j'envie.
Jusqu'à lui, je viens m'abaisser :
Les cieux et leur gloire infinie,
Pour lui, j'ai voulu délaisser.

Marthe.

Pourquoi, divin Sauveur, avez-vous, de Marie,
Fait un si grand éloge à Simon le lépreux ?
Il me semble pourtant, que, dans toute sa vie,
Vous auriez dû compter plus d'un jour orageux...

Jésus.

J'ai su comprendre le langage,
D'un cœur par l'amour entraîné ;
Celui-là chérit davantage
A qui l'on a plus pardonné...

Marthe.

Oh ! qu'il en soit ainsi, je m'en étonne encore ;
Car vous m'avez, Seigneur, épargné le danger ;
Je vous dois mon amour, puisque dès mon aurore
Vous avez bien voulu me suivre et protéger.

Jésus.

Il est bien vrai qu'une âme pure,
Le chef-d'œuvre de mon amour,
Devrait, sans aucune mesure,
M'aimer, me bénir sans retour.

Vous m'avez charmé dès l'enfance
Par votre grande pureté ;
Mais, si vous avez l'innocence,
Madeleine a l'humilité.

Marthe.

Jésus, pour vous ravir, je veux toute ma vie
Mépriser les honneurs, la gloire des humains ;
En travaillant pour vous, j'imiterai Marie,
Ne recherchant jamais que vos regards divins.

Jésus.

Ainsi vous sauverez les âmes,
Et les attirerez vers moi ;
Bien loin, vous porterez mes flammes
Avec le flambeau de la foi.

Marthe et Marie-Madeleine.

Votre voix, doux Jésus, est une mélodie
Qui nous ravit d'amour, enflammant notre cœur.
Restez donc avec nous pour charmer notre vie ;
Restez ici toujours, aimable Rédempteur !

Jésus.

Je suis heureux à Béthanie,
Je m'y reposerai souvent ;
Et votre Dieu, dans la patrie,
Se montrera reconnaissant...

Vous avez compris le mystère
Qui m'a fait descendre en ces lieux :
L'âme intérieure m'est chère,
Bien plus que la gloire des cieux.

Cette gloire, un jour, sera vôtre,
Et tous mes biens seront à vous ;
Honneur comparable à nul autre :
Vous m'appellerez votre Epoux !

Ici-bas, fidèles amies,
Vous vous chargez de me nourrir ;
Au festin des noces bénies,
Je me ceindrai pour vous servir.

29 juillet 1895.



Prière de l'enfant d'un Saint.

A son bon Père, rappelé à Dieu le 29 juillet 1894.

Rappelle-toi qu'autrefois sur la terre
Ton seul bonheur était de nous chérir ;
De tes enfants exauce la prière,
Protège-nous, daigne encor nous bénir !
Tu retrouves là-haut notre mère chérie,
Depuis longtemps déjà dans la sainte patrie ;
Maintenant, dans les cieux,
Vous régnez tous les deux...
Veillez sur nous !

Rappelle-toi ton ardente Marie,
Celle qui fut la plus chère à ton cœur ;
Rappelle-toi qu'elle remplit ta vie,
Par son amour, de charme et de bonheur.
Pour Dieu, tu renonças à sa douce présence,
Et tu bénis la main qui t'offrait la souffrance.
De ton beau « *diamant* [1] »
Toujours plus scintillant,
Oh ! souviens-toi !

Rappelle-toi ta belle « *perle fine* »,
Que tu connus faible et timide agneau ;
Vois-la, comptant sur la force divine,
Et du Carmel conduisant le troupeau.
De tes autres enfants elle est aujourd'hui mère,
Viens guider ici-bas celle qui t'est si chère ;
Et sans quitter le ciel,
De ton petit Carmel,
Oh ! souviens-toi...

[1] « *Diamant* » et « *perle fine* », surnoms donnés aux deux aînées.

Rappelle-toi cette ardente prière
Que tu formas pour ta troisième enfant.
Dieu l'entendit !... elle estime la terre
Un lieu d'exil et de bannissement.
La Visitation la cache aux yeux du monde,
Elle aime le Seigneur, sa douce paix l'inonde ;
De ses brûlants soupirs,
De ses ardents désirs,
Oh ! souviens-toi...

Rappelle-toi ta fidèle Céline
Qui fut pour toi comme un ange des cieux,
Lorsqu'un regard de la Face divine
Vint t'éprouver par un choix glorieux.
Tu règnes dans le ciel... sa tâche est accomplie;
Maintenant à Jésus elle donne sa vie...
Protège ton enfant
Qui redit bien souvent :
Rappelle-toi !...

Oh ! souviens-toi de ta « *petite reine* »,
Du tendre amour dont son cœur déborda...
Rappelle-toi que sa marche incertaine
Ce fut toujours ta main qui la guida.
Papa, rappelle-toi qu'aux jours de son enfance
Tu voulus pour Dieu seul garder son innocence.
Ses boucles de cheveux
Qui ravissaient tes yeux,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi que dans le belvédère,
Tu l'asseyais souvent sur tes genoux,
Et, murmurant alors une prière,
Tu la berçais par ton refrain si doux !
Elle voyait du ciel un reflet sur ta face,
Quand ton regard profond se plongeait dans l'espace...
Et de l'éternité
Tu chantais la beauté,
Rappelle-toi !

Rappelle-toi ce radieux dimanche
Où, la pressant sur ton cœur paternel,
Tu lui donnas une *fleurette blanche*,
Et lui permis de voler au Carmel.
O père, souviens-toi qu'en ses grandes épreuves,
Du plus sincère amour tu lui donnas des preuves ;
A Rome après Bayeux
Tu lui montras les cieux ;
Rappelle-toi !

Rappelle-toi que la main du Saint-Père,
Au Vatican, sur ton front se posa ;
Mais tu ne pus comprendre le mystère
Du sceau divin qui sur toi s'imprima.
Maintenant tes enfants t'adressent leur prière ;
Ils bénissent ta croix et ta douleur amère !
Sur ton front glorieux
Rayonnent dans les cieux
Neuf lis en fleurs !

Août 1894.



Ce que j'aimais...

Composé à la demande de sa sœur Céline pendant son noviciat.

Air : *Combien j'ai douce souvenance.*

J'ai en mon Bien-Aimé les montagnes,
Les vallées solitaires et boisées,
Les îles étrangères,
Les fleuves retentissants,
Le murmure des zéphyrs amoureux.
. . . . . .
La nuit paisible,
Pareille au lever de l'aurore ;
La musique silencieuse,
La solitude harmonieuse,
Le souper qui charme et qui accroît l'amour.
(Saint Jean de la Croix.)

Oh ! que j'aime la souvenance
Des jours bénis de mon enfance !
Pour garder la fleur de mon innocence,
Le Seigneur m'entoura toujours
D'amour.

Aussi, malgré ma petitesse,
A Dieu je donnai ma tendresse ;
Et de mon cœur s'échappa la promesse
D'épouser le Roi des élus,
Jésus.

J'aimais, au printemps de ma vie,
Saint Joseph, la Vierge Marie ;
Déjà mon âme se plongeait ravie
Quand se reflétaient dans mes yeux
Les cieux !

J'aimais les champs de blé, la plaine,
J'aimais la colline lointaine ;
Dans mon bonheur, je respirais à peine,
En moissonnant avec mes sœurs,
Les fleurs.

J'aimais à cueillir les herbettes,
Les bleuets, toutes les fleurettes ;
Je trouvais le parfum des violettes
Et surtout celui des coucous
Bien doux.

J'aimais la pâquerette blanche,
Les promenades du dimanche,
L'oiseau léger gazouillant sur la branche,
Et l'azur toujours radieux
Des cieux.

J'aimais à poser chaque année
Mon soulier dans la cheminée ;
Accourant dès que j'étais éveillée,
Je chantais la fête du ciel :
Noël !

De maman, j'aimais le sourire,
Son regard profond semblait dire :
« L'éternité me ravit et m'attire,
« Je vais aller dans le ciel bleu
« Voir Dieu !

« Je vais trouver dans la patrie
« *Mes anges*, la Vierge Marie.
« De mes enfants que je laisse en la vie,
« A Jésus j'offrirai les pleurs,
« Les cœurs ! »

Oh ! que j'aimais Jésus-Hostie
Qui vint, au matin de ma vie,
Se fiancer à mon âme ravie !
Oh ! que j'ouvris avec bonheur
Mon cœur !

J'aimais encore, au belvédère
Inondé de vive lumière,
A recevoir les doux baisers d'un père,
A caresser ses blancs cheveux
Neigeux.

Sur ses genoux, étant placée
Avec Thérèse, à la veillée,
Je m'en souviens, j'étais longtemps bercée,
J'entends encor, de son doux chant,
L'accent.

O souvenir ! tu me reposes.
Tu me rappelles bien des choses...
Les repas du soir, le parfum des roses,
Les Buissonnets pleins de gaîté
L'été.

A l'heure où tout vain bruit s'apaise,
J'aimais à confondre à mon aise
Mon âme avec celle de ma Thérèse ;
Je ne formais avec ma sœur
Qu'un cœur !

Alors nos voix étaient mêlées,
Nos mains, l'une à l'autre enchaînées ;
Ensemble, chantant les noces sacrées,
Déjà nous rêvions le Carmel,
Le ciel !

De la Suisse et de l'Italie,
Ciel bleu, fruits d'or, m'avaient ravie.
J'aimai surtout le regard plein de vie
Du saint Vieillard, Pontife-Roi,
Sur moi.

Avec amour je t'ai baisée,
Terre sainte du Colysée !
Des Catacombes la voûte sacrée
A répété bien doucement
Mon chant.

Mon bonheur fut suivi de larmes ;
Bien grandes furent mes alarmes !
De mon Epoux je revêtis les armes,
Et sa croix devint mon soutien,
Mon bien.

Alors j'aimais, fuyant le monde,
Que l'écho lointain me réponde ;
En la vallée ombragée et féconde
Je cueillais, à travers mes pleurs,
Les fleurs.

J'aimais, de la lointaine église,
Entendre la cloche indécise.
Pour écouter les soupirs de la brise,
Dans les champs j'aimais à m'asseoir
Le soir.

J'aimais le vol des hirondelles,
Le chant plaintif des tourterelles ;
Avec plaisir j'entendais le bruit d'ailes
De l'insecte au bourdonnement
Bruyant.

J'aimais la perle matinale
Ornant la rose de Bengale ;
J'aimais à voir l'abeille virginale
Préparer sous les feux du ciel
Le miel.

J'aimais à cueillir la bruyère ;
Courant sur la mousse légère,
Je prenais, voltigeant sur la fougère,
Les papillons au reflet pur
D'azur.

J'aimais le ver luisant dans l'ombre,
J'aimais les étoiles sans nombre...
Surtout j'aimais l'éclat, en la nuit sombre,
De la lune au disque d'argent
Brillant.

A mon père, dans sa vieillesse,
J'offrais l'appui de ma jeunesse...
Il m'était tout : bonheur, enfant, richesse.
Ah ! je l'embrassais tendrement
Souvent.

Nous aimions le doux bruit de l'onde,
L'éclat de l'orage qui gronde ;
Le soir, en la solitude profonde,
Du rossignol au fond du bois
La voix.

Mais un matin son beau visage
Du Crucifix chercha l'image.....
De son amour il me laissa le gage,
Me donnant son dernier regard :
Ma part !...

Et de Jésus la main divine
Prit le seul trésor de Céline,
Et, l'emportant bien loin de la colline,
Le plaça près de l'Eternel,
Au ciel !

. . . . . .

Maintenant je suis prisonnière,
J'ai fui les bosquets de la terre,
J'ai vu que tout en elle est éphémère,
J'ai vu tout mon bonheur finir,
Mourir !

Sous mes pas l'herbe s'est meurtrie,
La fleur en mes mains s'est flétrie...
Jésus, je veux courir en ta prairie,
Sur elle ne marqueront pas
Mes pas.

Comme un cerf, en sa soif ardente,
Soupire après l'eau jaillissante,
O Jésus, vers toi j'accours défaillante :
Il faut, pour calmer mes ardeurs,
Tes pleurs...

C'est ton seul amour qui m'entraîne ;
« Mon troupeau je laisse en la plaine,
« De le garder je ne prends pas la peine » ;
Je veux plaire à mon seul Agneau
Nouveau.

Jésus, c'est toi l'Agneau que j'aime ;
Tu me suffis, ô Bien suprême !
En toi j'ai tout : la terre et le ciel même ;
La fleur que je cueille, ô mon Roi,
C'est toi !

Jésus, beau lis de la vallée,
Ton doux parfum m'a captivée.
Bouquet de myrrhe, ô corolle embaumée,
Sur mon cœur je veux te garder,
T'aimer !

Toujours ton amour m'accompagne ;
En toi j'ai les bois, la campagne,
J'ai les roseaux, la lointaine montagne,
La pluie et les flocons neigeux
Des cieux.

En toi, Jésus, j'ai toutes choses,
J'ai les blés, les fleurs demi-closes,
Myosotis, boutons d'or, belles roses ;
Du blanc muguet, j'ai la fraîcheur,
L'odeur.

J'ai la lyre mélodieuse,
La solitude harmonieuse,
Fleuves, rochers, cascade gracieuse,
Le doux murmure du ruisseau,
L'oiseau.

J'ai l'arc-en-ciel, j'ai l'aube pure,
Le vaste horizon, la verdure ;
J'ai l'île étrangère et la moisson mûre,
Les papillons, le gai printemps,
Les champs.

En ton amour je trouve encore
Les palmiers que le soleil dore,
La nuit pareille au lever de l'aurore ;
En toi je trouve pour jamais
La paix !

J'ai les grappes délicieuses,
Les libellules gracieuses,
La forêt vierge aux fleurs mystérieuses ;
J'ai tous les blonds petits enfants,
Leurs chants.

En toi j'ai sources et collines,
Lianes, pervenche, aubépines,
Frais nénuphars, chèvrefeuille, églantines,
Le frisilis du peuplier
Léger.

J'ai l'avoine folle et tremblante,
Des vents la voix grave et puissante,
Le fil de la Vierge et la flamme ardente,
Le zéphir, les buissons fleuris,
Les nids.

En toi j'ai la colombe pure ;
En toi, sous ma robe de bure,
Je trouve joyaux et riche parure,
Colliers, bagues et diamants
Brillants.

J'ai le beau lac, j'ai la vallée
Solitaire et toute boisée ;
De l'Océan j'ai la vague argentée,
Perles, corail, trésors divers
Des mers.

J'ai le vaisseau fuyant la plage,
Le sillon d'or et le rivage ;
J'ai, du soleil festonnant le nuage
Alors qu'il disparaît des cieux,
Les feux.

En toi j'ai la brillante étoile ;
Souvent ton amour se dévoile,
Et j'aperçois comme à travers un voile,
Quand le jour est sur son déclin,
Ta main !

O toi qui soutiens tous les mondes !
Qui plantes les forêts profondes ;
D'un seul coup d'œil, toi qui les rends fécondes,
Tu me suis d'un regard d'amour
Toujours !

J'ai ton Cœur, ta Face adorée,
De ta flèche je suis blessée...
J'ai le baiser de ta bouche sacrée,
Je t'aime et ne veux rien de plus,
Jésus !

J'irai chanter avec les Anges
De l'amour sacré les louanges...
Fais-moi voler bientôt en leurs phalanges.
O Jésus, que je meure un jour
D'amour !

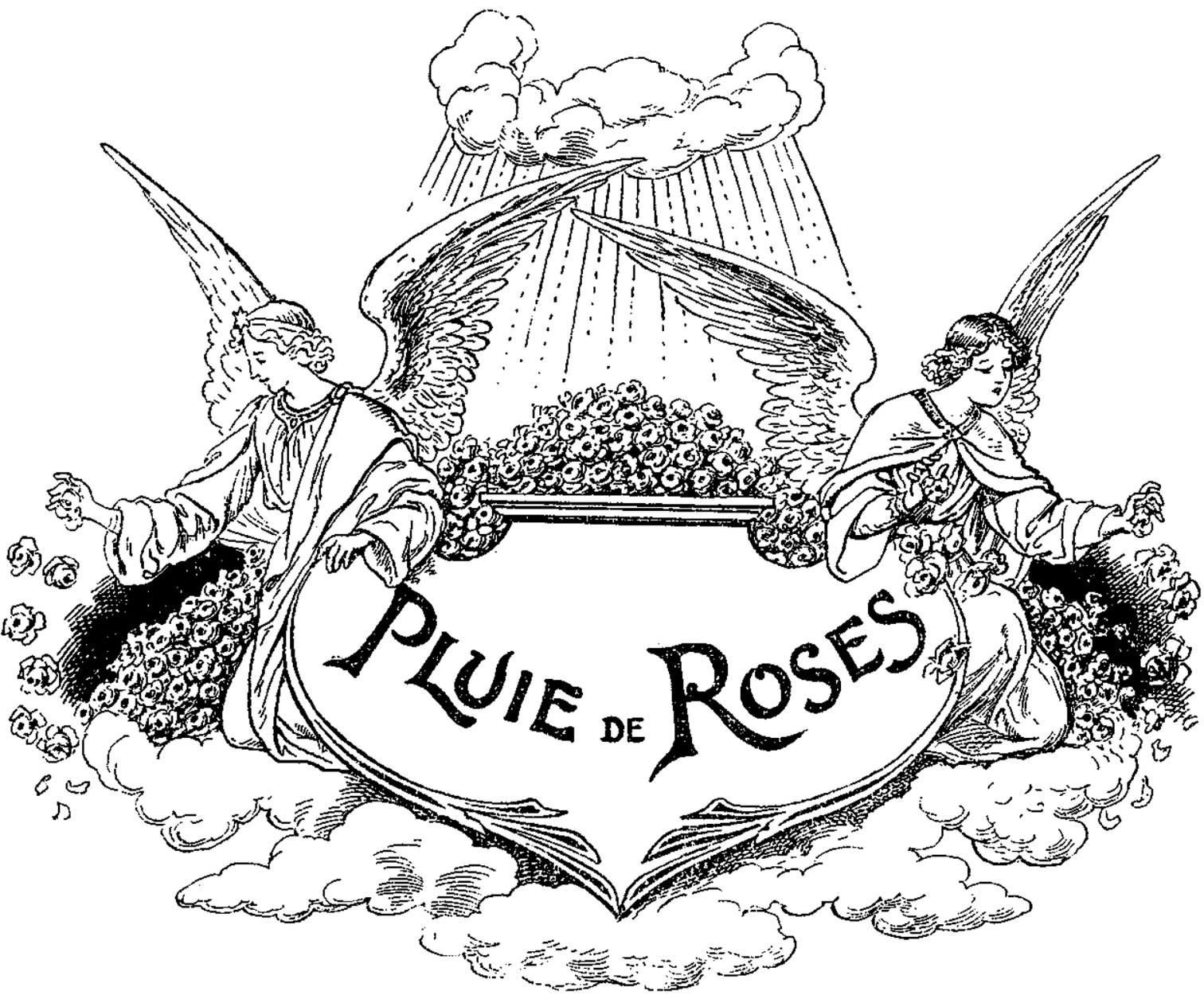
Attiré par sa transparence,
Vers le feu l'insecte s'élance ;
Ainsi ton amour est mon espérance,
C'est en lui que je veux voler,
Brûler...

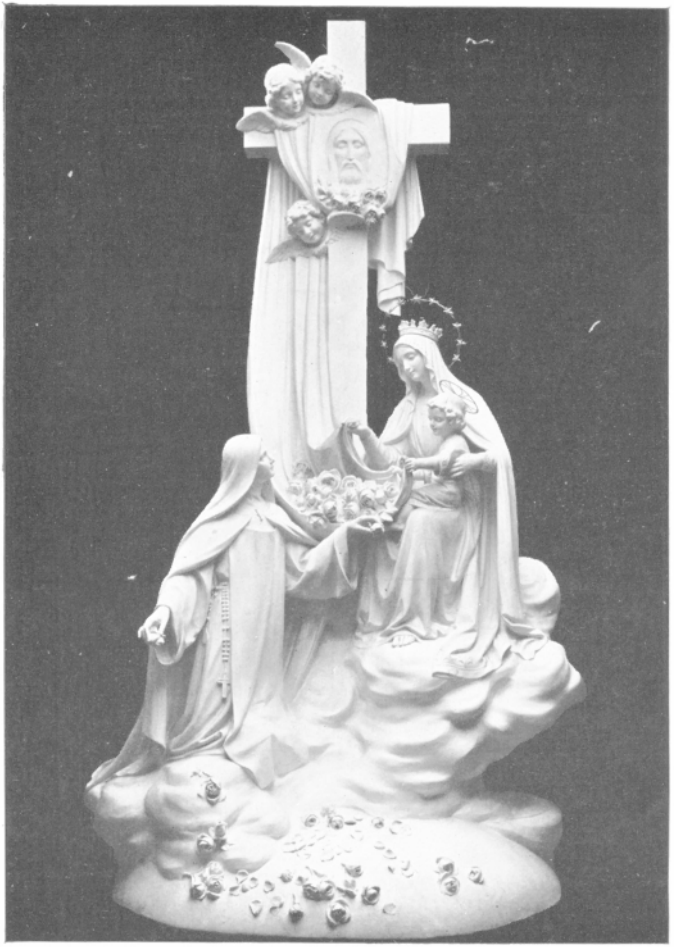
Je l'entends déjà qui s'apprête,
Mon Dieu, ton éternelle fête !
Aux saules, prenant ma harpe muette,
Sur tes genoux je vais m'asseoir,
Te voir !

Près de toi, je vais voir Marie,
Les Saints, ma famille chérie ;
Je vais, après l'exil de cette vie,
Retrouver le toit paternel
Au ciel...

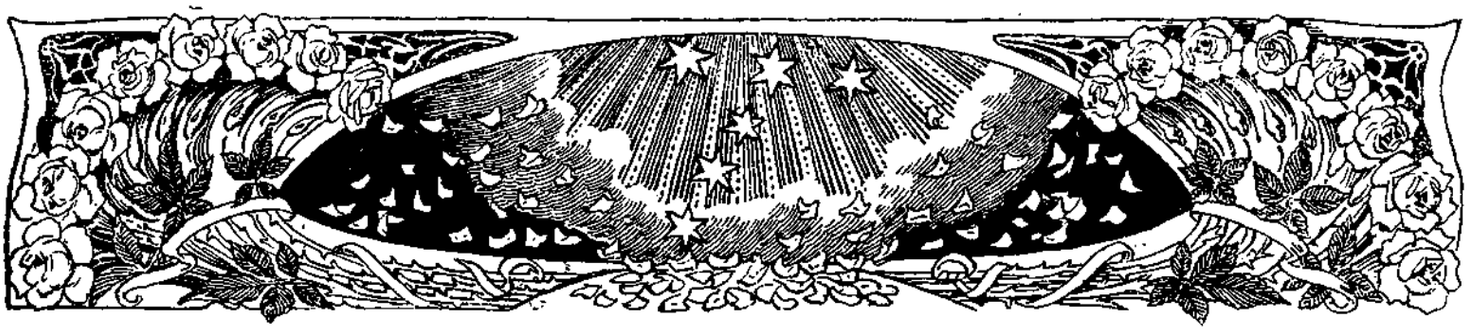
28 avril 1895.




PLUIE DE ROSES



GROUPE SCULPTÉ SURMONTANT LE MAITRE AUTEL
DANS LA CHAPELLE DES CARMÉLITES DE LISIEUX



" PLUIE DE ROSES „

Extraits du Tome VI.

Guérison subite d'un jeune enfant atteint depuis plus de trois années d'ostéomyélite aiguë déclarée incurable.

RELATION DE MADEMOISELLE CONSTANCE CARDON [1]

Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 11 mai 1916 [2].

Au mois d'avril 1915, je vis venir chez moi une pauvre femme. Elle tenait dans ses bras un petit garçon de 8 ans ½, réduit à un état effrayant à voir, et me priait de lui faire faire sa première Communion avant sa mort que tous jugeaient imminente.

J'acceptai ce pauvre petit, que l'on m'apportait pour l'instruire sommairement, avec les douze garçons de 13 à 16 ans que je préparais déjà à la première Communion tardive. Ces malheureux enfants, ramassés dans la rue, ignorent même qu'ils ont une âme. J'en ai pitié, je les instruis, et, quand ils commencent à connaître le bon Dieu, ils prient avec tant de foi que, souvent, ils sont exaucés.

Leur nouveau camarade, Arthur Pottot, était atteint d'une tumeur à la joue avec carie de la mâchoire inférieure droite Cette tumeur le martyrisait depuis l'âge de 5 ans ; elle s'était déclarée à la suite d'un saisissement, au début de mars 1912, et durait ainsi sans interruption

[1] Mlle Constance Cardon, vénérable personne de plus de 60 ans, s'est attiré, par une somme d'abnégation et de dévouement extraordinaire à l'égard des pauvres, l'attention de l'Académie française qui, avec de grands éloges, lui a décerné, en 1911, le prix « Montyon ».

[2] Les enquêtes concernant cette guérison remarquable n'étant pas achevées en 1918, elle n'a pu être insérée dans le volume « *Pluie de Roses V* ».

depuis 3 ans et 4 mois, avec éclosions d'abcès continuels, tenant toute la joue et le cou du petit infirme. Sa joue était tellement grosse qu'elle retombait sur l'épaule, de sorte qu'il se tenait tout de travers et ne pouvait se redresser. Cet aspect épouvantable avait fait donner au pauvre petit le surnom de « rhinocéros ».

Ses parents le portèrent à l'hospice où, après examen, les docteurs déclarèrent que l'ablation de la joue était nécessaire pour éviter les abcès, mais qu'il ne guérirait pas, car la carie de la mâchoire est inguérissable. La femme Pottot ramena donc son fils chez elle et le soigna tant bien que mal, se contentant de laver les plaies. L'enfant alla aussi se faire soigner à la Croix-Rouge où, pendant quelque temps, le Dr Houzel, de Boulogne, lui donna ses soins. Mais, voyant qu'il souffrait de plus en plus, la mère le garda chez elle, presque toujours au lit, car il avait peine à supporter sa tête démesurément enflée par l'inflammation de cinq abcès qui s'étaient déclarés.

Enfin, comme je l'ai dit, l'enfant était en quelque sorte mourant quand on me le présenta au mois d'avril 1915. Il ne pouvait plus parler, car l'os de la mâchoire lui sortait de la bouche, coupant sa lèvre et laissant couler une bave infecte. Depuis deux ans, il ne vivait que de pain trempé dans du lait, espèce de pâte qu'il s'introduisait dans la bouche avec ses doigts. Tous les gens du quartier le regardaient avec compassion et souhaitaient qu'il meure, tellement ses souffrances étaient grandes.

Au mois de juillet 1915, mes 12 enfants étant au catéchisme, je leur demandai de faire une neuvaine à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, afin que leur camarade pût faire avec eux sa première Communion. C'était demander un miracle, mais la petite Sœur est puissante. Notre confiance était grande et nous fûmes exaucés.

Nous commençâmes donc notre neuvaine avec beaucoup de ferveur ; jamais je n'ai vu prier avec autant de foi ces malheureux enfants, débris de la société, je le répète, mais qui viennent à Dieu avec un cœur simple.

Le neuvième jour, 5 juillet, n'amena aucun changement dans l'état d'Arthur Pottot ; mais nous n'étions pas découragés et ne cessions de prier Sœur Thérèse avec une confiance croissante.

On décida cependant de lui faire faire sa première Communion seul. M. le Curé de Saint-Michel aurait pris toutes les précautions désirables, ne lui donnant qu'une petite parcelle d'hostie. A ce moment, en effet, il avait à la joue les cinq abcès en pleine suppuration, et l'os carié, dont j'ai parlé, sortait de la bouche, au moins de deux centimètres, avec une bave d'une odeur repoussante.

Tel était donc l'état de l'enfant les 7, 8 et 9 juillet. Or, le 10 juillet, veille de la première Communion, à 11 heures du matin, il m'arrive au catéchisme, tête nue, sans les bandes de pansements qu'il n'avait pas quittées depuis 3 ans ½. Plus d'abcès, plus de suppuration, plus d'os qui lui fendait la lèvre, et la coupure profonde de cette lèvre était parfai-

tement soudée. Enfin, plus aucune plaie. Dans une nuit, du soir au matin, la cicatrice interne et externe s'était formée, absolument complète.

Combien je regrette de n'avoir pu, ce jour-là même, faire constater la merveilleuse guérison par un docteur ! Mais, étant malade, je n'ai pu sortir. Je croyais d'ailleurs, à ce moment-là, que le témoignage de tous suffirait à prouver le miracle.

Quoi qu'il en soit, à la vue d'Arthur si malade la veille, maintenant sain et guéri, mes enfants et moi nous nous jetâmes à genoux, pleurant de joie et de reconnaissance, car pour nous l'intervention surnaturelle était visible. Nous chantâmes ensemble le *Magnificat.*

L'enfant pouvait parler, chanter. Je lui donnai une tartine qu'il mangea facilement devant ses douze compagnons. Etant trop émue pour leur faire le catéchisme, je les renvoyai chez eux. Alors, dans leur enthousiasme, ils prirent Arthur par la main et, courant par les rues, ils ouvraient toutes les portes de leur pauvre quartier en criant : « Nous avons fait un miracle ! venez voir le petit Pottot. Il n'a plus rien ! il est guéri ! » Et lui de crier à son tour : « Je n'ai plus de mal ; c'est « sainte Thérèse » qui m'a guéri ! » Alors ces pauvres du quartier Saint-Pol (environ 300), qui avaient vu l'enfant la veille encore, dans l'état affreux que j'ai décrit, se mirent eux aussi à crier au miracle, levant les bras au ciel et bénissant la petite sainte. Enfin, c'était une véritable révolution, d'où rassemblement et manifestation joyeuse autour de la mère qui pleurait de bonheur.

Ces pauvres gens se sont bien souvenus de cette scène quand je leur ai demandé leurs signatures.

Lorsque l'enfant était encore chez moi et que nous eûmes chanté le *Magnificat,* je lui demandai où était son os ; il me répondit : « Hier soir, je dormais, ma grande sœur me l'a ôté, je ne me suis pas réveillé, car elle ne m'a pas fait mal. » Et il ajouta : « C'est Sœur Thérèse qui lui a dit de le faire [1]. »

[1] Sur une question posée à Mlle Cardon touchant l'enlèvement de l'os, elle répond ce qui suit, à la date du 15 mai 1916 :

« L'os de notre petit miraculé a été retiré par sa sœur âgée de 23 ans. Le soir du 9 juillet, l'enfant s'endormit d'un profond sommeil ; sa mère et sa sœur étaient auprès de lui, regardant avec tristesse et compassion ce pauvre visage défiguré par les cinq abcès purulents, l'enflure de la joue et l'os en question qui passait de sa bouche.

Tout à coup, la sœur d'Arthur se sentit poussée par un désir irrésistible et une voix intérieure, à retirer l'os. La mère s'y opposait, craignant de faire souffrir l'enfant ; mais sa fille ne put résister à l'inspiration surnaturelle, et, tandis que la femme s'enfuyait, elle s'approcha de son frère et tira doucement l'os, qui, en un instant, se trouva désagrégé, et lui tomba dans la main. Il mesurait 10 centimètres de longueur sur 3 au moins de largeur. Toute la nuit la jeune fille ne put dormir d'émotion.

Autre chose digne de remarque. Ce matin-là, aucune trace d'écoulement des abcès ne parut dans le lit du malade, tandis que, depuis trois ans, ses draps et oreillers se trouvaient trempés chaque jour par le sang et le pus des abcès. »

Notre miraculé a donc fait une après-midi de sa retraite avec ses camarades, le 10 juillet 1915, et, le dimanche 11 juillet, il a communié le premier et très facilement. Il y avait 150 pauvres réunis en notre chapelle, centre des Amis des Pauvres de la paroisse Saint-Michel. Tout le monde a pu entendre le protégé de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus prier et chanter avec les autres.

Depuis, la guérison reste complète et s'affirme toujours plus. L'enfant mange, court, joue, va en classe. Les cicatrices des abcès disparaissent de jour en jour ; il lui repousse même en ce moment une petite mâchoire. Enfin, sa santé est parfaite.

Que Dieu soit béni et sa Servante glorifiée, car il lui a vraiment communiqué sa puissance dans une large mesure !

J'atteste devant Dieu la véracité de mon rapport ; pour moi, le miracle est évident, ainsi que le témoignent les 60 signatures envoyées à Monseigneur de Teil, et celles qui suivent ce récit.

Constance CARDON,
Servante des Pauvres.

Certifié absolument conforme à la vérité.

M. ANSELIN,
Curé de Saint-Michel.

M. et Mme POTTOT-PALETTE,
père et mère de l'enfant.

Suivent seize signatures auxquelles on pourrait joindre encore les soixante signatures envoyées à Mgr de Teil.

LETTRE DE M. L'ABBÉ ANSELIN

curé de Saint-Michel de Boulogne-sur-Mer,

A SA GRANDEUR MGR LOBBEDEY, ÉVÊQUE D'ARRAS

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur et la satisfaction d'informer Votre Grandeur que la relation concernant la guérison d'un enfant de ma paroisse, grâce à l'intercession de la Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, est rigoureusement exacte dans l'exposition des faits.

Jusqu'ici, la guérison qui fut immédiate demeure complète.

D'ailleurs, la personne qui a provoqué les prières, Mlle Constance Cardon, est, d'une part, de bonne foi au-dessus de tout soupçon et, d'autre part, douée de si rares dispositions que le Ciel a bien pu lui accorder, dans la circonstance, ses complaisances et son concours.

Daignez agréer, etc.

ANSELIN,
Curé de Saint-Michel.

TÉMOIGNAGE DU FRÈRE DELEHAIS

membre depuis trente ans de la Société des Amis des Pauvres.

Société des Amis des Pauvres,
46, rue de l'Arbre-Sec, Paris.

14 novembre 1915.

Pendant le séjour que j'ai fait à Boulogne-sur-Mer, au cours des années 1912, 1913 et 1914, je me suis trouvé en rapport avec la famille Pottot, demeurant rue Saint-Pol.

Pendant ces trois années, j'ai vu leur jeune fils dans un état lamentable. Il avait à la joue droite une grosseur énorme, suppurante, qui le torturait horriblement et faisait peine à voir.

J'apprends que cet affreux mal a disparu subitement, à la suite de prières à la Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, Carmélite de Lisieux. C'est un vrai miracle, je ne puis m'empêcher de le dire, car, après avoir vu l'état pitoyable du jeune infirme, je ne pouvais, comme tout le monde, attendre que sa mort.

J. Delehais.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE Mlle CARDON

adressée au Carmel, le 7 octobre 1916.

Dimanche dernier, 1er octobre, Sa Grandeur Mgr Lobbedey, évêque d'Arras, a daigné venir chez moi pour voir Arthur Pottot et se faire raconter les circonstances extraordinaires de sa guérison. En voyant l'état actuel de l'enfant, Monseigneur s'est écrié : « Mais c'est un véritable miracle ; je lui accorde tout mon appui. »

Suivent les pièces justificatives :

1° Certificat du Dr Houzel médecin curant au dispensaire de la Croix-Rouge de Boulogne-sur-Mer.

2° Certificat du même docteur constatant la guérison complète.

3° Certificat du Dr de Backer, de la Faculté de Paris, qui a examiné l'enfant à Boulogne-sur-Mer, le 24 mai 1916.

Nota. — Il est de notoriété publique en France, que les pauvres et les enfants surtout, présentés aux consultations des hôpitaux n'y laissent pas de trace ; c'est pourquoi on ne peut avoir les certificats des médecins qui ont examiné Arthur Pottot en passant, et n'ont jamais été appelés chez lui. On n'a pu les retrouver, malgré les recherches faites au nom de Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque d'Arras, par M. le chanoine Anselin, curé de la paroisse Saint-Michel de Boulogne.

(La femme Pottot est mère de dix enfants, son mari est garçon boulanger.)

Guérison subite d'une jeune fille atteinte de tuberculose et d'un ulcère à la lèvre.

RELATION DE LA Rde MÈRE SUPÉRIEURE
DES DAMES DE LA SAINTE-FAMILLE A ROUBAIX

Roubaix (Nord), le 13 mai 1919.

Mlle Maria Ducreux, âgée aujourd'hui de 28 ans, était depuis son enfance d'une santé très précaire. En grandissant, la tuberculose dont elle avait le germe s'aggrava, et, vers l'âge de 10 ans, s'y ajouta une coxalgie. Plus tard, le cœur se prit, il se forma un ulcère à l'estomac et un autre à la lèvre inférieure, appelé par le docteur Lerat « uncro venimeux ».

La pauvre jeune fille dut s'aliter le 3 octobre 1913, avec une fièvre persistante, des insomnies totales et une toux sèche et opiniâtre, symptômes qui révélaient nettement le caractère aigu du mal, et la congestion des poumons. Bientôt, elle ne put supporter aucune alimentation même liquide, et eut de fréquentes hémorragies.

Très pieuse, Mlle Ducreux, après avoir fait deux neuvaines à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus pour obtenir sa guérison, en commença une troisième, le 13 décembre de cette même année 1913, demandant simplement, cette fois, la grâce d'une sainte mort.

Au cours de cette neuvaine, ses douleurs s'accrurent, mais elle eut la consolation de voir à diverses reprises son angélique Protectrice, ce qui soutint son courage. Le 22 décembre, au matin, elle éprouva une souffrance violente dans tout son être, et comme un impérieux désir de se lever, mais la religieuse du Saint-Sauveur qui la soignait le lui interdit formellement. Vers 8 heures, M. l'abbé Bègue, vicaire à Saint-Martin, et son directeur, vint lui apporter la sainte Communion. Peu après son action de grâces, la malade, bien qu'en proie à des douleurs plus vives que jamais, réclama à manger. Chose étonnante, elle prit un peu de cacao et le garda très bien. Enfin, tout à coup, le bandage qu'elle portait sur la bouche se détache de lui-même et tombe. Alors, n'y tenant plus, elle sort du lit, où elle était clouée depuis près de trois mois, et se dirige seule vers la cuisine, où la servante, à sa vue, manque de se trouver mal. De là, l'heureuse privilégiée se rend dans la chambre de M. Letourneur, son oncle, qui lui tient lieu de père, et celui-ci ne peut en croire ses yeux. La lèvre et la langue sont redevenues parfaitement saines, la miraculée n'éprouve pas la moindre souffrance, et se sent complètement guérie. Tout s'était accompli en moins d'un quart d'heure. Elle fait mander son confesseur et va au-devant de lui. Il reste émerveillé et ne peut retenir ses larmes. Le Dr Lerat, qui la traitait, appelé à son tour, demeure interdit, et proteste qu'il y a là un fait miraculeux, car il s'attendait à l'an-

nonce du décès. Il examine soigneusement Mlle Ducreux, l'ausculte, et ne découvre absolument plus de trace de ses maux anciens et si caractérisés. Sa jambe enflée et atteinte de sciatique, ne présentait rien d'anormal ; plus de trace de congestion au poumon, ni d'ulcère au visage. Ledit médecin fut si frappé, qu'il proposa lui-même un témoignage écrit.

Le jour de Noël, la jeune fille allait à une messe d'action de grâces, et dès janvier 1914, elle mettait ses forces au profit des pauvres et de l'assistance des malades.

Le lendemain de sa guérison, elle eut à nouveau la céleste visite de Sr Thérèse, tout auréolée de gloire, et d'une voix douce, la sainte lui dit : « *Je suis la petite Servante du Seigneur, envoyée de Dieu pour vous faire connaître sa volonté.* » Elle lui fit promettre ensuite de communier chaque jour, et lui donna certains conseils personnels de perfection, puis disparut.

Le directeur de Mlle Ducreux crut plus prudent, à l'époque, d'exiger d'elle un délai d'un an avant de faire savoir ces faits au Carmel de Lisieux, désirant les voir confirmés par l'épreuve du temps. Mais, sur ces entrefaites, la guerre ayant éclaté, toute communication devint impossible entre la ville occupée par l'ennemi et le reste de la France. D'ailleurs, d'autres événements marquèrent encore pendant ces années d'angoisse la protection de la petite sainte en faveur de la pieuse jeune fille. Celle-ci faisant une retraite dans notre maison de la Sainte-Famille de Roubaix, au mois d'août 1916, priait avec ardeur sa sainte Bienfaitrice pour la France, la suppliant de lui manifester par quelque signe qu'elle s'occupait du salut de notre Patrie. Pendant cette neuvaine, le 22 août, des parfums très pénétrants d'encens mêlé de fleurs, envahirent la chambre occupée par notre retraitante, et se répétèrent avec une telle intensité les jours suivants, que l'autorité ecclésiastique s'en émut, et voulut constater par elle-même ce cas merveilleux. Un rapport documenté sur la guérison de Mlle Ducreux et les mystérieux parfums fut rédigé, et déposé ensuite entre les mains de Mgr l'Evêque de Lille.

L'un des témoins les plus autorisés, M. le Vicaire général Descamps, a daigné prendre connaissance de la présente relation, et la munit de son approbation, n'y trouvant, dit-il, aucun détail inexact, ni aucune affirmation qui ne soit pleinement justifiée.

Sr Danger, *supérieure.*

RELATION PERSONNELLE DE Mlle DUCREUX

communiquée au Carmel de Lisieux en mai 1919.

J'avais toujours été d'une santé délicate, quand, le 3 octobre 1913, le mal qui me minait depuis longtemps prit une forme aiguë, et je dus

m'aliter. Je souffrais énormément de la tête, avec une toux sèche et persistante, preuve évidente, je le sais, de la tuberculose. Le Dr Lerat, appelé le 4 octobre, reconnut en outre des symptômes de grippe. Pendant plusieurs jours, épuisée par la fièvre, je perdis totalement conscience de ce qui se passait autour de moi, et quand je revins de cet état étrange, le dixième jour, des coliques très fortes, suivies de vomissements continuels, accusèrent des troubles gastro-intestinaux. Je ne pouvais supporter la moindre nourriture, ni même parfois garder une simple gorgée d'eau ; ma langue était couverte d'une croûte épaisse, ma toux, un moment calmée, reparut avec une plus forte acuité, accompagnée de crachements de sang ; mon estomac était douloureux et le foie également atteint ; mes urines noirâtres et peu abondantes.

Le docteur qui me visitait deux fois dans la journée, me jugeait si bien perdue que déjà on avait pris les mesures pour mon cercueil.

En dehors de mon état si grave et de l'extrême faiblesse qui m'obligeaient à garder le lit, ma jambe gauche était si enflée que la marche m'aurait été absolument impossible. Depuis six mois, enfin, j'avais perdu tout sommeil.

Je traînai ainsi lamentablement jusqu'au 15 décembre, où se révéla à la lèvre inférieure un ulcère venimeux, que le médecin redoutait de voir se propager dans toute la bouche, si l'on n'intervenait sans retard par une opération.

Seule, au milieu de tant de maux, la prière me soutenait, et, devant cette nouvelle complication, je commençai le 16 décembre une neuvaine à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour obtenir la grâce d'une bonne mort. Mes souffrances redoublèrent pendant cette neuvaine. Mais j'eus la joie d'être favorisée à deux reprises, dans les nuits des 20 et 21 décembre, d'une apparition de ma chère petite sainte.

Le lundi matin, 22 décembre, mon directeur, M. l'abbé Bègue, m'apporta comme chaque semaine, la sainte Communion. Bientôt après, je ressentis dans ma jambe gauche une douleur extrêmement violente, et ne pouvant plus me tenir au lit, je voulus me lever. La religieuse garde-malade qui me soignait, Sr Virginie, s'y opposa, disant qu'il me serait impossible de mettre le pied à terre. J'obéis donc malgré une voix intérieure qui me pressait de sortir du lit. Cependant, lorsque la Sœur dut me quitter pour visiter d'autres malades, j'appelai la servante et lui fis préparer un peu de cacao, que je digérai bien, puis, ô surprise, mon bandage, qui recouvrait l'ulcère du visage, tomba de lui-même. Alors étant seule, je me sentis soulevée par une force mystérieuse et je me levai. J'étais guérie. Je traversai plusieurs pièces de l'appartement jusqu'à la cuisine où la servante stupéfaite demeura tellement saisie qu'elle faillit se trouver mal. Je me rendis ensuite, toujours sans appui, dans la chambre de mon oncle et père adoptif, qui resta sans parole. Il m'examina, regarda ma lèvre, et constata que l'ulcère avait disparu.

Pénétrés d'admiration et de reconnaissance, nous décidâmes de faire prévenir immédiatement mon confesseur et le Dr Lerat. Quand le prêtre arriva, je lui ouvris moi-même la porte, et il n'en pouvait croire ses yeux, m'ayant vue mourante le matin. Quant au médecin, il demeura interdit quand j'allai au-devant de lui, car il se croyait appelé pour enregistrer mon décès. Il m'ausculta et reconnut que la congestion des poumons avait complètement disparu, il examina ma jambe et la trouva également guérie. D'ailleurs, je ne toussais plus, et dès le repas de midi, j'avais mangé deux œufs, sans éprouver le moindre inconvénient. « C'est une guérison miraculeuse », déclara le docteur, et de fait, en un quart d'heure, Sœur Thérèse m'avait ramenée du seuil de la tombe à une parfaite santé.

Le mardi 23 décembre, un peu avant minuit, ma sainte Bienfaitrice daigna encore se montrer à moi, et cette fois se dit « envoyée de Dieu pour me bénir ». Elle me recommanda la communion quotidienne et me donna quelques conseils pour l'avenir. Sa voix était harmonieuse et si douce ! Elle portait le costume de carmélite et une auréole brillante entourait sa tête.

Trois jours après ma guérison, en la fête de Noël, j'assistai à la messe en action de grâces, et, depuis cette date, je me rendis chaque matin à l'église pour communier.

J'ai noté par écrit les événements à l'époque de leur accomplissement, M. l'abbé Bègue, mon directeur, ayant jugé prudent d'attendre une année avant de les faire connaître ; la guerre survint, et résidant en pays occupé, il me fut impossible d'envoyer ce rapport au Carmel de Lisieux avant la fin des hostilités.

Je ne puis aussi que confirmer les détails donnés par Sœur Danger, Supérieure de la Sainte-Famille de Roubaix, au sujet des autres manifestations surnaturelles et particulièrement des parfums que Sœur Thérèse voulut bien me prodiguer au cours de ces années douloureuses. Je la priais sans cesse pour notre pauvre patrie, et le 24 mai 1916, comme je la conjurais de donner la victoire à la France et lui demandais si la guerre durerait longtemps encore, elle me répondit : « Il ne vous est pas permis de sonder les desseins de Dieu, la France a beaucoup péché, il lui faut expier ses fautes ; vous-même, aidez à cette expiation. » Elle me fit alors baiser la terre et ajouta : « *Dieu éclairera les généraux sur la voie à suivre pour la victoire, à l'heure marquée par sa miséricordieuse justice.* »

Je certifie sincère et véritable tout ce qui est consigné ici, à la gloire de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Maria Ducreux.

RAPPORT DE M. LETOURNEUR, ONCLE DE Mlle MARIA DUCREUX

6 décembre 1919.

Ma nièce, Maria Ducreux, fut toujours d'une constitution débile, et subit même, vers l'âge de 11 à 12 ans, des maladies sérieuses. Cependant, sa santé s'altéra davantage dans la suite, et le 3 octobre 1913, elle dut prendre le lit.

Depuis peu fixé à Roubaix, je fis aussitôt mander le Dr Lerat, qui constata un état général très grave : douleurs violentes dans la tête au point de faire craindre une fièvre cérébrale, tuberculose au 2e degré, toux opiniâtre, avec une température de 40°. Le lendemain, la pauvre enfant étant plus mal, je priai son directeur de venir la confesser et on lui administra immédiatement le sacrement de l'Extrême-Onction. Ensuite, pendant dix jours, Maria demeura sans connaissance et apparence de vie, à part les battements très faibles du cœur. Elle ne revint à elle que pour voir s'accroître ses maux, car elle fut prise aussitôt de fortes coliques, et de vomissements avec hématémèse : « C'est une question de temps, d'heures même, me dit le médecin, il n'y a aucun espoir de la sauver actuellement, songez à vos dispositions dans cette éventualité. »

Et cependant, la situation empira davantage encore : foie malade et paralysie du côté gauche, et enfin, vers le 15 décembre, apparut une dernière et terrible complication, une plaie cancéreuse qui se forma à la lèvre inférieure du côté gauche, et qui s'étendit bientôt à l'intérieur de la bouche ; le docteur en augura si mal, qu'il aurait pratiqué séance tenante l'ablation d'une partie de cette lèvre ulcérée, si la faiblesse de la malade ne l'en eût empêché. Le 21 décembre il me prévint que la mort était imminente, et que si, *par extraordinaire*, la jeune fille passait la nuit, il se risquerait le lendemain à tenter l'opération inévitable.

Au plus fort de ses souffrances, ma nièce conserva toujours une remarquable énergie morale, et cherchait dans sa piété le courage de supporter tant d'épreuves.

Elle communiait chaque semaine de la main de M. l'abbé Bègue, son directeur, qui lui faisait avaler difficilement une parcelle de la sainte Hostie ; lui et les Sœurs du Saint-Sauveur, qui l'assistaient jour et nuit, admiraient sa résignation, qui jamais ne se démentit.

Le 22 décembre 1913, avant-veille de la clôture d'une neuvaine que Maria faisait à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour obtenir la grâce d'une sainte mort, notre chère malade reçut la sainte Communion à 8 h. 15 du matin. Peu après, alors que la religieuse qui l'avait veillée toute la nuit s'apprêtait à la quitter, elle s'écria : « Je veux me lever, mes douleurs sont trop grandes, je ne puis plus rester au lit. » Sœur Virginie, ne comprenant rien à cette surexcitation essaya de la calmer, et la persuada

de rester au lit jusqu'à son retour. Après son départ, la pauvre patiente appela la bonne et lui fit la même demande, puis elle ajouta : « Je prendrais bien quelque nourriture. » Tout intriguée et n'osant assumer cette responsabilité, la servante vint me trouver. « Donnez-lui tout ce qu'elle voudra », lui dis-je, car je ne me sentais pas le cœur de rien refuser à la chère mourante. La bonne présenta donc à Maria un peu de cacao qu'elle prit sans difficulté ; à ce moment, se passa un fait non moins étrange : le bandeau qui tenait le pansement sur les lèvres se détacha de lui-même et tomba, sous le travail de la cicatrisation qui s'opérait soudain par une action surnaturelle.

Soulevée alors par une irrésistible impulsion, la jeune fille, aidée par une main invisible, se leva seule, traversa l'appartement, et se dirigea vers la cuisine, où la brave servante crut se trouver mal en l'apercevant ; à mon tour, en voyant ainsi ma nièce debout, je fus tellement saisi que la parole me manqua ; puis, regardant la lèvre, je constatai qu'il n'y avait plus trace de plaie ; je fis marcher Maria, à plusieurs reprises je l'obligeai à faire la génuflexion, ce à quoi elle se prêta aisément ; donc plus de paralysie du côté gauche, plus de sifflement dans la poitrine, en un mot, la guérison était complète. Nous avions confiance en la petite Sœur Thérèse, mais jamais nous n'aurions osé espérer une telle manifestation de sa bonté. Et tout émus, nous remerciâmes la sainte sur-le-champ par une ardente prière.

Je prévins immédiatement M. l'abbé Bègue, qui pensait à la délivrance de ma pauvre enfant par la mort ; il fallut, pour le convaincre, que notre miraculée se montrât à lui.

Je fis appeler aussi le Dr Lerat, qui arriva croyant constater le décès, et demeura stupéfait quand la malade lui ouvrit elle-même la porte. Il l'ausculta, l'examina, et dut vérifier à son tour qu'il n'y avait plus de lésions pulmonaires, plus de paralysie, ni de plaie à la lèvre, et il se retira très impressionné.

Le lendemain 23 décembre, ma nièce mangea avec nous des moules et de la salade sans en être nullement incommodée. Le 25 décembre, jour de Noël, je l'accompagnai à une messe d'actions de grâces où elle communia. Depuis, elle continue d'assister tous les matins à la messe à jeun, et dès le début de janvier 1914, elle visitait et soignait les malades pauvres. Sa santé ne s'est pas démentie depuis cette époque, et, il y a trois mois, une épreuve radioscopique confirmait qu'il n'existait aucun vestige de lésions dans les poumons.

Tels sont les faits que je certifie parfaitement exacts, sur la guérison subite de ma nièce.

LETOURNEUR,

Commandant en retraite.

CERTIFICATS MÉDICAUX

1° *Certificat du docteur Lerat, du 9 janvier* 1914.

Je soussigné, docteur en médecine, certifie que Mlle Maria Ducreux, demeurant rue du Curé, 8, a reçu mes soins pour la première fois, au mois de septembre 1913.

Elle présentait à ce moment une toux quinteuse, opiniâtre, sèche, avec des phénomènes de congestion des sommets. Le diagnostic de tuberculose se posait nettement. Puis, le 3 octobre, elle s'alita, présentant de la fièvre et des symptômes de grippe.

A son état très inquiétant s'ajoutèrent encore des troubles gastro-intestinaux. Des vomissements apparurent, et la toux, qui avait cessé complètement durant une quinzaine de jours, reprit de plus belle avec des crachements de sang. L'estomac était très sensible et le foie très malade, les urines étaient foncées et rares.

Puis cet état gastrique s'accentua, et la malade ne s'alimentait que très peu, des douleurs de sciatique gauche étaient rebelles à toute médication. La jeune fille ne savait pas se tenir sur cette jambe et la marche était impossible

Le 1er décembre, je fus appelé auprès de Mlle Ducreux pour une plaque stomatite : ulcère uncro-venimeux de la lèvre inférieure, la ladgue était très sale et l'alimentation totalement impossible.

Mais le 22 décembre l'ulcération alla mieux, et la malade qui n'avait pas marché depuis trois mois était debout, marchait, et me reçut elle-même à la porte.

Elle ne toussait plus, elle était guérie.

Cette personne très pieuse avait eu une vision : elle a ressenti alors de violentes douleurs, et tous les symptômes de sciatique, congestion des poumons avaient complètement disparu.

Je l'ai revue ce jour, et la guérison s'est maintenue. Elle mange et boit comme tout le monde et se porte à merveille, elle marche très bien et ne ressent plus rien.

2° *Certificat du* 22 *septembre* 1919.

Je soussigné, docteur en médecine, certifie que Mlle Maria Ducreux a été soignée par moi en 1913 pour des troubles gastro-intestinaux avec congestion des poumons qui avaient mis sa vie en danger. Actuellement, après examen, je note un état de santé très satisfaisant, les organes malades étant guéris.

3° *Certificat du* 1er *octobre* 1920. (Demandé pour prévenir toute objection de suggestion ou d'hystérie.)

Je soussigné, etc., certifie que Mlle Maria Ducreux est en excellente santé et ne présente aucun phénomène nerveux, ni hystérique.

4° *Certificat du 26 octobre* 1920. (Demandé pour éclaircir le terme contradictoire du premier certificat à propos de l'ulcère.)

Je soussigné, etc., certifie que Mlle Maria Ducreux a reçu mes soins en décembre 1913, pour une plaque de stomatite ulcéro-membraneuse de la lèvre inférieure qui se guérit en même temps que son état général.

Docteur Lerat.

Avant d'entrer en communauté, Mlle Ducreux se fit encore examiner par trois autres docteurs, dont nous donnons ci-après les témoignages.

Certificat du docteur Courcoux, de Paris, après examen radiographique, 1er septembre 1919.

J'ai examiné Mlle Ducreux, et j'ai fait contrôler cet examen par la radioscopie des poumons. Le résultat est le suivant : Les poumons ne présentent aucune trace d'altération ou de lésion permettant de penser à une maladie pulmonaire telle que la tuberculose.

Je considère que Mlle Ducreux est en excellent état de santé, et rien à ce sujet ne s'oppose à la vie cloîtrée.

Dr Courcoux.

Certificat du docteur Desbonnets, de Roubaix, le 6 septembre 1920.

Je soussigné certifie que Mlle Maria Ducreux jouit d'une excellente santé, et que son état lui permet de supporter le régime du Carmel.

Dr Desbonnets.

Certificat du docteur Delmasure, de Lille, le 22 septembre 1920. (Demandé pour le même motif que le 3e certificat du docteur Lerat.)

Je soussigné, certifie que Mlle Maria Ducreux ne présente aucun symptôme de la névrose qualifiée autrefois du nom d'hystérie. Absence de stigmate de l'hystérie.

Dr Delmasure.

Diverses attestations des témoins du miracle :

Sont jointes encore au dossier : Une attestation de M. l'abbé Bègue, actuellement curé de Notre-Dame de la Treille, à Lille, et directeur de la *Semaine Religieuse,* au sujet de l'ulcération de la lèvre et de la guérison subite et totale, en décembre 1913.

Une autre attestation de la servante de Mlle Ducreux, en 1913, est ainsi conçue :

Je certifie sincère et véritable avoir soigné Mlle Maria Ducreux, malade à la mort ; elle avait aussi un ulcère cancéreux à la lèvre inférieure, et j'ai

constaté de mes yeux, au matin du 22 décembre 1913, à 8 heures 1/4, que cet ulcère était cicatrisé, je suis prête à l'attester sous la foi du serment.

Fait à Tourcoing, le 25 octobre 1920.

Mme Madeleine VERMERSCH, née Huguet.

Du père de Mme Vermersch :

Je certifie que Mlle Maria Ducreux a été soignée par ma fille Madeleine, je sais que son mal était reconnu incurable, et qu'elle avait en particulier un ulcère cancéreux à la lèvre inférieure qui s'est subitement guéri par un miracle, le matin du 22 décembre 1913. Ayant suivi la maladie de Mlle Ducreux, je puis déclarer et assurer que sa guérison est véritablement miraculeuse.

Fait à Roubaix, le 23 octobre 1920 : Emile HUGUET.

Dès l'année 1916, la guérison de Mlle Ducreux avait été signalée sans détails et de divers côtés au Carmel de Lisieux, par des personnes du Nord réfugiées en Suisse ou en territoire non occupé. Parmi elles on peut citer : Mme Vanoutryve, Mme Gaillot et Mlle Justine Dubar, actuellement Carmélite, amie très intime de Mlle Ducreux, qui constata avec admiration le visage transformé de la privilégiée, au cours d'une apparition de Sœur Thérèse, le 24 mai 1916, alors que la Servante de Dieu l'entretenait sur la France.

Depuis, cette guérison remarquable fut racontée maintes fois au parloir du Carmel par des pèlerins du Nord de la France qui tiennent la jeune fille en très haute estime.

TÉMOIGNAGES DE M. DUCHATELET

(*négociant à Tourcoing (Nord)*

ET DE Mme DUCHATELET

en faveur de la bonne foi de la miraculée qu'ils regardent comme leur fille adoptive.

De Mme Duchâtelet :

Tourcoing, le 5 novembre 1920.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Je connais intimement Mlle Maria Ducreux, guérie miraculeusement par Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, le 22 décembre 1913, et je puis vous affirmer que cette jeune fille jouit de l'estime générale. Son exemple a produit une grande influence pour amener au bien les âmes qui l'ont approchée depuis les manifestations de parfums au couvent de la Sainte-Famille, et je puis même ajouter que bien des grâces ont été obtenues par

son entremise près de la petite Sœur Thérèse. L'ayant fait entrer comme une vraie fille dans l'intimité de notre famille pour être le bon ange de nos douze enfants, nous avons pu constater combien sa conduite est toujours guidée par son grand esprit de foi et combien son jugement est droit et sûr. Tous nous avons voué à cette chère enfant la plus réelle affection.

Veuillez agréer, etc... M. DUCHATELET.

De M. Duchâtelet :

Je ne puis manquer de joindre mon appréciation personnelle, pour dire l'estime profonde que nous gardons à notre chère Maria. Sa vie exemplaire est une prédication continuelle, et nous devons à Dieu une grande reconnaissance de l'avoir amenée au milieu de nous. Nous avons tous deux, ma femme et moi, senti maintes fois de mystérieux parfums se dégager d'une image de Sœur Thérèse qu'elle porte continuellement sur elle.

Tout d'ailleurs, en cette jeune fille, respire le sérieux et la pondération d'une âme extraordinairement privilégiée de Dieu.

M. DUCHATELET.

Mgr de Teil reçut à Paris, en 1919, la visite de Mlle Ducreux et de Mme Duchâtelet ; la jeune fille lui produisit la meilleure impression.

Depuis, elle est entrée au Carmel de X., où elle eut la joie de faire profession en octobre 1922 ; sa santé, sérieusement mise à l'épreuve pendant le temps du noviciat, se maintient sans aucune défaillance.

« Vous ne mourrez pas encore. »

GUÉRISON D'UN MISSIONNAIRE DU CONGO

Lokandu, Congo belge, le 28 février 1920.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Volontiers, pour la glorification de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, je vous envoie le récit de ma maladie, et de la guérison que j'ai obtenue par l'intercession imméritée de votre petite sainte.

Il convient d'abord de jeter un regard en arrière, et en particulier sur les années douloureuses de la guerre, où les épreuves ne furent pas épargnées à notre Mission de Lokandu. J'y restai seul avec un de mes confrères d'une santé débile, et le surcroît de fatigues assumées alors le contraignit, en juin 1919, à rentrer en Europe pour se refaire un peu.

La Providence, que j'invoquai par l'intermédiaire de Sœur Thérèse, daigna bien m'envoyer un jeune missionnaire, mais nonobstant la bonne volonté de celui-ci, son ignorance de la langue et des usages du pays rendait son concours insuffisant. Toujours est-il que le samedi, 5 juillet dernier, je me sentis épuisé, à bout de forces. Pris de fièvre, de vomissements, j'eus de plus, vers deux heures de l'après-midi, une première crise d'hématurie.

Je mandai, à défaut de docteur, quelques agents de la colonie, qui constatèrent bien, en effet, les symptômes de ce mal dangereux. Je me résignai, priant beaucoup le Sacré-Cœur, la sainte Vierge et Sœur Thérèse d'avoir pitié de la pauvre mission. Deux jours après, une amélioration se produisit, et je me remis assez pour aller moi-même, le 15 juillet, au devant de notre Provicaire apostolique, auquel j'avais par radio demandé du secours.

Sur ces entrefaites, nous apprîmes la présence d'un médecin à Kindu, station à 62 kilomètres de Lokandu. On le fit appeler, et après examen, il me prescrivit une dizaine d'injections d'arsenic.

Le mieux se maintint jusqu'au 2 août, puis, à cette date, une rechute d'hématurie se déclara, accompagnée, cette fois, de toutes les complications mortelles qui caractérisent cette maladie : anurie, hoquets d'agonisants, température très élevée, 40-41°, vomissements. Du coup, le docteur et tous me jugèrent perdu. J'invitai alors mon confrère à commencer avec les chrétiens une neuvaine à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour implorer ma guérison, si elle était utile au bien de la mission, et je fis déposer une image de la Servante de Dieu près du Tabernacle, afin qu'elle plaidât ma cause. Un autre de ses portraits demeurait fixé à portée de ma vue, et je ne cessai d'adresser ma supplique à l'aimable sainte.

Or, le deuxième jour de la neuvaine, le 4 août, à 6 heures du soir, pendant que nos fidèles priaient à l'église, et que je m'unissais à eux, l'image de Sœur Thérèse que j'avais sous les yeux grandit et m'apparut vivante : j'entendis alors une voix très distincte me dire avec douceur : « *Non, mon Père, vous ne mourrez pas encore, il vous faut continuer de travailler pour les noirs.* » Ici, ma Révérende Mère, je ne me tenais plus, je pleurais d'émotion...

Cependant, aucun changement dans mon état physique, et le lendemain le Rév. Père Provicaire me proposait de m'administrer les derniers Sacrements. Je lui confiai alors la promesse céleste qui m'avait été faite. Il demeura sceptique, mais n'insista pas. Quelle heureuse surprise pour lui quand, à la fin de la neuvaine, il me vit hors de danger ! Enfin, le 24 août, j'assistais à la sainte messe. C'était un dimanche ; à l'issue de l'office, ne pouvant plus retenir le secret de ma guérison, d'une voix entrecoupée de pleurs et de sanglots, je publiai les bontés dont m'avait gratifié la chère petite « grande » sainte.

A remarquer, ma Révérende Mère, que depuis, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec trois docteurs, dont deux comptent plus de quinze ans de séjour et de pratique dans ces pays tropicaux. Eh bien ! tous sont d'accord à dire qu'ils n'ont jamais vu une guérison d'hématurie accompagnée d'une anurie de cinq jours. Le médecin qui me traitait prescrivait, après mon retour à la vie, un départ immédiat pour l'Europe. Aujourd'hui, six mois après ma guérison, je suis encore ici et travaille comme si je n'avais pas été malade.

Je vous autorise, ma Révérende Mère, à prendre dans ce récit ce qui vous semblera utile à la gloire de Sœur Thérèse, et j'ose vous prier de la remercier avec moi de m'avoir obtenu encore un peu de temps, pour me dévouer à la conversion des pauvres nègres, et à l'extension du règne de Dieu sur la terre.

E. Mulder, *des Prêtres du Sacré-Cœur,*
Missionnaire au Congo belge.

Comment la Bienheureuse envoie deux billets de cinq cents francs aux Pères de Dakar.

Fort-de-France, Martinique, 20 mars 1920.

En juillet 1911, les Pères de Dakar (Sénégal), commencèrent la construction d'une salle paroissiale. Leurs ressources étaient limitées, mais leur confiance en Dieu n'avait pas de bornes. Un jour, Monseigneur était à table, entouré de dix de ses prêtres ; on parla des fonds qui manquaient, et à ce propos, l'on émit des doutes sur le miracle de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, apportant des billets de banque à la Mère Prieure du Carmel de Gallipoli dans la détresse. Cependant, le Père chargé des travaux proposa cette intéressante conclusion : « Si la sainte de Lisieux est vraiment intervenue dans cette circonstance, qu'elle nous le prouve en nous envoyant aujourd'hui même deux billets de cinq cents francs... » La gageure était osée, mais Sœur Thérèse si secourable aux missionnaires se plut à la relever. Le soir même, vers trois heures, un officier se présenta à la mission et remit à l'adresse de Monseigneur une lettre non signée, qui contenait deux billets de cinq cents francs.

Inutile d'ajouter que cette éloquente réponse fut commentée avec reconnaissance par les heureux bénéficiaires de cette faveur.

R. P. Auguste Grimault,
Supérieur principal.

Ce récit, avant d'être consigné par écrit, avait été recueilli au parloir, par la Mère Prieure du Carmel de Lisieux, de la bouche même du R. Père Grimault, venu en pèlerinage, le 3 octobre 1919.

Sur la tombe de la Bienheureuse.

GUÉRISON D'UNE TUMEUR

Arras (Pas-de-Calais), 8 décembre 1920.

Ma Révérende Mère,

Permettez-moi de vous adresser les détails de la merveilleuse guérison que votre sainte petite Sœur m'a accordée, voici huit ans révolus.

A cette époque, exerçant les fonctions d'institutrice, je fus victime d'un accident qui influa beaucoup sur ma santé déjà très déprimée.

Des fillettes, au cours de leurs jeux, me heurtèrent si violemment dans la région de l'abdomen, que peu de temps après, je commençai à ressentir d'inquiétantes douleurs internes. Le docteur constatant l'existence d'une tumeur sur le col de la vessie, m'adressa d'urgence à un spécialiste, qui m'engagea à me faire opérer au plus tôt. L'excroissance atteignait les dimensions d'une grosse fraise : la laisser grandir, c'était compromettre le succès de l'intervention chirurgicale. Je résolus néanmoins d'attendre le retour de notre pèlerinage à Lourdes, projeté pour la fin de juillet : j'espérais y obtenir ma guérison, mais hélas, je rentrai chez nous, sans que le mal ait cédé. Bientôt, au contraire, les souffrances s'accrurent, je dus cesser toute activité car je marchais avec peine, et je ne pouvais même plus m'agenouiller.

Sur ces entrefaites, M. le Curé de Marquion (diocèse d'Arras) me prêta la *Vie* de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, je la lus avec plaisir, et je me sentis inspirée de demander ma guérison à la sainte Carmélite. J'aurais voulu sur-le-champ me rendre à son tombeau, mais ma chère maman appréhendait beaucoup pour ma santé ce nouveau déplacement. Sur mes instances, elle consentit enfin à choisir le 30 septembre pour l'époque de notre pèlerinage. « En ce jour anniversaire de la mort de Sœur Thérèse, pensais-je, le bon Dieu ne doit rien lui refuser. »

Le 28 septembre au soir, nous arrivâmes à Lisieux. Dès le lendemain notre première visite fut pour le cimetière où je priai de toute l'ardeur de mon âme. Couchée sur la tombe de la sainte petite Sœur, je la conjurai de m'accorder, avec le salut de mon âme, ma guérison sans opération, lui promettant de la faire connaître et aimer. Aussitôt alors, j'éprouvai comme un brusque déchirement dans la région malade, et je me sentis guérie. Je pus faire sans fatigue le trajet de retour, et la journée du 30 fut consacrée à une joyeuse action de grâces. Depuis cette date

bénie, je n'ai plus souffert, tous les indices révélateurs du mal ont disparu, et les examens radioscopiques auxquels je fus soumise constatèrent la suppression de toute trace de tumeur.

Je suis déjà retournée deux fois à Lisieux en reconnaissance, et je ne cesserai pendant ma vie entière de louer ma chère Bienfaitrice.

Jeanne DUMONT.

Suit le témoignage de Mme Dumont, mère de la malade guérie, qui confirme l'exactitude du récit précédent, et contient l'expression de sa vive gratitude envers Sœur Thérèse.

Une attestation du curé de la paroisse garantit la piété et l'honorabilité parfaites de la famille Dumont. Lui-même a entendu raconter par la jeune fille le fait merveilleux de sa guérison, et il estime que l'on peut y accorder pleine créance.

Enfin, le 30 septembre 1920, Mlle Dumont fut reçue par la Mère Prieure du Carmel de Lisieux à qui elle retraça de vive voix toutes les circonstances de sa guérison.

En faveur d'un vénérable religieux trappiste.

Abbaye Cistercienne de Notre-Dame d'Aiguebelle,
par Grignan (Drôme), le 10 mars 1921.

MA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE,

Votre petite Sœur Thérèse a été bien bonne pour moi.

Ayant habité les colonies les plus ensoleillées du monde, pendant 36 ans, comme trappiste, et porté la barbe selon l'usage en missions, il me fallut, de retour en France, en faire le sacrifice. Cependant, je tenais presque autant à elle qu'elle tenait à moi, et ce n'est pas peu dire. Le premier hiver qui suivit, en 1904, fut rigoureux et m'occasionna un mal dans les narines qui me fit bien souffrir pendant près de 15 ans, même l'été.

Pour calmer un peu la douleur causée par cette infirmité, j'employais, plusieurs fois par jour, une pommade indiquée par le médecin. Elle atténuait légèrement l'acuité de la souffrance, mais c'est tout.

En septembre 1919, ayant lu l'*Histoire d'une Ame*, je résolus de m'adresser à Sœur Thérèse pour obtenir ma guérison. Mes prières ne montèrent pas vers elle en vain, car, peu de jours après avoir commencé à l'invoquer, mon mal disparut entièrement. Et par deux fois, pour mieux souligner son intervention, l'aimable sainte m'envoya son doux

parfum de roses, devant une image placée dans nos cloîtres, et dont, jusqu'alors, je n'avais jamais remarqué la présence.

Depuis, nous sommes restés, elle et moi, en bonne intimité, et dans la nuit du 15 au 16 février dernier, je reçus pendant mon sommeil sa consolante visite. La petite sainte vint s'asseoir au pied de mon lit et nous causâmes ensemble plusieurs heures, jusqu'au réveil de la communauté.

Je me rappellerai jusqu'à la mort cet ineffable entretien sur le bonheur de la vie religieuse et la belle récompense que Dieu réserve au ciel à ceux et à celles qui lui sont consacrés. Puis Thérèse me donna des conseils précieux pour la direction des âmes qui me sont confiées, celles surtout exposées au souffle corrupteur du monde. Enfin, elle me traça pour moi-même une ligne de conduite dont je me trouve fort bien.

Au premier son de la cloche appelant les Frères à l'Office, l'Ange reprit son vol vers le paradis, mais pourtant, je la sens bien près de moi. Je la prie plus de cinquante fois par jour, et pendant mes insomnies de vieillard, car j'ai 73 ans, je lui parle sans cesse, et toujours avec profit. Ainsi, je lui attribue plusieurs conversions.

Son amitié céleste fait ma joie et sera mon réconfort jusqu'à notre éternelle rencontre.

Veuillez agréer, ma Révérende Mère, etc...

P. Marie-Raphael,
Religieux trappiste.

DU MÊME

Le 20 mars 1921.

Deux jours après le départ de ma première lettre pour Lisieux, la chère petite Sœur Thérèse me fit une seconde visite. Elle me dit que si j'avais un peu d'affection pour elle, je devais prier pour sa prompte Béatification. Elle m'incita surtout à réciter le chapelet à cette intention, en ayant soin de faire passer ma requête par les mains de Marie, pour qu'elle arrive plus sûrement et plus directement au Cœur de Dieu. Puis elle me quitta en me disant : « Au revoir ! » A l'instant même, toujours profondément endormi, je commençai mes *Pater* et mes *Ave* sans les interrompre jusqu'au réveil.

Reviendra-t-elle bientôt, ma grande et sainte amie ? Je le désire ardemment, car il fait si bon en sa compagnie ! Depuis, je suis fidèle à réciter chaque jour, un, deux, et même trois chapelets pour obtenir le triomphe de notre petite Thérèse, et quelque chose me murmure à l'oreille du cœur : « Tu ne descendras pas dans la tombe que tes vœux ne soient exaucés. » J'entonnerai alors mon « *Nunc dimittis* ».

P. Marie-Raphael.

TÉMOIGNAGE DU PÈRE INFIRMIER

Je soussigné, aide-pharmacien du couvent, déclare avoir donné à maintes reprises au Père Marie-Raphaël, entre les années 1904 et 1919, une pommade selon la formule prescrite par un médecin pour traitement d'un eczéma des fosses nasales, qui persista malgré ces soins.

Fatigué d'attendre en vain sa guérison, le malade recourut, en septembre 1919, à l'intercession de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus. Depuis cette époque, le mal a disparu sans retour, et le Père a voué à la sainte Carmélite de Lisieux une reconnaissance éternelle.

P. MARIE-GEORGES, *aide-pharmacien.*

La guérison avait été relatée au Carmel par un autre religieux de la même abbaye, le R. P. Marie-Alphonse, lequel ajoute : « Notre bon Père Marie-Raphaël confesse la majeure partie de la communauté, c'est vous dire la confiance qu'il inspire. Que le bon Dieu le conserve longtemps encore à Notre-Dame d'Aiguebelle, où il fait tant de bien aux âmes ! »

P. MARIE-ALPHONSE, *R. T.*

Suit la signature du
Très Révérend Père MARIE.
Abbé de la Trappe d'Aiguebelle.

« Elle m'a présenté une belle rose blanche. »

Dublin, Irlande, le 31 mars 1921.

Ma petite fille Laure, âgée de 13 ans, fut atteinte, le 19 janvier dernier, d'une néphrite aiguë, à la suite d'un refroidissement. Son corps enfla et devint très sensible et les douleurs se firent si vives, qu'à diverses reprises la petite s'évanouit ; de plus, son intelligence semblait affectée par instants.

Le docteur était très alarmé et je n'espérais plus, quand, le 27 janvier, tandis que des parents et des personnes dévouées entouraient avec moi le lit de ma pauvre enfant, nous fûmes témoins d'une scène du ciel. Laure était alors dans un état comateux, et paraissait plus morte que vive, lorsque tout à coup, nous la vîmes se redresser, joindre ses mains et, dans l'attitude de la prière, réciter distinctement trois *Ave Maria.* Nous étions saisis d'étonnement de la voir ainsi sortir de sa torpeur, quand elle me dit : « *Maman, « la petite Fleur de Jésus » est venue et m'a guérie. Elle m'a appelée par mon nom et m'a ordonné de m'asseoir et de dire trois* Ave Maria *pour saluer la sainte Vierge qui était près d'elle à la*

tête du lit. Et puis, elle m'a présenté une belle rose blanche et m'a pris la main en me disant : « Au revoir ! » et elle a ajouté en souriant : « Tu es guérie. »

Après avoir dit ces paroles, l'enfant se leva rayonnante et parfaitement guérie comme l'avait assuré la sainte.

Je suis bien reconnaissante à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de ce beau miracle, lequel remplit d'admiration les dames de charité qui étaient assez bonnes pour venir visiter ma fillette pendant sa maladie.

Jane FITCHETT.
Bridget HENNESSEY, *tante de l'enfant.*
William HENNESSEY, *son oncle.*
Francis HENNESSEY, *son oncle.*

Je soussigné certifie que Mme Fitchett me pria de visiter sa fille Laure, dont la santé inspirait les plus vives inquiétudes. Je trouvai l'enfant sans connaissance et je me retirai convaincu de sa mort prochaine.

Joseph MICKEY, *prêtre.*

Je fus appelé près de Laure Fitchett, le 27 janvier dernier, vers 3 h., et la trouvai dans un état comateux et inconscient, bien qu'elle parût souffrir beaucoup.

Je lui donnai l'absolution sous condition, *in articulo mortis*, et l'Extrême-Onction. Je fus bien surpris, en allant aux nouvelles, peu de temps après, d'apprendre que la fillette était debout et guérie.

M. BURNS, *prêtre.*

Suit la fiche du dispensaire, attestant que la petite Laure Fitchett avait été atteinte de néphrite et traitée par le docteur Curran.

« L'enfant était déjà virtuellement morte. »

GUÉRISON DE FIÈVHE TYPHOIDE

Sainte-Adresse (Seine-Inférieure), 15 avril 1921.

En 1916, je fus, par ordre du ministre de la Guerre, convoqué à Fréjus, pour y diriger la construction et l'aménagement d'un grand hôpital de 1.000 lits, des tirailleurs sénégalais. En l'absence du médecin civil, j'eus

l'occasion de soigner une petite protégée de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, Emilie Bellon, âgée de six ans.

Cette enfant était alitée depuis quelques jours, en proie à un début de fièvre, lorsque sa tante, devant une aggravation du mal, m'envoya chercher. C'était le 17 septembre. Il me fut aisé de reconnaître la fièvre typhoïde, et le lendemain, mon diagnostic fut confirmé par l'un de mes camarades, médecin-major de 1re classe, appelé en consultation. Le séro-diagnostic fait au laboratoire de bactériologie de mon hôpital fut d'ailleurs concluant. Sur l'heure, on manda comme infirmière une religieuse de Bon-Secours, de Monaco, mais tous les soins furent impuissants à enrayer les progrès de la maladie qui s'accentuèrent de jour en jour. A la fin de septembre, la fillette avait perdu l'usage de la parole, sa faiblesse était extrême et sa fièvre intense, l'appétit avait, depuis longtemps, tout à fait disparu. Cet état se maintint aussi grave jusqu'au 10 octobre, alors la période aiguë s'ouvrit par une recrudescence de symptômes alarmants. Le 15 octobre, à la première heure, je fus appelé en hâte, je trouvai la petite Emilie étendue sur son lit, toute recroquevillée sur elle-même, et déjà dans le coma. Le nombre des pulsations filiformes était de 38 par minute, celui des respirations : 9. Mon intervention était inutile ; fatalement, dans une heure ou deux tout au plus, l'enfant aurait cessé de vivre ; c'était bien l'avis de la Sœur garde-malade, qui, très habituée à voir des mourants, préparait déjà avec la tante, Mme Brunet, la robe blanche destinée à l'ensevelissement.

Le père, revenu du front, sanglotait ; j'essayai vainement de lui prodiguer les consolations malhabiles que l'on dispense en pareil cas, puis je m'éloignai.

A 9 heures, ma femme m'exprima le désir de revoir une dernière fois la charmante fillette qu'elle avait si souvent admirée. Il fallait se hâter. La mourante était toujours dans le coma ; le pouls imperceptible ; d'une minute à l'autre le dénouement allait se produire. Ma femme alors détacha de son collier un reliquaire contenant une parcelle du vêtement de Sœur Thérèse, l'épingla sur la poitrine de sa petite amie, et nous partîmes pour la grand'messe.

A notre retour, Emilie, sortie de l'état comateux, dormait paisiblement. Sa respiration était normale ainsi que le nombre de pulsations et la pâleur cadavérique avait fait place à une douce teinte rosée. A ma visite du lendemain, je constatai la suppression de la fièvre, la petite protégée de Sœur Thérèse jouait gaiement avec sa poupée. La faiblesse disparut rapidement, et, depuis, l'enfant est en excellente santé.

J'estime que cette guérison est uniquement due à la miraculeuse influence de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus. Me plaçant au point de vue médical, je suis en mesure d'affirmer que la malade, plongée dans le coma depuis de longues heures, était déjà virtuellement morte, et qu'une pareille résurrection relève seulement d'un miracle opéré en sa faveur.

La guerre et mon départ pour la Chine m'ont empêché de signaler plus tôt ce bienfait. Puisse la petite sainte de Lisieux agréer néanmoins cet hommage tardif de notre reconnaissance.

Docteur VALLET,

Médecin-major de première classe des troupes coloniales.

Suivent les témoignages concordants du père et de la tante de la petite privilégiée et de la Sœur infirmière.

Au cours d'un pèlerinage à Lisieux, le Dr Vallet confirma de vive voix son récit dans le parloir du Carmel.

Guérison de deux petits Polonais.

Munich, Bavière, 7 mai 1921.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Ce n'est pas sans émotion que je trace aujourd'hui ces lignes à destination du couvent de notre chère petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Nous sommes des Polonais à qui votre aimable Sainte n'a jamais refusé son secours. Aussi, en témoignage de gratitude, ai-je résolu de vous adresser le récit de deux faveurs plus signalées, dues à son intercession. Mon unique fils, Stanislas, âgé de sept ans, était tombé gravement malade d'une inflammation pulmonaire. La température s'éleva rapidement, et notre pauvre petit souffrait beaucoup, impossible de le toucher sans lui occasionner aussitôt des douleurs insupportables. Le médecin trouva son état si dangereux qu'il ne voulut pas en accepter la responsabilité, et il nous conseilla de mettre l'enfant dans un hôpital, où il pourrait être mieux soigné. Notre désolation était extrême, quand le souvenir de Sœur Thérèse l'illumina d'un rayon d'espoir. Son image fut aussitôt posée sous l'oreiller de mon petit Stanislas, et nos supplications commencèrent. Tout à coup ce dernier, saisi d'une inspiration surnaturelle, me dit : « Maman, va te confesser et va recevoir le bon Dieu pour me l'apporter ; quand le Jésus de la petite Thérèse viendra chez nous, je serai guéri. » J'obéis à ce naïf désir. Dès mon retour, le visage de mon fils s'éclaira d'un sourire et il m'embrassa tendrement, croyant participer ainsi à la communion que je venais de faire ; puis, au bout de quelques instants, il se leva de lui-même en s'écriant joyeusement : « Je suis guéri. » Le docteur, informé par téléphone, ne voulut pas ajouter foi à cette nouvelle ; il vint la constater par lui-même et parut fort étonné en retrouvant son malade bien portant. « C'est un cas extraordinaire », déclara-t-il, et, sceptique encore, il nous recommanda les plus grandes précautions pour éviter une rechute probable. Notre petit

miraculé ne l'entendait pas ainsi. Il fallut l'habiller et l'envoyer jouer au jardin avec sa sœur. La suite prouva que le mal était bien complètement disparu.

L'autre faveur à noter ici est l'heureuse issue d'une dangereuse opération, subie par notre seconde enfant, alors âgée de cinq ans. Notre fillette se plaignait depuis quelques jours de la gorge, lorsque le médecin s'aperçut que les amygdales, démesurément enflées, risquaient de provoquer l'étouffement, et devaient lui faire endurer un vrai martyre. Sous la menace d'inquiétantes complications, l'intervention chirurgicale fut résolue d'urgence. Mais, hélas ! il nous fallait abandonner l'enfant à des médecins étrangers, dans une clinique inconnue et protestante : quel crève-cœur pour nous, pauvres parents ! Enfin, cette fois encore Sœur Thérèse fut notre refuge. Nous lui confiâmes la chère petite et, sûrs de son assistance, nous fîmes taire nos appréhensions. Toute la journée décisive se passa en prières, puis, le soir venu, le téléphone nous apprit que l'opération avait eu lieu dans d'excellentes conditions, et que la malade allait bien. « Qui soigne notre enfant ? » avons-nous demandé. « *Sœur Thérèse* », nous fut-il répondu très distinctement. Le lendemain matin, pendant notre visite à la clinique, nous désirâmes voir cette Sœur Thérèse pour la remercier des soins accordés à notre fillette. On nous déclara avec étonnement qu'il n'existait pas de religieuse portant ce nom dans l'établissement. Nous en demeurâmes vivement impressionnés, voyant dans ce fait singulier une preuve de la surnaturelle protection de celle en qui nous avions espéré. Nous fûmes confirmés dans cette pensée par le naïf récit de notre petite convalescente, qui nous confia avoir passé le temps de son sommeil en compagnie de Sœur Thérèse. « *Elle m'est apparue*, nous dit-elle, *tout près du trône de Notre-Seigneur.* »

Nous vous serions reconnaissants, ma Révérende Mère, de rendre public le récit de ces bienfaits, dans le but d'exciter une augmentation de confiance envers notre chère Bienfaitrice.

Daignez agréer, etc...

Mme Etienne SZALAY,
Peintre d'art.

Ci-joint la photographie de nos deux privilégiés.

« Elle est descendue du tableau. »

Cette (Hérault), le 30 juin 1921.

MA BONNE MÈRE SUPÉRIEURE,

Nous avons été témoins, il y a quelques mois, d'un grand miracle de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. C'est en faveur de ma petite fille

Juliette, âgée de trois ans et demi, qui fut prise de maux de tête, le 7 janvier dernier, en rentrant de l'école enfantine. Aussitôt, j'ai fait appeler le docteur qui ordonna une potion au bromure.

Mais, ça n'allait pas mieux du tout, et bientôt, il nous déclara que la petite était atteinte de méningite ; son œil gauche était très congestionné, et les membres se prenaient ainsi que la colonne vertébrale. On essaya des applications de glace sur la tête et autres remèdes sans rien obtenir, au contraire, le mal s'aggravait.

Le mardi soir, 11 janvier, je dis à mon pauvre mari : « Ecrivons au Carmel de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ; je suis sûre qu'elle m'obtiendra la guérison de Juliette, car elle a déjà été si bonne pour nous ! » Et j'écrivis une lettre pour demander des prières.

Le 12 janvier, le médecin nous avoua qu'il n'y avait plus rien à faire, il offrit pourtant de tenter une ponction lombaire, en dernier ressort. Seulement, comme il doutait du résultat, je m'opposai à la chose, voulant attendre la réponse de Sœur Thérèse.

Cependant, la petite allait de plus en plus mal, et poussait des cris jour et nuit. C'est pourquoi nous fûmes bien surpris lorsque le jeudi 13 janvier, elle s'assit tout à coup sur son lit, et dit à sa grand'mère qui la regardait : « Le petit Jésus de Sœur Thérèse me guérira demain. » Cette parole nous laissa tous bien impressionnés, d'autant plus que depuis le début de sa maladie, elle n'avait pas dit un seul mot.

La nuit suivante fut épouvantable à cause des convulsions terribles de l'enfant, les personnes présentes en étaient effrayées, et moi-même, sa mère, je ne me sentais plus le courage de regarder ce spectacle. Enfin, le vendredi 14, vers 4 heures de l'après-midi, alors que nous étions plusieurs de la famille auprès de la petite dont nous attendions la mort, quelle douce émotion pour nous de la voir se redresser de nouveau toute seule, et me dire en souriant : « *Maman, Sœur Thérèse m'a guérie, je l'ai vue comme ça.* » Et elle nous montrait le portrait de la sainte au pied de son lit où elle est représentée avec le Crucifix et des roses. Je lui dis : C'est l'image que tu as vue, ma chérie. » Mais elle reprit tout étonnée : « *Non, c'est pas ça, elle est descendue du tableau, elle m'a embrassée, et puis elle est remontée.* » Et elle répéta les mêmes paroles à son père quand il rentra le soir de son travail. Le docteur, à sa visite du lendemain, la regarda tout d'abord et nous ensuite, et il s'écria en proie au plus vif étonnement : « Il s'est opéré ici quelque chose de miraculeux. » En effet, notre fillette était en convalescence.

Nous l'avons conduite, mon mari et moi, à Lisieux, le 11 juin dernier. C'était un bien long voyage et une grosse dépense pour des ouvriers que nous sommes, mais nous étions heureux de faire ces sacrifices pour mieux remercier notre chère Protectrice. Notre petite Juliette semblait partager notre joie, et nous n'avons pu retenir nos larmes, sur la tombe de Sœur Thérèse, en la voyant monter debout sur le petit banc de bois, pour saisir

une image de la sainte qu'elle avait aperçue accrochée à la croix, et l'embrasser tendrement.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que notre enfant va bien depuis sa guérison miraculeuse. Cette grâce enfin a été si éclatante que mon mari qui négligeait ses devoirs religieux est redevenu pratiquant.

Nous comptons que la petite Sœur Thérèse continuera à nous protéger. Marie-Jeanne SOMPAYRAC.

Pierre SOMPAYRAC, *père de l'enfant.*

Mme veuve THÉRON, *grand'mère.*

L. RAYNAUD, *oncle de l'enfant.*

Mme MONESTIER, *tante de l'enfant*, qui était présente lorsque la petite Juliette mourante revint à la vie et prononça ces paroles : « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus m'a guérie ! »

Mme PONS-LAVABRE, également témoin.

Mme Marius SOMPAYRAC, qui assista à la visite du docteur, le 16 janvier, lorsqu'il déclara l'enfant sauvée et assura qu'il y avait là une guérison miraculeuse.

Félicien EXAUDE, chanoine honoraire, curé-doyen de Saint-Louis (Cette).

† Cachet de la paroisse.

Suit le certificat médical reconnaissant la guérison.

En septembre 1922, la santé de la petite Juliette se maintenait excellente.

Guérison subite d'un ulcère de l'estomac et de phlébite chez une jeune femme veuve de guerre.

LETTRE DE Mgr CHAUVIN, ÉVÊQUE D'ÉVREUX
A LA MÈRE PRIEURE DU CARMEL DE LISIEUX

22 novembre 1921.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Je suis heureux de vous envoyer sous ce pli le récit d'une guérison miraculeuse obtenue par l'intercession de Sœur Thérèse. Je sais que le médecin qui a soigné la miraculée avant et après la guérison prépare un rapport, lequel devra vous être adressé.

Daignez agréer, etc...

† CONSTANTIN,
Evêque d'Evreux.

LETTRE DE M. LE CURÉ DE NOTRE-DAME DU HAMEL A Mgr L'ÉVÊQUE D'ÉVREUX

Le 5 octobre 1921.

MONSEIGNEUR,

Je dois mettre Votre Grandeur au courant d'une très belle guérison, survenue le jeudi 29 septembre dernier, vers 5 h. ½ du soir, dans ma paroisse, et attribuée sans nul doute à l'intercession de la Vénérable Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Mme Blanche Labbé, 31 ans, veuve de guerre et mère d'une petite fille de trois ans, souffrait depuis six ans d'un ulcère d'estomac. Son père était mort du même mal à 34 ans... Or, cette dame dut définitivement s'aliter le 29 juin dernier. Pendant quinze jours, traitement à la glace ; le mal se détermine : l'ulcère était devenu tumeur ; impossible de supporter des aliments, pas le moindre sommeil pendant trois mois, souffrances épouvantables de jour et de nuit, que la morphine (au moins deux piqûres par jour) ne faisait qu'atténuer ; dans le début, selles de sang digéré indiquant nettement la nature du mal, vomissements de sang digéré, répandant une odeur fétide ; puis arrêt de toutes les fonctions ; phlébite de la jambe gauche par suite de la compression du cœur par la tumeur... J'abrège, ne voulant pas prendre la place du médecin. La malade avait dû être administrée dans le courant du premier mois ; son esprit restait parfaitement lucide, elle supportait son mal avec un grand courage et pouvait, grâce à Dieu, communier presque tous les jours.

Le vendredi 23 septembre, je commence avec elle et sa sœur une neuvaine à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Le 27, le docteur revient, constate que l'estomac, jusque-là dur comme un caillou, s'est déballonné sous l'influence d'un collodion, et il peut se rendre compte que la tumeur, large comme les deux mains, gagne l'abdomen. Il part en disant à la sœur de la malade : « Il n'y a plus d'espoir, et il faut s'attendre à un dénouement rapide. »

Le jeudi 29 septembre au matin, veille de l'anniversaire de la mort de Sœur Thérèse. je fais appliquer sur le mal une relique de la Servante de Dieu. Cette journée fut la plus dure de toutes. Le soir, vers 4 h. ½, je fais à ma paroissienne ma visite habituelle. Elle se trouvait mal à chaque instant. Craignant de perdre connaissance, elle réclame une piqûre de morphine ; c'était la troisième de la journée. La piqûre est faite et je me dirige vers la porte lorsque je l'entends crier : « Mais, qu'est-ce qui se passe ? » Je me retourne et vois la malade assise dans son lit, chose qu'il lui eût été impossible de faire l'instant d'auparavant. Elle me dit : « Je ne souffre plus, je suis guérie. » Je lui réponds : « C'est un instant de délire qui vous fait parler de la sorte, restez couchée.

— Non, M. le Curé, je ne délire pas, je vais me lever.

— Ne le faites pas, priez et attendez. Je reviendrai dans une heure et nous verrons. »

Je partis alors, recommandant à sa sœur de ne parler du fait à qui que ce soit. Il était environ 5 h. ½.

Lorsque je revins une heure après, la malade me répéta :

« Je ne souffre plus, je suis guérie...

— Et votre jambe ?

— Je n'en souffre plus du tout.

— S'il en est ainsi, répondis-je très ému, levez-vous et marchez. »

Elle se leva aussitôt et marcha devant moi, elle qui ne l'avait pu faire depuis trois mois.

« Maintenant, il faut lui donner à manger », ajoutai-je.

Et elle mangea de grand appétit une grosse soupe aux pommes de terre, un œuf avec du pain et des confitures.

Le lendemain, la guérison me fut confirmée par sa sœur. Sous l'influence de l'émotion et plus encore de la reconnaissance, le sommeil n'était venu qu'à minuit, mais un bon sommeil réparateur. Je fis téléphoner au médecin d'urgence, il était parti pour ne revenir que dans la soirée. Nous lui brûlâmes la politesse et à 1 heure de l'après-midi nous partions pour Lisieux, en auto, remercier Sœur Thérèse. La malade, qui nageait dans ses habits et dans ses souliers, gagna la voiture seule, et les 90 kilomètres de trajet aller et retour ne la fatiguèrent pas. Le médecin arriva comme nous rentrions. C'est l'ex-malade qui alla le recevoir. Stupéfaction !...

A l'examen très minutieux, toute trace du mal avait disparu.

Le cas m'a paru très intéressant, Monseigneur, voilà pourquoi j'ai cru devoir le soumettre à Votre Grandeur. M. Poussin de la Barre, médecin traitant, prépare son rapport.

Veuillez agréer, Monseigneur, etc...

F. Baudin,
Curé de Notre-Dame du Hamel (Eure).

Pour copie conforme.

† Constantin,
Evêque d'Evreux.

RELATION PERSONNELLE DE Mme LABBÉ

rédigée à la demande de Sa Grandeur Mgr l'Evêque d'Evreux.

Je suis heureuse de témoigner ma reconnaissance envers Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, en faisant connaître le grand miracle dont elle m'a favorisée.

J'ai commencé à souffrir de l'estomac, au mois d'août 1915. J'étais alors placée cuisinière, et le docteur m'ayant déclarée atteinte d'un ulcère à l'estomac, je fus obligée de rentrer au pays pour me soigner.

A aucun prix, je ne voulus accepter l'opération que le médecin jugeait indispensable. Après un mieux passager, j'eus une nouvelle crise l'année suivante et, depuis, je n'ai plus cessé de souffrir. Enfin, le 29 juin dernier, je dus m'aliter tout à fait. Le docteur Poussin me traita d'abord pour une appendicite, mais à la suite de vomissements et d'hémorragies, il reconnut à son tour que j'avais un ulcère stomacal. Je ne prenais plus aucune nourriture, mais seulement un peu de glace ou quelques gorgées d'eau, et voyant que je m'affaiblissais de plus en plus, on me fit des injections de sérum artificiel et de spartéine. Puis, pour calmer mes douleurs devenues atroces et qui se répercutaient jusque dans le dos, on n'eut d'autre ressource que de me piquer à la morphine. Pour comble de maux, je fus prise, au mois d'août, d'une phlébite à la jambe gauche. Mon état empira si fort que le médecin conseilla de prévenir M. le Curé et il m'engagea à faire mon testament, pour régler le sort de ma pauvre petite, déjà privée de son père.

Le lendemain du jour où Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait été déclarée Vénérable, 15 août 1921, M. le Curé m'apporta une relique de la petite Sœur, me suggérant de la prier de tout mon cœur pour ma guérison.

Avec ma sœur, nous fîmes donc une première neuvaine, mais sans succès. Je m'adressai ensuite à Notre-Dame de Lourdes, et n'obtenant rien, je me décidai, le 23 septembre, à recommencer une neuvaine à Sœur Thérèse. M. le Curé voulut la faire avec nous.

Le 27 septembre, j'étais encore bien mal. « C'est un cancer, elle ne s'en tirera certainement pas », déclara à sa visite le Dr Poussin. Le jeudi 29, ma sœur posa sur le mal la relique de la petite sainte. Je souffris terriblement toute la journée, me préparant à la mort que je sentais venir. Le soir, à 5 heures, je réclamai une troisième piqûre de morphine, car je ne pouvais plus endurer mes souffrances.

Mais, tout à coup, toutes ces souffrances disparurent, l'enflure de la jambe, du ventre et de l'estomac cessa subitement ; je n'allais pas assez vite pour le dire ! M'asseyant sur mon lit, j'assurai que j'étais guérie et j'aurais voulu me lever aussitôt. M. le Curé, qui se trouvait là, m'obligea à rester couchée, croyant que je délirais. Mais pas du tout. C'était bien vrai, et après avoir attendu, pendant une heure, le retour de notre bon Curé, j'obtins enfin de lui la permission de me lever, et je fis seule le tour de ma chambre. Une personne dévouée qui me soignait, entrant et me voyant marcher, faillit perdre connaissance tant elle était saisie. « C'est la petite Sœur qui t'a guérie », s'écria-t-elle et, tous ensemble, à genoux, nous récitâmes en actions de grâces les prières de la neuvaine. J'avais faim et je mangeai avec appétit une soupe aux pommes de terre, un œuf et des confitures de groseilles avec un gros morceau de pain.

Au début de la nuit, je ne dormis guère, tant j'étais émue, je ne pouvais croire à tant de bonheur de n'être plus malade, et j'appelai sans

cesse ma sœur pour lui répéter avec transport : « Je suis bien guérie et c'est à Sœur Thérèse que je le dois. » A minuit enfin, je m'assoupis jusqu'à 5 heures du matin, sommeil réparateur que je ne connaissais plus depuis deux mois.

Le lendemain 30, on téléphona au docteur qui était absent. Alors, M. le Curé décida de ne pas attendre pour me conduire ce jour-là même à Lisieux, au tombeau de la petite sainte.

Comme nous revenions en automobile, le médecin arrivait. J'allai à sa rencontre, lui déclarant que j'étais guérie. Stupéfait, il ne savait que dire : « Ce n'est pas possible. Il faut vous recoucher. »

Il m'ausculta très minutieusement et m'affirma à son tour que tout le mal avait disparu. » Je reviendrai dans trois jours voir si cela se maintient, ajouta-t-il, et pesez-vous, pour que l'on vérifie si votre poids a augmenté. » Alors seulement, nous lui confiâmes nos prières à Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, et, pieusement, l'excellent docteur s'agenouilla pour réciter avec nous la neuvaine.

Le lendemain, 1er octobre, je pesais 75 livres, et aujourd'hui, 13 novembre, j'ai augmenté de 14 livres, je mange de tout et travaille du matin au soir sans fatigue.

Aussi, toute ma reconnaissance va-t-elle au bon Dieu qui m'a guérie par l'intercession de la petite Sœur Thérèse.

Blanche Labbé.

Certifié écrit de la main de Mme B. Labbé.

F. Baudin,

✝ Cachet de la paroisse. *Curé de Notre-Dame du Hamel.*

RAPPORT MÉDICAL
DU DOCTEUR POUSSIN SUR LE CAS DE Mme VEUVE LABBÉ

Antécédents héréditaires.

Père mort à 34 ans, d'un cancer d'estomac.
Mère morte à 42 ans, cause de décès inconnue.
Frère âgé de 39 ans, d'une bonne santé.
Sœur âgée de 35 ans, santé délicate.

Antécédents personnels.

Jusqu'à 17 ans, rien de particulier à signaler.

A 17 ans, est atteinte d'une coxalgie suppurée. A été soignée à l'Institut orthopédique de Canteleu-les-Lille. Durée du séjour, un an. Est rentrée chez elle améliorée. Toute suppuration avait disparu. Etat général assez bon. La marche se faisait à l'aide de deux bâtons. Raccourcissement de 7 centimètres. Manquant de soins, le raccourcissement (d'après

la malade) s'accentuait davantage. Est obligée de prendre des béquilles. Part pour Lourdes, le 6 septembre 1908 ; n'éprouve aucune amélioration pendant la durée du pèlerinage. Rentre chez elle, et deux mois après, environ, abandonne d'abord une béquille, puis les deux, et depuis, aucune claudication n'est reparue. (Pas de constatation médicale.)

A été bien portante jusqu'en août 1915. A ce moment, étant à Paris, est prise subitement la nuit d'un crachement de sang et de violentes coliques. Un médecin diagnostiqua un ulcère de l'estomac, et jugea qu'une intervention chirurgicale était de toute urgence. La malade se refusa à l'opération et revint chez elle immédiatement. Le vomissement de sang ne se renouvela pas. La malade s'alita pendant quatre ou cinq jours ne prenant que du lait coupé d'eau de Vichy et comme médicament trois paquets de bismuth par jour. Après ce court traitement, Mme Labbé se releva, mais continua à souffrir toujours de l'estomac, s'alimentant difficilement. et le peu qu'elle prenait lui occasionnait des douleurs violentes accompagnées de vomissements.

Elle se maria le 2 septembre 1916, sa santé resta la même jusqu'en octobre 1917, où, en état de grossesse, elle fut sujette à des vomissements continuels, et toujours ressentait des douleurs stomacales. Le 8 juillet 1918, elle donna naissance à une enfant de 9 livres parfaitement constituée, âgée maintenant de 3 ans et 4 mois.

Je vis pour la première fois Mme Labbé en février 1921. Elle se plaignait de douleurs d'estomac et de vomissements la nuit.

Le 26 juin, elle assista à l'inhumation de son mari ramené du front. Le surlendemain, elle fut obligée de s'aliter. Elle accusait un point douloureux dans la région appendiculaire et la région stomacale. Songeant à l'appendicite, je fis mettre des compresses d'eau froide, la glace étant très difficile à se procurer, et la situation pécuniaire de ma cliente me forçant à la soigner le plus économiquement possible. Les douleurs persistant, j'exigeai l'emploi de la glace. Au bout de huit jours, toute douleur avait disparu. La malade se releva et prit comme nourriture du lait et un œuf à la coque, mais au bout de 24 heures, les douleurs stomacales réapparurent, et on me fit redemander. Les selles étant uniquement constituées par du mélœna, je pensai à un ulcère de l'estomac.

L'examen de la malade trahissait une région stomacale excessivement douloureuse, sans rien d'anormal apparent, ni aucune douleur à la région appendiculaire. Toute nourriture lui fut interdite, et application permanente de glace au creux de l'estomac. La diète complète et la glace furent continuées pendant au moins une dizaine de jours.

N'obtenant aucune amélioration, j'ordonnai de prendre le lait par petite quantité. La malade en absorbait deux timbales par jour, mais les douleurs redevinrent plus violentes, accompagnées de vomissements qui n'existaient plus depuis sa diète. En même temps, la patiente se plaignait d'une forte douleur dans la jambe gauche ; à l'examen, je constate une

sensibilité douloureuse sur tout le trajet de la saphène avec œdème de la jambe, d'où phlébite qui vint influencer fortement le diagnostic, et me fit croire plutôt à un néoplasme de l'estomac qu'à un ulcère.

La malade est prise, le 27 août, de nombreux vomissements poracés, entremêlés de matières noirâtres. Syncope d'une demi-heure. Le lendemain, le météorisme abdominal, remarqué précédemment, avait disparu totalement. Or, à ce moment, j'ai constaté très nettement à la région stomacale une masse indurée très douloureuse à la palpation. L'état général de la malade était déplorable. Pouls rapide à peine perceptible, amaigrissement énorme. Elle soulève péniblement sa tête de dessus l'oreiller. Malgré les injections de sérum artificiel, spartéine, rien ne peut la remonter, seules les injections de morphine arrivent à calmer les douleurs violentes qui lui arrachent des cris épouvantables. L'état empirant d'une façon à ne plus donner de doute sur une issue fatale, et mis au courant de sa situation familiale, j'ordonnai immédiatement qu'on lui fasse prendre les précautions nécessaires pour que la garde de son enfant soit confiée, selon son désir, en cas de décès, à sa sœur vivant avec elle.

Le soir du même jour où le météorisme abdominal avait disparu et qu'il m'était donné de le constater, le ballonnement du ventre réapparut pour ne plus disparaître jusqu'à la date de la guérison, et cela, malgré les nouveaux lavements prescrits à une date assez éloignée de la perforation probable.

A une époque, j'ai parlé d'une intervention chirurgicale, à laquelle il a fallu renoncer par suite de l'état lamentable de la malade. Tout traitement médical donnant un résultat négatif est laissé de côté. Seules, les injections de morphine sont continuées à raison de deux par jour et quelquefois trois. L'état s'aggrave de plus en plus. La malade revêt un aspect cadavérique, ne prend plus que quelques gorgées d'eau sucrée ou de lait teinté de café qu'elle rend presque aussitôt, et l'on attend la mort d'un instant à l'autre.

Le 30 septembre, je suis redemandé. J'arrive à la maison vers les 5 h. du soir et la malade vient à ma rencontre, disant qu'elle était guérie, et qu'elle revenait de Lisieux, où elle s'était fait conduire en automobile. D'après elle, elle est descendue de voiture à l'entrée du cimetière et s'est rendue à pied à la tombe de Sœur Thérèse.

Je fais coucher Mme Labbé, je constate la rapidité du pouls. La masse indurée que j'avais vérifiée au creux de l'estomac a disparu, la région stomacale n'est plus douloureuse ; aucune trace de phlébite n'existe plus. Persistance des glandes aux plis des aines. La malade me dit se nourrir, depuis la veille au soir, de soupe aux pommes de terre, œuf, confitures. Aucune douleur ne s'était fait ressentir. Son poids est de 75 livres.

CONCLUSION

Qu'il s'agisse d'un ulcère ou d'un néoplasme de l'estomac, il n'en reste pas moins vrai qu'au point de vue médical, la guérison immédiate et la disparition instantanée de tous les symptômes constatés restent inexplicables.

N.-D. du Hamel, le 25 octobre 1921.

Dr Poussin.

Mme Labbé écrivait au Carmel, le 5 novembre 1922 :

« Ma santé, depuis ma guérison, est toujours excellente, aussi ma reconnaissance grandit chaque jour envers la Vénérable petite Sœur Thérèse. »

Sont joints au dossier de nombreux témoignages recueillis par M. le Curé de Notre-Dame du Hamel.

« Le regard de Sœur Thérèse se portait tour à tour sur ma mère et sur moi. »

Nancy (Meurthe-et-Moselle), 13 décembre 1921.

Ma femme, Mme Chéry, née Anne Maurice, fut atteinte, il y a plusieurs années, d'une hernie ombilicale, qui dégénéra en hernie étranglée, opérée en 1912.

Au mois de mai 1921, à la suite d'une violente bronchite, une péritonite et deux éventrations se déclarèrent.

Le vendredi 13 mai, mon épouse fut administrée, le médecin ne conservant plus aucun espoir, aussi la surprise de ce dernier ne peut se rendre, lorsque le jour de la Pentecôte, c'est-à-dire 48 heures après sa précédente visite, il retrouva la malade assise sur son lit et toute souriante.

La petite sainte de Lisieux avait eu pitié de notre douleur. Dans la nuit du 14 au 15, alors que nous étions tous réunis avec des amis autour de notre chère mourante dont nous attendions la fin, ma fille aînée (19 ans), fut tout à coup favorisée d'une vision de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Notre enfant parut en extase, et nous la vîmes soudain, transportée à genoux de la chaise-longue où elle reposait, jusqu'auprès du lit de sa mère. Sœur Thérèse se tenait au-dessus, et de ses mains tombaient lentement deux pétales de rose. Nous n'eûmes pas le bonheur de jouir de l'apparition, mais nous comprîmes sa présence à l'attitude de ma fille Julia, et à la conversation qu'elle entreprit avec la sainte.

Au même moment, ma femme ressentit un grand bien-être et l'abdo-

men se dégonfla instantanément pour revenir à la normale. Dès lors, la malade recommença à s'alimenter, ce qu'elle ne pouvait plus faire depuis quelques jours.

Il était exactement 2 h. 10 du matin quand cette guérison merveilleuse se produisit et, à cette même heure, plusieurs personnes de nos amis qui habitent des quartiers différents de la ville furent réveillés, se demandant ce qui se passait dans la famille Chéry ; parmi elles on peut citer la religieuse qui venait soigner ma femme dans la journée, Sœur Adonia, des Servantes du S.-C. de Jésus.

Nous attribuons avec une reconnaissance émue ce miracle à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, en laquelle Mme Chéry a la plus vive cont fiance, et dont elle portait la relique. Depuis longtemps, elle s'efforçaide propager la dévotion de l'aimable sainte qui se plut, en retour, à descendre vers elle au moment de l'épreuve.

Ce récit est certifié exact dans les moindres détails par les témoins soussignés :

Edmond CHÉRY,
A. CHÉRY, *la miraculée.*
Julia CHÉRY, *sa fille,*
M.-L. CHÉRY, *idem.*

RÉCIT DE Mlle JULIA CHÉRY SUR L'APPARITION

Dans la nuit du 14 et 15 mai 1921, je venais de réciter les prières des agonisants avec les personnes qui entouraient ma pauvre mère, quand, me sentant très fatiguée, je m'étendis sur une chaise-longue, à trois mètres du lit.

Après dix minutes de silence, je formulai mentalement cette invocation : « Petite Sœur Thérèse, vous qui avez promis de faire tomber du ciel une « Pluie de roses », effeuillez seulement un pétale sur notre famille ! » Puis je fis intérieurement le vœu si, plus tard, je devenais mère, d'offrir au Seigneur mon premier fils comme missionnaire.

A ce moment, j'eus l'impression que quelqu'un me soulevait, et l'instant d'après, je me trouvais à côté du lit de maman, ayant été, comme malgré moi, transportée *à genoux.* Alors j'aperçus Sœur Thérèse, vêtue d'un manteau blanc, et comme environnée de nuages. Elle étendait sur moi ses mains en un geste de protection, et de chacune d'elles tombait un pétale de rose. Je lui posai plusieurs questions et elle voulut bien y répondre par des signes. Son regard se portait tour à tour sur ma mère et sur moi, avec un sourire ineffable qui restera à jamais gravé dans ma mémoire. Une telle beauté n'est pas de la terre. Avant de s'éloigner, la petite sainte me dit : « Priez toujours bien. » Et dès que ces paroles furent prononcées, elle disparut.

Je demeurai alors immobile. Tous les assistants pleuraient d'émotion.

Ils n'avaient pas joui de l'apparition, mais l'avaient devinée. « Sœur Thérèse devait être bien belle, me dirent-ils, quelque chose de son reflet céleste se lisait sur votre visage. »

J'aurais aimé garder pour moi seule le souvenir de ces grâces si douces, craignant d'en altérer le charme, mais je cède au désir que l'on m'a exprimé de les faire connaître pour la gloire de Sœur Thérèse.

Julia CHÉRY.

ATTESTATIONS DE PLUSIEURS TÉMOINS

Je soussignée, Louise-Félicie Fieliep, déclare connaître Mme Chéry depuis de longues années, et avoir assisté, dans la nuit du 14 au 15 mai 1921, à sa guérison merveilleuse, véritable résurrection. Son état était désespéré et, dans la soirée du 14, elle se trouvait à l'agonie. Cette grâce est due à l'intercession de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus en qui la malade avait la plus grande confiance.

Félicie Fieliep.

Je soussignée, Madeleine Joly, certifie avoir constaté que le 14 mai 1921, Mme Chéry était à toute extrémité et que, dans la nuit suivante, vers deux heures du matin, elle a été guérie d'une façon subite, alors que toute sa famille priait autour d'elle, et que l'on invoquait Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Fait à Griscourt (Meurthe-et-Moselle), le 1er décembre 1921.

M. JOLY.

(Signature légalisée à la mairie.)

Je soussignée, déclare avoir gardé dans la nuit du 14 au 15 mai, Mme Chéry, qui, la veille, avait reçu les derniers Sacrements, car elle était désespérée.

Vers 2 heures du matin, alors que parents et amis se trouvaient en prières autour d'elle, elle fut subitement guérie, au moment où l'aînée de ses filles était favorisée d'une vision de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Fait à Nancy, le 8 décembre 1921. C. C.

Suivent le certificat du docteur Hypollitte, et le témoignage de M. l'abbé Brice, vicaire à la basilique de Saint-Epvre, de Nancy, constatant la guérison. Ce dernier certifie avec admiration que les 13 et 14 mai, l'état de la malade était désespéré, mais que le dimanche 15 mai, l'ayant visitée vers midi, il la trouva guérie.

Mme Chéry s'est maintenue depuis en parfaite santé, et le récit des événements tels qu'ils sont relatés plus haut, correspond exactement à la version des témoins dès le premier jour.

Une lettre d'octobre 1922 confirme la persévérance de cette guérison.

Guérison subite de tuberculose pulmonaire.

RÉCIT DE M. L'ABBÉ BÉNARD,

Curé d'Auberville-la-Manuel (Seine-Inférieure).

La guérison de Mme Baray, survenue le 21 février, a causé dans notre région une surprise et une émotion considérables. Tout en nous réjouissant, nous avons cru devoir pendant deux mois garder le silence par prudence. Nous croyons aujourd'hui, pour la gloire de Dieu et de sa Servante et pour le bien des âmes, devoir faire cesser cette réserve en publiant une relation des faits. Les amis et les protégés de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, si nombreux, se réjouiront avec nous, ils feront monter vers le Seigneur de plus ferventes prières pour obtenir sa Béatification et nous aideront à lui exprimer notre reconnaissance.

Née à Auberville-la-Manuel, le 10 novembre 1883, Mme Baray a toujours été d'une santé délicate. En 1907, après une bronchite qui devint chronique et se compliqua de laryngite, elle resta affligée d'une forte toux qui, matin et soir, la fatiguait extrêmement.

De plus, très sensible au froid, elle avait souvent pendant l'hiver, la voix si couverte qu'on l'entendait à peine parler. Elle faisait de la tuberculose dans le poumon gauche et son état demeura bien pénible jusqu'en mai 1921. Alors, survint une aggravation du mal qui se traduisit par un affaiblissement très accentué : en un mois elle avait perdu sept kilos. Bientôt, elle tomba complètement malade et la fièvre ne la quitta plus : vers la fin de l'année elle se maintint habituellement entre 39° et 40. Le Dr Gayet, qui lui donnait des soins, paraissait très inquiet.

Au début de janvier 1922, elle dut renoncer à se lever ; la température s'abaissa subitement au-dessous de la normale, entraînant de fréquentes crises de faiblesse qui se prolongeaient pendant des heures entières et la jetaient dans un profond abattement.

Au mois d'octobre 1920, j'avais prêté à la malade et à sa mère, également souffrante, la Vie de Sœur Thérèse. Elles eurent grande confiance, et depuis cette date la mère ne cessa de prier et d'invoquer la chère petite sainte pour sa fille. Sans jamais se décourager elle lui adressait prières sur prières, et lui avait promis une offrande pour son monastère, si elle était exaucée. Sur son inspiration, le 30 janvier, toute la famille fit une neuvaine, à la fin de laquelle je dis la messe et communiai la malade ; mais elle n'eut aucun succès. Je conseillai à la famille d'insister au lendemain de la fête de Notre-Dame de Lourdes et d'en commencer une seconde, ce qui fut fait le 13 février ; mais le 21, jour de la clôture, la malade parut plus atteinte que jamais. A 7 heures du matin, elle fut prise

d'une syncope très grave qui dura plus de 2 heures et à la suite de laquelle elle perdit la vue ; jusqu'à 3 heures de l'après-midi elle souffrit terriblement, perdant souvent connaissance. Le docteur appelé arriva vers 11 heures et trouva la situation très dangereuse. A 3 heures, le mal empira ; la malade fut saisie tout à coup de souffrances excessives, sortes d'étouffements violents, pendant lesquels elle avait la sensation de sentir tout son corps se recroqueviller. Je suivais la malade de près, craignant une issue fatale. Je suis venu quatre fois au cours de la journée. Vers 4 h. ½, la trouvant plus mal, je lui proposai de lui apporter la sainte communion, ce qu'elle accepta avec joie, puis, je lui donnai l'Extrême-Onction : elle fit, avec un grand courage et à plusieurs reprises, sans même y être exhortée, le sacrifice de sa vie, gémissant seulement sur le sort de sa mère qu'elle laissait ici-bas, malade. Je lui avais fait baiser un crucifix acheté à Lourdes il y a dix ans, et qui avait été indulgencié par le saint pape Pie X, lors d'un pèlerinage que je fis à Rome, en 1913. Elle me demanda la faveur de le garder pour mourir. J'accédai volontiers à sa demande et la quittai, craignant bien de ne pas la retrouver en vie le lendemain.

Quelques instants après s'accomplissait la scène touchante que je laisse l'heureuse miraculée raconter elle-même.

RELATION DE LA MIRACULÉE

Je me rendais bien compte que j'allais mourir et j'étais bien résignée à faire à Dieu le sacrifice de ma vie. C'est dans ces dispositions que j'aperçus tout à coup devant moi Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, tenant dans ses bras, contre sa poitrine, un crucifix ; elle n'avait pas de fleurs comme on la représente habituellement sur les images. Avec une douce bonté, elle engagea la conversation :

« *Vous avez beaucoup souffert et vous voilà bien malade,* me dit-elle, *mais vous avez une grande foi ! Votre mari, je le sais, ne pense pas comme vous...*

— Non, malheureusement, répondis-je, il ne croit pas à la religion.

— *Il croira et deviendra bon chrétien.* »

Elle ajouta : « *Je voudrais un sacrifice de votre part, une petite aumône pour les pauvres.*

— Oh ! bien volontiers. »

Alors, Sœur Thérèse me présenta son crucifix que je baisai avec ferveur Je tenais dans ma main le crucifix que m'avait laissé M. le Curé et j'étendis vers elle la main pour le lui faire baiser. Les témoins de ce geste, fait dans le vide, voulurent me prendre cette main pour porter la croix à mes lèvres.

« Non, ne m'arrêtez pas, m'écriai-je, c'est pour le donner à baiser à Sœur Thérèse. »

Je ne m'attendais pas à ce qui allait suivre : à être guérie ! Dans ma

joie de me sentir aidée à mourir par Sœur Thérèse, je dis, quand elle fut penchée pour baiser mon crucifix :

« Oh ! quel bonheur, maintenant je puis aller avec lui. »

A ce moment, la petite sainte s'avança vers moi et me toucha le front par deux fois, en m'annonçant ma guérison. Mais je trouvais cela trop beau, je ne méritais pas tant de bonheur et je lui dis :

« Ma mère vous a si bien priée que c'est à elle que je dois cette grâce. Oh ! merci... Merci ! »

Et ouvrant très grand mes bras, je m'écriai encore pendant que disparaissait la vision : « Merci, Sœur Thérèse ! »

Aussitôt alors, je me suis assise sur mon lit et ma mère me demanda : « Tu étais avec Sœur Thérèse ?

(Ils avaient entendu toutes mes réponses.)

— Oui, lui ai-je dit, et maintenant je suis guérie. »

En effet, je l'étais entièrement, je ne souffrais plus. Jugez de la joie de toute la famille. J'ai voulu sans attendre faire partager notre bonheur à M. le Curé, et mon mari alla le chercher pour qu'il puisse constater par lui-même le grand miracle qui venait de se produire dans notre pauvre et simple demeure. Ah ! que c'était beau et touchant ! Nous avons prononcé tous ensemble un acte de remerciement, je ne saurais exprimer notre bonheur : nos âmes débordaient de reconnaissance. Et notre joie est d'autant plus complète que ce bienfait a opéré deux conversions : celle de mon mari et celle d'un oncle qui était présent à ma guérison. Ai-je besoin de dire que nous aurons toujours grande confiance en Sœur Thérèse ?

LES TÉMOIGNAGES

Le récit complet de cette guérison a été envoyé en reconnaissance à Lisieux. Il était accompagné des signatures de tous les membres de la famille, jointes à leurs observations personnelles.

M. Eugène Baray, croix de guerre, médaille militaire, mari de la privilégiée, certifie avoir entendu plusieurs fois le Dr Gayet lui confirmer l'extrême gravité de l'état de sa femme et le danger de mort imminent pendant ses crises de faiblesse.

Mme Tannay, une tante de la malade guérie, fait une déposition analogue.

Mme Vve Gourbet, sa mère, témoigne avoir recueilli, avec d'autres personnes de la famille, les paroles adressées par la mourante à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus pendant l'apparition. « Au début, raconte-t-elle, nous avions supposé une crise de délire, mais dans la suite, en distinguant le nom de la sainte, nous avons compris qu'il s'agissait d'une intervention surnaturelle. »

Suivent encore les noms de : Clovis Jamet, oncle, et de Mme Vve V. Martot, tante.

Un rapport circonstancié du médecin traitant, le Dr Gayet, signale les traits caractéristiques de la maladie de Mme Louise Baray :

« Tuberculose pulmonaire du sommet gauche, avec poussée aiguë, de décembre 1921 à janvier 1922, et fièvre continue à 39 et 40°.

« Après une chute de la température au-dessous de la normale, 35 à 36°, apparaissent, au début de 1922, des malaises ou syncopes qui vont en s'aggravant de plus en plus. Ces malaises sont de nature pithiatique : raideur des membres, battement rapide des paupières, etc. Au cours de la crise du 21 février 1922 qui a été la dernière et dura de 15 à 17 heures, la malade éprouvait en étouffant l'impression d'un rétrécissement de tout l'organisme. Depuis que je soigne Mme Baray, continue le médecin, elle souffrait atrocement au niveau de l'omoplate gauche, et présentait une hypersensibilité de toute la région thoracique de ce même côté. Le fait seul d'appliquer la main à plat sur le dos provoquait une vive douleur. De plus, elle avait des accès fréquents d'oppression, et, depuis décembre, une toux quinteuse au moindre mouvement.

« Je témoigne qu'à la fin de février la malade était debout, ne toussait plus et n'accusait aucune douleur, alors que depuis le commencement de janvier elle ne pouvait quitter son lit et ne savait faire un mouvement sans souffrir et sans tousser. »

Dr Gayet.

Cet acte, rédigé sur papier timbré, porte la légalisation de la mairie.

A l'expédition des documents j'ai joint ma déclaration, confirmant et précisant les détails de la guérison.

Elle eut donc lieu le 21 février, à 5 h. 3/4, subitement, à la suite de l'apparition de la sainte Carmélite ; la nuit, la malade put dormir ; dès le lendemain, elle se levait quelques heures ; le surlendemain, de 11 heures jusqu'à 8 heures du soir ; et, maintenant, elle regagne chaque jour de nouvelles forces. Les souffrances et les crises de faiblesse ne l'ont pas reprise une seule fois, non plus qu'une toux quotidienne qui durait depuis quatorze ans. J'ajouterai que le poids de la malade guérie a augmenté progressivement et rapidement depuis le jour de la guérison. Ses forces reviennent et l'heureuse privilégiée de Sœur Thérèse, sans fatigue excessive, assistait à la grand'messe et aux vêpres pour la première fois, le 19 mars.

L'événement a fait grand bruit, la confiance en Sœur Thérèse y gagnera encore chez nous, car nous sommes bien touchés de ses attentions et de sa bonté. A la céleste « Semeuse de roses » notre plus ardent merci.

Julien Bénard,
Curé d'Auberville-la-Manuel.

Le 11 septembre 1922, Mme Baray, dont la guérison se maintient parfaite, vint s'agenouiller avec reconnaissance sur la tombe de la Bienheureuse, au retour d'un pèlerinage à Lourdes.

« Je suis reine au ciel. »

Florence, Italie, 16 juin 1922.

En septembre 1921, une jeune femme, mère de trois enfants, fut atteinte d'une grave maladie intérieure accompagnée de douleurs aiguës qui la réduisit à une immobilité complète, le moindre pas provoquant aussitôt un redoublement de souffrances. Les spécialistes consultés reconnurent le danger de son état, mais n'indiquèrent d'autre remède qu'une opération très douloureuse, dont l'unique résultat serait de lui conserver une vie de peine et de complète inaction.

C'est alors que, visitant la malade, je lui remis un opuscule relatif à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, ainsi qu'une relique, en lui conseillant de faire une neuvaine à cette puissante petite sainte. Elle commença sur-le-champ les prières, et chaque fois qu'elle les récitait, il lui semblait, m'avoua-t-elle, sentir la présence d'un être invisible qui l'entourait de sa tendre protection, et parfois même, elle se trouvait enveloppée d'un parfum de roses.

Néanmoins, les douleurs devenaient de plus en plus violentes. Un des professeurs déjà consultés fut appelé de nouveau, mais il ne sut que répéter son diagnostic précédent : il fallait d'urgence tenter une opération. Cette pénible décision redoubla la confiance de Mme X. envers Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, et elle la conjura de venir à son secours. Or, cette même nuit, vers le matin, elle ressentit tout à coup la présence surnaturelle de sa céleste Protectrice, et bientôt, *elle vit apparaître une éblouissante lumière. La petite sainte portait des roses et lui dit :* « *Je suis reine au ciel.* » En même temps, le doux parfum des fleurs qu'elle tenait à la main remplit toute la chambre. Aussitôt les souffrances de la malade disparurent, elle se leva dès le matin, se livra pendant toute la journée à ses obligations domestiques et, le soir, fit avec les siens une promenade de plus d'une heure. Il en fut de même pendant les jours qui suivirent. La semaine n'était pas écoulée qu'à la stupéfaction de tous, la privilégiée pouvait, sans l'ombre de fatigue, accompagner sa famille dans un pèlerinage exigeant une heure d'ascension en pleine montagne.

Depuis, elle ne conserve aucune trace des souffrances passées et jouit d'une excellente santé. Son cœur déborde de reconnaissance envers sa céleste Bienfaitrice.

Onorio Pugi,

Chanoine de la Basilique de Saint-Laurent.

« Emile, il faut te confesser. »

X., Belgique, 1er septembre 1922.

L'un de mes paroissiens, vieillard de 72 ans, se montrait fort hostile à la religion. Vainement, depuis bien des années, j'essayais de le rapprocher de Dieu, et, dans ce but, j'avais cherché à conquérir sa confiance. Peine perdue, je ne gagnais rien au point de vue spirituel.

Le pauvre homme tomba frappé d'apoplexie, et manifesta le désir de me voir à titre d'ami ; son frère, irréligieux comme lui, vint me prévenir, me demandant de ne point conférer au malade les derniers Sacrements, tant qu'il aurait sa connaissance. De fait, malgré toutes mes instances pour rester auprès du moribond, à chacune de mes visites, son frère s'obstinait à faire bonne garde.

Un jour, par hasard, la porte fut laissée ouverte et je pénétrai sans aucun contrôle dans la chambre. Le malade étant sous le coup d'une seconde attaque plus forte que la première, je l'exhortai à faire un retour sur lui-même ; d'horribles blasphèmes furent toute sa réponse.

Après deux essais aussi infructueux, de guerre lasse, je me tournai vers la chère petite sainte de Lisieux, et je lui confiai cette âme.

Or, un dimanche, au moment où je me préparais à chanter la grand' messe, on m'annonça que le malheureux était foudroyé par une troisième attaque, mais qu'il s'obstinait à refuser tout secours religieux.

« Sœur Thérèse, dis-je alors, il est 9 heures, et la messe va durer une heure entière, je ne puis me rendre auprès de ce pécheur endurci, je vous en supplie, remplacez-moi, et ne cessez de lui répéter cet avertissement : « *Emile, ton âme n'est pas en état de paraître devant le Souverain Juge, il faut te confesser.* »

Le lendemain seulement, je pus me rendre chez le vieillard, plein d'espérance en l'action de ma céleste envoyée. Hélas ! le simple mot de confession provoqua les mêmes blasphèmes que les jours précédents. C'est alors que, sur une inspiration subite, et dans un élan de foi envers la petite sainte, je regardai fixement le moribond : « Mon ami, osai-je lui demander, n'as-tu donc pas entendu, hier, de 9 heures à 10 heures du matin, une voix qui te disait : « *Emile, ton âme n'est pas en état de paraître devant le Souverain Juge, il faut te confesser.* »

Le malade demeura stupéfait : « Comment le savez-vous ? » s'écria-t-il, et il éclata en sanglots, avouant qu'en effet, au jour et à l'heure indiqués, une voix mystérieuse lui avait répété avec insistance ces mêmes paroles. Absolument terrassé, il se confessa aussitôt, reçut l'Extrême-Onction, et le soir, il expirait en grâce avec Dieu.

Abbé X.

Le 28 juillet 1922, M. l'abbé X. vint à Lisieux remercier Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus des bienfaits qu'elle ne cesse de répandre sur son ministère, depuis dix années, où il l'invoque journellement et propage avec zèle sa dévotion. En racontant la conversion de son irréductible ami, le vénérable prêtre pleurait encore d'émotion et de reconnaissance.

« Ne crains rien, tu guériras. »

GUÉRISON SUBITE D'UNE RELIGIEUSE AGONISANTE, ATTEINTE DE TUBERCULOSE PULMONAIRE

X., Hollande, 15 septembre 1922.

Ma Révérende Mère,

Pour la plus grande gloire de Dieu et celle de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, je me crois obligé de vous communiquer les détails d'une guérison que j'estime miraculeuse. Elle fut opérée il y a quelques années en faveur d'une religieuse de M. (Allemagne). Voici le récit que cette religieuse m'a adressé en me laissant la liberté de vous le faire connaître.

R. P. Caenen, *S. J*

RÉCIT DE LA MIRACULÉE

C'est en avril 1915 (j'avais alors 23 ans), que je fus atteinte de tuberculose pulmonaire. Je commençai à cracher le sang, puis je me mis à tousser, et bientôt, je m'affaiblis de plus en plus. Le médecin consulté jugea mon état grave : déjà les deux poumons étaient atteints et, dès l'hiver de cette même année, je dus m'aliter. Malgré tous les soins dont mes Supérieurs m'entourèrent, le mal empira à tel point qu'en août 1917, après avoir essayé sans succès tous les traitements, les docteurs durent s'avouer impuissants.

Les hémorragies étaient fréquentes et ma faiblesse extrême ; je reçus les derniers Sacrements. J'avais fait le sacrifice de ma vie, et pourtant, je ne pensais pas devoir mourir ; au fond de mon cœur je conservais une confiance inébranlable en Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus. Depuis le jour où, pensionnaire chez les Ursulines de X. (Hollande), j'avais lu l'*Histoire d'une Ame*, Thérèse était devenue mon amie céleste et m'avait aidée en toutes circonstances. Aussi, dès le commencement de ma maladie, je l'avais chargée de demander à Dieu ma guérison, si c'était sa sainte volonté ; je portais sa relique et je gardais son image tout près de mon

lit, me plaisant à lui répéter cette prière que j'enseignais autrefois à mes petites élèves ; la voici en allemand, ma langue maternelle :

Theresia Klein, du Seele rein,
Gedenke mein beim Jesulein,
Hilf mir so zu sein wie du, Theresia Klein.

Petite Thérèse, âme si pure,
Souviens-toi de moi près de l'Enfant Jésus,
Aide-moi à devenir telle que je te ressemble, petite Thérèse.

Cependant, la fièvre montait toujours : j'en étais arrivée dans les premiers mois de 1918, à avoir 40° dès le matin. Un soir, à cette époque, notre Révérende Sœur Supérieure dit à mon infirmière : « Il faut supplier Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de guérir assez notre chère malade pour qu'elle puisse au moins, de son lit, donner deux leçons par jour aux Sœurs qui font sa classe. Si cette petite sainte veut bien nous accorder cette grâce, je m'engage à la faire connaître et aimer de toute la maison. » Et toutes les religieuses ainsi que nos élèves commencèrent une neuvaine, puis une autre, mais le danger augmentait toujours.

Le Jeudi Saint, je me trouvai incapable d'absorber aucun aliment, j'avais de l'œdème au cou, et ma langue était devenue toute noire, si enflée qu'elle adhérait au palais. Enfin, le lundi, 8 avril, ma vie semblait toucher à son terme. M. l'Aumônier m'avertit que ma fin était proche ; c'était aussi l'avis du médecin. Je ne reconnaissais et n'entendais presque plus les Sœurs qui priaient auprès de mon lit. Pourtant, je remarquai que l'on avait allumé un cierge et que l'on me jetait souvent de l'eau bénite. L'agonie dura jusqu'au soir. Dans l'après-midi, ayant encore craché le sang, je demeurai si épuisée que je n'avais même plus la force d'ouvrir la bouche.

J'entendis Sœur Supérieure affirmer : « Elle expirera probablement dans la soirée ou cette nuit. »

A 9 heures, elle était encore là ; je ne distinguai pas les paroles qu'elle échangeait avec l'infirmière, mais je comprenais qu'elle était triste de voir que la petite Thérèse ne nous exauçait pas.

S'approchant de mon lit, elle me dit :

« Thérèse pourrait vous sauver, mais elle ne le veut sans doute pas, parce qu'elle est française et que vous êtes allemande. Elle sait bien que les Français sont en guerre contre nous. »

Comme elle disait ces mots, mes yeux se portèrent sur l'image de Sœur Thérèse, qui était posée près de mon lit et que je reconnus nettement ; en même temps, j'entendis cette parole : « *Ne crains rien, tu guériras.* »

Sœur Supérieure venait à peine de sortir que je me suis sentie tout à coup si heureuse, oh ! si heureuse, d'un bonheur inconnu. Puis, la même

voix mystérieuse dont je ne saurais rendre la douceur me dit : « *Tu es guérie.* » Et subitement, tout malaise disparut, je pus voir, entendre, parler, me lever, j'étais vraiment guérie. Impossible d'expliquer le sentiment que j'éprouvais en cette heure inoubliable.

La Sœur qui me veillait était stupéfaite, elle n'en croyait pas ses yeux.

Plus tard, j'ai su qu'en me quittant, Sœur Supérieure s'était rendue en toute hâte à la chapelle. A genoux près du Tabernacle, elle avait supplié le bon Dieu de nous prouver *si vraiment Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus était puissante sur son Sacré Cœur.* La réponse était subite. En me guérissant, le Seigneur avait glorifié sa Thérèse. Je ne souffrais plus du tout, mon cou était désenflé, ma langue et mes lèvres avaient repris leur apparence normale et je ressentais une grande faim. Alors, à 10 heures du soir, moi qui depuis plusieurs jours ne prenais plus aucune nourriture, je mangeai avec appétit une tartine de lard. Enfin, sortant de mon lit, je me suis mise à marcher comme si je n'avais jamais été malade.

Le lendemain matin je me levai et tout le monde put admirer l'œuvre de ma chère Bienfaitrice.

Le médecin mandé aussitôt crut que c'était pour constater le décès : son saisissement fut grand en m'apercevant. Il m'examina et déclara qu'il n'y avait plus aucune trace de phtisie, les poumons se trouvaient complètement guéris. Comme il est protestant, il ne pouvait s'expliquer cette transformation soudaine.

Quelques jours plus tard, dès la rentrée des élèves, je repris ma classe depuis si longtemps abandonnée, et, dans la suite, je poursuivis sans interruption mes cours. Je repris également sans difficulté les pratiques régulières de la vie de communauté, et les quatre années écoulées depuis ce jour mémorable m'ont toujours vue en bonne santé.

On comprendra, dès lors, que je parle souvent à mes élèves de ma puissante petite amie du ciel. Puisse-t-elle achever son œuvre en faisant de moi une fidèle imitatrice de ses vertus.

S^r X.

A la suite de ce récit, permettez-moi, ma Révérende Mère, de vous joindre encore quelques précisions propres à faire ressortir la gravité du mal dont la petite sainte de Lisieux a sauvé la chère Sœur.

La mort semblait si inévitable dans l'entourage que :

La directrice du chœur avait déjà pris toutes ses dispositions pour la messe de *Requiem*.

M. l'Aumônier avait différé un voyage projeté pour attendre le décès.

Une Sœur de la maison, un peu sourde, à qui l'on racontait la guérison subite, demanda aussitôt, ne comprenant pas bien : « Elle est morte, n'est-ce pas ? »

Enfin, le médecin consulté la veille de la guérison par les Supérieurs, avait affirmé, une fois de plus, sa totale impuissance. « Il n'y avait rien

à faire ni à espérer, disait-il. Des deux poumons, l'un est complètement rongé, l'autre est si abîmé qu'il ne pourra pas aller plus d'un jour ou deux. »

Quant à moi, je témoigne que ce médecin (protestant matérialiste), m'a certifié par écrit, avec l'extrême danger de son ancien état, la bonne santé de Sœur X.

Je serais heureux, ma Révérende Mère, de pouvoir contribuer par la révélation de ce fait, à la glorification de la Vénérable Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, et je vous prie d'agréer, etc...

R. P. Caenen, *S. J.*

Guérison remarquable obtenue sur la tombe de la Bienheureuse en faveur d'une enfant malade et tourmentée par le démon.

Préaux (Calvados), 15 octobre 1922.

Nous sommes des cultivateurs de Préaux et avons une reconnaissance très grande envers la Sœur Thérèse de Lisieux.

Je suis la grand'mère de notre petite-fille, Eugénie Lepailleur, âgée aujourd'hui de 28 mois, et qui fut prise à deux mois d'un mal étrange que le médecin ne pouvait définir. Il disait seulement que ce serait très long. La pauvre petite avait sur toute la tête des croûtes que rien ne parvenait à guérir, et de plus, ce qui était plus triste encore, elle poussait des cris comme des aboiements de chien, penchait la tête en avant et faisait penser à une pauvre petite possédée, car elle semblait être vraiment sous une influence diabolique ; elle ne pouvait approcher des prêtres ou des religieuses et se détournait avec un geste de frayeur du crucifix ou d'une image pieuse ; jamais elle n'acceptait d'entrer dans une église, elle se débattait alors violemment, et, une fois où sa tante voulut la conduire à Notre-Dame de la Délivrande pour obtenir sa guérison, elle ne parvint pas à lui faire baiser la statue de la bonne Vierge. La malheureuse enfant, comme si un démon l'agitait, tapait des pieds l'image miraculeuse et refusait de l'embrasser. Nous étions désespérés de la voir dans un état aussi lamentable, et nous sentions bien que les remèdes humains resteraient impuissants contre ce mal extraordinaire. C'est alors que, dans la première quinzaine de mai, nous avons décidé de porter l'enfant sur la tombe de Sœur Thérèse. A la gare de Lisieux, nous eûmes le grand honneur de rencontrer Monseigneur l'Evêque qui, entendant les cris sauvages de la pauvre petite, nous en demanda la cause. Nous répondîmes que nous allions invoquer Sœur

Thérèse pour obtenir sa délivrance, et Monseigneur promit de joindre ses prières aux nôtres. A l'entrée du cimetière, les hurlements de l'enfant redoublèrent : « Non, pas là ! pas là ! » répétait-elle, témoignant une répulsion profonde à pénétrer dans ce lieu béni. Nous eûmes bien de la peine à la porter jusqu'à la tombe où, écartant les fleurs et les couronnes, nous l'avons de force assise sur la terre. Elle luttait alors, tapait des pieds. C'était terrible, lorsque tout à coup, elle se calma, Sœur Thérèse avait vaincu le démon ! Et dans la nuit suivante, il se produisit sur toute la tête de l'enfant un écoulement extraordinaire de pus et de sang. Son lit en était inondé. Le lendemain matin, elle était guérie. Quelques jours après, il ne paraissait rien de l'affreuse gourme qui l'avait défigurée si longtemps. L'enfant était fraîche et jolie à ne pas la reconnaître. Depuis sa délivrance sur la tombe de Sœur Thérèse, elle est devenue douce, aimable, elle joint ses petites mains comme un ange, et son plus grand bonheur est d'apercevoir un crucifix ou les images pieuses qui autrefois lui faisaient horreur.

Au mois d'août, au lendemain de l'Assomption, elle se trouva souffrante et sa mère la conduisit chez le docteur, à Trois-Monts. Le médecin dit que c'était très grave, il craignait une fluxion de poitrine. Voyant cela, je dis à ma fille : « Ayons confiance en Sœur Thérèse, et si elle guérit encore la petite Eugénie, je promets de la reconduire en pèlerinage à Lisieux. » Je n'avais pas fini de faire cette promesse, que la petite demanda à se lever et, sans nous laisser le temps de la chausser, elle s'échappa de son lit et de nos mains, et courut pour s'amuser dans la maison voisine, complètement guérie.

C'est pour accomplir mon vœu que je suis venue le 5 octobre, en pèlerinage à Lisieux avec mon mari, maire de Préaux, qui, voyant le miracle, est retourné courageusement à ses devoirs de chrétien. Le père de la petite en fera bientôt autant, je l'espère, il est très ébranlé... La tante et la marraine de l'enfant nous accompagnaient aussi. Quelle confiance nous avons maintenant en la bonne Sœur Thérèse ! Elle nous protège partout et nous avons mis son image à l'arrière de notre carriole, de façon à ce que tout le monde la voie. Avec elle, nous n'avons peur de rien et elle nous a déjà sauvés d'un terrible accident. On peut bien publier ce qu'elle a fait pour nous et mettre nos noms, nous sommes trop heureux de témoigner ainsi notre reconnaissance.

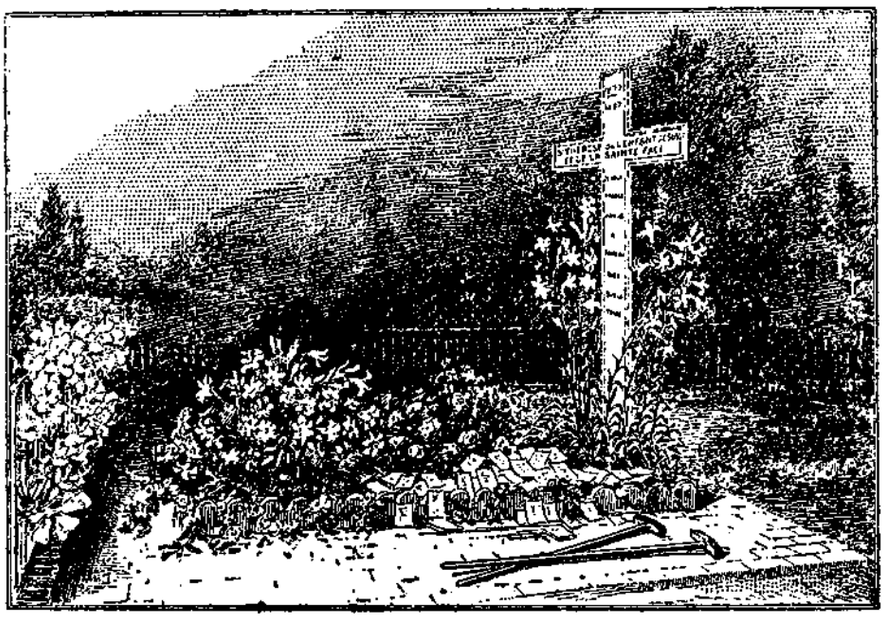
E. Ginard, femme Lainé, *grand'mère de l'enfant.*
E. Lainé, son grand-père, *maire de Préaux.*

Suit le témoignage de M. l'abbé Le Prévost, curé de Trois-Monts, Calvados.

Le récit de cette prodigieuse guérison fut fait de vive voix au parloir du Carmel par Mme Laîné, le 5 octobre. La petite Eugénie paraissait pleine

de santé et d'entrain, et les Sœurs tourières qui avaient été douloureusement impressionnées par l'attitude effrayante de la pauvre petite avant son premier pèlerinage à la tombe, avaient peine à la reconnaître tant elle était douce et pleine de charmes.

Les parents écrivirent à Mgr Lemonnier la guérison merveilleuse de leur enfant, et Sa Grandeur daigna leur répondre et les féliciter de la grâce obtenue.



ÉPILOGUE

« *L'humilité précède la gloire.* »
(Prov., XV, 33.)

La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus « se passionna pour l'oubli » aux jours de sa vie mortelle, réservant toute louange à son Créateur, et lui donnant, par un abandon et une confiance aveugles, tout l'amour dont elle était capable. Mais, « quand l'âme s'est entièrement sacrifiée pour Dieu dans la nuit de la foi, dès qu'elle a quitté l'exil, ce Dieu reconnaissant s'écrie : *Maintenant, à mon tour !* » Ces paroles d'un pieux auteur avaient frappé Thérèse encore adolescente.

Et *le tour* du Seigneur est venu de payer avec une prodigalité divine les sacrifices ignorés de celle qui l'aima de l'amour le plus pur et le plus généreux. *Exaltant l'humilité de sa servante, il a fait pour elle de grandes choses.* Il lui donne sur les âmes un empire extraordinaire, et, dans le monde entier, un renom de sainteté presque sans égal. Mieux encore, le don des miracles lui est conféré, comme autrefois aux messagers apostoliques, en sorte qu'un merveilleux crédit répond à la compatissante promesse de cette infatigable avocate des douleurs humaines : *Je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre... Je ferai tomber une pluie de roses.*

Dès l'apparition de sa Vie écrite par elle-même, commence à se répandre l'effluve embaumé. Des guérisons, des grâces spirituelles, des secours de toute nature vont se multipliant et créent bientôt un élan de confiance qui se généralise, s'étend, déborde de France et d'Europe, et envahit toutes les parties du monde.

En 1907, est annexé pour la première fois à « l'Histoire d'une Ame », un résumé des grâces les plus remarquables. Dès lors, ce n'est plus l'ondée bienfaisante et encore timide, mais une véritable *pluie de roses*. L'autorité ecclésiastique, frappée de ces faits, permet le choix d'un postulateur et d'un vice-postulateur, destinés à promouvoir la Cause de Béatification de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Le Très Rév. Père Rodrigue de Saint François de Paule, Carme déchaussé, de Rome, et Postulateur des Causes du Carmel, accepta, au début de 1909, la postulation de celle-ci, tandis que Mgr Roger de Teil [1], Prélat de la Maison de Sa Sainteté, devenu plus tard Directeur Général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, assuma, à Paris, le rôle de vice-postulateur.

En mars 1910, S. G. Mgr Lemonnier, Evêque de Bayeux et Lisieux, ordonna dans son diocèse la recherche des Ecrits de la Servante de Dieu, et constitua, au mois de juillet suivant, le Tribunal ecclésiastique chargé d'instruire la Cause.

Le 12 août de la même année, les dépositions commencèrent, et onze religieuses du Carmel de Lisieux, parmi lesquelles neuf ayant vécu avec Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, furent citées comme témoins. On conçoit l'intérêt d'un tel procès, où la date récente des faits permettait une précision, une abondance de détails rarement aussi complètes. En outre, vingt-six autres témoins, dont seize *de visu*, convoqués

[1] Décédé à Paris en mai 1922.

à des titres différents, apportèrent leurs déclarations très documentées.

Au cours de cette première session du Tribunal, on procéda, au cimetière de la ville de Lisieux, à l'exhumation des restes de la sainte Carmélite, afin d'en assurer la conservation.

Le 4 octobre 1897, elle avait été inhumée la première dans un enclos que la communauté venait d'acquérir. Sa tombe se trouvait ainsi dans l'angle, à droite.

Le 6 septembre 1910, en présence de S. G. Mgr Lemonnier, on transféra la précieuse dépouille dans un caveau cimenté, à gauche de l'entrée.

La nuit qui précéda l'émouvante cérémonie, la Bienheureuse était apparue à la R^de^ Mère Carmela, Prieure du Carmel de Gallipoli (Italie), laquelle ignorait l'événement, et lui avait prédit « qu'on ne retrouverait d'elle que des ossements ».

Ce fut vrai. L'humble « petite Thérèse » avait dit avant sa mort : *Il faut que tout ce que je fais, les petites âmes puissent le faire.* Il semble donc que Dieu ait répondu à sa préférence pour le sort commun, en ne lui épargnant pas l'humiliation du tombeau.

Mais, en revanche, le grain de froment jeté dans la profondeur de la terre et mort apparemment est devenu merveilleusement fécond.

Le Procès de *Réputation de Sainteté* se termina au cours de l'été 1911 ; il fut suivi bientôt de celui de *non-culte*, et après une clôture solennelle des séances, le 12 décembre 1911, toutes les pièces de la procédure (dite *Information*) réunies et copiées, furent portées à Rome, à la Sacrée Congrégation des Rites, en février 1912.

« Je vais faire tomber un *torrent* de roses », venait d'annoncer la Servante de Dieu, à l'un de ses privilégiés. Et la pluie céleste, en effet, se transforma en torrent, véri-

fiant cette autre promesse de la Thaumaturge : « Personne ne m'invoquera sans recevoir de réponse. »

Six volumes successifs ont glané ces roses, mais leurs gerbes demeurent incomplètes, car on peut dire de cette histoire posthume ce que Thérèse dit de l'histoire de son âme : *Beaucoup de ces pages ne se liront qu'au Ciel.* Du moins, c'est un aperçu touchant où l'on entrevoit la bonté de celle qui, sensible à toute misère, s'incline avec prédilection vers les petits et les pauvres. En un mot, toutes les souffrances du corps, et plus encore celles de l'âme, attirent sa pitié.

Il convient surtout d'admirer son rôle d'Ange du Sacerdoce :

« Priez-la, conseillait à un prêtre le Pape Benoit XV, c'est sa vocation d'apprendre aux prêtres à aimer Jésus-Christ. » Combien de récits intimes ont prouvé la réalité de cette vocation spéciale !

Mais, « en faisant aimer l'amour », selon son désir ardent, comme notre Bienheureuse se fait aimer elle-même ! De tous les points du globe, des pétitions appuyées de milliers de signatures, affluèrent au Vatican pour demander la Béatification de cette puissante Protectrice. L'Angleterre et le Canada apportèrent à ce plébiscite un concours imposant par le nombre et la qualité des signataires.

Au cours de la guerre européenne, des soldats de tout rang prirent la même initiative, et, du champ de bataille, plaidèrent auprès du Souverain Pontife la gloire de leur « petite Sœur des tranchées ».

Enfin, au Brésil, un mouvement analogue provoquait le don magnifique d'une petite châsse d'or et de pierres précieuses devant contenir les saintes reliques, pour les porter en procession.

Devant ces faits extraordinaires, Son Eminence le Cardinal Vico, Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, disait

aimablement, il y a quelques années : « Il faut nous hâter de glorifier la petite sainte, si nous ne voulons pas que la voix des peuples ne nous devance. » Le même Prélat, dans sa visite au Carmel de Lisieux, lors de son voyage en France pour la Consécration de la basilique de Montmartre, affirmait ainsi la même pensée : « Si nous étions aux temps primitifs de l'Eglise, où les Béatifications des Serviteurs de Dieu se faisaient par acclamations, il y a longtemps que Sœur Thérèse serait béatifiée ! »

Un des signes les plus probants de cette confiance mondiale, fut bien aussi le nombre croissant de pèlerins vers le cimetière de Lisieux, autour de la modeste croix qui abrita jusqu'à la Béatification les restes précieux de Thérèse.

Non seulement de France et d'Europe, mais de toutes les parties du monde, on comptait en moyenne 80.000 pèlerins visitant chaque année cette tombe déjà glorieuse. « On prie là comme à Lourdes », disait-on, et, en fait, rien de plus touchant que le spectacle de ces fidèles gravissant, quelquefois pieds nus, la petite colline, le chapelet à la main, ou chantant de pieux cantiques avant de pleurer et d'épancher leurs cœurs sur le coin de terre vénéré.

Mais l'ordre chronologique oblige à revenir en arrière, au 9 juin 1914, jour où Sa Sainteté le Pape Pie X, sur l'avis favorable des Cardinaux de la Sacrée Congrégation des Rites, signait *l'Introduction de la Cause en Cour de Rome*. Dès lors, cette Cause était placée sous l'autorité immédiate du Saint-Siège, qui, bientôt, en mars 1915, par des *Lettres Rémissoriales*, octroyait à Mgr Lemonnier les pouvoirs de constituer un nouveau Tribunal en vue du *Procès Apostolique*.

Composé, comme le précédent, des prêtres les plus distingués du clergé diocésain, ce Tribunal déploya, dans la seconde

procédure, la même intelligente activité et le dévouement remarquable constatés dans la première.

En l'année 1917, le 10 août, une seconde exhumation de la Servante de Dieu s'imposait, suivant les formes canoniques. Bien que restée secrète, la cérémonie prit l'allure d'un triomphe, par l'affluence spontanée et recueillie de milliers de personnes. Cette fois, les ossements furent identifiés par deux médecins experts, et déposés dans un premier coffret de chêne sculpté, contenu lui-même dans un cercueil de palissandre doublé de plomb. C'est là qu'ils devaient attendre leur glorification officielle appelée par tant de vœux.

Le 30 octobre suivant, dans le cadre grandiose de la cathédrale de Bayeux, eut lieu la séance de clôture du Procès Apostolique. Il avait compris quatre-vingt-onze sessions, et présentait un dossier de 2.500 pages, dont près de deux mille se référaient à l'étude de l'héroïcité des vertus.

Mgr de Teil, Vice-Postulateur, assuma la charge de « Portitor » et remit lui-même à la Sacrée Congrégation des Rites les importants volumes.

Le 10 décembre 1918, la validité de ces pièces fut reconnue, et dans la suite, le Pape Benoit XV, personnellement heureux de répondre à un souhait, on peut le dire, universel, daigna exempter la Cause des 50 années de délai imposées désormais par le Droit Canonique, entre la mort des Serviteurs de Dieu et la discussion judiciaire de leurs Procès de Béatification.

Cette discussion put donc s'élaborer, pour être soumise au jugement définitif des Révérendissimes Pères Consulteurs dans la Congrégation *antépréparatoire* du 1er juin 1920.

Leur vote favorable fut ratifié par celui des Eminentissimes Cardinaux dans la Congrégation *préparatoire* du 25 jan-

vier 1921, et par un dernier verdict des deux hautes assemblées, réunies le 2 août suivant, en Congrégation *générale,* devant le Saint-Père.

Le Pape, après avoir recueilli ces *votum* affirmatifs, se retira en implorant des prières pour la grave décision qu'il avait à prendre, et, quelques jours plus tard, il fixa au dimanche 14 août 1921, veille de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, la promulgation du Décret sur l'Héroïcité des Vertus de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Cette lecture solennelle eut lieu dans la Salle du Consistoire au Vatican, devant une assistance aussi nombreuse que sympathique. Le discours du Souverain Pontife fut un véritable panégyrique de la nouvelle Vénérable et un lumineux exposé de la *voie d'enfance spirituelle* qu'elle avait mission de rappeler au monde. « L'éloquence est le son que rend une âme émue », a dit Lacordaire. Telle fut bien la note distinctive de ce discours, et l'émotion de l'Auguste Orateur gagna l'auditoire, en lui communiquant son enthousiasme.

Par un secret dessein de Dieu, la louange de cette enfant du Ciel — qu'on nous pardonne la hardiesse de cette comparaison — fut comme le *Nunc dimittis* du pape Benoit XV. Dans l'intime de son âme, il appelait le jour où la Vierge française qu'il aimait, Thérèse de l'Enfant-Jésus, monterait sur les Autels, mais il ne devait pas voir ici-bas ce triomphe préparé avec tant de soins, Comme au saint vieillard du Temple, devant la manifestation cachée du Messie, il aura suffi à Benoit XV, pour exulter dans son cœur, de voir la première glorification de la radieuse étoile, destinée à conduire tant d'âmes dans les sentiers de la simplicité évangélique.

Il restait encore pour la Cause une seconde étape à parcourir : l'étude des miracles.

Parmi les guérisons attribuées à la Bienheureuse, six avaient été l'objet d'enquêtes spéciales ; deux d'entre elles furent retenues par la Sacrée Congrégation des Rites : c'est, en effet, le seul nombre nécessaire dans les Causes pouvant produire des témoins « oculati » [1].

La première de ces interventions remonte à l'année 1906. Le bénéficiaire fut un séminariste du diocèse de Bayeux, originaire de Lisieux, dont la Servante de Dieu sauva ainsi la vocation sacerdotale. M. l'abbé Charles Anne, âgé de 23 ans, était atteint de tuberculose pulmonaire et en danger de mort. Après une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes par l'intercession de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, neuvaine demeurée sans résultat, le jeune lévite en fit une seconde, qu'il adressa cette fois uniquement à la sainte Carmélite, afin que son intervention parût plus évidente. La confiance du malade s'appuyait avec un inébranlable espoir sur la promesse consolante de sa céleste Avocate : *Je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre.*

Cette confiance ne fut pas trompée, et le docteur, qui avait entrevu la fin prochaine, constata à son inexprimable surprise, un rétablissement complet. Quinze ans plus tard, une étude radiographique permit d'établir la stabilité de cette guérison.

Le deuxième miracle fut obtenu en faveur d'une religieuse des Filles de la Croix, à Ustarritz (Basses-Pyrénées).

Sr Louise de St-Germain avait été atteinte, au cours de ses années de noviciat (1911-1912), d'une affection sérieuse de l'estomac qui dégénéra nettement en ulcère, dès le début de 1913. Réduite à toute extrémité, munie des derniers Sacrements, la malade commença une neuvaine à Sr Thérèse

[1] Témoins ayant connu le Serviteur de Dieu.

de l'Enfant-Jésus, dans le courant de 1915, mais n'obtint alors que force et courage dans l'épreuve, avec de célestes parfums révélant la présence mystérieuse de Celle qu'elle invoquait.

En septembre 1916, Sr Louise de St-Germain se décida à renouveler ses instances, et, dans la nuit du 10, la Bienheureuse Thérèse lui apparut et lui dit : *Soyez généreuse, bientôt vous guérirez, je vous le promets.* Or, au matin, plusieurs religieuses trouvèrent une jonchée de pétales de roses de toutes couleurs, autour du lit de la malade. Qui avait apporté ces roses ? personne ne le put expliquer... mais le 22 septembre suivant, la Sœur s'éveilla parfaitement guérie.

A l'appui du certificat du docteur traitant, figurent une radiographie concluante, et un rapport très remarqué du Dr le Bec, chirurgien de l'hôpital St-Joseph à Paris, l'une des sommités médicales les plus reconnues, confirmant le caractère surnaturel de cette transformation soudaine et durable.

Ces deux guérisons furent discutées par la Sacrée Congrégation des Rites dans les trois séances d'usage : la Congrégation *antépréparatoire* du 7 mars 1922, réunit les votes des Consulteurs ; quelques mois plus tard, le 25 juillet, la Congrégation *préparatoire* recueillit ceux des mêmes Consulteurs et des Eminentissimes Cardinaux ; en dernier lieu, la Congrégation *Plénière*, dite *Générale*, tenue en présence du Pape, le 30 janvier 1923, groupa de nouveau et en commun les avis des Eminentissimes Cardinaux et Consulteurs.

Le jugement ayant été favorable, S. S. Pie XI promulgua, le 11 février suivant, le Décret d'Approbation des miracles et, le 19 mars, celui de *tuto*.

Enfin, le 29 avril de la même année, Sr Thérèse de

l'Enfant-Jésus fut solennellement proclamée BIENHEUREUSE et proposée au monde chrétien comme le type idéal de l'*enfant* de Dieu.

« Tressaillant de joie à ce glorieux triomphe, écrit de Rome un éminent religieux de la Compagnie de Jésus, les âmes si nombreuses qui ont le bonheur de connaître et d'aimer l'angélique Thérèse nourrissent maintenant l'espoir, et même la certitude, de voir au plus tôt le Père Céleste, par les mains de notre Auguste Pontife, changer sur le front immaculé de sa *petite fille* l'auréole des Bienheureuses contre le nimbe des Saintes. »



Discours du Pape BENOIT XV

prononcé après la lecture du Décret sur l'Héroïcité des Vertus de la Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus.

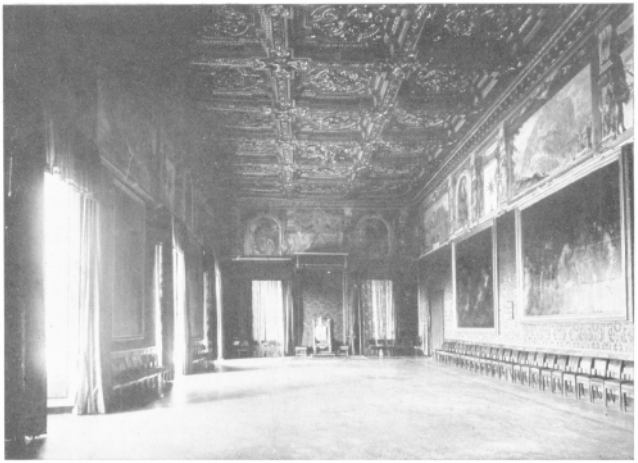
L'ÉCHO n'est pas encore éteint de la parole par laquelle, en proclamant l'héroïsme des vertus du Vénérable Fournet, Nous disions en cette même Salle, il y a un peu plus d'un mois, que la France semblait aspirer à un nouveau nom, au titre enviable de « Mère des Saints » ! Et voici que Nous pouvons aujourd'hui signaler le parfum d'une autre fleur éclose sur le sol français ; voici que Nous devons reconnaître également héroïques les vertus de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, religieuse professe du Carmel de Lisieux. Nous nous réjouissons de la confirmation que ce présent Décret donne à Notre parole rappelée tout à l'heure. Nous nous en

réjouissons pour l'honneur qui en revient à la France catholique, et pour la légitime satisfaction qu'en éprouve le diocèse où s'admire le jardin dans lequel cette charmante fleur se forma et crût jusqu'à son complet développement.

Mais à ces causes de joie, suggérées par la bienveillance que Nous portons à la nation de Clovis et de saint Louis, s'ajoute un motif de particulière complaisance, inspiré par le caractère spécial de la vertu dominante de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Car il n'est personne connaissant quelque peu la vie de la « petite Thérèse », qui n'unisse sa voix à l'admirable chœur proclamant cette vie toute caractérisée par les mérites de *l'enfance spirituelle*. Or, « là est le secret de la sainteté », non seulement pour les Français, mais pour tous les fidèles répandus dans le monde entier. Nous avons donc raison d'espérer que l'exemple de la nouvelle héroïne française fera croître le nombre des parfaits chrétiens, non seulement parmi ceux de sa nation, mais aussi parmi tous les fils de l'Eglise catholique.

Dans ce but s'impose une juste conception de l'*enfance spirituelle*. Mais le Décret d'aujourd'hui, qui exalte une pieuse disciple du Carmel, arrivée à l'héroïsme de la perfection par la pratique des vertus dérivant de l'*enfance spirituelle*, n'est-il pas lui-même destiné à en propager la juste conception ? Chacun voit ainsi combien est plausible le motif que Nous avons d'étendre Notre allégresse au delà des raisons qui Nous réjouissent avec nos fils de France. Chacun voit comment les fidèles de toutes nations, âge, sexe et conditions, doivent entrer généreusement dans cette voie par laquelle Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus atteignit l'héroïsme de la vertu.

L'harmonie qui règne entre l'ordre des sens et celui des esprits, permet de baser sur le premier les caractères de l'*enfance spirituelle*. Observons un enfant dont le pas est encore



Salle du Consistoire au Vatican où furent lus solennellement les Décrets sur l'héroïcité des Vertus et sur les miracles de la B^e^ Thérèse de l'Enfant-Jésus. 14 août 1921. — 11 février 1923.



Le Pape BENOIT XV prononçant son Discours.

incertain, et qui n'a pas l'usage de la parole. Si un enfant de son âge le poursuit, si un autre plus fort le menace, ou si l'apparition imprévue de quelque bête l'apeure, où court-il se réfugier ? Où cherche-t-il un abri ? Entre les bras de sa mère !... Accueilli par elle et pressé sur son sein, il dépose toute crainte ; et laissant échapper librement un soupir dont ses petits poumons ne semblaient plus capables, il regarde avec courage l'objet de son trouble et de son épouvante, le provoquant même au combat, comme s'il disait : « Je suis désormais confié à un sûr défenseur ; dans les bras de ma mère, je m'abandonne avec pleine confiance, non seulement d'être protégé contre tout assaut ennemi, mais aussi d'être conduit où il convient le mieux à mon développement physique. » De même, l'*enfance spirituelle* est formée de confiance en Dieu et d'aveugle abandon entre ses mains.

Il n'est pas inutile de relever les qualités de cette *enfance spirituelle*, soit en ce qu'elle exclut, soit en ce qu'elle suppose. Elle exclut, en fait, le sentiment superbe de soi-même, la présomption d'atteindre par des moyens humains une fin surnaturelle, et la fallacieuse velléité de se suffire à l'heure du péril et de la tentation. D'autre part, elle suppose une foi vive dans l'existence de Dieu, un pratique hommage à sa puissance et à sa miséricorde, un confiant recours à la providence de Celui qui nous octroie la grâce d'éviter tout mal et d'obtenir tout bien. Ainsi les qualités de cette *enfance spirituelle* sont admirables, soit qu'on l'envisage au point de vue négatif, soit qu'on l'étudie au point de vue positif, et dès lors on comprend que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'ait indiquée comme condition *nécessaire* pour acquérir la vie éternelle.

Un jour, le Sauveur tira de la foule un petit enfant, et le montrant à ses disciples, il prononça ces paroles : *En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez et ne devenez*

comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. (Matth.. xviii, 3.) Oh ! l'éloquente leçon qui anéantit l'erreur et l'ambition de ceux qui, considérant le royaume des cieux comme un empire terrestre, rêvaient d'y occuper les premières places ou demandaient quel y serait le plus grand ! *Quis putas major est in regno cœlorum ?* Et pour mieux établir que la prééminence dans le royaume des cieux serait le privilège de l'*enfance spirituelle*, le Seigneur poursuit en ces termes : *Quiconque donc se fera petit comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux.* Un autre jour, quelques mères lui présentaient leurs enfants pour qu'il les touchât, et comme les disciples les repoussaient, Jésus s'en indigna disant : *Laissez venir à moi les petits et ne les empêchez pas, car le royaume des cieux est à eux.* Et là encore il conclut : *En vérité je vous le dis, celui qui ne reçoit pas le royaume des cieux comme un enfant n'y entrera pas.* — *Quisquis non receperit regnum Dei velut parvulus, non intrabit in illud.* (Marc., x, 15.)

Il importe de remarquer la force de ce divin langage, car il ne suffit pas au Fils de Dieu d'affirmer d'un accent positif que le royaume des cieux est aux enfants : *Talium est enim regnum cœlorum,* ou que celui qui se sera fait petit comme un enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux, mais il enseigne, en outre, d'une manière explicite, l'exclusion de son royaume pour ceux qui ne seront pas devenus semblables à des enfants. Or, quand un maître expose une leçon sous des formes variées, ne veut-il pas, par cette multiplicité de formes, signifier que sa leçon lui tient particulièrement au cœur ? S'il cherche tant à l'inculquer à ses disciples, c'est qu'il désire, par l'une ou l'autre expression, la leur faire plus sûrement comprendre. Il faut en conclure que le divin Maître tient expressément à ce que ses disciples voient dans l'*enfance spirituelle* la condition *nécessaire* pour obtenir la vie éternelle.

Devant l'insistance et la fermeté de cet enseignement, il semblerait impossible de trouver une âme qui néglige encore de suivre la voie de la confiance et de l'abandon ; d'autant plus, Nous le répétons, que la parole divine, non seulement par la généralité de la forme, mais par une indication spécifique, déclare cette ligne de conduite obligatoire, même pour ceux qui ont perdu l'ingénuité enfantine. Quelques-uns veulent croire que la voie de la confiance et de l'abandon est réservée uniquement aux âmes candides que la malice n'a pas privées des grâces du jeune âge. Ils ne conçoivent pas la possibilité de l'*enfance spirituelle* chez ceux qui ont perdu leur première simplicité. Mais les paroles du divin Maître : *Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli,* n'indiquent-elles pas la nécessité d'un changement et celle d'un travail ? *Nisi conversi fueritis,* voici indiqué le *changement* que doivent réaliser les disciples de Jésus-Christ pour redevenir enfants. Et qui doit *redevenir* enfant, si ce n'est celui qui ne l'est plus ? *Nisi efficiamini sicut parvuli,* voici maintenant indiqué le *travail,* car l'on comprend qu'un homme doit travailler pour être et apparaître ce qu'il n'a jamais été, ou ce qu'il n'est plus ; mais puisque l'homme ne peut pas ne pas avoir été enfant, les paroles : *Nisi efficiamini sicut parvuli* comportent donc l'*obligation* de travailler à reconquérir les dons de l'enfance. Il serait ridicule de songer à reprendre l'aspect et la faiblesse de l'âge infantile ; mais il n'est pas contraire à la raison de découvrir, dans le texte évangélique, le précepte également adressé aux hommes d'âge mûr, de retourner à la pratique des vertus de l'*enfance spirituelle.*

Au cours des siècles, cet enseignement devait trouver un accroissement de force dans l'exemple de ceux qui parvinrent à l'héroïsme de la perfection chrétienne, justement par l'exercice de ces vertus. La Sainte Eglise releva toujours ces exem-

ples, afin de faire mieux comprendre et suivre plus universellement le commandement du Maître. Aujourd'hui encore, elle ne vise pas d'autre but, quand elle proclame les vertus héroïques de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Bien que cette heureuse Servante de Dieu n'ait pas eu à prodiguer au service divin de longues années, ni des entreprises ardues, elle apparut, en moins de cinq lustres, pleine de mérites. Disciple d'un Ordre religieux dans lequel la gloire des docteurs est même l'apanage du sexe faible, elle ne fut cependant pas nourrie de fortes études ; néanmoins, elle eut tant de science par elle-même qu'elle sut indiquer aux autres la vraie voie du salut. Mais d'où lui vient cette copieuse moisson de mérites, où a-t-elle cueilli tant de fruits mûrs ? Dans le jardin de l'*enfance spirituelle*. D'où encore cet ample trésor de doctrine ? Des secrets que Dieu révèle aux enfants !

Si la fille de Louis-Stanislas Martin, qui vit le jour à Alençon, le 2 janvier 1873, manifesta d'abord l'insouciance et la vivacité joyeuse des enfants de son âge, tous les témoins s'accordent à affirmer que le malheur dont elle fut frappée dans sa cinquième année, par la perte de sa mère, imprima dans son âme un grand sérieux et une extraordinaire maturité. Le Seigneur ne voulait-il pas faire ressortir en elle ce rapide changement, ce prompt travail à s'orner des qualités de l'*enfance spirituelle*, afin qu'elle pût réaliser dans son entier le divin enseignement : *Nisi conversi fueritis... nisi efficiamini sicut parvuli* ?

Il est certain que, dès lors, Thérèse fit preuve dans ses paroles et dans ses actes d'un jugement bien supérieur à son âge. Admirable fut surtout sa promptitude à rapporter à Dieu toute beauté contemplée dans les créatures, et à espérer de lui seul le remède aux maux déplorés, soit en elle, soit dans le prochain. Oh ! la spontanéité de son élan vers Dieu, surtout

à l'heure de l'inquiétude et de l'angoisse ! Comme elle reproduisait bien l'empressement de l'enfant à courir se cacher dans les bras de sa mère, quand il a l'intuition de ne pouvoir se suffire à lui-même ! Le recours de Thérèse à la prière était si fréquent, son abandon à Dieu si complet, qu'elle osait mettre sa vie sur la terre en parallèle avec celle du ciel.

Elle aimait ses parents d'un très pur amour; cependant, elle aurait craint de les priver de la vie du ciel qu'elle estimait bien au-dessus de celle de la terre, en demandant pour eux une prolongation de l'exil...

De tout ceci, il est facile de présumer qu'avec le développement des années, les vertus de l'*enfance spirituelle* jetaient de plus profondes racines dans l'âme de la « petite Thérèse ». Mais cette supposition fut bien surpassée par la réalité. On s'en convainc aisément par la conduite de l'enfant à l'heure la plus décisive de son avenir. Son père, vrai modèle des parents chrétiens, s'était résigné à se voir privé de l'assistance de sa dernière fille, et n'avait même pas caché son noble orgueil de consacrer à Dieu dans la vie religieuse toute sa descendance. Mais ainsi ne pensait pas le frère de sa mère, près duquel Thérèse demeurait. Du reste, l'Evêque du diocèse et le Supérieur du monastère de Lisieux ne voulaient pas davantage satisfaire le vœu de l'adolescente, de s'ensevelir au Carmel à l'âge de 15 ans. En vain pourtant, chercherait-on une plainte sur les lèvres de Thérèse, soit contre la déclaration de son oncle qui refusait de consentir à son entrée avant 17 ans, soit contre l'opposition du supérieur qui l'ajournait jusqu'à ses 21 ans. Oh ! comme devait gémir la colombe impatiente de se cacher dans la retraite sacrée du Carmel ! Mais ses gémissements, elle les exposait à Dieu seul. Craignant même que cette opposition ne vienne de lui, elle n'osait contredire ses parents et supérieurs, qui pouvaient prendre

comme un signe d'acquiescement ce silence, unique expression de son confiant abandon à Dieu.

L'attitude de Thérèse ne changea pas devant l'insuccès de son direct et courageux appel au Pape. Oh ! l'inutilité de ce long voyage, les marques de désapprobation et peut-être même de mépris qui lui furent si largement infligées ! Toutes ces épreuves n'allaient-elles pas ébranler sa résolution, et lui faire préférer le conseil de l'homme à ce qu'elle avait cru être une volonté de Dieu ? Mais l'héroïsme de la vertu suppose la constance et l'assiduité dans les actes. Plus elle se heurtait aux contradictions humaines, plus la jeune Thérèse multipliait ses actes de confiance et ses protestations d'abandon entre les mains divines, se préparant à gravir ainsi la cime de la perfection chrétienne, par l'exercice des vertus propres à l'*enfance spirituelle*. Ah ! le Seigneur ne lui épargnait pas les épreuves, et elle les embrassait comme des occasions de se détacher toujours plus de l'affection des créatures et de s'unir plus fortement à l'Epoux de son âme.

Quand son Evêque eut cédé finalement à ses instances réitérées, l'accomplissement de son vœu fut encore différé par la Prieure du Carmel qui retarda de quatre mois son entrée. Thérèse alors aurait pu se prévaloir de la parole du Pontife Léon XIII lui intimant « de faire ce que lui diraient les Supérieurs », car parmi ses Supérieurs elle considérait avant tout son Evêque. Mais cette insistance pour atteindre son but, bien que légitime, laisserait croire que Thérèse s'appuyait sur des arguments humains ; sa confiance alors en apparaîtrait diminuée, et son abandon moins complet. Elle préféra donc ne pas se révolter devant cette nouvelle déception, et continua à se maintenir paisible, dans la persuasion que Dieu donne en temps opportun leur récompense à ceux qui se confient en lui.

De fait, la récompense vint pour Thérèse, le 9 avril 1888.

Par une disposition divine, elle fut mise sous le patronage de l'Enfant-Jésus qui se plaisait ainsi à reconnaître le soin qu'elle avait déjà témoigné d'honorer les vertus de son enfance. Mais pourquoi ne pas dire aussi que ce nouveau titre fut pour la pieuse Carmélite un stimulant à s'abandonner toujours plus au Seigneur ? L'Enfant de Bethléem se révélait à elle dans les bras de sa très sainte Mère, docile et prêt à se faire porter de Bethléem en Egypte, et d'Egypte à Nazareth à son tour, Thérèse se plaçait entre les bras de la sainte règle du Carmel, se laissant guider en tout par l'obéissance religieuse. Le divin Ouvrier de Nazareth se montrait encore à ses yeux toujours occupé aux travaux que lui prescrivait son père adoptif, toujours soumis aux ordres de ceux qui lui représentaient l'autorité du Père céleste. A son exemple, Thérèse exécutait avec empressement tout ce qui lui était commandé par sa prieure et sa maîtresse du noviciat, et elle le faisait parfaitement, sans plainte ni observation d'aucune sorte, semblant n'avoir plus de volonté propre. Cette imitation des vertus de l'enfance du Sauveur fut si admirable en la jeune Carmélite que, si le nom « de l'Enfant-Jésus » ne lui fût providentiellement échu, ses Sœurs en religion auraient dû le lui décerner. A sa sainte Mère d'Avila, l'Enfant-Dieu était un jour apparu lui demandant son nom, et la pieuse réformatrice du Carmel de répondre : « Je m'appelle Thérèse de Jésus », méritant de s'entendre dire : « Et moi, je suis le Jésus de Thérèse ! » De même la Carmélite de Lisieux pouvait déclarer : « Je m'appelle Thérèse de l'*Enfant-Jésus,* parce que l'Enfant Jésus est le Maître et le Modèle de Thérèse. »

Cette estime générale de sa communauté fit choisir notre fervente Carmélite pour aider la maîtresse des novices, malgré sa jeunesse et la date si récente de sa profession. Oh ! c'était le Seigneur qui, la sachant destinée à une brève existence, voulait lui faire accomplir en peu de temps de grandes choses.

En effet, elle se servit de cet office pour croître en vertu : loin de la distraire, il la perfectionna dans la pratique de l'*enfance spirituelle*. Malgré la différence des caractères, chez les personnes avec lesquelles elle devait traiter, jamais ne s'altéra sa tranquille suavité, et la multiplicité des demandes dont elle était assaillie n'amena jamais sur ses lèvres un accent d'impatience. Elle faisait appel à Jésus-Enfant dans ses doutes, et, de cet Enfant, que, dans l'atelier de Nazareth, « l'on avait vu croître en âge et en sagesse » (Luc, II, 3), elle ne tardait pas à recevoir la solution de ses difficultés.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus persévéra fidèlement dans sa voie, durant les neuf ans et demi de sa vie religieuse. Nous ne voyons donc pas l'utilité d'insister davantage sur sa vertu caractéristique, ni d'expliquer comment elle atteignit, par cette vertu, le sommet de la perfection chrétienne.

Nous vous ferions injure, ô très aimés Fils, si Nous Nous arrêtions à vous démontrer que la sainteté de la Servante de Dieu ne saurait être ternie par les prédictions faites sur son lit de mort, ni par son avis de répandre largement cette « Histoire d'une Ame » dans laquelle la « petite Thérèse » s'était révélée elle-même. Très humble durant toute sa vie, elle ne pouvait, à l'heure suprême, s'exprimer en des termes apparemment contraires à l'humilité, que sous l'impulsion directe d'un ordre divin. L'intelligence de l'homme est trop limitée pour lui permettre de comprendre les raisons du Tout-Puissant, lorsqu'il inspire à ses créatures les paroles à dire ou les conseils à donner. On pourrait, sans témérité, y découvrir un dessein opportun d'étendre au delà des confins ordinaires l'efficacité du bon exemple. En outre, dans le cas concret de Sœur Thérèse, il convient de reconnaître une volonté spéciale de Dieu d'exalter les mérites de l'*enfance spirituelle*. Dans les saintes Ecritures, nous lisons que « par la bouche des

enfants est souvent rendue gloire à Dieu, *ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem* », parfois même, il s'y ajoute le pouvoir de détruire les artifices de l'ennemi : *Ut destruas inimicum et ultorem.* (Ps. VIII, 3.) Oh ! comment ne pas dire que Dieu ait destiné Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, par l'exercice des vertus propres à l'enfance, à prendre rang parmi ceux qui donnent à Dieu cette louange parfaite ! Un regard sur l'époque où elle vécut, permettrait presque d'affirmer qu'elle eut cette mission : *Ut destrueret inimicum et ultorem.* Mais il ne lui eût pas été possible de la remplir sans l'universelle diffusion de l' « Histoire de son Ame ».

Et maintenant, loin de recueillir des objections, facilement réfutables, contre la sainteté de Thérèse de l'Enfant-Jésus, reconnaissons que cette sainteté fut formée de vertus héroïques par le perpétuel et pratique amour de l'*enfance spirituelle.*

A la reconnaissance théorique de cette vérité, doit encore s'adjoindre le ferme propos d'imiter la nouvelle héroïne. Notre époque, hélas ! se montre trop inclinée aux duplicités et aux artifices frauduleux. Il ne faut donc pas s'étonner que la piété envers Dieu se soit tant refroidie, et la charité envers le prochain si diminuée. Que l'on change ce genre de vie ! Aux mensonges, aux fraudes, à l'hypocrisie des mondains, que l'on oppose la sincérité de l'enfant. Avec cette sincérité, à la lumière de la Carmélite de Lisieux, que se propage aussi la sainte habitude de marcher toujours en la présence de Dieu, et la disposition à se laisser porter par la main de sa divine Providence.

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, peu de temps avant sa mort, avait promis *de passer son Ciel à faire du bien sur la terre.* Nous savons qu'elle a tenu sa promesse, car les grâces dues à son intercession sont innombrables. Particulièrement

dans les tristes jours du récent conflit mondial, Nous-même reçûmes de multiples lettres de soldats et d'officiers français qui attribuaient à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus leur préservation dans d'imminents périls de mort. Ces lettres portaient d'autant mieux le cachet de la sincérité qu'elles relataient souvent un « changement de vie », gage de gratitude envers leur bienfaisante médiatrice. Mais qui ne conçoit aujourd'hui que la charitable Thérèse prodiguera davantage encore ses faveurs à ceux qui auront à cœur de l'imiter de plus près ?

Nous souhaitons donc que le secret de la sainteté de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ne reste caché pour aucun de Nos fils. Et afin qu'en tous il produise les admirables effets relevés en Thérèse, Nous appelons la bénédiction de Dieu non seulement sur ceux qui sont ici présents, mais sur tous les membres de la famille chrétienne.

Qu'elle ait cependant les prémices de cette bénédiction, la France catholique fière, en ce jour, de cette nouvelle héroïne sortie de son sein !

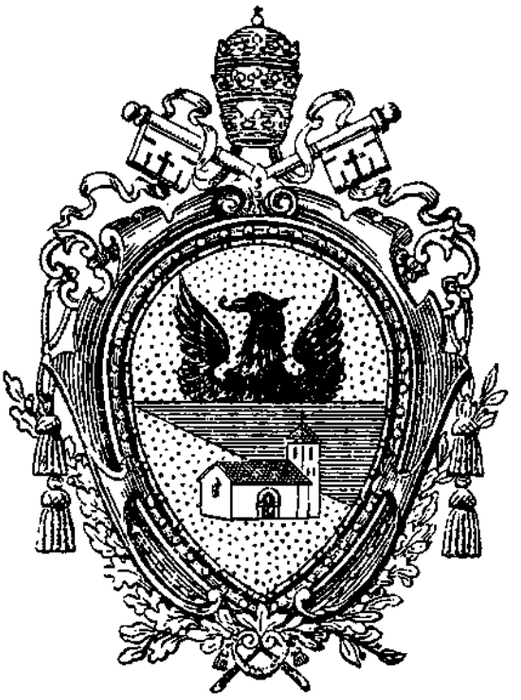
Et que soit particulièrement béni l'heureux diocèse de Bayeux et Lisieux qui, par le nom de Thérèse, a vu sa célébrité s'accroître dans le monde entier ! Puisse-t-il, par son intercession, conserver longtemps le digne Evêque qui met une sainte émulation parmi les membres de son clergé, et voir fleurir chez les laïques la vertu chrétienne !

Mais les roses promises par Thérèse, où doivent-elles tomber plus abondantes, si ce n'est en ce Carmel privilégié où elle trouva la réalisation de ses brûlants désirs ? Que descendent donc copieuses sur lui les bénédictions célestes, afin qu'il demeure toujours un parterre où s'épanouissent des fleurs élues de sainteté !

Et finalement, que le réconfort de la bénédiction divine ne manque pas à ceux qui, à Rome ou au dehors, s'emploient à

promouvoir la cause de Béatification de la Carmélite de Lisieux. Plus sera connue, en effet, la nouvelle héroïne de vertu, plus aussi sera grand le nombre de ses imitateurs qui donneront gloire à Dieu, en pratiquant les vertus de l'*enfance spirituelle*.

Benedictus PP. XV



S. S. le Pape **Benoît XV**, *quelques jours avant sa mort, avait signé cette traduction française de son Discours.*

Discours de S. S. PIE XI

lors de l'Approbation des miracles

attribués à la B^se^ Thérèse de l'Enfant-Jésus.



Il est certain que la voix de Dieu et la voix du peuple se sont comme divinement unies pour exalter la Vénérable Thérèse de l'Enfant-Jésus ; mais c'est la voix de Dieu qui s'est fait entendre la première ; ce n'est pas elle qui s'est harmonisée avec celle du peuple, c'est la voix du peuple qui a reconnu et suivi la voix de Dieu. Oui, la voix de Dieu s'est fait entendre la première, tout d'abord dans l'incomparable préparation dont nous admirons aujourd'hui les splendeurs, et c'est Dieu lui-même, en définitive, que nous admirons dans les vertus véritablement héroïques de cette créature toute céleste. La voix du peuple s'est élevée ensuite, sans délai, voix d'un peuple fervent, suppliant et qui venait en pèlerin vers elle.

A cette voix du peuple, les miracles sont venus ajouter leur éloquence, et c'est vraiment Dieu qui, dans cette harmonie merveilleuse, nous fait entendre sa voix dans toute sa force et dans toute sa magnificence : *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia.* Oui, c'est la voix de Dieu qui préparait cette âme pour lui faire gravir, rapide et légère comme un cerf, les plus sublimes hauteurs de la perfection : *Vox Domini præparantis cervos.* C'est la voix de Dieu qui, par le resplendissement des miracles, révélait le trésor des vertus qu'il avait condensées dans ce cœur : *Vox Domini revelabit condensa,* car les vertus de cette grande âme sont un vrai miracle : *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris.* Il suffit de lire la vie de la « petite Thérèse », fût-ce dans un récit abrégé, pour se sentir le droit de dire d'elle, en empruntant les expressions du divin poète, qu'elle est la chose descendue du ciel sur terre pour nous montrer un miracle : *Cosa venuta di cielo in terra a miracolo mostrare.*

Or ce miracle-là est tout plein d'enseignements aussi propres à glorifier Dieu qu'ils nous sont profitables. L'opulente vertu de Dieu, la richesse infinie de l'artiste divin se manifestent à nous dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel. On dirait même que la connaissance de l'ordre naturel est pour nous comme une initiation et une introduction à l'intelligence, bien autrement précieuse, de l'ordre surnaturel.

Le même Dieu qui lance dans l'espace, réglées avec une harmonie merveilleuse, les masses imposantes des mondes, taille aussi, dans le secret de la roche, les facettes des cristaux qui ne disent pas moins éloquemment la perfection de sa sagesse ; la même main qui suscite les géants de la vie, sur la terre et dans les océans, forme aussi les invisibles organismes des infiniment petits.

Il en est ainsi dans l'ordre surnaturel. Pour nous en tenir aux derniers centenaires, le même Dieu qui suscite ces géants de la sainteté et de l'apostolat que furent saint Ignace et saint François Xavier, derrière lesquels se dressent, toujours resplendissantes à l'horizon de la vie spirituelle, les figures incomparables de Pierre et de Paul, d'Athanase, de Chrysostome, d'Ambroise et de Charles Borromée, le même Dieu se révèle en ce moment à nous comme celui qui, avec un amour infini, a formé dans le secret, telle une miniature exquisement fine de sainteté parfaite, cette tout humble, toute petite et si virginale *enfant*. Reconnaissez ici dans l'ordre surnaturel le même précédé auquel Dieu se plaît à recourir dans l'ordre naturel, ainsi que l'a chanté le poète chrétien dont nous célébrerons prochainement le cinquantenaire : « Dieu fait surgir de nos champs l'épi nourricier et le lin pour nous vêtir ; il répand dans les plantes des essences médicinales. C'est lui qui a créé le pin qui brave les vents et le saule que courbe la main, le sapin qui résiste aux hivers et le peuplier qui ne craint pas les eaux, et c'est lui aussi qui fait naître la fleur dont le fin tissu étale pour lui seul la magnificence de son coloris, qui exhale vers le ciel les parfums de son calice et qui meurt en silence. » Cette fleur silencieuse, ce tissu aux teintes resplendissantes, ce parfum qui se répand au large, cette beauté qui ne se montre qu'au regard de Dieu, n'est-ce pas la petite Thérèse de l'Enfant Jésus ?

Quelle est la parole que Dieu veut nous dire ?

Que veut nous dire la « petite Thérèse », qui s'est faite, elle aussi, une parole de Dieu ? car Dieu parle par ses œuvres et c'est le propre de ceux qui lui sont le plus unis de nous parler, eux aussi, non par des mots, mais par leurs œuvres. Dieu nous dit, et la « petite Thérèse » avec lui, qu'il est une chose, sinon plus grande, du moins aussi grande que l'action et la puissance du génie, une chose qui, devant Dieu, est

aussi précieuse que les grandes qualités de sagesse et d'organisation, si efficaces pourtant dans l'apostolat chrétien, telles que — pour rester toujours dans le souvenir des récents centenaires — celles de saint François de Sales et de sainte Thérèse de Jésus.

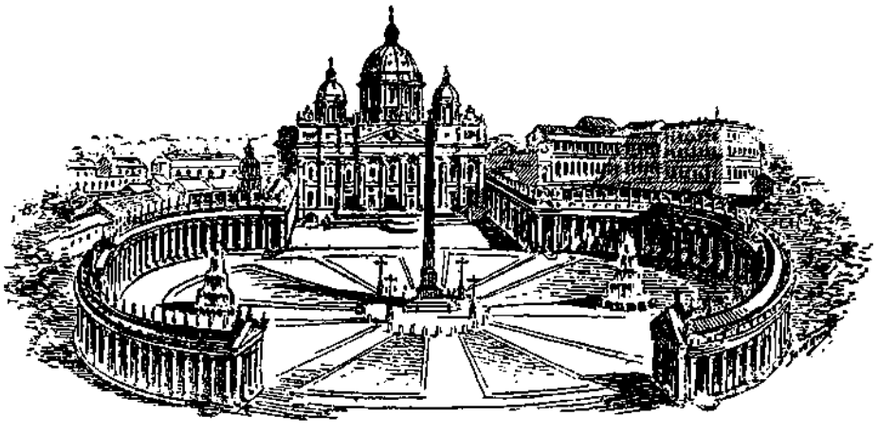
Oui, il est une chose qui, devant Dieu, est au moins aussi précieuse : c'est l'humilité, la douce et sincère humilité du cœur, la fidélité totale au devoir d'état, quel qu'il soit, en quelque sphère et à quelque degré de la hiérarchie humaine que Dieu nous ait placés et appelés à travailler, la disposition à tous les sacrifices, l'abandon confiant dans la main et le cœur de Dieu, et par-dessus tout la charité vraie, le réel amour de Dieu, la tendresse véritable pour Jésus-Christ, répondant à la tendresse qu'il nous a lui-même témoignée, cette charité qui — comme l'Apôtre le disait aux fidèles de Corinthe et que ce dimanche-ci, non sans une providentielle coïncidence, l'Eglise nous rappelle — est bienveillante, patiente, toujours active et supportant tout, prête à tous les dévouements et à toutes les immolations. C'est là une voie qui, sans permettre à tous d'atteindre les hauteurs auxquelles Dieu a conduit Thérèse, est non seulement possible, mais facile pour tous. Comme l'observe saint Augustin, tout le monde ne peut pas prêcher et faire de grandes œuvres. Mais qui donc est incapable de prier, de s'humilier et d'aimer ?

Telle est la leçon que la « petite Thérèse » nous offre aujourd'hui, afin que nous puissions élever nos aspirations à la perfection de la vie chrétienne. Et c'est dans la splendide lumière de ces réalités ineffables que, de tout cœur, Nous félicitons la famille religieuse du Carmel de la nouvelle fleur que la charité du Cœur divin a fait surgir dans son jardin ; Nous vous félicitons, Eminentissime Seigneur [1], et tous

[1] S. E. le Cardinal Vico, Ponent de la Cause.

ceux qui ont coopéré à conduire à bon terme une si belle entreprise.

En cet anniversaire de l'apparition de Lourdes terminant la première année de Notre Pontificat, Nous remercions Dieu d'avoir voulu joindre aux heureux auspices qui, par la Vierge Immaculée, avaient présidé à Notre exaltation, les promesses Nous venant de la chère étoile qu'est Thérèse de l'Enfant-Jésus, *miracle de vertus et prodige de miracles.* Nous lui recommandons, non seulement Notre pauvre et humble Personne, non seulement les œuvres d'évangélisation confiées à l'Ordre du Carmel, et toutes les Missions qui lui furent si chères et qui lui inspirèrent des accents si fervents et de si hautes aspirations, mais aussi toute l'Eglise, toute l'immense famille que le Cœur de Dieu a daigné léguer à Notre cœur, et, de ce cœur, Nous tirons la plus chaleureuse et abondante bénédiction pour tous et chacun de vous, pour tout ce qui occupe votre esprit et votre cœur, afin qu'elle pénètre partout où pénètrent vos pensées et vos affections.



PRIÈRE

pour obtenir la Canonisation
de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus
et solliciter des grâces par son intercession.

O notre Père des Cieux qui, par la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, voulez rappeler au monde l'Amour miséricordieux qui remplit votre Cœur et la confiance filiale qu'on doit avoir en vous, daignez augmenter encore la gloire et la puissance d'intercession de Celle qui fut toujours votre enfant si fidèle, en l'appelant au suprême honneur de la Canonisation, et donnez-lui de vous attirer chaque jour un très grand nombre d'âmes qui vous loueront éternellement.

Bienheureuse « petite Thérèse », souvenez-vous de votre promesse *de faire du bien sur la terre,* répandez avec abondance votre *pluie de roses* sur ceux qui vous invoquent, et obtenez-nous de Dieu les grâces que nous attendons de sa bonté infinie.

O Dieu qui avez embrasé de votre Esprit d'Amour l'âme de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, accordez-nous de vous aimer, nous aussi, et de vous faire beaucoup aimer.

Les personnes qui reçoivent des grâces par l'intercession de la B^e^ Thérèse de l'Enfant-Jésus sont priées d'en communiquer le récit au monastère des Carmélites de Lisieux (Calvados).

CANTIQUE

à la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Paroles de Mère Isabelle du Sacré-Cœur du Carmel de Lisieux.

Musique du R. P. Comte, Prêtre du S. C. de St-Quentin.

(Le 1er couplet et son refrain ont été composés exclusivement pour les fêtes de la Béatification.)

I

Salut ! « petite Reine », ô douce Bienheureuse !
Elle est sonnée enfin cette heure radieuse
Qu'appelait la ferveur de nos brûlants désirs !
Impatients et fiers de proclamer ta gloire,
Nous tressaillons d'ivresse en chantant ta victoire :
Elle met fin à nos soupirs !

REFRAIN

Oui, ton triomphe en ce jour nous console
Salut ! salut ! tendre petite Sœur !
Sur ton front pur, garde cette auréole,
Et sur l'Autel pose ton pied vainqueur !

I *bis*

Bienheureuse Thérèse, ô pure Sœur des Anges,
O Vierge, tu passas au-dessus de nos fanges,
Et ton cœur innocent vola vers le Seigneur...
Lui, de son doux Amour, il prévint ton enfance ;
Et *cet amour devint comme un abîme immense*
D'une insondable profondeur.

REFRAIN

Préserve-nous des terrestres souillures,
Garde à notre âme ou rends-lui sa blancheur ;
Oh ! prête-lui tes mystiques parures,
Ton idéale et céleste candeur !

II

Salut ! enfant de paix et guerrier magnanime,
Ange consolateur, patiente victime !
Salut ! harpe joyeuse et vase de bonté,
Lumineux chérubin et simple violette !
Salut ! vierge prudente et douce pâquerette !
Salut ! rose de charité !

REFRAIN

Si le Très-Haut te donna tous les charmes
Et, dans tes mains, s'il a placé des fleurs,
C'est qu'il voulait, *par ces fragiles armes,*
Vaincre et sauver la foule des pécheurs.

III

Tu formais ici-bas des projets grandioses,
Sur le point de mourir, tu nous promis des roses,
Pourquoi pas d'autres fleurs du céleste Jardin ?
Ah ! nous avons compris la poétique image :
C'était, dans ton aimable et suave langage,
Nous promettre l'amour divin !

REFRAIN

En répandant cette onde parfumée,
Tu fais connaître et bénir le Seigneur ;
L'humanité, frémissante et charmée,
Admire et loue, en toi, son Créateur.

IV

O Bienheureuse enfant, nous te livrons nos âmes !
Viens leur communiquer tes séraphiques flammes :
C'est le plus précieux et le suprême don ;
Vers le Ciel, guide-nous, par ta *petite voie ;*
Epanche en nous l'amour, l'humilité, la joie,
La confiance et l'abandon.

REFRAIN

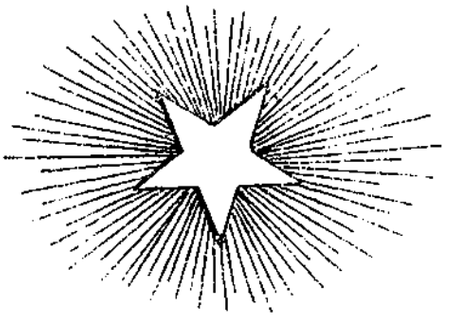
Près de Jésus, dans le chemin d'enfance,
Fais-nous marcher, voler joyeusement ;
Tout notre espoir repose en sa clémence,
Nous voulons vivre et mourir en l'aimant.

V

Le Cœur divin déborde et son amour le presse...
Tu t'offris en victime aux flots de sa tendresse.
Et lui, comme un torrent, t'inonda de ses feux.
De sa suavité, tu fis l'expérience,
Et tu nous le montras plein de compatissance,
Doux et miséricordieux.

REFRAIN

Petite Reine, entends notre prière :
Tous, nous rêvons une place à ta cour :
Enrôle-nous sous ta blanche bannière,
Offre à jamais nos cœurs au Dieu d'amour.



Nota. — Ce cantique est édité séparément : PARTITION COMPLÈTE, avec accompagnement d'orgue et de harpe ; et PARTITION DES VOIX SEULES.

*En vente à l'***Office central** *de la B^se Thérèse*, 48, boulevard Herbet-Fournet, Lisieux (Calvados).

LES PORTRAITS

DE LA

Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus

(Extrait de la *Semaine religieuse de Bayeux et Lisieux* du 12 sept. 1915.)

Certaines critiques se sont fait jour contre le caractère véridique des portraits qui ornent l'édition de l'*Histoire d'une âme*. De l'avis de plusieurs, ces dessins seraient faits d'imagination et offriraient aux regards une composition idéalisée. Comme ces appréciations tendaient à se répandre, il nous a paru opportun de faire une recherche attentive des origines et de la valeur des portraits incriminés.

L'enquête faite par Nous, au Carmel de Lisieux, Nous a révélé qu'il existe, dans les archives particulières de cette Communauté, de douze à quinze clichés photographiques représentant divers groupements de religieuses, parmi lesquelles figure Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Ce sont des vues prises aux jours des fêtes intimes du monastère, et datant surtout des années 1895, 1896, 1897, c'est-à-dire des dernières années de la Servante de Dieu.

De la comparaison de ces documents, qui se contrôlent les uns les autres, résultent avec évidence ces conclusions :

1° La Servante de Dieu perdait parfois, au moment de la pose, le calme naturel de ses traits ; ainsi, l'un des documents examinés, bien qu'il soit, comme les autres, une photographie sans retouches, ne donne certainement pas la ressemblance attendue.

2° Le portrait en buste, placé au frontispice de la grande édition de l'*Histoire d'une âme*, présente une synthèse très consciencieuse et étudiée avec le plus grand soin, des meilleurs éléments d'expression fournis par les photographies précitées.

C'est pourquoi Nous n'hésitons pas à reconnaître dans cette

image *un portrait vrai et authentique* de la Servante de Dieu vers l'âge de vingt-trois ans. On pourra apprécier, en les rapportant à ce type, la valeur des autres gravures.

Lisieux, le 8 septembre 1915.

† THOMAS,

évêque de Bayeux et Lisieux.

Nota. — Au dire des contemporains, les autres portraits édités par le Carmel de Lisieux reproduisent fidèlement aussi, bien qu'avec des expressions différentes, les traits de la Bienheureuse. Tel, en particulier, celui qui la représente couvrant son Crucifix de roses, afin de symboliser sa vie spirituelle et sa céleste mission. La Bienheureuse Thérèse semble d'ailleurs s'y retrouver elle-même et l'appuyer de son crédit, puisque, le plus souvent, — les volumes de *Pluie de Roses* en font foi, — elle apparaît sous cette forme à ses privilégiés.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE. . . . v

HISTOIRE D'UNE AME

Chapitre premier.

Les premières notes d'un cantique d'amour. — Souvenirs de deux à quatre ans 3

Chapitre II.

Mort de sa mère. — Les Buissonnets. — Amour paternel. — Première confession. — Les veillées d'hiver. — Vision prophétique 19

Chapitre III.

Le pensionnat. — Douloureuse séparation. — Maladie étrange. — Un visible sourire de la Reine du ciel 37

Chapitre IV.

Première Communion. — Confirmation. — Lumières et ténèbres. — Nouvelle séparation. — Gracieuse délivrance de ses peines intérieures. 53

Chapitre V.

La grâce de Noël. — Zèle des âmes. — Première conquête. — Douce intimité avec sa sœur Céline. — Elle obtient de son père la permission d'entrer au Carmel à quinze ans. — Refus du Supérieur. — Elle en réfère à Sa Grandeur Mgr Hugonin, évêque de Bayeux. 73

Chapitre VI.

Voyage de Rome. — Audience de Sa Sainteté Léon XIII. — Réponse de Monseigneur l'Evêque de Bayeux. — Trois mois d'attente . . 93

Pages.

Chapitre VII.

Entrée de Thérèse dans l'Arche bénie. — Premières épreuves. — Les fiançailles divines. — De la neige. — Une grande douleur . . 115

Chapitre VIII.

Les Noces divines. — Une retraite de grâces. — La dernière larme d'une sainte. — Mort de son père. — Comment Notre-Seigneur comble tous ses désirs. — Une victime d'amour 131

Chapitre IX.

L'Ascenseur divin. — Première invitation aux joies éternelles. — La nuit obscure. — La table des pécheurs. — Comment cet ange de la terre comprend la charité fraternelle. — Une grande victoire. — Un soldat déserteur 151

Chapitre X.

Nouvelles lumières sur la charité. — Le petit pinceau. — Les miettes qui tombent de la table des enfants. — Le bon Samaritain. — Dix minutes plus précieuses que mille ans des joies de la terre. Deux frères prêtres. — « Attirez-moi... ». 177

Chapitre XI.

Sa confiance en Dieu. — Une visite du ciel. — Elle trouve son repos dans l'amour. — Sublime enfance. — Appel à toutes les petites âmes 207

Chapitre XII.

Le Calvaire. — L'essor vers le ciel. 223

CONSEILS ET SOUVENIRS

Conseils et Souvenirs . . . 259

Prières. — Armoiries mystiques.

Acte d'offrande 305
Consécration à la sainte Face. 308
Petites prières au Père céleste 309
Prière à l'Enfant Jésus 309
Prière à la Sainte Face 310
Prière inspirée par une image représentant Jeanne d'Arc 310
Prière pour obtenir l'humilité 311
Armoiries mystiques. 313

LETTRES

FRAGMENTS

Pages.
Lettres de la B^se^ Thérèse de l'Enfant-Jésus à sa sœur Céline . . . 317
Lettres à la R^de^ Mère Agnès de Jésus 343
Lettres à Sœur Marie du Sacré-Cœur 350
Lettres à Sœur Françoise-Thérèse 357
Lettres à sa cousine Marie Guérin 362
Lettre à sa cousine Jeanne Guérin 364
Lettres à ses Frères spirituels 365

POÉSIES

Première partie.

Mon chant d'aujourd'hui 377
Vivre d'amour 379
Cantique à la Sainte Face 383
Dirupisti, Domine, vincula mea ! 385
Jésus mon Bien-Aimé, rappelle-toi ! 386
Au Sacré-Cœur 395
Le Cantique éternel chanté dès l'exil 397
J'ai soif d'amour 398
Mon ciel à moi 400
Mon espérance 402
Jeter des fleurs 403
Mes désirs près du Tabernacle 404
Jésus seul 406
La volière de l'Enfant Jésus 408
Glose sur le Divin. 410
A l'Enfant Jésus 411
Ma Paix et ma Joie 412
Mes Armes 414
Un lis au milieu des épines 416
La rose effeuillée 417
L'abandon. 419

Deuxième partie.

La Rosée divine ou le lait virginal de Marie 421
La Reine du ciel à sa petite Marie 423
Pourquoi je t'aime, ô Marie ! 426
A saint Joseph 432
A mon Ange gardien 433
A mes petits Frères du ciel, les saints Innocents 435
La mélodie de sainte Cécile 438
Cantique de sainte Agnès 442
Au Vénérable Théophane Vénard 444

Troisième partie.

Pages.
La Bergère de Domremy écoutant ses voix. 447
Hymne de Jeanne d'Arc après ses victoires 453
Prière de Jeanne d'Arc dans sa prison 454
Les voix de Jeanne pendant son martyre 455
Le jugement divin. 456
Le cantique du triomphe 457
Prière de la France à Jeanne d'Arc. 459
Cantique pour obtenir la canonisation de Jeanne d'Arc 460
Histoire d'une Bergère devenue reine. 463
Le divin petit Mendiant de Noël 466
Les Anges à la crèche 478
La fuite en Egypte 488
Jésus à Béthanie 491
Prière de l'enfant d'un saint 499
Ce que j'aimais. 502

PLUIE DE ROSES

Extraits du tome VI.

Guérison subite d'un jeune enfant, atteint depuis plus de trois années d'ostéomyélite aiguë, déclarée incurable 513
Guérison subite d'une jeune fille atteinte de tuberculose et d'un ulcère à la lèvre. 518
« Vous ne mourrez pas encore ». 527
Comment la Bienheureuse envoie deux billets de cinq cents francs aux Pères de Dakar. 529
Sur la tombe de la Bienheureuse 530
En faveur d'un vénérable religieux trappiste 531
« Elle m'a présenté une belle rose blanche » 533
« L'enfant était déjà virtuellement morte » 534
Guérison de deux petits Polonais 536
« Elle est descendue du tableau ». 537
Guérison subite d'un ulcère à l'estomac et de phlébite, chez une jeune femme, veuve de guerre 539
« Le regard de Sœur Thérèse se portait tour à tour sur ma mère et sur moi » 546
Guérison subite de tuberculose pulmonaire 549
« Je suis reine au ciel ». 553
« Emile, il faut te confesser » 554
« Ne crains rien, tu guériras » 555
Guérison remarquable obtenue, sur la tombe de la Bienheureuse, en faveur d'une enfant malade et tourmentée par le démon. 558

Pages.

Epilogue. 561

Discours du Pape Benoît XV à la Promulgation du Décret sur l'héroïcité des Vertus 571

Discours du Pape Pie XI lors de l'Approbation des miracles de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, le 11 février 1923. 585

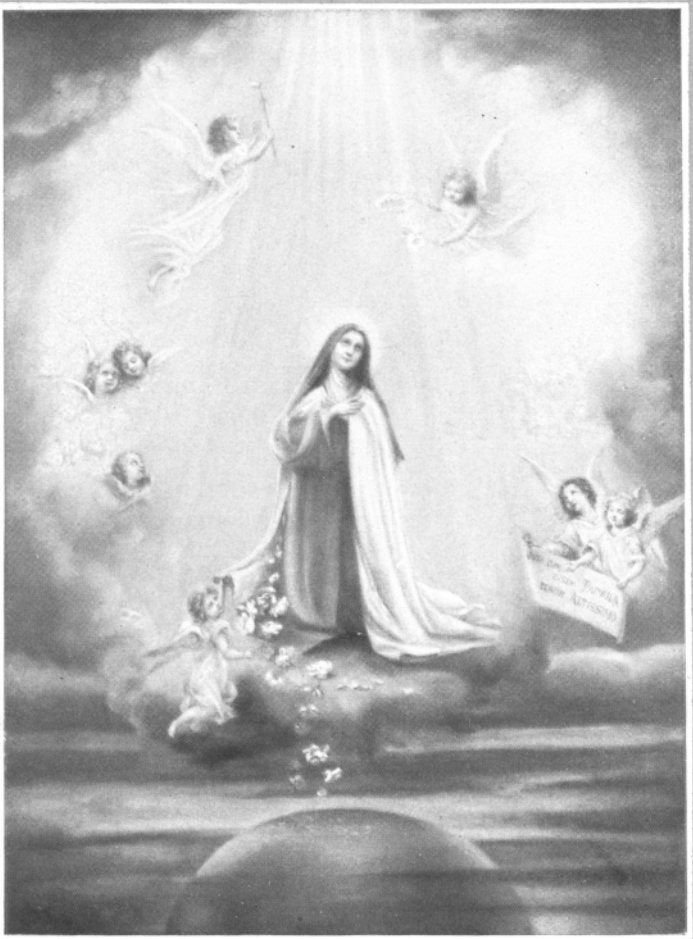
Prière pour obtenir la Canonisation de la Bienheureuse 591

Cantique en l'honneur de la Bienheureuse 592

Les Portraits de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus . . . 595

TABLE DES GRAVURES

La Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus dans la gloire . . 11
Portrait de la Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus . . . 1
Thérèse enfant et sa mère 13
La « Petite Thérèse » découvrant au ciel l'initiale de son nom . 31
Guérison de Thérèse enfant par la Sainte Vierge. . . . 49
Première Communion de Thérèse. 63
Thérèse demande à son père la permission d'entrer au Carmel . 83
Thérèse à 15 ans et son père 97
Thérèse aux pieds de Léon XIII 107
Thérèse demandant la bénédiction de son père le jour de sa Prise d'Habit. 117
La Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus, novice . . 125
La Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus, sacristine 141
La Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus couvrant son crucifix de roses. 211
La Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus exhalant le dernier soupir . 255
La Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus dans le jardin du monastère . 271
Allée des marronniers dans le jardin du Carmel de Lisieux . 285
La Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus après sa mort . . . 305
Thérèse et Céline 341
La Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus tenant l'Evangile et la harpe . . 377
La Sainte Face de Notre-Seigneur 383
Thérèse novice (sans le manteau). 385
La Vierge-Mère. 421
Thérèse à l'âge de 8 ans, jetant des fleurs au Saint-Sacrement. 467
Fresque composée et peinte par la Bienheureuse. 485
Groupe apothéose (Sculpture d'Alliot) 513
Salle du Consistoire au Vatican. — La cérémonie du 14 août 1921. 571



C. DE L. PINXIT

BRAUN, PARIS

La Bienheureuse
Thérèse de l'Enfant Jésus
dans la gloire.

« Parce que j'étais petite, j'ai plu au Très-Haut. »

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ce PDF peut être distribué librement. Cependant, la licence ne permet pas qu'il soit modifié et ensuite redistribué. Aucune dérivation ne peut en être faite, par exemple pour en enlever certaines pages comme celle-ci.

Au Canada, cet ouvrage est dans le domaine publique. Le fac-similé est toutefois sous droit d'auteur. Si vous désirez en faire usage pour reproduire ce livre, veuillez en faire la demande.

Licence *Creative Commons* CC BY-ND 2.5 CA



© 2019 *canadienfrancais.org*